JOURNAL ASIATIQUE.

TROISIÈME SÉRIE.

TOME XI.



JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES,

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS À L'HISTOIRE, À LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET À LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX;

RÉDIGÉ PAR MM.
BIANCHI, ÉD. BIOT, BORÉ, BURNOUF, CAUSSIN DE PERCEVAL,
LOUIS DUBEUX, D'ECKSTEIN, GARCIN DE TASSY, GRANGERET DE LAGRANGE,
DE HAMMER, HASE, A. JAUBERT, STAN. JULIEN, MAC GUCKIN DE SLANE,
J. J. MARCEL, J. MOHL, S. MUNK, G. PAUTHIER;
QUATREMÈRE, REINAUD, DE SCHLEGEL, SÉDILLOT, STAHL,
ET AUTRES SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS,

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

TROISIÈME SÉRIE.

TOME XI.



PARIS.
IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI
A L'IMPRIMERIE ROYALE.
M DCCC XLI.





JOURAL ASIATIQUE.

ANVIER 1841.

NOTICE

Sur la ville de Tlçen, adressée à M. Garcin de Tassy, membre de l'Insti., etc. par M. l'abbé Bargès, membre de la Société asiatie.

Monsieur,

Depuis l'établissenınt de la domination française dans le nord de l'Afrique et la glorieuse expédition qui humilia, il y a quelques années, l'orgueil de l'émir de Mascarah, le nom de Tlemcen a plus d'une fois retenti à nos oreilles et s'est mêlé souvent à nos conversations et à nos projets de guerre. Néanmoins jusqu'ici personne n'a pris la peine de nous dire en détail l'origine de cette cité, ni moins encore l'histoire de ses rois et le rang distingué qu'elle occupa au moyen âge parmi les villes célèbres de l'empire musulman.

La topographie et l'histoire abrégée d'une cité qui, après être tombée dans l'oubli, s'est tout à coup

agitée au milieu de ses ruines et a p ar
la suite de nos conquêtes en Afriq es
villes dont le nom sera écrit un jour d es
militaires, ne saurait paraître un trav n-
térêt aux personnes qui suivent la la
campagne ouverte depuis peu dans et
qui n'envient point à nos soldats la gloi se
couvrent en dressant tous les jours ux
trophées sur cette terre belliqueuse.

Les documents que j'ai rassemblé le
fruit de pénibles élucubrations. La pl té
puisés dans des sources peu connue es
pages usées de manuscrits arabes, te
a été quelquefois pour moi l'objet ue
méditation.

Mais, si le travail de l'interprétation es
recherches qu'il m'a fallu faire n'ont a-
bles de me rebuter, c'est que j'ai voul r,
~~vous offrir quelque chose qui fût di~~
attention, ou du moins qui m'attirât rt
l'encouragement que vous ne manq e-
corder aux études sérieuses et aux es n-
cieux.

Je commencerai par fixer la pos a-
phique de la ville que j'entreprends d

Suivant Ptolémée, Tlemcen se trou o'
de longitude est, et à 33° 10' de lati et
d'après Ibn-saïd, auteur maure espag ur
Abou'l Féda, à 14° 40' de longitude °
42' de latitude nord. Mais les géogra ns

modernes et les plus exacts placent cette ville sur le 3ᵉ degré 30′ de longitude occidentale (méridien de Paris) et sur le 35ᵉ degré 10′ de latitude boréale.

Les Arabes appellent la Barbarie مغرب *Maghreb*[1], et divisent cette contrée en trois parties: 1° le *Maghreb el-aksa* المغرب الاقصى ou couchant éloigné, lequel comprend l'empire de Maroc et celui de Taleut; 2° le *Maghreb el-aousset* المغرب الاوسط ou couchant moyen, qui commence à l'est d'Oran et se termine au territoire de Bedjaiah ou Bougie; 3° *l'Afriqiah* افريقية, qui s'étend à l'est de Bedjaiah jusqu'aux frontières de l'Égypte; ils placent Tlemcen sur les confins du couchant moyen et au commencement du couchant éloigné.

Avant le dernier traité entre la France et Abd-el-Qâder, Tlemcen formait l'un des trois districts du gouvernement d'Oran; aujourd'hui cette ville est la plus importante et la plus considérable des états de ce marabout, bien qu'il ait fixé le siége de son empire à Tagadempt[2], située à vingt lieues de la côte au sud de Mostaghanem.

[1] *Maghreb* signifie en arabe *contrée du couchant*.

[2] Tagadempt ou Tegdent signifie *ancienne* en langue berbère; c'est une ville romaine dont il ne reste que des ruines; on voit par les fondements de ses remparts qu'elle avait environ dix milles de périmètre. On y trouve encore les restes de deux grands temples païens. Les Musulmans, qui s'en emparèrent dans le moyen âge, la firent fleurir pendant assez longtemps, et il en est sorti des poëtes distingués, des savants illustres et des auteurs de tout genre. Après avoir été cent cinquante ans sous la domination des Édrissites, elle

Tlemcen est appelée *Timisi* par les ancie teurs; les Européens l'ont désignée sous pl noms, tels que ceux de *Telensin*, *Tremecen*, *Tel* aujourd'hui elle est communément nommée *cen* ou *Tlemcen* par les auteurs français. On l'étymologie de ce mot dans la langue des Be qui prononcent *Telimcin;* en effet, suivant u vain arabe qui était très-versé dans la connai de l'idiome *berber*, Abou-Abd'allah el-Ebili par Ibn-Khaldoun dans son histoire des r Tlemcen, intitulée : لرواد فى ذكر الملوك من بنى عبد الواد *L'aliment des voyageurs* ou *Histoire d de la famille des Beni-Abd'el-Wad*, ce mot est de *Tlim*, lequel signifie *amas*, *réunion*, et d qui veut dire *deux*, c'est-à-dire *réunion de deux c* « Cette ville, dit Abou-Abd'allah, a été ainsi ap « par les Africains, parce que la plus grande « de son territoire n'offre que deux choses, o « *plaines-désertes* ou des *collines fertiles et cultiva* Quelques Arabes du pays l'appellent *Telchân*, c dire contrée formée de *terres hautes*, parce qu côté du nord, le territoire de la ville est born une longue chaîne de collines fertiles et couror d'arbres de toute variété; mais elle est connue

fut enfin ruinée par les rois de Kairawan, en 365 de l' (975 de J. C.). Abd-el-Qâder tâche d'en relever aujourd'h ruines, et il a établi ses ateliers d'armes au milieu des masu des décombres de cette antique cité. — Voyez dans les Nou Annales des voyages (numéro de juin 1840) l'intéressante qu'a donnée de cette nouvelle capitale d'Abd-el-Qâder, M. d'A et le plan lithographié qui l'accompagne.

généralement par les tribus arabes sous le nom de تلمسان *Tlemcen*, que je continuerai à lui donner ici.

L'origine de cette cité, comme celle d'une infinité d'autres, se perd dans la nuit des temps. Ptolémée, comme nous l'avons vu, en fait mention dans sa Géographie sous le nom de *Timisi;* mais on ne lit nulle part quel en fut le premier fondateur. On conjecture avec raison [1] qu'elle ne fut dans le principe qu'un château construit par les *Maghra Wah*, tribu de l'illustre peuple des *Zénatah*, pour servir de boulevard contre les sauvages habitants du mont Atlas, ou plutôt contre une autre tribu de *Zénatah*, appelés *Meknasah*, qu'ils avaient chassée de la contrée et forcée à se retirer dans le désert [2]. Après la ruine d'Aresgol [3], qui arriva en 410 de l'hégire (1019 de J. C.), Tlemcen s'accrut des débris de cette ancienne capitale du pays, et elle en reçut dans ses murs les habitants, qui ne pensèrent plus à re-

[1] Voyez Marmol, *l'Afrique*, tom. II, p. 328.

[2] Voyez Léon l'Africain, *Historial. Descrip. de l'Afrique*, et au vers 1556, liv. I, pag. 8 r. et liv. IV, pag. 29 r.

[3] Suivant Léon l'Africain, cette ville avait été bâtie par les anciens indigènes sur un rocher environné de tous côtés de la mer, excepté du côté du midi, par où elle communiquait au continent. Elle était distante de Tlemcen d'environ 14 milles. Elle fut d'abord saccagée et démolie par un roi de Kairawan, et cent vingt ans après repeuplée par des soldats de Grenade, qui passèrent en Afrique avec Almansour, hadjib du khalife de Cordoue, Hixem II el Muyad billah, en 375 de l'hégire (985 de J. C.). Mais, après la mort de ce général et de son fils Mudaffir, les nouveaux habitants furent chassés par les Zanhagiah et les Maghrawah : enfin Aresgol fut totalement ruinée en 410, sous le règne orageux d'Abd-el-Rahman IV, khalife de Cordoue.

lever les décombres de leur patrie infortunée. D
puis cette époque, son importance et sa prospér
allèrent toujours croissant, et sous le règne d'Ab
Taschfin, environ l'an 448 de l'hégire (1057
J. C.), elle ne comptait rien moins que seize mi
feux. Mais cette prospérité, qui faisait ombrage a
états voisins, attira bientôt sur Tlemcen les arm
du roi de Fez, chef des Lamtounah, grande tril
berbère: Youssef, fils de Taschfin, tint la vi
bloquée pendant sept ans entiers, et construisit da
son camp une ville presque aussi considérable q
Tlemcen elle-même; mais au bout de ce terme
fut trouvé assassiné dans son lit, et son armée, aya
été battue, prit la fuite et se dispersa. La nouvel
ville fut alors annexée à la vieille et on appela
première *Tadjrart* qui signifie *camp* dans la lang
de *Zénatah:* ainsi cette guerre, qui avait été entr
prise dans le but d'humilier une cité rivale, ne se
vit, au contraire, qu'à l'agrandissement de celle-c
et de longtemps ses ennemis ne songèrent plus
l'attaquer. Plus tard, c'est-à-dire en 566 de l'hégi
(1161 de J. C.), Tadjrart fut environnée de ren
parts; celui qui commença l'ouvrage fut le s
Mouça-ben-Youssef el Asari-ben-Abd'elmoumen
qui commandait la ville pour les Almohades. C
remparts ne furent achevés qu'en 581 de l'hégi
(1185 de J. C.), que le sid Abou'l-hassan, fils d
Hass, fils d'Abd'elmoumen, gouverneur de Tlem
cen, voulut mettre cette ville en état de défens
contre les Beni-Ghaniah, alors maîtres de Bedjaiah

d'Alger, de Mélianah et de Médéah [1]. Tant que ce prince vécut, il s'appliqua à embellir le siége de son gouvernement; il éleva de nouveaux édifices, répara les anciennes fortifications, en ajouta de nouvelles, fit creuser des fossés autour des remparts, et rendit Tlemcen la place la plus forte et la plus imprenable de tout le Maghreb.

Aux Almohades succédèrent les Beni-Zian, qui, descendant des anciens rois de Tlemcen, se montrèrent encore plus jaloux d'orner leur capitale; ils y construisirent des palais magnifiques, quantité de colléges, des mosquées richement dotées, et travaillèrent avec zèle à rendre le séjour de cette ville agréable et délicieux. Cette époque de gloire et de prospérité dura jusqu'au règne des Barberousses, qui s'emparèrent de Tlemcen; les guerres qui eurent lieu sous la domination turque ne contribuèrent pas peu à diminuer la population de cette ville; des quartiers entiers restèrent déserts; quantité de monuments publics et d'édifices privés périrent alors, soit par le défaut d'entretien, soit par le marteau, soit par le feu: la majeure partie de son enceinte fut couverte de ruines et de masures; mais ces ruines et ces masures, qui subsistent encore, sont les restes d'une cité jadis florissante et offrent, aux yeux du voyageur philosophe un exemple de l'inconstance de la fortune et des révolutions des empires. Cependant plusieurs monuments restent en-

[1] Ibn-Khaldoun, *Histoire des rois de la famille des Beni-Abd'elwad*, note écrite à la marge de la première page de mon manuscrit.

core debout; les remparts et les anciennes fortifi tions présentent un aspect formidable, et les y s'arrêtent avec admiration sur la tour imme d'Almansour [1].

Tlemcen est assise au pied d'une montagne sur les limites d'une vaste et belle plaine; elle plus longue de l'est à l'ouest que du nord au m Sa forme est à peu près celle d'un triangle, dont base repose sur la plaine et les côtés sur le p chant de la montagne, qui est couronnée de p miers et d'autres arbres. Elle est entourée de for murailles, flanquées de tours crénelées, et sa d tance de la mer est d'environ huit à neuf lieu Hors de la ville, du côté du midi, surgit l'antiq palais des rois de Tlemcen; environné de rui et plein de décombres, il est l'asile tranquille d oiseaux lugubres, et ses portiques, qui tombe servent la nuit de gîte et de couvert à l'Ar venu du désert. C'était autrefois un vaste chât qui comprenait plusieurs corps de bâtisses, ay chacun leurs jardins et leurs fontaines; les for murailles dont il était ceint devaient lui donn plutôt l'aspect d'une forteresse que celui d'un pal royal. Les restes imposants de cet édifice suffis pour donner une idée de son ancienne magn

[1] Nous ne pouvons déterminer s'il s'agit ici de Mohammed-b abi-Amer, surnommé *Almansour*, hadjib du khalife Hichem II bien de Yakoub-ben-Youssef, également surnommé *Almansour*, quel a régné à Maroc et sur l'Espagne, ou d'un autre prince, il y en a eu plusieurs qui ont porté ce surnom.

cence. Il surpasse, disent les auteurs arabes, le palais enchanté de Nooman-ben-Mondhir; la solidité de sa construction confusionne les autres monuments et sa splendeur fait pâlir la beauté des demeures des hommes [1]. L'on y entrait par deux portes ornées de sculpture: l'une regardait le midi et la campagne, l'autre donnait dans la ville et était placée sur la partie septentrionale du château.

Tlemcen renferme plusieurs belles mosquées auxquelles sont affectés de forts grands revenus; aussi sont-elles desservies avec empressement par une foule de ministres et de prédicateurs qui mènent la vie la plus commode et la plus confortable. La principale ou métropolitaine [2] s'élève dans la nouvelle ville et en fait le plus belle ornement; elle est d'une architecture remarquable et les artistes

[1] فازرى بالخورنق و اخجل الرصافة وعبث بالسرير Ibn Khaldoun, *Histoire des rois de Tlemcen*, pag. 2 v. Le palais dont il est ici parlé se trouvait à Coufa; les historiens et les poëtes en ont beaucoup vanté la magnificence; on l'appelle en arabe الخورنق *El-khawarnaq*, mot qui vient du persan خورنكاه *Khourangâh*, c'est-à-dire *lieu des festins*.

[2] On appelle *mosquées principales* celles qui ont seules le droit de faire la *khotbah* خطبة ou prône qui précède la prière solennelle du vendredi et des deux fêtes du *Beyram*. Elles possèdent une grande chaire carrée, soutenue par des pieds et placée vers le milieu de la grande nef; c'est sur cette chaire que se fait la *khotbah*, laquelle consiste dans une profession de foi sur l'unité de Dieu et sur ses attributs, et dans une prière en faveur de Mahomet, de sa famille, de ses compagnes, des quatre premiers khalifes, et en dernier lieu du khalife ou sultan régnant.

maures y ont employé toutes les ressources de savoir et de leur habileté.

Il y a aussi plusieurs colléges fondés pa anciens rois de la contrée, et un certain nor d'écoliers y sont élevés gratuitement et aux fra la ville: on y professait autrefois la rhétoriqu jurisprudence, la philosophie et les math tiques; aujourd'hui l'on n'y enseigne guère q grammaire et la langue du Coran.

On y trouve une grande quantité d'étuves bliques qui sont fréquentées, le matin par femmes, et le soir par les hommes. Elle poss autrefois des hôtels destinés aux étrangers, marchands italiens qui négociaient avec les tants du royaume, avant la domination turqu trouvaient tout ce qui leur était nécessaire[1] juifs y ont toujours été très-riches; le quartier occupent est l'un des plus beaux et des plus quentés de la ville[2]. Des fontaines élégantes corent les places publiques et sont destinées nombreuses ablutions que pratiquent les m mans avant la prière; les eaux y sont amenée deux canaux souterrains dont le cours n'a ja été bien connu; l'on sait pourtant que l'un d'une source nommée *Lourit*, située à six mill

[1] Voyez Léon l'Africain, liv. IV, pag. 260 r.

[2] Les juifs de Tlemcen furent cependant dépouillés de leurs par les musulmans, en 923 de l'hégire, lors de la mort du ro allah, et ils restèrent longtemps sans pouvoir atteindre le de leur première opulence.

Tlemcen, et que l'autre prend naissance dans les montagnes de l'Atlas, au pied d'une source connue sous le nom de *Fowara*, à une distance de plus de trente lieues au sud de la ville. Arrivées à Tlemcen, elles sont reçues près des murs dans un immense réservoir, et de là distribuées, par le moyen de tuyaux et de conduites, dans les jardins de la ville, les mosquées, les colléges, les étuves et les autres édifices publics qui en ont besoin. Les rues y sont étroites et tortueuses comme dans toutes les autres cités de la Barbarie; quelques-unes même sont tellement sombres que l'on n'y voit qu'à grand'peine: cela vient de ce qu'elles sont voûtées en plusieurs endroits, et que, dans d'autres, les maisons des côtés opposés s'avancent l'une vers l'autre et se joignent presque dans les étages supérieurs; elles aboutissent la plupart à des places ou à des marchés. On trouve dans ces rues des fours banaux, des moulins tournés par des bêtes de somme, des boutiques et des ateliers de divers genres. Les places et les marchés sont occupés, le matin, par les gens de la campagne, qui y exposent leurs denrées, et, le soir, par les femmes, qui y vendent du pain chaud dans des corbeilles. Chaque rue a d'ailleurs ses magasins, ses boutiques et ses ateliers particuliers, et chaque profession est localisée dans un quartier séparé, comme cela se voyait autrefois dans nos villes, où plusieurs rues portent encore les noms des métiers qui y étaient professés : dans l'une se trouvent les cordonniers qui font des chaussures brodées d'or et de

soie; dans l'autre, on étale des étoffes et des de toutes les qualités; dans celle-ci, sont les reliers; dans celle-là, les armuriers et les ép niers; dans une autre, les quincailliers, etc. y a vers le milieu de la ville une place ferm murailles et nommée *Alkaïcerieh*[1], où sont les marchands les plus riches de la cité. Cette a deux portes principales que l'on ferme la nui maisons sont bâties en briques ou en moello ensemble avec du ciment; elles n'ont pas, en ral, une belle apparence, mais plusieurs son rieurement décorées avec beaucoup d'art et d On y entre par une porte spacieuse et rich sculptée; un vestibule, orné de colonnes et d bancs de marbre, précède une cour ouverte et également de dalles de marbre de diverses cou Cette cour est environnée d'un riche portiq un jet d'eau, placé au milieu, donne du frais l'édifice. Chaque étage est décoré d'un portiq maison entière est couronnée d'une terrass couvre une terre grasse, mêlée à de la chau sable et du ciment. Les appartements règnent a des portiques, dont ils sont séparés par une m maîtresse, et l'on y entre par une porte o

[1] Ce mot vient de *Kaïsar*, qui signifie César en arabe. L encore plusieurs de ces places dans les grandes villes d'Espa historiens croient qu'elles doivent leur origine aux Romain lors de leur domination en Afrique et en Espagne, avaie dans chaque grande ville un lieu fortifié pour la douan renfermaient leurs marchandises et celles des gens du pays. les mettre à l'abri du pillage en cas d'émeute ou de guerr

vers le milieu de chaque côté de l'édifice. Les fenêtres de ces appartements donnent sur la cour intérieure; ils reçoivent aussi le jour, du côté de la rue, par une ou deux ouvertures carrées ou formées en demi-cercle, garnies de treillages fort serrés et ornés de verres de diverses couleurs. Sous ces ouvertures, des armoires sont pratiquées dans la profondeur du mur, et les portes en sont ordinairement de cèdre sculpté, ou formées de diverses pièces de bois rapportées ensemble, et peintes chacune d'une couleur différente. Les pièces sont, en général, très-spacieuses, et elles ne communiquent point entre elles; les plafonds sont peints ou ornés de moulures, ainsi que les murailles. Des tapis ou des nattes couvrent le plancher; les lits sont dressés sur une estrade entourée d'une balustrade. Les riches tapissent les murs de velours ou de damas jusqu'à la mi-hauteur; le reste est couvert de stuc ou de plâtre blanc.

Cinq portes fermées de ponts-levis donnent entrée dans la ville; ce sont : 1° la porte des *Généreux*, du côté du midi; 2° la porte de la *Montée;* 3° celle des *Douceurs*, du côté de l'est; 4° la porte des *Briques*, du côté du nord; 5° la porte *Cachoutah*, du côté de l'ouest [1].

[1] Dans son Livre des voies, Abou-Obéid, auteur cité par Ibn-Khaldoun, pag. 4 v. de mon manuscrit, ne donne point à ces cinq portes les mêmes noms ni les mêmes places. Suivant lui, trois portes ouvrent la ville du côté du midi, à savoir : la porte du *Bain*, la porte des *Largesses* et la porte de la *Pêche* (fruit); il place sur le côté oriental du mur la porte de la *Montée*, et il nomme porte de la

Des auteurs arabes peu éclairés font remonte
fondation de Tlemcen aux temps les plus anci
et les habitants de cette ville y montrent de bo
foi aux voyageurs la prétendue maison de Khadi
Pinéhas, qui, suivant la légende musulmane, a
le fidèle compagnon du législateur des Hébreux
assurent que cette maison est un précieux talis
contre les maléfices redoutables des sorciers
invoquent le Pharaon de *la colère* ou le *réprouvé*
font aussi aller à Tlemcen Salomon, fils de Da
et veulent qu'il y ait séjourné un mois entier;
erreur grossière, qui a sa source dans l'ignor
de l'histoire, vient de ce que l'on a confondu
personnages séparés l'un de l'autre par le cour
tervalle de dix-sept siècles : le Salomon qui a séjo
un mois à Tlemcen est tout simplement Solei
ou Salomon, fils de Hassan, fils d'Aly, gendr
Mahomet, lequel fonda en Afrique la célèbre
nastie des Édrissites.

Du temps d'Ibn-Khaldoun, les chrétiens ét
fort nombreux à Tlemcen; cet historien assure
y avaient plusieurs églises, dans lesquelles ils p
quaient librement les cérémonies de leur cult
population de cette ville était alors très-florissan
comme le bruit courait que le territoire de ce roy
recélait des milliers de trésors, il y venait, du

Glace celle qui se trouve sur le côté occidental. Abou'lféda d
Tlemcen treize portes, qu'il ne nomme point; il a été sans
mal informé. Voyez, à ce sujet, sa Géographie descriptive
greb; *Tlemcen.*

du désert et des villes lointaines, quantité d'hommes avides et malheureux, lesquels, après beaucoup de recherches et de fouilles inutiles, voyant leur espoir frustré et leur peine perdue, avaient fini par établir leurs pénates errants dans une ville avantageusement située. L'air y est, en effet, excellent, et les environs abondent en productions céréales de toute espèce. Ibn-Khaldoun rapporte qu'en 758 de l'hégire (1357 de J. C.), un seul arpent de terre produisit, dans le royaume de Tlemcen, quatre cents grands boisseaux de grains ou soixante *berchals*, le berchal contenant treize rotl ou livres orientales [1]. L'on n'y voit partout que jardins magnifiques, que prairies charmantes, que maisons de campagne dont la blancheur éclatante contraste agréablement avec la sombre verdure des arbres qui semblent les protéger. Les terres sont arrosées par des ruisseaux d'eau limpide qu'alimentent sans cesse des sources intarissables; les hauts palmiers, les bananiers aux larges feuilles et les arbres qui portent les pommes d'or ombragent la plaine; sur les coteaux s'élèvent des forêts d'oliviers sauvages, de pêchers, de noyers, de cerisiers, de caroubiers, et d'autres arbres utiles et productifs; les singes folâtres vivent avec leurs familles au milieu de ces bois, et y jouissent d'une liberté qui est rarement troublée par l'approche de l'homme. Dans un pays où l'usage du vin est prohibé par les lois, l'on ne voit point, comme chez nous, une grande partie du territoire consacrée à la culture de la vigne;

[1] *Histoire des Beni-Abd'elwad*, pag. 4 v. de mon manuscrit.

seulement on trouve çà et là dans les forêts inc
des ceps vigoureux lançant leurs longs sarments
les branches des arbres les plus voisins, et for
avec elles des treilles verdoyantes et touffues,
quelles, vers le milieu de l'été, sont suspendu
raisins de pourpre ou de vermeil mêlés aux
variés des autres végétaux : il est vrai que ch
maison a sa treille, et que l'on y laisse séche
la plante une partie du fruit que l'on coupe e
et que l'on conserve pour la saison mauvaise
terre si luxuriante se passe presque du labo
l'homme et se trouve faite pour l'Arabe, nat
ment paresseux; aussi plusieurs poëtes en
chanté la fécondité, et ont-ils exalté le bonhe
habitants de Tlemcen. Il suffira de citer ici,
Ibn-Khaldoun, le distique suivant, attribué
Khéfadjah :

ما جنّة الخلد الّا فى دياركم
وهذه كنت لو خيّرتُ اختارُ
لا تتّقوا بعدها ان تدخلوا سقرا
فليس تدخل بعد الجنّة النارُ

Habitants fortunés de Tlemcen, votre douce pat
paradis dont nous parlent les écritures; non, il n'en
d'autre. Ah ! s'il m'était donné de choisir, c'est au n
vous que je fixerais pour toujours ma demeure.

Pourquoi craindriez-vous les feux de l'enfer ? q
habite une fois le paradis n'a plus à redouter les hor
noir abîme.

Cette terre doit, en grande partie, sa fécondité à plusieurs courants d'eau, et surtout au voisinage d'une rivière rapide appelée *Satfesif*, qui descend des vallons du grand Atlas et court se précipiter dans la mer, en passant à une lieue environ à l'ouest de Tlemcen dont elle arrose les campagnes [1]. On a établi des moulins le long de cette rivière, mais les plus voisins de la ville sont ceux que l'on voit dans un endroit nommé *Calah* ou *château*, derrière une montagne, à trois milles de distance de Tlemcen.

Il semble que, dans une ville située sur la côte d'Afrique, les rigueurs de l'hiver devraient être inconnues; cependant il y tombe durant cette saison une grande quantité de neige [2], et la température descend considérablement; mais la végétation n'en

[1] Vers son embouchure, cette rivière s'élargit considérablement, et il ne serait pas difficile, avec quelques travaux, de faire remonter les petits bâtiments jusqu'à la hauteur de Tlemcen.

[2] A propos de la température du climat de la Barbarie, je citerai un fait dont la rareté mérite d'être consignée dans l'histoire de ce pays : il est dit dans une note que je possède et qui a été écrite par un contemporain, qu'en 1138 de l'hégire (1725 de J. C.), il tomba à Alger une si grande quantité de neige, qu'elle resta quatorze jours sans fondre, et que, cette année, le blé étant très-abondant, s'y vendait un réal de petits dirhems.

عام ١١٣٨ طاح الثلج على الجزاير وبقى اربعة عشر يوما
واعطانا ربى صبّ كثيرًا حتى انباع القمح ريال دراهم
صغار ، والحمد لله ،

Le réal, dont il est ici parlé, vaut environ 12 sous. Le texte ne dit point de quelle mesure il s'agit; mais l'on comprend qu'il indique le bon marché du blé.

devient que plus vigoureuse ; les réservoirs natu
des eaux se remplissent dans le sein de la terr
des montagnes, et les sources peuvent s'appr
sionner largement pour le temps de la sécher
Autrefois le commerce de Tlemcen était très-éte
et très-florissant; les Vénitiens et les Génois se
daient toutes les années au port d'Oran, ou à M
a'l-Kabir, avec leurs navires chargés de marchan
précieuses, et y trafiquaient avec les négoci
maures de Tlemcen, qui leur donnaient en éch
les riches productions de la Barbarie et de l'inté
de l'Afrique. Ces relations avec les étrangers éta
pour le pays une source intarissable de prosp
et de richesse, et les taxes imposées sur les o
de commerce, soit pour les droits d'entrée, soit
les droits de sortie, faisaient entrer dans le t
du roi environ quatre cent mille ducats d'or pa
Ce revenu était bien plus considérable lorsqu
ville d'Alger faisait encore partie des états de T
cen, avant le règne désastreux du pirate Barbero
car, à cette époque, la porte *Babâzoun*, par laq
entraient les marchandises apportées de l'inté
du pays, produisait à elle seule plus d'un m
d'or dans le courant de l'année; l'on y voyait
les jours arriver de longues files de chameaux ch
de tout ce que l'Atlas, le Biledulgérid et la Ni
produisaient de plus rare et de plus précieux. Q
ressources pour la France, si jamais de pa
relations commerciales pouvaient s'établir entre
et les farouches habitants de l'Afrique! Tle

était comme un lieu de passage entre l'Europe et l'intérieur de l'Afrique; le principal trafic des marchands de cette cité se faisait avec la Guinée et le royaume de Tembouctou. Tous les ans, de nombreuses caravanes se rendaient dans ces régions lointaines pour y apporter les fruits de l'industrie, les productions des arts, les marchandises des côtes de la Barbarie et des diverses contrées de l'Europe, et elles en rapportaient de la poudre d'or, de l'ambre gris, du musc, de la civette, des esclaves et autres objets de commerce; deux ou trois voyages suffisaient pour enrichir un marchand, et cet espoir, qui ne le trompait jamais, lui faisait braver sans peine les feux ardents du tropique, la rencontre des bêtes féroces et les sables éternels du Saharah.

Les habitants de Tlemcen ont toujours passé pour très-industrieux; leur habileté, surtout dans l'art de tisser la laine, est vantée chez tous les musulmans. Ils font des burnous blancs si fins et si légers qu'on en trouve qui ne pèsent pas dix onces[1]; cinq onces de laine leur suffisent pour confectionner ces longues ceintures que portent les Maures; ils ont aussi des éperonniers dont les ouvrages sont recherchés de tous les Arabes. On exporte dans toutes les parties de l'Afrique les étoffes sorties des fabriques de Tlemcen, et elles jouissent partout d'une réputation de bonté et de finesse dont elles ne sont pas indignes. Les ouvriers et les artisans de cette ville

[1] Ibn-Khaldoun, *Histoire des Rois de la famille des Beni-Abd'elwad*, pag. 5 v.

vivent tous dans une honnête aisance, et ils se s
toujours piqués de travailler avec goût et perfectio
Les mœurs du reste des habitants sont douces
polies; ils ne prononcent point le nom des chréti
avec horreur comme les musulmans des autres c
trées de l'Afrique. Les anciennes relations comn
ciales qu'ils ont eues jadis avec les Européens n'
pas peu contribué à humaniser leur caractère n:
rellement fier et défiant à l'égard des étrangers.
rois de Tlemcen se sont reconnus assez longte
les vassaux des princes chrétiens qui les avaient
tégés dans l'occasion, et les armées des deux nat
ont marché plus d'une fois sous les mêmes ensei
contre un ennemi commun. D'ailleurs les E
gnols, autrefois maîtres d'Oran, ville voisine
Tlemcen, en se montrant toujours braves et heu
dans leurs entreprises contre les musulmans, ava
fini par abaisser l'orgueil des ces infidèles jus
là intraitables. Dans les environs de ces deux vi
l'on trouve des tribus qui se souviennent encor
temps où les chrétiens occupaient une partie
leur pays, et qui regrettent l'aisance que leur c
merce avec ces étrangers avait répandue dans l
tentes [2]. Si nos armes victorieuses entrent ja
dans le territoire de ces Arabes, nul doute qu'il
se déclarent incontinent pour la France, et c
ne joignent leurs forces aux nôtres pour nous a

[1] Marmol, *Afrique*, t. II, p. 323.

[2] Du temps de Léon l'Africain ces tribus parlaient l'esp
avec autant de facilité que leur propre langue.

à nous rendre maîtres d'une contrée qui ne peut prospérer que sous le sceptre dominateur d'une grande puissance.

Le population de Tlemcen a subi, dans le cours des siècles, de nombreuses variations; elle a été plus ou moins florissante suivant l'état de guerre ou de paix dans lequel cette ville s'est trouvée avec les princes voisins. Lorsqu'elle fut prise et saccagée en 540 de l'hégire (1145 de J. C.) par Abd'el-moumen, chef de la dynastie des Almohades, elle ne comptait pas moins de cent mille âmes; ses habitants furent alors presque tous massacrés, et l'on n'épargna que ceux qui ne pouvaient porter les armes. Mais bientôt elle fut encore repeuplée, et elle devint beaucoup plus florissante qu'auparavant. Si nous en croyons les auteurs de l'époque, vers la fin du moyen âge, Tlemcen était une cité immense, et ne différait en rien des grandes capitales de l'empire musulman [1]. Les guerres cruelles qu'elle eut à soutenir depuis contre les Barberousses et la domination tyrannique des Turcs en rendirent le séjour insupportable aux Arabes, amis éternels de l'indépendance; la plupart des malheureux habitants de cette ville cherchèrent alors un refuge assuré dans les montagnes inaccessibles de l'Atlas, et il ne resta plus dans l'enceinte de ses murs que le petit nombre de ceux qui préférèrent le joug de la servitude à la perte de leurs biens et de leur liberté.

[1] Ibn-Khaldoun, *Histoire des Rois de la famille des Beni-Abd'elwad*, pag. 5 v. de mon manuscrit.

Depuis cette époque fatale, Tlemcen, rédu une population de dix mille âmes, est tombée le rang des villes obscures, et, dépouillée de antique splendeur, elle semble aujourd'hui te la main vers la France pour sortir du milieu d ruines, et briller de tout l'éclat de son anci prospérité.

Tel est, Monsieur, l'état actuel de cette ville si connue et si célèbre, dont j'ai essayé de vou crire brièvement la position géographique, la graphie, la population et les mœurs des habi Il ne me reste plus qu'à dire un mot de ses ro des différentes dominations sous lesquelles Tle a passé avant le règne aventurier du marabo Mascarah.

Longtemps avant l'invasion des Romains da nord de l'Afrique, la contrée à laquelle appa Tlemcen était possédée par la tribu berbèr *Zénatah*, de la lignée de *Meknasah;* ces pe habitaient originairement les vastes déserts q tendent au delà de la chaîne du grand Atlas, étaient connus par les anciens sous le nom d *tulie.* Les contrées douces et fertiles ont excité tous les temps, la convoitise des nations mal tagées sous le rapport du climat, et le nor l'Afrique, véritable paradis, si on le compar brûlantes solitudes qui en occupent la partie dionale, a été mille fois envahi par les malheu tribus du désert, comme les plaines délicieu l'Europe l'ont été autrefois par les nations ba

sorties des sombres forêts de la Germanie. Les Zénatah Meknasah s'étaient donc jetés sur le beau territoire de Tlemcen, et y avaient fixé le siége de leur empire, après avoir anéanti l'indépendance naturelle des anciens habitants du pays. Si cette tribu fut la première à envahir la contrée dont il est ici question, ou bien si elle ne fit que suivre les traces de peuples plus anciens, c'est ce que l'histoire ne nous apprend point, et ce qu'il nous est impossible de déterminer; ce qui est certain, c'est que la domination de ces barbares ne fut ni longue ni tranquille; qu'ils furent bientôt agités par des troubles et des révoltes, et qu'à la fin, ils furent chassés de leurs possessions envahies par une autre branche de Zénatah appelés *Maghrawah*, et sortis comme eux des déserts de l'ancienne Gétulie. Ceux-ci, plus nombreux à la fois et plus habiles que ceux qu'ils venaient de déposséder, travaillèrent d'abord à affermir leur puissance et à se prémunir contre les révoltes que pouvaient susciter les indigènes mécontents; ils bâtirent en divers endroits des places fortes, et ils se mirent à l'abri des irruptions d'autres tribus qui pouvaient venir leur disputer leurs conquêtes encore peu solides.

Ce fut à cette époque reculée, et dont l'histoire ne nous a point transmis la date, que les *Beni-Abd-el-Wad*, chefs des *Maghrawah*, construisirent, à neuf lieues environ de la Méditerranée et au midi d'*Aresgol*, ancienne capitale du pays, le château de *Timisi*, qui donna origine à la ville de Tlemcen.

Sous le gouvernement ferme de ces princes paix et la sécurité régnèrent dans leurs états; la pulation se multiplia; le commerce s'établit e les tribus voisines et les sujets des Beni-Abd-el-V et *Timisi* fut bientôt transformée en une cité pre aussi considérable qu'Aresgol elle-même.

Quelque temps après parut dans cette parti l'Afrique le premier prince de la famille des l Abd-el-Wad dont il soit fait mention dans l'hist Bocchus, roi de Mauritanie. Carthage n'existait Numance n'offrait plus que des ruines : ces t souvenirs remplirent de crainte l'âme timide c prince; il demanda humblement la protection république romaine, et le titre d'allié lui fut v au prix de la vie de Jugurtha, son gendre, livra perfidement au questeur de Marius.

Après la mort de Bocchus, la Mauritani réunie au royaume de Numidie, et les Jubas régn en qualité d'alliés de la république sur ces deux trées jusqu'à ce qu'enfin l'Afrique fût déclarée vince romaine, et qu'elle fût gouvernée par des consuls. Les Beni-Abd-el-Wad, dépouillés alo toute autorité, disparurent de leur ancienne cap et se retirèrent dans une montagne de leur roy qui porte encore le nom de leur tribu [1]. Là, famille se propagea dans l'obscurité de la vie pr et, réduits au rang de cheïkhs ou d'émirs, ils

[1] La montagne de *Mograwah* s'étend le long de la côte, quatorze lieues à l'ouest du Chélif; elle porte deux villes sur sant septentrional, Mazagran et Mostaghanem.

daient la première occasion de paraître et de recouvrer la souveraine puissance. Cette occasion s'offrit enfin vers l'an 427 de l'ère chrétienne : le comte Boniface, animé par la vengeance, avait appelé dans le nord de l'Afrique les Vandales et les Alains. Ces barbares, prévoyant, d'un côté, que leur invasion allait attirer sur leurs bras tout le poids des armes romaines, et, d'un autre, se sentant trop faibles pour tenir tête à la fois à deux ennemis puissants, les Romains et les indigènes, cherchèrent à s'attacher ces derniers par des faveurs et des promesses, et ils les invitèrent à partager avec eux les riches dépouilles de leur ennemi commun. Les Africains, dont les mœurs sympathisaient avec celles des Vandales, ne furent pas difficiles à persuader; ils formèrent avec ces étrangers, qu'ils regardèrent comme leurs libérateurs, une alliance offensive et défensive, et ils s'armèrent tous ensemble : les uns, animés d'un sentiment profond de haine; les autres, poussés par le désir de la vengeance et l'espoir de rentrer dans leurs propres domaines. L'on vit alors des essaims de barbares, à moitié nus et noircis par les feux du soleil, s'élancer, comme des lions furieux, du fond de leurs retraites et des vallées sablonneuses du mont Atlas où ils avaient été refoulés par les Romains; se précipiter sur les plaines fertiles du littoral, et remplir de leur multitude les cités abandonnées et les villages déserts. Les princes maures furent rétablis dans leur pouvoir, et les Beni-Abd-el-Wad remontèrent sur le trône de Tlemcen moyennant un faible

tribut. Mais, cent ans après (530), la monarchie
Vandales fut anéantie par le fameux Bélisaire,
avec elle tomba la puissance des rois maures.
reste les Romains ne restèrent pas longtemps maît
des fertiles contrées qu'ils venaient de reprendre
Afrique: une puissance bien plus formidable qu
leur parut bientôt dans le sein de l'Arabie; le scep
du monde fut placé entre les mains du proph
de la Mecque. Les disciples ardents de Mahom
un livre et une épée à la main, coururent à la c
quête des peuples. L'Égypte avait plié sous le jo
le pays de Barcah venait d'être dompté : le rest
la Barbarie semblait attendre le même sort. Oc
fougueux missionnaire, guerrier infatigable, fut
voyé dans le Maghreb par le général Amrou, v
queur de l'Égypte; en peu de temps il eut réd
sous le pouvoir du prince des croyants, tout
contrée qui s'étend depuis Barcah jusqu'à l'o
Atlantique, et cette expédition ne coûta presque
de sang à l'armée invincible des musulmans.
Beni-Abd-el-Wad avaient été les premiers à se
mettre; ils furent aussi les premiers à favorise
armes des nouveaux conquérants, dont ils emb
sèrent bientôt la religion. La politique entra
doute pour beaucoup dans cette prompte convers
mais le dogme de l'unité, prêché par l'islami
ébranla leur conscience, et, sans trop examine
fondements de la nouvelle doctrine, ils en a
tèrent toutes les conséquences, se laissant persu
qu'une religion propagée par des armes tou

victorieuses devait être infailliblement descendue du ciel. Mais leur soumission volontaire ne fut pas suivie des effets qu'ils en avaient espérés : les musulmans occupèrent le pays en maîtres impérieux et jaloux du pouvoir ; on ne laissa guère aux princes maures que l'ombre de l'autorité. Le zèle cruel des ministres du Coran inonda bientôt de sang la brillante cité de Tlemcen, et les Beni-Abd-el-Wad furent de nouveau contraints à se sauver dans les montagnes, heureux d'échapper à la soupçonneuse politique des Arabes. Mais les liens qui tenaient ensemble toutes les parties de leur vaste empire ne tardèrent pas à se relâcher : l'ambition, source funeste de tous les maux du peuple, divisa le pouvoir qui jusque-là était resté un, et l'on vit trois khalifes à la fois se disputer la chaire et le trône de Mahomet, s'excommunier réciproquement, et se lancer les uns contre les autres les malédictions les plus terribles ; leurs états étaient déchirés par la discorde, la haine et la soif horrible de la vengeance ; le flambeau de la guerre était partout allumé, et des victimes sans nombre étaient sacrifiées au fanatisme et à l'esprit de parti. Une immense révolution venait de s'opérer dans l'empire musulman ; Abou'l-Abbas Azefah, en renversant la dynastie des Oméyades, avait donné le signal de l'indépendance aux gouverneurs des provinces ; ceux-ci se hâtèrent de secouer le joug de la subordination, et de simples particuliers osèrent même, à la faveur d'un nom supposé, aspirer aux honneurs du trône. Les Beni-Rostam se créèrent

un empire dans la partie moyenne du Magh
Ibrahim ben Aghlab se déclara souverain de la
trée qui s'étend depuis Tunis jusqu'aux confi
l'Égypte, et les Échissites régnèrent à Fez e
tout le Maghreb extrême. Ces révoltes avaien
encouragées par la politique adroite des khalif
Cordoue, ennemis acharnés des princes abbass
alors maîtres de l'Afrique, et les nouveaux rois e
soin de se mettre sous la protection immédiat
auteurs de leur élévation. Ils ne furent pas les
à profiter de la révolution et des troubles don
fut suivie dans l'Orient; les Beni-Abd-el-Wac
trèrent dans Tlemcen; ils ressaisirent le po
dont ils étaient privés depuis si longtemps,
en jouirent tranquillement tant qu'ils reconn
la suzeraineté des khalifes d'Espagne. Mais en
de l'hégire (954 de J.C.), ayant tenté de se r
tout à fait indépendants, ils attirèrent sur
royaume le terrible fléau de la guerre : Moham
ben-el-Khair, wali de Fez pour le prince des *Zé*
Abou'laixi, marcha sur Tlemcen par l'ordre
lèbre Abd 'al-Rahman III, et cette ville fut p
saccagée au mois de safer de la même année.
funeste catastrophe apprit aux Beni-abd-el-Wa
plus remuer, et, durant plusieurs siècles de
ils régnèrent en qualité de simples vassaux, s
dépendance des Fatimites, des Zeïrites et qu
fois sous celle des khalifes de Cordoue. Cel
jusqu'à la fameuse bataille de Zalacah, qui eu
à la fin de l'année 479 de l'hégire (1086 de

entre Alphonse VI, surnommé *le Brave*, et Youcef ben-Taschfin, chef de la dynastie des Almoravides; les Beni-Abd-el-Wad, après y avoir donné des preuves éclatantes de leur bravoure et contribué de tout leur pouvoir au succès de cette glorieuse journée, furent, quelque temps après, dépouillés de leur couronne héréditaire, et réduits au rang de leurs propres sujets. Les Almoravides ne se soutinrent pas longtemps sur le trône; leur puissance, affaiblie par des guerres presque continuelles et par les prétentions ambitieuses de leurs walis, commença bientôt à décliner; après un règne court et agité, ils firent place à la célèbre dynastie des *Almohades*. Cependant leur parti ne s'éteignit point tout à coup; les Beni-Ghaniah, qui entreprirent de le relever, disputèrent longtemps le pouvoir aux Almohades, et ils eurent la triste consolation, avant de se voir anéantis, de causer à ces derniers des maux innombrables. En 581 de l'hégire (1185 de J. C.), Aly ben-Ischag ben-Ghaniah, émir de Majorque, descendit en Afrique avec une puissante armée, ravagea les pays qui avaient reconnu la nouvelle domination, et s'empara en peu de temps de Bédjaiah, d'Alger, de Mélianah, et de plusieurs autres places que les historiens ne mentionnent point. Tlemcen dut alors son salut à la solidité de ses fortifications et à la prudence de son gouverneur, le cid Abou'l-Hassan, fils du cid Abou-Hafs, fils d'Abd-el-Moumen, qui y commandait au nom du roi Almohade Yacoub ben-Youcef, surnommé *Almansour* ou *le*

Victorieux; l'ennemi fut contraint de se retirer, le pays jouit quelque temps du bonheur de la pa Mais les émirs de Majorque, ennemis implacab de la maison des Almohades, avaient toujours yeux attachés sur l'Afrique qu'ils voulaient prendre; ils crurent qu'une nouvelle expédition rait peut-être plus heureuse, et que la fortune tournerait de leur côté et seconderait la pers rance de leurs efforts : dix-sept ans après la mière invasion, c'est-à-dire en 598 de l'hé (1202 de J. C.), Ischag ben-Ghaniah, le der appui du parti des Almoravides, débarqua to coup sur la côte du Maghreb, sema la terreur p les sujets du roi de Maroc, souleva la tribu a de Hillel, qui habitait les déserts de Tégorari amena sur le territoire de Tlemcen, gouvernée par le wali Abou-Zéid, une foule immense de bares avides de sang et de carnage[1]. Ils massacr impitoyablement tous ceux qu'ils rencontrère leur passage; ils pillèrent les villages et y mir feu; ils détruisirent les moissons, rasèrent le sons de campagne, et enlevèrent les malheure bitants du pays comme un vil troupeau: to mis par eux à feu et à sang. Le roi de Ma d'Andalousie, Mohammed al-Nasir, fils de Ya fut obligé de marcher en personne contre nemi si redoutable, et, après trois ans d'un opiniâtre, durant laquelle Tahort, Obril et qu

[1] Ce fut durant cette guerre que la tribu arabe de Hillel entre Oran et Tlemcen, où elle est encore fixée.

autres places furent ruinées, il vainquit enfin les rebelles et les dispersa, sans anéantir leur parti. En effet, l'année suivante, 601 de l'hégire (1205 de J. C.), Ischag reprit les armes, et la guerre se ralluma avec d'autant plus de fureur que, d'un côté, il s'agissait de tirer vengeance de la résistance opiniâtre d'un parti qui donnait beaucoup d'inquiétude, et que, de l'autre, on voulait tenter un dernier effort pour tout perdre ou tout gagner; la lutte fut longue et cruelle; elle se termina enfin par la destruction totale de l'armée d'Ischag et par la conquête importante des îles Baléares, dernier asile des Almoravides.

Sous ces deux dernières dynasties, le gouvernement de Tlemcen fut confié, soit aux parents du prince régnant, soit à des hommes dévoués à la famille de celui-ci; mais, sur le déclin de l'empire des Almohades, les Beni-Abd-el-Wad levèrent ouvertement l'étendard de la révolte; Yaghmour Essen ben Zian, leur chef, s'empara de Tlemcen et des environs de cette cité, alla à la rencontre de Saïd Abou'l-Hassan, roi de Maroc, qui marchait contre lui, le vainquit et le tua dans une bataille, vers l'année 645 de l'hégire (1247 de J. C.). Tlemcen devint alors la capitale d'un nouveau royaume, et les Beni-Abd-el-Wad, changeant le nom de leur famille, prirent dès lors celui de *Beni-Zian*. La perte d'une ville aussi considérable que Tlemcen fut un coup très-funeste porté à la puissance des Almohades; elle peut être regardée comme le prélude

de la révolution qui ne tarda pas à éclater da leur empire, qui renversa leur trône et appela leur place les Beni-Mérin. Il est rare que de puissances nouvelles et voisines ne soient pas même temps rivales; bientôt la prospérité de Tle cen fit ombrage aux rois de Maroc, et les inte tions de ces derniers furent suspectées par les r de Tlemcen; il semblait aux Beni-Mérin qu'u ville qui avait longtemps été assujettie à la dynas déchue devait aussi reconnaître leurs lois et soumettre à leur discrétion: d'un autre côté, Beni-Zian se regardaient comme les possesseurs gitimes d'un trône qui avait été occupé par le ancêtres, et qu'ils avaient eux-mêmes reconquis armes à la main. La guerre seule pouvait me fin à ces prétentions: de part et d'autre on fit préparatifs extraordinaires. Les fortifications Tlemcen furent réparées; on doubla les forces la ville, et l'on y ménagea les provisions nécessa durant un long siége. De son côté, le roi de I Abou-Youcef, second prince de la race des B Mérin, rassembla une armée formidable et p de sa capitale vers le commencement du printe de l'année 678 de l'hégire; il s'arrêta devant T cen, et il campa presque sous les murs de ville. L'on dit que pour se mettre, lui et so mée, à l'abri des attaques des assiégés, il fit c truire devant son camp une ville presque aussi sidérable que Tlemcen elle-même. Suivant les l riens arabes, le siége ne dura pas moins de sept

mais, à la fin, les malheureux habitants furent réduits à une telle famine, qu'ils ne se nourrissaient plus que de racines et de feuilles d'arbres. Dans cette extrémité, ils se rendirent en foule au palais de leur roi Abou-Taschfin, et le supplièrent en se lamentant de soulager leurs maux. A ce spectacle, le roi ne put retenir ses larmes; il leur répondit avec une voix émue qu'il sentait lui-même toute la grandeur de leurs souffrances, qu'il ne saurait jamais assez reconnaître la fidélité et le dévouement dont ils lui donnaient des preuves si touchantes; que s'ils jugeaient que sa chair pût suffire à apaiser leur faim, il était prêt à la leur partager. A ces mots, il leur montra les aliments qu'on lui préparait, et le peuple vit avec étonnement un morceau de cheval cuit avec de l'orge et des feuilles d'oranger, destiné à composer le dîner de son roi. Abou-Taschfin, ayant alors fait rassembler tous les habitants de la ville, leur déclara qu'il aimait mieux périr au milieu des ennemis, les armes à la main, que de rester plus longtemps assiégé, en proie à toutes les horreurs de la famine; et il leur proposa en même temps de faire avec lui une sortie le lendemain. Tous approuvèrent sa résolution et furent d'avis d'aller attaquer l'ennemi dans ses retranchements. Dès ce moment, la fortune se déclara pour eux, et la main d'un Maure les délivra du siége et les arracha à une mort inévitable. Le lendemain matin, Abou-Youcef fut trouvé mort dans son lit; son armée, consternée par un événement si inattendu, se débanda aussi-

tôt; et les assiégés, sortant en même temps de ville, fondirent sur l'ennemi et remportèrent lui une victoire facile. Un désastre si subit e terrible ôta pour quelque temps aux Beni-Mé l'envie d'aller faire la guerre au royaume de Tl cen; l'enceinte de cette capitale s'agrandit a considérablement par les soins d'Abou-Tasch qui réunit à Tlemcen la ville construite par le de Fez. Son commerce s'étendit dans toutes parties de l'Afrique, et une foule de tribus, jusqu errantes, vinrent se fixer dans ses murs. Cette p périté renaissante ne pouvait pas être de fort lon durée; les Beni-Mérin avaient toujours devant yeux la sanglante défaite que leur armée avai suyée devant Tlemcen; ils avaient à cœur de ger la mort tragique d'un prince dont ils ch saient la mémoire. Environ quarante ans aprè funeste événement, Abou'l-Hassan partit de pour aller mettre le siége devant Tlemcen. A l'e ple de son prédécesseur, il bâtit une ville non des murs de cette capitale, c'est-à-dire du côt l'ouest, à la distance d'environ deux milles. Le dura deux ans et demi. Pour s'emparer de la avec moins de perte et plus de sûreté, il avait à mesure qu'il avançait, de dresser de distanc distance des murs et des fortifications sur les p qu'il occupait successivement. Il parvint de la jusque sous les remparts de la ville, qu'il em enfin d'assaut l'an 733 de l'hégire (1334 de J On massacra tous ceux qui furent trouv

armes à la main; le roi lui-même fut fait prisonnier et suivit l'ennemi victorieux à Fez, où il fut décapité et son corps jeté à la voirie. La puissance des Beni-Zian, humiliée par une si terrible catastrophe, cessa dès lors d'être indépendante; ils ne régnèrent plus qu'en qualité d'humbles vassaux des rois de Fez. Néanmoins, plusieurs d'entre eux prirent, dans la suite, les armes contre leurs suzerains, et s'efforcèrent de rompre les chaînes que la nécessité seule leur avait imposées; mais ces révoltes furent toujours prévenues ou étouffées, et ses auteurs reçurent le châtiment que l'on croyait qu'ils méritaient. Les uns furent renfermés pour le reste de leur vie dans les prisons de Fez; on fit périr les autres par la main du bourreau; quelques-uns, plus heureux, purent se réfugier dans les montagnes de l'Atlas, d'où ils inquiétaient sans relâche leurs ennemis. Dix rois se succédèrent sur le trône de Fez sans qu'aucun d'eux pût mettre fin à l'importunité de ces hostilités continuelles; mais sur le déclin de la maison des Beni-Mérin, les rois de Tlemcen, profitant de la division qui régnait parmi leurs ennemis, s'entourèrent de forces considérables, se proclamèrent les libérateurs du pays, en chassèrent en fort peu de temps les partisans des rois de Fez et rentrèrent dans leur ancienne capitale presque sans coup férir. Ceci arriva vers l'an 785 de l'hégire (1384 de J. C.). Plusieurs années après le rétablissement de la dynastie des Beni-Zian, Tlemcen devint encore la proie d'un ennemi étranger.

Abou-Ferez, roi de Tunis, envoya contre elle corps considérable de troupes, sous la conduite son frère, lequel s'en empara après quelques jc de siége, et la rendit tributaire; mais elle ne ta pas à s'affranchir de cette servitude, et, pen l'espace de cent vingt ans, elle jouit de la dou de la paix. On doit regarder une si longue p périté comme la cause principale de tous les heurs qui, depuis cette époque, fondirent su royaume de Tlemcen. L'exemple de la vie mol efféminée de la plupart des citoyens, étant touj vivant, finit par inspirer aux plus pauvres le et l'espoir d'être heureux à leur tour, et les pc à user de toutes sortes de voies pour acquérir richesses, sources des jouissances matérielles e ments des plaisirs du corps. Les mœurs publi changèrent peu à peu sous l'influence de ces cipes corrupteurs, et l'on vit une nation jusq brave et généreuse adopter les maximes et la duite des pirates et des brigands. Tous les jo sortait d'Oran, de Mersa'l-Kabir et des autres du royaume, une foule de corsaires avides de et de rapines, qui allaient infester les côtes pagne et répandre la terreur dans les pays chré Pour mettre un terme à leurs cruelles dépréda Ferdinand le Catholique fut contraint d'éq une flotte nombreuse et de l'envoyer sur la cô Barbarie. Les pirates furent châtiés, et la con d'Oran fut le résultat de cette heureuse expéd Le roi Abou-Hamon, prince faible et mou

pouvoir se dédommager sur les biens de ses sujets de la perte d'Oran, ville qui avait été l'une des principales sources de ses revenus; il imposa, sur les habitants de Tlemcen en particulier, des taxes nouvelles et exorbitantes, et il acheva de se les aliéner en incarcérant Abou-Zian, son neveu, qu'il soupçonnait d'aspirer au trône. On le chassa ignominieusement de la ville, et l'on remit l'autorité royale entre les mains du neveu, qui fut tiré de prison. Cependant le parti du roi détrôné eut bientôt après le dessus, et Abou-Zian, chassé de son nouveau palais, fut jeté encore une fois dans les fers.

Barberousse Ier régnait alors à Alger; son nom faisait trembler tout le monde; sa puissance n'était pas moins redoutable aux chrétiens qu'aux musulmans. Ce fut à lui que les partisans d'Abou-Zian eurent recours, pour remettre sur le trône ce jeune prince. Barberousse accueillit les envoyés de Tlemcen avec beaucoup de distinction et de marques d'intérêt. Mais, en apprenant les dissensions qui divisaient le royaume de Tlemcen, sa première pensée fut de s'en emparer. Il promit aux envoyés tout ce qu'ils voulurent, et quelque temps après il marcha, non au secours d'un parti opprimé, mais à la conquête d'un état qui était tout à fait à sa convenance. En effet, il entra dans Tlemcen avec le titre fastueux de *libérateur;* il tira de prison le prince détrôné; mais, au bout de quelques jours, il le fit étrangler et se déclara souverain du pays. Cependant Abou-Hamon, qui avait su intéresser à sa

cause l'empereur Charles-Quint, se présenta deva
les murs de Tlemcen avec un corps d'armée con
dérable, composé, en grande partie, de trouj
espagnoles. Il attaqua vivement Barberousse, le
dans une bataille et entra triomphant dans la vil
d'où il chassa les Turcs et leurs partisans. Dep
cette époque, son règne fut tranquille, et jusq
ses derniers jours il se montra fidèle vassal du
catholique, à qui il s'était engagé de payer un
tain tribut. Mais après sa mort, Abd'allah, son fr
et son successeur, ne voulant pas dépendre d
prince infidèle, rompit les traités qui existai
entre l'Espagne et ses états, et se mit sous la
tection du sultan Sélim et sous celle de Ba
rousse II. La durée de son règne ne fut pas long
Ahmed Abou-Zian, l'un de ses fils, fut placé
le trône par Barberousse, et il régna au préju
d'Abd'allah, l'aîné des enfants du roi. Celui-ci
voyant injustement privé de la couronne hér
taire, suivit l'exemple de son père et eut recou
la justice de Charles-Quint, qui lui envoya un
mée commandée par le comte d'Alcandette,
gouverneur d'Oran. Ahmed fut contraint d'en v
aux mains avec son frère, et il fut complèter
défait dans les environs de Tlemcen. Abd'alla
jouit pas longtemps des fruits de sa victoire
cheikhs et les ulémas ne purent lui pardonn
confiance qu'il avait eue dans le secours pr
des chrétiens. Il fut regardé comme infidèle
religion; on ameuta le peuple contre lui, et i

chappa dans ce moment à la mort cruelle à laquelle le fanatisme de ses sujets l'avait dévoué, que par une fuite ignominieuse et en se tenant caché dans le désert; mais, quelques jours après, il fut découvert dans le lieu de sa retraite par les sicaires que l'on avait envoyés à sa poursuite, et il fut impitoyablement massacré. On rappela alors son frère cadet dans la ville, où il fut reçu en triomphe par les habitants. Bientôt après cet événement, Tlemcen fut reprise par les Turcs, et lui forcé de s'enfuir dans les montagnes; mais les Turcs ne restèrent pas longtemps maîtres de la ville; les Espagnols coururent au secours du roi, et ils le rétablirent sur le trône. Il vécut depuis en bonne intelligence avec Hácen agha, gouverneur d'Alger, et ensuite avec Solh-el-rays, successeur de ce dernier. Après lui régna Muley-Hacen, son frère; mais, pour avoir la paix avec le gouverneur d'Alger, il fut obligé, en montant sur le trône, de remettre entre les mains de celui-ci toutes les forteresses de ses états. Il ne tarda pas à se repentir d'avoir accédé à une condition si dure : au bout de quatre ans, il traita secrètement avec le comte d'Alcandette, gouverneur d'Oran, pour chasser les Turcs du royaume; mais son projet fut découvert, et il fut chassé de sa capitale avant qu'il eût pu le mettre à exécution. Il mourut trois ans après à Oran, où il s'était retiré[1].

[1] Ce prince laissa après lui un fils qui se fit baptiser dans la suite sous le nom de Don Carlos, et qui mourut en Castille, où Philippe II lui avait donné des terres.

Telle fut la fin obscure du dernier des Beni-Zia
il fut témoin, en mourant, du triomphe de :
ennemis, et il vit s'éteindre avec lui l'empire
sa dynastie. Les rois de Fez et de Maroc ne la
sérent pas longtemps les Turcs tranquilles poss
seurs de leur nouvelle conquête ; alarmés des p
grès rapides des armes de ces derniers, ils conçur
le dessein de les arrêter, ou du moins de parta
avec eux les dépouilles du dernier roi de Tlemc
Vers le commencement de l'année 1551, une ex
dition commandée par Mohammed el-Arrani,
du schérif Muley Mohammed, fut dirigée sur c
ancienne capitale. Les Turcs s'étaient rendus odi
aux habitants de Tlemcen par leur arrogance
leurs vexations journalières ; on n'attendit pas
le siége fût dressé : dès que l'ennemi se présen
les portes de la ville lui furent ouvertes, et les T
forcés de s'enfuir à la hâte du côté d'Alger. El-
rani, encouragé par la promptitude de cette :
mission, poussa plus loin ses armes ; il occupa M
taghanem et réduisit sous l'obéissance de son
plusieurs autres places mal défendues ou surp
par l'attaque. Mais l'année suivante les Turcs, c
mandés par un gentilhomme navarrais, repri
en peu de temps ces mêmes places, marchèrent
Tlemcen et tuèrent dans une bataille Abou'l-Ca
l'un des fils du schérif, qui avait été envoyé a
cours de cette ville. Ce triste événement je
découragement dans l'armée qu'il avait ame
elle prit le parti de la retraite, et Tlemcen

tula[1]. Cette ville fut définitivement annexée, avec tout son territoire, à la régence d'Alger, en 1560, sous Hacen ou Barberousse III, huitième pacha. Avant l'expédition française dans le nord de l'Afrique, elle formait un des principaux béyliks de cette régence; elle s'est, depuis, placée sous la protection de l'ancien émir de Maskarah, et le traité de la Tafna l'a comprise parmi les pays qui devaient faire partie des nouveaux états de ce dernier. Puisse la France achever bientôt de venger le parjure de ce fier marabout, et faire éprouver aux Arabes rebelles la force irrésistible de ses armes!

Veuillez agréer l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

L. Bargès.

[1] Voyez *Relation de l'origine et succès des schérifs*, etc. etc. par Diégo de Torrès, traduite en français par M. C. D. V. D. D. A. Paris, 1636.



LETTRE

Sur les poëtes Tarafah et Al-Moutalammis,
par M. A. Perron.

A M. CAUSSIN DE PERCEVAL.

Monsieur,

L'auteur de l'Aghâniyy n'a pas consacré à Ta d'article spécial ou *khabar*. Il a fondu ce qu'il en savoir avec la notice, assez longue par le sodes dont elle est semée, sur le poëte Al-M lammis ou Djariyr, oncle maternel de Tarafal ami, son compagnon de faveurs et de disgrâc vous en transmets la traduction exacte.

L'époque d'Al-Moutalammis est fixée par d dications positives qui signalent les rapport eut surtout avec le roi de Hiyrah, Amr, f Hind. Le père de cet Amr fut Al-Mounz d'Imrou-'l-Ckays, connu aussi sous le nom Mounzir, fils de Mâ-al-Samâ, sa mère. Il ét la descendance des rois Lakhmides de l'Irâck

D'après les traditions, ce fut dans la hu année du règne d'Amr, fils de Hind, que Mahomet. Il paraît que cet Amr ne régr

douze ans. L'Aghâniyy lui accorde cinquante-trois ans de règne; mais cette donnée est absolument inconciliable avec les autres dates, l'apparition de l'islamisme et toute la coordination des rois de Hhiyrah. Après Amr, l'autorité royale fut conférée à Ckâbows son frère et aussi fils de Hind, par conséquent. Mahomet avait alors quarante ans. Ckâbows qui n'occupa le trône que huit ans, fut, selon Silvestre de Sacy, remplacé par son frère Al-Mounzir en 584 après J. C. Nòmân Abow-Ckâbows, fils de ce dernier Al-Mounzir, fut roi en 588 et fut tué en 611. Selon Abow-l-Fidâ, au sixième mois du règne d'Iyâs, successeur de Nòmân-Abow-Ckâbows, Mahomet commença l'inauguration de la foi musulmane : il avait donc alors quarante ans.

Sous le règne d'Amr, fils de Hind, Al-Moutalammis était encore jeune, et Tarafah, plus jeune encore, avait déjà fait sa célèbre *Mouàllackah*. D'après cela, il est vraisemblable que ce fut vers la fin de la vie du fils de Hind qu'arriva l'histoire de la lettre qui conduisit Tarafah à sa perte. Il était alors dans le feu et la verve de la jeunesse, dans cet état d'animation et de vie bouillonnante qui ne laisse douter de rien, et qui, alimenté encore par une fierté pétulante et hardie, fait regarder les conseils de la prudence comme des voix inspirées par des cœurs mous et vides de sang, par des pensées trop calculantes et trop craintives. Il méprisa la parole d'Al-Moutalammis qui lui dévoilait la trahison du roi et même le supplice auquel il les

envoyait tous deux sous le menteur prétexte de faire récompenser par son gouverneur du Ba rayn; et, victime de sa présomption irréfléchie, sa fierté sourde et aveugle, Tarafah périt prém rément; il eut les pieds et les mains coupés, p ainsi mutilé et vivant encore, il fut enterré. Le tif de cette vengeance fut que Tarafah, qui, d leurs, était avec Al-Moutalammis admis con poëte à la table d'Amr, fils de Hind, jeta contr roi quelques vers épigrammatiques. Al-Moutal mis aussi avait aiguisé contre leur Amphit quelques rimes caustiques et méprisantes. Le r sut, les appela et leur remit, pour son gouver du Bahhrayn, une lettre sur laquelle, d'aprè que leur avait dit le roi lui-même, il leur s donné, en son nom, une récompense. Mais récompense, à laquelle ne pensaient pas nos poëtes, était la torture et la mort.... Ils n vaient pas lire. Al-Moutalammis fit lire sa lett la jeta; Tarafah voulut porter la sienne et Voilà, en quelques mots, l'abrégé de ce que verrez tout à l'heure par le récit d'Abow-l-F d'Ispahan dans son Aghâniyy.

Le supplice de Tarafah eut lieu, selon les que nous avons indiquées tout à l'heure, de 576 après J. C. c'est-à-dire vers la naissan Mahomet. Pour Al-Moutalammis, il s'enfuit rie chez les Ghasçânides et mourut plus t Bostres. Toutefois, d'après un passage de l' niyy, il paraît qu'il vécut au delà de l'époc

l'investiture de Nòmân; et je crois qu'il s'agit ici de Nòman Abow-Ckâbows : car, après la journée d'Ayn-Oubâgh où les Ghasçânides, sous la conduite de Hhârith le Ghasçânide et lieutenant du César bizantin d'alors, tuèrent Al-Mounzir, père de Nòmân Abow-Ckâbows[1], lorsque ce Nòmân fut investi de l'autorité royale dans l'Irâck par le Kisra de Perse, il confirma la proscription prononcée d'abord par son père et par ses deux oncles Ckâbows et Amr, fils de Hind, contre le poëte Al-Moutalammis.

La mort d'Al-Mounzir à l'affaire d'Ayn-Oubâgh arriva dans les premiers temps de l'empereur Maurice, qui, si j'ai bonne mémoire, monta sur le trône impérial en 582.

D'autre part, l'époque assignée par les traditions et histoires arabes à Amr, fils de Hind, se trouve en concordance exacte avec la place chronologique que lui détermine le comput de sa généalogie ascendante placée dans la ligne des rois Lakhmides de Hhiyrah. D'après l'Aghâniyy, Amr est fils d'Al-Mounzir, fils d'Imrou-l-Ckays, fils de Nòmân, fils d'Imrou-l-Ckays, fils d'Amr, fils d'Adiyy, fils de Rabiyàh, fils d'Amr, fils de Hhârith, fils de Souòwd, fils de Mâlik, fils d'Amâm qui est le même qu'Adiyy, fils de Noumârah, fils de Lakhm, fils d'Adiyy, fils de Hhârith, fils de Mourrah, fils d'Oudad, fils de Zayd, fils d'Yaschdjoub, fils d'A-

[1] Voyez la troisième lettre de M. Fresnel : — Journée d'Ayn Abâgh, — lisez *Ayn-Oubâgh.*

riyb, fils de Zayd, fils de Kahlân, fils de Sabâ, f de Yaschdjoub, fils d'Yàroub, fils de Ckahhtân. I collatéralisant cette série généalogique avec ce des ascendants Mahométiques, d'après les donn stemmatiques que je vous ai adressées dans i première lettre sur l'histoire des Arabes, Amr, de Hind, arrive en ligne avec Abd-Manâf trisaï du Prophète. Mais si nous portons cet Amr et descendants des rois Lakhmides à la colonne rois de Hiyrah où ils doivent être, nous voy qu'Amr arrive à la place qu'il doit avoir, c'e dire en ligne synchronitique juste avec Abd-Al père de Mahomet.

Dans mon Introduction historique ou C d'œil sur l'histoire des Arabes antéislamiq placée avant ma traduction des *Ansâb* ou gén gies d'Ibn-Abd-Rabbouh, j'ai établi que Mâlik de Fahm, qui fonda le royaume de Hh en Chaldée, dut être contemporain de Louv et Djaziymat-al-Abrasch, son successeur, coı porain de Kàb, fils de Louwayy, septième aïe Mahomet. Adiyy, fils de Rabiyàh, Lakhmide gine, et qui fut envoyé très-jeune à Hhiyrah, é plus tard la sœur de Djaziymah et en eut u appelé Amr, qui succéda à Djaziymah. Par impatronisée sur le trône une souche nouve souche dite des rois Lakhmides de Hhiyrah.

Adiyy, gendre de Djaziymah deuxième nier roi Azdide de Hhiyrah, est le cinq aïeul d'Amr, fils de Hind, ce qui établit er

dernier et Djaziymah six degrés avitiques. C'est exactement le nombre qui se trouve sur la ligne maaddique de Mahomet, entre son père Abd-Allah et Kàb. Voilà donc deux contemporanéités bien fixées et par les traditions et par les données stemmatiques.

Les historiens font naître le Prophète dans la huitième année du règne d'Amr, fils de Hind; et voici que, comme appui pour ce fait, comme coïncidence justificative, nos généalogies des rois de Hhiyrah nous font ce prince contemporain du père de Mahomet. J'insiste sur ce point parce qu'il me paraît d'une grande importance, comme sanctionnant encore ici la vérité du collatéralisme que j'ai établi dans mes travaux précédents entre les lignes généalogiques hhidjâziennes et yamaniques. C'est encore une preuve, et il s'en présentera bien d'autres, que la place que j'ai assignée à tout l'avitisme du Prophète est ordonnée selon l'exactitude chronologique par rapport aux époques des faits de l'histoire yamanique. Et supposé même que le degré par où je passe d'Adnân, vingt-unième aïeul de Mahomet, à la ligne de Ckahhtân ne dût pas réellement être le nom d'Oudad comme je l'ai dit, ou que cet Oudad ne dût pas réellement avoir pour père Zayd, fils d'Yaschdjoub le Ckahhtânide, il en résulterait toujours ceci de décisif, que Ckahhtân n'est au-dessus d'Adnân (et cela pour arriver à la détermination des synchronismes et chronismes arabes), qu'au rang de la dixième génération. Dès

lors le moyen de comparer sur tous les points chronologie de l'histoire moudharique ou hhid zienne avec celle de l'histoire yamanique ou Ckal tânienne, de poser en cases rationnelles et vra les époques de ces deux mondes de la pénins arabique, enfin de relier en corps tout ce qu pourra découvrir de cette antiquité, se trouve fini, fixé par nombre d'épreuves qui se corrobor toutes l'une par l'autre.

Quant au fait spécial qui nous occupe, c'es dire la délimitation de l'époque d'Amr, fils de Hi et, par suite, des deux poëtes Tarafah et Al-M talammis, il a encore un résultat que j'ai dis dans l'Introduction historique dont je vous pa tout à l'heure : c'est qu'il est impossible qu'à H rah il y ait eu jusqu'à Mahomet autant de qu'on en suppose et qu'on en trouve nommés tous les écrits arabes ou européens relatifs à c histoire. Inclusivement, depuis Mâlik, fils de F et premier roi de Hhiyrah, jusqu'à Amr, fils Hind, il n'y a que neuf degrés stemmatiques qui compose, à trente-trois ans pour chacun espace de deux cent quatre-vingt-dix-sept Or, avec les durées assignées aux différents rè par les historiens, il est impossible, je le rép de colloquer dans ces trois siècles les qu rois mis sur le trône par Silvestre de Sacy o dix-huit rois annoncés par M. Rasmussen de penhague.

Mais je laisse cette question; elle ne doit

nous occuper ici davantage. Passons à la généalogie de Tarafah.

La généalogie donnée pour Al-Moutàlammis est écourtée, et les degrés fournis par l'Aghâniyy ne le conduisent qu'en face de Kàb, septième aïeul de Mahomet; ce qui est évidemment faux et inadmissible. La généalogie de Tarafah, au contraire, l'amène exactement à l'époque d'Amr, fils de Hind. Voici comment.

A l'histoire du poëte Al-Mourackckisch al-Assghar, l'Aghâniyy annonce que ce poëte est oncle paternel de Tarafah. Mais la généalogie de Tarafah, construite exactement sur celle que présente l'Aghâniyy pour Al-Mourackckisch, le conduit à deux degrés en deçà de Mahomet. Il est clair alors qu'il y a erreur. Abd, père de Tarafah, est frère d'Al-Mourackckisch al-Assghar, fils de Sofyân, fils de Sàd, fils de Mâlik, fils de Dhoubahyàh, fils de Ckays, fils de Thàlabah, fils de Hhousn, fils d'Ockâbah, etc. Le Dhoubayàh dit ici fils de Ckays est, d'après nos *Ansâb* d'Ibn-àbd-Rabbouh, fils direct d'Ockâbah, fils de Ssàb, fils d'Aliyy, fils de Bakr, fils de Wâyl, fils de Ckâcit, fils de Hinb, fils d'Afssà, fils de Doumiyy, fils de Djadiylah, fils d'Açad, fils de Rabiyàh, fils de Nizâr. Selon la version fournie par nos Ansâb, nous avons dix-neuf degrés avant Mahomet jusqu'à Nizâr, et alors Tarafah est contemporain d'Amr, fils de Hind, et d'Abd-Allah, père du Prophète. Nous devons donc préférer la donnée d'Ibn-àbd-Rabbouh à celle de l'Aghâniyy,

puisqu'elle vient en harmonie avec les récits «
traditions. Souvent ainsi on est obligé, pour ob
nir la vérité chronologique, ou, pour mieux di
l'unanimité de l'histoire et de la chronologie,
contrôler les généalogies les unes par les autı
Mais c'est toujours par elles que l'on arrive à l'e›
titude; il y a déjà du temps que Reiske l'a dit.

Je ne veux pas prolonger ces observations
computs généalogiques. Elles sont sèches et ari
il est vrai; mais ceux qui portent intérêt aux vé
cations historiques, à la science historique, me
pardonneront facilement. Il n'y a pas d'autre
pour se reconnaître dans les chroniques et légeı
antéislamiques et en débrouiller le chaos.

Tarafah est connu dans le monde oriental
rient et d'Europe; sa *mouàllackah* a consacré sa
moire.... Et que ne fût-il pas devenu, ce p
égorgé à la fleur de l'âge, s'il eût eu le temp
laisser sa verve produire et enfanter! Al-Mouta
mis est moins connu que son ami, au moins
les vers qui lui ont survécu. Les Orientaux
mêmes, et je veux dire les *oulamâ* de l'Orien
connaissent à peine quelques-uns. Ceux que
verrons dans l'histoire que je vais vous trans
sont tout à fait hors du domaine de leurs coı
sances; car les *oulamâ*, ou savants d'Orient, ne
plus savants; les lettrés ne sont plus lettrés
lecteurs ne lisent plus : on est abâtardi.

Le genre des vers que vous rencontrerez i
qui, de tous ceux qu'a composés Al-Moutalar

sont, à ce qu'on peut croire, presque tout ce qui a échappé à l'irréparable outrage des temps, des douze siècles qui nous séparent de son époque, sont généralement dans la forme descriptive et dans la forme satirique. C'est là que notre poëte paraît avoir excellé. Il décrit d'une manière vive et pittoresque sa fuite dans le désert; il me semble le voir, l'ouïr parler à sa belle et nerveuse chamelle, lorsqu'elle enjambe les sables durant la nuit; il semble la voir, elle aussi, se réjouir d'enlever son maître aux persécutions du roi, fils de Hind, lorsqu'elle bondit de plaisir en entendant de loin les sons des cloches chrétiennes des Ghasçânides; lorsque, le fouet jouant sur son col cambré, elle court, en se balançant, chercher un abri à son poëte, qui l'aime et qui la fatigue. Chamelle adorée d'Al-Moutalammis, qui sans cesse, partout, revient dans ses vers à la caresser, à vanter ses membres vigoureux, son ardeur à l'emporter loin de l'Irâck, sa belle robe rousse, ses muscles secs et nerveux, son inépuisable force, sa démarche coquette après des nuits de marche et de fatigue..... Puis vient un souvenir du poëte à sa maîtresse, à ses amours; mais de suite sa chamelle encore reçoit son affection, son admiration, sa reconnaissance; et quand il a dépassé les hauts sommets des monts perdus dans l'espace et nageant dans les flots des mirages, on voit encore sa chère chamelle, à la course solide et sûre, au pied habile, au poitrail fendant l'espace, à la tête balançante et redressée au bout de la longe qui mo-

dère son ardeur, courir et toujours courir, toujo
joyeuse de sauver les jours de son maître. Lorsq
descendu en Syrie, il appelle les tribus qu'il a
obligé de fuir à venger le sang de Tarafah, il rép
encore l'éloge de sa précieuse chamelle; il sem
la remercier de son salut.... Puis il demande
tribu de Tarafah, aux Banow-Ckilâbah, la mort
tyran méchant :

Enfants de Ckilâbah, il est devant vous ce vil esclave
fils de Hind! Son sang pour le sang de votre poëte! Égor
le, tuez-le, cet onagre qui présente le flanc au trait du
seur!

Quant au style d'Al-Moutalammis, il a a
souvent une certaine recherche de termes qui
fois en obscurcissent le sens, au moins pour n
cependant ses vers ne sentent nullement la g
Je vous en transcrirai quelques-uns; vous en
gerez bien mieux que moi.

HISTOIRE D'AL-MOUTALAMMIS.

TARAFAH. — DJARVAL. — HAWTHARAH.
ANECDOTE SUR LE POËTE AL-FARAZDACK, ETC.

ARIETTE.

Ma famille s'est séparée; les uns sont restés, les
sont partis. En vérité, bon Dieu! auxquels faut-il
tacher ?

Ceux qui sont restés, je me souciais peu d'être avec eux ; ceux qui sont partis, je redoutais de les voir s'en aller.

Ces vers sont d'Al-Moutalammis, et le chant est de Moutiym ; il fut composé sur le rythme *ramal* léger, joué par le doigt du milieu.

Le nom d'Al-Moutalammis est un sobriquet appliqué au poëte Djariyr, du mot *al-moutalammis*, qui fait la rime de ce vers :

Voici le moment de franchir le pas dangereux de la vallée d'Irdh ; j'entends le bourdonnement de ses frelons, de ses grosses mouches bleues, qui, toujours, *se ruent sur* les passagers.

Djariyr, ou Al-Moutalammis, était fils d'Abd-al-Maciyhh, fils d'Abd-Allah, fils de Zawfan, fils de Hharb, fils de Wahb, fils de Djaliyy, fils d'Abhmas, fils de Dhoubayàh, fils de Rabiyàh, fils de Nizâr.

Il y eut trois tribus de Banow-Dhoubayàh parmi les descendants de Rabiyàt-al-Faras, fils de Nizâr : les Banow-Dhoubayàh, issus de Dhoubayàh, fils direct de Rabiyàh : ce sont eux qui, par la suite, furent appelés les Dhoubayàt-al-Adhdjam ; les Banow-Dhoubayàh issus de Dhoubayàh, fils de Ckays, fils de Tha'labah ; les Banow-Dhoubayàh, postérité de Dhoubayàh, fils d'Idjl, fils de Lodjaym.

Les Dhoubayàt-al-Adhdjam acquirent parmi les Rabiyàh une haute prépondérance, et furent remarquables par l'éclat de leur nom et de leur autorité.

A une époque, ils eurent pour chef Hhârith-al-Adhdjam, encore appelé Hhârith-*al-Khayr*, ou Hhârith *le Probe*. Il était fils d'Abd-Allah, fils de Zawfan, fils de Hharb. On lui appliqua le sobriquet d'*al-Adhdjam, à la bouche torse*, parce qu'il avait en effet la bouche déformée. Puis le sobriquet d'*al-Adhdjam* resta à la tribu elle-même.

Après les Dhoubayat-al-Adhdjam, les Banow Anazah eurent parmi eux le chef revêtu de l'autorité sur les tribus des Rabiyâh, et ce chef fut Amir descendant d'Açad, fils de Rabiyâh, fils de Nizâr. Cette autorité passa aussi entre les mains d'Al-Ckarâr, enfant des Banow-l-Hhârith, fils d'Al-Dowl, fils de Ssabbâhh, fils d'Atiyk, fils d'Aslam, fils d'Yazkour, fils d'Anazah. Ensuite le pouvoir fut transporté dans la tribu des Banow-Abd-al-Ckays, et parmi eux se trouva déféré à Al-Afkal, ou Amr, fils de Djoâye, fils de Ssabrah, fils de Dowl, fils de Schann... fils de Rabiyâh.

Des Abd-al-Ckays, le pouvoir passa chez les Banow-Namir-Ibn-Ckâcit, et il fut remis alors à Amir *al-Dhahhyân*, fils de Sâd, fils de Khazradj, fils de Taym-Allah, fils de Namir. Amir fut surnommé *Dhahhyân* ou *le Matinal*, parce qu'il tenait ses audiences le matin, et jugeait alors les différends.

Les Banow-Yaschkour, postérité d'Yaschkour, fils de Bakr, fils de Wâyl, eurent ensuite parmi eux le chef souverain. Celui qui fut investi de cette autorité fut Hhârith, fils de Ghoubar, fils.... d'Yaschkour.

Des Banow-Yaschkour, le pouvoir souverain se trouva transféré chez les Banow-Taghlib; il y fut donné à Rabiyàh, fils de Mourrah.... fils de... Taghlib; et après Rabiyàh, il échut à Kolayb, dont le nom se rattache à la fameuse guerre de Baçows, dont on sait qu'il fut la cause. Ensuite l'état des choses fut bouleversé, changé, et le droit de souveraineté échappa à ces tribus.

Venons à Al-Moutalammis.

Ses oncles maternels étaient de la tribu des Yaschkourides. On croit qu'il naquit dans cette tribu, et qu'il y resta longtemps; ce qui fait que certaines traditions rattachent sa généalogie aux Yaschkourides.

Le roi Amr, fils de Hind, surnommé *Moudhrit-al-hhidjâra*, ou le *Pète-pierre*, et qui eut encore le surnom de *Mouhharrick*, ou *Brûleur*, par ce qu'en une fois il fit brûler cent maisons dans le Yamâmah, demanda un jour, en présence d'Al-Moutalammis, à Al-Hhârith le Yaschkouride, fils d'Al-Tawam, quelle était la véritable origine généalogique d'Al-Moutalammis. Al-Hhârith prétendit que le poëte était réellement Yaschkouride. Alors Al-Moutalammis leur dit ces vers :

Des gens me reprochent que ma mère est sans naissance; ne sait-on donc pas d'abord que l'homme véritablement noble est celui qui s'ennoblit par ses mérites ?

Issu d'un sang illustre, si tu ne relèves pas encore ton nom par ta valeur personnelle, tu n'es toujours qu'un vilain et un roturier.

Et d'ailleurs, Hhârith, si on approchait, pour les mêl une goutte de notre sang vers une goutte du vôtre, elles fuiraient et refuseraient de se toucher.

Tu te figures donc que je puisse être retranché de la p térité de Bouhthah[1] ? Quelque part que je sois, puis-je do m'en séparer ?

Ma famille, tous mes parents directs, demande-le à tu voudras, ont assez de relief et de valeur pour en don à ceux qui en manquent.

(Ton erreur est grande, Hhârith) ; mais ce n'est pas d' jourd'hui qu'on a frappé du bâton pour avertir *le sage;* t il est vrai que, pour savoir, il faut sans cesse apprendre (a je te dis qui nous sommes, pour que tu le saches bien).

Si ceux qui pensent ravaler ainsi mon origine n'étaie comme toi, de mes oncles, je leur poserais sur le nez stigmate de feu (je leur apprendrais à parler).

Quand même je répéterais à toute heure que je renie mère, serait-elle moins ma mère ? Dieu me préserve de ser jamais à la déshériter de son fils !

Tu voudrais que je fusse de votre lignée ; mais j'y se comme intrus. Il me faut bien alors te dire qui je suis...

Al-Moutalammis, selon une tradition de hhammed, fils de Sallâm, était oncle maternel Tarafah, fils d'Abd, et connu par son esprit e malice satiriques[2].

[1] Bouhthah cité ici est de la postérité de Rabiyàh, fils de Il est fils de Wahb, fils de Djaliyy, fils d'Ahhmas.

[2] Al-Moutalammis ou Djarir est dit aussi fils d'Abd al-Mac fils d'Ab-Allah, fils de Rabiyàh, fils de Zawfan, etc. — D' ibn-Ckotaybah, Al-Moutalammis est fils d'Abd al-Ozzà. Il fut tribu des Banow Dhoubayàh ibn-Rabiyàh, de la branche de now-Zawfan, et les Yaschkourides furent jadis de la descen de ses oncles. — D'après Abow'l-Hhatim et Al-Asmaiyy, le Djariyr al-Moutalammis est fils direct d'Yaziyd. D'autres lui do

Al-Moutalammis est de l'époque du paganisme. Il ne reste de lui que peu de vers; mais leur élégance, leur richesse de style, le mettent au rang des poëtes distingués. Ibn-Sallâm le place au septième degré des poëtes de la gentilité arabe, avec Salâmah, fils de Djandal, Hhossayn, fils de Hhoumâm, et Al-Mouçayyab, fils d'Alas. Abow-Obaydah assure que généralement on s'accorda toujours à regarder Al-Moutalammis, Al-Mouçayyab, fils d'Alas, et Hhossayn le Mourride, fils de Hhoumâm, comme les trois poëtes les plus recommandables de l'antiquité qui aient le moins laissé de vers.

Al-Moutalammis, selon Ibn-Ckotaybah, eut un fils appelé Abd-al-Mannân, qui vit les premiers jours de l'islamisme, qui fut poëte, et mourut à Bostres sans laisser de postérité.

Les Banow-Dhoubayâh, tribu d'Al-Moutalammis, étaient alliés aux Banow-Zohl, dencendants de Zohl, fils de Thâlabah, fils d'Ockâbah. A la suite d'une querelle, la mésintelligence s'éleva entre ces deux tribus; à ce sujet Al-Moutalammis fit les vers suivants, où il reproche aux Zohlides leur conduite :

Quoi! ne savez-vous donc pas, enfants de Dhoubayâh, que l'homme est un gage abandonné au trépas! mort violente, ou descente paisible au tombeau, c'est là tout ce que l'augure des oiseaux peut en cela lui apprendre.

Pourquoi donc alors supporter l'injustice, par crainte de

pour nom Amr, fils de Hhârithh; d'autres enfin celui d'Abd al-Maciyhh, fils de Djariyr. (Aghâniyy.)

mourir de la main de l'injuste? meurs plus tôt, même s la main de l'injuste. Avale la mort, et garde ta peau pr et nette de toute souillure.

Ckassiyr prévint les humiliations que peuvent amener caprices du fort, en se coupant le nez, et Bayhas, le fe main, courut chercher le danger, au risque de périr [1].

Quand Naâmah [2] eut vu sa famille détruite, il mo comment l'homme doit revêtir le vêtement qu'exigent chances de la vengeance.

La valeur des hommes ne se mesure que sur la valeu leurs œuvres et de leurs paroles; l'injustice et la persist dans l'injustice est le fait de l'imbécille.

Vous, mes contribules, vous voyez le front noir du ba de Djawn rester, il est vrai, ferme et inébranlable su base, et les injures du temps ne font contre lui que des ef sans espoir (l'homme n'est pas de même; il est le poi mire des caprices du fort, mais il ne doit pas endurer justice: brisez avec les Zohlides).

Le Djawn résista aux armes d'un Tobbâ de l'Ya quand toutes les défenses de nos contrées tombaient de lui, le Djawn, citadelle vigoureuse, aux larges pierres ciment réfractaire [3].

[1] Ckassiyr, fils de Sàd, était, comme on le sait, des cour de Djaziymat al-Abrasch, meurtrier du père de la reine Z celle-ci vengea son père en tuant Djaziymah. Ckassiyr, pour v Djaziymah, se coupa le nez, alla trouver Zabbâ, accusant le f la sœur de Djaziymah de l'avoir ainsi mutilé. Zabbâ accueillit siyr qui, plus tard, introduisit chez la reine des gens armés tuèrent. (Voyez Abow'l-Fidâ.) — Quant à Bayhas, nous verro histoire tout à l'heure.

[2] Naâmah est le surnom de Bayhas; c'est aussi le nom d sieurs rois de Hhiyrah. — Bayhas est le type allégorique p quel on figure la persistance à poursuivre et à prendre le tali la vengeance.

[3] *Djawn* signifie *noir*. C'est le nom d'une montagne ou d'u teresse. Selon Al-Riyâschiyy, c'est le nom d'une forteresse d naâmah qui arrêta les armes d'un Tobbà. (Aghâniyy.)

Allons, voici le moment de franchir la vallée d'Irdh; j'entends gronder ses frelons, et ses grosses mouches bleues, qui se ruent sur les voyageurs, bourdonnent.

Allons, courons sur les contrées aux florissantes moissons, où la famille travaille, où l'instrument épilleur a tant à se fatiguer.

Tribus de Zohl, si vous voulez encore notre amitié, nous accepterons la vôtre: mais nous ne voulons pas endurer d'injustes caprices; nous nous en vengerions.

Et puis nous avons derrière nous, pour défense et pour appui; les nombreux Nâziyrides et leurs tribus des Djaliydes et des Ahhmacides[1].

Lss Hhobayybides[2] ont renoncé à nous secourir (ils ont rompu les liens qui les unissaient à nous, comme issus d'une même tige que nous); mais nous avons nos bataillons qui vous écraseront avant que vous y ayez pensé.

Bayhas, cité dans les vers précédents, fut le motif d'un proverbe relatif à la persévérance habituelle des Arabes pour prendre le talion ou venger le sang versé. Deux autres noms, dit Abow-Obaydah, celui de Sayf, fils de Zow-Yazan le Hhimyaride, et celui de Ckassiyr, courtisan et convive de Djaziymat-al-Abrasch l'Azdide, eurent la même destinée allégorique. Nous donnerons ailleurs l'histoire de ces deux derniers. Quant à Bayhas, voici ce qu'en raconte Hhâtim, d'après Al-Assmaiyy.

[1] Les Nâziyrides sont les descendants de Nâzir, fils de Hharb, fils de Hharb, fils de Wahb, fils de Djaliyy, fils d'Ahhmas, fils de Dhoubayàh. (Aghâniyy.)

[2] Dans ce vers le poëte écrit *Hhobayb* au lieu de *Hhobayyb*, pour la mesure du vers, mais il veut désigner réellement les descendants de Hhobayyb, fils de Kàb, fils d'Yaschkour, fils de Bakr, fils de Wâyl. (Aghâniyy.)

Bayhas était des Fazârides. Une tribu vint fon sur la station où était sa famille et celles de frères. Tous ses frères furent tués, et Bayhas pris et emmené captif. L'ennemi, en s'en reto nant, fit une halte, et on égorgea un chamc Après qu'on eut mangé, quelques-uns dirent : « faut mettre le reste de la viande à l'ombre. » Bayhas reprit aussitôt : « Il y a près des *athal*[1] « la viande qui n'est pas à l'ombre. » Il voulait les cadavres de ceux de sa tribu qui avaient été t Et sa réplique devint proverbe.

Soudain un individu de la troupe applique soufflet à Bayhas.

Un moment après, Bayhas passait ses jam dans les manches de sa chemise. Un Arabe lui alors : « Pourquoi mets-tu cette chemise ains Alors il lui montra comment on s'en revêtait chacun de dire : « Cet homme a le cerveau fê Bayhas répliqua :

Habille-toi, dans les différents moments de la vie, manière qui leur est le plus en harmonie; il y a vêtir la joie, et vêtir pour la peine.

Un second soufflet lui arrive de la main de c qui l'avait déjà frappé. « Eh ! lui dit Bayhas, « avais reçu ce que tu mérites pour le pre « soufflet, tu ne serais pas revenu au second. un individu qui était là présent reprit : « C'est

[1] L'*athal*, أثل, dans le vulgaire أَثْل, *atl*, est le ta d'Égypte.

« demment là le fou des Fazârides ; il semblerait « qu'il veut se faire tuer. Laissez-le s'en aller. »

Bayhas partit. Arrivé à sa tribu, des femmes vinrent à lui et lui apportèrent ce qui avait été sauvé des effets de ses parents qui avaient été tués. Alors il se mit à dire : « Quel fameux héritage, « s'il n'y avait pas tant de honte qui le rappelât ! » Le mot passa en proverbe.

Du reste Bayhas était faible d'esprit, et le chagrin l'accablait. Sa mère lui reprochait de s'abandonner ainsi à la douleur ; elle voyait avec impatience sa tristesse et son abattement. « Si tu avais « du cœur, lui dit-elle, tu te serais défendu et fait « tuer avec tes frères. — On ne m'a pas donné le « choix ; sinon, j'aurais choisi (la mort). » Et cette réponse devint encore proverbe.

Quelque temps après son retour, Bayhas réunit une troupe d'hommes des Fazârides, et partit contre la tribu qui lui devait le talion de sa famille. Il avait avec lui un de ses oncles maternels. Il découvrit un certain nombre d'ennemis dans une caverne, ou sorte de trou profond. Bayhas y fut poussé par son oncle. Bayhas était trapu ; mais il avait le cou allongé, ce qui lui fit donner le surnom de *Naâmah* ou *l'Autruche*...... Il se battit, frappant de droite et de gauche, et disant : « J'y suis poussé, amis ; ce « n'est pas courage de ma part. » Ceci devint proverbe. Il tua ainsi nombre d'hommes et conquit son talion.

Ya'kowb, fils d'Al-Sikkiyt, d'après Abow-Obay-

dah, rapporte le proverbe précédent dans son re
Abow-Obayd al-Ckâcim, fils de Sallâm, le d
aussi avec la légende qui le motive; mais la ve
d'Ya'ckowb est préférée; voici ce qu'il dit :

Bayhas était Fazâride, de la branche des Ba
Ghourâb, ou descendants de Ghourâb, fils de
zârah, fils de Zoubyân, fils de Baghiydh. Il ét
plus jeune de sept frères.

Une troupe de Banow-Aschdjà (postérité
chdjà, fils de Layth, fils de Ghâtafân), vinrent,
la conduite de Hharb, et accompagnés de
meaux, attaquer les Fazârides, et tuèrent le
frères de Bayhas. Bayhas échappa au massac
était d'esprit faible et comme évaporé... On eu
vie de le tuer aussi; mais quelques Banow-As
dirent : « A quoi bon tuer un homme pareil ?
« une mort qu'on nous mettra en compte, «
« cependant ne nous sera d'aucun avantage. » «
congédia; mais : « Laissez-moi aller avec vo
« votre tribu, dit Bayhas; si vous m'aband
« ici, les bêtes sauvages me mangeront, ou b
« mourrai de soif. » On lui permit de suivre la tr
A la halte on égorgea un chameau pour le ma
La chaleur était forte, et un Aschdjaïde dit
compagnons : « Mettez cette viande à l'ombre
« qu'elle ne se gâte pas. — Eh ! reprit Bayhas
« a vers les *Athal*, de la viande qui n'est
« l'ombre. — Quoi ! dit un Arabe de la troupe
« l'air de nous vouloir faire un crime du résul
« notre victoire. » Et dans le premier mome

pensait à le tuer; mais ensuite on le renvoya. A un lieu où le chemin se partageait et lui offrait une route qui conduisait à sa tribu, il quitta les Aschdjaïdes... Arrivé près de sa mère, elle lui dit : « Comment! tu reviens, et tes frères sont tués! — Sans « doute, si l'ennemi t'avait permis de choisir (entre « eux et moi, ce n'est pas moi que) tu aurais choisi. » Et cette réponse resta en proverbe.

Toutefois l'affection de la mère de Bayhas pour lui devint plus tendre et plus attentive, et on disait de par la tribu : « Voilà la mère de Bayhas qui « maintenant aime bien Bayhas. C'est quelque chose « de singulier que cette tendresse. — Eh! répondait « Bayhas, la mort (de ses enfants) lui fait aimer son « enfant. » Et le mot passa en proverbe :

ثُكْلٌ أَرْأَمَهَا وَلَدًا

Sa mère lui donna un jour les vêtements de ses frères, et tout ce qui leur avait appartenu : « Quel « bel héritage, dit Bayhas, si ce n'était la honte qu'il « rappelle. »

يا حَبَّذا التُّراثُ لو لا الذِّلَّة

A quelque temps de là, Bayhas passa près d'un groupe de femmes qui paraient une jeune fiancée pour la conduire et la marier à un individu de la tribu des Banow-Aschdjà. Bayhas, alors, relevant son vêtement devant ces femmes, et le ramenant sur sa tête, leur montra son derrière. — « Fi donc!

« Bayhas, lui dirent-elles, que fais-tu là ? »
répondit :

Mets tes habits, dans les divers moments de la vie
manière qui leur est le plus convenable ; il y a manière
la joie, et manière pour la peine.

Ce vers devint proverbe :

أَلْبِسْ لِكُلِّ عِيشَةٍ لَبُوسَهَا
إِمَّا نَعِيمَهَا وإِمَّا بُوسَهَا

Il se passa un assez long temps, aussi long
Dieu voulut, et Bayhas épiait sans cesse l'occ
de venger ses frères dans le sang des Aschdj
Il les cherchait, les traquait partout ; et il
un certain nombre... Il disait, dans ses impati
de vengeance :

Destinée cruelle pour moi ! affreuse ! comment p
vivre, exister ?

Ils ont égorgé mes frères ; mes frères, leurs mânes
et gémissent dans nos vallées !

J'irai sur ces Aschdjaïdes, de nuit, quand ils dorm
et je m'accroupirai sur eux comme l'autruche sur se
(je les étoufferai)[1].

J'irai, un pied contracté, l'autre étendu (en tapinoi
au moment convenable, mon sabre jouera sur eux.

Un jour on lui annonça qu'un certain no
de Banow-Aschdjà étaient à boire dans une cav

[1] On a prétendu que Bahyas fut surnommé *l'Autruche* (*Na*
parce que ce mot se trouve dans ce vers.

Bayhas alla trouver aussitôt un de ses oncles appelé Abow-Hhaschr, et lui dit : « Voudrais-tu venir « avec moi à une caverne où il y a des gazelles ? « Nous en tuerons probablement quelques-unes. — « Volontiers. » Ils partent. Arrivés à la caverne, Bayhas y poussa Abow-Hhaschr et lui dit : « Frappe, « Abow-Hhaschr, frappe fort. » Et les buveurs étonnés et épouvantés répétaient : « Quels coups de « brave que les coups d'Abow-Hhaschr ! » Et celui-ci disait : « J'y suis poussé, mes amis, ce n'est pas « bravoure. »

Le nom de Bayhas devint un nom sentenciel et allégorique parmi les Arabes. Ainsi, un poëte Taghlabide a dit ce vers :

Tu peux être un Lockmân à la parole puissante et victorieuse, un Ckass à la haute éloquence, mais tu n'as pas la brute audace de Bayhas.

Zobayr, fils de Bakkar, raconte que les frères de Bayhas furent tués par Nassr l'Aschdjaïde, fils de Douhmân.

(*La suite à un prochain numéro.*)



SAÔPTIKA PARVA,

Épisode du Mahâbhârata.

(Suite et fin.)

VIII.

Dhritarâchtra dit :

Quand le fils de Drôna se fut élancé dan camp ennemi, ses deux compagnons ne ret nèrent-ils pas en arrière, arrêtés par la fray Ne rencontrèrent-ils point d'obstacle, décou par de vils gardiens? Eux-mêmes, regardant l'e prise comme infaisable, ne l'abandonnèrent-ils Après avoir porté la mort dans le camp et a siné les Sômakas et les Pândavas, prirent-ils deux la route funèbre qu'avait suivie Douryôd dans la mêlée? Les deux héros furent-ils tués les Pântchâliens, ou bien restèrent-ils endo sur la terre? Enfin, que firent-ils, raconte-le- ô Samdjaya.

Samdjaya dit :

Lorsque le magnanime fils de Drôna pé dans le camp ennemi, Kripa et Kritavarma

[1] *Mahâbhârata*, t. III, p. 307.

tinrent à l'entrée; et, regardant ses deux compagnons pleins d'énergie, Açwatthâman satisfait dit à voix basse: « Vous qui êtes héroïques et capables de com-« battre dans une bataille où il s'agit de la ruine de « tous les Kchatriyas, que ne ferez-vous pas de ce « qui reste ici de guerriers endormis? Moi, j'obser-« verai le camp et me glisserai, pareil à Yama; vous, « restez, de telle sorte qu'aucun ne puisse vous « échapper vivant. Telle est ma décision. » A ces mots, Açwatthâman pénètre dans le grand camp des Pândous: il escalade brusquement la porte, mettant de côté la frayeur, et il entre. Or, comme il connaît les localités, d'un pas furtif il va droit au lieu qu'occupe Dhrichtadyoumna. Les Pântchâliens, après avoir accompli le grand exploit de la veille, fatigués de la bataille où il a fallu déployer son courage, dorment profondément, couverts de blessures, réunis à la hâte sur un même point. Arrivé dans le camp de Dhrichtadyoumna, le fils de Drôna vit le Pântchâlien, étendu devant lui et dormant sur sa couche très-grande d'une belle toile blanche, garnie tout autour de riches tapis, ornée de guirlandes en rideaux, parfumée d'encens et d'aromates. Le héros qui reposait ainsi plein de confiance et à l'abri de tout sentiment de frayeur, Açwatthâman l'éveilla d'un coup de pied. Le Pântchâlien redoutable, tiré de son sommeil par le choc du pied, se lève, le magnanime guerrier, et reconnaît le célèbre fils de Drôna. Or, comme il se levait de dessus sa couche, le puissant Açwatthâman le

saisit par les cheveux avec ses deux mains et :
broie à grands coups sur la terre. La violence c
l'attaque, la frayeur, le sommeil et les blessur
anéantissant le Pântchâlien, il ne put faire aucu
effort. Alors, ô roi! Açwatthâman, mettant le pi
sur lui, foule du talon la gorge et la poitrine c
l'ennemi; malgré ses cris et ses mouvements co
vulsifs, il le fait mourir de la mort d'une bête fauv
Les ongles du Pântchâlien ne peuvent arracher
fils de Drôna de dessus sa proie : « Fils du Brâ
« mane, s'écrie-t-il, triomphe de moi par le glaiv
« fais vite, et que par ta main, ô héros! j'aille da
« les mondes de ceux dont les actions sont belles.
Après ces paroles, il se tut, le redoutable fils d
roi des Pântchâliens, dominé et vaincu par ce pui
sant adversaire. Quand il eut entendu ces quelqu
mots à peine articulés, Açwatthâman répondit
« Les mondes que tu désires ne sont pas, pou
« ceux qui tuent des Brâhmanes, ô fils d'une famil
« déshonorée! voilà pourquoi, pervers, tu ne m
« rites pas un coup de mon glaive! » Puis à ces mot
pareil au lion attaquant un éléphant en colère,
brise à grands et terribles coups de talon toutes l
articulations de son corps.

Cependant, au bruit que fait Dhrichtadyoumn
tué dans sa tente, ô grand roi, s'éveillèrent l
femmes et les gardes du prince; mais quand ils v
rent ce héros plein d'arrogance, aux exploits su
humains, ils le prirent pour un esprit et restère
fixés à leur place, sans songer à le saisir, tant i

avaient peur. De son côté, Açwatthâman, ayant par ce moyen fait aller son ennemi dans le royaume des morts, regagna son char magnifique; plein d'éclat, il reprit sa place, et une fois hors de la demeure du Pântchâlien, sa splendeur illumina l'horizon. Il marcha donc vers l'autre partie du camp avec son char, avide de semer la mort parmi ses ennemis.

Or, comme le vaillant fils de Drôna s'éloignait, les femmes et tous les gardes assemblés poussèrent de grands cris de douleur et de désespoir, et à la vue du roi égorgé, tous les Kchatriyas de l'armée du prince, accablés de chagrin, se lamentèrent à haute voix. Émus par ce bruit, les chefs des guerriers du voisinage se revêtent en hâte de leurs armures; ils demandent ce qui est arrivé, et les femmes épouvantées, qui avaient vu le fils de Drôna, ô grand roi, répondirent avec des sanglots : « Le « voilà qui court au galop; Râkchasa ou mortel, « nous ne savons ce qu'il est. Après avoir immolé « le roi des Pântchâliens, il est reparti monté sur « son char! » Cependant les chefs des guerriers se pressent autour de lui dans sa fuite, et lui, armé du glaive de Çiva, il les terrasse tous.

Ainsi, après avoir tué Dhrichtadyoumna et les chefs de son armée, il aperçut, endormi non loin de là sur sa couche, le héros Outtamaôdjas; de son pied terrible il lui brise aussitôt la gorge et la poitrine, et tue ce guerrier fameux, vainqueur de ses ennemis.

Youdhâmanyou arrive, et croyant que son co pagnon a été tué par un Rakchasa, il lève rapi ment sa massue et frappe au cœur Açawatthâm qui s'élance à son tour sur lui, le saisit, le renve à terre, et étouffe comme une gazelle le vaincu débattant sous ses pieds. Dès qu'il a tué celui il court en chercher d'autres; les chefs qui dorm profondément çà et là, ô grand roi, il les imm comme les bêtes du sacrifice, expirant dans convulsions et palpitantes. Puis il prend son gla à large lame, et tue ses ennemis l'un après l'au Suivant les diverses routes du camp, il erre çà là, lui qui est célèbre par son habileté à manie glaive, et ayant aperçu devant lui, dans le lieu cupé par un corps d'armée, tous les soldats de c division endormis, fatigués et sans armes, en instant il les met tous à mort. Guerriers, cheva éléphants, il perce tout de son glaive excelle tout son corps est couvert de sang, pareil à la m produite par le temps. Ainsi, par le triple effet leurs mouvements convulsifs, des coups viol du glaive et des blessures, l'arme enflammée a laquelle il frappait ainsi, toute rougie, bri comme un signe surnaturel et épouvantable.

Éveillés et frappés de stupeur par ce bruit fils de Kourou, les Kchâtriyas se regardent l'autre pleins d'alarme. Quand ils voient cette fo qui passe, ils prennent Açwatthâman détruisant ennemis pour un Rakchasa, et leurs paupière ferment. Ainsi, pareil à la mort, il erra dans

camp sous cet aspect effroyable, et aperçut les fils de Draôpadî avec le reste des enfants de la race de Sôma; ils avaient pris leurs arcs, épouvantés par le tumulte, et à la nouvelle du meurtre de Dhrichtadyoumna, les célèbres fils de Draôpadî assaillirent de leurs mille flèches l'impassible Açwatthâman; les chefs des Bhadrakas éveillés par le bruit, et Çikandî avec eux, pressèrent l'agresseur de leurs traits acérés. Mais quand celui-ci vit les grêles de flèches qu'ils faisaient pleuvoir sur lui, il poussa un cri terrible, dans sa rage de les tuer tous, et plein de fureur au souvenir de la mort de son père, il descend du siége de son char et s'élance en avant avec rapidité. Il s'arme de son bouclier sur lequel brillent mille disques de lune, de son glaive clair et divin embelli d'or, et fondant sur les fils de Draôpadi, il les blesse de sa lame aiguë; puis frappant au milieu du ventre le héros qui voulait résister dans cette grande lutte, il l'étend à ses pieds. Soutasôma, terrible à l'ennemi, perce Açwatthâman de son javelot dentelé, et, l'épée à la main, il s'élance à sa poursuite; mais le redoutable ennemi abat d'un coup de son glaive le bras et l'épée du jeune guerrier, puis il le frappe au-dessous de l'épaule, et Soutasôma tombe le cœur traversé par le fer. Le puissant Çatanika, fils de Nakoula, levant de ses deux bras la roue de son char, la lui lance contre la poitrine; mais Açwatthâman, frappant à son tour le guerrier qui venait de lui lancer sa roue, l'étendit sans connaissance et lui coupa la tête.

A son tour Çroutakarman l'attaque avec un épie
ferré, et se précipite à sa rencontre le bouclier a
bras gauche; le fils de Drôna le frappant au visag
avec son glaive excellent, il roule à terre, privé d
sentiment et sans souffle de vie.

Attiré par le bruit, l'héroïque Çroutakîrti fa
pleuvoir une grêle de traits sur Açwatthâman, qu
lui oppose son bouclier et fait sauter loin du cor
la tête du guerrier, toute brillante avec ses pe
dants d'oreille. Enfin, quand ce fut au tour du meu
trier de Bhîchma, le fils de Drôna se mit à l'assaill
à la fois avec toutes ses armes qui ne manquent j
mais, et le perça d'une autre flèche entre les de
sourcils. Dans sa fureur, Açwatthâman attaque Ç
kandî et le sépare en deux avec son glaive; pui
après avoir tué ce guerrier, plein de rage, le hér
terrible à ses ennemis s'élance rapidement cont
tous les Bhadrakas ensemble : la docile armée d
Virâta se disperse devant lui, et partout où tom
bent ses regards, il sème un effroyable carna
parmi les fils, les petits-fils et les alliés de Dro
pada; bien d'autres guerriers abordés successiv
ment furent immolés par le glaive d'Açwatthâma
habile à en conduire le tranchant. On vit alo
une apparition de Dourga, Kâlarâtri (la nuit de
mort), au visage, aux yeux sanglants, couverte d
vêtements sanglants, tout ornée de guirlandes sa
glantes, une chaîne à la main, pareille à une femm
de paysan : elle était là, chantant et tourmenta
hommes, chevaux et éléphants, liés dans des f

terribles; elle conduisait des esprits de formes diverses, enchaînés aussi et tout chauves; de même aussi, dans d'autres nuits, des héros l'ont vue conduire des guerriers privés de leurs armes, plongés dans le sommeil, et avec elle un fils de Drôna semant partout le carnage. Ainsi, depuis l'époque du grand combat entre les Kourous et les Pândous, on a vu cette femme et Açwatthâman, et ceux que le destin avait d'avance condamnés à périr; ce fut lui qui les tua plus tard, effrayant par ses clameurs terribles tous les êtres sur le champ du carnage; et les guerriers, en conservant le souvenir de ce terrible prestige des temps passés, disaient que la chose en est ainsi quand ils sont victimes du destin.

Enfin, dans le camp des Pândavas, les guerriers armés d'arcs résistent par milliers à l'attaque avec un grand bruit; à celui-ci Açwatthâman coupe les deux pieds, à celui-là les cuisses, à d'autres il brise les côtes, pareil au dieu Yama à la fin d'un kalpa. La terre fut jonchée de débris de cadavres, par suite de ces broiements d'éléphants et de chevaux agités par la colère, réduits en poudre avec un terrible fracas. Tandis qu'ils s'écrient : « Qu'y a-t-il? « qui est-ce? qu'est ce bruit? que se fait-il? » le fils de Drôna s'avance, portant le trépas au milieu d'eux, et il envoie dans le monde des morts les fils de Pândou, qui n'ont point encore pu saisir leurs armes et cependant préparés au combat. Enfin, épouvantés de ce glaive, ils se lèvent, les yeux obscurcis par le sommeil sans savoir ce qu'ils font,

et se dispersent çà et là; leurs membres comme paralysés, tant leur éclat s'est éva ils poussent des cris d'effroi et se heurtent l'autre.

Alors remonté sur son char, dont le roule sème la terreur, le fils de Drôna, l'arc en mai aller bien d'autres guerriers vers le royaum dieu Yama; et bien des héros fameux qui, à grande distance, se levaient sous ses pas ou fuy devant lui, il les envoya dans la nuit du tr Ainsi il court en les écrasant avec l'éperon d char, et sous ses flèches nombreuses il couvr ennemis comme sous une pluie; puis avec son clier aux belles couleurs, aux cent disques de l et son glaive dont la lame étincelle, le fils de na, terrible dans la mêlée, parcourt le cam Pândous, ô grand roi, et les harcèle comme phant agite et tourmente une grande pièce d Ils se lèvent à ce bruit, les guerriers; sans con sance et troublés par le sommeil, abattus p crainte, ils errent çà et là. Ceux-ci poussent cris discordants, ceux-là tiennent des discour nués de sens, ils ne peuvent mettre la mair leurs armes ni sur leurs vêtements : les che en désordre, ils ne se reconnaissent plus entre Quelques-uns se lèvent, courent, puis retom épuisés de fatigue.........

Les chevaux et les éléphants, ô grand roi, sent leurs liens ou se précipitent à la fois en av ils jettent sous leurs pas la plus grande confu

Ici des hommes épouvantés gisent sur la terre, et ainsi couchés, ils sont foulés aux pieds par les éléphants et les chevaux.

Au milieu de ce désastre, les Râkchasas, pleins de joie, exprimèrent leur allégresse par des cris, et ce cri répété cent fois par des troupes d'esprits que le contentement anime, ce terrible tapage remplit tout l'horizon et tous les cieux, et le hurlement confus de ces êtres fait trembler chevaux et éléphants, qui, galoppant en liberté, écrasent les gens de l'armée à travers le camp. Sous leurs pas précipités s'élève une poussière qui redouble pour eux l'obscurité de la nuit, et les soldats, plus troublés encore par ces ténèbres, ne se reconnaissent plus de père à fils, de frère à frère. L'éléphant passe sur le corps des éléphants, le cheval éperdu sur le corps des chevaux; ils se heurtent violemment, se brisent, s'écrasent, ils tombent tout rompus et se tuent l'un sur l'autre, puis, faisant rouler à terre ceux qu'ils rattrapent dans leur fuite, ils les broient sous leurs pieds. — Hors d'eux-mêmes, sommeillant encore et aveuglés par les ténèbres, les hommes se frappent comme s'ils étaient aiguillonnés par le dieu de la mort; les gardiens des portes ont quitté leur poste, les troupes leurs tentes; chacun selon ses forces se précipite et fuit sans savoir ce qu'il fait. Ils sont anéantis et ne se distinguent plus entre eux; dans leur égarement causé par Çiva, ils s'appellent à grands cris : « O mon père! ô mon fils! » Pendant qu'ils fuient ainsi d'un côté en s'éloignant à leur

insu de leurs parents, la foule se cherche, s'ap
par ses noms de famille. Ils poussent des cr
détresse et tombent épuisés sur la terre; mais l
de Drôna, qui les distingue alors, les arrête au
lieu du champ de bataille. Plus loin, des Kchat
blessés et éperdus s'élancent hors du camp, a
par la frayeur; mais quand ils sortent de leu
mites, épouvantés et cherchant à sauver leur
Kritavarman et Kripa, qui veillent à la porte
tuent au passage. De ces guerriers sans arm
armures, les cheveux en désordre, joignan
mains pour demander grâce, tremblants à
pieds et glacés d'effroi, les deux Kourous n'en
sèrent pas échapper un seul; aucun de ceux q
sauvaient hors du camp ne put éviter leurs co
car Kripa et son compagnon sans pitié, ô g
roi, cherchent tous les deux à faire ce qui est a
ble au fils de Drôna. Enfin ils mirent le feu à
côtés du camp, et, à la lueur de l'incendie, Aç
thâman, qui réjouit les mânes de son père, le
courut en tous sens, tenant en main le glaive
manie avec habileté. Ceux qui viennent à sa
contre, ceux qui fuient devant lui, il leur arr
la vie avec son kharga; d'autres héros osent c
battre, mais Açwatthâman, excellent fils d'un b
mane, les partage en deux de son large glai
les terrasse dans sa colère comme un brin d
same, et bientôt les hommes, les chevaux, les
phants mutilés qui tombent avec des bruits t
bles, couvrirent la terre, ô grand roi. Des mil

d'hommes tués n'offrent plus que des troncs sans tête encore debout, qui se lèvent, qui retombent, les bras avec leurs armes et leurs bracelets. Les têtes, les cuisses, pareilles aux troupes d'éléphants, les mains et les pieds sont coupés par Açwatthâman. Il fait de larges blessures dans le dos, dans la poitrine des fuyards, et fend leurs têtes; le magnanime vainqueur les met tous en déroute, ouvrant celui-ci par le milieu des reins, coupant les oreilles de celui-là, faisant rentrer la tête d'un autre dans son corps, et, tandis qu'il parcourt ainsi le camp semant le carnage, une nuit hideuse s'étend au loin, une nuit terrible et profondément obscure.

Ces milliers d'hommes, les uns vivants, les autres morts, ces milliers d'éléphants et de chevaux étendus donnaient à la terre un aspect terrible; au milieu de ce désordre effroyable de chars, de coursiers, d'éléphants, dans lequel se mêlent confusément les Yakchas et les Râkchasas, les fuyards sont renversés, mis en pièces par le fils de Drôna transporté de colère : l'un appelle ses frères, l'autre son père, un troisième ses fils! Il y en a qui s'écrient : « Non, jamais les fils de Dhritarâch-« tra furieux n'ont commis un tel acte dans les ba-« tailles, ce sont les Râkchasas aux œuvres cruelles qui « nous ont assaillis dans notre sommeil! et c'est loin « des fils de Pândou qu'un tel carnage a été semé « parmi nous, car ni les Souras, ni les Yakchas, « ni les Gandharbas, ni les Râkchasas ne peuvent « vaincre Ardjouna, dont Vichnou est le protecteur;

« héros ami des brâhmanes, véridique, généreux, « plein de compassion envers tous les êtres. Non, « ce n'est pas lui, ce n'est pas Dhanandjaya (Ar- « djouna) qui tue l'ennemi endormi, ivre, mettant « bas les armes, joignant les mains pour demander « la vie, fuyant et les cheveux épars ! Ce sont les « Râkchasas aux œuvres cruelles qui ont accompli « ce désastre au milieu de nous ! »

Ainsi se lamentent bien des guerriers en tombant de fatigue, et bientôt s'apaisa le tumulte général de ceux qui criaient à haute voix, et de ceux qui se plaignaient en paroles inarticulées ; puis aussi, dans la terre tout imprégnée de sang, l'effroyable poussière s'absorba rapidement. Ceux qui voulaient faire des efforts et opposer résistance ceux qui ne songeaient plus à se défendre, Açwatthâman les renversa par milliers, comme Çiva détruit les troupeaux. Ceux qui se tiennent embrassés, ceux qui dorment, ceux qui fuient, ceux qui gisent abattus, ceux qui combattent, il les écrase tous : enfin ceux qui sont atteints par l'incendie dévorant, se tuant l'un l'autre, envoient aussi des morts dans le royaume de Yama.

Dès la moitié de cette nuit, le fils de Drôna avait fait arriver la grande armée des Pândavas dans l'empire des morts, et cette nuit, destinée à faire la joie des êtres marchant dans les ténèbres, avait causé une destruction terrible parmi les éléphants les chevaux et les hommes.

Alors on vit des troupes distinctes de Rakcha

sas et les Piçâtchas manger la chair des hommes et boire le sang. Des êtres énormes de couleur jaune, aux dents de pierre, aux cinq pieds, aux corps gigantesques, hideux et difformes, aux cris effrayants, aux doigts tournés en arrière, revêtus de l'apparence des serviteurs de Çiva, aux larges oreilles, étaient venus là, tout en colère, effroyables, odieux à voir, en compagnie de leurs femmes et de leurs enfants, ainsi que diverses autres espèces de Râkchasas. Il y en eut qui, pleins de joie, dansèrent par troupes après avoir bu du sang, et dirent : « C'est ce qu'il y a de meilleur, c'est une « offrande pure, c'est un mets exquis ! » Bien repus de graisse et d'ossements ensanglantés, ces esprits carnivores mangent des cadavres; d'autres, après avoir humé le suc des os, dansent le ventre plein; ce sont des apparitions variées, toutes hideuses, des esprits qui se repaissent de chair. Là brillent aussi des milliers de millions d'armes de ces Râkchasas épouvantables dans leur aspect, redoutés dans leurs œuvres cruelles. Comme ces esprits méchants se réjouissent au milieu du grand carnage, là aussi, ô grand roi, se réunirent bien des esprits errants.

Or, dès le matin, Açwatthâman voulut sortir du camp. La poignée de son glaive était, comme le héros lui-même, teinte du sang des hommes; elle adhérait à sa main ne faisant qu'un avec elle. Au milieu de cette destruction, le glaive avait brillé en marchant dans la voie difficile à suivre, comme à

la fin d'un âge du monde brille le feu qui a rédui en cendres tous les êtres.

Ayant donc accompli son œuvre ainsi qu'il avai promis, le fils de Drôna, suivant sa voie pleine d'obstacles, fut délivré de la fièvre qui le consumait au sujet de son père. Comme il était entré de nuit dans le camp endormi, ainsi après avoir tout tué dans le silence, il sortit, ô grand roi! Une fois hors de l'enceinte, le puissant guerrier se réunit à ses deux compagnons, et avec joie il leur raconte ce qu'il a fait, les réjouissant par ce récit; et eux aussi, qui avaient cherché à lui être agréables, racontèrent la bonne nouvelle, la mort des Pântchâliens laissés là sur la terre; alors tous les trois, dans leur satisfaction, ils poussèrent de grands cris, et élevèrent en l'air leurs mains ouvertes.

Ainsi eut lieu dans cette nuit le carnage grandement terrible des descendants de Sôma, endormis et éperdus. Assurément ce fut une anticipation sur le temps fixé par la mort, une œuvre difficile à accomplir, par laquelle périrent de semblables héros qui, eux-mêmes, avaient porté la ruine dans notre armée.

Dhritarâchtra dit :

Pourquoi auparavant le fils de Drôna, ferme dans ses projets, n'avait-il pas fait un exploit aussi décisif pour que la victoire restât à mon fils? Pourquoi aussi ce magnanime fils du brâhmane a-t-il accompli cette œuvre si grande dans la destruction

de soldats inconnus? Il faut que tu me le fasses connaître, ô Samdjaya!

Samdjaya dit :

Assurément ce fut par crainte des héros et du dieu qu'il ne fit pas ce que tu dis! L'exploit d'Açwatthâman dut son succès à l'absence des fils de Pândou, du dieu Krichna et de son cocher, car à la vue de ceux-là le maître des immortels lui-même eût-il pu tuer ses ennemis! Or, après qu'il eut fait un tel carnage dans le camp endormi, une telle destruction des soldats des Pândous, les trois grands guerriers réunis se dirent l'un à l'autre : « Victoire! « victoire! » et le vainqueur, serrant dans ses bras ses deux compagnons qui le félicitent, prononce dans l'excès de sa joie cette grande et excellente parole : « Les Pântchâliens sont tous tués, ainsi que « les fils de Draôpadî! Les descendants de Soma et « les restes des Matsyens ont tous péri sous mes « coups! Maintenant que notre œuvre est accom- « plie, allons là où est notre roi, et s'il vit encore, « racontons-lui cet exploit. »

IX.

Samdjaya dit :

Ayant donc tué jusqu'au dernier les Pântchâliens et les enfants de Draôpadî, ils s'en allèrent tous les trois là où était Douryôdhana blessé à mort, et ar-

rivés là, ils virent le roi ayant encore un reste de vie; aussitôt, descendus de leurs chars, ils saluèrent ton fils : il leur apparut là, les cuisses rompues, ô grand roi, respirant à peine, n'ayant qu'une lueur de connaissance, vomissant le sang par la bouche, et étendu sur la terre : autour de lui se pressent bien des bêtes féroces horribles à voir, des chiens qui se disposent à le dévorer; dans ce douloureux état, il peut à peine opposer un obstacle à ces animaux avides de le manger; couché sans force sur le sol, en proie à une pénible agonie, il s'offre à leurs regards reposant sur la dure, tout inondé de sang, et les trois héros, dont le chef a succombé, l'entourent avec une profonde douleur; au milieu de ces trois guerriers, Açwatthâman, Kripa et Kripavarman, tous trois teints de sang et hors d'haleine, le roi resplendit comme l'autel orné d'un triple feu. A la vue de leur roi couché sur un lit si peu digne de lui, saisis d'une insurmontable douleur, ils versèrent des larmes tous les trois, puis ils essuyèrent avec leurs mains le sang de son visage et déplorèrent le malheureux sort du monarque étendu sur le champ de bataille.

Kripa dit :

« Non, la destinée n'a pas de plus pesante infor« tune que celle de Douryôdhana. Couvert de sang, « lui, le roi de onze armées complètes, il est étendu « là, frappé à mort. Voyez! auprès du guerrier « brillant comme l'or, la massue d'or, arme chère à

« son bras, est tombée à terre, la massue qui n'a « jamais quitté le héros de combats en combats, ne « l'abandonne pas non plus maintenant qu'il monte « vers les cieux, plein de gloire. Voyez-la toute res- « plendissante d'or, comme une épouse tendre et « affectueuse qui repose sur la couche dans le palais « avec le héros son époux! Lui, le premier-né de « ceux dont le front reçoit l'onction sacrée, lui, la « terreur de l'ennemi, blessé à mort, il dévore la « poussière! Voyez le changement qu'apporte la « marche du temps. Celui par qui les ennemis immo- « lés furent écrasés sur la terre, le voilà, ce roi des « Kourous, qui dort sur le sol, tué par l'ennemi! « Celui devant lequel s'inclinaient des centaines de « rois épouvantés, le voilà qui dort sur la couche « des héros, environné de bêtes féroces! Jadis les « deux fois nés entouraient ce maître de leurs hom- « mages, guidés par l'intérêt; aujourd'hui il a pour « cortége des animaux avides de sa chair! »

Samdjaya dit :

Ayant à son tour considéré le meilleur des Kourous étendu devant lui, Açwatthâman exprima ainsi sa compassion : « O chef des guerriers, on t'a appelé « le maître de ceux qui manient l'arc; on t'a dit l'é- « gal de Kouvera, le disciple de Çiva : comment le « pervers Bhimasena a-t-il pu découvrir en toi, qui « es pur, le côté faible qui donnait une large prise « à ce malheur inévitable? Oh! sans doute, la mort « est encore la plus puissante en ce monde, puis-

« que nous t'avons vu succomber dans la mêlée « sous les coups de Bhimaséna! Comment ce cruel « et inique guerrier t'a-t-il immolé aveuglément par « une action perverse, toi qui connais tous les de- « voirs? Sans doute la mort est invincible! Dans un « combat loyalement engagé, par une trahison écla- « tante, aux yeux de l'armée, tes deux cuisses ont « été brisées par la massue de Bhimaséna! Honte au « dieu Krichna! honte à Youdhichtira! à ceux sous « les yeux desquels on a traîtreusement brisé d'un « coup de talon la tête d'un blessé sur le champ de « bataille. Oh! certes, des guerriers te feront rou- « gir à ton tour dans les combats, Bhîma au ventre « de loup! Tant qu'il y aura des êtres vivants, tu « seras déchu à cause de ton honteux forfait! Car « Râma, qui fait la joie des fils de Yadou, a toujours « dit : « Personne ne peut se mesurer contre Dou- « ryôdhana avec la massue! » Car Indra t'a célébré « par ses louanges dans les assemblées en disant : « Ce fils de Kourou est mon disciple dans l'art de « manier la massue! » Ce que les sages ont vanté « comme la chose la plus désirable dans les com- « bats, c'est d'être tué en faisant face à l'ennemi, « et c'est là la voie que tu as suivie! Douryôdhana! « ce n'est pas toi que je plains, ô prince! mais je « plains Gândharî et son époux, dont les fils ont « péri! Ils erreront sur cette terre comme des men- « diants et plongés dans la douleur; honte donc à « Krichna et au traître Ardjouna! Ces deux pécheurs « t'ont vu expirant sous leurs yeux, ô toi qui con-

« nais les devoirs; que diront tous les Pâṇḍavas, ô « roi des hommes! Comment Douryôdhana a péri « sous nos coups, s'écrieront ces guerriers sans honte! « Bonheur à toi, fils de Gândharî, d'avoir été tué « dans la bataille, toi qui as toujours fait face à « l'ennemi, d'après la loi des Kchatriyas! Ta mère « Gândharî est privée de son fils, elle n'a plus ni « famille ni parents; le fier Dhritarâchtra, le roi « aveugle, quel sort éprouvera-t-il? Honte à moi! « honte à Kritavarman et à Kripa! nous ne sommes « point partis vers le ciel en suivant tes pas, toi « qui accordais des dons à tous les désirs, toi, gar- « dien de ton peuple, plein de bonté pour tes sujets. « Honte à nous! les derniers des hommes, qui ne te « suivons pas dans ton grand voyage; c'est par ta « valeur que nos moissons, celle de Kripa, la mienne « et celle de ton père, avec tous leurs serviteurs, « sont devenues florissantes; c'est par ta faveur que « nous, nos amis et nos parents, obtenons de faire « des sacrifices nombreux et importants dans les- « quels on fait de grands dons aux brâhmanes! « D'où tirerons-nous maintenant de quoi continuer « ces sacrifices? Et toi, prince de tous les guerriers, « par quel être aussi comblé que nous de tes bien- « faits es-tu accompagné en partant pour le ciel? « Et nous trois, ô roi, quand tu marches dans cette « route suprême, toi par qui nous avons été enri- « chis de tous ces biens, nous privés du ciel, privés « de ce qui faisait notre richesse, si nous songeons « à la route que tu as prise, qui pourra nous empê-

« cher de marcher sur tes traces? Nous vivrons dans « la douleur sur cette terre, ô le plus excellent des « Kourous; quelle consolation, quel bonheur pour « nous, privés de notre roi? Après avoir marché « vers les chefs et nous être réunis à eux, ils de« vront vénérer ma parole, parce que je suis l'aîné « et que ma voix donne le meilleur avis. Pour ren « dre hommage au précepteur spirituel, maître aussi « de tous ceux qui lancent la flèche, j'ai tué Dhrich« tâdyoumna; réjouis-toi, ô prince! Console-toi, le « très-célèbre roi de Vahlîka, le roi du Sindh, Sô« madatta, Bhouriçrava et d'autres princes sont par« tis avant toi pour le ciel : ainsi donc, que cette « nouvelle te console et porte un remède à tes « blessures. »

Samdjaya dit :

Après ces paroles, Açwatthâman jeta un regard sur le roi privé de sentiment et dont les cuisses étaient fracturées, puis il ajouta : « Douryôdhana, « tu vis encore, écoute donc une parole qui réjouit « l'oreille : il ne reste plus que sept guerriers parmi « les Pândavas, et nous sommes trois encore du « côté des fils de Dhritarâchtra; les sept sont tes « cinq cousins les Pândous, Vasoudéva et Satyakis; « les trois, ce sont Kripa, Kritavarman et moi. Les « fils de Draôpadî et les fils de Drichtâdyoumna sont « tués tous, les Pântchâliens sont massacrés aussi « avec ce qui restait des Matsyens. Vois! la pareille « leur a été rendue; les Pândavas ont aussi perdu

« leurs enfants au milieu du camp endormi, ils ont « tous été détruits, hommes, chevaux et éléphants. « Ce pécheur de Dhrichtâdyouma, moi-même, « après être entré la nuit dans sa retraite, je l'ai « fait périr de la mort d'une bête fauve. »

Cette parole qui réjouissait son esprit, Douryôdhana l'entendit et il y fit cette réponse : « Non, « ni le fils de la Gânga, Bhichma, ni Karna, ni ton « père Drôna lui-même n'ont accompli pour moi « un exploit comme celui que vous venez de mener « à fin, Kritavarman, Kripa et toi; ce vil chef des « armées étant tué aussi avec Çikhandî, je me re- « garde maintenant heureux comme Indra; va, sois « fortuné, nous serons réunis au ciel! » Puis l'aîné des Kourous se tut; le magnanime héros quitta la vie et fut soustrait à la douleur qui dévorait ses amis; son âme se retira dans le ciel, où tout est pur, et son corps fut en proie à la destruction. Ainsi mourut ton fils Douryôdhana, ô roi, marchant au combat à la tête des guerriers, il fut à la fin tué par ses ennemis! Ces trois héros consolés par leur exploit, ayant ainsi eux-mêmes consolé ton fils, regardèrent plusieurs fois en arrière et remontèrent sur leurs chars. Quand ils eurent entendu les paroles compatissantes de la bouche du fils de Drôna, épuisés de douleur, ils se retirèrent rapidement au matin vers la ville.

Tel fut le désastre effroyable des Kourous et des Pândous, l'affreux carnage qui eut lieu par suite des mauvais conseils qu'on te donnait. Ton fils

étant parti pour le ciel, désormais dans ma d‹ leur j'ai perdu le don de voir les choses divi› qui m'avait été accordé par les Richis!

Vaysampâyana dit:

En apprenant la mort de son fils, le vieux poussa un soupir long et brûlant, et resta abso‹ dans ses douloureuses pensées.

Théodore PAVIE.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

NOTE SUR LA GUERRE ENTRE L'ANGLETERRE ET LA CHINE.

La guerre actuelle des Anglais avec les Chinois a, comme le sait, un but tout commercial, et, sous ce rapport, elle ressem assez aux tracasseries qu'un puissant banquier peut se perme envers un négociant d'ordre inférieur. Lorsque le commerce eu péen avec la Chine prit quelque développement, au commencem du siècle dernier, les Chinois ne voulaient d'abord recevoir que l'argent seulement en échange de leur thé et de leur soie, et c même l'importation de cet argent d'Europe qui a fait cesser en rement en Chine l'usage légal du papier-monnaie. Au commen ment du siècle actuel, les Anglais s'aperçurent du goût des Chir pour l'opium. En habiles industriels, ils augmentèrent dans l'I la culture de la plante dont on l'extrait, et jetèrent des mas d'opium sur le marché de Canton. La valeur annuelle des imp tations qu'ils ont faites en Chine de cette denrée s'est élevée ra dement de 15 millions de francs, en 1817-1818, à plus de 80 n

lions de francs, depuis 1833. Alors le numéraire payé aux Chinois pour l'achat de leur thé et de leur soie rentra aux Anglais par la vente de l'opium, et même, dans les dernières années, la balance a été en faveur des Anglais. Il est plus sorti d'argent de Chine qu'il n'en est entré. Or cette exportation de l'argent est depuis longtemps singulièrement redoutée par le gouvernement chinois; de là les défenses sévères qu'il publia contre le commerce de l'opium. Mais les Anglais sont des marchands trop soigneux de leurs intérêts pour renoncer à un commerce si lucratif: de là leurs efforts pour introduire l'opium en contrebande, et de là enfin leur expédition actuelle, pour forcer les Chinois à recevoir tout l'opium que l'Inde voudra bien leur envoyer.

D'après les nouvelles apportées, au 15 décembre, par la malle de Bombay, les hostilités entre les Anglais et les Chinois ont commencé au mois de mai dernier. Canton a été déclaré en état de blocus, et l'entrée du Pe-kiang, au passage dit Bocca-Tigris, a été encombrée de pierres par les Chinois, pour empêcher les canonnières ennemies de remonter jusqu'à la ville. L'expédition anglaise, sous le commandement de l'amiral Elliot, a suivi la côte chinoise, en remontant au nord; elle a détruit les forts d'Emouy (Hia-men), et s'est emparée, au mois de juin dernier, de la grande île Tcheou-chan, littéralement le Mont-Bateau, située en face de la baie de Hang-tcheou-fou, sur la côte du Tche-kiang, et par 30° 23′ de latitude. Cette île, dont le nom se prononce Chou-san dans l'idiome du Fo-kien, est une position très-importante; elle commande à la fois le port de Hang-tcheou-fou, où aboutit le grand canal impérial, le port de Chang-Hai et celui de Ning-po, qui communiquent avec ce même canal: elle est peu distante de l'entrée du grand Kiang, ou fleuve Bleu, et de celle de la mer Jaune. La chaîne des monts Mei-ling empêchant la prolongation de la navigation intérieure jusqu'aux provinces du midi, le commerce principal du sud au nord de la Chine se fait par mer, jusqu'aux grands ports de Ning-po et de Chang-hai, où les jonques entrent dans le canal impérial, et de là remontent jusqu'à Pe-king ou passent dans le Kiang. Le surplus du commerce maritime chinois se rend au port de Tien-tsing, dans le golfe du Pe-tche-ly, dont l'entrée sera aisément fermée par les croiseurs anglais. En outre, c'est par les ports de Ning-po et de Chang-hai que se fait tout le commerce de la Chine avec le Japon. L'île Tcheou-chan est donc un poste très-avantageux pour interrompre presque tout le commerce maritime de la Chine. Elle

a une étendue de quatorze lieues sur huit, et sa fertilité offre à se nouveaux maîtres d'abondants moyens de subsistance, s'ils y peuven conserver des cultivateurs indigènes.

Une seconde malle de Bombay a apporté, le 12 janvier, des nouvelles plus récentes de l'expédition. Une dépêche, transmise d Marseille à Paris par le télégraphe, avait d'abord annoncé que l'a miral Elliot avait fait une démonstration sur Pe-king, et obtenu u traité qui donnait aux Anglais une indemnité de 75 millions d francs. Des renseignements plus détaillés n'ont pas confirmé cett première nouvelle. L'amiral Elliot s'est avancé dans le golfe de Pe tche-li à la tête d'une forte escadre, et a remonté le Pe-ho au milie d'un immense concours de spectateurs; alors un officier supérieu chinois est venu à son bord, et s'est chargé d'une lettre officielle adressée par l'amiral à l'empereur, et réclamant contre la conduit de Lin, le gouverneur de Canton. Une trêve de quinze jours fut con venue, jusqu'à la réponse impériale; elle se prolongea de dix autre jours, après lesquels une réponse du cabinet chinois a renvoyé l révision de l'affaire à Ning-po, suivant les uns, à Canton, suivant le autres; et comme les mauvais temps approchaient, l'escadre a dû retourner à Tcheou-chan. La lettre de l'empereur Mantchou a ét publiée par quelques journaux; elle offre le caractère ordinaire de rescrits chinois, où les faits sont dénaturés au profit de la politique L'empereur annonce qu'il n'a voulu parlementer qu'après la victoire, et qu'il consent actuellement à traiter avec les étranger anglais, parce que ses amiraux ont réprimé leur audace.

Nous savons encore par la correspondance anglaise que les Chinoi ont enlevé par ruse quelques Anglais, pour avoir la prime promis au nom de l'empereur, et que les soldats hindous qui composent l force militaire de l'expédition souffraient beaucoup du froid, à Tcheou-chan, dont la ville principale, Ting-hai, a été saccagée d'une manière honteuse. On affirme que l'amiral Elliot voulait tente d'entrer à Ning-po, espérant y trouver plus de ressources pour se quartiers d'hiver. Enfin on a su que les Anglais avaient commencé la guerre de piraterie, et qu'ils s'étaient emparés d'une flottille de 30 jonques chargées de thé et de sel.

La politique chinoise a réussi à gagner du temps, tandis que l'amiral hésitait à tenter un coup décisif sur Pe-king, comme on pensait qu'il le ferait de suite après sa facile victoire de Tcheou-chan. Il n'aurait trouvé devant lui que des escadrons de cavalerie tartare, habitués à charger et à s'enfuir comme les Bédouins, et des fantassins

armés d'arcs et de mauvais fusils à mèche : aussi son hésitation est-elle hautement blâmée par la presse anglaise. L'amiral a cherché à s'assurer des garanties de la convention promise, en faisant des prises : mais il doit limiter ses courses dans ces mers très-orageuses à cette époque de l'année. Déjà il a perdu deux bâtiments sur la côte du Tche-kiang, et aux îles Lieou-khieou.

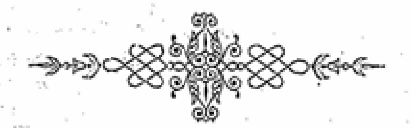
Il est difficile de prévoir quel sera le succès définitif de l'expédition actuelle ; mais si l'on examine attentivement la situation des choses, il semble bien que cette première guerre n'est que le commencement d'un mouvement qui n'est pas près de s'arrêter.

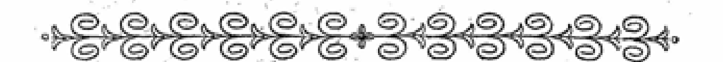
L'île de Tcheou-chan est un point militaire trop important pour que les Anglais s'en dessaisissent. Si on lit la première proclamation adressée, de cette île, aux Chinois par l'amiral Elliot, elle annonce que, sur tous les points que pourra occuper l'expédition anglaise, les naturels payeront les mêmes impôts que sous le régime chinois, qu'ils ne feront absolument que changer de maître. C'est identiquement le système que les Anglais ont suivi dans l'Inde. Cette première déclaration semble donc indiquer que les Anglais songent à une occupation permanente de divers points du sol chinois. Sous ce rapport, il ont commis une grave faute politique, en permettant le pillage horrible de Ting-hai et en effrayant les naturels ; mais il est difficile qu'ils ne soient pas constamment tentés par la facilité de la conquête, si le céleste empire ne se soumet pas à accepter toutes les denrées de ces marchands armés.

La Chine, douée de la production presque exclusive du thé et de la plus belle soie, riche d'abondantes mines de houille et de gîtes métallifères mal exploités, pourvue d'une navigation intérieure très-étendue, et remplie d'une population qui semble née pour travailler, comme les fourmis ouvrières d'une fourmilière, la Chine offre une proie trop belle à l'avidité des conquérants ; et puisque son immense population n'a pas pu résister, il y a deux cents ans, à cent mille Tartares armés de piques et de flèches, il paraît difficile que ce peuple travailleur et anti-belliqueux ne succombe pas prochainement sous la puissance militaire des Européens. On sait qu'il existe en Chine beaucoup de mécontents qui se forment en sociétés secrètes, et qui ne demandent qu'à secouer le joug de la dynastie tartare. Si la guerre actuelle dure quelque temps, à la première difficulté qui naîtra de nouveau entre les Chinois et les Anglais, ces mécontents se lèveront très-vraisemblablement en bandes armées. Une fois la division jetée dans l'intérieur de l'empire, la masse énorme de la

population se fatiguera de cet état de troubles qui amènera avec la famine, et elle se soumettra au plus fort, comme elle s' soumise, il y a deux cents ans, à la domination des Mantcho pour avoir la paix. La Russie seule pourrait défendre la Chine, jalousie de l'Angleterre; mais les postes russes sont séparés de frontière chinoise par l'immense désert de la Mongolie, que voyageurs ne traversent qu'en trois mois. D'ailleurs, l'emper Mantchou est-il déjà assez désabusé par la prise de Tcheou-ch pour appeler à lui des alliés européens? Ce que l'on peut affirm dès aujourd'hui, c'est que l'espèce de prestige qui défendait céleste empire se trouve brisé par la première victoire des Angl Ils reviendront toujours sur cette belle proie, et si la Russie env ses troupes contre eux, ce sera très-vraisemblablement dans l'esp de prendre cette proie pour elle. La Chine n'aura, en définitive, q choisir ses maîtres, entre les Russes et les Anglais. Tout sem donc devoir nous faire présumer que nous sommes appelés à v se réaliser de nos jours une des plus grandes révolutions socia qui puissent actuellement avoir lieu sur notre globe.

Éd. B.





JOURNAL ASIATIQUE.

FÉVRIER 1841.

HISTOIRE

De la province d'Afrique et du Maghrib, traduite de l'arabe d'En-Noweiri [1], par le baron MAC GUCKIN DE SLANE.

La première expédition des musulmans dans la province d'Afrique et dans le Maghrib se fit l'an 27 de l'hégire (647-8 de J. C.). Othman ibn Affan venait

[1] Schihab ed-dîn Ahmed ibn abd el-Wehhab appartenait à la tribu de Bekr, qui est une branche de celle de Teim, et naquit en Égypte au village d'en-Noweira, dans la province de Behnesa. Il mourut l'an 732 ou 733 de l'hégire (1331-2-3 de J. C.). Parmi les ouvrages qu'il a laissés, le plus célèbre est sa grande encyclopédie intitulée : نهاية الارب في فنون الادب (*Nihayet el-areb fi fonoun el-adeb*), c'est-à-dire «le but des efforts touchant les différentes branches des belles-«lettres». Cette immense compilation est divisée en cinq sections ou *fenn* فن, dont chacune renferme plusieurs parties; on en trouvera l'indication détaillée dans les *Prodidagmata* de Reiske. Voy. le *Tabula Syriæ* de Koehler, p. 232. La cinquième section comprend la partie historique, et c'est le sixième chapitre de la cinquième partie de cette section que je donne ici. C'est une des meilleures portions de l'ouvrage, et on reconnait que l'auteur a puisé à des bonnes sources. Les extraits qu'Otter et Cardonne en ont faits ne suffisent malheu-

d'être élevé au khalifat, et il avait confié le gouvernement de l'Égypte à son frère utérin, Abd Allah ibn Saad ibn Abi 's Sarh ابن أبي السرح, après avoir destitué Amr ibn el-Aasi [1]. Abd Allah expédia alors quelques détachements de cavalerie musulmane, qui rapportèrent un butin considérable de la province d'Afrique, et il écrivit à Othman pour l'en informer. Le khalife, ayant conçu le projet de subjuguer ce

reusement pas pour donner une juste idée de l'ouvrage, et j'ai pensé qu'une traduction exacte et complète pourrait seule servir à en faire apprécier le vrai mérite.

Cette traduction est faite d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi n[os] 702, 702 A et 638. Le n° 702 est très-bien écrit, mais le copiste a souvent supprimé les points diacritiques; en bien des cas aussi il les a mal placés par inadvertance. Cardonne s'est servi de ce manuscrit, mais il ne paraît pas qu'il se soit aperçu de l'absence de trois feuillets vers le commencement, lesquels renfermaient une portion de l'histoire des Aghlebites. Il semblerait, d'après une note écrite à la fin du volume par le copiste lui-même, que cet exemplaire aurait été transcrit par la main de l'auteur; on y remarque cependant des incorrections si étranges qu'on a de la peine à les attribuer à un homme si instruit qu'En-Noweiri. Le manusc. n° 702 A est composé d'un nombre de cahiers écrits de différentes mains, et renfermant des portions de la cinquième section. Un fragment considérable contient la plus grande partie de l'histoire des Aghlebites, et comble les lacunes du n° 702. Le man. n° 638 est composé des t. II et V de la chronique d'Ibn Shâkir, intitulée: *Oiyoun et-tewarikh;* mais sur les marges d'un grand nombre de ses feuillets, on remarque de longs extraits de l'ouvrage d'En-Noweiri, écrits en écriture *taalik* et très-lisibles. Une portion très-considérable de l'histoire de l'Afrique s'y trouve, à commencer du fol. 27 du cinquième volume; et cet extrait m'a été d'un grand secours pour corriger les fautes des deux autres manuscrits. Les deux volumes dont ce numéro se composait viennent d'être reliés séparément.

[1] Telle est la vraie prononciation du nom que les auteurs européens écrivent *Amrou ibn As*.

pays, consulta les compagnons de Mahomet, qui furent d'avis qu'il fallait y envoyer une armée; un seul d'entre eux, Abou 'l-Aawer ابو الاعور Saïd ibn Yezîd, en exprima sa désapprobation, et répondit à Othman, qui lui demandait la raison de son dissentiment, qu'il avait entendu [*le khalife*] Omer ibn el-Khattab dire ces paroles : *Aucun musulman n'y fera une expédition tant que je vivrai*[1]; et qu'il ne lui conseillerait jamais une démarche qui serait en opposition avec la déclaration d'Omer. L'affaire en resta là pendant quelque temps, mais Othman fit alors venir Zeid ibn Thabit et Mohammed ibn Moslema pour leur demander leur avis, et comme ils lui conseillèrent d'y envoyer une armée, il appela les musulmans à la guerre sainte. Cette armée fut nommée *Djeisch el-Abadila* (*l'armée des Abd Allah*). Voici la liste de ceux qui prirent part à l'expédition :

Abd Allah ibn Abbâs, le général des musulmans[2], et son frère Obeid Allah, de la famille de Haschim; Abd er-Rahman, fils [*du khalife*] Abou Bekr es-Siddîk, et Abd er-Rahman ibn Talha de la tribu de Teim, avec un certain nombre de leur peuple; une troupe de la tribu d'Adi avec Abd Allah, fils [*du khalife*] Omer ibn el-Khattab, Abd er-Rahman ibn Zeid ibn el-Khattab, Obeid Allah ibn Omer et Aasim ibn Amr. Dans une bande de la tribu d'Ased se trouvait Obeid Allah, fils d'Abd Allah ibn ez-Zobeir. Il y avait aussi

[1] A la lettre : *tant que mes yeux porteront des larmes.*

[2] *Le général des musulmans*, كان واليا على المسلمين. On verra cependant que ce fut Abd Allah ibn Saad qui commandait en chef.

une troupe de la tribu de Sehm, et avec elle Abd Allah ibn Amr ibn el-Aasi et El-Mottelib ibn es-Saïb السائب ibn Abi Wedaâ وداعه. Merwan ibn al-Hakem accompagna l'armée avec son frère El-Harith, et quelques membres de la famille d'Omeiya. Une troupe de la tribu de Zehra s'y trouvait, et avec elle El-Miswar ibn Makhrima ibn Neufel et Abd er-Rahman ibn el-Aswed ibn abd Yaghouth : de plus, une compagnie de la tribu d'Aamir ibn Lowi ibn Ghalib, avec es-Saïb ibn Aamir ibn Hischam et Bosr ibn Arta ارطاة; et une troupe de la tribu de Hodèil avec Abou Dîb Khoweilid ibn Khalid, membre de cette tribu : celui-ci mourut dans la province d'Afrique, et ce fut Abd Allah ibn ez-Zobeir qui présida à son enterrement. Dans cette armée se trouvèrent aussi Abd Allah ibn Ans, Abou 'd-Dorr el-Ghaffari, El-Mikdad ibn Amr de la tribu de Behra, Bellal ibn al-Harith el-Mozeni, El-Aasim et Moawia ibn Khodeidj, Fodala ibn Obeid, Roweifa ibn Thabit, Hamza ibn Khoweilid, Abou Zama زمعه el-Belawi, El-Moseiyeb ibn Djoun, Djebela ibn Amr es-Saïdi الساعدى, Ziad ibn al-Harith, Keis ibn Besschar ibn Moslema, Zoheir ibn-Keis, Abd er-Rahman ibn Sokhr, Amr ibn Aouf et Okba ibn Nafî el-Fihri. On y comptait encore six cents hommes de la tribu de Djoheina, trois cents de la tribu d'Aslem, avec Hamza ibn Amr el-Aslemi et Selema ibn el-Akra الاكرع; huit cents de la tribu de Mozeina[1]; quatre cents de

[1] Dans le man. n° 638, on lit *de Morr* مر.

celle de Soleim; cinq cents fournis par les tribus d'ed-Dîl, Somra et Ghaffar; sept cents par celles de Ghatafan, Aschja et Fezara, et quatre cents de la famille de Kaab ibn Amr : ceux-ci furent les derniers qui vinrent se joindre à Othman, au camp d'el-Djorf[1] الجرف, situé à trois milles de Médine. Othman fournit à ses frais mille chameaux pour servir de montures aux musulmans pauvres; il donna aussi des chevaux pour le même objet; ensuite il distribua des armes aux soldats, et il leur accorda une gratification : ceci se passait au mois de moharrem de l'année 27 de l'hégire (octobre 647 de J. C.). Othman monta alors en chaire et exhorta les troupes à combattre pour la cause de Dieu; il leur dit ensuite : « J'ai mis à votre tête El-Harith[2] ibn el-Hakem « qui vous conduira auprès d'Abd Allah ibn Saad, « lequel prendra alors le commandement, et maintenant je vous recommande à la garde de Dieu ! »

L'armée, étant arrivée en Égypte, fut renforcée par un corps considérable qu'Abd Allah ibn Saad avait rassemblé, et le nombre des combattants se trouva ainsi porté à vingt mille. Ibn Saad nomma alors Okba ibn Nafi son lieutenant en Égypte, et se mit en route lui-même avec les troupes.

Nous donnerons ici, sur l'autorité d'Ez-Zohri[3], le

[1] J'adopte l'orthographe donnée par Es-Soyouti dans son dictionnaire géographique, le *Merasid el-ittila*. — L'un des manuscrits d'En-Noweiri porte *el-Harb* الحرب, et l'autre *el-Harf* الحرف.

[2] Le man. n° 702 porte Merwan.

[3] Mohammed ibn Schihab ez-Zohri, célèbre rapporteur d'an-

récit suivant que lui avait fait Rabìa ibn Abbad, de la tribu d'ed-Dîl : « À notre arrivée, Abd Allah envoya « en avant des éclaireurs et des corps avancés, et « moi-même j'accompagnais les éclaireurs aussi sou- « vent que cela me fut possible; et, par Allah! nous « voilà arrivés sous Tripoli, et nous trouvâmes que « les Grecs l'avaient mis en état de défense pour nous « résister. Abd Allah y mit le siége[1]; mais ensuite, « ne voulant pas se laisser détourner du but qu'il « avait en vue, il donna l'ordre de décamper. Pen- « dant que nous faisions nos préparatifs, nous aper- « çûmes des vaisseaux qui venaient d'aborder la côte; « aussitôt nous courûmes sus, et nous jetâmes à l'eau « ceux qui s'y trouvaient. Ils firent quelque résis- « tance, mais ensuite ils demandèrent grâce, et nous « leur liâmes les mains derrière le dos; ils étaient « au nombre de quatre cents. Abd Allah vint alors « nous joindre, et il leur trancha la tête. Nous prîmes « ce qui était dans les vaisseaux, et cela fut notre « premier butin. Abd Allah marcha alors sur Cabes « et y mit le siége, mais les compagnons du pro- « phète lui conseillèrent d'y renoncer, pour ne pas « être détourné de son projet contre la province « d'Afrique; il se remit donc en route, et envoya « dans toutes les directions des détachements qui lui « ramenèrent des bœufs, des moutons et du fourrage. »

ciennes traditions, mourut vers l'an 124 de l'hégire. Sa vie se trouve dans le Dictionnaire biographique d'Ibn Khallikan, texte arabe, tom. I, pag. 632 de mon édition.

[1] C'est-à-dire, il bloqua la ville pour l'affamer.

Le même narrateur ajoute : « Leur prince se nom-« mait Djirdjîz, et son autorité s'étendait depuis Tri-« poli jusqu'à Tanger; il gouvernait au nom de He-« rakl (Héraclius). Quand il eut avis de l'approche « de l'armée musulmane, il rassembla des troupes « et se disposa à combattre : le nombre de ses soldats « montait à cent vingt mille [1]. »

Le narrateur dit plus loin [2] : « Nous marchâmes « à sa rencontre pendant qu'il faisait ses préparatifs, « et nous passâmes quelques jours en pourparlers. « Nous l'invitâmes à embrasser l'islamisme, mais il fit « le fier et répondit avec hauteur qu'il n'y accéderait « jamais. Nous lui fîmes alors la proposition de payer « un tribut خراج annuel; mais il répondit : Si vous « me demandiez un seul dirhem, je ne le donnerais « pas! Nous nous apprêtâmes donc à le combattre, « après l'avoir averti (*des conséquences de sa résistance*). « Abd Allah ibn Saad disposa son armée en aile « droite, aile gauche et centre; le prince ملك des « Grecs en fit autant, et la rencontre eut lieu dans « une plaine étendue nommée Bakouba [3], laquelle « est éloignée du siége du gouvernement grec, So-

[1] Ceci est manifestement une exagération : le narrateur, qui paraît avoir été un simple soldat de l'expédition, ne devait pas être bien instruit du nombre des ennemis.

[2] Règle générale : quand un écrivain arabe rapporte un récit ou donne un extrait d'un autre auteur, il le fait précéder du mot قال (*dixit*); et chaque fois qu'il en *supprime* un passage ou qu'il *ajoute* de ses propres observations, il a soin, en reprenant sa citation, de la commencer par ce même mot.

[3] Le man. n° 702 porte بعقوبة; dans le man. 638 ce nom est écrit يعقوبه *Yakouba*.

« beitela (*Safetula*), d'un jour et une nuit de marche ; « elle est située à la même distance de Kartadjenna « (*Carthage*). Karthadjenna est une vaste cité renfer- « mant des édifices très-élevés; ses murs sont de « marbre blanc, et il y a des colonnes et des marbres « de couleurs variées en quantité immense. »

Plus loin ce narrateur dit : « La guerre se pro- « longea des deux côtés, et Othman, ne recevant « plus de nouvelles des musulmans, fit partir Abd « Allah ibn ez-Zobeir avec douze cavaliers de sa « tribu. Ibn ez-Zobeir pressa sa marche pour joindre « les musulmans, et son arrivée, qui eut lieu de « nuit, excita la joie de l'armée. Le bruit en fut si « grand que les Grecs furent effrayés, pensant qu'on « venait les attaquer, et ils passèrent une mauvaise « nuit. Un espion, envoyé à la découverte, revint in- « former leur prince que les musulmans avaient reçu « des renforts. Les musulmans et les Grecs se bat- « taient tous les jours jusqu'à l'heure de midi; alors « les deux partis se retiraient dans leur camp, et le « combat cessait[1]. Ibn ez-Zobeir présida le lende- « main à la prière du matin, et marcha ensuite au « combat avec les musulmans; ce jour-là les Grecs « éprouvèrent des pertes immenses. Mais Ibn ez- « Zobeir n'avait pas vu Ibn Saad au nombre des « combattants, et ayant demandé où il était, on lui « répondit que depuis plusieurs jours, il ne sortait « plus de sa tente. Comme Ibn ez-Zobeir n'avait pas

[1] A la lettre : *et la guerre déposait ses fardeaux* : expression assez souvent employée par les écrivains arabes.

« encore eu d'entrevue avec lui, il alla le trouver, « et, après l'avoir salué, il lui communiqua les ins- « tructions d'Othman, et demanda le motif qui le « retenait loin du combat. Ibn-Saad lui répondit : « Le prince grec a fait faire cette proclamation en « langues grecque et arabe par la voix d'un hérault. « *Grecs et musulmans ! quiconque tuera Abd Allah ibn* « *Saad aura ma fille en mariage avec cent mille dinars.* « (Or sa fille était d'une beauté merveilleuse, et elle « l'accompagnait à cheval au combat, habillée des « étoffes les plus riches, et portant sur sa tête un « parasol en plumes de paon). — Et il ne t'est pas « caché, continua Ibn Saad, que la plupart de ceux « qui m'accompagnent ont été nouvellement con- « vertis à l'islamisme ; ainsi je dois craindre que l'offre « de Djirdjîz ne les porte à me tuer ; voilà la raison « de mon absence du combat. — Chasse cette crainte « de ton âme, répondit Ibn ez-Zobeir, et fais pro- « clamer dans ton armée, et de sorte que les Grecs « puissent l'entendre : *Musulmans et Grecs ! quiconque* « *tuera le prince Djirdjîz aura sa fille et cent mille di-* « *nars.* Cette proclamation vaudra bien l'autre واحدة « بواحدة. Ibn Saad suivit ce conseil, et quand le « prince des Grecs entendit la proclamation, son « cœur fut rempli de crainte et celui de notre général « en fut délivré. La guerre continuait de la même « manière qu'auparavant, jusqu'à ce qu'il vînt une « idée à Ibn ez-Zobeir, qui alla de nuit trouver Ibn « Saad et lui dit : J'ai réfléchi sur l'affaire dans la- « quelle nous nous sommes engagés, et je vois qu'elle

« traînera en longueur : l'ennemi est chez lui ; il vit « dans l'abondance pendant que nous voyons dimi- « nuer nos ressources, et j'ai appris que le comman- « dant ennemi a envoyé de tous côtés rassembler des « troupes et faire des recrues. Maintenant je vois « que ses gens, lorsqu'ils entendent annoncer (*chez* « *nous*) l'heure de la prière, remettent l'épée dans « le fourreau et se retirent dans leurs tentes ; les « musulmans en font de même, selon leur cou- « tume. Ainsi donc, je te conseille de laisser les plus « braves d'entre les musulmans dans leurs tentes, « avec leurs chevaux et leurs armes, pendant que « les autres iront se battre comme à l'ordinaire, et « feront durer le combat jusqu'à ce que l'ennemi « soit accablé de fatigue ; alors, quand il sera rentré « dans son camp et aura déposé ses armes, les mu- « sulmans monteront à cheval et chargeront sur lui « pendant qu'il ne s'y attendra pas. Peut-être que « Dieu nous aidera et nous donnera la victoire, car « c'est de Dieu que vient tout secours ! Ibn Saad « ayant entendu ce conseil, fit venir Abd Allah ibn « Abbas avec ses frères, ainsi que les compagnons « de Mahomet et les chefs de tribu, pour leur sou- « mettre la proposition d'Ibn ez-Zobeir. Ils l'approu- « vèrent en rendant grâces à Dieu, et ils tinrent ce « projet secret. Ils passèrent ensuite la nuit en « prières, se dévouant à Dieu pour l'exaltation de sa « religion et la manifestation de sa parole. Le matin « arrivé, les *braves de l'islamisme* restèrent dans leurs « tentes, ayant leurs chevaux à côté d'eux, pendant

« qu'Ibn ez-Zobeir et Ibn Saad marchèrent au com-« bat avec les autres troupes. On se battit avec achar-« nement, et comme il faisait très-chaud ce jour-là, « on en ressentit des deux côtés une lassitude extrême. « Le prince des Grecs était à cheval, et encoura-« geait ses troupes; il avait avec lui la croix [1] et « portait un diadème sur sa tête, vu son rang élevé. « Le conflit se prolongea jusqu'à ce que l'appel à la « prière de midi se fît entendre, et les Grecs allaient « se retirer comme d'habitude, quand Ibn ez-Zobeir « fit durer le combat une heure de plus. La chaleur « était devenue excessive, et on en fut tellement « accablé que les soldats des deux côtés ne pouvaient « plus soutenir le poids de leur armure, et encore « moins combattre. Ils rentrèrent donc dans leurs « tentes, y déposèrent leurs armes, puis lâchèrent « leurs chevaux et se jetèrent sur leurs lits. Alors « Ibn ez-Zobeir fit lever *les braves des musulmans*, qui « mirent aussitôt leurs cottes de mailles et montèrent « à cheval dans leurs tentes; lui-même s'habilla « comme un ambassadeur (ayant passé une robe « par dessus son armure), et se dirigea vers l'en-« nemi après avoir ordonné à ses guerriers de char-« ger comme un seul homme lorsqu'ils le verraient « près du camp grec. Quand il en fut rapproché, « les musulmans poussèrent des cris d'*Allah akber* « (Dieu est grand)! *la elaha illa 'llah* [2] (il n'y a d'autre

[1] On sait que les troupes grecques portaient une croix en guise de drapeau.

[2] Le texte dit simplement : كبّر المسلمون وهللوا.

« dieu que Dieu)! et fondirent sur leurs adver-« saires. Les Grecs se hâtèrent de mettre leurs cui-« rasses et de monter à cheval, mais ils furent mis « en déroute, et un nombre immense en fut tué « ainsi que leur prince. Le reste se sauva dans la « ville, et les musulmans pillèrent le camp ennemi, « et firent prisonnière la fille du prince. On l'amena « à Ibn Saad qui lui demanda ce qu'était devenu « son père. Il est mort, répondit-elle. — Savez-vous, « dit-il, qui l'a tué? — Je le reconnaîtrais si je le « voyais, fut la réponse. Or, il y avait plusieurs « musulmans qui, tous, prétendaient l'avoir tué; « mais quand on les présentait à la fille du prince « grec, elle disait que ce n'était aucun de ceux-là. « On fit alors venir Ibn ez-Zobeir, et comme elle le « reconnut pour être celui qui avait tué son père, « Ibn-Saad lui dit : Qui t'a empêché de nous en « informer, afin que nous pussions te donner ce que « nous avons promis? — Puisse Dieu te disposer « au bien! lui répondit Ibn ez-Zobeir; ce n'est pas « pour obtenir ce que tu as promis que je l'ai tué, « mais bien pour plaire à celui qui sait ce que j'ai « fait, et m'en donnera une récompense plus excel-« lente que celle que tu m'as destinée, et je n'ai « pas besoin d'une autre. Ibn Saad lui fit alors cadeau « de la fille du prince, et l'on dit qu'elle devint sa « concubine. Les musulmans prirent ensuite position « contre la ville, et après un blocus rigoureux « حاصروها حصارا شديدا, Dieu les en rendit maî-« tres. Ils y firent beaucoup de prisonniers, et s'em-

« parèrent de leurs richesses dont la majeure partie « consistait en or et en argent. Ibn Saad réunit le « butin en masse, et en fit le partage après en « avoir prélevé le quint [1]. La portion de chaque ca- « valier fut de trois mille dinars, et celle de chaque « fantassin de mille [2].

« Ibn Saad envoya alors des détachements de la « ville de Sobeitela pour battre la campagne et pour « la piller; ces cavaliers s'avancèrent jusqu'aux châ- « teaux de Kafsa قفصة, où ils enlevèrent des captifs « et du butin; de là ils passèrent جازوا jusqu'à Mer- « madjenna مرجنة [3].

« Cette défaite abattit le courage des Grecs qui « restaient encore en Afrique, et les frappa de ter- « reur : les uns se réfugièrent dans les châteaux et « les forteresses, mais la grande majorité se réunit « dans Fahs al-Adjom [4], autour du château الحصن, « qui était un des plus forts de la province d'A- « frique. De là ils envoyèrent à Ibn Saad pour lui « offrir trois cents *kintars* (talents) d'or, à condition « qu'il ferait cesser les hostilités et qu'il évacuerait

[1] Le droit du souverain sur le butin est d'un cinquième; tout le reste appartient à l'armée. Le quint réservé au souverain n'est proprement ni pour lui, ni pour le trésor public : il est au profit des pauvres. — D'Ohsson, *Tableau général de l'empire othoman*, code militaire.

[2] Ceci paraît une exagération; s'il s'agissait de dirhems, on pourrait l'admettre.

[3] Ceci est probablement le même lieu que l'Édrisi nomme Marmadjina. Ce lieu doit être situé dans le voisinage de Ribsa. Voy. aussi el-Bekri : *Notices et Extraits*, t. XII, p. 597.

[4] فحص الاجم, la plaine des roseaux.

« le pays; après avoir fait quelques difficultés, il « accéda à cette proposition. » — Suivant un autre récit وقيل, il leur accorda la paix moyennant une somme de deux millions cinq cent mille (*dinars*) qu'on lui compta, et une des conditions du traité portait que les musulmans garderaient tout le butin qu'ils avaient fait [1] pendant la guerre, mais qu'ils rendraient ce qu'ils avaient enlevé depuis le commencement des pourparlers بعد الترداد. — « Ibn « Saad appela alors Ibn ez-Zobeir et lui dit : Per« sonne ne mérite mieux que toi de porter à Médine « cette bonne nouvelle; ainsi pars et annonce à « Othman et aux musulmans la faveur que Dieu « tout-puissant leur a accordée. Ibn ez-Zobeir se mit « aussitôt en route, et il fit tant de diligence qu'il ne « mit que vingt jours pour se rendre de Sobeitela à « Médine. » — Quelques personnes disent qu'il y mit vingt-quatre jours. — « Une telle promptitude n'a « rien d'étonnant de la part d'un homme tel que « lui. A son arrivée, il monta en chaire d'après les « ordres d'Othman, et fit part au peuple de la vic« toire que Dieu leur avait donnée. Son père, ez« Zobeir, ayant appris ce qui se passait, vint à la « mosquée en faire des reproches à Othman : Com« ment, disait-il, Abd Allah, le fils d'ez-Zobeir, a

[1] En arabe ما أصابوه, *ce qu'ils avaient attrapé*; s'il se fût agi, non pas du butin, mais d'une terre conquise, l'auteur aurait dit ما فتحوه ou ما أخذوه. — En traduisant ce passage, Cardonne a commis une erreur que M. Saint-Martin a négligé de relever dans ses notes sur l'histoire du Bas-Empire.

« l'audace de monter à un endroit où le prophète de « Dieu a posé les pieds! Plut à Dieu que je fusse « mort avant qu'une telle chose fût arrivée. » On raconte cependant qu'Ibn ez-Zobeir ne monta pas dans la chaire, mais qu'il se plaça seulement devant pour s'adresser au peuple, et qu'Othman lui-même y était assis.

Le narrateur continue son récit : « La prouesse « d'Abd Allah ibn ez-Zobeir en Afrique fut pareille « à celle de Khalid ibn al-Welîd en Syrie, et d'Amr « ibn el-Aasi en Égypte. » Il dit plus loin : « L'armée « resta quinze mois dans la province d'Afrique, et « elle ne perdit que quelques hommes. Ibn Saad, en « partant de Sobeitela, y laissa un nommé Djenaha « جناحه comme gouverneur à la place de Djirdjîz. » — Ensuite eurent lieu l'assassinat d'Othman et les contestations entre Ali et Moawia. Quand l'autorité de ce dernier fut solidement établie, il confia le gouvernement de la province d'Afrique à Moawia ibn Khodeidj خُدَيْج.

GOUVERNEMENT DE MOAWIA IBN KHODEIDJ EL-KINDI, ET SECONDE INVASION DE LA PROVINCE D'AFRIQUE.

Moawia ibn Khodeidj, de la tribu de Kinda, fut chargé du gouvernement de la province d'Afrique en l'an 45 de l'hégire (665-6 de J. C.). Le motif de sa nomination est ainsi raconté : Héraclius, le seigneur صاحب de Constantinople, recevait chaque année un tribut fixe qui lui était payé par chacun

des princes de la terre et de la mer. En apprenant à quelles conditions Abd Allah ibn Saad ibn Abi's-Sarh avait fait la paix avec les habitants de la province d'Afrique, il y envoya un patrice nommé Walîma وليمه [1] pour exiger d'eux trois cents talents d'or, somme égale à celle qu'ils avaient donnée à Ibn Abi's-Sarh. Le patrice débarqua à Kartadjenna (*Carthage*), et leur fit part de l'ordre de son souverain, mais ils refusèrent d'y satisfaire, disant que ce qu'Ibn Abi's-Sarh leur avait pris était pour le rachat de leurs vies, et que le prince, leur seigneur, n'aurait que le même tribut qu'ils avaient l'habitude de lui payer chaque année. Djenaha, qui gouvernait la province de l'Afrique القائم بامر افريقية à la place de Djirdjîz, chassa alors le patrice, et les habitants du pays se rassemblèrent et se mirent sous les ordres d'un nommé Eleuthère [2]. Quant à Djenaha, il passa en Syrie, alla trouver Moawia ibn Abi Sofyan à qui il exposa la situation de l'Afrique, et demanda à y être renvoyé à la tête d'une armée arabe. (*Ayant obtenu l'assentiment du khalife Moawia*,) il partit pour Alexandrie avec Moawia ibn Khodeidj et un corps nombreux de troupes; arrivé en cette ville il mourut, et Ibn Khodeidj marcha avec l'armée contre l'Afrique [3] : ainsi la guerre qui s'annonçait de

[1] Le man. n° 702 porte اوليمه *Aoulima.*

[2] Dans le man. n° 702, on lit الاطيليون *Elatilion*, et dans le n° 638 الاطريون *Elatérion.*

[3] M. Saint-Martin a cru que ce fut Moawia ibn Khodeidj qui

puis quelque temps éclata de nouveau[1]. Dans cette armée se trouvèrent Abd el-Melik ibn Merwân, Yahia ibn el-Hakem, Koreib ibn Ibrahîm ibn es-Sabbagh et Khalid ibn Thabit de la tribu de Koreisch. L'on rapporte aussi qu'Abd Allah, fils d'Omer ibn el-Khattab, s'y trouva avec Abd Allah ibn ez-Zobeir, et les personnages les plus éminents des milices[2] de Syrie et d'Égypte; les habitants de la province d'Afrique n'eurent aucun doute que Djenaha n'était plus de l'expédition. Ibn Khodeidj campa au pied d'une colline située à dix parasanges à l'occident de Kamounia[3]. Il y essuya un tel temps de pluie qu'il disait : « Notre montagne est *la bien arrosée*[4]; » et ce nom est resté à la montagne jusqu'à ce jour. Il dit ensuite : « Marchons à ce pic de montagne « (*karn*); » et ce lieu fut appelé Karn dans la suite.

mourut à Alexandrie. Par suite de cette méprise, il a fait des changements au texte de l'Histoire du Bas-Empire de Lebeau, t. XI, p. 396 et 397, lesquels changements sont autant d'inexactitudes.

[1] A la lettre : *et cela devint guerre après avoir été feu* وهى حرب وقد صارت نارا. — Cette expression proverbiale renferme une allusion à une coutume des anciens Arabes : ils allumaient du feu sur une colline pour annoncer que la guerre était imminente. Voyez Rasmussen, *Additamenta ad hist. ar.* p. 68.

[2] *Milices*, en arabe جند *djond*. Après la conquête de la Syrie par les premiers musulmans, ce pays fut partagé en cinq arrondissements militaires (*djonds*), dans lesquels les troupes arabes furent cantonnées. — Dans la traduction de la Géographie d'Abou'l-Féda, maintenant sous presse, M. Reinaud a traité des *djonds* dans une note à laquelle je renvoie le lecteur.

[3] On verra plus loin que la ville de Kairewan fut bâtie sur l'emplacement d'une forteresse grecque nommée Kamounia.

[4] *La bien arrosée*, en arabe الممطور *el-memtour*.

Alors le roi des Grecs envoya un patrice nommé Nicé-
phore صعفور[1], lequel, avec trente mille hommes, vin
débarquer à (*Sabairta?*)[2], où il fut rencontré par u
détachement de cavalerie envoyé par Ibn Khodeidj
Dans le combat qui s'ensuivit, les troupes grecque
furent défaites et forcées de regagner leurs vaisseau
Ibn Khodeidj lui-même dirigea ses attaques contr
Djeloula, et allait se battre jusqu'à la porte de cett
ville. Chaque matin il livrait combat aux hab
tants, mais, aussitôt passé midi[3], il se retirait dan
son camp à Karn. Un certain jour il venait de s
battre avec eux et s'éloignait pour rentrer au camp
quand Abd el-Melik ibn Merwan revint sur ses pa
prendre son arc qu'il avait laissé suspendu à u
arbre, et s'aperçut qu'un côté de la ville venait d
s'écrouler : il rappela aussitôt les troupes, et, aprè
un combat acharné, la ville fut prise d'assaut. Le
musulmans s'emparèrent de tout ce qu'elle renfe
mait, tuant les soldats et faisant esclave le reste
Mais, selon un autre récit, Ibn Khodeidj s'était ten
à Karn, et il envoya Abd el-Melik à la tête de mil
cavaliers pour bloquer Djaloula pendant quelque
jours : cette tentative ayant échoué, ils s'en retou
naient en déroute ; mais ils s'étaient à peine éloigné
qu'ils virent des tourbillons de poussière s'éleve

[1] Je lis ce mot ainsi نجفور *Nigfour*.

[2] Le man. n° 638 porte سنطيرط *Sentîrt*, et le n° 702 سنطبرطه *Santabarta*. Voy. Procope, *de Ædificiis*, éd. de Venise, p. 472.

[3] A la lettre : *aussitôt que l'ombre se penchait*; c'est-à-dire que l
ombres projetées par le soleil se penchaient vers l'orient.

derrière eux. Pensant que c'était l'ennemi qui se mettait à leur poursuite, ils firent volte-face pour le recevoir, et alors ils s'aperçurent que tout un côté de la muraille de la ville venait de s'écrouler. Aussitôt ils y livrèrent l'assaut et ils tuèrent, pillèrent et firent des esclaves. Abd el-Melik se rendit ensuite auprès d'Ibn Khodeidj, qui l'attendait dans son camp à Karn. Il lui remit le butin; mais une dissidence s'éleva au sujet du partage : Abd el-Melik réclamait le tout pour ses compagnons, et Ibn Khodeidj voulait en faire la distribution à tous les musulmans. A la fin, on écrivit au (*khalife*) Moawia, lequel répondit qu'il fallait rappeler les corps détachés et faire le partage du butin entre tout le monde. Dans la distribution qui eut lieu, chaque cavalier reçut trois cents dinars. El-Beladori[1] dit que Moawia ibn Khodeidj fut le premier qui envoya une expédition en Sicile; le chef se nommait Abd Allah ibn Keis; nous en parlerons dans l'histoire de Sicile[2]. (*L'auteur de l'histoire d'Afrique que nous avons cité précédemment*) dit[3] : « Moawia ibn Khodeidj revint alors

[1] El-Beladori, l'auteur du *Livre des conquêtes* كتاب الفتوح *faites par les musulmans*, mourut vers l'an 279 de l'hégire. M. Hamaker a donné une notice sur cet écrivain dans son *Specimen catal. Lugd. Bat.* p. 7.

[2] L'histoire de Sicile par En-Noweiri a été traduite en français par feu M. Caussin.

[3] Les historiens cités par En-Noweiri dans cette partie de son ouvrage sont Ibn el-Athîr, Ibn Scheddad, Ibn er-Rakîk et Ibn Reschîk. Le premier est l'auteur de la chronique célèbre, le *Kamil;* le second était un descendant des Zirites, souverains de la province d'Afrique;

« en Égypte, et reçut du (*khalife*) Moawia le gou« vernement de ce pays en échange de celui de l« province d'Afrique, qui devint ainsi un gouverne« ment séparé, ne dépendant pas de celui d'Égypte« mais relevant directement du khalife. »

GOUVERNEMENT D'OKBA IBN NAFÎ EL-FIHRI, ET TROISIÈME EXPÉDITION EN AFRIQUE.

L'historien dit : En l'an 50 (670 de J. C.), Moawi ibn Abi Sofyan envoya en Afrique Okba ibn Na عقبة بن نافع de la tribu de Fihr, lequel était rest à Barka et Zewîla pendant qu'Amr ibn el-Aasi éta gouverneur (*de l'Égypte*). Okba rassembla alors le Berbers prosélytes, et les incorpora dans l'armée qu Moawia venait de lui envoyer, et dans laquelle s trouvaient dix mille cavaliers musulmans. Il march aussitôt contre l'Afrique, et, y ayant pénétré, passa tout au fil de l'épée et extermina les chrétien qui y restaient. Il dit alors (*à ses troupes*) : « Quan

il se nommait, selon en-Noweiri, Abû Mohammed abd el-Azîz, fils Scheddâd, fils de l'émir Temîm, fils d'Al-Moizz, fils de Badis; il auteur de l'ouvrage intitulé : *El-jamo w'el-beian* جمع والبيان في اخبار المغرب والقيروان, c'est-à-dire *Collection et explication to chant l'histoire du Maghrib et de Kairewan*. Quant à Ibn er-Rek ابن الرقيق, qu'on ne doit pas confondre avec Ibn Resch ابن رشيق, il se nommait le *katib* ou écrivain, Abou Ishak Ibrahî ibn er-Rekîk, et son ouvrage, l'Histoire d'Afrique et de Kairewan été mis à contribution par En-Noweiri, Ibn Khaldoun, Léon l'Af cain et el-Makkari. — Ibn Reschîk a composé aussi un ouvra sur le même sujet; sa vie a été donnée par Ibn Khallikân : voyez t. p. 195 de mon édition de ce biographe.

« un *imâm*[1] entre en Afrique, les habitants de ce pays « mettent leurs vies et leurs biens à l'abri du danger « en faisant profession de l'islamisme, mais aussitôt « que l'*imâm* s'en retire, ces gens-là se rejettent dans « l'infidélité. Je suis donc d'avis, ô musulmans! de « fonder une ville qui puisse servir de camp et d'appui « à l'islamisme jusqu'à la fin des temps. » Ce conseil fut adopté.

FONDATION DE LA VILLE DE KAIREWAN.

Les historiens disent قال المورخون : Quand Okba et les musulmans se furent accordés sur la nécessité de fonder la ville de Kairewan[2], il les mena à l'emplacement qu'elle devait occuper, et qui était alors couvert d'un fourré شعارى impénétrable. « Voici, « dit-il, notre affaire. » — « Comment! lui répon- « dirent ses camarades, tu nous ordonnes de bâtir « dans un fourré marécageux où personne ne puisse « pénétrer, et où nous aurons à craindre les animaux « féroces, les serpents et les autres reptiles de la terre! » Alors Okba, dont les vœux furent toujours exaucés, se mit à prier le Dieu tout-puissant, et ses compagnons

[1] Il veut dire une personne revêtue de l'autorité spirituelle et temporelle; tels étaient les généraux de ce temps-là quand ils agissaient comme délégués du khalife.

[2] Selon Ibn Khallikan, Kairewan fut ainsi nommé parce qu'une caravane, *kirwân*, avait fait halte sur le lieu où la ville fut bâtie plus tard. — Voyez mon édition d'Ibn Khallikan, t. I, p. 19 du texte arabe, et t. I, p. 35 de la traduction. Il restera toujours à expliquer comment le mot persan *kirwan* aurait été connu et usité en Afrique.

d'y répondre *amen* يؤمنون. Il y avait aussi dans l'armée dix-huit des compagnons du prophète; les ayant réunis, il cria à haute voix : « Serpents et « bêtes féroces! nous sommes les compagnons du « prophète béni; ainsi retirez-vous, car nous allons « nous établir ici, et nous tuerons quiconque de vous « s'y trouvera après cet avertissement. » Alors on vit, en ce jour-là, les animaux féroces et les serpents emporter leurs petits, et à ce spectacle, beaucoup de Berbers se convertirent [1]. Okba ordonna, par proclamation, de les laisser partir sans leur faire injure, et quand ils se furent retirés, il marcha, accompagné de ses principaux officiers, autour du lieu qu'il avait choisi, et adressa cette prière à Dieu : « O mon Dieu! remplis cette ville de science « et de la connaissance de ta loi. Fais qu'elle soit « habitée par des hommes pieux et dévoués à ton « service, et protège-nous contre les puissants de la « terre. » Il descendit alors en suivant le cours du ruisseau نزل الوادى, et ordonna à ses hommes de tracer les fondations de la ville et d'arracher les arbrisseaux.

L'historien dit plus loin : Et il traça les fondations de l'hôtel du gouvernement دار الامارة et de la grande mosquée; la construction de celle-ci n'était pas encore commencée quand il y fit célébrer la

[1] En-Noweiri donne ce conte sur l'autorité des historiens qu'il a consultés; il faut donc reconnaître que les traditions arabes, d'après lesquelles ces historiens ont travaillé, avaient reçu une forte teinture du romanesque avant de leur parvenir.

prière. Alors un différend s'éleva parmi le peuple au sujet de la *kibla*[1]; ils disaient que les Arabes se régleraient d'après la *kibla* de cette mosquée quand ils en construiraient d'autres, et qu'ainsi le commandant ne devait s'épargner aucun effort pour en déterminer la vraie position. On laissa donc écouler un temps considérable afin d'observer les levers des étoiles dans l'hiver et dans l'été, et de prendre les azymuths du soleil à son lever. Cette incertitude fut pour Okba une cause de soucis, et s'étant adressé au Dieu tout-puissant, il vit, pendant son sommeil, une figure qui vint à lui et lui dit : « Favori du « maître de l'univers! quand le jour se lèvera, prends « ton étendard et mets-le sur ton épaule; tu enten« dras alors devant toi des cris d'*Allah akber* (Dieu « est grand!) et nul autre ne les entendra; à l'endroit « où ces cris cesseront, là sera la *kibla* et le *mihrab*[2] « de ta mosquée. Car Dieu tout-puissant a agréé « cette ville et cette mosquée; par elle, il exaltera sa « religion et humiliera les infidèles jusqu'à la fin « des siècles. » Okba se réveilla plein d'effroi, et après avoir fait une ablution, il se mit, avec les principaux d'entre les musulmans, à prier dans la mosquée projetée. Au moment où il faisait sa prosternation, il entendit devant lui le cri d'*Allah akber!*

[1] La *kibla* veut dire le côté de l'horizon qui est dans la direction de la Mecque. Il faut connaître la *kibla* pour orienter une mosquée, et pour savoir de quel côté se tourner pour faire la prière.

[2] Le *mihrab* est une niche pratiquée dans le mur de la mosquée et dans l'intérieur de l'édifice; il sert à marquer la direction de la *kibla*.

Ayant demandé aux personnes à l'entour si elles en tendaient quelque chose, elles répondirent que non « C'est donc un ordre du Dieu tout-puissant! » s'écria t-il. Prenant alors l'étendard sur son épaule, il suivi le cri qui se faisait entendre devant lui, et, arrivé au lieu où le *mihrab* devait être placé, ce cri cessa et il ficha son étendard dans la terre, disant : « Voici « votre *mihrab*. » On commença ensuite à bâtir des palais دور, des maisons مساكن et d'autres mosquées, et la ville fut peuplée. Sa circonférence était de trois mille six cents toises باع, et les travaux furent achevés en l'an 55 (675 de J. C.). Le peuple s'y établit alors, et elle devint une place d'importance. Il existait, sur le lieu où Kairewan fut bâtie, un petit château fondé par les Grecs et appelé Komounia قمونية. — Okba continua à administrer avec habileté la province d'Afrique, jusqu'à ce que (*le khalife*) Moawia nomma Moslema Ibn Mokhalled مسلمة ابن مخلد el-Ansari, gouverneur de ce pays ainsi que de l'Égypte, dont il retira le gouvernement des mains de Moawia Ibn Khodeidj.

GOUVERNEMENT DE MOSLEMA IBN MUKHALLED.

L'historien dit : A son arrivée en Égypte, Moslema fit choix d'un de ses affranchis nommé Dinar et surnommé Abou'l-Mohadjir, pour être son lieutenant dans la province d'Afrique. Ceci eut lieu en l'an 55 (675 de J. C.). Le nouveau gouverneur se rendit à sa destination; mais, ayant de la répu-

gnance à se fixer dans la ville fondée par Okba, il alla camper à deux milles de là, et y traça les fondations d'une autre ville, afin de perpétuer le souvenir de son nom et de rendre inutile l'ouvrage de son prédécesseur. Cette nouvelle ville fut nommée par les Berbers Bi-Geirewan[1]. Quand la construction en fut commencée, il ordonna qu'on détruisît la ville d'Okba, et celui-ci en fut tellement indigné, qu'il se rendit auprès du khalife Moawia, et lui adressa ces paroles : « C'est pour toi que j'avais « attaqué et subjugué cette province; j'y ai bâti des « mosquées, établi des lieux de halte (*pour les voya-* « *geurs*) منازل, et donné au peuple (*musulman*) des « domiciles fixes; et tu viens d'y envoyer un esclave « des Ansars[2] qui m'a remplacé en m'insultant ! » Moawia lui fit alors des excuses et promit de le rétablir dans son gouvernement; mais l'affaire traîna en longueur jusqu'à la mort du khalife. Mais lors de l'élèvation de Yezîd, fils de Moawia, ce khalife apprit avec indignation le traitement qu'Okba avait éprouvé, et lui donna l'ordre de se rendre à Kairewan, afin d'en prévenir la ruine totale, en le nommant de nouveau gouverneur de la province d'Afrique.

[1] Le man. n° 702 porte فسماها البربر بكيروان ; on lit بكيروان dans le n° 638. L'orthographe *arabe* de Kairewan est قيروان avec un ق, que les Berbers remplacèrent par leur ك dur.

[2] Moslema, le patron d'Abou'l-Mohadjir, était un de ces Médinois qui avaient aidé Mahomet, et qui reçurent pour cette raison le titre d'*Ansars* (*aides*). Voyez le *Telkîh* d'Ibn el-Djewzi, man. n° 631; on y trouve les noms de tous les *Mohadjirs* et des principaux *Ansars*.

OKBA GOUVERNEUR POUR LA SECONDE FOIS.

L'historien dit : Okba ayant été renommé gou verneur en l'an 62 (681-682 de J. C.), il quitta l Syrie, et en passant par l'Égypte, il fut renconti par Moslema Ibn Mokhalled, qui était monté cheval pour aller le recevoir. Moslema lui offrit se salutations, et tâcha de se disculper d'avoir part cipé aux actes d'Abou'l-Mohadjir, jurant que c homme avait enfreint ses ordres. Okba accueill ses excuses et partit en toute hâte pour la provin d'Afrique. A son arrivée il mit Abou'l-Mohadj aux fers, ordonna la destruction de la ville qu celui-ci avait commencée, et ramena le peuple Kairewan. S'étant décidé dans la suite à faire un expédition militaire, il laissa dans la ville une pa tie des milices (*Djond*), sous les ordres de Zobe Ibn Keis, et, ayant appelé ses fils, il leur dit : « J'a « vendu mon âme à Dieu, et j'ai fait un exceller « marché : je dois combattre l'infidélité jusqu'à c « que je comparaisse devant lui. Je ne sais si vou « me reverrez jamais ou si je vous reverrai, ca « mon souhait est de mourir dans la voie de Dieu « Tenez ferme à l'islamisme. O mon Dieu ! accueill « mon âme avec bonté ! » Il partit alors avec un armée nombreuse et arriva sur le haut de la collin qui domine la ville de Baghaya حتى اشرف على مدينة باغاية. Ayant livré combat aux habitants après une lutte opiniâtre, il leur enleva une quan

tité de chevaux, les plus forts que les musulmans eussent jamais vus dans leurs expéditions. Comme les Grecs s'étaient retirés dans la forteresse, Okba ne voulut pas s'y arrêter, mais marcha sur Melîsch[1], une de leurs plus grandes villes. Le peuple des environs s'y réfugia à son approche, et dans une sortie, l'on se battit avec un tel acharnement que les Arabes furent consternés, et ils s'imaginèrent que leur dernière heure était venue[2]. Okba parvint cependant à repousser l'ennemi, et, l'ayant poursuivi jusqu'à la porte de la forteresse, il lui enleva beaucoup de butin. Comme il ne voulait pas s'arrêter (*pour bloquer la place*), il partit pour le pays du Zab الزاب, et là il demanda quelle était la ville principale; on lui désigna la ville d'Arba اربه, où le chef الملك résidait, et qui servait de point de réunion aux princes ملوك du Zàb : elle était entourée de trois cent soixante villages, tous très-peuplés.

Les habitants, ayant été instruits de son approche, se retirèrent, les uns dans leurs forteresses, et les autres dans les montagnes et les lieux d'accès difficile. A l'heure du soir, Okba prit position contre la ville, et le lendemain il ordonna l'attaque. Plusieurs combats eurent lieu, et les musulmans perdaient à la fin tout espoir de la vie, quand Dieu leur donna la victoire. L'ennemi fut mis en déroute,

[1] *Melîsch* مليش, telle est la leçon du man. n° 702; le ms. n° 638 porte *Lemîsch* لميش.

[2] Je lis الفنا ; la même expression se retrouve plus loin.

la plupart des cavaliers grecs furent tués, et le res évacua le Zab, leur fierté ayant été rabaissée po toujours. De là Okba se dirigea vers Tahort هرت les Grecs ayant été prévenus de son dessein, dema dèrent et obtinrent le secours des Berbers. Alc Okba fit halte, et, s'adressant à ses troupes, il l excita au combat. Dans l'action qui s'ensuivit, l Grecs et les Berbers ne purent résister aux mus mans; ils perdirent beaucoup de monde en peu temps, et les troupes grecques évacuèrent la vil Okba vint ensuite camper près de Tanger, et grec nommé Julien [1], qui tenait un haut rang شريفا dans son peuple, vint à sa rencontre, et c l'adresse de se le concilier en lui offrant de bea cadeaux et en se mettant entièrement à ses ordr نزل على حكمه. Okba le questionna relativement à mer d'Espagne, et ayant appris qu'elle était bi gardée, il lui dit : « Dirige-moi où je puisse trouv « *des hommes* parmi les Grecs et les Berbers. - « Quant aux Grecs, répondit Julien, tu les a laiss « derrière toi; mais devant toi sont les Berbers « leurs cavaliers; Dieu seul en sait le nombre. - « Où se tiennent-ils ? demanda Okba.—Dans es-So « el-Adna, répondit l'autre : c'est un peuple sa « religion; ils mangent des charognes, ils boive

[1] En arabe أيليان. Il s'agit ici du célèbre personnage connu so le nom du comte Julien. On a élevé des doutes sur la prononciati de ce mot, et on a cru y reconnaître la transcription d'*Elien* ou *Ælic*

Dans le manuscrit n° 706 de la Bibl. du roi, on lit يُليان *Youlia* ce qui me porte à croire que l'ancienne prononciation est correc

« le sang de leurs bestiaux, et ils sont comme des « brutes, car ils ne croient pas en Dieu, et ils ne « le connaissent même pas. » Sur cela, Okba dit à ses camarades : « Marchons avec la bénédiction de « Dieu ! » De Tanger il se dirigea du côté du midi, vers es-Sous el-Adna, et il vint jusqu'à une ville nommée Taroudant [1]. Là il rencontra les premières troupes berbères, et il en fit un grand carnage : le reste prit la fuite, et sa cavalerie se détacha à leur poursuite et pénétra dans es-Sous el-Adna. Les Berbers se réunirent alors en nombre si grand que Dieu seul pouvait les compter; mais Okba les attaqua avec un acharnement inoui. Il en fit un grand massacre, et s'empara de quelques-unes de leurs femmes, lesquelles étaient (*d'une beauté*) sans pareille : on rapporte qu'une de leurs jeunes filles, qui avait été amenée en Orient, fut estimée à environ mille pièces d'or (*mithkal*). Ayant continué sa marche, il vint jusqu'à l'océan Atlantique (*el-Bahr el-Mohît*), sans avoir éprouvé de résistance, et il entra dans la mer jusqu'à ce que l'eau atteignît le poitrail de son cheval : levant alors la main vers le ciel, il dit : « Seigneur ! si cette mer ne m'en em« pêchait, j'irais dans les contrées éloignées et dans « le royaume de Zou'l-Karnein [2], en combattant

[1] Ici le texte est altéré dans les deux manuscrits; on y lit : فرحل من طنجة الى السوس الادنى وهو فى جنوب طنجة التى تسمى تارودانت. Je crois qu'il faut corriger ce passage, et lire les derniers mots ainsi : طنجة الى مدينة تسمى تارودانت.

[2] Okba savait son Koran, et les aventures de Zou'l-Karnein lui

« pour ta religion, et tuant ceux qui ne croient pa:
« à ton existence ou qui adorent d'autres dieu:
« que toi. » S'adressant ensuite à ses camarades, i
leur dit : « Retournons sur nos pas avec la bénédic
« tion de Dieu. » La terreur des infidèles était deve
nue si grande qu'ils fuyaient les pays que l'armée
traversait, et l'expédition se dirigea vers la province
d'Afrique. Quand on fut à hauteur de la source
d'eau qui est aujourd'hui appelée *Mâ el-Férés* (l'eau
du cheval), mais qui n'existait pas alors, Okba e
ses troupes furent réduits à la dernière extrémité
par la soif. Il fit en conséquence une prière de
deux *rékas* [1], et invoqua le Dieu tout-puissant : aus
sitôt son cheval commença à gratter la terre avec
son pied, et à écarter le gravier, quand il en sorti
de l'eau qu'il se mit à boire. Alors Okba ordonna
à ses troupes de creuser la terre, et ils ouvriren
soixante et dix puits, lesquels leur fournirent asse:
d'eau pour étancher leur soif et pour faire leu
provision. Ce fut alors que ce lieu reçut le non
de *Mâ el-Férés*. De là il se rendit à Tobna, petit
ville à huit journées de Kairewan, et dans l'assu
rance que le pays tout entier était soumis, et qu'i

étaient familières. Ce conquérant pénétra dans l'occident jusqu'au lieu du coucher du soleil, et il le vit descendre dans un puits rem pli de boue noire. Cette histoire authentique est racontée dans la sourate de la Caverne, à commencer du verset 72.

[1] Chaque *réka* رَكْعَة est composé d'un certain nombre de prières, invocations et prostrations. (Voyez d'Ohsson, *Tableau général de l'empire othoman*, t. II, p. 82.)

n'y avait plus d'ennemi digne d'être craint, il ordonna à ses troupes de se rendre successivement, par détachements, à Kairewan. Il se dirigea ensuite vers Tehouda تهوده et Badis بادس[1], pour en faire la reconnaissance, et pour voir combien il faudrait de cavalerie pour bloquer ces deux villes. Il y laissa les hommes nécessaires pour cet objet, et les Grecs, le voyant avec un petit nombre d'hommes, fermèrent les portes de leurs châteaux et lui lancèrent des flèches, des pierres et des malédictions : pour lui, il les appelait (*à se convertir*) à Dieu. Quand il fut parvenu dans le cœur du pays, les Grecs envoyèrent un agent auprès de Koseila كسيلة Ibn Behrem el-Aorbi[2], lequel se trouvait avec l'armée d'Okba.

RÉVOLTE DE KOSEILA, MORT D'OKBA IBN NAFÎ, ET PRISE DE KAIREWAN.

Koseila était un des hommes principaux parmi les Berbers. Devenu musulman pendant le gouvernement d'Abou'l-Mohadjir, il fut si sincère dans sa conversion, que celui-ci en parla à Okba qui venait d'arriver, et l'instruisit de la grande influence et autorité que Koseila exerçait sur les Berbers. Okba ne fit aucune attention à cette recommandation; au

[1] Le man. n° 702 porte باس. Abou Obeid el-Bekri donne une description de ces deux villes; voyez *Notices et Extraits*, t. XII, p. 531.

[2] El-Aorbi الاوربي, membre de la tribu berbère d'Aorba اوربة. Aorba fut fils de Bernés, fils de Berr.

contraire, il ne témoigna pour Koseila que de l'indifférence et du mépris. Parmi les traits insultants qu'il se permit envers lui, on raconte le suivant : il venait de recevoir des moutons, et, voulant en faire égorger un, il ordonna à Koseila de l'écorcher. « Puisse Dieu diriger l'émir au bien ! » lui dit le chef Berber, « j'ai ici mes gens et mes esclaves qui pour« ront m'éviter cette peine. » Mais Okba répondit par des paroles offensantes, et lui ordonna de se lever (*et de quitter sa présence*). Koseila se retira en colère, et, ayant égorgé le mouton, il essuya sa main encore sanglante sur sa barbe. Les Arabes qui passaient lui disaient : « Que fais-tu, Berber ? » et il répondait : « Cela est bon pour les poils. » Mais un vieillard d'entre les Arabes passa et leur dit : « Ce « n'est pas pour cela ; c'est une menace que ce Ber« ber vous fait. » Alors Abou'l-Mohadjir s'adressa à Okba et lui dit : « Qu'as-tu fait ? voilà un homme « qui exerce une grande influence sur son peuple, « un homme qui était encore polythéiste il y a peu « de temps, et tu prends à tâche de faire naître « la rancune dans son cœur ! Je te conseille de lui « faire lier les mains derrière le dos, car je crains « que tu ne sois victime de sa perfidie. » Okba ne fit aucune attention à ces paroles, et Koseila, se voyant en correspondance avec les Grecs, profita d'un instant favorable et prit la fuite. Bientôt il se trouva entouré de ses cousins, de ses gens et de plusieurs Grecs qui se rallièrent à lui. Abou'l-Mohadjir recommanda alors à Okba de l'attaquer sans lui donner le temps

d'organiser ses forces; car, pendant toutes ses expéditions, Okba menait Abou'l-Mohadjir avec lui et le tenait dans les fers. Okba marcha alors contre Koseila, lequel se retirait devant lui. Les Berbers disaient à leur chef : « Pourquoi te retirer? ne sommes-« nous pas cinq mille ? » « A chaque jour, » leur répondit Koseila, « notre nombre grossira et le sien « diminuera. D'ailleurs, ses hommes l'abandonnent, « et je ne veux aller l'attaquer qu'à son retour vers « la province d'Afrique. » Quant à Abou'l-Mohadjir, il prononça ces vers d'Abou-Mihdjen[1], en les appliquant à sa propre position :

C'est pour moi bien assez de douleur d'être laissé dans les

[1] Le poëte Abou Mihdjen محجن, fils de Hobeib de la tribu de Thakif, fut un des compagnons de Mahomet. On n'est pas d'accord sur son véritable nom; les uns l'appellent Abd Allah et les autres Malik. Il fut tellement adonné au vin, que le khalife Omer lui fit donner la bastonnade plusieurs fois et finit par le mettre en prison. Abou Mihdjen parvint enfin à s'évader, et alla joindre l'armée de Saad ibn Abi Wekkas quelque temps avant la bataille de Kadisiya; mais ce général reçut bientôt une lettre d'Omer, qui lui ordonna de mettre Abou Mihdjen dans les fers à cause de sa conduite scandaleuse. Au jour de la bataille, le poëte désirait ardemment y prendre part, et prononça, en se lamentant, les deux vers cités ici par En-Noweiri. La femme de Saad l'ayant entendu, le débarrassa de ses liens et lui fournit un cheval et une lance. Abou Mihdjen courut au combat, et, par des traits d'une rare prouesse, s'attira les regards du général, lequel fut si content de sa conduite qu'il lui donna la permission de boire du vin tant qu'il en voudrait. Abou Mihdjen lui répondit : « J'en buvais dans le temps où je ne craignais d'autre puni-« tion que la bastonnade; mais maintenant que c'est à Dieu seul que « je dois en répondre, je n'en boirai plus. » Ce poëte fut enterré à Djordjan ou Aderbidjan. — (Es-Soyouti, *Scherh shewahid el-Moghni*, man. de la Bibl. du roi, n° 1238, fol. 26.)

liens pendant que les chevaux et les cavaliers s'élancent au combat !

Quand je me lève, le poids de mes chaînes m'accable et les portes qui mènent au festin se ferment devant moi [1].

Ceci ayant été rapporté à Okba, il le fit mettr en liberté, et lui ordonna d'aller rejoindre le musulmans (*à Kairewan*), et d'en prendre le com mandement; « car quant à moi, lui dit-il, je veux ga « gner le martyre. » « Et moi aussi, répondit Abou'l- « Mohadjir, je veux gagner ce que tu gagneras. » Okba fit alors une prière de deux *rékas*, et brisa ensuite le fourreau de son épée : Abou'l-Mohadj en fit de même, ainsi que les musulmans qui étaient avec eux. Les cavaliers mirent pied à terre par l'ordre d'Okba, et combattirent avec intrépidité jusqu'à ce qu'ils furent tués; pas un n'échappa. Zoheir Ibn Keis prit alors la résolution d'attaquer les Berbers; mais ses troupes refusèrent de lui obéir. Il quitta en conséquence la ville de Kairewan et se rendit à Barka, où il s'arrêta et où la plupart des musulmans vinrent le rejoindre. Quant à Koscila, il se trouva à la tête d'une immense multitude, et se dirigea vers Kairewan, où quelques musulmans qui n'avaient pu emporter leurs biens et leurs familles restaient en-

[1] كفى حزنا ان تمرع الخيل بالقنا
واترك مشدودا على وثاقيا
اذا قمت عنانى الحديد واغلقت
مصارع من دونى تضم المناديا

core. Ils offrirent de rendre la ville pourvu qu'on leur fît grâce, et Koseila, y ayant consenti, fit son entrée dans Kairewan, et se rendit maître de la province d'Afrique. Il y resta jusqu'au temps où l'autorité d'Abd el-Melik Ibn Merwan se raffermit. Mention ayant été faite alors, en présence du khalife, du triste état de la ville de Kairewan et des musulmans qui s'y trouvaient, ses compagnons lui conseillèrent d'y envoyer des troupes, afin de délivrer ce pays de Koseila.

GOUVERNEMENT DE ZOHEIR IBN KEIS, ET MORT DE KOSEILA LE BERBER.

L'historien dit : Abd el-Melik accueillit le conseil d'envoyer des troupes en Afrique, disant que la personne chargée de venger sur les polythéistes la mort d'Okba, devait lui ressembler en piété : alors ses conseillers lui désignèrent unanimement Zoheir Ibn Keis. « C'est le compagnon d'Okba, lui disaient-« ils, c'est lui qui est le mieux au courant de ses « projets, et le plus digne de venger sa mort. » Zoheir était en garnison[1] à Barka; il reçut d'Abd el-Melik l'ordre de se rendre à bride abattue على اعنّة الخيل

[1] *En garnison* (مرابطا *morabit*); le mot *morabit* désigne celui qui demeure dans un *ribat* رباط. Le *ribat* était une espèce de caserne fortifiée, et toujours située sur la frontière ennemie. Comme la guerre contre les infidèles est un devoir pour les musulmans, beaucoup d'entre eux recherchaient la faveur divine en faisant une retraite religieuse dans un de ces établissements, où on passait dans la dévotion le temps qui n'était pas employé à combattre l'ennemi. Ibn

dans la province d'Afrique. Il répondit au khalife qu'il lui fallait des renforts d'hommes et d'argent, et ces secours lui furent envoyés. Parmi les nouveaux venus se trouvèrent plusieurs personnages importants de la Syrie[1]. En l'an 69 (688-9 de J.C.) Zoheir arriva avec une armée nombreuse dans la province d'Afrique; et Koseila, qui avait reçu avis de son approche, rassembla les Berbers et quitta Kairewan pour se rendre à ممش (*Memesch?*). Zoheir vint alors se poster aux environs de Kairewan, et, après avoir pris trois jours de repos pour lui-même et son armée, il marcha contre Koseila. La rencontre fut terrible; chaque côté fit des pertes immenses; mais la bataille se termina par la mort de Koseila, et d'un grand nombre de ses partisans. Les musulmans poursuivirent les fuyards et tuèrent tous ceux qu'ils purent atteindre : les officiers رجال des Grecs et des Berbers, leurs nobles et leurs princes y périrent tous. Zoheir revint à Kairewan, et voyant que la province d'Afrique formait un empire très-étendu (*il pensa à s'y fixer*); mais ensuite, comme il était rempli de dévotion et de l'esprit de mortification, il se dit : « Je veux combattre pour la cause de Dieu, « car je crains de périr si je cède à mon penchant « pour le monde. » Ayant laissé alors quelques

Haukal a donné deux bonnes notices sur les *ribats*, qu'on trouvera reproduites dans notre édition du texte arabe de la Géographie d'Abou'l-Feda, p. 235, 487. Voyez aussi ma traduction d'Ibn Khallikan, t. I, p. 159.

[1] Probablement quelques chefs de ces tribus qui étaient alors établies dans les *djonds* ou arrondissements militaires.

troupes à Kairewan, il se mit en marche avec un corps nombreux pour se rendre en Orient. Les Grecs de Constantinople avaient déjà été informés qu'il était parti pour la province d'Afrique, et qu'il avait laissé Barka dégarnie de défenseurs. Ils vinrent donc de l'île de Sicile sur plusieurs grands navires, et attaquèrent cette ville en y portant le massacre et le pillage. Mais Zoheir venait de quitter la province d'Afrique, et il arriva à Barka pendant que les Grecs y étaient encore. Il les attaqua avec ardeur; lui et ses compagnons combattaient à pied[1]; la bataille fut terrible; mais, accablés par le nombre des Grecs, les Arabes succombèrent, et pas un seul n'échappa. Abd al-Melik fut très-affligé de la mort de Zoheir, laquelle avait tant d'analogie avec celle d'Okba; mais la sédition d'Ibn ez-Zobeir l'empêcha de s'occuper des affaires de Kairewan. Ce ne fut qu'à la mort de ce dernier, qu'il y envoya comme gouverneur Hassan Ibn en-Noman, de la tribu de Ghassân حسان بن النعمان الغسانى.

GOUVERNEMENT DE HASSAN IBN EN-NOMAN EL-GHASSANI.

L'historien dit : Abd el-Melik avait déjà donné ordre à Hassan ibn-Noman de rester en Égypte avec une armée de quarante mille hommes, afin d'être prêt à tout événement; et maintenant il lui écrivit

[1] Soit parce que leurs chevaux avaient été mis hors de combat, soit pour montrer qu'ils ne voulaient pas reculer.

de se mettre en marche pour la province d'Afrique : «Je te laisse les mains libres;» disait-il dans sa lettre, «prends des trésors de l'Égypte ce que tu «voudras, et donnes-en à tes compagnons et à ceux «qui se joindront à toi. Ensuite pars, faire la guerre «sacrée dans la province d'Afrique, et que la béné«diction de Dieu soit sur toi !» Ibn el-Athîr dit, dans son ouvrage historique intitulé le *Kamil*, qu'Abd el-Melik nomma Hassan gouverneur, en l'an 74 (693-4 de J. C.), quelque temps après la mort d'Ibn ez-Zobeir; mais selon Ibn er-Rakik, le khalife envoya Hassan avec des troupes en Afrique l'an 69; ce dernier dit ensuite : «Il arriva dans la province «d'Afrique avec la plus forte armée qui y eût jamais «mis le pied.»

PRISE ET DESTRUCTION DE KARTHADJINNA (CARTHAGE).

L'historien dit : Aussitôt entré à Kairewan, Hassan demanda s'il restait encore des princes ملك dans la province d'Afrique, et on lui désigna le commandant de Karthadjinna[1], une grande ville qui n'avait pas encore été prise, et contre laquelle Okba avait échoué. Hassan se mit en marche de suite, et ayant livré un assaut furieux à la ville, il força les Grecs qui s'y trouvaient de prendre la fuite et de s'embarquer. Les uns passèrent en Espagne, les autres en Sicile; et pour lui, ayant pénétré dans la ville

[1] *Karthadjinna* قرطاجنة est la transcription arabe du mot *Carthagini*.

par la force de l'épée, il pilla, tua et fit des captifs.

Il expédia alors des détachements pour parcourir les environs, et donna ordre de mettre la ville en ruines. Les musulmans en avaient détruit tout ce qu'ils avaient pu, quand leur général apprit que les Grecs et les Berbers s'étaient rassemblés à Setfoura[1] et Benzert بنزرت. Il alla aussitôt les attaquer et il en tua un grand nombre : les musulmans s'emparèrent de leur territoire, et il ne resta plus une seule de leurs places fortes qui n'eût pas été soumise. Les habitants de la province d'Afrique en furent frappés de terreur; les Grecs mis en déroute se réfugièrent dans la ville de Badja باجه, et les Berbers dans celle de Bone بونه. Hassan retourna ensuite à Kairewan pour prendre du repos et en donner à ses troupes.

[1] Je lis سطفوره, mais les manuscrits portent, l'un صفطقوره, et l'autre صقطقورة.

(La suite à un prochain numéro.)

EXTRAITS

DU MODJMEL AL-TEWARIKH

Relatifs à l'histoire de la Perse, traduits par M. Jules Mohl.

INTRODUCTION.

Le nom de l'auteur du Modjmel al-Tewarikh [1] est inconnu ; tout ce que l'on sait sur lui c'est que son grand-père s'appelait Mohallib, fils de Mohammed, fils de Schadi, et que lui-même a composé son ouvrage l'an 520 de l'hégire (1126 de J. C.) sous le règne de Sindjar, fils de Melikschah, sultan seldjoukide [2]. Il est probable qu'il ait vécu dans l'Irak persan, car il mentionne après Sindjar son neveu Mahmoud, fils de Mohammed, fils de Melikschah. On sait que Sindjar avait laissé à ce neveu le gouvernement de l'Irak [3] sous la condition qu'il le reconnaîtrait comme suzerain, et que son nom serait toujours placé avant celui de Mahmoud. C'est aussi dans cet ordre que les place l'auteur du Modjmel, qui sans doute n'aurait pas parlé du neveu s'il n'avait pas vécu sous

[1] Le seul manuscrit connu de cet ouvrage se trouve à la Bibliothèque royale, man. persans, ancien fonds, n° 62.

[2] Fol. 8 *v*.

[3] Voyez Price, *Retrospect*, vol. II, pag. 364.

son administration directe[1]. Il donne encore un renseignement sur lui-même en mentionnant une histoire des Barmékides composée par lui[2]; mais cette indication reste malheureusement stérile, car il ne donne pas le titre de ce livre.

L'auteur du Modjmel était un homme fort savant et doué d'un esprit de critique peu commun dans son temps et dans sa nation, et quand on compare sa méthode avec celle des auteurs les plus en vogue dans son temps, on ne peut que rendre justice à la droiture de son esprit.

Les Arabes ne connaissaient avant leurs grandes conquêtes que les traditions de leurs tribus et celles des Juifs, et ce n'est que lorsqu'ils eurent formé le khalifat et propagé au loin l'islamisme, que de nouvelles sources littéraires leur furent accessibles. On sait avec quelle ardeur ils traduisirent des ouvrages grecs, et l'on verra plus tard qu'ils ne négligeaient point les principaux ouvrages indiens. Mais ils ne tiraient de ces deux littératures que peu de données historiques, car ils s'appliquaient principa-

[1] Il mentionne, sous le règne de Palasch (fol. 48 v.), un monument de ce roi, qui se trouvait « sur la frontière de notre province. » La phrase immédiatement suivante prouve que l'emplacement de ce monument était dans les environs de Balaschguird. Il y avait effectivement une ville de Balaschguird dans l'Irak, entre Kermanschah et Hamadan (voyez le *Merasid* de Soyouthi au mot ولاشجرد), et c'est probablement l'endroit dont veut parler l'auteur; mais cette indication n'est pourtant pas suffisante parce qu'il y avait des villes du même nom dans d'autres provinces de la Perse, comme dans la Bactriane et le Kerman.

[2] Man. fol. 223 v.

lement à l'étude des philosophes, des médecins, des mathématiciens et un peu des géographes grecs, et les traditions des Hindous se rattachaient trop peu à celles des Arabes pour jamais devenir populaires parmi ceux-ci, et pour exercer de l'influence sur leurs théories historiques. Il ne restait donc que la littérature persane qui pût leur fournir de nouveaux éléments pour l'histoire ancienne; et elle ne tarda pas à être exploitée par eux, d'autant plus qu'une grande partie des historiens musulmans étaient d'origine persane, comme Ibn Djerir, natif du Thabaristan, Hamzah, né à Isfahan, Aboul Mouayyid de Balkh[1], etc. Les esprits systématiques sentirent naturellement bientôt le besoin de coordonner les matériaux qu'ils avaient à leur disposition pour former une histoire générale; ils tâchèrent d'établir des synchronismes, d'identifier les personnages qui, dans l'histoire arabe et juive et dans celle des Persans, avaient joué un rôle semblable, ou qui offraient des ressemblances accidentelles, et de classer le reste en intercalant des parties d'une tradition dans l'autre. Cet essai ne pouvait pas réussir : les matériaux ne suffisaient pas, et l'on ne faisait que faire entrer de force dans un cadre étroit des éléments hétérogènes, car on était alors encore dépourvu des moyens qui peuvent conduire à la véritable critique historique. Les esprits les plus sages s'abstenaient de ces essais de reconstruire l'unité dans l'histoire, et tenaient séparées autant que possible les différentes traditions. L'auteur du Modjmel

est de ce nombre : il présente séparément les traditions de différentes nations, et les distingue l'une de l'autre autant que le lui permettent la confusion qui déjà alors avait atteint un très-haut degré, et les faibles moyens de critique qui étaient à la disposition des hommes de son époque ; aussi ne réussit-il pas toujours, mais au moins suit-il la seule direction qui pouvait sauver d'un amalgame entier les différents éléments historiques. Ses connaissances étaient très-étendues pour son temps, comme le prouvent les ouvrages qu'il cite, et les discussions dans lesquelles il entre quelquefois pour démêler les sources des erreurs historiques qu'il combat ; il s'attache principalement aux auteurs qui n'avaient pas encore subi l'influence de cet esprit de confusion qui régnait depuis plusieurs siècles, et il tâche de tirer ses matériaux des livres les plus anciens qui étaient à sa disposition ; et comme précisément les plus anciens ouvrages de la littérature arabe et persane ont péri, il nous a conservé un assez grand nombre de faits que nous ne trouvons plus que dans son livre. Malheureusement son ouvrage n'est qu'un abrégé, et comme il l'appelle lui-même, une table de chapitres[1], qui, dans l'intention de l'auteur, ne devait servir que d'introduction à une histoire détaillée à laquelle il renvoie sans cesse pour les détails, mais qu'il ne paraît pas avoir écrite, ou qui au moins a disparu.

Le style de l'ouvrage est peu grammatical, très-

[1] Man. fol. 27 v.

simple dans le récit, mais très-embarassé aussitôt que l'auteur se met à faire des réflexions. On pourrait s'en étonner de la part d'un homme qui évidemment était très-instruit, si l'on ne savait pas combien de temps il faut à toute littérature pour arriver à une prose précise et claire. Celle-ci est évidemment un instrument plus difficile à manier que la forme poétique, car on voit partout que la poésie produit des œuvres d'une grande beauté pendant que la prose est encore tout-à-fait barbare. Le manque de précision dans le style du Modjmel est d'autant plus sensible que très-souvent l'auteur se contente de faire allusion à un fait par quelques mots si vaguement dits, qu'il est presque impossible d'en fixer le sens. Il faut ajouter à cela qu'on ne connaît qu'un seul manuscrit de cet ouvrage, et qu'une partie des obscurités que le texte nous offre est due au copiste, qui omet des lignes, transpose des mots et fait encore d'autres fautes qui souvent sont difficiles à distinguer des négligences de l'auteur.

J'ai choisi pour la publication actuelle les parties de l'ouvrage qui traitent de l'ancienne histoire de la Perse, et j'y ajouterai le chapitre qui traite de l'Inde, parce qu'il contient des extraits d'anciennes traductions de livres sanscrits faites en arabe, et perdues depuis longtemps. L'auteur s'est occupé avec beaucoup de soin de la Perse, comme le prouve la liste des ouvrages qu'il a consultés. Elle se trouve dans la préface du Modjmel, et, comme j'ai imprimé

autre part le texte de ce passage[1], je me contente ici d'en reproduire la traduction :

« A chaque époque les sages et les savants ont « recueilli ce qui concerne les révolutions du ciel, les « merveilles du monde, les histoires des prophètes « et des rois, et tout ce qui s'est passé en différents « lieux. Mohammed fils de Djerir, surnommé Tha-« bari, a composé un livre de tous ces renseignements, « mais il n'a traité qu'imparfaitement des vies et de « l'histoire des rois de Perse (qui occupaient le qua-« trième climat et étaient les rois les plus puissants « du monde), et sa Chronique ne contient qu'un « abrégé de leurs règnes par ordre de succession. « Quoique les histoires des rois et des Khosroës, des « princes et des grands des temps anciens soient « connues indépendamment de la Chronique de Tha-« bari, et que chacun d'eux en particulier ait obtenu « en son lieu un récit détaillé (de sa vie); quoique « les historiens qui nous ont précédés aient fait des « traductions des livres des Parses, qu'ils n'en aient « rien omis dans leurs ouvrages en vers et en prose, « et que chacun d'eux ait orné de belles peintures « et de vignettes agréables ces mêmes ouvrages cé-« lèbres et vantés; j'ai néanmoins voulu réunir dans « ce livre la chronologie des rois de Perse, leur gé-« néalogie, le récit de leurs expéditions et leurs « biographies, l'une après l'autre, en abrégeant ce que « j'ai lu dans le livre de Firdousi qui est comme la « racine, et dans d'autres livres qui en sont comme

[1] Voyez le Livre des Rois, vol. I, préface, pag. LII.

« les branches, et qui ont été mis en vers par d'au-« tres auteurs, comme le *Gaerschasp-nameh*, le *Fara-« mourz-nameh*, l'histoire de Bahman, celle de Kousch-« Pildendan, les ouvrages en prose d'Aboul-Mouayyid, « c'est-à-dire les histoires de Nériman, de Sam, de « Keïkobad, d'Afrasiab; les événements de la vie de « Lohrasp, d'Aghousch-Wehadan et de Keï-Keschen. « (J'y ai joint en outre) ce que j'ai trouvé dans la « Chronique de Djerir, et dans le Siar-al-Molouk, « ou l'histoire des rois, (composée) d'après la tra-« dition orale, (et traduite) par Ibn-al-Mokaffa, et « dans le sommaire de Hamzah, fils de Hasan d'Is-« fahan, qui a suivi les ouvrages de Mohammed, fils « de Djehm le Barmékide; de Radouïeh, fils de Scha-« houïeh d'Isfahan; de Mohammed, fils de Bahram, « fils de Dathian; de Hescham, fils d'Alkasim; de « Mousa, fils d'Isa-al-Kesrefi[1]; (enfin j'ai suivi) la « Chronique des rois de Perse, que Bahram fils de « Merdanschah, Mobed de Schapour, a apportée du « Farsistan, et j'ai vérifié ces récits autant que pos-« sible. »

L'auteur ajoute à cette énumération de ses sources, qu'il s'est donné beaucoup de peine pour découvrir la vérité parmi les récits contradictoires, et qu'il espère satisfaire aux exigences des hommes de sens; qu'il a traduit (ou fait traduire) quelques ouvrages de l'arabe en persan, langue plus usuelle à

[1] Ce nom est effacé dans le manuscrit; mais comme l'auteur le cite plus tard à plusieurs reprises, il ne peut y avoir aucun doute sur la manière de remplir la lacune.

son époque; qu'au reste la longueur du temps qui s'est écoulé et les fautes des traducteurs sont des sources d'erreurs si fréquentes, que le lecteur doit avoir de l'indulgence où l'auteur aura failli.

Voici la table des chapitres dont se compose le Modjmel :

Préface. Fol. 1-8 *v.*

Chap. I. — Sur les chronologies et les différences que l'on trouve entre elles. Fol. 8-10 *v.*

Chap. II. — Sur la chronologie des Prophètes. Fol. 10 *v.*

Chap. III. — Sur la chronologie des rois de Perse. Fol. 11 *r.*

Chap. IV. — Sur la chronologie des philosophes et de quelques rois de Roum. Fol. 12 *r.*

Chap. V. — Sur la chronologie des rois des Arabes et des ancêtres du Prophète. Fol. 12 *v.*

Chap. VI. — Sur la chronologie des khalifes. Fol. 13 *r.*

Chap. VII. — Sur la chronologie des rois et sultans musulmans : — 1° Les Samanides ; — 2° Les Bouïdes ; — 3° Les Ghaznevides ; — 4° Les Seldjoukites. Fol. 13 *v.*

Les chap. II-VII ne contiennent aucune discussion, mais seulement des listes de noms propres et des dates.

Chap. VIII. — Sur Kaïoumors, en quatre sections. Fol. 15 *v.*

Chap. IX. — Sur la généalogie des rois de Perse, en trois sections. Fol. 16 *v.*

Chap. X. — Sur les prophètes, les mobeds, les généraux et les hommes illustres qui ont vécu sous les rois de Perse. — Fol. 58 *v.*

Chap. XI. — Sur la généalogie des Turcs et de toutes leurs tribus, et sur leur établissement dans l'Orient. Fol. 63 *r.*

Chap. XII. — Sur l'histoire et la généalogie des rois Indiens. Fol. 68 *v.*

Chap. XIII. — Sur la chronologie et l'histoire des rois grecs. Fol. 81 *r.*

Chap. XIV. — Sur les rois de Roum. Fol. 83 *v.*

Chap. xv. — Sur l'ère des Koptes. Fol. 90 *r*.

Chap. xvi. — Sur l'ère des Juifs, et sur leurs rois et leurs sages. Fol. 90 *v*.

Chap. xvii. — Sur les rois des Arabes, en cinq sections. Fol. 93 *v*.

Chap. xviii. — Sur les prophètes. Fol. 116 *r*.

Chap. xix. — Sur les ancêtres et la vie de Mahomet, et sur l'histoire des khalifes. Fol. 148 *v*.

Chap. xx. — Sur les rois musulmans contemporains aux khalifes. Fol. 251 *r*.

Chap. xxi. — Sur les surnoms des rois de Perse, ceux des pays de l'Orient, de l'Inde et de l'Occident, et ceux des khalifes et des rois musulmans. Fol. 271 *r*.

Chap. xxii. — Sur les tombeaux et les lieux d'enterrement des prophètes, rois et khalifes. Fol. 280 *r*.

Chap. xxiii. — Sur la mesure de la terre, sur les montagnes, les fleuves et les édifices célèbres, et sur les plans de la Mecque, de Médine et de la mosquée de Jérusalem. Fol. 305 *r*.

Chap. xxiv. — Sur les villes fondées sous les princes musulmans.

La fin de ce chapitre et le chapitre xxv entier manquent. Il ne reste que la dernière feuille qui prouve que la copie de ce manuscrit a été achevée l'an 813 de l'hégire (1410 de J. C.).

M. Saint-Martin a laissé en manuscrit une notice sur le Modjmel al-Tewarikh, qui, je crois, était destinée aux Notices et Extraits, mais qui n'a pas été achevée, et qui n'offre que l'ébauche du travail historique et géographique que M. Saint-Martin se proposait de faire sur cet ouvrage. M. Lajard a eu la bonté de me la communiquer. M. Saint-Martin m'avait proposé, il y a dix ans, de publier de con-

cert avec lui le Modjmel; je devais en faire la traduction, et il se réservait le commentaire; mais sa mort a interrompu ce projet, comme tant d'autres que ce savant avait formés; et ce que je publie aujourd'hui est une partie du travail que j'ai entrepris à cette époque[1].

CHAPITRE VII.

SUR KAÏOUMORS, EN QUATRE SECTIONS.

SECTION I.

Le mobed Bahram, de Schapour, raconte en parlant de Kaïoumors qu'il a réuni vingt et quelques ouvrages de la classe de ceux qu'on appelle *Tchenah Nameh*[2], et que sa collection de ces ou-

[1] Ces lignes étaient écrites il y a deux ans, et j'allais livrer mon travail à l'impression lorsque j'ai appris que M. Quatremère voulait faire paraître une notice sur le Modjmel. Je suspendis alors la publication de ces extraits que je reprends maintenant, parce que j'ai vu que M. Quatremère n'avait eu principalement en vue que la dynastie des Sasanides. J'omets, pour ne pas répéter ce que le lecteur du Journal connaît, les tables chronologiques qui composent les chap. II-VII, et qui se trouvent dans la notice de M. Quatremère (*Journal asiatique*, IIIe série, t. VII, p. 246 et suiv.).

[2] Il me semble qu'il faut lire خدا نامه *Khoda Nameh* au lieu de چناه نامه *Tchenah Nameh*, car ce dernier mot n'a pas de sens, pendant que *Khoda Nameh* (Livre des Rois) était le titre commun des anciens récits épiques des Persans. Voyez plus tard le Modjmel al-Tewarikh, ch. IX, sect. 3 au commencement, et ma préface du Livre des Rois, t. I, p. x. Au reste, il ne peut y avoir aucun doute

vrages est complète jusqu'à l'époque où l'emp est tombé entre les mains des Arabes, comm se propose de le raconter plus tard. Puis il dit : premier homme que Dieu fit paraître sur la te est celui que les Persans appellent *Guilschah*[1] roi de la terre), parce qu'il n'avait à gouverner la terre (inhabitée). Il laissa un fils et une appelés *Meschi* et *Meschianeh*, lesquels eurent, d l'espace de cinquante ans, dix-huit enfants. L qu'ils moururent, la terre resta quatre-vingt-q torze ans sans roi, jusqu'à ce qu'Aouscheh Pischdad s'en emparât, c'est-à-dire Houscheng y avait entre Kaïoumors et lui un intervalle deux cent quatre-vingt-quatorze ans et huit m Bahram veut prouver par ce récit que, selon Persans, Kaïoumors fut le même qu'Adam. D connaît la vérité.

SECTION II.

J'ai lu dans l'histoire de Hamzah d'Isfahan dans un autre livre de traditions (ce qui suit). Ha zah dit, au reste, que cette tradition est dan genre de celles que les Arabes ont sur Lokm fils d'Ad, et de celles que les Juifs ont sur Og[2]

sur la nature de ces ouvrages, et l'on verra plus tard que ce son mêmes que les poëmes épiques dont nous possédons encore partie.

[1] Voyez, sur cette expression, la note de M. Dubeux dans sa duction de Thabari, t. I, p. 6.

[2] Voyez les contes sur Og dans Thabari.

sur Beloukia. Hamzah conte donc, d'après un livre traduit de l'Avesta de Zerdouscht, qui est la loi des Persans, que Dieu a fixé à douze mille ans la durée du monde, depuis son commencement jusqu'à sa fin. Le monde resta en haut, sans mal, pendant trois mille ans; et lorsqu'il fut envoyé en bas[1], il resta de nouveau trois mille ans sans souffrir aucun mal; ensuite parut Ahriman, et les maux et les dissensions s'en suivirent. Dans le septième millier d'années, il y eut un mélange (des deux principes), et les premiers êtres vivants qui apparurent furent un homme et un taureau qui naquirent sans père et sans mère. Le nom de l'homme était *Kahoumors*, celui du taureau était *Aboudad;* Kahoumors était vivant et avait la faculté de parler, pendant que l'homme-taureau était privé de mouvement et de parole. Cet homme fut l'origine de toutes les générations. Il mourut après trente ans, et une semence tomba de ses reins sur la terre et resta dans le sein de la terre pendant quarante ans, au bout desquels deux plantes semblables au riwas[2] en naquirent, et devinrent, avec le temps, des êtres humains prenant la

[1] Ce passage est fort obscur; le sens paraît en être que la terre était placée au commencement plus haut dans le firmament, et qu'après trois mille ans elle descendit à sa place actuelle. Anquetil, qui a traduit ce chapitre (*Zend-Avesta*, t. II, p. 352, note), suppose une omission dans le texte et traduit : *lorsque* (*Dieu*) *envoya* (*des êtres*) *en bas;* mais cette correction n'est pas heureuse, car il n'est question de la création d'êtres vivants que plus tard.

[1] Voyez sur le *riwas*, Hyde, *de Relig. vet. Persarum*, p. 511 et suiv. et Abdallatif, publié par M. de Sacy, p. 447.

taille et l'aspect humain. Leurs noms étaient chi et Meschianeh; ils s'unirent et eurent, cinquante ans, des enfants, dont le premier fi quatre-vingt-dix ...... ans et six mois avant le te de Houscheng. Dieu sait la vérité.

SECTION III.

Hamzah emprunte encore d'un autre livre cit suivant, tiré des livres des Persans écrits une langue étrangère: Dieu créa d'abord un hor et un taureau qui vécurent, sans éprouver de pendant trois mille ans dans les régions supéri du monde; c'étaient les milliers d'années qu partenaient aux signes du Bélier, du Taureau e Poissons. Ensuite ils restèrent sur la terre d'a trois mille ans sans souffrir de peines et de grémens; c'étaient les milliers d'années des si de l'Écrevisse, du Lion et de la Vierge. Au mencement du millier d'années de la Balance dissentions se montrèrent. L'homme dont j'ai s'appelait Kahoumors; il cultiva pendant trent la terre et les plantes, et eut soin du taureau signe de ce millier d'années était l'Écrevisse, lequel Jupiter se trouvait; le soleil était dar Bélier, la lune dans le Taureau, Saturne da Balance, Mars dans le Capricorne, Vénus et

[1] Anquetil traduit *la terre, les plantes et l'herbe*, comme s'il lu کیارا au lieu de گاورا, mais il n'y a aucune nécessité d changer au texte.

cure dans les Poissons. Ces astres commencèrent leurs mouvements en partant de ces signes le premier du mois Feruerdin, qui marque la fête du Nouroaz. Par la rotation du ciel, le jour se distingua de la nuit, et la race de cet homme se continua. Dieu sait la vérité.

SECTION IV.

Quelques-uns de ceux qui rapportent les traditions disent que Kaïoumors est le même que Seth; d'autres racontent qu'il était petit-fils de Seth, et d'autres encore, qu'il était le quatrième fils de Noë; et l'on trouve dans la Chronique de Thabari que, entre Idris et Noé, il y eut un intervalle de mille sept cents ans, pendant lequel il y eut des rois, et que le premier homme s'appelait Kaïoumors, lequel fut roi pendant sept cents ans. Les Parsis indiquent, par les traditions que nous avons citées, qu'ils veulent parler d'Adam et de la création d'Adam; mais il n'est point sûr qu'ils n'adoptent leurs calculs qu'à cause de leur religion. Au reste, je n'ai parlé que d'après ce que j'ai trouvé écrit; et il n'y a point de doute là-dessus, que Kaïoumors ait existé, et qu'il ait régné pendant trente ans, comme je le dirai en son lieu, en rattachant à lui les généalogies des rois. Dieu connaît là-dessus la vérité mieux que nous.

باب الثامن

در ذکر کیومرث بر چهار فصل

فصل اوّل چنین روایت کند بهرام موبد شاپور
ندر کیومرث که من بیست و اندك کتاب جمع آوردم
ز آن که ایشان چناه نامه خوانند و درست کردم تا
لك بعرب افتادن چنانك بعد ازین گویم امّا گوید
یزد تعالی گوید[1] اوّل مردی که بر زمین ظاهر کرد مردی
ود که پارسیان اورا گِل شاه همی خوانند زیرا که
دشاهی او الّا بر گِل نبود پس پسری و دختری ارزوی
انده ایشانرا مشی ومشیانه گفتند و از ایشان در پنجاه
ال هجده فرزند آمد چون بمردند جهان نود و چهار
ال بی پادشاه بود تا اوشهنج پیشداد فراز گرفت یعنی
وشنگ و از گاه کیومرث تا این وقت دویست و نود
چهار سال و هشت ماه گذشته بود و بدین سخن آن
یخواهد که کیومرث آدم بودست نزد ایشان و الله
لم

فصل دوم واندر تاریخ حمزه الاصفهانی خوانده ام
درکتابی دیگر از خرافات لکن حمزه گوید این حدیث

[1] La répétition de گوید est probablement une faute du copis

چنانست که سخن لقمان بن عاد نزدیك عرب و حدیث عوج و بلوقیا نزدیك بنی اسرئیل امّا روایت کنند از کتابی نقل کرده از آیستاء زردشت شریعت ایشان که ایزد تعالی عمر دنیا از اوّل تا آخر دو از ده هزار سال نهاد وعالم سه هزار سال بی آفت بماند در بالا چون بزیر فرستادند سه هزار سال دیگر خالی بود از همه بلا پس آهرمن پیدا شد وآفتها ومنازعت ظاهر گشت و اندر هفتم هزار آمیختگی پدید آمد واوّل چیزی از جانور که موجود شد مردی بود وگاوی نه از میان نر وماده آمده آن مردرا کهومرث نام بود وگاورا آبو داد وکهومرث زنده وگویا ومردم گاو مرده ونا گویا واین مرد اصلی گشت تناسل را چون سی سال برآمد بمرد ونطفه از صلب اندر زمین افتاد ودر بطن زمین چهل سال بماند پس دو نبات بر مثال ریواس از آن بر آمد وبعد مدّتی با جنس مردم بودند بیك قامت وديدار ونام شان مشی ومشیانه بود پس با هم جفت گشتند واز بعد پنجاه سال فرزند زادند واز اوّل تولّد تا وقت هوشنگ نود و.....[1] وشش ماه گذشته بود والله اعلم

[1] Il y a quelques mots effacés, probablement چهار سال « quatre « ans. »

فصل سوم وهم حمزه از کتابی دیگر حکایت کند
از کتب پارسیان بلغتی غریب نبشته که حقّ تعالی اوّل
خلقت مردی آفرید وگاوی اندر مرکز بالائین سه
هزار سال بی آفت بماندند واین هزار کانها حمل وثور
وحوترا بود وپس بزمین اندر سه هزار دیگر بی هیچ
رنج ومکروه بماندند وآن هزاره سرطان واسد وسنبله
بود پس چون اوّل سال مرار میزان بود خلاف
ظاهر گشت واین مرد کهومرث نام بود سی سال زمین
ونبات وگاو را هی داشت وطالع این هزار سرطان بود
مشتری اندروی وآفتاب در حمل وقمر اندر ثور وزحل
در میزان ومرّیخ در جدی وزهره وعطارد اندر حوت
واین کواکب روان گشت از برجهای بسیر خویش
اندر اوّل ماه فروردین که نوروزست واز گردش فلك
روز از شب ظاهر گشت ونسل این مرد پیوست والله
اعلم

فصل چهارم وباز قومی بدان اند از اصحاب روایات
که کیومرث شیث بود ونبیرهٔ او هم روایت کنند
وبعضی گویند که او چهارم پسر بود از آن نوح واندر

[1] En examinant de nouveau le manuscrit, je pense que le copiste a voulu écrire کاشت «il cultiva,» et qu'il a oublié de mettre le trait supérieur du ك.

تاریخ جریر الطبری چنان است که میان ادریس ونوح هزار وهفصد سال پادشاهان بودند واوّل مردی که بود اورا نام کیومرث نام بود وهفصد سال پادشاهی کرد وپارسیان درین شرحها که دادیم آدم عم وخلقت آدم را همی خواهند وبیش تا معتمدست ایشان بمـ مذهب خویش مگر چنان می شمرند ولیکن بحکم آن که مسطور بود نوشته شد امّا درین شك نیست که این کیومرث بودست وسی سال پادشاهی کرد چنانك گفته شود بجایگاه خویش ونسبت پادشاهان بدو باز شود وبکیفیت آن ایزد تعالی وتقدّس داناترست والله اعلم

CHAPITRE IX.

SUR LA SUCCESSION DES ROIS DE PERSE, EN TROIS SECTIONS.

SECTION I.

SUR LA GÉNÉALOGIE DES ROIS DE PERSE.

Aouschehendj. — Les rois de Perse, quoique nous ramenions toutes leurs généalogies à Houscheng et à Kaïoumors, se divisent en plusieurs dynasties que voici : les Pischdadiens, les Keïanides, les Aschkanides et les Sasanides. Le nom de *Pischdad* a été

donné d'abord à Houscheng, parce qu'il a été le premier qui ait rendu justice, et on l'appelle aussi *Meyandji Merdum* (le médiateur entre les hommes), et *Aouschehendj*. Il régna après Kaïoumors, et sa généalogie est, selon nous, la suivante; car, quoiqu'il soit impossible de concilier les opinions différentes sur les généalogies, on peut pourtant ajouter foi à celles qui se trouvent fixées de même dans différents ouvrages. Aouschehendj était donc fils de Ferawek, fils de Siamek, fils de Meschi, fils de Kaïoumors. On dit aussi, dans un livre de traditions, qu'il était fils de Mahlaiel, et petit-fils d'Adam; Firdousi[1] le donne, dans son Livre des Rois, pour fils de Siamek, et les Parsis disent que Houscheng et son frère *Yegret* étaient des prophètes. Dieu sait la vérité.

Thahmouras Ribawend. — Le sens de Ribawend est un homme qui a une armure complète; on l'appelle aussi *Divbend* (le vainqueur des Divs). Le Livre des Rois en fait le fils de Houscheng; nos propres recherches nous en donnent la généalogie suivante: Thahmouras, fils de Widjihan, fils d'Abourkehed, fils de Hourkehed, fils d'Aouschehendj.

Djemschid. — Son véritable nom était Djem, mais on l'appela Djemschid à cause de sa bonté et de l'éclat dont il brillait; car *schid* signifie *brillant*, et c'est ainsi qu'on appelle le soleil *Khour* et *Khourschid*, c'est-à-dire le soleil brillant. Firdousi, dans son Livre des Rois, dit que Djemschid était fils de

[1] Voyez le Livre des Rois, t. I, p. 32.

Thahmouras, mais il est plus exacte de dire qu'il en était le frère; cela suffit pour fixer sa généalogie. Il eut de Peritchehreh[1], fille du roi du Zaboulistan, un fils nommé Tour[2]; et de Mahenk, fille du roi de Madjin, deux autres appelés Betoual et Humayoun. Ce dernier eut pour fils Abtin, le père de Feridoun. Les noms de ces fils étaient, selon une autre tradition, Fanek et Nounek. Tour eut pour fils Schidasp, lequel eut pour fils Thourek, lequel engendra Schem appelé par d'autres Sehem; Schem fut le père d'Asreth, lequel fut le père de Guerschasp. Celui-ci eut de la fille du roi de Roum, un fils nommé Neriman, qui fut père de Sam. Sam eut de Nefithi Mahouradj[3], fille du roi de Misr, dont le nom signifie reine des reines, un fils nommé Zal, lequel eut de Roudabeh, fille du roi de Kaboul, un fils nommé Rustem, et, d'une autre femme, un fils nommé Zewareh. Rustem épousa la tante maternelle du roi Keikobad, dont il eut un fils nommé Faramourz, et deux filles, Banougouschasp et Zerbanou, lesquelles furent très-braves et vaillantes. Le seul des fils de Faramourz qui lui survécut, fut

[1] Toute la généalogie entre Djemschid et Guerschasp est tirée du *Guerschasp Nameh*. Voyez le manuscrit de cet ouvrage, Bibl. royale, fonds Anquetil, n° 84, p. 25-61. Macan, dans son édition de Firdousi, a imprimé ce morceau dans l'appendice, p. 2109-2133.

[2] Le man. écrit ثور, le *Guerschasp Nameh* تور.

[3] Ces noms prouvent que l'auteur a suivi ici une tradition déjà très-corrompue; je ne sais d'où il l'a prise: ce n'est pas dans le *Sam Nameh* qui parle longuement du mariage de Sam, mais où tous les noms sont différents.

Aderberzin, et Zewareh laissa deux fils, Ferhad e Tekhwareh; avec eux s'éteignit cette famille. Djem schid eut encore d'autres enfants, mais on n'a sui eux aucune tradition.

Zohak Peiverasp. — On explique ce surnom de Peiverasp, par l'habitude qu'il avait de faire porter devant lui de l'or et de l'argent chargés sur dix mille chevaux arabes (*Peiver asp*, dix mille chevaux). On dit que son nom réel était Kaïs Lehoub; d'autres l'appellent Zohak, et d'autres encore Himyari. Les Persans lui ont donné le nom de *Deh ak* (les dix maux), parce qu'il a introduit dans le monde dix maux et coutumes cruelles, comme la torture, la pendaison et autres actes hideux; car *ak* signifie le mal, la calamité. Lorsqu'on a écrit ce nom à la manière des Arabes, on l'a très-bien changé en *Dsohak*, c'est-à-dire *le rieur*. On l'appelle encore Azdehak, à cause d'une maladie qu'il avait aux épaules, c'est-à-dire des serpents qui dévoraient les hommes. Djerir al Thabari dit que Peiverasp et Zohak étaient deux hommes différents, que Dieu envoya Noé à Zohak, et que celui-ci s'empara de la royauté quelques années après le déluge. Voici sa généalogie : Zohak était fils de Nedasp, ou, selon d'autres, d'Arvendasp, qui fut ministre de Thahmouras, et qui introduisit le jeûne et l'adoration de Dieu. Nedasp était fils de Rebigawen (?), fils de Beïadsereh (?), fils de Tadj, fils de Ferwal,

[1] Cette généalogie de la famille de Rustem est tirée du *Bahman-Nameh*.

fils de Siamek, fils de Meschi, fils de Kaïoumors. Tadj, qui était ainsi un des ancêtres de Zohak, fonda la race arabe, et s'établit à Babel. Un de ses fils épousa la fille de Feridoun, et s'établit dans le Kaboulistan; et Mihrab, le grand-père de Rustem (du côté de la mère), est un des enfants de cette fille (de Feridoun). Je n'ai trouvé aucune mention d'enfants de Zohak.

Aferidoun, fils d'Atfial. — Firdousi, dans son Livre des Rois [1], donne à son père le nom d'Abtin, et dans d'autres ouvrages on l'appelle Atfial. Voici sa généalogie telle qu'on la donne : Feridoun, fils d'Atfial, fils de Humayoun, fils du roi Djemschid; sa mère était [2] Ferireng, fille de Thehour, roi de l'île de Besla, dans le Madjin. Il eut trois fils, dont les deux aînés de Schehrinaz, sœur de Djemschid, ou, selon d'autres, d'une fille de Zohak, et le puîné d'Arnewaz, autre sœur de Djemschid [3]. Leurs noms sont Selm, Tour et Iredj, et les rois de Perse tirent leur origine d'Iredj, ceux des Turcs la dérivent de Tour, et les Kaisars sont la postérité de Selm, comme il sera montré en son lieu,

Minoutchehr. — Il y a une tradition qui lui donne pour père Tadj, fils de Feridoun, celui qui a rendu

[1] Voyez le Livre des Rois, t. I, p. 78.

[2] Firdousi l'appelle *Firanek*; voyez t. I, p. 78.

[3] Selon d'autres, c'étaient des filles de Djemschid; les man. de Firdousi varient beaucoup sur ce point. Voyez le Livre des Rois, t. I, p. 98.

navigable le Mihran[1]. Feridoun maria, selon Firdousi[2], la fille d'Iredj à un homme de sa famille, et Minoutchehr est issu de ce mariage. Selon une autre tradition, la fille d'Iredj eut de nouveau une fille que Feridoun épousa et qui mit au monde Minoutchehr. La Chronique de Thabari lui donne la généalogie suivante : Minoutchehr, fils de Mefesjer, fils de Wetrek, fils de Scherouseng, fils d'Irak, fils de[3] . . . . . ., fils de Ferseng, fils d'Ischek, fils de Fergouzek, fils d'Iredj, fils du roi Feridoun. Toutes les traditions sont unanimes là-dessus qu'il est descendant d'Iredj. Il eut pour fils Thasmasp, le père de Zab, comme je dirai plus tard. Il eut encore un autre fils, Newder, qui eut pour fils Thour et Kustehem Rastendaz (qui tire droit).

Newder. — J'ai déjà dit qu'il était fils de Feridoun. Hamzah d'Isfahan ne le mentionne pas dans sa Chronique; mais il est certain qu'Afrasiab le priva de son trône et le mit à mort, et le Livre des Rois[4] contient le récit complet de ces événements dont je parlerai en leur lieu. Mais il n'a régné que peu de temps avant d'être déposé.

Afrasiab. — Voici sa généalogie : Afrasiab, fils de Pescheng, fils de Raiesch (?), fils de Zadschem, fils de Tour, fils d'Aferidoun; sa mère . . . . .

[1] Voyez *Abou'lféda*, texte arabe, édition de MM. Reinaud et de Slane, p. 62, et *Édrisi*, traduction de M. Jaubert, p. 161.

[2] Voyez le Livre des Rois, t. I, p. 164.

[3] Nom illisible.

[4] Livre des Rois, tom. I, p. 382 et suiv.

Zab, fils de Thahmasp. — Les Persans l'appellent Zew ou Zeh. Quelques-uns disent qu'il était fils de Newder; mais la vérité est qu'il était fils de Thahmasp, fils de Minoutchehr. Djerir dit dans sa Chronique que, Minoutchehr étant fâché contre son fils Thahmasp, celui-ci s'enfuit dans un endroit éloigné. Or il avait pour femme une de ses parentes nommée Maderek, qui mit au monde Zab. Lorsque Minoutchehr eut nouvelle de cette naissance, il pardonna à son fils et le rappela. Il n'y a aucun doute que Zab était le petit-fils de Minoutchehr. Le Zab[1] supérieur et le Zab inférieur sont dénommés d'après lui, et c'est de son temps que Guerschasp forma un royaume indépendant (de la Perse); un fait dont le Livre des Rois et d'autres ouvrages ne font pas mention. Dieu sait la vérité.

LA DYNASTIE DES KEÏANIDES.

Keï Kobad. — Le premier roi de cette dynastie est Keï Kobad, dont j'ai lu la généalogie rédigée d'après Ibn Almokassim, Atha, Scha'bi et Daghfel, qui sont des *rawis* arabes. Voici ce que dit l'auteur : « Keï Kobad était fils de Zab, à qui les mages donnent le « nom de Zew. » Keï Kobad, selon une autre tradition, était fils de Keï Kameh, fils de Zew, ce qui est presque la même chose. Ses fils étaient Keï Kaous et Keï Peschin; ce dernier eut pour petit-fils Lohrasp, son frère Djamasp le sage, et Keï Arschisch,

[1] Voyez la Géographie d'Abou'lféda, texte arabe, p. 55.

que le *Tarikhi Keï-Bahmani* appelle Keï Arisch, et qui fut le père de Ke[illegible]heken.

Keï Kaous. — Il était, selon une tradition, fils de Keï Afreh, fils de Keï Kobad; mais la vérité est qu'il était fils de Keï Kobad. Tous les rois de cette famille ajoutent Keï à leurs noms depuis Keï Kobad, dont le nom propre était Kobad, et à qui Zal avait ajouté ce préfixe de Keï, qui signifie *souche*. Ses enfants étaient Siawusch et Feribourz; le nom de ce dernier est proprement Bourzferi; mais Firdousi a fait le commencement du nom de ce qui était sa fin, pour le faire entrer dans le mètre de son poëme. Il a fait la même chose en beaucoup d'autres cas. Keï Kaous avait encore un fils appelé Riwniz, qui fut tué à la bataille de Peschen [1].

Keï Khosrou. — Il était fils de Siawusch; sa généalogie est donc claire. Les Parsis le regardent comme un prophète à cause des belles sentences qui se sont conservées de lui, et dont je parlerai plus tard. Il n'eut pas d'enfants. Siawusch l'avait eu de Ferenguis, fille d'Afrasiab, comme il avait eu Firoud de Djerireh, fille, ou, selon d'autres, sœur de Piran Wiseh. Firoud était le frère aîné de Keï Khosrou.

Keï Lohrasp. — Keï Khosrou le nomma son successeur au trône. Voici sa généalogie : Keï Lohrasp, fils de Keï Menisch, fils de Keï Peschin, fils de Keï Kobad. Le Livre des Rois le fait descendre de Keï

[1] Peschen était fils de Guiv, fils de Keschwad, et a donné son nom à un combat célèbre entre les Iraniens et les Touraniens.

Kobad, par le seul intermédiaire de Keï Peschin, et toutes les traditions en font un oncle[1] de Keï Khosrou. Le nom de sa mère était Zerrin Tchinar (le platane d'or). La vérité est qu'il était fils de Keï Menisch.

Keï Gustasp. — Il était le fils puîné de Lohrasp; son frère aîné était Zerir. Il monta sur le trône du vivant de son père, et eut deux fils : Isfendiar (qu'il eut) de Kitayoun, fille du kaisar de Roum, et Beschouten, qui eut trente et quelques fils, qui, tous furent tués dans la guerre contre Ardjasp.

Keï Bahman. — Il était fils d'Isfendiar et d'Asnour, fille du roi Thalout. Son véritable nom était Ardeschir, et on l'appelait Keï Ardeschir Dirazenkil; mais il est plus connu sous le nom de Bahman. Un autre appellatif sous lequel on le désigne, est Dirazdast (longue main), parce que, quand il était debout et laissait tomber ses bras, sa main descendait au-dessous de la jarretière. C'est dans ce sens que Firdousi le désigne dans son Livre des Rois[2].

Quand il se tient debout et laisse tomber le bout de ses doigts, sa main descend jusqu'au-dessous du genou.

Son nom de Dirazenkil vient, selon une autre tradition, de ce qu'il avait ravagé des pays lointains,

[1] Le texte donne عمّ *oncle*, ce qui est faux sans doute; car, selon l'une des traditions, Lohrasp était petit-fils, selon l'autre arrière-petit-fils de Keï Khosrou. Il faut peut-être lire عمّ (مادرش) كيخسرو « Keï Khosrou était oncle de la mère de Lohrasp. »

[2] Voyez l'édition de Calcutta, p. 1228.

vers le midi, vers l'orient et dans le pays de Roum. Il eut un fils nommé Sasan, et une fille, Homaï. Il épousa Aberdokht, fille de Roboam, qui était fils de Salomon et un des princes de Jérusalem, et c'est à cause d'elle qu'il ordonna de relever le temple de cette ville.

Homaï Tchehrzad. — Il y a une différence d'opinions sur sa généalogie : les uns disent qu'elle était fille de Haret, roi d'Égypte, et épouse de Bahman, et que Bahman lui avait laissé dans son testament le trône à elle et à sa postérité. Les Parsis, au contraire, disent qu'elle était la propre fille de Bahman et de la fille du roi d'Égypte dont je viens de parler, qu'elle s'appelait Schemiran, fille de Bahman, avec le surnom de Homaï, et qu'elle devint enceinte (des œuvres de son père), ce qui, chez les Persans, ne passait pas pour un crime. C'est à cela que Firdousi fait allusion dans ces vers [1] :

Elle trouva grâce devant les yeux de son père, à cause de sa beauté, ce qui était conforme à la religion pehlwie, et c'est ainsi que Homaï, la lune brillante qui ravissait les cœurs, devint enceinte du roi.

Darab, fils de Bahman.—Il était donc, selon cette tradition, fils de Bahman et d'Homaï, laquelle le plaça, aussitôt après sa naissance, dans une boîte et le jeta dans l'eau; un foulon l'y trouva et lui donna

[1] Voyez l'édition de Calcutta, pag. 1247. Ce vers prouve que l'on prononçait également *pehloui* et *pehlewi*, et montre que la dérivation qui fait venir *pehlewi* de *pehlou*, « la frontière, » est parfaitement légitime.

le nom de Darab[1]. Il monta sur le trône quand il fut arrivé à l'âge d'homme.

Dara, fils de Darab. — Toutes les traditions le disent fils de Darab; c'est lui contre lequel Secander Roumi se révolta. Il avait un fils nommé Aschk, et tous ceux qui tiraient leur origine de la famille des Aschanides étaient les descendants de cet Aschk, et les Molouki Thewaief les reconnaissaient pour suzerains.

Iskender le Roumi. — C'est le même que Dsoul Karnain le second. Les Persans[2] disent que Dara demanda en mariage la fille de Filikous, roi des Grecs, qu'elle devint enceinte de lui, et qu'il la renvoya honteusement à son père, pour une raison que je dirai en son lieu, mais sans savoir qu'elle était enceinte. Lorsqu'elle mit au monde un fils, Filikous lui donna le nom d'Iskender et l'adopta, et reçut fort mal ceux qui disaient que Dara avait demandé en mariage sa fille, ce qu'il voulait tenir caché. Les Persans l'appellent Dara, fils de Darab, et racontent son origine de plusieurs manières fort différentes. Par exemple : l'auteur de l'*Iskender nameh*[3] dit que Nectanabous était roi d'Égypte et magicien, et qu'étant expulsé de son royaume il se rendit dans le pays des Grecs sous un déguisement. Il parvint, par ses

[1] Voyez Firdousi, édit. de Calcutta, pag. 1248.

[2] *Ibid.* pag. 1265.

[3] L'auteur de l'*Iskender Nameh*, mentionné ici, est Abou-Thaher de Tartessus, qui a puisé dans la rédaction alexandrine des contes grecs sur Alexandre le Grand.

ruses et son art magique, à s'introduire auprès de la fille de Filikous, dont le nom était Almokid, et eut d'elle un fils, Iskender. On raconte encore quelques autres histoires invraisemblables sur ce sujet; mais il n'y a pas de doute là-dessus que la mère de Sekander ne fût fille de Filikous. Djerir dit dans sa Chronique, que le Dsoul Karnaïn auprès duquel le prophète Khisr se rendit et avec lequel il chercha la fontaine de la vie, était contemporain d'Abraham; et qu'au contraire le Dsoul Karnaïn dont parle le Koran dans le chapitre de la Caverne [1], et qui bâtit la muraille de Gog et de Magog, vécut après Moïse, et est le même qu'Iskender Roumi, ou Makedouni, comme d'autres l'appellent; c'est lui qui est Dsoul Karnaïn le second, et j'en parlerai plus tard, s'il plaît à Dieu.

LES ASCHKANIDES ET LEUR GÉNÉALOGIE.

Cette famille a été dispersée de tous côtés, et c'est pourquoi on leur a donné le nom de Molouki Thewaïf (les rois des tribus). Je donnerai peut-être plus tard leur histoire, selon les récits qui se sont conservés. J'ai trouvé leur généalogie copiée séparément de la collection des traditions faites par Bahram, Môbed de Schapour; la voici :

Aschk, fils de Dara, fils de Darab.

Aschk, fils d'Aschk.

Schapour, fils d'Aderan, fils d'Aschk.

[1] *Koran*, sur. XVIII, vers. 85 et suiv.

Bahram, fils de Schapour.
Balasch, fils de Bahram.
Hormouz, fils de Balasch.
Neiseh, fils de Balasch.
Firouz, fils d'Hormouz.
Balasch, fils de Firouz.
Khesreh, fils de Weladan, fils de Balasch.
Ardewan, fils de Balasch.
Ardewan le Grand, fils d'Aschkanan.
Khesreh, fils d'Aschkanan.
Beh Aferid, fils d'Aschkanan.
Balasch, fils d'Aschkanan.
Nersi, fils d'Aschkanan.
Ardewan le Petit, ou le Dernier.

D'autres traditions changent deux ou trois de ces noms. Par exemple : le Siar al-Molouk écrit Aderwan au lieu d'Ardewan; *Afdoum* signifie *le dernier*. Voici sa généalogie (selon cet auteur) : Aderwan, fils de Boudasp, fils d'Ascheh, fils de Weled Aderwan, fils d'Ascheh, fils d'Aschghan. Le Ardewan dont il veut parler est Ardewan le Grand. Dieu seul connaît la vérité.

باب التّاسع

در نسق پادشاهان عجم به سه فصل

فصل اوّل

از باب نهم در نسبت ملوك عجم

اوشهنج بدانکه پادشاهان عجم را اگرچه همه نسل ایشان بهوشنگ وکیومرث باز شود برین طبقه اند ایشان برین سان طبقهٔ پیشدادان طبقهٔ کیانیان طبقهٔ اشکانیان طبقهٔ ساسانیان و اوّل نام پیشداد بر هوشنگ افتاد از جهت آن که نخست داد او کرد و میانجی مردم و اوشهنج نیز خوانندش از بعد کیومرث پادشاهی او کرد ونسب او چنین است بعد ما که اندر نسب نیز هرگز خلاف سپری نشود امّا آنچ در چند کتب موافق باشد اعتماد بتوان کرد اوشهنج بن فرواك بن سیامك بن مشی بن کیومرث وبروایتی گویند پسر مهلائیل بود نبیرهٔ آدم و فردوسی پسر سیامك گوید در شاهنامه پارسیان گویند هوشنگ ویکرت برادرش هردو پیغمبر بوده اند والله اعلم

طهمورث ریباوند معنی ریباوند آن باشد که سلاح

تمام دارد واورا دیوبند نیز گویند در شاهنامه چنانست
که پسر هوشنگ بود ونسب او چنین یافتیم طهمورث
بن ویجهان بن ابورکهد بن هورکهد بن اوشهنج

جمشید نام او جم بود امّا آن [1] نیکوئی و روشنائی که
ازوی تافتی جمشید گفتندش وشید روشنی [2] باشد
چنانک آفتابرا خور گویند وخورشید یعنی آفتاب روشن
اندر شاهنامه پسر طهمورث گفتست ولیکن درستترست
که برادرش بودست ونسب [3] ظاهرست فرزندش تور
بود از پری چهره دختر زابل شاه و دیگر دو پسر از
دختر ماهنک مالك ماچین یکیرا نام بتوال ودیگری را
همایون وآبتین از همایون بزاد که پدر آفریدون بود
وبدیگر روایت نام این پسران فانك بود ونونك گوید
واز تور شیداسپ بزاد وطورك پسر شیداسپ بود وشم
پسر طورك و اثرط پسر شم وسهم نیز گویند پس
گرشاسف از اثرط بزاد وگرشاسف را از دختر ملك
روم نریمان بزاد وسام پسر نریمان بود واز دختر ملك
مصر نام او نفیطی ماهوراج یعنی بانوه بانوان سام را زال

[1] Il faut lire امّا از آن.

[2] Il faut lire روشن.

[3] Le manuscrit répète ونسب, évidemment par erreur.

بزاد و از دختر شاه کابل بود رودابه زال‌را رستم بزاد و از دیگر زواره و رستم را از خالهٔ شام کیقباد فرامرز بزاد وبانوگشاسپ وزربانو وایشان سخت دلاور ومبارز و از فرامرز آذربرزین باز ماند از پسران و از زواره فرهاد وتخواره وبعد ازین نام کس بر نیامد ازین تخم ودیگر فرزندان بوده اند جمشیدرا ولیکن ذکری نگفتست

ضحاك پیوراسپ اورا پیوراسپ خوانند وگویند پیور اسپ تازی بهرهٔ از زر وسیم پیش وی جنیبت کشیدندی و اندر اصل نام او قیس لهوب گویند وضحاك وحمیری نیز خوانندش وپارسیان ده آك گفتندی از جهت آن که ده آفت ورسم زشت درجهان آورد از عذاب وآویختن وفعلهای پلید وآکرا معنی زشتی وآفتست پس چون معرّب کردند سخت نیکو آمد ضحاك یعنی خندناك[1] و اژدهاك نیز گفتند سبب آن علّت که بر کتف بود یعنی اژدها اند که مردم را بیوبارند و اندر آن تاریخ جریر گوید پیوراسپ دیگر بود وضحاك دیگر ایزد تعالی نوحرا پیش وی فرستاد و از بعد طوفان بسالها ضحاك پادشاهی بگرفت امّا نسب او

[1] Le manuscrit lit خبدناك, mais les points ont été ajoutés après coup et ne méritent aucune attention.

چنین بود ضحاك بن نداسپ واروندا سف نیز گویند واو وزیر طهمورث بود وروزه داشتی وخدایرا تعبّد کردن ازوی خاست بن ربمکاون [1] بن ماد سره بن تاج بن فروال بن سیامك بن مشی بن کیومرث وتاج جدّ او بود که عرب از نسل او اند وبزمین بابل نشست فرزندش دختر فریدون بزنی کرد ویکی بزمین کابلستان افتاد ومهراب که جدّ رستم بود از فرزندان این دخترست واز پسران ضحاك هیچ جایگاه ذکر نیافته ام

آفریدون بن اتغیال اندر شاهنامه آبتین گوید پدر آفریدون را وبدیگر نسختها اتغیال ونسب را ذکر کرده شد فریدون بن اتغیال بن همایون بن جمشید الملك ومادرش فرنك بود دختر طهور ملك جزیرهٔ بسلا ماچین اندرونی اورا سه پسر بودند دو مهتر از شهرناز خواهر جمشید وبروایتی گویند ایشان از دختر ضحاك زادند وکهترین پسر از ارنواز خواهر جم ونام ایشان سلم وتور وایرج ونسب پادشاهان عجم بایرج باز شود وترکان بتور وقیصرانرا بسلم چنانك خود بجایگاه معلوم گردد .

منوچهر بروایتی گویند از فرزندان تاج بن فریدون

[1] Les points manquent dans le manuscrit.

بودست آنك رود مهران کشادست در شاهنامه گوید فریدون دختر ایرج بخویشی داد ومنوچهر بزاد وبروایتی گویند دختر ایرج هم دختری بزاد و فریدون بزن کردش ومنوچهر بزاد و در تاریخ جهر نسب وی چنین گوید منوچهر بن مغمجر بن وترك بن شروسنك بن ایراك بن بمك بن فرسنك بن اشك بن فركوزك بن ایرج بن فریدون الملك بهمه روایت نبیرهٔ ایرج بودست و فرزندش طهماسپ بود که پدر بودست زاب را وخود گفته می شود دیگر پسر نوذر بود پدر طوس وکستهم راست انـــــداز

نوذر پسر منوچهر بود چنانك گفتم در تاریخ حمزه الاصفهانی هیچ ذکر ندارد اما پادشاهی افراسیاب ازوی بستد واورا بکشت و اندر شاهنامه شرح تمام دارد بجائی خویش گفته شود لیکن نه بس مدّت پادشاهی کرد مگر از آن وضع کردست

افراسیاب نسب او چنینست افراسیاب بن پشنك بن رانش بن زادشم بن تور بن آفریدون ومادرش[1]......

زاب بن طهماسپ پارسیان اورا زو خوانند وزه نیز

[1] Il y a une omission dans le manuscrit, mais sans lacune visible. Le copiste a évidemment sauté quelques lignes.

گفته اند وبعضی گویند پسر نوذر بود وحقیقت
آنست که پسر طهماسپ بن منوچهر بود واندر تاریخ
جریر چنانست که منوچهر برین پسر خشم گرفت
واز پدر بگریخت بدور جائی واورا زنی بود از قرابت
نام او مادرك. پس زاب ازوی بزاد چون منوچهر بشنید
از پسر خشنود گشت واورا باز خواند در نبیرهٔ منوچهر
شکی نیست وزاب الاعلی وزاب الاسفل بوی باز خوانند
واندر روزگار او گرشاسف بر طرفی پادشاهی کردست
امّا در شاهنامه ودیگر کتب شرحی ندارد والله اعلم
بالصّواب

طبقهٔ کیانیان

کیقباد نخستین ایشان کیقباد بود واندر نسب
چنان خواندهم از ابن المقفّع وعطا وشعبی ودغفل که
صاحب روایت عرب اند کذا قال صاحب النّسخة قال
کان کیقباد ابن الزّاب الذی یقال له المجوس زو وبروایتی
گویند پسر کیکامه بود وکیکامه پسر زو بهم نزدیکست
فرزندش کیکاوس وکی پشین واو جدّ لهراسف وبرادرش
جاماسپ حکیم بود وکی ارشش وکی آرش در تاریخ کی
بهمنی گویند وآنست که پدر کی شکن بود

کیکاوس بروایتی گویند پسر کی افره بن کیقباد بود و حقیقت آنست که خود پسر کیقباد بود و این طبقه را کی در نام همه پادشاهان آوردند از وقت کیقباد و این سخن از زال برخاست که قباد را کی لقب نهاد یعنی اصل و فرزندش سیاوش بود و دیگر فریبرز و نام او برزفری بودست فردوسی درآن تقدیم و تاخیر کرد تا در وزن شعر آمد وچنین بسیار کردست و دیگری پسر ریونیز نام بود که در رزم پشن کشته شد

کیخسرو پسر سیاوش بود نسب ظاهر است و پارسیان گویند پیغمبری مرسل بودست از آثارهای خوب او چنانک گویم و اورا هیچ فرزند نبود وسیاوشرا همچنین کیخسرو بود از فرنگیس دختر افراسیاب وفرود از جریره دختر پیران ویسه و بروایتی گویند خواهر بود پیران را و فرود مهتر بود از کیخسرو

کی لهراسف کیخسرو اورا بر پادشاهی خلیفة کرد و نسب او چنین بود کی لهراسف بن کیمنش بن کی پشین بن کیقباد و در شاهنامه پس[1] ازو بدین کی پشین گوید و بهمه روایت عمر کیخسرو بودست ومادرش

[1] Je crois que le texte est corrompu dans ce passage, non parce que la construction de la phrase est obscure, ce qui n'est que trop

زرّين جنار نام بود و درست تر آنست که پسر کیمنش بودست

کی گشتاسف پسر کهتر بود لهراسف را و زریر مهتر بود و بزندگانی پدر پادشاهی بگرفت و پسر اسفندیار از کتایون دختر قیصر روم و دیگر پسر بشوتن بود و اورا سی و اند پسر بودند که به حرب ارجاسف در کشته شدند

کی بهمن پسر اسفندیار بود و مادرش را نام اسنور بود از فرزندان طالوت الملك و نام او اردشیر بود کی اردشیر دراز انکل خوانندی اورا و بهمن معروفست و اورا

commun dans cet ouvrage, mais parce que le Livre des Rois ne dit pas ce qu'on lui fait dire ici. Voici le passage de Firdousi :

که لهراسپ بد پور اورند شاه
که اورا بدی آنزمان نام وجاه
همر اورند از تخمهٔ کی پشین
که کردی پدر بر پشین آفرین
پشین بود از تخمهٔ کیقباد
خردمند شاهی دلش پرزداد

(Édition de Macan, pag. 1187.)

Lohrasp était fils d'Awrend-Schah qui, dans ce temps, eut un nom et un trône. Awrend était de la race de Keï Peschin, lequel avait été béni par son père. Peschin était de la race de Keï Kobad, qui fut un homme de sens et un roi dont le cœur était rempli de justice.

دراز دست نیز گویند سبب آن که بر پای استاده دست فرو گذاشتی از زانو بند بگذشتی واندرین معنی فردوسی از شاهنامه گفتست بیت

چو بر پای بودی سرانگشت اوی
ززانو فروتر بدی مشت اوی

و بروایتی گویند دراز انکل از بهر آن گفتند که غارت بدور جایگاه کرده در جنوب ومشرق وروم واورا پسری بود نامش ساسان ودختری همای ودخترورا [1] رحبعم بن سلیمان بزن کرد نام او ابردخت واو از جملهٔ امیزان بیت المقدّس بود وسبب اورا بهمن فرمود که بیت المقدّس آباد بازکردند

همای چهرزاد در نسب او خلافست بعضی گویند دختر حارث بود ملك مصر وبهمن وصیت کرد که پادشاهی اورا باشد وآنرا که ازوی زاید واو زن بهمن بود وپارسیان گویند او خود دختر بهمن بود وازین زن زاد که دختر ملك مصر بود واورا شمیران بنت بهمن نام بود بلقب اورا همای خواندی آبستن گشت

[1] La construction est irrégulière et devrait être : ودختر رحبعم بن سلیمان را, mais cette licence n'est pas plus grande que beaucoup d'autres que l'auteur prend.

و ایشان روا داشته اند و اندرین حکم فردوسی گفته است

پدر در پذیرفتش از نیکوی
بدان دین که خوانند همی پهلوی
همای دلافروز تابنده ماه
چنان بد که آبستن آمد زشاه

داراب بهمن بعدین روایت پسر بهمن بود از همای واورا چون بزاد در صندوق نهاد ودر آب انداخت گازری بیافتش و داراب نام کرد وچون بمردی رسید پادشاهی یافت

دارای بن داراب پسر داراب بود جزین روایت نیست وآنست که سکندر رومی بروی خروج کرد و اورا پسری بود نام او اشك وهرچه از اشکانیان نسب نویسند فرزندان این اشك بوده اند و ملوك طوایف ایشانرا بزرگ داشتندی

اسکندر الرّومی وهو ذو القرنین الثّانی نزدیك فارسیان چنانست که دارا دختر فیلقوس ملك یونانرا بخواست وازو بار گرفت پس از جهت سببی که بجایگاه خویش گفته شود خوارمایه کاری اورا پیش پدر فرستاد تا دانسته که آبستن است چون بزاد فیلقوس اورا

سکندر نام کرد گفت پسر منست عیب داشت که گوید دارا دخترشرا خواست و بپوشید ومردمان فارس اورا دارا بن داراب [1] خوانند وبسیارگونه روایت کنند اندر نسب او در سکندر نامه گوید بختیانوس [2] ملك مصر جاذ [3] بود چون از پادشاهی بیفتاد بزمین یونان رفت متنکّر و حیلتها کرد تا خودرا بدختر فیلقوس رسانید بجادوئ نام وی المقید وازوی سکندر بزاد وچون روایت دیگر نا معقول گویند در مادر او که دختر فیلقوس بود شك نیست واندر تاریخ جریر چنانست که آن ذو القرنین که خضر علیه السلام با وی بود وطلب آب حیوان کردند اندر عهد خلیل الرّحمن بود این ذو القرنین که ذکر او در قرآن مجیدست بسورة الکهف اندر وسدّ یاجوج وماجوج بست از بعد موسی عم بود این سکندر رومی است وماقدونی نیز گویند واورا ذو القرنین الثّانی خوانند وشرح داده شود بجایگاه خویش ان شا الله تعالی وحده العزیز

[1] Il faut probablement lire : بن دارا بن داراب.

[2] La ponctuation de ce mot est évidemment fausse, et il faut lire نختنابوس *Nectanabous*.

[3] Il faut lire جادو.

صفت اشکانیان و نسب ایشان بجمل

ایشان پراگنده بودند هم جایگاه از بهر آن ملوك طوایف خواندندند سیر ایشان بجایگاه توان از آنچ[1] ذکر کرده دارد و نسب برین جمله یافتیم که بتفصیل نوشته شد از روایت بهرام موبد شاپور

أشك بن دارا بن داراب

اشك بن[2] اشكان

شاپور بن آذران بن اشك

بهرام بن شاپور

بلاش بن بهرام

هرمز بن بلاش

نرسه بن بلاش

فیروز بن هرمز

بلاش بن فیروز

خسره بن ولادان بلاشان

اردوان بن بلاشان

اردوان بزرگ بن اشکانان

[1] Il y a ici évidemment une omission, quoiqu'il n'y ait pas de lacune dans le manuscrit.

[2] Il y a ici double emploi, et il faut lire ou اشك اشكان ou اشك بن اشك ; probablement le premier.

خسره بن اشكانان

به آفريد بن اشكانان

بلاش بن اشكانان

نرسى بن اشكانان

اردوان كوچك آفدم[1]

و بديگر روايت ازين نامها دو سه بگردد و اردوانرا در سير الملك آذروان نوشتست آفدم يعنى آخر و نسب او چنين گويد آذروان بن فوداسف ابن آشه بن ولد آذروان بن آشه بن اشغان و بدين اردوان بزرگرا ميخواهد والله اعلم

[1] Il faut écrire آفدم et non pas آقدم, comme le manuscrit porte quelquefois. آفـــدم *áfdoum* signifie en pehlewi *le dernier* (voyez le *Boundehesch*, chap. xv, manuscrit d'Anquetil). On se sert quelquefois, mais rarement, du même mot en persan, avec une forme un peu différente, بافدم, mais dans le même sens.

(La suite à un prochain numéro.)



NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séances des 11 décembre 1840 et 8 janvier 1841.

M. Garcin de Tassy communique au Conseil une notice sur la science de *l'Ims-Allah* (nom de Dieu) par M. l'abbé Bargès.

M. Kasimirsky, récemment revenu de Perse, est invité par le Conseil à lui communiquer quelques détails sur son voyage. M. Kasimirsky s'engage à réunir ses notes et à en présenter le résumé à la Société.

M. De Brière écrit pour annoncer qu'il va ouvrir un cours public et gratuit sur les hiéroglyphes égyptiens et les religions anciennes.

M. Triven, avocat, maintenant médecin à Mexico, écrit pour demander à entrer de nouveau en relations avec la Société, dont il est ancien membre, et indique la voie par laquelle il désire recevoir dorénavant le Journal asiatique.

M. Garcin de Tassy lit un extrait de lettre de M. d'Abadie sur les termes de marine en arabe.

Le même membre donne lecture d'une note de M. l'abbé Bargès sur la cathédrale d'Alger.

M. Biot lit une note sur la guerre de l'Angleterre avec la Chine.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Séances des 11 décembre 1840 et 8 janvier 1841.

Par l'auteur. *Le Bhâgavata Purâna* ou *Histoire poétique de Krichna*, traduit et publié par M. E. Burnouf, membre de

l'Institut. Tom. I. Imprimerie royale, 1840, in-4°; ouvrage faisant partie de la Collection orientale.

Par la famille de l'auteur. *Voyage dans l'Inde*, par Victor JACQUEMONT, de 1828-1832. 27° et 28° livraisons. In-4°.

Par l'auteur. *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves, Russes, Serbes, Bohêmes, Polonais, Lettons, considérées dans leur origine indienne, leurs anciens monuments et leur état présent*, par P. G. EICHHOFF. Paris, Cherbuliez, in-8°.

Par l'auteur. *Histoire des Mongols de Russie*, par M. DE HAMMER-PURGSTALL. 1 vol. in-8°. Pest, 1840.

Par l'auteur. *Exercices polyglottes*, 2° partie. Thèmes allemands, suivis d'un Traité complet sur le genre des substantifs allemands, par le docteur JOST, auteur de la Grammaire polyglotte. Paris, in-8°.

Par l'auteur. *Catalogus librorum manuscriptorum qui in bibliotheca senatoria civitatis Lipsiensis asservantur*, edidit Æm. Guill. Rob. NAUMANN. 1 vol. in-4° avec *fac-simile*, 1838.

Par l'auteur. *Bibliotheca orientalis.* (Pars 1. *Libros continens Arabicos, Persicos, Turcicos.*) Edidit Jul. Theodorus ZENKER. Leipsick, 1840, in-8°.

Par les auteurs. *Épistémonie, ou Tables générales d'indication des connaissances humaines*, par MM. VANDERMAELEN et le docteur MEISSER. In-8°. Programme.

Par l'auteur. *Description des médailles du cabinet de M. de Magnoncourt*, par Adrien DE LONGPERRIER. In-8°; 1 volume. Paris, 1840.

Par l'Académie. *Mémoires de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg.* VI° série, sciences politiques, histoire et philologie. Tome IV, 4° et 5° livraisons. In-4°.

Par l'Académie. *Recueil des actes des séances publiques de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg.* Années 1838 et 1839. 2 vol. in-4°.

Par la Société. *Transactions of American Philosophical Society held at Philadelphia.* Vol. VII; new series, part. 1. In-4°.

Par la Société. *Bulletin de la Société de Géographie.* Numéro de décembre 1840.

Plusieurs numéros du *Journal de Smyrne*, de l'*Écho de l'Orient*, du *Moniteur ottoman*, du *Journal du Kaire* et du *Journal de Candie*.

Par l'éditeur. *L'Orient européen, social, religieux et littéraire*, revue mensuelle, 1[re] livraison. Paris, rue du Dragon, 24.

Par les éditeurs. *Journal des Savants*. N° de décembre. In-4°.

Par l'auteur. *Études sur les montagnes et les cavernes de la Chine, d'après les géographes chinois*, par Éd. Biot. (Extrait du Journal asiatique.)

Sur l'enchaînement des trois règnes de la nature, extrait de l'auteur arabe Kazwiny, par J. J. Clément-Mullet. In-4°. (Extrait du Journal asiatique.)

Le célèbre orientaliste docteur John Borthwick Gilchrist, membre étranger de la Société asiatique de Paris, est mort dans cette dernière ville le 9 janvier. Nous donnerons un article nécrologique, dans un de nos prochains cahiers, sur cet homme recommandable à tant de titres.

NOTICE SUR LA CATHÉDRALE D'ALGER EN 1839;

PAR M. L'ABBÉ BARGÈS.

Marseille, 20 août 1840.

La mosquée que les autorités musulmanes consentirent à abandonner au culte de la religion catholique, dans les premières années qui suivirent la conquête d'Alger, est, sans contredit, le plus riche et le plus élégant des édifices religieux de cette ville. La date de sa construction ne remonte pas au delà du siècle dernier. On voit, sur le côté méridional de son enceinte, une inscription qui porte l'année 1210 de l'hégire, et cette date correspond à l'année 1795-96 de notre ère; ce fut sans doute à cette époque, peu éloignée de nous, qu'on

acheva de décorer intérieurement la mosquée dont il s'agit, car, dans une autre inscription qui se trouve placée au-dessus de la grande porte, on lit distinctement le millésime 1209, et c'est, je crois, l'année où l'on termina la construction des murs, du dôme, du minaret, et des parties principales du monument. Sa forme est celle d'un parallélogramme surmonté vers le centre d'une coupole, laquelle est éclairée par quatre grandes fenêtres. Des colonnes de marbre blanc, de trois pieds environ de diamètre et de dix de longueur, soutiennent les murs de la coupole, et forment de chaque côté du temple une galerie en guise de nef. Au-dessus de chaque galerie, excepté dans la partie orientale de la mosquée, règne une tribune, munie d'une balustrade en bois, fort légère et travaillée avec beaucoup d'art : une place y est réservée au gouverneur et à sa famille, et il s'y rend de son palais, qui est attenant au temple, par une porte de communication. Des armoires ont été pratiquées çà et là le long des murs, et sont fermées par des portes de bois, composées de plusieurs pièces de rapport, chacune d'une couleur différente. Les parois intérieures sont revêtues, jusqu'à la hauteur de la tribune, de carreaux de porcelaine blanche et bleue, qui produisent le reflet le plus singulier sur les yeux de ceux qui entrent. La chaire, adossée à une colonne, est ornée de sculptures d'une délicatesse et d'un fini remarquables. Dans l'épaisseur du mur oriental l'on a creusé une espèce de niche de dix pieds de hauteur sur quatre de largeur; cette niche, appelée en arabe *mihrab*, est destinée à conserver le Coran et à marquer la *kiblah*, ou l'endroit vers lequel les musulmans doivent se tourner durant leurs prières : le mufti a coutume de se placer devant cette niche lorsqu'il récite des oraisons qui doivent être répétées par les assistants, et c'est là aussi où il se recueille et où il implore le secours d'Allah, avant de monter en chaire pour faire la *khotbah* ou prône. Aujourd'hui, un autel est dressé devant le *mihrab*, et une statue de la Vierge en occupe le fond. A quelques pas de là surgit le maître autel, dont la richesse est en harmonie avec le reste du

temple : il offre plusieurs espèces de marbres précieux, des sculptures élégantes et des formes gracieuses. Une balustrade sépare le sanctuaire du reste de l'édifice; il est orné, d'un côté, par le banc des marguilliers, et, de l'autre, par le trône épiscopal. L'on entre dans la cathédrale par deux portes; l'une est ouverte sur une grande place; l'autre se trouve placée vers l'un des angles du mur méridional, faisant face à une rue étroite, mais très-fréquentée. A côté de la façade occidentale de la mosquée s'élève un minaret de forme quadrangulaire et terminée en flèche; une croix en surmonte la sommité, et semble triompher au milieu des mille croissants qui l'environnent de toutes parts.

Mais ce qui frappe le plus, en entrant dans la mosquée, ce sont les inscriptions presque colossales qui en ornent les parois; elles contiennent des sentences tirées pour la plupart du Coran, et propres à réveiller la foi d'un disciple du Prophète et à lui inspirer du respect pour le lieu saint. Les lettres n'ont pas moins de trois à quatre pieds de long; elles sont en bois doré et appartiennent à l'écriture appelée *neskhi*; malgré leur grandeur, elles offrent une légèreté et une élégance remarquables; entrelacées les unes dans les autres, elles se dessinent, d'une manière fort agréable à l'œil, sur un fond de couleur jaune, verte ou noire. Comme ces inscriptions n'ont pas encore été expliquées, nous allons ici en donner le sens.

Inscription qui décore le côté oriental du mur de la coupole.

قال الله تبارك وتعالى اسّس المسجد على لتقوى

Allah (soit-il béni et exalté!) a dit : «C'est sur la piété que sont «bâtis les fondements de la mosquée.» (*Coran*, sur. IX, v. 110.)

Inscription qui se voit sur le côté septentrional du mur de la coupole.

وانّ المساجد لله فلا تدعوا مع الله احدًا

Les temples appartiennent à Allah; ne lui associez donc personne. (*Coran*, surate *des Djinn*.)

Inscription qui se trouve sur le côté occidental du mur de la coupole.

ان الصلوة كانت على المومنين كتابا موقوتا

Il faut que la prière soit pour les fidèles un ordre qu'ils doivent accomplir dans son temps. (*Coran*, surate *des Femmes*.)

Inscription du côté méridional du mur de la coupole.

حافظوا على الصلوات والصلوة الوسطى وقوموا لله قانتين

Acquittez-vous exactement de vos prières, surtout de la prière du milieu du jour, et soyez constamment appliqués à servir Allah. Année 1210.

Inscription qui se trouve dans le mihrab.

كلما دخل عليها زكريا المحراب وجد عندها رزقا قال يا مريم انى لك هذا قالت هو من عند الله ان يرزق من يشاء بغير حساب

Toutes les fois que Zacharie entrait dans l'appartement secret (de Marie), il voyait auprès d'elle de la nourriture : « D'où vous « vient, demanda-t-il, cette nourriture ? — C'est un bienfait du ciel, « répondit Marie ; il nourrit abondamment ceux qu'il veut. » (*Coran*, surate *la famille d'Amran*.)

Inscription qui se trouve sur les deux côtés du mihrab.

A droite :

يمليخا مكسلينا مثلينا مرنوش دبرنوش

Yamlikha, Makchelina, Methlina, Marnousch, Dabarnousch.

A gauche :

شاذنوش كفسططيوش قطمير

Chazenousch, Kofaschtetiousch, Kitmir.

Ce sont les noms des *sept dormants*, ou de sept jeunes nobles d'Éphèse, qui, suivant la croyance musulmane, s'é-

tant sauvés dans une caverne, non loin de cette ville, durant une persécution contre les Chrétiens, s'y endormirent si profondément qu'ils ne se réveillèrent qu'au bout de trois cents ans, pour prophétiser la venue prochaine de Mahomet. Durant ce long sommeil, Kitmir, leur chien fidèle, resta couché à l'entrée de la caverne et veilla à la sûreté de ses maîtres. On dit que, pour le récompenser de son zèle, le Prophète l'a mis en paradis, à côté de l'âne de Balaam, et qu'il lui a confié la garde des lettres missives et des correspondances. Les noms des sept dormants sont regardés comme de puissants talismans qui mettent l'objet sur lequel ils sont tracés à l'abri des coups du sort, des voleurs, du feu et de l'eau. Il est dit dans un manuscrit arabe de notre collection, qui traite de la vertu des talismans :

فقل اسماء اصحاب الكهف فانها لو كتبت على باب دار
لم يحرق وعلى متاع لم يسرق وعلى مركب لم تغرق

Récitez les noms des gens de la caverne, car, s'ils sont écrits sur la porte d'une maison, la maison ne sera point dévorée par les flammes; s'ils se trouvent sur un meuble quelconque, il ne sera point la proie des voleurs; si on les trace sur un navire, il ne sera point exposé aux tempêtes.

Il paraît que ces noms merveilleux ont beaucoup perdu, de nos jours, de leur efficacité; car, s'ils avaient eu quelque pouvoir, ils auraient sans doute empêché que la mosquée sur laquelle ils ont été inscrits ne tombât entre les mains des profanes chrétiens.

Au reste, l'on peut voir sur l'histoire des sept dormants la surate XVIII du Coran, intitulée سورة الكهف *Surat el-kehef.* Les Grecs célèbrent la fête de ces saints le 4e d'août; ils les appellent, dans leur Ménologe : *Maximilianos, Exacoustôdianos, Jamblicos, Martinianos, Dhionysios, Antoninos* et *Constantinos.* Dans quelques manuscrits, on lit *Joannis* au lieu de *Antoninos.* Rien de plus curieux que la légende grecque des

sept dormants d'Éphèse ; elle n'est guère moins fabuleuse que celle qui a été adoptée par les musulmans : on peut la lire dans une Vie des saints de toute l'année, imprimée à Venise en 1819, et intitulée : Συναξαριστὴς τῶν δώδεκα μηνῶν τοῦ Ἐνιαυτοῦ, tom. II, pag. 233.

Le martyrologe romain n'est pas tout à fait d'accord avec le calendrier des Grecs sur les noms des sept martyrs d'Éphèse : il y sont appelés *Maximilianus*, *Malchus*, *Martinianus*, *Dionysius*, *Joannes*, *Serapio* et *Constantinus*.

Sur un sceau en agate verte, appartenant à M. Lajard, et décrit par M. Reinaud dans sa Description des Monuments musulmans, etc. t. II, p. 39, les noms des sept dormants sont écrits de la manière suivante :

مكسلمينا يمليخا مرنوس مسليبا دبرنوس سبارنوس

كفسططوس قطمير

Maksilmina, Yamlikha, Marnous, Messilyya, Dabarnous, Sabarnous, Cofastetous, Kitmir.

Il existe, d'ailleurs, plusieurs autres versions de ces noms célèbres dans l'Orient, et le *Camous*, dictionnaire arabe fort connu, en cite jusqu'au nombre de sept, c'est-à-dire autant que l'on compte de *dormants*. (Voyez le *Camous*, au mot *kehef*.)

Au-dessous des cinq premiers noms des sept dormants et à la droite du mihrab, on lit :

يا فتاح يا وهاب

O victorieux ! ô libéral !

Cette inscription est double, et peut se lire également, soit en allant de droite à gauche, soit en procédant de gauche à droite. Les lettres qui la composent sont entrelacées les unes dans les autres, et forment des arabesques qui arrêtent les regards des curieux.

Le nom d'Allah, الله, celui de Mahomet, محمد, ceux

des cinq premiers khalifes : Abou-Bekr, ابو بكر, Omar, عمر, Othman, عثمان, Aly, على, Hassan, حسان, et le nom de Hossein, حسين, fils d'Aly, sont inscrits en lettres d'or sur un fond d'azur, à la hauteur de la naissance de la coupole, et servent d'ornements à cette partie du temple.

Dans l'espace qui sépare chacune de ces inscriptions, on lit : ما شا الله *ma cha' Allah,* « à la volonté de Dieu. »

Ces mêmes mots sont sculptés sur la porte méridionale de la mosquée.

Au-dessus du mihrab, et derrière le tableau du maître autel, on découvre à droite ces paroles :

انّا فتحنا لك فتحا مبينا

Certes, nous t'avons accordé une victoire éclatante. (*Coran,* surate *la Victoire.*)

Le reste de l'inscription est caché par le tableau, mais nous conjecturons que les mots qui viennent après, sont la suite du verset du Coran d'où l'inscription a été tirée, ou bien qu'ils sont accompagnés de ces autres mots qui terminent quelquefois les inscriptions, lorsqu'elles commencent de la même manière que celle-ci :

وفتحت السمآء فكانت ابوابا لا فتا الّا على لا سيف الا ذو الفقار ،

Le ciel s'est ouvert, et il s'y est formé des portes. Il n'y a de héros qu'Aly, et de sabre que Dhou'lfécar.

Ces dernières paroles : *il n'y a de héros, etc.* sont une tradition de Mahomet en l'honneur de son gendre. *Dhou'lfécar,* mot qui signifie *le pourfendant,* est le sabre que le Prophète livra à Aly, son gendre, au combat d'Ohod, et avec lequel celui-ci exécuta dans la suite ses principaux exploits. Sur un rouleau arabe que nous possédons, cette arme est représentée, tantôt avec une seule pointe, et tantôt avec deux.

Au-dessus de la porte orientale de la mosquée est adossée

au mur une table de marbre blanc, sur laquelle trois figures ovales sont tracées ; on lit, dans la première, à droite :

قال الله تبارك و تعالى فى كلامه القديم

Allah a dit (qu'il soit béni et exalté!) dans les anciennes écritures.

Dans celle du milieu :

بسم الله الرحمن الرحيم

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

Et dans la dernière, à gauche :

انّ الصلوة كانت على المومنين كتابا موقوتا

Que la prière soit pour les fidèles un ordre qu'ils accomplissent dans son temps.

C'est la répétition du verset du Coran qui se voit dans l'intérieur de la mosquée, sur le côté occidental du mur de la coupole

Le fronton qui couronne la porte méridionale est orné de deux inscriptions, qui sont également gravées sur une grande table de marbre blanc. La première est couverte, en grande partie, de boue et de plâtre, et l'on ne peut guère y déchiffrer que les mots : حسين باشا *Hussein Pacha*, et la date ١٢٠٩ ; l'autre commence par ce verset du Coran :

سلام عليكم الذين صبرتم

Salut à vous qui avez souffert, etc.

Grâce au zèle éclairé du prélat qui gouverne le diocèse de l'Algérie, le monument que nous venons de décrire n'a encore subi aucune modification essentielle, et nous osons espérer que sa transformation en temple chrétien n'amènera jamais aucune espèce de changement capable de faire naître des regrets dans les cœurs des véritables amis des beaux-arts.

NOTE ADDITIONNELLE

AU SECOND ARTICLE SUR LE MÉMOIRE DE M. FR. BOPP : *DIE CELTISCHEN SPRACHEN, ETC.*, INSÉRÉ DANS LE CAHIER DE NOVEMBRE 1840, PAGE 399[1].

Ce qui importe avant tout, pour l'examen de cette question obscure, c'est de rechercher quelles ont été les formes anciennes de l'article irlandais. Or on est bientôt conduit à reconnaître que la forme *an* est comparativement moderne. Employée exclusivement dans la version de la Bible, on la trouve déjà, dans les Annales des IV Maîtres, alternant avec les formes *in, inn* et *ind;* mais, à mesure que l'on remonte vers les monuments plus anciens de la langue, les deux dernières deviennent de plus en plus prédominantes. La forme *ind*, qui paraît la plus complète, se rencontre simultanément avec les autres sans qu'on puisse bien découvrir une raison spéciale pour son emploi. Si le *d* final de *ind* ne se trouvait que devant les voyelles, on pourrait croire que ce n'est là qu'une variante graphique, et une légère modification du *t* prosthétique; mais cette forme *ind* se conserve aussi quelquefois devant les consonnes. Ainsi O'Reilly (Dictionn. voc. *ind*) cite comme exemple *mac ind fhir,* « fils « de l'homme. » Dans les Annal. Ulton. (pag. 247) et les IV Maîtres (pag. 324), je trouve *slógh ind Fhochla,* « l'armée « de Fochla, » etc. D'ailleurs, devant les voyelles mêmes, *ind* se rencontre dans des cas qui n'intercallent pas le *t* prosthétique, comme au génitif masculin *ind aingil,* « de l'ange » (Ann. Ult. p. 20); au datif féminin *dond Erinn* (pour *do ind Erinn*), « à l'Irlande » (Fiech. poëm. str. 8); au nominatif pluriel *ind aitsine,* « les prophéties » (*ib.* str. 2). Il me paraît donc très-probable que c'est là la vraie forme ancienne de l'article irlandais, laquelle s'est corrompue plus tard en *inn* et *in*.

[1] Ce morceau, qui avait été omis par erreur, doit être replacé dans l'article de M. Pictet, pag. 414.

Cette conjecture est appuyée par un certain nombre de noms propres anciens, composés avec l'article au datif, et où le *d* final s'est conservé. Je citerai ici *Dondsleibe, Dondchad, Duindcuan, Donduban, Dondbo,* etc., qui se rencontrent tous dans la Chronique de Tighernach. Ces noms, où *dond* est pour *do* + *ind*, signifient « à la montagne, à la bataille, au port, à la baie, à la vache, » et sont parfaitement semblables à quelques noms germaniques, comme *Zurlauben, Zurgilgen,* etc. Ils ont ici d'autant plus d'importance que les noms d'hommes appartiennent en général aux formations les plus anciennes des langues.

S'il m'était permis maintenant de proposer une conjecture sur l'origine première de ce *d* final, je le rapporterais au *d* du pronom sanscrit इदम् *idam,* dont la terminaison retranchée aurait réagi par sa nasale sur le *id* restant, pour le transformer en *ind.* On ne s'arrêtera pas à l'objection que *idam* est neutre, quand on se rappellera que la plupart des pronoms sanscrits, sans distinction de genre et de nombre, se terminent en *am,* comme *aham, tvam, ayam, iyam, vayam, yuyam,* etc. et que *svayam* est même devenu indéclinable. Cette descendance de l'article *ind,* ainsi que sa forme même, seraient tout à fait contraires à l'opinion de Bopp sur l'origine du *t* prosthétique devant les voyelles au nominatif masculin, et sur celle de l'aspiration des nominatifs féminins, puisque cette hypothèse dépend de la supposition de deux formes plus anciennes, *anas,* m. et *ana,* f. qui n'auraient jamais existé, et qui d'ailleurs n'ont pas d'analogues en sanscrit. Toutefois, dans la langue ancienne, plusieurs des cas obliques de l'article, en particulier le génitif singulier féminin *na,* et le génitif pluriel *na,* se rattachent évidemment au thème अन *ana ;* et on peut soupçonner même que c'est par l'influence de ces cas obliques que, plus tard, *an* a été substitué à *ind, inn* et *in,* dont l'*i* était bien la voyelle primitive. Toute cette question, au reste, exigerait, j'en conviens, une histoire de l'article irlandais beaucoup plus complète que je ne puis la faire.

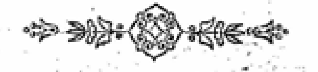
Pour en revenir au *t* prosthétique, on prévoit déjà que son origine peut être attribuée avec assez de vraisemblance à ce *d* final de l'article, qui se serait maintenu dans de certaines circonstances euphoniques, et qui dans d'autres cas, avait disparu. Ce fait, quoique rattaché par les grammairiens irlandais aux phénomènes de l'éclipse et de la permutation des consonnes, serait ainsi en réalité d'une toute autre nature; et c'était là ce que pouvait déjà faire présumer son isolement dans la branche gaëlique (les idiomes bretons n'offrent rien de semblable), et son application exclusive à l'article.

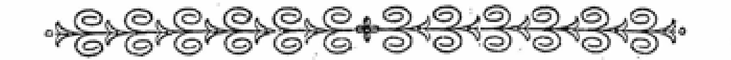
Quant aux circonstances euphoniques qui auraient favorisé la conservation du *d* final sous la forme du *t* prosthétique, il faut placer en première ligne l'influence des voyelles initiales. De là le *t* préfixé maintenant au nominatif et à l'accusatif des noms masculins qui commencent par des voyelles, *an tiasg* pour l'ancien *ind iasg*. Mais pourquoi au génitif dit-on *an eisg*, et non pas *an teisg?* pourquoi au nominatif et à l'accusatif féminins *an oigh* au lieu de *an toigh?* pourquoi encore au datif *do'n iasg* et *do'n oigh?* J'avais pensé d'abord que ces divers cas de l'article pourraient bien se rattacher primitivement au thème *ana*, et non pas à *idam*, comme cela est le cas pour le génitif féminin et le pluriel des deux genres, *na;* mais l'examen des anciens monuments de la langue ne confirme point cette conjecture. Je trouve en effet des exemples de l'emploi de *ind* au datif et à l'accusatif singulier féminins, ainsi qu'au génitif et au datif masculins. Ainsi dans le poëme de Fiech, *dond Erinn*, f. « à l'Irlande » (str. 8); ainsi encore dans un manuscrit du XIIe siècle cité par O'Connor (Prolégom. pag. xcv), *iar cur ind dair for firu Bolge*, qu'il traduit par *post victos Belgas*, mais qui signifie littéralement « après avoir mis la captivité sur les hommes Bolgs. » *Dair*, « captivité, servitude, » est féminin. — L'exemple cité par O'Reilly, *mac ind fhir*, est au génitif masculin, et les noms propres rapportés plus haut, *Dondsleibe*, *Donduban*, etc. sont des datifs du même

genre. Il me paraît donc probable que la règle actuellement reçue doit en partie son origine à une assimilation de plus en plus complète du *t* prosthétique au système de la permutation des consonnes, appliqué à la distinction des genres et des cas.

Le même mélange d'influences euphoniques et grammaticales s'observe pour la préservation du *t* devant *s*, *sl*, *sn* et *sr*. Le *d* final de l'article est tombé déjà fort anciennement devant la plupart des consonnes. On trouve dans Fiech, *in grian*, « le soleil, » *in noebh*, « le saint, » *in genuir*, « la naissance, » etc. Dans l'exemple cité plus haut, *ind dair*, le *d* initial du nom semble avoir préservé celui de l'article, et il serait curieux de rechercher si ce cas-là se répète dans les anciens monuments de la langue. — Pourquoi, à présent, le *d* s'est-il maintenu, sous la forme de *t*, devant *s* et ses combinaisons avec les liquides, tandis qu'il a disparu presque partout ailleurs? Pourquoi se trouve-t-il précédé l'*s* précisément dans les cas de déclinaison où les autres consonnes sont aspirées? Il faut, je crois, en chercher la cause dans la position toute spéciale de l'*s* vis-à-vis du principe de l'aspiration, et dans les combinaisons euphoniques qui en résultent.

(Voyez la suite de l'article à la page 414, dernière ligne.)





JOURNAL ASIATIQUE.

MARS 1841.

QUELQUES OBSERVATIONS

Sur le Gouzerati et le Maharatti, par M. Théodore Pavie.

LETTRE A M. GARCIN DE TASSY.

Pondichéry, 4 avril 1840.

Monsieur,

Si j'ai bonne mémoire, le poëte Amin, du Décan, dit dans l'avant-propos de Youçouf et Zouleïka : « J'ai traduit cette histoire du persan, et l'ai « fait passer dans la langue du Gouzerate, qui est « célèbre par tout le monde. » Peut-être l'écrivain voulait-il dire la langue du Décan, le dialecte dakni, par opposition à l'ourdou du nord, et de là, par extension, il entendait l'hindoustani, qui est, à la vérité, répandu dans tout le monde d'un Indien, c'est-à-dire dans toute l'Inde ; et cette déclaration d'Amin doit être prise ainsi, car le gouzerati est

proprement un idiome, ou au moins un dialecte à part, qu'on ne doit confondre avec aucun de ceux qui sont parlés dans le nord-ouest de l'Hindoustan. Usité, non-seulement dans la presqu'île dont il a pris le nom, mais encore dans diverses provinces au nord et au couchant de la Nerbuddha, il se distingue surtout par une écriture particulière dérivée du dévanagari, assez altérée cependant pour exiger une étude de quelques jours de la part de ceux qui seraient familiarisés avec la lecture des livres hindi ou sanscrits.

Sans être aussi cursif que le mahratti, le gouzerati devient, sous le calam des natifs, fort difficile à lire; dans l'impression la plus correcte, il conserve encore une allure décousue [1], peu gracieuse, produite surtout par l'absence de la barre supérieure ou *matra*, qui égalise à l'œil les longues lignes des vieux manuscrits indiens, et donne même au griffonnage des Mahrattes un air antique et respectable. Malgré son origine sanscrite, ce dialecte semblerait réclamer plutôt l'emploi des caractères hindou-persans, et cela pour deux raisons : d'abord, la grande quantité de mots empruntés aux langues musulmanes s'arrange fort peu, vous le savez, Monsieur, d'un alphabet qui se refuse aux gutturales ح، خ، ع، غ, et aux sifflantes ز، ذ، ظ، ض, tandis que les règles de l'orthographe sanscrite sont aussi étrangement violées dans une langue qui ne veut pas admettre de groupes.

[1] Ceci ne s'applique pas au gouzerati ancien.

Si donc, d'une part, on a de la peine à reconnaître dans les mots કાગજ [कागज़], ખુશી [खुशी], ઉમર [उमर], બાદશાહજાદો [बादशाहज़ादो], નજર [नज़र], etc. la transcription de l'arabe et du persan كاغذ *papier*, خشى[1] *content*, عمر *âge*, بادشاهزاده *prince*, نظر *vue*, etc. de l'autre on est presque arrêté par les dérivés sanscrits les plus connus, quand on trouve કરોધ [करोध] pour क्रोध, *colère;* પુતર [पुतर] pour पुत्र, *fils;* પરભુ [परभु] pour प्रभु, *maître*, etc. Cette inexactitude dans la reproduction des mots empruntés à des sources diverses est du reste la seule difficulté de cet idiome, qui ressemble à tous égards à l'hindoustani.

Les règles de la grammaire sont tout aussi simples que celles qui régissent la langue ourdou (hindoustani); le mode de déclinaison est à peu près le même. Les flexions abandonnées, comme dans tous les idiomes altérés, sont représentées par des particules distinctes qui ne changent pas la terminaison. Le كا، كے، كى du génitif hindoustani est remplacé par नो, नुं, ना, नां, नी[2], et le كو، كيتيں de l'accu-

[1] خشى est la prononciation et l'orthographe vulgaires. Le véritable mot persan est خوش.

[2] Ces particules indiquent assez que l'accord a lieu entre les substantifs comme en anglais et en hindoustani; elles ne sont, à vrai dire, que des terminaisons adjectives : नो *nó* est pour le mas-

satif par ने ; pour le cas instrumental, la particule थी remplit les fonctions de سی, et मां celles de میں pour le locatif. Les noms masculins terminés par une consonne, comme મરદ [मरद] مرد, *homme*, prennent au pluriel la terminaison ो, qu'ils gardent à tous les cas; les noms masculins terminés par une voyelle, comme છોકરો [छोकरो] چھوکرو, *enfant*, perdent, au contraire, cette finale à tous les cas obliques du singulier et à tous ceux du pluriel indistinctement. L'adjectif suit la même règle : les féminins en ा *á* long ajoutent, pour former le pluriel, la voyelle ઓ [ओ], qu'ils gardent, ainsi que les masculins de la première classe, à tous les cas du même nombre.

La déclinaison des pronoms, surtout au pluriel, peut donc donner une idée exacte de la similitude qui existe entre les deux idiomes. La voici, transcrite en caractères persans :

	Gouzerati.	Hindoustani.		Gouzerati.	Hindoustani.
Nous,	ھمّی	ھم	Vous,	تمّی	تم
De nous,	ھمّارن	ھمارا	De vous,	تمّارن	تمھارا
A nous,	ھمّنی	ھمین	A vous,	تمّنی	تمھین
De nous,	ھمّارانھی	ھمسی	De vous,	تمّتھی	تمسی

Si nous passons à la conjugaison des verbes,

culin, नी *ní* pour le féminin, नुं *noún* pour le neutre, ना *ná* et नां *nán* pour le pluriel.

nous trouverons qu'ils se forment de la même manière qu'en hindoustani, et, par suite, qu'en anglais. Le présent, le futur et l'impératif ont seuls quelques flexions particulières : ce dernier temps offre dans les deux secondes personnes une analogie complète avec l'ourdou. Celle du singulier est la racine même du verbe; celle du pluriel se forme de cette même racine en ajoutant ો : ainsi રાખ [राख्] راکھ, *aie;* રાખો [राखो] راکھو, *ayez.* La terminaison *oûn* sert pour la première personne du singulier présent et pour tous les temps passés, sans distinction de nombres; la terminaison ો pour tous les temps du futur composé. Le verbe *être*, થવું [थवुं], fort irrégulier en gouzerati comme dans toutes les langues, faisant les fonctions d'auxiliaire; les deux infinitifs, l'un présent, l'autre passé, ont retenu la terminaison sanscrite *oûm.* Le passif prend le verbe *être* au lieu de *devenir*, employé en ourdou.

Cet infinitif gouzerati થવું *thavoum*, ne fait-il pas supposer qu'autrefois il a pu exister en hindi un verbe थना تهنا, *être*, dont on aperçoit encore des traces dans l'imparfait تها hindoustani, de même que peut-être le gouzerati a pu posséder un verbe છવું چهوَن, puisque le présent se conjugue છઉં چهون, છે چهَی; ou un verbe હોવું هوون, puisque, par une bizarrerie remarquable, હતો هتُو est

l'imparfait, reprenant ainsi quelque chose de هونا, là précisément où l'hindoustani le perd. D'ailleurs, Monsieur, ces irrégularités apparentes sont souvent l'effet de la combinaison de deux verbes qui ont perdu de part et d'autre plusieurs de leurs temps, et fournissent désormais chacun leur contingent pour former la conjugaison entière.

La syntaxe gouzerati offre également la même marche et la même simplicité que la syntaxe hindoustani : elle réclame aussi la symétrie dans les phrases, et ne recherche pas, comme le mahratti, des inversions qui donnent peut-être plus de précision à la pensée, mais nuisent à ce que nous regardons comme la clarté de l'expression.

Quelques courts exemples suffiront pour prouver le rapport des deux langues déjà établi, et la parité de la syntaxe.

Ainsi, soit ce passage de l'apôtre : *Là où est votre trésor, là est votre cœur*. On dit en gouzerati :

جاهان تمارِی دولت چهَي تاهان تمارّان چيت پن هوشی

En hindoustani on dirait :

جهان تمُهاری دولت هَی تهان تمُهارا چيت بهی هويگا

Ou bien cet autre passage :

Mais, moi, je vous dis : Ne jurez pas du tout, ni par le ciel, car c'est le trône de Dieu. En gouzerati :

پن هُن تمنی کہُن چهون کی مکی قشم نکهاو سوُرگنا
نہین کیمکی تی پرمشورنُن سِنگهاسن چهَی

En hindoustani :

پر مین تمُهین کہتا هون کهِ قسم نکهاوُ سورگ پر نہین
که یہه پرمیسور کا سنهاسن هی

Et enfin ce troisième passage :

Car nous sommes membres de son corps, de sa chair, de ses os. En gouzerati :

کیمکی همی تیهینا شریرنان تتها تیهینا ماسمانن تتها
تیهینا هاڈکامانن آنک چهیائی

En hindoustani :

کیونکهِ هم اِسکی سریر کی اور اِسکی ماس کی اور اسکی
هاڈیون کی آنک هوتی هین

Les noms de nombre sont presque identiques avec ceux de la langue ourdou; ils dérivent du sanscrit. La seule différence est dans le nombre *deux*, qui se dit બે बे بی, et non pas دو : ce qui expliquerait assez l'anomalie de باره, *douze*, et بیس *vingt*, de l'hindoustani, mots qui ne paraissent pas formés régulièrement dans cette dernière langue, et conduiraient à retrouver le *bis* latin.

Les lettres cérébrales fréquentes en hindoustani, en mahratti, en bengali, et qui se rencontrent dans toutes les langues *barbares* de l'Inde, comme les

premières assises d'un édifice reconstruit à des époques diverses et adapté à divers cultes, ces lettres, dis-je, fort rares dans le sanscrit, qui, sans doute, les a empruntées à son tour aux idiomes vaincus, rapprochent beaucoup le gouzerati du hindi ancien : on doit considérer ce dialecte comme une branche de la vieille langue qui remplaça l'idiome sacré des Vêdas; elle s'altéra à sa manière, subit les mêmes influences que l'hindwi, et arriva au même point, comme deux bras d'un fleuve se séparent pour arriver à la mer sous une même latitude. Mais tandis que l'ourdou (hindoustani) devenait la langue de toute l'Inde (car il en fallait une universelle pour joindre entre elles des provinces distantes et jalouses de leur idiome), tandis que de l'Himalaya au pic d'Adam, du Brahma-poutra à l'Indus, le patois, le *bascha* moderne, se répandait avec le commerce et l'armée, et, passant les mers, s'introduisait par des barques aventureuses de la côte le long du golfe Persique, à l'embouchure de la mer Rouge, jusque sur la côte d'Afrique, au pays des Saumalis[1], le gouzerati semblait au contraire se resserrer dans le cercle de la tribu des sectateurs de Zoroastre. Le gouzerati est, à vrai dire, la langue des Parsis; tous les livres zends ont été traduits récemment en ce dialecte, et s'il mérite peu d'attention comme

[1] Un navigateur français de l'île Maurice, habitué à parler l'hindoustani, langue de son équipage de Lascars, m'a assuré qu'il s'était fait comprendre facilement, au moyen de l'ourdou, à la grande foire de Barbera, sur la côte occidentale de l'Afrique.

langue parlée, au moins a-t-il obtenu une sanction par cet important travail, et on ne peut mépriser un patois qui tout d'un coup reproduit, après tant de siècles, sous une forme nouvelle, les dogmes d'une des plus vieilles religions de l'univers.

Cependant, Monsieur, si, par l'effet du temps et des circonstances, les Parsis errants du sud de la Perse dans le Khorasan, de là à Ormuz, puis enfin à Sanjan, d'où ils envoyèrent des colonies dans les lieux où nous les trouvons aujourd'hui, ont fini par adopter l'idiome du pays qui leur offrit un asile, une autre croyance, plus vieille *dans l'Inde* que la leur, avait déjà employé ce même dialecte pour appuyer ses doctrines. La secte des Djaïns, venue trop tard pour avoir à son service le sanscrit pur, écrivit ses livres sacrés, ou du moins les traduisit dans tous les idiomes des contrées où elle se répandit. Or, celui qu'on parlait dans le nord-ouest de l'Inde à l'occident du pays des Mahrattes, dans le Gouzerate et le Mahr, c'était ce même gouzerati, non tel que l'ont fait désormais l'invasion musulmane et les relations commerciales avec la Perse, mais tel qu'il était avant le temps des Moghols, quand, exempt de tout mot étranger, il se rattachait d'assez près à l'hindwi pour être compris sous une seule et même dénomination; car ce sont les livres religieux des sectes diverses qui ont accentué davantage la différence à peine sensible entre ces idiomes.

Le colonel Tod regarde le Radjasthan et le Sau-

rachtra comme les berceaux des croyances bouddhique et djaïn. Cette opinion est mieux fondée pour la seconde que pour la première de ces deux réformes. Le bouddhisme se perd dans une antiquité fort reculée, du moins par rapport à la secte rivale. Les ouvrages envoyés du Népal appartiennent, il est vrai, à une ère de décadence ; ce n'est plus le beau style des grands poëmes sanscrits, mais c'est encore la même langue, et il manque la nuance d'un dialecte pour pouvoir déterminer en quel lieu ils furent écrits. Mais au moins a-t-on quelques raisons de croire que les prédications de Gotama s'étendirent plutôt au nord et à l'est que vers la partie opposée, et Magadha fut la patrie du réformateur. Peut-être aussi cette religion nouvelle était-elle déjà abolie à l'époque où le dialecte particulier à ces contrées se forma d'une manière positive, car l'acharnement des Brahmanes contre leurs antagonistes fut tel qu'ils suscitèrent de cruelles persécutions contre eux; et aujourd'hui encore, triomphants et glorieux, ils répètent que cette religion de *nastikas* (d'athées) était *un culte de sang qui autorisait les sacrifices humains !* Vous voyez, Monsieur, que ce ne sont pas les Brahmanes qu'il faut consulter touchant Gotama et sa doctrine.

Les principaux ouvrages djaïns, au contraire, sont écrits dans le dialecte dont nous parlons; l'*Arth Vipak*, le *Kalpa Soutra*, etc. appartiennent à la même langue que le *Vikramadit Charitra*, le *Chandan Radjana Ras*, le poëme de Chand, etc. et si je l'ap-

pelle gouzerati, je ne fais que suivre en cela l'opinion des Hindous. Plus on remonte vers l'antiquité, et plus ces dialectes se ressemblent; ils se confondent presque dans le hindi, pour se perdre tous ensemble dans le sanscrit, leur source commune; mais, dès qu'ils se divisent, ils méritent une dénomination spéciale; et l'avantage qu'on retire en les séparant ainsi, en les classant à part, c'est de pouvoir les suivre depuis leur origine jusqu'à nos jours. Sans doute le nom de *gouzerati* est moderne; cet idiome n'est que la suite des dialectes de Djaïpur et de Kanoje, comme l'ourdou et le dakni le sont du bascha, et le mahratti du pracrit; et il y a tout aussi loin du gouzerati, tel qu'on le parle aujourd'hui dans la présidence de Bombay, à celui de Tchand, que du *Divan* de Wali au *Mahabharata Darpan* de Gokul Nath.

La connaissance du khari-bolî (pur hindoustani), suffit à peu près à qui veut lire le bradj-bhakha, dont la difficulté consiste surtout dans l'absence de flexions ou de particules indispensables à la clarté de la pensée; mais, toutes les fois que j'ai ouvert un manuscrit du poëme de Chand ou du Vikramadit Charitra, j'ai éprouvé un grand embarras. C'est pour ainsi dire une langue nouvelle; les mots eux-mêmes sont déjà connus, mais revêtus de formes insolites; ils ne se dévoilent qu'à moitié sous leur mystérieuse enveloppe: or, si le gouzerati moderne ne peut donner la clef de ce vieil idiome si peu étudié, du moins il met sur la voie en apprenant à

connaître les règles de la grammaire, les signes des cas, et toutes les particularités intimes qui sont ce qui varie le moins dans la durée d'une langue.

Quand on prend la littérature de l'Inde à l'époque où le sanscrit est éclipsé, ce qu'on rencontre alors dans tout le nord, jusqu'aux frontières des pays tamouls, c'est l'hindi, c'est une langue à peine formée des dépouilles d'une autre langue mourante, et qui doit donner naissance à des dialectes; à la longue ils deviendront très-différents les uns des autres, se mêleront à leurs voisins comme les peuples qui les parlent, et, à force de dénaturer, chacun à leur manière, des mots qui furent les mêmes, les habitants de deux provinces jadis sœurs ne pourront plus s'entendre.

Mais qu'est devenu le bradj-bhakha, ce dialecte, qui, selon M. Tod, était *le plus pur de toute l'Inde*, comme le pays de Mathura, dans un rayon fort étroit *de quatre-vingts milles, était le siége de tout ce que l'hindouisme avait de plus raffiné?* Sans doute il avait disparu longtemps avant que l'intolérant Aurang-zèbe détruisît le culte pastoral de Krichna; son sort a dû être celui des dialectes qui brillent à l'aurore d'une ère nouvelle, et n'ont qu'une durée passagère, comme tout ce qui apparaît dans une époque de transition. Simple et concis, le bradj-bhakha avait surtout le mérite de pouvoir se plier au rythme des vers rimés, et, à tous égards, il dut jouer, au milieu des idiomes qui commençaient à naître, le même rôle que le provençal eut jadis parmi nous.

au temps où les langues romanes, encore dans l'enfance, n'osaient prendre leur vol jusque vers les régions de la poésie. Peut-être est-il possible de retrouver l'original de cette histoire de Krichna, de ce *Prem-sâgar* si curieux. Le peu de morceaux en pur bradj-bhakha, que le brahmane Lallu a laissés subsister dans sa traduction, sont un précieux échantillon de ce poëme. Quelle solennité dans le début! Les grandes guerres du Mahabharatta sont finies; Ardjouna règne, mais le Kalyouga commence; un Soudra frappe le bœuf qui en est l'emblème. Puis peu à peu ces sombres pronostics s'effacent: Krichna vient au monde, il grandit, combat, triomphe; les scènes terribles des batailles sont çà et là interrompues par les plus riantes légendes; et quand on étudie avec attention la nature de ces histoires, on y rencontre parfois des rapprochements si singuliers avec les récits sacrés d'autres religions, qu'on se demande à quelle source les habitants de Bradj ont puisé ces croyances. Un pareil monument suffit à donner au bradj-bhakha droit de cité parmi les idiomes de l'Inde.

Mais, Monsieur, n'est-ce pas sous votre direction et avec le secours de vos conseils que j'ai lu cet ouvrage? Mieux qu'un élève, le maître sait apprécier l'importance de semblables livres; et si je me laisse entraîner à vous parler des études qui vous sont si familières, c'est qu'il me semble, tandis que j'écris, m'entretenir encore avec vous de ce qui fait l'objet de vos leçons. Le bradj-bhakha est venu

mal à propos sur mon chemin, et mon intentic était d'établir que si, d'une part, le sanscrit est in dispensable à connaître pour entendre les langu modernes auxquelles il a donné naissance, de l'autr l'étude de l'hindoustani conduit à l'intelligence d grammaires de ces mêmes idiomes, et apprend pl de mots persans et arabes qu'il n'en est entré dar le plus altéré d'entre eux. Maintenant donc, si nou quittons le gouzerati, le plus dénaturé par l'inv sion musulmane (après l'ourdou, puisque au moi il a rejeté l'alphabet du Coran), pour remonter ve des dialectes plus rapprochés du sanscrit, celui q se présente avant le bengali, si intact encore, c'e le mahratti. Durant une lutte de quatre siècles avc les mahométans, depuis l'irruption d'Alla-uddir Kilji (1300), jusqu'à la restauration de Sivad (1680), les troupes du Maharashtra furent sar cesse en contact avec les Moghols, soit par suit de conquêtes successives, soit par l'effet de l'inco poration de la cavalerie du Décan dans les armée des sultans de Dehli, de Daulet-Abad et de Bedja pour : mais il y eut toujours dans le peuple un haine profonde contre les usurpateurs, et si le dia lecte dakni fut celui des musulmans établis dan la contrée ou convertis de force par Aurang-zèbe le vieil idiome populaire se conserva presque in altéré parmi les sectateurs fidèles des tradition védiques, et ce fut le plus grand nombre.

Assurément, Monsieur, c'est un curieux spectacl dans l'histoire de l'Inde, que celui de ce chef intré

pide, Sivadjî, qui, pressé d'un côté par le puissant Aurang-zèbe, de l'autre par les Portugais, maîtres de Goa, inquiété ici par les Anglais déjà établis à Bombay, là par les Abyssins indépendants à Jinjira, fonde au milieu d'un pays visité jadis par les réformes bouddhiques et djaïns, en face du christianisme croissant, une ère nouvelle de science et de splendeur pour les Brahmanes. Cette résurrection de l'empire mahratte était, il est vrai, en grande partie le résultat d'une conspiration incessante, ourdie en secret par les prêtres du culte opprimé; avec les Dwidjas, la langue nationale fut sauvée. Le premier acte d'autorité du nouveau roi fut de reprendre, pour les charges de la cour, les anciennes dénominations sanscrites; les titres persans revinrent forcément plus tard, mais ce fut lorsque ce royaume, mieux affermi, entretint avec ses voisins une correspondance diplomatique; il suffit d'ailleurs de faire quelques pas dans le Maharashtra, pour juger quel puissant auxiliaire rencontrait la mythologie brahmanique dans les scènes d'une nature austère et imposante, et comme on trouvait à faire parler les dieux, au milieu des précipices des Gauts, dans ces ravins sombres qui s'entr'ouvrent pour porter le regard de rochers en rochers jusque sur les vagues de l'Océan. Les montagnards ne sont-ils pas partout les peuples les plus difficiles à convertir à une religion ou à une langue nouvelle?

Or, tel qu'il est aujourd'hui, le dialecte mahratti offre peu de traces de mélange avec le persan. Il a

pris des substantifs, mais l'adjectif et surtout le verbe appartiennent au sanscrit, souvent même à cette langue primitive plus rude et plus sourde, qu se plaît dans l'articulation sauvage des lettres céré-brales. Quelquefois aussi, dédoublant la lettre à laquelle est jointe une aspiration, il en absorbe le son pour ne laisser subsister que l'aspiration (le ह *h*) qui y est implicitement comprise : la même chose a lieu en pracrit dans plusieurs cas; sans doute, à une époque plus reculée, ce langage était moins dévié de sa source, et l'habitude s'est conservée parmi les pandits mahrattes d'appeler leur dialecte du nom de *pracrit*. Désormais les flexions ont à peu près disparu pour faire place au système plus simple des langues modernes; la grammaire est devenue, comme pour le gouzerati et le bengali, identique dans sa marche avec celle de l'hindwi; et si je prends cette dernière comme type, c'est que, d'après les preuves historiques et géographiques, elle a dû être formée avant les autres.

La prononciation sourde et peu articulée particulière à tous les Hindous (et outrée encore par les Anglais) n'est nulle part plus frappante que chez les Mahrattes; l'habitude de faire bien sentir les *á* longs et les *h* ह enclavés au milieu des mots, la prétention de scander les vers, même dans une lecture rapide, contribuent beaucoup à donner au langage du Maharashtra un accent traînant et lourd dont les plus instruits ne sont pas exempts : on dirait qu'il y a un *n* ou un *anuswara* caché dans

chaque syllabe. Toutefois, ce que ce dialecte perd du côté de l'euphonie, il le gagne sous le rapport de la richesse; car j'appellerais volontiers une langue riche celle qui peut former les mots et exprimer les idées nouvelles par des composés pris en elle-même, sans emprunter à ses voisines; et le mahratti a cet avantage, en commun avec le bengali, dont il est vraiment frère, comme le gouzerati l'est désormais de l'ourdou.

Malgré cet avantage, ce dialecte est une mutilation du sanscrit : privé de ces flexions, de ces développements infinis qui, prenant une racine à son état monosyllabique, la font passer à travers toutes les modifications nées de la pensée même éveillée par le son, le mahratti ne peut marcher sans un embarrassant cortége de verbes et de particules auxiliaires; il lui manque la concision, premier mérite des langues bien faites. D'ailleurs, Monsieur, le latin, idiome sacré du christianisme, n'est-il pas arrivé dans les langues romanes au même degré de déformation que le sanscrit, idiome sacré du brahmanisme, dans celles de l'Inde? Cependant, comme la plus petite part d'un glorieux héritage est précieuse encore, les quatre dialectes dont nous parlons ont conservé dans le verbe la forme transitive ou causale, qui est, pour ainsi dire, l'actif élevé à la seconde puissance; mais de plus, le maharatti a gardé, du moins dans le style philosophique, les substantifs de qualification en त्व *twa*, qui exigent dans la traduction française une si longue péri-

phrase, comme पुरुषत्व, « la qualité de pouvoir être « homme, » en parlant d'un Dieu, etc.

Quant aux rapports grammaticaux qui existent entre le mahratte et l'hindwi, quelques exemples le feront mieux sentir :

Soit cette première phrase du Brahmanâchen Mahatwa[1] :

MAHRATTI.	HINDI.
ब्राह्मणाची उत्पत्ति	ब्राह्मणकी उत्पत्ति
प्रारंभीं ब्रह्मदेवाने चार् वर्ण उत्पन्न केले त्यांतून क्षत्रिय आणि वैश्य हे दोन वर्ण बहुतकरून् नाहींसे झाले ब्राह्मण आणि शुद्र हे मात्र राहिले ब्रह्मण ब्रह्माच्या मुखापासून झाला आणि शुद्र त्याच्या पायापासून झाला	प्रारंभमें ब्रह्मदेवाने चार् वर्ण उत्पन्न किये इनोंमेंसे क्षत्रिय और् वैश्य वे दो वर्ण बहुत्कालसे नाहींसे हुवे ब्रह्मण और् शुद्र वे मात्र रहे ब्रह्मण ब्रह्माके मुखसे हुवे और् शुद्र इसके पंवुनसे हुवे

[1] Petite brochure (dont le titre anglais est *Brahman's Claims*) publiée par le *Bombay Tract and book Society*; cet ouvrage, fort curieux, annonce de la part de l'auteur (anonyme) une étude approfondie des doctrines védiques. Les prétentions des Brahmanes, appuyées par les citations de Manou, des Pouranas, etc. reproduites en sanscrit, y sont passées en revue et établies en regard des doctrines chrétiennes. Le style en est facile, simple, mais élevé et adapté à l'esprit de ceux à qui il s'adresse.

Ainsi les marques du génitif sont च्या, ची, चें, qui se rapprochent beaucoup de का, की, के hindoustani; vous retrouvez le ने *né*, pour le passif et l'accord du verbe avec l'accusatif devenu nominatif. La construction est la même; seulement les pronoms et les prépositions, plus semblables à celles du sanscrit, annoncent une langue plus logique dans ses dérivations. On peut observer, en passant, que la lettre ल est la marque du prétérit pour trois de ces dialectes, le gouzerati, le bengali et le mahratti.

La symétrie dans les membres de la phrase, déterminée par les pronoms *jo* جو et *so* سو hindoustani, est devenue en mahratti une règle tellement inévitable, qu'on fait toujours une inversion pour bien établir ce balancement.

Ainsi : « Dans le livre que vous m'avez donné, il « y a d'excellents préceptes [1]. »

जें पुस्तक तुह्मी मला दिल्हें त्यांत फार चांगल्या आज्ञा आहेत

on dirait en hindi :

जो पोथी तुमने मुझे दी तिसमें बहुत अच्छी आज्ञा होतो

Il y a dans le bradj-bhakha un participe présent en त् qui rappelle आहेत, करितात, etc. du mahratti;

[1] Cette phrase est tirée du वाक्यावली इंग्रेजी आणि मराठी, *Idiomatical Exercises*, du Dr John Wilson, de Bombay.

mais le participe de suspension, pareil à l'infinitif passé gouzerati, prend la terminaison लोन *lon*. Ainsi : « Je vais sortir, et je vous parlerai à mon « retour. »

आतां मी बाहेर् जातो आदें परत आलों ह्मणजे तुह्मा-सीं बोलेन

en hindi :

अबही मैं बाहर् जाता हों फिर् आकर् तुमसे बोलों

Vous avez sans doute remarqué que le verbe *parler* se construit avec سی ou सीं, comme en hindoustani; mais nous retrouvons aussi une expression plus particulière : c'est *charger dans*, tournure de phrase qu'on prendrait pour une bizarrerie dans le bascha. Ainsi : « J'ai chargé le bateau de sel, et « j'ai donné ordre aux hommes (de l'équipage). »

नौकेंत म्या मीठ भरलें आणि मनुष्यांस आज्ञा दिल्ह्य

Le pronom म्या est l'instrumental de मी, et reproduit le मया sanscrit, mot à mot : « Par moi « dans le bateau du sel a été chargé. »

Vous voyez, Monsieur, à quel point cet idiome ressemble désormais au bascha : jamais on ne l'a classé parmi les dialectes hindi, sans doute parce qu'il se sépara de bonne heure de la souche commune, et il dut rester isolé pendant les siècles de troubles et de révolutions dont l'histoire n'a qu'un souvenir confus. On ignore à peu près tout ce qui

se passa chez les Mahrattes jusqu'à l'invasion des musulmans, et si ce grand événement jeta plus tard une lumière importante sur une contrée désormais célèbre, toujours est-il que ce fut une secousse terrible qui brisa les liens historiques entre le passé et le présent. Or maintenant ce patois est parlé par une population de six millions d'habitants : la littérature de ce peuple n'est pas fort riche, au moins en ouvrages originaux. Les Anglais d'une part, les Brahmanes de l'autre, ont lutté de traductions ; les presses de Bombay ont lancé dans le Maharaschtra tous les traités possibles, religieux, scientifiques, etc. tandis que le calam des Pandits recopiait patiemment les vieux *poustakas* sanscrits. Cependant l'histoire de cette contrée, depuis le XIVe siècle, a été puisée dans ces manuscrits ; le radja de Sattara possède une bibliothèque ; les *Grants of Land*, découverts fréquemment, révèlent l'une après l'autre les époques auxquelles ont été fondés les forts et les villages semés sur la montagne et dans la plaine : mais la littérature vraiment nationale, ce sont les *kathas*, les récits des guerres qui se chantent encore la nuit à la clarté des flambeaux, à la satisfaction évidente des villageois, et qui charment aussi les haltes de la nuit durant les longues pérégrinations des tribus nomades.

Malheureusement l'écriture cursive est difficile à lire ; elle est au dévanagari pur ce que sont à ceux du texte les caractères des préfaces dans les livres chinois. Si les ouvrages imprimés et plusieurs ma-

nuscrits ne sont pas d'ordinaire écrits de cette faço
la plupart cependant se présentent sous cette form
et vous savez, Monsieur, comme l'ennui d'apprend
un nouvel alphabet dégoûte de l'étude d'une langu
Les rapports qui rapprochent deux idiomes ne
dévoilent pas toujours à première vue, et il fa
dans mainte occasion, avoir travaillé longtem
pour arriver à reconnaître que la chose était faci
et simple. . . . .

Agréez, Monsieur, etc.



LETTRE

Sur les poëtes Tarafah et Al-Moutalammis,
par M. A. Perron.

(Suite et fin.)

Certaines traditions assurent que le proverbe : « J'y suis poussé, mes amis, ce n'est pas bravoure, » ne fut émis pour la première fois ni par Bayhas, ni par son oncle Abow-Hhaschr. Ainsi on rapporte qu'Obayd, fils de Scharbah, dit à Mouâwiyah, fils d'Abow-Sofyân, que Mâlik, fils de Djobayr, demanda un jour à Hhârithah, fils d'Abd-al-Ozzâ, quel était l'auteur du proverbe que nous venons de citer. — « Il est, dit Hhârithah, dû à Djarwal, fils de « Nahschal, fils de Dârim. » Ce Djarwal était d'une poltronnerie et d'une lâcheté très-remarquables, et là-dessus sa réputation était faite. Toutefois, il était d'une constitution forte et robuste.

Or, une tribu arabe vint fondre sur les Banow-Dârim, au moment où les hommes capables de faire bonne résistance étaient presque tous absents ; des troupeaux et des femmes furent enlevés. Le chef des Dârimides était alors Nahschal, fils de Dârim, fils de Kàb, et père de Djarwal. Au retour des hommes absents, il convoqua toute la tribu et dit :

« Nous avons aujoud'hui à nous venger. Quiconqu « d'entre vous reviendra sans avoir ou la tête d'u « ennemi, ou un prisonnier, ou une femme captive « ne sera plus Dârimide ; nous le répudions de l « tribu. » Les guerriers partirent..... On se battit outrance, et les morts furent nombreux des deu côtés. Tous les Dârimides qui revinrent avaien chacun ou des têtes de leurs ennemis, ou des pri sonniers, ou des femmes.

Nahschal avait six frères : Abd-Allah, Moudjâs chi, Abân, Djarwal, Fockaym et Bokhtoriyy. Aprè l'expédition, Moudjaschi fut élu chef de la tribu parce qu'il avait fait un butin trente fois plus con sidérable que ce que Nahschal avait fixé à chaqu homme ; il avait eu pour capture dix têtes, dix pri sonniers et dix femmes ; mais il les avait distribué ensuite à ceux qui n'avaient rien pu tuer ou prendre ou enlever.

Djarwal, fils de Nahschal, était alors allé trouver Moudjâschi, son oncle : « Donne-moi une tête, lu « dit-il. — Djarwal, lui répondit-il, l'homme de cœur « et de courage joue du sabre (et ne vient pas ains « demander part au butin, sans avoir rien fait). » Djarwal s'en alla tout irrité de cette parole. Il se dirigea du côté où étaient encore les soldats Dârimides. Chemin faisant, il rencontra un individu qui conduisait une femme. Le voyageur eut peur en voyant un adversaire aussi vigoureux ; car il ne connaissait pas Djarwal de vue ; mais il avait maintes fois entendu parler de sa poltronnerie. Djarwal ap-

proche du voyageur, qui de suite se met en devoir de lui livrer sa dame; et voilà que le Dârimide se prend à dire d'un air de brave : « Je suis Djarwal, « fils de Nahschal, et ma noblesse est connue. » Le voyageur se retourne et lui dit : « Djarwal, poltron-« nerie, folie. Le brave ne fait pas vanterie de « sa noblesse; il sait relever ses paroles par ses « prouesses. » Puis il pointe un coup de lance au cheval de Djarwal; le cheval trébuche et tombe; le voyageur s'empare de Djarwal, lui lie les mains derrière le dos, et l'emmène en le raillant par ce vers :

Toutes les fois que tu trouveras à combattre quelqu'un, ne manque pas de lui dire à l'avance : « Je suis Djarwal. »

On arrive près du prince de la tribu, qui était en même temps chef militaire des guerriers. Il connaissait aussi la poltronnerie du fils de Nahschal. « Djarwal, lui dit-il, nous ne nous doutions pas que « tu pusses oser jamais combattre un brave, et que « tu fusses homme à te présenter ainsi en duel. — « J'y étais forcé, mes amis, ce n'est pas courage de « ma part. » Ensuite on lui donna une tête, mais d'un Darimide, et on le congédia. « Va-t'en, lui dit-on, « être lâche fait plus de honte et de mal que d'être « prisonnier. » Mais celui qui l'avait pris s'approche de lui et lui coupe le nez, en lui adressant ces mots : « Tu étais venu, vraiment, pour nous enlever « des femmes, femmes superbes ! C'eût été dom-« mage. » Et il le laissa partir.

A son retour à sa tribu, Djarwal montrait à t
le monde son trophée, la tête qu'on lui avait d
née. Il alla se présenter à Nahschal et lui dit : « M
« père, voilà, je pense, comment on va comba
« contre des braves, et comment on enlève un
« sultat ; avoir le nez coupé vaut mieux qu'être
« pudié et bafoué de la tribu. Cette tête est c
« d'un homme que j'ai tué de ma propre mai
Nahschal examina la tête, et voilà qu'il la recon
pour celle d'un Darimide. Les frères de ce Darin
accourent : « Livrez-nous, s'écrient-ils, livrez-n
« Djarwal comme victime expiatoire pour le s
« de notre frère ; c'est lui qui l'a tué. » Djar
voyant ce dénouement auquel il ne s'attendait p
et l'embarras où il se trouvait jeté, raconta to
l'histoire à son père et à la foule qui l'entourait.
fut encore un nouveau témoignage de sa lâche
On demeura persuadé qu'il n'avait tué person
et on le laissa.

Alors Amrah, sœur du Darimide, déplora
perte de son frère, et s'éleva contre Djarwal d
ces vers :

Victime, noble victime immolée par nos ennemis ! Il
étendu au milieu des pierres du désert.

Au matin du jour il conduisait ses cavaliers sur ses en
mis ; il lançait leurs chevaux au milieu des bataillons.

La nuit du départ, il dirigeait et rappelait vers lui ceu
nos guerriers qui s'étaient égarés, confiant dans ses force
plein de courage.

Et voilà que de là-bas ce Djarwal nous apporte sa té
Dieu ! Il fallait donc que ce fût Djarwal qui nous la fît v

Que ses mains ne se sont-elles desséchées lorsqu'il l'apporta à Nahschal et à la tribu rassemblée autour de Nahschal.

Reprenons l'histoire d'Al-Moutalammis.

D'après Abow-Mohhammed-Abd-Allah, fils de Roustoum, et Yàckowb, fils d'Al-Sikkiyt, Al-Moutalammis, et Tarafah, fils d'Abd, allèrent ensemble trouver Amr, fils de Hind. Al-Moutalammis avait fait contre ce prince une satire.

Tarafah avait maintes fois déjà, ainsi qu'Al-Moutalammis, lancé ses sarcasmes sur le roi Amr, fils de Hind. Quand nos deux poëtes furent en présence de ce prince, il leur donna à chacun une lettre pour le gouverneur du Bahhrayn et de Hadjar; c'était alors, à ce que plusieurs pensent, Rabiyât-al-Hindiyy, fils d'Al-Hhârith. « Allez, dit le roi « aux deux poëtes, rendez-vous auprès de mon gou-« verneur, vous recevrez de lui une récompense. » Ils partent.

Arrivés, dit-on, à Nadjaf (entre le Bahhrayn et Bassrah), Al-Moutalammis dit à son ami : « Tara-« fah, tu es bien jeune encore; mais tu n'en con-« nais pas moins la méchanceté et la fourberie du « roi. Tous deux nous l'avons cinglé de nos vers. « Moi, je n'ai pas foi en sa parole, et je répondrais « que ces lettres nous porteront malheur. Ouvrons « les ces lettres, il le faut. S'il nous veut faire don-« ner quelque présent, nous continuons notre route; « sinon, nous nous mettons en sûreté. » Tarafah refusa de briser le sceau du roi. Al-Moutalammis insista, pria; son ami resta inflexible.

Al-Moutalammis alla trouver un jeune garç Hhiyrah, mais originaire d'Abbâdiyyah, et le de lui lire sa lettre; car le poëte ne savait pas Le jeune homme ignorait à qui était cette le il la lut, puis s'écria : « Pauvre Al-Moutalam « mieux eût valu qu'il mourût au berceau. » Le p tressaille, arrache soudain la lettre des main jeune étranger, sans demander autre explicatio court sur les pas de Tarafah; mais il ne pe retrouver. Alors Al-Moutalammis jette sa lettre le fleuve qui passe près de Hhiyrah, et se ré en Syrie. De là ces vers :

Je me suis débarrassé de la lettre; je l'ai jetée dans le du Kâfir. C'est comme cela que je traite une lettre de mal

J'ai cru bien de la mettre à l'eau, parce que j'ai pens le courant la ferait parfaitement voyager à vingt autr vières.

A ce même propos, le poëte fit aussi les que nous allons citer, et qui semblent donner d'authenticité à la tradition qui prétend qu'Al-M talammis, après avoir fait lire sa lettre, attei Tarafah et lui dit : « Il n'y a pas à douter qu « contenu de ma lettre ne soit aussi le contenu « la tienne. — S'il a eu, dit Tarafah, la pensée ex « vagante de te faire du mal, ce n'est pas une ra « pour qu'il soit aussi audacieux et perfide en « moi, et qu'il donne à d'autre qu'à moi le pr « lége de ses faveurs. » Al-Moutalammis le voy inébranlable dans sa résolution, le quitta. De ces vers :

Qui dira aux poëtes le malheur qui nous frappe, nous leurs frères ? Qui le leur dira et le leur fera croire ?

Tarafah, qui conserva sa lettre, est mort; Al-Moutalammis, qui évita de la porter, a sauvé ses jours;

Il la jeta, et sa gracieuse chamelle aux membres sveltes, et forte comme le roc, sauva ce qu'il possédait.

Chamelle infatigable comme l'onagre des déserts, elle courait, et le brûlant midi lui cuisait la chair, et sa peau dépouillée de poils semblait un cuir poli.

Chamelle robuste et pleine de force, sa chair en desséchant ainsi devient encore plus vigoureuse; qu'on lui serre la bride, jamais elle ne bronche et n'hésite.

Son ardeur la transporte et l'agite impatiente de dépasser le vol de l'oiseau, quand au matin elle entend les chants du moukkâ redescendant des airs[1].

D'après Al-Riyâschyy, et Amr, fils de Bakiyr, on raconte généralement l'aventure d'Al-Moutalammis avec quelques détails différents de ceux que nous venons de donner; et Amr assure avoir vu à Hhiyrab, du temps de Mouâwiyah, un vieillard très-âgé qui lui dit avoir entendu de l'Aschâ lui-même le récit suivant. Al-Moutalammis, dit l'Ascha, me raconta son aventure de cette manière :

Nous allâmes, un jour, Tarafah et moi, voir le roi Amr, fils de Hind, à la ville de Hhiyrah. Tarafah était jeune, plein d'amour-propre, d'orgueil et de présomption. Il affecta en présence du roi une démarche prétentieuse et fière. Le roi furieux lui lança un regard qui semblait vouloir l'enlever de

[1] Le *moukkâ* est un oiseau qui prend le vol dès le matin en chantant; puis redescend. (*Aghânyy*.) — Serait-ce une espèce d'alouette?

terre. Du reste, Amr avait l'aspect dur et se souriait et ne se déridait jamais. Sa dureté l surnommer *Moudhrit al-Hhadjârah*, ou le *pète-* Il régna cinquante-trois ans, gouvernant les a qui lui étaient soumis, par la crainte et la te Al-Zahâb l'Idjlide a dit :

Le cœur se refuse à aimer le Sadiyr (rivière près de rah) et ceux qui en habitent les bords, quand même o dirait : « La vie près du Sadiyr est douce et heureuse.

Certes, moi, je n'effrayerai pas par ma présence les qui en peuplent les rives; bien plutôt j'effrayerai ce n'y sont pas, je les dissuaderai d'y aller.

Car là est le séjour des punaises, de la fièvre, des li Khafiyyah, et de plus, du féroce despote Amr, fils de

Je dis à Tarafah, continue Al-Moutalam « Le regard que vient de te lancer le roi m « trembler pour toi; et puis, tu sais ce que « fait de satire contre lui. — Non ! il n'y a r « craindre, rien. »

Amr nous fit donner à chacun une lettre Al-Moukâbir, gouverneur de l'Omân et du Bahh pour ce roi. Nous ne savions ce que renferm ces lettres; elles avaient été scellées sans qu'on en indiquât le contenu. Je vois un jeune garço Hhiyrah; je vais à lui : « Mon ami, lui dis-je, « tu lire ? — Oui. — Lis-moi cette lettre. » Voi qu'elle contenait :

« De la part d'Amr, fils de Hind à Moukâl

Lorsqu'Al-Moutalammis t'aura remis cette lettre, cou les pieds et les mains, et enterre-le vivant.

Je prends la lettre et de suite je la jette dans le fleuve. Puis je dis ces deux vers :

Je me suis débarrassé de la lettre, et je l'ai jetée dans les flots du Kâfir; c'est ainsi que je traite une lettre de malheur.

J'ai cru à propos de la mettre à l'eau, pensant que le courant lui ferait visiter à l'aise vingt autres rivières.

Puis je dis à Tarafah : « Ta lettre doit être la « même que la mienne.—Impossible; non. Ce n'est « pas avec moi qu'il en agirait ainsi [1]. » Il se rendit auprès d'Al-Moukâbir, qui lui coupa les pieds et les mains et l'enterra vif. De là ces vers d'Al-Moutalammis :

Qui dira aux poëtes ce qui est arrivé à leurs deux frères; qui leur en dira l'histoire, et qui la croira ?

Celui qui conserva sa lettre, périt; Al-Moutalammis, qui évita de la porter, se sauva.

Jette, jette la lettre, dit-il à Tarafah; au nom de ton père, je t'en conjure; crains de recevoir la mort au lieu d'un bienfait.

Lui, jeta sa lettre et sa robuste chamelle, aux pieds fins et durs comme le roc, sauva ce qu'il possédait.

Chamelle vigoureuse, sa chair, en se desséchant aux ardeurs du soleil, devient plus nerveuse encore; au jeu de la bride, jamais elle ne bronche et n'hésite.

Al-Moutalammis prit du côté de la Syrie, et Tarafah du côté du Bahhrayn. Amr, fils de Hind, in-

[1] ما كان ليفعل ذلك في عقر داري « Il n'en agirait pas de « la sorte *au milieu*, في عقر ou, *sur la porte* de ma maison ; » expression de fierté. On pourrait traduire : « Il respecterait ma porte autrement que cela. »

formé de la fuite de Djariyr, prononça cet a
« Que jamais Al-Moutalammis ne goûte les fru
« les grains de l'Irâck. » C'est à propos de cett
role que le poëte fugitif dit ce vers :

Amr, tu as juré que jamais je ne mangerais des gra
l'Irâck ; mais, jusqu'aux mites, tout trouve du grain à
ger (et j'en trouverai aussi).

Le poëte se retira à Bosstres, où il mourut.

Le poëte Al-Farazdack eut une aventure
logue à celle d'Al-Moutalammis...

Al-Farazdack, fuyant le ressentiment de Zi
alla à Médine se présenter à Saiyd, fils d'Al-Assiy
gouvernait cette ville au nom de Mouâwiyah
d'Abow-Sofiân. Arrivé chez Saiyd, il le trouva
pant, au milieu de nombreux convives. Saiyd
assis sur un siége élevé, et les autres étaient su
simples siéges. Parmi eux étaient Al-Hhotâyâh
Kâb, fils de Djoâyl. Al-Farazdack pénètre au m
de l'assemblée et laisse tomber le *lithâm* [1], qu
couvrait le bas de la face ; puis : « C'est ici, di
« que doit venir celui qui a besoin de trouver a
« et protection, et qui n'a, contre lui, ni effusion
« sang, ni subreption de biens. — Je te prends s
« ma protection, dit Saiyd, si tu n'as en effet con
« toi ni meurtre, ni biens enlevés. — Qui es-tu ?
« Je suis Hammâm, fils de Ghâlib, fils de Ssâssa

[1] Avoir le *lithâm*, c'est-à-dire avoir la moitié inférieure de la
couverte par le bout du turban ou par un pan du manteau ra
en travers sur la figure.

« J'ai loué tes vertus, ô émiyr; si tu veux me le « permettre, je te dirai mes vers; me le permets-tu ? « — Je le veux bien; voyons. » Et le poëte récita son ckassiydah, ou poëme où il dit :

Va chercher refuge chez les Banow-Oumayyah; prends d'eux le lien d'appui contre ceux que tu as à craindre.

Les Oumayyah sont des nobles Ckorayschides; ils ont élevé leurs demeures sur de hautes colonnes de gloire.

On les voit ces noms illustres des Ckorayschides, quand les jours de danger menacent;

On les voit ces descendants d'un oncle du saint prophète, postérité glorieuse de Hâschim (fils d'Abd-Manâf), d'Othmân, tous grandis encore par leurs œuvres;

On les voit debout, les regards fixés sur Saiyd, comme contemplant en lui le brillant éclat du croissant des nuits.

Marwân, qui était près de Saiyd, dit au poëte : « Pourquoi *debout?* tu devrais dire, *assis.* — Sans « doute tu n'es pas debout sur tes deux pieds, Marwan (mais c'est ainsi que tu devrais être devant « Saiyd). » Marwân fut blessé de cette réplique. — « Certes, reprit Kàb, fils de Djoàyl, tout cela est « pour moi l'explication d'un songe que j'eus la nuit « passée. — Quel songe ? dit Saiyd. — Il me sem« blait être dans les rues de la ville : tout à coup « Ibn-Ckatrah se présente à moi pour m'attaquer; « mais je sus de suite le repousser. »

Après ce petit récit significatif pour Marwân, Hhotayâh se lève, passe entre deux individus, arrive jusqu'à Al-Farazdack et lui dit : « Parle, parle en« core, tu as atteint la gloire des poëtes du passé, « et ceux de l'avenir ne t'atteindront jamais. » Puis,

se retournant vers Saiyd et lui indiquant Al-Fa
dack : « Voilà le poëte, dit Hhotayah; voilà d
« poésie, et non pas ces vers que, de tout le j
« nous nous torturons à fabriquer. »

Al-Ckilâbiyy ajoute quelques circonstance
cette anecdote : Quand Hhotayah eut dit à al-
razdack, « Parle, c'est ainsi qu'il faut parler, » K
fils de Djoayl reprit : « Mets-le au-dessus de toi
« tu veux, mais ne le mets pas au-dessus des aut
« — Je le mets au-dessus de moi, par Dieu ! et
« dessus de tous les autres aussi. Jeune homm
« dit-il ensuite au poëte, ta mère a eu en toi
« glorieux rejeton. — C'est mon père, dit Al-Fa
« dack, qui en a tout l'honneur. »

Al-Farazdack se fixa à Médine. Il allait souv
chez les chanteuses de la ville; mais quand Mar
eut succédé à Saiyd dans le gouvernement de M
dine, il se rappela le dépit que lui avait causé
réponse d'Al-Farazdack en présence de son pré
cesseur, et, dans sa rancune, il lui interdit,
son arrivée à l'autorité, de fréquenter les chanteu
et de mettre dans ses vers aucune expression in
cente et libertine. Le poëte fit peu de cas de ce
défense.

Quelque temps après Marwân lui fit dire : «
« t'avais-je pas défendu de répandre, comme tu
« fais, tes vers licencieux, et de vanter partout
« prouesses et tes débauches? Sors de Médine, et
« dans trois jours j'apprends que tu y sois enco

« je te le jure par Dieu, je te fais couper la langue. »
C'est alors qu'Al-Farazdack dit ce vers :

Tu me menaces et tu me donnes trois jours de délai; c'est absolument comme les trois jours que Dieu donna aux Banow-Thamowd avant de les exterminer.

Une autre tradition, fournie par Al-Ckilâbiyy et due originairement à Abbâs, fils de Bakkâr, raconte ainsi la conclusion du fait précédent :

Marwân envoya une lettre scellée à Al-Farazdack, en lui faisant indiquer d'aller la remettre à un de ses intendants, dont il recevrait, par son ordre, trois cents dinârs. « Mais demain matin, lui ajou- « tait-il, avant de partir, viens me dire adieu. » Marwân écrivait à son intendant d'administrer au poëte deux cents coups de fouet, puis de le mettre en prison; mais ensuite Marwân changea d'avis; il pensa qu'Al-Farazdack pourrait bien suspecter ses intentions, ouvrir la lettre, la lire et se venger en lançant quelque satire contre lui et sa famille.

Al-Farazdack vint le matin voir Marwân, qui lui dit : « Cette nuit j'ai composé quelques vers que je « veux te lire. — Voyons; quels sont ces vers? — « Les voici :

Dites à Al-Farazdack, lui dont le nom est devenu synonyme de débauché, dites-lui : « Renonce au séjour que je « t'ai interdit et va au Djils[1].

« Quitte Médine; c'est une triste ville pour les plaisirs que

[1] *Djils*, autre nom du Nadj.

« tu aimes; cherche demeure à la Mekke, ou va même ju
« qu'à Jérusalem.

« Tu as fait œuvres de mal; prends donc avec toi-mê
« une résolution d'homme de cœur (fais comme Al-Mou
« lammis et pars). »

Al-Farazdack comprit quelle était l'intention Marwân, et lui répondit :

Marwân, ma chamelle ne pouvait se mettre en voya
elle attendait de toi un bienfait, et moi, son maître, je l
tendais aussi.

Et voilà que tu me fais présent d'une lettre close ; je cra
bien de trouver par elle, non un bienfait, mais une v
geance.

Jette, Al-Farazdack, jette bien loin cette lettre; q
comme celle d'Al-Moutalammis, elle ne soit pas un pa
de malheur.

Et le poëte jette la lettre à Marwân, sort et trouver Saiyd, fils d'Al-Assiy. Il rencontre chez Hhaçan, Hhoçayn et Abd-Allah, fils de Djafar. leur conte son aventure, et chacun d'eux lui donner cent dinârs et un chameau. Al-Farazc reçoit leurs présents et se prépare à partir pc Bassrah.

Marwân avait auprès de lui plusieurs de proches lorsqu'il amena le dénoûment que nc venons de voir. Ils lui représentèrent l'incon nance vexatoire de ses procédés envers Al-Far dack. « Tu as mal agi, lui dirent-ils, avec le po « des Arabes Moudharides. » Marwân reconnut vérité de ces observations; il dépêcha auprès d'

Farazdack un envoyé qui lui remit de sa part cent dinârs et un chameau. Le poëte n'en partit pas moins pour Bassrah.

Revenons à Al-Moutalammis.

Al-Noman, fils d'Al-Mounzir (et qui est le Nomân-Abou-Ckâbows, frère d'Amr, fils de Hind) apprit, non sans colère et dépit, qu'Al-Moutalammis était réfugié en Syrie, chez les Ghascânides; car les Ghascânides avaient tué son père à la journée d'Ayn-Oubâgh. Al-Nômân jura que le poëte ne rentrerait jamais dans l'Irâck et que jusqu'à sa mort il n'en goûterait pas les grains.

Amr, fils de Hind, avait déjà écrit autrefois aux intendants de ses terres de veiller à ce qu'Al-Moutalammis ne pût prendre aucunes nourritures et provisions sur tout le territoire dépendant de l'Hhiyrah; et, sur cet ordre, le poëte adressa les vers suivants aux Bakrides, qui étaient alors sous la domination de ce prince :

يا آلَ بَكرٍ الا لله أُمُّكُمُ
طَالَ الثَوَاءُ وثوبُ العَجْزِ مَلْبُوسُ
أَغْنَيْتُ شأنى فأَغْنُوا اليومَ شأنَكُمُ
وَٱسْتَحْمِقُوا فى مِراسِ الحَرْبِ أَوْكِيسُوا
فإنْ عِلافاً وهم بالطَوْدِ من حَضَنٍ
لَمَّا رَأَوْا أنَّهُ دِينٌ خَلَا بِيسُ

رَدُّوا عليهم جمال الحى فاحتملوا
والظلمُ يُنْكِرُهُ القومُ الأَكَايِيسُ (1)
كونوا كسامةَ إذْ شَعْفٌ مَنَازِلُهُ
ثم استمرت به البُزْلُ القَنَاعِيسُ
حَنَّتْ قَلُوصى بها والليلُ مُطَّرِقٌ
بعد الهُدُوِّ وشاقتْها النَّوَاقِيسُ
مَعْقُولَةٌ يَنْظُرُ التَّشْرِيقَ راكِبُهَا
كانها من هَوًى للرمْلِ مَسْلُوسُ
وقد اضاء سُهَيْلٌ بعد ما هَجَعُوا
كَأَنَّهُ ضَرِمٌ بالكَفِّ مَقْبُوسُ
أَنَّى طَرِبْتِ ولم تُلْحَى على طَرَبٍ
ودُونَ انفكِ أَمْرَاتٌ أَمَالِيسُ
حَنَّتْ الى نَخْلَةَ القُصْوَى فقلتُ لها
بَسْلٌ حرامٌ أَلَا تِلْكَ الدَّهَارِيسُ
أُمِّى شَامِيَّةً إذْ لَا عِرَاقَ لَنَا
قوم نَوَدُّهُمُ إذْ قومُنا شُوسُ
لن تسلكى سُبُلَ البَوْبَاةِ مُنْجِدَةً
ما عاش عمرو ولا ما عاش قابوسُ

(1) ويروى هدّوا الجمال بأكوار على عَجَلٍ
والضيمُ يُنْكِرُهُ القومُ المَكَايِيسُ

الَيْتَ حَبَّ العِرَاقِ الدهْرَ أَكُلُهُ
وَالحَبُّ ياكله فى القرية السُوسُ
لم تدرِ بُصْرَى بما اليتَ مِن قَسَمٍ
ولا دِمَشْقَ اذا دِيسَ الكَدَادِيسُ
فإِنْ تبدلتُ من قومى عَدِيَّكُمْ
انى إِذًا لَضَعِيفُ العَقْلِ مَسْلُوسُ
كَمْ دُونَ مَيَّةَ مِن مُستعمَلٍ قَذَفٍ
ومِن فَلاةٍ بها تُسْتَوْدَعُ العِيسُ
ومِن ذُرا عَلَمٍ ناءٍ مَسَافَتُهُ
كانه فى حَبابِ الماء مَغْمُوسُ
جاورته بأَمُونٍ ذاتِ مَعْجَمَةٍ
تَرْمِى بِكَلْكَلِهَا والراسُ مَعْكُوسُ

O enfants Bakrides! vous dont la mère fut digne des bienfaits de Dieu! quoi! vous restez ainsi sous le vêtement d'une honteuse indifférence (sans venger Tarafah)!

Moi, j'ai relevé mon état (je me suis soustrait à votre ignoble maître); affranchissez-vous donc aussi; cherchez votre délivrance, ou dans la colère, par les chances de la guerre, ou par quelque combinaison que ce soit (affranchissez-vous à tout prix).

Les Banow-Ilâf n'ont-ils pas secoué le joug de l'oppression qui pesait sur leurs demeures à Hhadhan [1], lorsqu'ils

[1] Les Banow-Ilâf ou les Ilâfides sont les descendants d'Ilâf, appelé encore Rayyân, fils de Hholwân, fils d'Imrân, fils d'Alhhâf, fils de Ckodhâlah. — Hhadhan est le nom d'une montagne du

se virent sans cesse agités et tourmentés (par le f
Hind).

Ils rassemblèrent tous les chameaux de la tribu et
fuirent dans les plaines de l'Omân ; car des hommes de
n'endurent pas la tyrannie[1].

Imitez Sâmah, lorsque, abandonnant les hauteurs
Mekke, ses belles et vigoureuses chamelles couraien
lui du côté de l'Omân.

Et moi aussi, ma chamelle prit sa course quand la
était sombre et quand tout dormait; puis enfin le so
cloches chrétiennes des Ghasçanides la fit bondir de jo

Mais d'abord je dus la tenir liée les trois jours que
tendis, après le pèlerinage, pour les sacrifices; car
désir impatient de prendre le large au désert ressemb
de la folie[2].

Puis quand l'étoile de Sohayl, après que le sommei
endormi le monde, brilla étincelante comme un charbo
feu que la main, en l'agitant, prend au foyer,

Comme tu palpitais de joie, ma chère chamelle. Et q
blâmerait de cette joie? Puis soudain, à ta face, s'épanou
les plaines sèches et rases du désert.

Nadjd, près de laquelle étaient les Banow-Hâf. — الوأذ, pluri
لوذ, dans le sens de نواق.

[1] Au lieu de ردوا علىم الح, une autre version porte وا
الجمال باكوار على عجل, etc. «Ils sanglèrent les selles à
«chameaux et partirent soudain, car les hommes de cœur ne
«portent pas la tyrannie.»

[2] Le *taschriyk*, التشريق. — On entend par *taschriyk* les
jours qui suivent le pèlerinage et pendant lesquels l'on fait le
crifices d'usage et l'on accomplit la cérémonie de la lapida
du diable.

Selon une remarque explicative de l'*Aghâniyy*, Al-Moutalam
dans sa fuite, alla faire son pèlerinage, puis de là se rendi
Syrie.

Et elle allait sur Nakhlah, la lointaine vallée[1]. « Impos-« sible, ma chamelle, lui dis-je, impossible! Bon Dieu! ce « chemin est trop long et trop périlleux.

« Tourne du côté de la Syrie; car nous n'avons plus d'Iràck. « En Syrie! en Syrie! là sont nos affections, puisque notre « tribu désormais nous est ennemie.

« Evite bien les sentiers et les gorges de Bawbah[2], et tous « les chemins qui peuvent aller du Nadjd à l'Iràck, tant que « vivra cet Amr, tant que vivra Ckâbows (son digne frère). »

Et toi, Amr, tu as juré que je ne mangerais plus des grains de l'Iràck! mais, dans toutes les villes, tout en mange, jusqu'aux mites.

Et ni Bostres, ni Damas, qui aujourd'hui épillent leurs blés, ne savent pas et ne veulent pas savoir tes serments contre moi[3].

En fuyant ma tribu, je ne devais pas (tu le penses bien) choisir demeure au milieu d'hommes qui t'aident dans tes guerres; c'eût été folie, stupidité.

Mais toi, ma chère Mayyah, entre toi et moi qu'il y a maintenant distance énorme, longs chemins battus, longs déserts, si longs qu'y périssent de fatigue les blondes chamelles.

Qu'il y a de hauts sommets de monts lointains, perdus dans l'espace, nageant dans les flots nombreux des mirages!

J'ai franchi tout, tout cela, avec ma chamelle à la course solide et sûre, au pied habile et expérimenté, au poitrail fendant l'espace, à la tête balançante et redressée au bout de la longe qui tempère son ardeur.

[1] *Nakhlat-al-Chousswa*, sur la route au sortir du Nadjd pour aller en Syrie.

[2] *Bawbah*, défilés par lesquels on descend du Nadjd à l'Irack.

[3] En Syrie on ignore tes serments, et on n'en tient nul compte; tu y es méprisé. Là on ne m'interdira pas les grains, comme tu m'as interdit ceux de l'Iràck.

Sâmah, cité dans ces vers, était fils de Lo fils de Ghâlib. Le poëte engage les Bakrides à son exemple, parce que, d'après Ibn-al-Kalbi mah, ayant eu une querelle en buvant av frères Kab et Amir, creva un œil à Amir [1]; encore tout irrité contre ses frères, il s'enfui l'Omân, plutôt que d'avoir à souffrir leurs cutions. Il demeurait à Kabkab ou le mont B derrière le mont Arafât. Il quitta ce séjc s'exila.

Quant au vers, « Toi, ma chère Mayyah, Abow-Amr, fils d'Al-Alâ, rapporte qu'ayant re tré Al-Farazdack, il le pria de lui dire que vers de sa façon, et qu'entre autres Al-Fara lui récita :

O ma chère Mayyah, entre toi et moi qu'il y a di énorme, longs chemins battus, longs déserts, si long périssent de fatigue les blondes chamelles.

« Quoi! dit Abow-Amr, ce vers est de toi, « cher Abow-Firâs! — Chut! ne dis pas aux « qu'il est d'Al-Moutalammis. Je l'ai recueilli, p « qu'il était; et, pour moi, retrouver un vers p « vaut mieux cent fois que trouver des cham « égarés. »

Nous avons déjà répété que ce fut Amr, fi Hind, qui donna à Tarafah et à Al-Moutalar une lettre pour le gouverneur du Bahhrayn; q Moutalammis fit lire la sienne; que, frappé d

[1] Au lieu d'*Amir*, Abow-Obaydah dit *Sâd*.

qu'elle contenait, il prit la fuite; et que Tarafah se rendit auprès du gouverneur, qui le fit mutiler et tuer.

Cet Amr est appelé dans l'histoire fils de Hind, du nom de sa mère Hind, fille d'Al-Hhârith, fils d'Amr, fils de Hhodjr-Akil-al-Mourâr le Kindide, ou Hhodjr le Mange-amer, fils de Mouâwiyah. Le père d'Amr, fils de Hind, fut Al-Mounzir, fils d'Imrou-l-Ckays, fils de Nomân, fils d'Imrou-l-Ckays, fils d'Amr, fils d'Adiyy, fils de Rabiyâh, fils d'Amr, fils d'Al-Hhârith, fils de Souowd, fils de Mâlik, fils d'Amam, qui est le même qu'Adiyy, fils de Noumârah, fils de Lakhm. Ce dernier Adiyy reçut le surnom d'*Amam* (au turban), parce qu'il fut le premier qui coiffa le turban.

Quand Al-Moutalammis fut arrivé en Syrie, il fit les vers suivants, où, tout en racontant sa fuite, il souffle la colère dans le cœur des hommes de la tribu de Tarafah et les anime à venger le sang du poëte :

إنّ العراق وأهلَهُ كانوا الهَوَى
فإذا نأى وُدُّهم فليَبعدِ
فلَتَتْرُكَنَّهُمُ بِلَيْلٍ ناقتي
تَدَعُ السِّماكَ وتَهْتَدِي بالفَرْقَدِ
تَعْدُ وإذا وقع المُمَرُّ بِدَفِّها
عَدْوَ النَّحُوصِ تَخافُ ضِيقَ المَرْصَدِ

أُجُدُ اذا استنفرتَها من مُبْـــرَكِ
حُلِبَتْ مَغَابِنُها بِرُبٍّ مُعْــقَــدِ
واذا الرِّكابُ تَواكَلَتْ بعد السُّرَى
وجَرَى السَّراب على مُتونِ الجَدْجَدِ
مَرِحَتْ وصاح المَرْوُ مِن أَخْفَافِها
جَذْبَ القَرِينَةِ بالنجاء الأَجْرَدِ
لبلاد قوم لا يُرَامُ هَدِيُّهُــمْ
وهَدِيُّ قوم آخَرِينَ هو الــرَّدِى
كَطُرَيْفَةَ بن العبْد كان هَدِيَّهم
ضربوا صَمِيمَ قَذَالِهِ بِمُهَــنَّــدِ
إِنَّ الخِيَانَةَ والمَغالةَ والخَــنَــا
والغَدْرَ تَتْرُكُهُ بِبَلْدَةِ مُفْسِدِ
واذا حَلَلْتَ ودون بَيْتِى غَيْنَــةٌ
فَابْرُقْ بارضِك ما بَدَا لَكَ وارْعُدِ
أَبَنِى قِلَابَةَ لم تكن عاداتكم
أَخْذَ الدَّنِيَّة قبل خُطَّةِ مَعْضَدِ
لم يَرْحَضِ السَّوْاتِ عن أَحسابِكُم

نعم الحوائر إذ تساق لمعبد
فالعبد دونكم اقتلوا بأخيكم
كالعير أبرز جنبه للطرد

Oui, j'aimais l'Irâck et son peuple; mais, puisque leur cœur s'éloigne de moi, qu'il s'éloigne (je m'en consolerai).

Il fallut bien que ma chamelle, une belle nuit, les quittât; elle les quitta, laissant Simâk, l'étoile de l'Yaman, et suivant en face Farckad, l'étoile de Syrie.

Elle courait, et le fouet lui jouait sur l'arc de son col : elle eût dépassé l'ânesse sauvage qui a mis bas et fuit effrayée du chasseur qui la traque dans un étroit passage.

Chamelle vigoureuse, ardente, quand on la fait lever de l'endroit où elle s'est accroupie, on pourrait traire la sueur de ses aisselles comme un suc épais et coagulé.

Quand tous les chameaux, après les longues courses nocturnes, demandent leurs suppléants de fatigues, et quand ensuite en plein soleil les mirages inondent le dos des plaines sablonneuses,

Ma chamelle, à moi, marche toujours svelte et coquette, et les blancs cailloux du désert lui cliquettent sous les pieds; elle marche encore aussi animée et rapide que les chameaux attachés par couples pour exciter leurs pas par l'émulation.

Et d'ailleurs elle gagnait le sol d'un peuple où le réfugié n'est jamais redemandé (car il ne serait pas rendu); c'est chez d'autres que chez les Ghasçânides que le réfugié est en danger et souci.

Tel l'infortuné fils d'Abd, Tarafah, si jeune encore, au milieu des tribus soumises à ce fils de Hind! Le sabre indien lui trancha la tête.

La trahison, les paroles trompeuses, les saletés, les fourberies, laissons tout cela, ô ma chamelle! dans le pays de ce tyran méchant.

Maintenant que je suis loin de toi et que j'ai mon séjour

à Ghaynah[1], fais, fais éclairs et tonnerre contre moi, il te plaît (je me ris de toi).

O Banow-Ckilâbah! vous n'aviez pas habitude d'êtr et vils avant que Madhad eût égorgé votre poëte T (Quoi! ne le vengerez-vous donc jamais?)

Non, ce Madhad n'a pas lavé l'outrage fait à vot en payant à Mabad (frère de Tarafah) un piaculum a chameaux enlevés aux Banow-Hhawtharah.

Tribu des Ckilâbah, il est devant vous cet ignoble ce fils de Hind; son sang pour le sang de votre poëte gez-le, tuez-le cet onagre qui présente le flanc au t chasseur.

Les Banow-Ckilâbah, selon Yackowb et I Kalbiyy, sont la postérité de Ckilâbah, fil Hhârith, fils de Ckays, fils de Hhârith, fils de chez les Banow-Yaschkour. Ckilâbah était fi de Sad, fils de Mâlik, fils de Dhoubayah, f Ckays, fils de Thalabah, et elle fut mère de thad, de Kahf, de Ckamiâh et du poëte Al-rackckisch-al-Achar ou l'Ancien. D'autres ch ques prétendent que Ckilâbah était une des aï de Tarafah, mais fille d'Awf, fils de Hhârith fille de Rouhm.

Madhad fut celui qui se chargea de mett mort Tarafah. Il était des Banow-Hhawtarah, bra de la tribu des Banow-Abd-al-Ckays. D'après taines traditions, ce fut ce Madhad qui vint même payer en chameaux le prix du sang à l mille de Tarafah; mais Yackowb assure que

[1] *Gaynah*, lieu en Syrie; — autre lieu dans l'Yamâmah, et le pays habité par les Banow-Hhaniyfah.

qui exécuta le jeune poëte fut un certain Abow-Riyschah, des Banow-Hhawtarah, et que les Banow-Hhawtharah payèrent la composition expiatoire de Tarafah à son père et à sa famille, parce que celui qui avait tué ce poëte était Hhawtharide.

Les Banow-Hhawtharah, dit Ibn-al-Kalbiyy, étaient la double postérité de Rabiyah et de Djayäl, tous deux fils d'Amr, fils d'Awf, fils de Wadiyah, fils de Lokayz, fils d'Afssa, fils d'Abd-al-Ckays, fils d'Amr, fils d'Awf, fils de Bakr, fils d'Awf, fils d'Anmâr. Rabiyah, fils d'Amr, fut surnommé *Hhawtharah*. La postérité de Djayäl se mêla à la sienne, et ces deux familles furent l'origine d'une tribu mixte qui reçut le nom de *Banow-Hhawtarah*, et mieux, selon le pluriel arabe, *Banow-Hhawâthir*.

Ibn-al-Kalbiyy rapporte qu'Amr, fils de Hind, paya la composition d'usage pour le sang de Tarafah avec des chameaux qu'il prit aux Banow-Hhawâthir. De là le sens du vers où Al-Moutalammis dit : « Le « *piaculum* que vous avez reçu n'a pas lavé l'affront « dont vous fûtes flétris; c'est dans le sang du roi « lui-même qu'il faut prendre votre talion; c'est par « le meurtre de cet onagre qui présente les flancs « aux coups du chasseur qu'il faut venger votre « poëte. »

Quelques légendes disent qu'Amr, fils de Hind, prétendit n'avoir été pour rien dans la destinée de Tarafah, et n'avoir jamais ordonné à son gouverneur hhawtharide de le mettre à mort, et que ce fut ce Hhawtharide, meurtrier de Tarafah, qui paya

lui-même le *diyah* ou composition à Mabad
de ce poëte.

Al-Moufadhdhal le Dhabbide, Khirâsel
d'Ismaiyl l'Idjlide, et, d'après eux, Ibn-al-K
donnent Al-Moutalammis comme ayant été,
temps, le premier poëte de toutes les trib
Banow-Rabiyah. Prié de réciter de ses vers
une assemblée de Banow-Dhoubayah-Ibn-Ck
prononça, entre autres, celui-ci :

وَقَدْ أَتَنَاسَى الهَمَّ عند احتضاره
بناجٍ عليه الصَّيْعَرِيَّةُ مُكْدَمِ (1)

Pour dissiper les soucis quand ils me viennent, je
mon chameau à la course ardente et marqué par le
stigmate des *bonnes chamelles*.

Tarafah, alors très-jeune encore, était p
et reprit tout à coup : « استنوق الجمل, Voilà l
« meau devenu chamelle. » Le mot resta en
verbe. Il voulait dire : « Tu donnes au cha
« une sorte de qualification qui est exclusive
« réservée à la chamelle. »

Voici un exemple d'emploi de cette forme
verbiale dans ce vers d'Al-Komayt :

هززتكمُ لو أنّ فيكم مهزّةً
وذكّرتُ ذا التأنيثِ فاستنوق الجمل

(1) والصيعريّة سمة تكون للاناث خاصة (explicati
l'*Aghâniyy*). — Stigmate appliqué par le fer rouge aux cha
dans l'Yaman.

Je vous animais, si vous aviez pu l'être (à la générosité); je vous traitais en hommes, vous, cœurs de femmes; mais le chameau fut chamelle (je me trompais).

Voici comment la petite anecdote précédente, relative à Tarafah, est racontée par Ibn-al-Sikkiyt dans son livre des Proverbes ou *Amthâl :* on croit généralement que le poëte *à la Lettre*, Al-Moutalammis, fut le premier poëte de son époque. Il était des Banow-Dhoubayah-ibn-Rabiyah. Un jour, à une assemblée de Banow-Ckays-ibn-Thalabah, on l'écoutait réciter de ses vers; Tarafah était là et jouait avec d'autres jeunes Arabes, tout en prêtant l'oreille aux paroles du poëte. Al-Moutalammis eut à peine achevé le vers :

Pour dissiper les soucis quand ils me viennent, je monte mon chameau à la course ardente et marqué du signe des bonnes chamelles,

que Tarafah s'écria : « Voilà le chameau devenu « chamelle. » La société se mit à rire. Al-Moutalammis, tout en colère, fixe un moment Tarafah, et montrant la langue, puis la tête du jeune critique : « Ceci perdra cela, » dit-il (la langue perdra la tête).

Une troisième tradition, fournie par Abow-Mohhammad, fils de Roustoum, et par Yackowb-Abow-Yowsif, fils d'Al-Sikkiyt, rapporte que Tarafah, encore fort jeune, reprit d'un air de maître le poëte Al-Mouçayyab, fils d'Alas, dans le premier des vers suivants, qui font partie d'un ckassiydah :

Pour dissiper les soucis quand ils me viennent, je mon chameau à la course ardente, à la marque des *chamelles* yamaniques,

A la robe rousse, à la chair abondante, chamel myarique au pied agile et faisant voler les cailloux, quand ils l'ont déjà blessée.

Sa queue touffue et tombante sur la veine intérie la cuisse semble être une grappe à fruits du dattier de son involucre et dont on retire le suc[1].

Tarafah, qui était inconnu d'Al-Mouçayya mit à dire : « Voilà le chameau devenu chan « — Va-t'en donc à ta tribu, petit drôle, repr « Mouçayyab; que la peste t'enlève! — Est-ce « par hasard tu veux me faire entendre que j'y « verai, dans ma tribu, la vulve de ta mère?— « es-tu? effronté. — Je suis Tarafah, le fils d'A Et Al-Mouçayyab le laissa sans lui répondre.

Quant à Al-Moutalammis, il s'éleva, di Ibn-al-Nahhâs et Al-Assmaiyy, au rang des po du premier ordre. Nul avant lui n'avait dit de plus pittoresques de figures que ceux-ci :

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on frappe du bâton po *sage;* tant il est vrai que pour savoir il faut sans cess prendre.

(Si je pouvais consentir à être de ta tribu, *ô Hhârit* bien à me venger dans mes vers de l'espèce de mépris

[1] Encore à présent, on retire ici en Égypte, par incision grappe qui porte les jeunes dattes, un suc sucré appelé *djoum* جُمّار, que les Arabes boivent avec plaisir et qui fermente promptement. — Cette extraction du suc arrête le développe et la maturation des dattes sur l'arbre.

vous voulez jeter sur moi et sur ma tribu), je serais absolument l'emblème de celui qui, d'une main, se couperait l'autre main, et nécessairement se trouverait manchot,

Sans que pourtant, de ses deux mains dont l'une a tué l'autre, celle qu'il aurait encore valût quelque chose de plus.

Puis, quand il voudrait venger celle qui ne serait plus sur celle qui lui resterait, il ne saurait plus comment se couper la main criminelle. Le mieux qu'il aperçoive est donc (de s'abstenir) de ne rien retrancher [1].

..... Il baisse la tête (réfléchit) comme le serpent affamé et qui reste coi; mais, s'il aperçoit une proie à accrocher sous sa dent, il la happe [2].

Par le mot de *sage*, le poëte veut désigner Amir, fils de Zharib l'Adwânide, et surnommé *Zow-l-hhilm* ou *le Sage*. Quant à l'expression figurée *frapper le bâton pour le sage*, trois tribus en revendiquent chacune l'origine : les Dawsides, tribu des Azd-al-Sarât, en font honneur à Amr, fils de Hhoumamah; les Banow-Ckays l'attribuent à Amir, fils de Zharib l'Adwânide; les Banow-Ckays-Ibn-Thalabah, à Sad, fils de Mâlik, fils de Dhoubayah.

Rapportée à Amr, fils de Hhoumamah, et à Amr, fils de Zharib, cette locution a la même origine : tous deux étaient chefs et juges suprêmes dans leurs tribus, et même on venait des tribus éloignées leur soumettre les affaires difficiles et ardues. Amr,

[1] Nous avons déjà vu le motif de ces trois vers, au commencement de cette histoire. Al-Moutalammis préfère rester attaché à la généalogie de sa mère, bien qu'il ne désavoue pas l'honneur d'être de la tribu de son oncle.

[2] Ce dernier vers ne fait pas suite aux précédents. Il est cité ici comme exemple ou trope.

fils de Hhoumamah, avait surtout acquis une haute réputation de sagesse et de perspicacit de tout côté on accourait chercher le secou ses lumières. Devenu très-vieux, son esprit s' blit, et il lui arriva plusieurs fois alors de se t per dans ses décisions. Sa fille lui dit un j « Mon père, la sentence que tu as portée aujour « est entachée d'erreur. — Alors, ma fille, d « désormais, quand tu t'apercevras de quelque « velle erreur de ma part, *frappe un coup de bâ* Et de ce moment, toutes les fois qu'il entend *coup de bâton*, il rappelait sa perspicacité et attention, et jugeait juste.

Les Banow-Ckays-Ibn-Thalabah racontent à égard l'anecdote que voici : Sad, fils de Mâlik, de Dhoubayah, fils de Ckays, alla trouver le Al-Nomân l'Ancien. Sad avait avec lui plusi chevaux, les uns tout harnachés, les autres nu même sans bride. Le roi lui demanda où il me ces chevaux. « Ceux qui sont harnachés, dit S « je ne les conduis pas ainsi harnachés pour em « cher qu'ils ne soient pris, et ceux qui sont r « je ne les ai pas laissés nus pour les donner (s « plement, je leur cherche à tous des pâtura « nouveaux). — Vos terres, reprit le roi, la pl « les a-t-elle cependant assez arrosées pour que v « en puissiez avoir quelque récolte, ou au mo « pour que vos arbres ne meurent pas de soif? « La pluie a été assez généreuse et assez abondan « et la feuille même des pousses folles sorties

« pied des arbres est bourgeonnante. Nos chétifs « troupeaux de *nâckidah* [1] sont, il est vrai, malades « et sans sommeil; mais nos noirs troupeaux de « *khâzirah* sont repus, sains, et ils dorment. Quant au « sol, les chemins mêmes ont été inondés, et les « côtés des chemins mouillés et abreuvés. Nos flaques « de réserve sont de vrais étangs à niveau toujours « le même. Nos petits *hhazaf* sont bestiaux à lait qui « ne tarit jamais, toujours cherchant à manger les « restes laissés dans les marmites, tout en rôdant « pour brouter autour des tentes. » Al-Nomân, jaloux et piqué de ce genre de langage recherché et malicieux (de cette description qui lui semblait dire : Nous n'avons besoin de personne, pas même de toi), répondit à Sad : « Par Dieu! tu as la langue « bien déliée; mais veux-tu que je t'amène en face « quelqu'un à qui tu ne pourras probablement pas « répondre? — Je le veux bien, si tu n'as pas d'in- « tentions hostiles contre moi, ni envie d'abus de « pouvoir [2]. » Al-Nomân ordonna aussitôt à un *wassiyf*

[1] Les *nâckidah*, dit le Ckâmows de Fayrawzâbâdiyy, sont une sorte de bestiaux misérables du Bahhrayn. Pour ces nâckidah, au singulier *nackahd*, je n'ai rien trouvé qui m'indiquât à quelle espèce d'animaux ce nom s'appliquait. Il en est de même pour les *khâzirah* cités ensuite; le Ckâmows dit seulement que ce sont des animaux qu'on fait paître en troupeaux, et qui n'ont ni queues, ni oreilles, et qui sont d'origine hhidjâzienne ou djoureschienne. — Tels sont encore les *hhazaf*, sorte de petit bétail.

[2] Al-Nôman, ombrageux, craignait ceux qui avaient quelque puissance, soit morale, soit matérielle sur les tribus qu'il gouvernait; et Sàd, dont il s'agit ici, était puissant par ses richesses, par les ressources de son esprit, et son habileté à manier la parole. — Le

ou valet de cour d'appliquer un soufflet à Sa
voulait le pousser ainsi à proférer quelque pa
violente et injurieuse, et pouvoir de là le
mettre à mort. « Eh bien! dit le roi à Sad, qu
« ce que tu as répondu à ce soufflet? — C'est l
« d'un polisson qui agit par ordre. » Al-Nomân
alors à son valet : « Applique-lui un autre souff
Le soufflet est donné; puis le roi reprend en
gardant Sad : « Et ta réponse à celui-là, quelle
« elle?—Si cet homme avait été traité comme
« méritait dès le premier, il n'aurait pas rec
« mencé. » Al-Nomân dit au wassiyf : « Donne-lui

passage que nous venons de citer contenant une forme de lan
assez recherchée, j'en donnerai le texte, depuis: « Ceux qui
« harnachés, etc. »

ل له سعد انى لم أُقِن هذه لامنعها ولم أُغْرِ هذه لاهبها
ه النعمان عن ارضه هل اصابها غيث يُحْمَدُ اثرُهُ اوروِيَ
فقال له سعد أمّا المطر فغزير واما الورق فشكير
الناقدة فساهرة واما الخازرة فَشَبْعَى نايمة واما الرِمْثا
امتلات مساربُها وابتلت جَنايبُها ويروى الدَهْنا
ر الرمثا واما النبايث فغُدْرٌ لا تطلع واما الحَذَف فعِرابٌ
نكع تَقْتَرٌ اذا ترتع الشكير ساعةَ نبته والناقدة ضرب
الغنم وكذلك الخازرة ايضا والرمثاءُ ارض والنبايث
اِب والحذف غنم صِغار وتنكع تمنع وتقتر تطلب القُرارة
، بقية القِدر ويقال تقتر تطلب القرار وهى صِغار الغنم
ل النعمان وحسده على ما راى من ذَرابة لسانهِ وابيك
، لمُفوهٌ فان شئتَ اتيتُك بمن يُعْيِى عن جوابه فقال سعد
تَ ان لم يكون منك فراط ولا ابعاط والابعاط مجاوزة القدر

« core un soufflet. » Le soufflet est donné; puis Al-Nomân dit à Sad : « Ta réponse à ce soufflet. — Le « roi corrige son sujet.— Donne-lui encore un autre « soufflet, dit Al-Nomân au wassiyf. » Un quatrième soufflet arrive à Sad. « Voyons ta réponse à celui-« là, lui dit Al-Nomân. — Tu es roi, traite-moi en « homme généreux.— A la bonne heure; voilà une « réponse, cette fois. Assieds-toi. » Les quatre dernières réponses de Sad passèrent en proverbes.

Sad resta quelque temps chez le roi. Or un jour voilà qu'il prend envie à al-Nomân d'envoyer quelqu'un examiner le pays à certaine distance, et voir où il y avait des pâturages verts. Il charge de cette commission Amr, frère de Sad... Amr tarda quelque temps à revenir, et le roi irrité jura de tuer Amr à son retour, soit qu'il annonçât avoir trouvé de bons pâturages, soit qu'il annonçât en avoir trouvé de mauvais. Amr arrive, il se présente à al-Nomân, qui alors était entouré de nombreux courtisans. Sad était assis près de lui avec d'autres; il savait le serment du roi relativement à son frère. « Prince, « dit Sad au roi en voyant entrer Amr, veux-tu me « permettre de lui dire quelques mots? — Si tu lui « adresses une seule parole, je te coupe la langue. « — Puis-je lui faire un geste, de la main? — Si tu « lui fais le moindre geste, je te coupe la main. — « Seulement un signe avec l'œil? — Je te crève les « yeux. — Permets alors que je lui *frappe le bâton*, « seulement. — Comment comprendra-t-il ce que « voudra lui dire ton bâton? Voyons, j'y consens. »

Alors Sad prit le bâton d'un des assistan
tenant ce bâton d'une main, il le frappa a
sien d'un seul coup. Amr, debout, observa
frère. Sad lui fait un autre signe en alongea
lui un bâton. Amr comprit qu'il lui voulait dir
« bouge pas de place. » Sad frappe, d'un seul
un bâton sur l'autre; puis il en élève un h
talement, et le frotte avec l'autre. Amr comp
Sad lui indiquait de dire au roi : « Je n'ai pas
« de lieux secs et sans pâturages. » Sad frap
bâtons l'un contre l'autre, plusieurs coups de
puis en élève un à peu de distance de terre,
voulait dire : « Je n'ai pas non plus trouvé d
« dante végétation. » Sad bat ensuite une seu
ses bâtons l'un sur l'autre, puis il s'approch
Nomân. Amr vit que son frère lui signifiait : «
« tenant parle au roi. » Et en effet il s'avance
d'Al-Nomân, qui lui dit : « As-tu trouvé pâtur
« vanter, ou as-tu trouvé sécheresse à blâme
« Ni pâturages à vanter, ni sécheresse à blâ
« tout le sol est d'aspect varié; il n'y a réelle
« ni abondance à louer, ni stérilité à décrire
« parcourt les plaines ne sait vraiment où il
« s'arrêter; qui dit : Il n'y a véritablement ni s
« resse, ni pâturages convenables, dit vrai; c
« croirait, en toute sécurité, avoir assez pou
« troupeaux, dans tous les environs et assez
« encore, se reposerait sur une chance bien a
« tureuse. — C'était bien là le mieux que tu e
« à me répondre, et tu te sauves la vie. »

Cette anecdote a fait dire que cet Amr, qui est connu aussi sous le surnom de Khischâm, est le premier à qui *on ait frappé le bâton*. Du reste, son frère Sad indiqua le fait dans les vers que voici :

J'ai *frappé le bâton* à mon frère, et il comprit ce que je lui voulais expliquer, sans l'embarras où nous fûmes un jour, jamais peut-être on n'eût *frappé le bâton*.

Puis Amr dit au roi : « Je n'ai pas vu de sécheresse réelle, « mais nul animal ne pouvait boire et manger à son soûl. »

État complexe : il n'y a pas disette de manière à pouvoir dire : disette complète; et non plus, il n'y a pas eu de pluie assez abondante pour donner une luxuriante verdure.

Par cette forme de réponse, Amr sauva sa pauvre chère personne ; sinon, il était mis en morceaux.

Al-Djâhhizh rapporte qu'Amir, fils de Zharib l'Adwanide, gouverna en chef suprême, dans le temps du paganisme. Devenu très-vieux, sa science et sa sagacité lui firent parfois défaut. Alors il recommanda à sa fille de le rappeler à lui-même, en *frappant du bâton*, toutes les fois qu'elle l'entendrait faiblir dans ses délibérations et s'éloigner du véritable but qu'il aurait à atteindre. La fille d'Amir, ou Zow-l-Hhilm (appelée Amrah), fut du nombre des quatre femmes dites les *quatre sages* arabes, mais elle leur fut supérieure en puissance d'intelligence et en réputation. Les trois autres sages furent Ssohhr, fille de Lockmân [1]; Hind, fille de Khousç,

[1] Selon Fayrawzâbâdiyy, Ssohhr était sœur et non pas fille de Lockmân. Ayant été récompensée par le mal pour avoir fait le bien, elle fut le motif du proverbe : ما لى الا ذنب صحر « Je suis « coupable comme Ssohhr. »

et Djoumâh, fille de Djâbis, fils de Moulayl
deux d'origine yâdide.

Amir fut surnommé le *Sage*, ou Zow-l-hhil
c'est à lui que Hhârithah, fils de Wâlah, fait
sion dans ce vers :

Vous prétendez que nous n'avons ni pénétration, n
rience du monde (parce que nous nous sommes trom
mais ne frappait-on pas le bâton pour Zow-l-hhilm ?

C'est encore de lui que veut parler al-Fara
dans cet autre vers :

J'aurais attendu longtemps la réponse des Banow-
jâschi (ils ne savaient que me répondre; mais je les ex
car enfin on rappelait la pensée à Zow-l-hhilm lui-mên
frappant du bâton.

Je vais encore citer, d'après Abow-Hhâti
al-Assmaiyy, quelques vers qu'al-Moutalammis
rivé en Syrie, dirigea contre le roi Amr, fil
Hind :

Tu voulais te défaire de moi, tu avais peur des
satiriques de mes vers; mais, par le dieu Lât et par le
tues des dieux! tu n'y échapperas pas.

Tu m'as fourni, certes, de trop beaux sujets, Hin
mère, ton honneur de roi, en me donnant cette fan
lettre qui, en apparence, brillait comme les mailles d
d'un fourreau de sabre.

Va-t-en, roi le plus sâle des rois, le plus vil d'orig
pour ceux qui te connaissent et même pour ceux qui
connaissent pas.

Tes pères restèrent aux yeux de tous ignobles et
naissance, malgré leurs efforts dans les luttes de noble
et ignoble fut leur race.

Bien plus, ta ligne avunculaire paternelle et maternelle est aussi fixe que les cailloux mobiles avec lesquels les enfants jouent au *touban*, et dont la place est sans mur et sans espace déterminé [1].

أعني الخؤولة والعموم فهم
كالطبن ليس لبيته حول

Le nom du jeu du *touban* est employé par Abow-l-Nadjm dans ce vers :

Que dire des ruines et des traces de la demeure où était mon amante ? Il n'y a plus que quelques cailloux comme ceux qui servent à jouer au *touban*.

Ce mot se trouve encore dans les vers qui font partie de l'anecdote suivante.

On rapporte qu'Omar, fils d'Abd-al-Aziyz, assis au milieu de la foule, faisait inscrire les noms des

[1] Le jeu du *touban* طُبَن (voyez ce mot dans Golius), consistait, d'après ce que je vois dans une note marginale du Ckâmows appartenant à M. Fresnel, الطبن كصُرَد هو خط صغير يلعب بها الصبيان, à placer de petits cailloux sur une raie. Le dictionnaire de Méninski dit : *Touban*, *ludus novem scrupulorum aut calculorum;* jeu de marelle. Il paraît que ce jeu est analogue au jeu qui consiste à tracer trois carrés concentriques, partagés encore par deux autres lignes qui, se croisant au centre du plus petit carré, viennent aboutir sur les flancs du carré extérieur, à distance égale des angles de ce carré. Le joueur gagne quand il peut arriver à mettre, malgré son adversaire, trois cailloux sur la même ligne.

D'après cela le poëte veut dire à Amr, fils de Hind : « La noblesse « de ta famille est aussi mal déterminée et aussi peu stable que la « place donnée à chaque caillou dans le jeu du *touban;* cette place « est une sorte de *maison sans côtés* et sans fondements. » Le طبن est le سدره persan et le طوقرن turk.

vieillards invalides. Un de ces vieillards approche et lui dit ces vers :

Si vous écrivez les vieux, moi je le suis ;
Voyez-moi, débile, épuisé au dehors, épuisé au dedans,
Toutes les nuits je tombe au milieu des lutins qui font du vacarme autour de moi,
Djinn et Hhinn[1] qui font bruire toutes sortes de paroles sourdes.
Toute la nuit ils sont à jouer près de moi au *touban*.

« Inscrivez ce vieillard, dit Omar. » Mais un autre vieillard demande à ce vieux décrépit : « Quel âge « as-tu ? »

En vérité, je n'en sais rien ; mais j'ai vu les hommes qui vivaient du temps d'Alexandre-Zow-l-Ckarnayn ; peut-être même suis-je encore plus vieux que cela.
Et pour preuve, ouvrez ma chemise ; vous me trouverez les côtes sans un brin de chair, sans une goutte de sang.

« Inscrivez ce vieillard, répéta Omar ; vous voyez « bien qu'il ne sait plus de quel temps il est. »

VERS D'AL-MOUTALAMMIS QUI SONT RESTÉS DANS LES CHANTS PUBLICS, OU DEVENUS PROVERBES.

L'ariette qui précède cette histoire d'Al-Moutalammis fait partie des vers que composa ce poëte lorsque les Banow-Yaschkour se séparèrent des Banow-Dhoubayàh, et qu'il quitta ses oncles qui étaient

[1] Les *hhinn* sont des *djinn* de rang inférieur et méchants. Il y a *djinn* et *hhinn*, comme il y a *nâs* et *nasnâs* ou hommes et hommes méchants. (Aghânniyy.)

Yaschkourides. Il était né parmi eux et avait grandi dans leur tribu. Aussi le considérait-on généralement comme Yaschkouride. Le roi Amr, fils de Hind, demandait un jour à Hhârith, fils de Tawâm le Yaschkouride, et à Hhârith, fils de Hhillizah, de quelle tribu était réellement Al-Moutalammis. « On « le rattache, dirent-ils, à la descendance des deux « fils d'Amr, fils de Mourrah; tantôt on le met chez « les Banow-Dhoubayàh, et tantôt parmi nous. Il « enjamba pour ainsi dire deux tribus. »

Lors de la séparation des deux tribus dont nous avons parlé, Al-Moutalammis suivit celle des Dhoubayàh, dont il était véritablement originaire; de là ces vers :

Ma famille s'est séparée; les uns sont restés, les autres se sont en allés; mais en vérité je ne savais auxquels m'attacher.

Ceux avec lesquels je ne me souciais pas de vivre restèrent, et ceux que je redoutais de voir partir sont tous partis.

Réellement, je souffre peu volontiers les uns et les autres; toutefois j'aime à me reconnaître et m'avouer de leur sang, et je me suis dit : « Vois à ne pas t'éloigner d'eux; ce sont « tes proches [1]. »

Allons, conduisez-moi à la tribu des Dhoubayàh; ce sont mes vrais contribules. Après cela, qu'on me blâme ou ne me blâme pas de cette conduite, j'en prends mon parti.

Mes oncles Yaschkourides, il est vrai, m'ont toujours bien

[1] « Ne t'éloigne pas d'eux si tu ne veux pas qu'ils s'éloignent de « toi et t'abandonnent; ce sont tes proches, les uns, tes oncles, sont « Yaschkourides, les autres sont ta tribu, les Banow-Dhoubayàh. » Explication de l'Aghâniyy.

traité ; mais l'origine du rameau est toujours au tronc, dont il s'éloigne en grandissant [1].

Qu'on ne me juge pas égoïste ni misanthrope, parce que je reste à distance de mes proches ; je ne veux pas pour séjour ni Ayn-Ssayd, ni Lâlâ [1].

Quand Al-Moutalammis se fut enfui et n'eut plus rien à craindre de la colère d'Amr, fils de Hind, il dit encore ces vers dans lesquels il s'adresse à ce prince :

Un jour viendra, j'espère, où tu serais bien aise de m'avoir près de toi, et cela, quand mes os seront donnés aux vers dans la tombe ;

Quand à ton tour tu te verras outragé, humilié, et qu'il te faudrait alors avoir un homme comme moi, un homme qui te prêtât le secours de sa poésie (contre tes ennemis) ;

Quand enfin ceux qui t'approchaient, comme moi, t'auront fui, quand tu seras dans les soucis et les angoisses. C'est alors que Dieu me vengera de toi, et sans que tu l'aies pu prévoir.

Si j'étais vivant et près de toi, au jour où tout cela te viendra choir sur la tête, ton malheur serait moins amer ; car tu m'aurais pour conseil (et je t'ouvrirais une voie de salut ou de vengeance).

Nous avons vu un vers d'Al-Moutalammis où il dit à Hhârith : « Si on voulait mêler de notre sang

[1] « Je reviens à ma tribu, les Dhoubayàh ; c'est là où je suis né ; « la branche ou la racine est toujours au tronc de l'arbre dont elle « est née. » Aghâniyy.

[2] Ayn-Ssayd et Lâlâ, selon une remarque de l'Aghâniyy, sont à l'extrémité du Sawad, du côté du territoire situé entre Bassrah et Kowfah. Lâlâ fut aussi le nom d'une prison de Hhadjdjâdj, fils de Yowsif.

« au vôtre, ils se fuiraient tous deux. » Cette expression fut toujours regardée comme la plus énergique qui puisse représenter l'excès de la haine. Mais Ibn-Ckotaybah reproche au poëte de vouloir dire comme fait réel et vrai, que le sang fuit le sang; il ne voit, dans cette forme de langage, qu'une figure, une hyperbole. Toutefois, ce vers d'Al-Moutalammis rappelle une croyance bien établie parmi les Arabes, et on cite à ce propos, ces paroles d'un Schaybânide : « J'étais prisonnier avec plusieurs de mes cou-« sins; nous avions été pris par les Taghlabides avec « un certain nombre de nos esclaves. On trancha la « tête à mes cousins et aux esclaves. Le sang coula « dans une sorte de petit fossé. Eh bien ! je le jure, « je vis le sang arabe de mes cousins se séparer et « se distinguer du sang des esclaves, à tel point que « j'aperçus le sol entre le sang des uns et celui des « autres. Si tous eussent été des *hadjiyn* (ou esclaves « nés de père arabe et de mère esclave), tout ce « sang serait resté confondu en une seule masse, « sans se séparer.

Selon Ibn Ckotaybah on a souvent répété, comme maxime pratique, les trois vers suivants d'Al-Moutalammis :

Je sais d'expérience positive, non de supposition imaginaire, et puis, avant tout, la crainte de Dieu est le premier guide dans la vie;

Je sais, dis-je, que conserver ses biens est mieux que les jeter follement, et s'exposer à être forcé de voyager sans un bon viatique.

L'emploi bien entendu du peu que tu possèdes, le fait fructifier et accroître; l'usage mal calculé même d'une grande fortune, la détruit rapidement.

(Nous avons déjà cité les vers où Al-Moutalammis exprime combien il chérit sa mère, combien il s'estime heureux d'être rattaché à son seul nom : « Des gens, dit-il, prétendent que ma mère est sans « naissance;..... Mais serait-elle moins ma mère, « quand même je la renierais cent fois..... ? » On donne encore comme souvenirs restés dans la mémoire des Arabes, les quelques vers dans lesquels Al-Moutalammis dit à ses oncles Yaschkourides, qu'il ne veut pas répondre à leurs prétentions, en quelque sorte injurieuses, de le relier à leur tribu; il préfère garder leur bienveillance, et ne renoncer entièrement ni à l'une ni à l'autre tribu; il ne veut pas être l'emblème de celui qui se couperait une main, puis qui penserait peut-être ensuite à se couper l'autre, bien qu'il ne le pût pas, pour la punir d'avoir coupé la première).

Dans le vers qui commence par : « Il baisse la « tête, comme le serpent affamé qui reste coi, » Abow-Aliyy reconnaît l'image de l'homme qui sait s'abstenir de se venger jusqu'à ce qu'il en trouve le moment favorable.

Abow-Obayd déclare qu'il ne connaît pas de vers plus pleins de vérité et d'application pratique plus générale comme maxime, pour ce qui concerne la justice parfois oublieuse même des hommes les plus éclairés, que ce vers d'Al-Moutalammis :

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on frappe le bâton pour le sage; eh ! pour bien savoir, il faut sans cesse apprendre.

On vante aussi comme sentence aphoristique cet autre vers :

Si la corde qui tient liés deux chameaux voyageant ensemble est sans cesse tordue, retordue et tiraillée, il faut bien qu'à un moment elle se rompe.

Agréez, Monsieur, l'assurance de tout mon attachement et de toute ma reconnaissance.

PERRON,

Directeur de l'École de médecine du Kaire, médecin à l'hôpital de Ckasr el-Ayniyy, etc.



EXTRAITS

DU MODJMEL AL-TEWARIKH

Relatifs à l'histoire de la Perse, traduits par M. Jules Mohl.

(Suite.)

CHAPITRE IX.

SUITE DE LA SECTION I.

DYNASTIE DES SASANIDES ET DESCRIPTION DE LEURS COSTUMES.

Ardeschir, fils de *Babek*. — La tradition dit que Bahman avait un fils nommé Sasan, qui, dans son dépit de ce que Bahman donnait le trône à sa fille, partit pour un pays lointain, cacha sa naissance, se procura un troupeau de brebis et en eut soin jusqu'à ce qu'il mourût dans l'Inde. Il laissa un fils appelé Sasan comme lui, et tous ses descendants, jusqu'à la cinquième génération, continuèrent à porter le même nom et à rester de pauvres pâtres, jusqu'à ce que Babek, roi d'Istakher, eut des songes dont je parlerai plus tard [1], et en conséquence des-

[1] L'auteur ne revient plus là-dessus, mais on peut voir les deux songes de Babek chez Firdousi, éd. de Calcutta, p. 1365.

quels il amena Sasan des montagnes et lui donna en mariage une de ses filles. Sasan eut un fils nommé Ardeschir, que Babek fit passer pour son propre enfant, et (Ardeschir lui-même) n'osa rendre publique sa véritable origine, de peur des Aschkanides, que lorsqu'il fut devenu roi. Selon quelques chroniques, Babek lui-même était fils de Sasan, et Ardeschir fils de Babek. Voici sa généalogie selon le *Siar al-Molouk :* Ardeschir, fils de Babek, fils de Sasan, fils de Farek, fils de Mahounes, fils de Sasan, fils de Bahman, fils d'Isfendïar. Dieu seul connaît la vérité là-dessus. On lit, dans le Livre des Portraits des rois Sasanides, que sa tunique était brodée de dinârs [1]; que ses pantalons étaient bleu de ciel, sa couronne verte sur or, et qu'il tenait droite dans la main une lance.

Schapour, fils d'*Ardeschir*. — On dit que sa mère était fille d'Ardewan, dernier des Molouki Thewaïf. Ardeschir, après avoir vécu avec elle, la livra à son vizir pour qu'il la fît mourir, parce qu'elle avait essayé de l'empoisonner de connivence avec son frère. Elle était alors enceinte, et l'on donne là-dessus quelques détails. Lorsqu'elle fut arrivée à la maison du vizir, elle accoucha d'un fils à qui le vizir donna le nom de Schapour, c'est-à-dire Fils du roi.

[1] Ces pièces d'or paraissent avoir formé le col de la tunique. On voit sur les médailles des Sasanides souvent des portraits de rois avec des cols qui ont l'air d'être brodés de cette façon; les femmes, en Mésopotamie, portent des enfilades de monnaies sur le front et sur la tête. Firdousi (*Livre des Rois*, t. I, p. 266) cite aussi des dinârs comme faisant partie de la toilette de Roudabeh.

Lorsque l'enfant fut devenu grand, le vizir le présenta à son père qui, sans savoir que c'était son fils, le prit en tendresse et l'adopta. Je reviendrai sur cette histoire en son lieu [1]. On dit, dans le Livre des Portraits, qu'il portait une tunique bleu de ciel, des pantalons en *weschi* [2] rouge, une couronne rouge sur la tête, et une lance dans la main.

Hormuzd, fils de *Schapour*, fils d'*Ardeschir*. — Sa mère était Nouschzad, fille de Mahrek [3]. Il ressemblait extrêmement à son grand-père Ardeschir. On dit, dans le Livre des Portraits, qu'il portait une tunique en weschi rouge, des pantalons verts, et une couronne verte sur or [4], (dans la main) droite une lance, et dans la main gauche un bouclier. Il est représenté assis sur un dromadaire.

Bahram, fils d'*Hormuzd*, fils de *Schapour*. — On le peint en tunique rouge et en pantalons rouges, avec une couronne bleu de ciel et brodée, et tenant dans la main droite une lance, dans la main gauche une épée sur laquelle il s'appuie.

[1] On trouve le détail de cette histoire dans Mirkhond; voyez *Antiquités de la Perse*, par M. de Sacy, p. 283 et suiv.

[2] Weschi est une étoffe de soie fabriquée à Wesch, dans le Turkestan.

[3] Voyez *Antiquités de la Perse*, p. 291 et suiv.

[4] Ce que l'auteur dit de la couleur des couronnes s'applique à cette espèce de ballon en étoffe qui donne aux couronnes des rois Sasanides un aspect particulier, comme on peut le voir dans toutes les sculptures qui nous en restent et sur leurs médailles. Voyez, pour les sculptures, Ker Porter, et, pour les médailles, les Médailles des Sassanides, par M. Longperrier, qui donne d'excellentes représentations de toute la série.

Bahram II, fils de *Bahram*, fils d'*Hormuzd*. — Il est représenté dans une tunique de weschi rouge, des pantalons rouges, et avec une couronne bleu de ciel, entourée de deux cercles d'or. Il est assis sur un lit de repos, et tient dans la main droite un arc bandé, dans la gauche une flèche forte [1].

Bahram III. — Il était fils de Bahram, fils de Bahram, fils d'Hormuzd, et portait le surnom de Seganschah. Segan est un autre nom pour la province de Seistan. Dans ce temps-là chaque roi, quand il voulait désigner un de ses fils pour son successeur, lui donnait le titre de roi d'une province, titre qu'il échangeait, quand il arrivait au gouvernement, contre celui de Schahinschah (Roi des rois). La tunique de Bahram, fils et petit-fils de Bahram, est bleu de ciel, et ses pantalons sont rouges. Il est assis sur un lit de repos et s'appuie sur son épée; sa couronne est verte et contenue par deux cercles d'or.

Nouseh, fils de *Bahram*. — D'autres l'appellent Nousi; il était frère de Bahram III. Nousi, fils de Bahram, fils d'Hormuzd, est représenté en tunique de weschi rouge, en pantalons de weschi bleu de ciel, se tenant debout, une couronne rouge sur la tête, et les deux mains appuyées sur son épée.

[1] L'expression propre est *une flèche à triple bois*, c'est-à-dire une flèche dont le bois est trois fois plus gros que celui d'une flèche ordinaire. On trouve dans Firdousi (voy. le Livre des Rois, t. I, p. 418) que Zal, voulant faire connaître aux Touraniens son arrivée dans le camp des Iraniens, lança des flèches de cette espèce تير سه چوبه, dans leur camp, et ils les reconnurent sur-le-champ parce que personne que Zal n'en lançait d'aussi grosses.

Hormuzd, fils de *Nouseh*. — Il est peint, dans le Livre des Portraits des Sasanides, dans une tunique de weschi rouge, en pantalons bleu de ciel, une couronne verte sur la tête, et les deux mains appuyées sur une épée.

Schapour, fils du même *Hormuzd*, dont je viens de parler. — Les Arabes l'appellent Dsoul Aktaf (le Maître des Épaules), parce qu'après un grand carnage qu'il avait fait des Arabes il fit percer les épaules de ceux qui survivaient et y fit passer des anneaux de fer. Les Persans l'appellent Schapour Houïeh Senba. Il n'était pas encore né lorsque son père fit placer la couronne sur le ventre de sa mère et mourut. On représente Schapour en tunique de weschi couleur de rose, en pantalons rouges de weschi, une hache d'armes dans la main, avec une couronne bleu et or, brodée en différentes couleurs, entourée de deux cercles d'or, et ornée d'une figure de lune en broderie.

Ardeschir, fils d'*Hormuzd*, fils de *Nersi*, et frère de *Schapour*. — Il portait, chez les Persans, le nom de Nikoukar (le bienfaisant) et de Nerm (le doux). Sa tunique est en weschi bleu de ciel et ornée de dinârs, ses pantalons sont rouges. Il porte dans la main droite une lance, et dans la gauche une épée sur laquelle il s'appuie. Sur sa tête est placée une couronne rouge.

Schapour, fils de *Schapour*. — Il était fils de Schapour Dsoul Aktaf. On le voit représenté, dans le Livre des Portraits, dans une tunique de weschi rouge

qui en recouvre une autre, laquelle est jaune. Ses pantalons sont bleu de ciel, sa couronne est verte et entourée de deux cercles d'or. Il porte dans sa main droite une verge de fer surmontée d'une figure d'oiseau, et appuie sa main gauche sur la poignée de son épée.

Bahram IV, fils de *Schapour*. — On l'appelle Kirmanschah. On lui donne une couronne verte entourée de trois cercles d'or, une tunique bleu de ciel, des pantalons de weschi. Il tient dans sa main droite une lance, et appuie la gauche sur son épée.

Yezdejird I était fils de *Bahram* (*IV*). — Les Persans lui ont donné le surnom de Bezehgar (le pécheur) et de Zefr. Les Arabes l'appellent Yezdejird al-Atsim (le méchant), à cause des injustices qu'il commettait. Il avait une tunique rouge, des pantalons bleu de ciel, et une couronne de la même couleur. Il est représenté debout et tenant une lance dans la main.

Bahram Gour. — Il était fils de Yezdejird et un prince puissant, joyeux et humain. Il est peint, dans le Livre des Portraits des Sasanides, en tunique bleu de ciel, en pantalons de weschi vert, et tenant une massue dans la main.

Yezdejird II, fils de *Bahram Gour*. — Il porte le surnom de Nerm (le doux)[1], et est représenté en tunique verte, en pantalons de weschi noir et or,

[1] Selon Mirkhond, il portait aussi le nom de سپاهدوست, *l'ami de l'armée*.

et avec une couronne bleu de ciel. Il est assis sur un trône et s'appuie sur une épée.

Firouz était fils de *Yezdejird*, fils de *Bahram Gour*. — Il est peint en tunique rouge, en pantalons de weschi bleu de ciel et or, avec une couronne des mêmes couleurs, assis sur un trône et tenant une lance dans la main.

Balasch était fils de *Firouz*. — Il est représenté en tunique rouge, en pantalons blancs et noirs sur un fond rouge, avec une couronne bleu de ciel, se tenant debout et ayant une lance dans la main.

Kobad, fils de *Firouz*.—Les Persans lui ont donné le nom de Kewad, à cause de sa barbe. Son frère Djamasp s'empara pendant quelque temps du gouvernement, mais il le reprit après. Il eut, outre Nouschirwan, un fils nommé Karen, qui eut le gouvernement du Thaberistan et de toute cette frontière. On le représente en tunique blanche et noire sur un fond bleu de ciel, en pantalons rouges, une couronne verte sur la tête, et appuyé sur une épée.

Kesra Nouschirwan. — Il était fils de Kobad et un roi plein de justice. Les Persans l'appellent Nouschin Rewan (l'âme douce); sa mère était fille d'un Dihkan du district d'Isfahan, ou, selon d'autres, de celui d'Ahwaz. Son surnom, pendant la vie de son père, était Fedeschkharker Schah, parce qu'il était gouverneur du Thaberistan. Fedeschkhar est le nom d'une montagne et d'une plaine . . . . Il est représenté en tunique de weschi blanc et rayé d'au-

tres couleurs, en pantalons bleu de ciel, assis sur le trône et appuyé sur une épée.

Hormuzd, fils de *Nouschirwan* et d'une femme de race turque, fille du Khakan. — On le représente en tunique de weschi rouge, en pantalons bleu de ciel, avec une couronne verte, assis sur le trône, tenant dans la main droite une massue, et appuyant la gauche sur la garde de son épée.

Kesra Parwiz, fils d'*Hormuzd,* fils de *Nouschirwan.* — Les Persans lui ont donné le nom de Khosrou Parwiz, c'est-à-dire généreux comme un nuage. Il a une tunique en weschi couleur de rose, des pantalons bleu de ciel, une couronne rouge, et tient une lance dans la main.

Schirouïeh, fils de *Kesra Parwiz* et de *Mariam*, fille de *Maurikes,* empereur grec. — D'autres lui donnent le nom de Schirouï. Son premier nom avait été Kobad. Il fit tuer, aussitôt qu'il fut monté sur le trône, son père et ses dix-sept frères, que leur pouvoir et leur intelligence rendaient dignes du trône. Voici les noms de ses frères : Schehriar, Mardanschah, Kouranschah, Firouzanschah, Abroudschah, Zerrabroud, Schadman, Schadgiz, Arwendzil, Arwenddest, Kes Beh, Kes Dil, Kherreh Mard, Zadbehreh Djouanschir, Schirzad, Djihanbakht. On dit, dans le Livre des Portraits des rois Sasanides, qu'on le représentait en tunique de weschi rouge, pantalons bleu de ciel, avec une couronne verte, placé debout et tenant dans la main droite une épée nue.

Ardeschir. — Il était fils de Schirouïeh et encore enfant. Sa tunique est bleu de ciel, sa couronne rouge. Il est debout, tient une lance dans la main droite et s'appuie avec la gauche sur une épée.

Pourandokht. — Elle était fille de Parwiz et d'une fille de l'empereur grec, laquelle était aussi la mère de Schirouïeh. Elle renvoya aux catholiques et à sa famille, à Roûm (Constantinople), le bois de la croix que les chrétiens appellent *Dari Mesihah* (la croix du messie). L'auteur du *Firouz-nameh* dit qu'elle était fille de Nouschirwan et que son nom propre était Hedjir, mais la première tradition est la vraie. Elle a une tunique de weschi vert, des pantalons bleu de ciel, une couronne de la même couleur, est assise sur un trône et tient une hache d'armes dans la main.

Azermidokht. — Elle était sœur de Pourandokht et fille de Kesra Parwiz, mais d'une autre mère. Le *Firouz-nameh* en fait encore une fille de Nouschirwan. Son nom propre était Khourschid, et son père lui donna le surnom d'Azermidokht (la fille tendre), à cause de sa tendresse pour lui. Elle est peinte en tunique rouge et brodée de différentes couleurs, en pantalons bleu de ciel, une couronne sur la tête, assise sur un lit de repos, tenant dans la main droite une hache d'armes et appuyant la main gauche sur une épée.

Yezdejird III, le dernier des rois de Perse, était fils de Schehriar, fils de Kesra Parwiz, et l'empire persan périt entre ses mains. Il a une tunique de

weschi rouge, des pantalons bleu de ciel, une couronne rouge, une lance dans la main, et s'appuie sur une épée. Tous les rois de la dynastie des Sasanides ont porté des bottes rouges [1].

Il y a sur toutes ces généalogies encore d'autres traditions, que je ne mentionne pas parce qu'elles s'éloignent de la vérité et sont des fables comme les mages les inventent, ou des erreurs qui proviennent des traductions, et qui, dans le cours des temps, sont devenues de plus en plus confuses. En voici quelques-unes. Les uns disent que Feridoun est le même que Nimrod, d'autres que Keï Kaous est le même que Nimrod, parcequ'ils sont montés tous les deux dans le ciel. On identifie Abraham avec Siawusch parce qu'il traversa le feu, Salomon avec Djemschid, Noé avec Neriman, Lohrasp avec Nabuchodonosor; on donne à Rustem une origine arabe; on fait venir Afrasiab et Zohak

[1] L'auteur remarque cette circonstance probablement en opposition aux bottines d'or (de brocart d'or) زرّينه كفش que les princes de la dynastie des Keïanides et les grands seigneurs de ce temps portaient, au moins selon les poëtes épiques. On voit, par un passage de Firdousi, que la permission de les porter était considérée comme une des plus grandes distinctions. Il raconte (édition de Calcutta, p. 545) que Thous, qui était de la famille des Keïanides, paraît devant Keï Kaous: «Thous arriva avec le Kawejani «direfsch (l'étendard de l'empire), avec les timbales et les bottines «d'or; il les fit porter devant le trône d'or du roi, et les lui remit «en baisant la terre et disant : Voici les timbales, les bottines d'or «et le Kawejani direfsch qui porte bonheur; regarde qui, dans «l'armée, en est digne; quel est le Pehlewan qui y a droit, et donne-«les lui; etc.» On porte encore aujourd'hui, dans les jours de cérémonie, à la cour de Perse, une espèce de bottes rouges.

de race étrangère. Quant à Isfendiar, on raconte que Salomon avait une fontaine d'où coulait de l'airain liquide dont on faisait des images et des figures sur lesquelles Salomon priait et auxquelles Dieu donnait une âme; qu'Isfendiar avait été formé de cette manière, qu'il fut adopté par Gustasp qui n'avait pas d'enfant, qu'il s'enfuit devant Rustem dans le Turkistan, que Rustem l'y suivit et le tua, et que c'est à cause de cela qu'on donna à Isfendiar le surnom de *Rouin-ten* (au corps d'airain). Ce sont là d'insignes mensonges; j'en fais mention parce que je les ai trouvés dans les fables et dans les livres persans; mais, selon moi, ces assertions des mages ne méritent pas croyance, et, au contraire, ce que j'ai rapporté plus haut est la tradition originale et sur laquelle ceux qui ont recueilli les traditions dans leurs histoires et leurs chroniques sont unanimes. Dieu seul connaît les secrets (du passé).

باب التّاسع

فصل اوّل

طبقهٔ ساسانیان و ذکر ایشان در صفت پوشش

اردشیر بابکان چنین روایتست که بهمن را پسری
بود نام وی ساسان چون بهمن پادشاه دختررا داد

ننگ آمدش ازین کار وبدور جائی برفت ونسب خویش پوشیده کرد وگوسفند چند بدست آورد وهمی داشتی تا بهندوستان اندر بمرد وازوی پسری ماند هم ساسان نام بود وتا پنجمین پسر همچنین نام می نهادند وروزگار اندر محنة وشبانی کردن همی گذاشتند تا بابك پادشاه اصطخر خوابها دید که بجایگاه گفته شود وساسانرا از کوه بیاورد ودختری بوی داد وازوی اردشیر بزاد گفت پسر منست نیارست از بیم اشکانیان نسب او پیدا کردن تا بپادشاهی رسید واز اند تاریخ چنانست که بابك پسر خود ساسان بود واردشیر ازوی بزاد ونسب او در سیر الملوك چنینست اردشیر بن بابك بن ساسان بن فانك بن مهونس بن ساسان بن بهمن بن اسفندیار وخدای تعالی علیمترست بر آن واندر کتاب صورت پادشاهان بنی ساسان گفته است که پیراهن او بدینارها بود وشلوار آسمان گون وتاج سبز در زر ونیزه قایم در دست

شاپور پسر اردشیر بود وگویند مادرش دختر اردوان بود آخر ملوك طوایف واردشیر چون بدانست اورا به وزیر داد تا هلاك کند که قصد کرده بود که اردشیررا زهر دهد باستصواب برادر خود این دختر آبستن بود

وآنرا شرحست چون بخانهٔ وزیر آمد بزاد و وزیر اورا شاپور نام کرد یعنی پسر شاه وچون بزرگ شد بر پدرش عرضه کرد تا دانسته مهرش بجنبید وبپذرفتش واین قصّه بجایگاهش گفته شود در کتاب الصّور اورا پیراهن آسمان گون گوید وشلوار وشی سرخ وتاج سرخ در سر ایستاده نیزه در دست گرفته

هرمزد پسر شاپور بن اردشیر بود از دختر مهرك نوشزاد وسخت ماننده بجد خویش اردشیر واندر کتاب صورت گفتست پیراهن وشی سرخ داشت وشلوار سبز وتاج سبز در زر داشت راست[1] نیزه و اندر چپ سپر داشت بر شتری نشسته

بهرام پسر هرمزد شاپور بود صورت او با پیراهن سرخ وشلوار سرخ وتاج آسمان گون نگاشته اندر دست راست نیزه و اندر چپ شمشیر بدآن فرو جفسیده

بهرام الثّانی پسر بهرام بن هرمزد بود بصورت او نگاشته با پیراهنی وشی سرخ وشلوار سبز وتاج آسمان گون[2] دو شرفه زرین بر سریر نشسته وکمانی بزه کرده

[1] Il y a certainement quelques mots omis ici; il faut lire, je pense, در دست راست.

[2] Il manque probablement ici les mots اندر میان :

اندر دست راست گرفته وسه چوبه تیر اندر چپ گرفته

بهرام الثّالث پسر بهرام بن بهرام هرمزد بودست ولقبش سگان شاه وسگان نام سیستان است ودر آن تاریخ هر پادشاه آن کسرا که ولی عهد خواستی کرد از پسران بشاهی شهری لقب دادندی چون بپادشاهی رسیدی شاهنشاه گفتندی پیراهن بهرام بهرامیان آسمان گون بودست با شلوار سرخ بر سریر نشسته وبر شمشیر تکیه زده وتاج او سبز میان دو شرفه زر اندر ساخته

نوسه بن بهرام نوسی نیز گویند برادر این بهرام بود نوسی بن بهرام بن هرمزد پیراهنش وشی سرخ بود وشلوار وشی برگون آسمان برپای ایستاده نگاشته است با تاج سرخ وبهر دو دست بشمشیر فرو جفسیده

هرمزد پسر نوسه بود در صورت سامان پیراهن سرخ وشی صورت کرده است با شلوار آسمان گون وتاج سبز بر سر نهاده وبهر دو دست تکیه بر شمشیر زده

شاپور پسر این هرمزد بود واورا عرب ذو الاکتاف

voyez plus bas la description des couronnes de Bahram III et de Schapour.

لقب کردند زیرا که کتفها عرب سوراخ کرد و خلقهٔ آهنین در آن کشید بعد از آن که بی اندازه قتل کرد وپارسیان اورا شاپور هوبه سنبا خوانندی وهنوز در شکم مادر بود که پدرش بفرمود تا تاج بشکم مادرش نهادند و او بمرد پیراهن او مورّد بود وشی شلوار سرخ وشی بر تخت نشسته تبرزینی اندر دست و تاج بگون آسمان بزر منقّش برنگها اندر میان دو شرفهٔ زر و صورت ماه بر سر نگاشته

اردشیر پسر هرمزد بن نرسی بود برادر شاپور پارسیان اورا نکوکار خواندند و نوم نیز خواندند پیراهن او آسمان گون بود وشی بدینارها وشلوار سرخ بدست راست نیزه وبچپ اندر شمشیر بود بدآن جفسیده وتاج سرخ بر سر نهاده

شاپور بن شاپور پسر شاپور ذو الاکتاف بود در کتاب صور پیراهن او وشی سرخ واندر زیرش دیگری زرد و شلوار آسمان رنگ تاج میان دو شرفهٔ زر اندر برنگ سبز ایستاده نگاشتست قصیبی آهن صورت مرغی بر سرش بدست راست وبدست چپ بر قبضهٔ شمشیر فرا جفسیده

بهرام بن شاپور و اورا کرمان شاه خواندی تاج

او سبز گوید در میان سه شرفهٔ زر وپیراهن آسمان گون وشلوار وشی کرده بدست راست اندر نیزه وبدست چپ بشمشیر فرا جفسیده

یزدجرد پسر بهرام بود پارسیان اورا بزه گر خوانند وزفر نیز گویند وعرب یزدجرد الاثیم گویند از بیدادگری که بود پیراهن او سرخ بود وشلوار بگون آسمان وتاج همچنان ایستاده نیزه اندر دست

بهرام گور پسر یزدگرد بود پادشاهی بزرگ وشادخوار ومردانه وبهرام گور را پیراهن در کتاب صورت آسمان گون نگاشتست وشلوار سبز وش وگرز اندر دست

یزدجرد پسر بهرام گور بودست وایفرا یزدگرد نرم خوانند وپیراهن سبز داشت وشلوار وشی سیاه رنگها با زر وتاج آسمان رنگ بر تخت نشسته وتکیه زده بر تیغ

فیروز پسر یزدگرد بن بهرام گور بود پیراهن سرخ نگاشتست وشلوار آسمان گون بزر وشی کرده وتاج هم بدین رنگ بر تخت نشسته نیزه اندر دست گرفته

بلاش پسر فیروز بود پیراهن سرخ داشت وشلوار سرخ با سیاهی وسفیدی بهم آمیخته تاج آسمان گون ایستاده نیزه بر دست گرفته

قباد پسر فیروز بودست وپارسیان اورا کواد بـزیرا
ن ریش گفتندی و اندر روزگار او برادرش جاماسپ
شانه اندکی وباز پادشاهی بوی باز رسید بیـرون از
وشروان اورا پسری بود قارن نام که پادشاهی طبرستان
آن حدود اورا بود وپیراهن قباد آسمان گون بـود
سیاهی وسفیدی آمیخته وشلوار سرخ وتاج سبز بر
ت نشسته وبتیغ فرا جهیده

کسری نوشروان پسر قباد بود پادشاهی با عدل
پارسیان اورا نوشین روان خوانند ومادرش دختر
عقانی بود از حد اصفهان واهواز نیز گویند واورا
قب فدشخوارکر شاه گفتندی بروزگار پدرش زیرا که
پادشاه طبرستان بود وفدشخوار نام کوه ودشت باشد
کر[1] نام بشتها پیراهن او سفید بود برنگها آمیخته
وشی کرده وشلوار آسمان رنگ بر تخت نشسته وبر
شیر فرا جفسیده

هرمزد پسر نوشروان بود ومادرش ترک[2] بود دختر
اقان پیراهن وشی سرخ داشت وشلوار آسمان گون بود

[1] Je suppose qu'il faut lire وکر «et Ker est le nom de....» ne sais comment expliquer بشتها.

[2] Voyez Mirkhond, *Antiquités de la Perse*, p. 337.

با تاج سبز بر تخت نشسته بدست راست اندر گرزی داشت وچپ در قبضهٔ تیغ نهاده

کسری پرویز پسر هرمزد نوشیروان بود. پارسیان اورا خسرو پرویز خواندندی یعنی بخشنده چون ابر پیراهن مورّد وشی داشت وشلوار آسمان گون وتاج سرخ نیزه در دست

شیرویه پسر کسری پرویز بود از مریم دختر موریقس ملك روم وشیروی هم گویند واصل نام قباد بود وچون پادشاه گشت پدررا بکشت وهجده برادررا بفرمود کشتن از بزرگان وعاقلان شایسته پادشاهی ونام ایشان شهریار ، مردانشاه ، کورانشاه ، فیروزانشاه ، ابرودشاه ، زرابرود ، شادمان ، شادزیك[1] ، اروندزیل ، اروندهست ، قس به ، قس دل ، خره مرد ، زاد بحره ، جوانشیر ، شیرزاد ، جهار بخت[2] ، واندر کتاب صورت آل ساسانیان گوید پیراهن وشی سرخ داشت وشلوار آسمان رنگ وتاج سبز بر پای ایستاده بدست راست شمشیری کشیده

اردشیر پسر شیروی بود وکودك پیراهن آسمان

[1] Ou شاذریك.

[2] Probablement جهان بخت.

گون داشت و تاج سرخ بر پای ایستاده نیزه بدست راست و بدیگر بر شمشیر جغسیده

پوران دخت دختر پرویز بود از دختر قیصر مادر شیرویه وخشب الصّلیب که ترسایان دار مسیحا خوانند بروم باز فرستاد بجاثلیقان وخویشان واندر پیروز نامه گوید دختر نوشروان بود نام او نجیر و روایت پیشین حقیقتترست پیراهنی وشی سبز داشت و شلوار آسمان گون وتاج همچنان بر تخت نشسته تبرزینی در دست

آزرمیدخت خواهر پوران بود دختر کسری پرویز نه ازاین مادر ودر فیروزنامه هم دختر نوشروان گوید نام او خورشید وپدرش بلقب آزری خواندی از دوستی که ویرا داشت پیراهن او سرخ نگاشتست ملوّن وشلوار آسمان گون وتاج بر سر بر سریر نشسته بدست راست تبرزینی وچپ بر تیغ تکیه زده

یزدجرد آخر ملوك عجم پسر شهریار بن کسری پرویز بود وزوال ملوك عجم بر دست او بود پیراهن وشی داشت سرخ وشلوار آسمان گون وتاج سرخ نیزه اندر دست وبر شمشیر فرو خمیده وهمه ملوك بنی ساسان را موزهٔ سرخ بودست والسّلام

و اندر نسب این جماعت بعضی روایت دیگر هست

که آنرا ننوشتم که از حقیقت دور است ومحال چنانك
عادت مغان است و یا از نقل سهوها بودست وگردش
روزگار دراز درش کرده وخلل پذرفته وبعضی آنست که
گویند فریدون نمرود بود و باز کیکاوسرا هم نمرود
گویند یعنی که هم بآسمان رفت وابراهیم را سیاوش
گویند سبب آن که وی در آتش رفت وسلیمانرا جم
ونوحرا نریمان ولهراسف را بختنصر ورستم را نسبت
بعرب کنند وافراسیابرا وضحاکرا نیز از جنس طرفه
واسفندیاررا گویند که چشمهٔ روی روان گشت
سلیمانرا یعنی عین القطر از آن تماثیلها وصورتها کردند
پس سلیمان دعا کرد وخدای تعالی جان بتن ایشان
اندر کرد واسفندیار ازیشان بود که چون گشتاسف را
فرزند نبود اسفندیاررا بپسری بداشت واز رستم
بترکستان گریخت تا رستم از پس وی برفت بکشتنش
واسفندیاررا از بهر آن روئین تن خواندندی واین همه
محالات عظیم است ولیکن بحکم آنك در خرافات
وکتابها دارس [1] دیده بودیم یاد کردیم بعد ما که
مغان چنین گویند وآنرا حقیقتی نیست واز آنچه در
اصل است وراویان بر آن متّفق اند در سیرها وتواریخ

[1] فارس ؟

جمله آنست که شرح دادم و الله اعلم باسرار وهو علیه
شهید تعالی ذکره

SECTION II.

SUR LA LONGUEUR DU RÈGNE DES ROIS DE CES DYNASTIES, ET SUR LES ÉDIFICES ET LES TRAVAUX PUBLICS QUE CHACUN D'EUX A ENTREPRIS PENDANT SA VIE.

1. Dynastie des Pischdadiens, d'après les traditions recueillies par Bahram, mobed de Schapour, et en faisant abstraction des trente ans de règne de Kaïoumors.

Houscheng. — Il régna pendant quarante ans, et toutes les traditions donnent le même chiffre. Il inventa beaucoup de choses, comme je le dirai plus tard en détail; c'est lui qui introduisit l'art de bâtir dans le monde, et qui le premier fit creuser des canaux [1], et la science de l'astronomie fit des progrès sous lui après que le prophète Idris l'eut inventée. C'est lui qui bâtit Istakher. Les Persans lui donnent le nom de Kedaboum Schah [2]. Il a fondé le Scharestan de Reï, qui est aujourd'hui en ruines, et Damghan, et une ville dans la province de Koufah, qui selon quelques-uns est Koufah même; il mourut de mort naturelle. Dieu connaît la vérité.

[1] Voyez le Livre des Rois de Firdousi, t. I, p. 34.

[2] Ou plutôt *Khodaï-boum*, le maître de la terre en pehlewi.

Thahmouras. — Son règne dura trente ans. Il vainquit les Divs et les employa aux bâtisses. On commença de son temps à écrire et à lire d'après les enseignements des Divs. Il apprivoisa beaucoup d'animaux sauvages et apprit aux hommes l'art de la chasse. Le Kohendiz (le château) de Merv, la citadelle de Babel, le grand Guirdabad [1], les sept villes de Madaïn qui sont aujourd'hui en ruines, Mahrin et Sarouieh, deux villes situées devant les portes d'Isfahan et dont on voit encore les traces dans le Scharistan, enfin la ville de Balkh, sont toutes fondées par Thahmouras. Mille ans plus tard fut construit, tel qu'on le voit encore, le mur qui entoure Mahrin et Sarouieh. Ensuite Thahmouras mourut de mort naturelle.

Djemschid. — Son règne dura sept cent seize ans. Il reste dans le monde beaucoup de traces des entreprises et des découvertes qu'il fit pendant sa longue vie et de ses essais d'introduire dans le monde des mœurs et des arts, comme je le dirai en son lieu. Il devint impie vers la fin de sa vie [2] et se révolta contre Dieu; mais quand le sort tourna contre lui, il se repentit et rentra en lui-même. Lorsque Zohak l'Arabe parut, Djemschid s'enfuit et

[1] Ghirdabad passe communément pour être la même ville que Madaïn; je ne sais comment l'auteur les distingue. Je renvoie pour tout ce qui regarde la topographie fort compliquée de Madaïn à la traduction de la Géographie d'Aboulféda, que M. Reinaud est occupé à publier, et où il éclaircira cette partie importante de la géographie persane.

[2] Voyez le Livre des Rois, t. I, p. 52.

erra dans le monde pendant dix ans sans être reconnu, ensuite[1] il resta dans le Zaboulistan pendant vingt ans, pendant lesquels il eut un fils de la fille du roi de Zaboul. Son secret allait être découvert, lorsqu'il s'enfuit et s'établit dans l'Inde, du côté de Laheth, où il resta cent ans en exerçant la souveraineté sur ce pays. Il y eut de nouveau des enfants, et le Maharadja des Indiens lui livra un grand nombre de batailles par ordre de Zohak, jusqu'à ce que Djemschid fut à la fin fait prisonnier, amené devant Zohak et scié en deux avec une arête de poisson, qui ressemble à une scie. Ensuite on le brûla[2].

Ses constructions sont sans nombre, car il passa son long règne à en faire élever. La ville de Ktesiphon, qui fait partie de Madaïn, en est une. Il bâtit sur le Tigre un pont qu'Alexandre le Grand fit détruire. On en voit encore des traces sur le côté occidental du gué. Plus tard on bâtit un (nouveau) pont. Thabari dit, dans sa Chronique, que l'on avait fait un pont d'une côte d'Aoudsch, fils d'Onk; mais que, quelques années après, on le détruisit, parce que tous les rois du monde s'en plaignaient et en faisaient des reproches aux Persans, et qu'on construisit alors un pont (régulier)[3].

[1] Ce qui suit est tiré du *Gustasp-nameh*, et se trouve dans l'extrait de cet ouvrage imprimé par Macan à la suite de son texte de Firdousi, p. 2109 et suiv.

[2] Voyez une autre variante de la même tradition chez Mirkhond, traduction de Shea, p. 120.

[3] Voyez ce conte dans la traduction de *Tabari*, par M. Dubeux, p. 49.

Peiverasp Zohak. — Son règne dura mille ans, ou, comme quelques-uns disent par pédanterie, mille ans moins un jour et demi. Lorsque Zohak expulsa Djemschid, ce dernier avait pour petit-fils le jeune Guerschasp, qui était gouverneur du Zaboulistan. Zohak l'envoya tuer un dragon [1], dans l'espoir que le jeune homme lui-même succomberait; mais il en revint, et Zohak l'envoya alors dans l'Inde pour aider le Maharadja [2], et il y resta quelques années jusqu'à ce qu'il se fut emparé de l'ennemi du Maharadja. Ensuite Zohak envoya son frère Kousch vers l'extrémité de l'Orient, pour y rechercher les enfants de Djemschid.

Après cela survint à Zohak sa célèbre maladie aux épaules, que l'on appelle *mar* [3], les serpents, et à

[1] Voyez le *Guerschasp nameh*, man. de la Bibl. royale, p. 70.

[2] *Ibid.* p. 77 et suiv.

[3] Ceci est un exemple frappant de la manière dont les traditions antiques perdent leur caractère. Firdousi (*Livre des Rois*, t. I, p. 62 et suiv.) nous a conservé une rédaction plus ancienne de ce conte, d'après laquelle des serpents avaient poussé sur les épaules de Zohak, qui les nourrit de cervelle humaine. Il est difficile de fixer avec certitude le sens et l'origine de cette tradition. Zohak est le représentant d'une dynastie sémitique qui a remplacé en Perse la dynastie indienne, et renversé les institutions toutes braminiques de Djemschid; il est possible que l'horreur que le nouveau culte aux sacrifices sanglants, ou l'habitude de manger de la chair introduite par Zohak, devait inspirer au peuple, ait fait naître le mythe des serpents. Mais les Arabes, quand ils commencèrent à s'occuper de l'histoire des Persans, s'inquiétèrent peu de la base historique du récit, et s'appliquèrent à le rendre plus probable en changeant les serpents en ulcères, et leur nourriture de cervelles en onguent de cervelles. C'est Thabari qui paraît avoir fait le premier ce changement (voyez *Tabari*, p. 109), et la plupart des historiens musulmans

l'occasion de laquelle le monde fut dépeuplé, parce que l'on prenait des cervelles d'hommes pour la guérir. Zohak envoya ensuite Guerschasp dans l'Occident, pour lui soumettre tous les rois de ces pays. Guerschasp en tua (quelques-uns) et amena Menheras prisonnier à la cour. Plus tard Zohak demanda en mariage la fille du Maharadja; on la lui envoya, mais elle disparut sur mer pendant la traversée. Il expédia alors Guerschasp [1], avec l'ordre de dévaster tout le pays de Zenguestan et d'en amener tous les rois prisonniers à sa cour. On trouva (plus tard) des traces de la fille du Maharadja dans l'île des Djinnes, et il y envoya de nouveau Guerschasp pour aller la chercher. Quelque temps plus tard, il fit partir Guerschasp pour Semendoun, dans le pays de l'Occident, pour lui amener la fille de Khengasp. Tous les rois de l'Occident y étaient rassemblés sous les ordres de Khengasp, et lorsque Guerschasp revint avec la jeune fille, ils lui coupèrent le chemin; il s'ensuivit un nombre de grandes batailles, mais Guerschasp revint vainqueur auprès

n'ont fait que le copier (voyez Mirkhond, traduction de Shea, p. 126). C'est toujours ainsi que périssent les traditions; il vient un temps de demi-savoir où l'on n'est plus assez crédule pour admettre le sens littéral des mythes, et où l'on est encore trop ignorant pour les apprécier et pour remonter à leur origine. On croit alors faire œuvre de critique en les rendant plausibles, et en les convertissant en événements ordinaires qui ne blessent en rien la raison du lecteur, mais les traces de la vérité que contenait l'ancien récit disparaissent ordinairement sous cette opération.

[1] Je suppose que c'est la guerre qui est appelée dans le *Guerschasp nameh* (p. 351 et suiv.) la guerre contre Afriki.

de Zohak. On fit ensuite la guerre dans le pays de Roum, contre Asthames. Les Arabes demandèrent du secours à Zohak; il leur envoya une armée sous le commandement de Guerschasp, qui dévasta le pays (de Roum) et obtint ce qu'il voulut. Après [1] que Zohak eut régné sept cents ans, Armaïl et Guirmaïl entrèrent à son service et sauvèrent chaque jour un des deux hommes qu'on avait coutume de tuer; ils les envoyèrent dans le désert et loin des hommes, et les Kurdes sont les descendants de ces fugitifs. Zohak alla seul, sur l'ordre d'Iblis et par des moyens de magie, dans l'île de Bermoumïeh [2], à la recherche des filles de Raghib et de Rhalib, qui étaient des sectateurs de la religion du prophète Salih; mais il y resta prisonnier, parce que ses enchantements ne pouvaient pas prévaloir contre les invocations et le nom de Dieu, et ne pouvaient pas le délivrer. A la fin il se procura sa liberté en ordonnant à Guerschasp d'apporter des trésors et de payer sa rançon. On possède beaucoup de détails sur toutes ces histoires, et, si Dieu le permet, je les donnerai plus tard, car mon récit actuel n'est guère qu'une table de matières. Ensuite Dieu suscita Feridoun qui combattit Zohak, le fit prisonnier, l'attacha sur le dos d'un chameau et lui fit faire, dans cet état, le tour du monde pendant quarante ans. A la fin il l'attacha à de fortes chaînes, dans une

[1] Ce qui suit est tiré de Firdousi; voyez le Livre des Rois, t. I, p. 68 et suiv.

[2] Je ne sais d'où l'auteur a tiré ce conte de l'île Bermoumïeh.

caverne du mont Demavend. Quelques-uns disent qu'il s'y trouve encore, et que les magiciens y vont prendre des leçons de lui, ce qui n'est pas raisonnable à croire [1].

Sa résidence était d'abord à Babel, où il avait un grand palais appelé Kelenk Diz, ou, selon d'autres, Dishet. Plus tard il établit sa capitale à Ilia, où il avait un palais appelé Dizhoukht dans lequel il résidait; Ilia est, selon Firdousi [2], la même ville que Beit al-Mokaddes (Jérusalem). Voici ce qu'il dit : « Sache qu'en arabe ce nom veut dire *la ville sainte;* « appelle-la le palais élevé de Zohak. » Quelques auteurs persans donnent à Zohak le nom de Schelim [3], et *la ville sainte* est Jérusalem.

Feridoun. — Son règne dura cinq cents ans. Aussitôt qu'il eut vaincu Zohak, il envoya Guerschasp

[1] Voyez sur cette tradition Ouseley, *Travels*, t. III, p. 172, 178.

[2] Voyez le Livre des Rois, t. I, p. 96. Ce vers de Firdousi a donné lieu chez les auteurs persans à une confusion continuelle entre Babylone et Jérusalem. Quand on lit avec attention tout le passage de Firdousi, on ne peut guère douter que l'auteur pehlewi qu'il suit n'ait voulu désigner Babylone sous le nom de Gangui Dizhoukht. Firdousi, qui veut donner le sens de ce nom, le traduit par *Beit almokaddes*, la ville sainte, ce qui est effectivement la signification de *Dizhoukht* en pehlewi (voyez *houkht* dans le sens de *pur, saint*, dans le *Boundehesch*, XV, 10). Mais Firdousi aurait dû se servir d'une autre expression qu'*Al-Beit al-mokaddes*, parce que, chez les musulmans, ce terme est consacré à Jérusalem, et cette traduction devait nécessairement induire en erreur tous les lecteurs du Livre des Rois.

[3] Je ne sais pas à quels auteurs l'écrivain fait allusion, car Schelim ou plutôt Schellim est dans la tradition épique un personnage différent de Zohak, et postérieur à lui. On le trouve par exemple comme antagoniste de Sam dans le *Sam nameh*, fol. 359 et suiv. de

et Neriman dans le Turkestan, et Kaweh d'Isfahan à Roum, pour qu'ils fissent reconnaître son gouvernement dans ces pays. Après cela Guerschasp alla dans les pays d'occident, à Thantcheh, et mourut à son retour. Feridoun envoya Karen, fils de Kaweh, en Chine, pour s'emparer de la personne de Kousch Pil Dendan. Lui-même alla plus tard dans le Mazenderan occidental, et fit prisonnier Kerouth roi de ce pays. Ensuite Feridoun envoya Neriman dans l'Hindoustan, pour faire prisonnier le fils du rajah indien, ce qui eut lieu, et se termina par un traité de paix. Une autre fois il envoya Neriman faire la guerre au roi de Roum, et lui ordonna de dévaster le pays et de détruire l'idolâtrie dans le pays. Quelques temps après son retour, Neriman reçut au siége de Schekawend, pendant son sommeil, une pierre sur la tête qui le tua. Feridoun partagea ensuite le monde entre ses fils, et fit accompagner Selm et Tour par Sam, fils de Neriman, qui fit reconnaître leur autorité dans le Roum et dans le Turkestan, et revint. Plus tard, le Maharadja envoya de l'Inde un message pour demander à Feridoun aide contre les Segsars; Feridoun y en-

de mon manuscrit. Le mètre prouve qu'il faut lire Schellim, par exemple :

بپا خاست شلّیم در پیش دیو

که شاد آمدی ای جهاندار نیو

Schellim se leva devant le Div en disant : Sois le bienvenu, ô vaillant maître du monde !

voya Sam qui mit en ordre les affaires du Maharadja, et revint ayant accompli sa mission. Feridoun donna la liberté à Kousch Pil Dendan, et lui confia le gouvernement des pays d'Occident; mais il se révolta bientôt après. Hirbedeh, fils de Kerouth, roi de Mazenderan, amena de nouveau son armée (contre Feridoun), le roi envoya Sam, fils de Neriman, contre lui, et Sam le tua.

A cette époque Tour et Selm se révoltèrent de concert contre leur père, et tuèrent Iredj; quelque temps après Minoutchehr grandit et mit à mort, encore du vivant de son grand-père, ses deux oncles Selm et Tour, pour venger le sang d'Iredj; ensuite Feridoun mourut à Gourgan. Sa première résidence était à Babel, plus tard il établit sa demeure royale à Temmischeh et dans le Thabaristan, et toutes les villes et toutes les forteresses de cette province sont bâties par lui, et de même dans le Farsistan. Quelques-uns disent que le déluge a eu lieu de son temps en Syrie; mais ce n'est pas vrai, car le déluge s'est étendu sur toute la terre, et c'est Abraham qui vécut du temps de Feridoun, et non pas Noé; ainsi c'est une tradition fausse de tout point.

Minoutchehr. — Son règne dura cent vingt ans. Il resta, sans éprouver de l'opposition, maître de l'empire depuis qu'il eut mis à mort Selm et Tour. C'est sous lui que Zal naquit et que Sam l'exposa. Zal grandit sous les yeux d'un sage ermite [1], et après

[1] C'est encore un exemple de la manière dont on a renouvelé la tradition antique. Chez Firdousi (*Livre des Rois*, t. I, p. 216 et suiv.),

quelques années Sam le ramena; Minoutchehr voulut le voir, fut étonné de son aspect et se réjouit de son horoscope. Plus tard Zal devint amoureux de la fille de Mihrab, (qui fut plus tard) mère de Rustem, et Sam et Minoutchehr finirent par consentir à leur mariage; Rustem naquit quelques temps après, et Sam s'en retourna du Seistan dans le pays des Segsars. Afrasiab commença alors ses invasions (dans l'Iran); Minoutchehr envoya plusieurs fois Zal contre lui, et Zal le repoussa au delà du Djihoun. Cependant une fois Afrasiab amena pendant l'absence de Sam et de Zal, une armée innombrable et tint pendant quelques années Minoutchehr assiégé dans le Thabaristan; mais à la fin ils firent la paix en faisant lancer à Arisch une flèche (pour fixer la frontière). Cette flèche alla du château d'Amol jusqu'au sommet du Mezdouran, et c'est là que fut fixée la frontière du Touran. Minoutchehr mourut bientôt après.

Ses travaux sont nombreux. Il a rendu navigable l'Euphrate et le cours du Mihran [1], qui est un fleuve plus grand que l'Euphrate. Afrasiab, pendant qu'il assiégeait Minoutchehr, arrêta le courant du Kasehroud, et y fit jeter une grande quantité de peaux de bœufs remplies de sable, avec lesquelles il finit par

c'est le Simurgh qui élève l'enfant, et tout ce récit a gardé chez lui son caractère ancien et sauvage; mais la variante de l'ermite a eu un succès complet; voyez Mirkhond, traduction de Shea, p. 167.

[1] C'est-à-dire l'Indus; voyez l'*Édrisi*, trad. de M. Jaubert, t. I, 161, et *Géographie d'Aboulféda*, texte arabe, p. 62.

arrêter l'eau et la détourner. Les villes de l'Iran avaient été détruites tant par Afrasiab que par d'autres rois; on employa ces décombres, pendant son règne, à de nouvelles constructions. Reï était une de ces villes détruites, et Minoutchehr la rebâtit sur son emplacement actuel. Aucun édifice de l'ancienne ville n'était resté debout, de sorte qu'il était plus facile de bâtir une ville toute nouvelle; il lui donna le nom de Mahmân. On appela les ruines de l'ancienne ville *le Reï supérieur*, et la nouvelle ville *le Reï inférieur*. Le khalife Mahdi ajouta encore à l'étendue de la ville, et lui donna le nom de Mohammedieh. Minoutchehr apporta beaucoup de fleurs, de roses et de plantes odorantes des montagnes et du désert dans les villes, et les planta; il fit construire un mur tout autour, et lorsque les plantes furent en fleurs et qu'elles exhalèrent leur parfum, il donna à cette plantation le nom de *Bostan* (jardin). Il rétablit tous les canaux d'irrigation et tous les puits qu'Afrasiab avait comblés dans ce pays; il bâtit dans tous les pays de la terre un grand nombre de châteaux, dont quelques-uns sont encore debout, et c'est lui qui, le premier, empenna les flèches. Dieu connaît la vérité.

Newder. — Son règne dura sept mois. Firdousi, dans son Livre des Rois [1], dit cinq ans, et dans une

[1] Voyez le Livre des Rois, t. I, p. 382. La plupart des manuscrits disent sept ans, et c'est ainsi que j'ai imprimé à l'endroit cité, de même que M. Macan dans son édition. Au reste, ce n'est pas dans le texte de Firdousi qu'on trouve l'indication de la durée du règne de

autre tradition on lui donne vingt ans de règne. Dieu sait ce qui est le vrai. L'armée se révolta contre lui, et ne voulut pas de lui, jusqu'à ce que Sam arriva et rétablit ses affaires. Sam étant retourné dans le pays des Kerkesars, Afrasiab fit une invasion dans le pays d'Iran, et en même temps Sam mourut dans l'Hindoustan [1], et Zal s'y rendit. Newder combattit contre Afrasiab, et fut fait prisonnier; Afrasiab le tua pour venger la mort de son grand-père Tour, et s'empara (de l'empire). Les grands du pays d'Iran et de toute la Perse se rendirent auprès de Zal, dans le Seistan.

Afrasiab. — Son règne dans l'Iran dura douze ans. Il permit aux Turcs de dévaster l'Iran. Il bâtit à Merv une muraille au milieu du Kohendiz [2], qui allait jusqu'à la porte de Tenk [3]. Dans le Turkestan, il fit beaucoup de grandes constructions, tant de forteresses que de villes, qu'il serait trop long d'énumérer. Ses champs de bataille sont situés dans les

Newder, mais seulement en tête du chapitre, et la citation du *Modjmel al-tewarikh* est curieuse en ce qu'elle prouve que les têtes des chapitres existaient déjà du temps de l'auteur du *Modjmel* dans les manuscrits du Livre des Rois, et qu'il les attribuait à Firdousi lui-même.

[1] Je ne sais où l'auteur a pris cette tradition ; ce n'est pas dans le *Sam-nameh* qui ne va pas jusqu'à la mort de Sam, ni dans Firdousi qui ne dit rien sur le pays où Sam mourut. Voyez le Livre des Rois, t. I, p. 394.

[2] *Kohendiz* est un nom générique signifiant citadelle d'une grande ville, mais qui est appliqué plus particulièrement aux citadelles de Nischapour, Samarkand, Merv, Hérat et Bokhara. Voy. la Géographie d'Aboulféda, texte arabe, p. 444.

[3] Je soupçonne dans cette phrase une faute du copiste, mais je ne sais comment la corriger.

sept zones de la terre, et il a livré onze cents et quelques combats dans lesquels il fut toujours victorieux. A la fin, il fut tué par son petit-fils Keï-Khosrou[1], dans le pays de Tchisen dans l'Aderbeïdjan[2], et son frère Guersiwez, son fils et quelques autres de ses parents furent mis à mort avec lui.

Zab, fils de Thamasp. — Son règne dura trois ans, et selon une autre tradition cinq ans. Guerschasp forma sous lui un royaume indépendant; il était de la famille de Djemschid[3]. Thabari dit, dans sa Chronique, que ce Guerschasp était visir de Zab. Lorsque l'armée persane s'adressa à Zal (pour leur donner un roi[4]), et qu'elle eut placé (Zab) sur le trône, elle s'avança vers Afrasiab; il y eut alors une famine qui dura jusqu'à ce que la paix fut faite. Zab releva pour la seconde fois les ruines qu'Afrasiab avait faites pendant son règne de douze ans; il creusa le lit des deux Zab dans l'Iran, comme je l'ai déjà dit; on les appelle l'un le grand et l'autre le petit Zab. Il mourut à Istakher de mort naturelle.

[1] Keï Khosrou, quoique de la famille des Keïanides, était, du côté maternel, petit-fils d'Afrasiab, son père Siawusch ayant épousé la fille d'Afrasiab.

[2] Firdousi n'indique pas l'endroit où Afrasiab fut mis à mort; voy. l'édition de Macan, p. 986 et suiv.

[3] Voyez la généalogie de Guerschap, tirée du *Guerschap-nameh*, chez Macan, p. 2131. L'auteur du Modjmel confond au reste ici Guerschasp, fils d'Atreth, qui fonda la famille princière du Seistan, avec Guerschasp, fils et successeur de Zab (voyez le Livre des Rois, t. I, p. 440), ou, selon d'autres, son frère et co-régent; voyez Mirkhond, traduction de Shea, p. 205.

[4] On peut voir dans le Livre des Rois, t. I, p. 434 et suiv. la raison qui me fait remplir ainsi la lacune que présente la phrase de l'auteur.

Cette dynastie se compose donc de neuf rois, leurs règnes ont duré ensemble deux mille quatre cent vingt et un ans sept mois et quelques jours, sans compter Kaïoumors.

فصل دوم از باب نهم

اندر مدت پادشاهی این طبقات و ذکر بناها و کارها که در عمر خود کردند

طبقهٔ پیشدادان از روایت بهرام موبد شاپور بیرون از سی سال کیومرث

پادشاهی هوشنگ چهل سال بود بهمه روایت این قدر گویند و بسیار چیز بتجربه بدست آورد که شرح گفته شود وابتداء عمارت کردن در عالم اندر عهد او بود وکاریز کندن و تألیف علم نجوم ازوی خاست بعد از آن که ادریس علم بدست آورد و اصطخر را وی بنا نهاد وپارسیان کدابوم شاه خواندندی و اصل شارستان وی[1] که اکنون خرابست ودامغان وی کرد

[1] Il faut lire شارستان ری «la citadelle de Reï,» car وی ne donne aucun sens, et la fondation de Reï est effectivement attribuée à Houscheng par Tabari, à qui l'auteur du Modjmel a probablement emprunté ce renseignement. Voyez *Tabari*, pag. 93.

و بسواد کوفه شهری کرد وگویند خود کوفه است وبمرگ بیرون شد از جهان والله اعلم

پادشاهی طهمورث سی سال بود دیوانرا مسخّر کرد و در عمارت بیفزود و اوّل نوشتن و خواندن در عهد او بود دیوان تعلیم کردند و بسیاری جانوران وحشی اهلی کرد و شکار آموخت وکهندز مرو وشهرستان بابل وگرداباد بزرگترین و هفت شهر از مداین که اکنون خرابست ومهرین و سارویه بدر اصفهان که اثر آن اندر شهرستان پیداست و شهر بلخ این همه بناها از طهمورث است و از بعد هزار سال مهرین و سارویه را پیرامون دیوار کشیدند چنانك هست و از جهان بمرگ خود برفت

پادشاهی جمشید . هفصد و شانزده سال بود اثر کردارها وتجربتهای او در عمر دراز وچیزها در عالم رسم آوردن و صناعتها ساختن بسیارست بجای خود گویم امّا در آخر پادشاهی نا سپاس گشت واندر خدای تعالی عاصی شد وچون کارها بروی بشورید پشیمان گشت وخودرا باز شناخت وچون ضحاك تازی برخاست بگریخت وده سال در عالم تنها نا شناس بگردید وبزابلستان بماند تا اورا از دختر شاه زابل فرزند آمد

بیست سال چون راز او آشکارا خواست گشتن بگریخت
و بهندوستان اندرونی افتاد از آن روی سوی لاهط وصد
سال دیگر آنجایگاه بپادشاهی آن کشور اندر بماند
وفرزندان آمدش وبسیاری مهراج هندوان با وی حرب
کرد بفرمان ضحاك تا بر آخر اسیر افتاد وپیش ضحاك
آوردند باستخوان ماهی که ارّه را ماند بدو نیم کردندش
و از آن پس بسوختنند عمارتهای ویرا قیاس [1] که عمر دراز
در پادشاهی درین کار سپری شد و از جملهٔ مدینهٔ طیغسون
بود از مداین و بر دجله پولی ساخت وآنرا سکندر
رومی خراب کرد و اثر آن بمعبر غربی پیداست و از آن
پس جسر ساختند و در تاریخ جریر گوید استخوان از
پهلوی عوج عنق پول ساخته بودند اند سال پس از
گفت وگوی شاهان عالم بر سرزنش عجم باطل کردند
و جسر ساختند

پادشاهی بیوراسپ ضحاك هزار سال بود بعضی از
مبالغت کم روزی و نیم گویند چون از کار جمشید
بپرداختند گرشاسف زابلی نبیرهٔ جمشید نو خاسته بود
اورا بقصد آنك هلاك گردد بکشتن ازدرها [2] فرستاد

[1] Je crois qu'il faut lire قیاس نیست.
[2] Je crois qu'il faut lire اژدها.

وبیرون باز آمد وباز بیاوری مهراج فرستادش بهندوان وچند سال بماند تا دشمن مهراج برداشت و برادر ضحاك [1] کوشرا بحدود مشرق فرستاد بطلب فرزندان جمشید بعد از این آن علّت برکتفها ضحاك پیدا شد که آنرا مار گویند وجهان از مردم خالی گشت که مغز شان از جهت آن بیرون کردند پس ضحاك گرشاسفرا بمغرب فرستاد تا همه پادشاهانرا بطاعت آورد وبکشت ومنهراس‌را بدرگاه آورد بسته پس چون ضحاك دختر زاده مهراج‌را بخواست واندر دریا نا پیدا گشت بوقت آوردن گرشاسفرا بفرستاد تا بدین همه زنگستان خراب کرد وپادشاهان زنگستانرا جمله بسته بدرگاه آورد اثر دختر بجزیرة الجن پدید آمد باز گرشاسفرا بفرستاد تا بیاوردش وبعد مدّتی گرشاسفرا بسمندون فرستاد از زمین مغرب تا دختر خنکاسپ بیاورد وآنجا پادشاهان مغرب جمله شدند بفرمان خنکاسپ وچون گرشاسف با دختر بازگشت راه بروی بگرفتند وکارزارهاء عظیم رفت تا فیروز پیش ضحاك باز آمد پش حرب روم بود با اسطامس وعرب فریاد خواستند از ضحاك تا سپاه

[1] Je suppose qu'il faut lire وضحاك برادر, car il n'est pas naturel de croire que Guerschasp eût envoyé le frère de Zohak pour exterminer les restes de la famille de Djemschid.

فرستاد وگرشاسفرا تا کشور خراب کرد و مراد یافت
و بعد هفصد سال ارمایل وگرمایل بخدمت آمدند واز
آن دو مرد که هر روز بکشتندی یکیرا خلاص دادند
وسوی صحرا فرستادند از میان مردمان وکردان از نژاد
ایشان اند وضحاك تنها بجادوئ بفرمان ابلیس سوی
جزیرهٔ برموبیه رفت بطلب دختران راغب و غالب از
ملّت صالح پیغمبر عم وآنجایگاه در بند افتاد که
جادوئ او با نام وذکر ایزدی بس نیآمد تا خلاف[1] یافت
وگرشاسف مالها برد بفرمان ضحاك وباز خریدش و این
همه را شرح وقصّهاست که اگر توفیق یابیم ان شاء الله
گفته شود این ذکر مانند فهرستی است علی الولی پس
ایزد تعالی آفریدونرا برانگیخت وکارها رفت تا ضحاك را
بگرفت و چهل سال بسته برهیونی گرد عالم بگردانید
و برآخر بکوه دماوند درجاهی ببستش استوار بعضی
گویند هنوز بجایست جادوان روند واز وی تعلیم کنند
نا معقولست این سخن دار الملك او بابل بود اوّل
وآنجایگاه سرای بزرگ کرده بود وکلنك دیس نام نهاده
وبعضی آنرا دس حت خوانند واز آن پس بابلیا دار
الملك ساخت ودژهوخت سرای وایوان او بودست وایلیا

[1] Faut-il lire خلاص ?

بیت المقدّس است چنانك فردوسی گوید

بتازی ورا خـــانـــهٔ پاك دان

برآورده ایوان ضحّـــاك خـــوان

و بعضی از پارسیان اورا شلیم خوانند وخانهٔ پاك بیت المقدّس که خوانند

پادشاهی آفریدون پانصد سال بود چون از ضحاك پرداخته شد گرشاسف و نریمانرا بترکستان فرستاد وکاوهٔ اصفهانی بروم تا پادشاهی بروی راست کردند وگرشاسف بعد ازین بمغرب رفت بطنجه چون باز آمد بمرد وفریدون قارن کاوه را بچین فرستاد تا کوش پیل دندان بگرفت بعد ازآن بمازندران مغرب رفت وکروض شاه ایران را[1] بگرفت وبعد ازآن نریمانرا بهندوستان فرستاد تا پسر رای هندو را بکرفت که عاصی شده بود وباز صلح کردند ودیگر باز نریمانرا بحرب ملك روم فرستاد تا ویران گشت[2] و بت پرستی از روم برداشت چون باز آمد بعد مدّتی نریمانرا ناگاه بحصار سکاوند[3]

[1] La leçon ایران est probablement fausse; je pense qu'il faut lire آن زمین.

[2] Le manuscrit porte ویز انکشت, mais comme ni les points ni les voyelles qu'on a ajoutés ne méritent confiance, je n'ai aucun doute que ma correction ne soit exacte.

[3] Lisez شکاوند.

سنگی بر سر زدند خفته وبکشتند ازین پس جهان
بر پسران بخشید وسام نریمانرا با سلم وتور فرستاد با [1]
پادشاهی روم وترکستان ایشانرا صافی کرد وباز گشت پس
از هندوان مهراج فریاد خواست از دست سگساران تا
شاه سامرا بفرستاد وکار مهراج تمام کرد وباز گردید
بمراد پس فریدون کوش پیل دندانرا از بند بر کشاد
وپادشاهی جنوب مغرب دادش واز بعد مدّتی عاصی گشت
وپسر کروض مازندرانی هربده دیگر باره سپاه آورد
وشاه سام نریمانرا بفرستاد تا ویرا بکشت واندرین وقت
بود که تور وسلم متّفق شدند بر خلاف پدر وایرج
کشته شد پس بعد مدّتی منوچهر برخاست وبزندگانی
فریدون هر دو عمرا بکشت سلم وتور بخون ایرج وپس
بگرگان بمرد اوّل بزمین بابل بنشستست پس دار الملک
بتّمیشه ساخت وطبرستان وبدین جایگاه اندر شهر
وقلعها همه از بناهای وی است وبپارس اندر همچنین
وبعضی گویند طوفان بعهد وی بود بزمین شام اندر
همچنین هیچ اصلی نیست که بهمه عالم بودست وبگاه
فریدون خلیل الرّحمن بود عمّ نه نوح همه از جمله
محالتست،

[1] Il faut lire تا.

پادشاهی منوچهر صد و بیست سال بود چون منوچهر سلم وتوررا بکشت پادشاهی اورا صافی شد واندر عهد او زال از مادر بزاد وسام اورا بینداخت چون پیش حکیم زاهد بزرگ گشت وبعد سالها سام اورا باز آورد منوچهر زالرا بخواست واز دیدار او خیره ماند وخرّم گشت از طالع او وپس ازین عاشقی زال بود با دختر مهراب مادر رستم تا منوچهر وزال بدان رضا دادند واز بعد مدّتی رستم بزاد وسام از سیستان بزمین سگساران باز شد وافراسیاب تاختنها آورد ومنوچهر چند باز زال را پذیره فرستاد تا ایشانرا از جیحون وآن سو تر کرد پس یك راه افراسیاب با سپاهی بی اندازه بیآمد وچند سال منوچهررا حصار داد اندر طبرستان وسام وزال غایب بودند وبر آخر صلح افتاد بر تیر انداختن آرش واز قلعهٔ آمل تا عقبهٔ مزدوران برسید وآن مرز توران خوانده اند پس منوچهر بمرد وعمارتهاء[1] جوی فرات او کشادست ورود مهران وآن از فرات بزرگترست وبدان وقت که حصار بود افراسیاب کاسه رود ببست وپوست گاوان بسیار پر از ریك کرد تا آب

[1] Il y a évidemment une petite lacune, comme, par exemple, او بسیار اند, ou quelque chose de semblable.

غلبه گرفت وبگردید وشهرهای زمین ایران خــراب
گشت از آن ودیگر پادشاهان از آن خرابها بوقت
خویش عمارت کردند ودر جمله شهر ری بود ومنوچهر
بدین جایگاه از نو بنا نهاد که عمارت آن هیچ نمانده
بود واز نو آسانتر بود کردن وآنرا ماه مان نام کرد وآن
خرابه را ری برین خواندندی ودیگر ری زیرین مهدی
امیر المؤمنین در آن بیفزود محمّدیه خواندند ومنوچهر
بسیاری از شکوفها وگل ورياحين از کوه وصحرا بشهرها
آورد وبکشت ودیوار فرمود کشیدن پیرامون آن چون
بشکفت وبوی خوش یافت آنرا بوستان نام نهاد وهر
کاریز وچاهی بدآن حدود که افراسیاب خراب کرده
بود همه آبادان کرد وبسیاری قلعها بهر زمین بنا نهاد
که از آن بعضی بجایست وبرّ تیرها وی بر نهاد والله
اعلم بالصّــــــواب

پادشاهی نوذر هفت ماه بــود در شاهنــامــه پنج سال
گوید وبروایتی بیست سال خدای داناتر سپاه بــر وی
بشوریده واورا نخواستند تا سام نریمـان بیآمــد وکار
بنیکوتر سان کرد چون سام بکرکساران باز رفت افراسیاب
روی بزمین ایران نــهاد وهمین وقت سام بهندوستان
بمرد وزال آنجا رفت ونــوذر با افـراسـیـاب حــرب کــرد

وگرفتار شد و افراسیاب گردنش برد بخون تور جدش[1] بگرفت و بزرگان ایران زمین و عجم سوی زال رفتند بسیستان

پادشاهی افراسیاب بزمین ایران دو از ده سال بود دست ترکان کشاده کرد بخرابی ایران زمین و بمرو دیواری کرد میان فهندر[2] اندر تا در تنق امّا بترکستان اندر بسیار جایها معظّم بناها کرد از قلعها وشهر وشرح اخبار درازست وکارزارهاء او در هفت کشور وهزار وصد و اند حرب کرده بود وهمیشه مظفّر بود وآخر عمر بحدود چیس اندر آذربایگان کشته شد بر دست نبیرهٔ او کیخسرو و با برادر گرسیوز و پسر و بعضی از خویشان والله اعلم

پادشاهی زاب طهماسپ سه سال بود بروایتی پنج سال گویند وکرساست[3] اندر پادشاهی او طرفی داشت از تخمهٔ جمشید بود و اندر تاریخ جریر چنانست که این گرشاسف وزیر زاب بود وچون شپاه عجم با زال بیآمدند واورا بنشاندند برابر افراسیاب شدند و قحط برخاست

[1] Il faut ajouter وپادشاهی.
[2] Il faut lire قهندز.
[3] Le manuscrit écrit کرساست, mais un peu plus bas il porte گرشاسف, et c'est ainsi qu'il faut lire.

تا بر آخر صلح کردند و دیگر بار زاب خرابیها افراسیاب
را عمارت کرد که درین دو از ده سال کرده بود و زابین
بعراق اندر بکشاد چنانك گفته ایم و آنرا زاء[1] بزرگ
و زاء[2] کوچك خوانند بزمین اصطخر بمرگ بمرد

جملهٔ این طبقه برین سان نه تن بوده اند پادشاهی
ایشان دو هزار و چهار صد و بیست ویك سال و هفت
ماه و اند روز بودست بیرون از کیومرث

(La suite à un prochain numéro.)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 12 février 1841.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme membres de la Société :

MM. Henri Bonas.
Melchio Ocampo.
Eugène de Sicé, élève de l'école des langues orientales.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Pressensée, agent de la Société biblique britannique et étrangère à Paris, par laquelle il met à la disposition du conseil trente-trois volumes

[1] زاب.
[2] زاب.

publiés par la Société biblique, et offerts par elle à la Société asiatique de Paris. On arrête que les remercîments du conseil seront adressés au président de la Société biblique.

M. Antoine d'Abbadie écrit à M. Mohl pour lui faire connaître que M. Ayrton, lieutenant d'artillerie à Bombay, et membre de la Société géographique de cette ville, a transmis au secrétaire de cette Société le regret qu'avait exprimé M. Mohl, dans le rapport sur les travaux du conseil, de ce que le Journal de la Société géographique de Bombay n'eût pas encore paru en Europe. M. d'Abbadie, de concert avec M. Ayrton, a pensé qu'il y aurait un égal avantage, pour la Société asiatique et pour celle de Bombay, à faire l'échange de leurs publications, et notamment de leurs journaux. Le conseil approuve cette proposition, et charge M. Mohl d'exprimer à M. d'Abbadie ses remercîments. On donne en même temps lecture de la lettre que M. Ayrton a écrite à ce sujet au secrétaire de la Société de Bombay.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Villemain, ministre de l'instruction publique, par laquelle M. le ministre accorde à la Société une somme de 1000 francs sur le fonds des encouragements aux lettres. M. Villemain annonce en outre qu'il est dans l'intention de compléter la subvention de 2000 fr. précédemment accordée à la Société, en souscrivant pour un certain nombre d'exemplaires aux ouvrages qu'elle publie. Les remercîments de la Société seront adressés à M. le ministre de l'instruction publique.

M. le conseiller commandeur de Macedo, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Lisbonne, écrit au Conseil, en lui adressant un exemplaire du Voyage de Ebn-Batouta, traduit de l'arabe en portugais par le P. Ant. Moura. Les remercîments du Conseil seront adressés à M. de Macedo.

M. de Dumast adresse au Conseil une brochure qu'il vient de publier sous ce titre: *Ce que la France avait raison de vouloir dans la question d'Orient;* in-8°. Les remercîments du Conseil seront adressés à M. de Dumast.

Le secrétaire fait connaître au Conseil que M. Theroulde

Saint-Hubert, qui était parti, en 1837, pour visiter l'Inde septentrionale, dans le but de se familiariser avec les langues anciennes de ce pays, est sur le point de revenir en Europe. M. Theroulde a exécuté ce voyage entièrement à ses frais, et il a visité des parties de l'Inde septentrionale peu fréquentées jusqu'ici par les voyageurs.

M. de Slane, au nom de la commission chargée d'examiner les titres littéraires de M. Weijers, conclut à ce que M. Weijers soit admis comme membre honoraire de la Société. Le Conseil adopte cette proposition.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 12 février 1841.

Par la famille de l'auteur. *Voyage dans l'Inde*, par Victor JACQUEMONT; 29e et 30e livraison, in-4°.

Par l'auteur. *Ce que la France avait raison de vouloir dans la question d'Orient*, lettres au rédacteur de l'*Univers*, par P. GUERRIER DE DUMAST; in-8°.

Par l'auteur. *Cenni geografici et statistici sull' Asia centrale, e principalmente sul paese dei Kirghizi e sul khanato di Khiva*, per Jacopo GRABERG DA HEMSO; Milano, 1841; in-8°; avec carte.

Par l'auteur. *Wanderungen durch Sicilien und die Levante*, t. II. *Das Nilthal*, un vol. in-12, avec pl. in-fol. par G. PARTHEY; Berlin, 1840.

Par l'auteur. *The British empire in the East*, by count BJÖRNSTJERNA, in-8° avec cartes; London, 1840.

Par l'auteur. *Indien*, von Theodor BENFEY; in-4°.

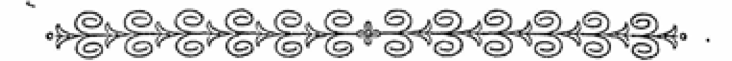
Par l'auteur. *Viagens extensas e dilatadas do celebre Arabe Abu Abdalla, mais conhecido pelo nome de Ben Batuta*, trad. por Jose de Santo Antonio MOURA, tom. I, in-8°; Lisbonne, 1840. Offert par M. de Macedo.

LISTE DES OUVRAGES BIBLIQUES OFFERTS PAR LA SOCIÉTÉ BIBLIQUE BRITANNIQUE ET ÉTRANGÈRE.

Amharic Testament.
Berber, Saint Luc.
Coptic and Arabic Gospels.
Malagasse Testament.
Mexican, Saint Luc.
Servian Testament.
Carshun and Syriac Testament.
Turkish Bible.
Catalonian Testament.
Hebrew Testament.
Persian (Josuah to Job).
Portughese (Bible d'Almeida).
Rarotonga Testament.
Spanish or Escuara, Saint Luc.
Tahitian Bible.
Modern Greek, Old Testament.
Italian and Piedmontese, Psalms.
Flemish Testament.
Mohawk, Saint John.
Harotee Testament.
Javanese Testament.
Tshuwashian Gospels.
Nepala Testament.
English-indoostanee Gospels.
Breton Testament.
Maltese and Italian, Saint John.
Enghadine Testament.
Norway lapponian, Saint Mathiew and Mark.
Wallachian Testament.
Spanish gypsy, Saint Luc.
Spanish basque, Saint Luc.
Tamoul Bible.
Canarese Bible, en 4 vol. in-8°.

Les personnes qui s'intéressent à l'étude de l'Inde ancienne apprendront avec plaisir que M. Regnier s'occupe en ce moment de terminer la traduction de la *Mitâkcharâ*, qu'il a commencée depuis quelques années. M. Regnier se propose de publier le texte de *Yâdjnavalkya*, avec le commentaire sanscrit, et d'accompagner le tout d'une traduction française et de notes relatives aux analogies que présente le texte de cet ancien législateur avec le code de Manu, et destinées à l'explication des difficultés qu'offrent le texte et le commentaire. Nous avons vu plusieurs fragments de cette traduction, et nous pouvons affirmer qu'elle satisfera, pas ses divers mérites, les juges les plus difficiles.





JOURNAL ASIATIQUE.

AVRIL 1841.

LETTRES

Sur quelques points de la numismatique orientale.

VI.

A M. REINAUD,

Membre de l'Institut royal de France.

Monsieur,

Un hasard des plus heureux vient de me mettre en possession de quelques monnaies appartenant à une dynastie dont les monuments numismatiques semblent avoir échappé jusqu'à ce jour aux recherches des orientalistes; vous accueillerez donc, je l'espère, avec votre bienveillance habituelle l'humble hommage de ma petite découverte. Je n'oserais affirmer que les cinq monnaies dont je viens vous entretenir sont toutes inédites; je n'ai pas la

collection complète des publications de M. de Fræhn, et, faute de pouvoir consulter toutes les œuvres de ce savant, je suis naturellement exposé à regarder comme nouvelle et comme importante à décrire telle pièce illustrée peut-être depuis plusieurs années. Heureusement, lorsqu'il s'agit d'histoire, garder pour soi des faits qui peuvent être avec avantage réunis à la masse des faits connus, est un parti qui offre beaucoup plus d'inconvénients que celui de répéter ce qu'un petit nombre d'élus peuvent seuls connaître. Dans tous les cas, parmi les livres que j'ai sous la main, il n'est fait mention que d'une seule monnaie appartenant *peut-être* à la dynastie des Mozhafferides, et dès lors j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de décrire celles que j'ai récemment acquises. Mais, avant tout, je vous demande la permission de vous rappeler ce que les historiens ont écrit sur cette dynastie.

Vers l'année 718 de l'hégire (1318 de J. C.) vivait, dans les campagnes de Yezd, un homme riche et puissant nommé Mobarez-ed-dyn-Mohammed. A la même époque, Dgiamalouk, brigand arabe de la tribu des Khaphadjiens, ayant planté ses tentes entre Yezd et Schiraz, infestait les routes parcourues par les caravanes. Peut-être Mobarez-ed-dyn-Mohammed eut-il à supporter quelque perte, grâce à l'audace du bandit; peut-être aussi la tête de celui-ci fut-elle mise à prix; ce qui est certain, c'est que Mohammed résolut de l'attaquer et d'en débarrasser le pays. Il lui dressa donc des embûches dans les-

quelles il sut habilement l'attirer; Dgiamalouk y périt, et Mobarez-ed-dyn-Mohammed apporta sa tête aux pieds du soulthan Dgenghiz-khanide Abou-Saïd.

Il est à présumer que Mobarez-ed-dyn-Mohammed dut à cet éclatant succès le surnom d'el-Mozhaffer, qui devait devenir le titre glorieux de sa postérité [1]. Abou-Saïd-Behadur-khan, pour récompenser dignement l'homme qui venait de rendre un aussi éminent service à son peuple, lui confia le commandement suprême de ses armées, et le mit même à la tête de plusieurs provinces.

Lorsqu'en 736, Abou-Saïd-Behadur-khan mourut sans héritiers, Mobarez-ed-dyn-Mohammed-el-Mozhaffer se sentit assez fort pour se déclarer souverain des provinces qu'il avait régies jusqu'alors en méritant l'affection du peuple. Cette usurpation passa donc sans contestation, et les états du nouveau soulthan se composèrent de l'Irâk-Adgemy, du Kerman, du Farsistan, en un mot de toute la Perse proprement dite. Schiraz en devint la capitale.

Mohammed-el-Mozhaffer avait plusieurs fils; malheureusement l'histoire n'en mentionne que quatre: Schah-Mozhaffer, qui vraisemblablement fut l'aîné, puisqu'il reçut le nom de son père; puis Schah-Chedjaâ, soulthan-Ahmed et Mahmoud-schah. Le premier de ces quatre princes mourut avant son

[1] Il serait plus naturel, ce semble, de supposer que le nom de *Mozhafferides*, donné à cette dynastie, vint du nom de Mozaffer, que portait le père de Mobarez-eddyn. (*Note de M. Reinaud.*)

père, et laissa deux fils nommés Schah-Mansour et Schah-Yahia. Cette mort stimula l'ambition de Schah-Chedjaâ, qui, pressé de jouir de la toute-puissance, osa se révolter contre son père qu'il détrôna, et auquel il fit crever les yeux, suivant l'assertion d'Ahmed ben-Arabschah. Cet abominable parricide eut lieu en 762.

Peu d'années après, le terrible Timour commençait à faire peser sur l'Asie son sceptre de fer. La Perse ne pouvait demeurer à l'abri de sa convoitise; aussi fit-il sommer Schah-Schedjaâ de le reconnaître pour son seigneur et maître. Celui-ci, trop faible pour se mesurer avec un pareil adversaire, prit le sage parti de se soumettre; et, pour gage de sa bonne foi, donna sa fille en mariage au fils de Timour. Cette alliance paraît avoir été sincère, car l'union des deux princes ne fut nullement troublée jusqu'à la mort de Schah-Chedjaâ. Lorsque, par exemple, le souverain du Mazenderan, Schah-Oualy, voulut résister à Timour, il engagea Schah-Chedjaâ à se liguer avec lui; mais, soit par amitié réelle pour Timour, soit plutôt par crainte de ce prince, Schah-Chedjaâ refusa nettement de participer aux projets de Schah-Oualy, qui, bien que seul, n'en persista pas moins à résister, et paya de sa tête son audacieuse entreprise.

Ahmed-ben-Arabschah nous apprend que Schah-Chedjaâ était un prince fort instruit; qu'il faisait ses plus chères délices de la poésie, et qu'il composait des vers en persan et en arabe. Lorsqu'il sentit sa

fin approcher, il chercha le moyen d'assurer sa couronne à son fils Zeyn-el-Aâbedyn. Usurpateur lui-même, il avait peu de confiance dans le dévouement de ses frères et de ses neveux, dont il connaissait d'ailleurs l'ambition haineuse. Il prit donc le parti de dépecer lui-même ses états, d'en réserver la plus belle part à son fils, et d'assurer l'exécution de ses dispositions testamentaires en la confiant à l'homme qu'il craignait le plus au monde, à celui qui devait anéantir un jour la dynastie des Mozhafferides, à Timour enfin.

Voici quel fut le partage que Schah-Chedjaâ fit de ses propres états dans l'année 788 de l'hégire :

Zeyn-el-Aâbedyn, fils de Schah-Chedjaâ, eut la province de Schiraz; Schah-Mansour et Schah-Yahia, fils de Schah-Mozhaffer et neveux de Schah-Chedjaâ, eurent, le premier la province d'Ispahan, le second la province de Yezd; Soulthan-Ahmed et Mahmoud-Schah, frères de Schah-Chedjaâ, eurent, le premier la province du Kerman, et le second la province du Sirdgian. Quant à Mahmoud-Schah, comme j'ignore tout à fait l'époque de sa mort, il se pourrait que son fils Abou-Ishac lui eût été substitué dans le partage de 788, comme Schah-Mansour et Schah-Yahia le furent à leur père Schah-Mozhaffer, mort avant l'avénement de Schah-Chedjaâ. Je serais même assez tenté d'admettre cette hypothèse à cause du silence des chroniqueurs sur le compte de Mahmoud-Schah.

Ce que Schah-Chedjaâ prétendait éviter en opé-

rant la répartition de ses états entre tous les princes de sa dynastie fut à peine retardé de quelques mois; en effet, tous ces petits souverains, s'affranchissant des liens de parenté, cherchèrent bientôt à se dépouiller mutuellement de leurs possessions, et leurs interminables querelles fournirent à Timour ce qu'il souhaitait avec ardeur, c'est-à-dire un prétexte pour se saisir de la Perse.

Schah-Mansour, le plus audacieux de tous les Mozhafferides, étant parvenu à s'emparer des états de son cousin Zeyn-el-Aâbedyn, lui avait fait crever les yeux. Timour se hâta de profiter de ce que le testament de Schah-Chedjaâ lui donnait mission de protéger le jeune soulthan détrôné, et, pour accomplir cette mission, il franchit les frontières de la Perse à la tête d'une armée formidable; ceci eut lieu dans l'automne de 789. Timour vint camper devant Ispahan que Schah-Mansour se hâta d'évacuer, pour se retirer à Touster avec son prisonnier Zeyn-el-Aâbedyn. Ispahan ouvrit ses portes, et Timour, après y être entré en triomphateur, regagna son camp. Le salut de cette ville semblait assuré, lorsqu'un jeune forgeron parvint à soulever le peuple pendant la nuit, et à le pousser au massacre de la garnison que Timour avait placée dans la ville. Trois mille Tatars furent égorgés dans cette sédition. Aussitôt, instruit de cette perfidie, Timour fit attaquer la ville, l'enleva de vive force, et donna l'ordre impitoyable de mettre à mort toute la population sans distinction d'âge ni de sexe. Plus de soixante

dix mille têtes tombèrent, et le féroce conquérant s'en servit comme de matériaux pour faire construire des tours dans plusieurs quartiers d'Ispahan. Cette épouvantable vengeance eut lieu le 6 de dhou'l-caada 789.

Timour prit ensuite le chemin de Schiraz dont il se rendit promptement maître, ainsi que de tout le reste du pays. Aussitôt les princes Mozhafferides Soulthan-Ahmed et Schah-Yahia se soumirent au vainqueur, qui les traita avec indulgence et leur laissa leurs souverainetés. Abou-Ishac, prince de Sirdgian, hésita d'abord à suivre leur exemple; bientôt cependant il s'y décida.

Schah-Mansour n'était point abattu, et, pendant quelques années encore, il tint bon dans Touster. Dans le courant de l'année 795; Timour résolut d'en finir avec lui. Il marcha donc de nouveau sur la Perse, dirigeant ses armées par le Loristan et le Khousistan, et signalant son passage par le sac des villes de Kiou, de Merouan, de Khorrem-Abad et de Calaât-Sefyd. Il atteignit enfin Schah-Mansour près de cette dernière place, et après avoir, à deux reprises, été sur le point de perdre la bataille, il finit par rester maître du terrain, grâce à la mort de son adversaire. Ahmed-ben-Arabschah prétend que ce fut un soldat djagatayen qui coupa la tête à Schah-Mansour; Deguignes attribue cet exploit au propre fils de Timour, à Schah-Rokh, qui alors était à peine âgé de dix-sept ans. Timour envoya incontinent la tête de Schah-Mansour au souverain de Baghdad,

avec ordre de se soumettre. Celui-ci n'eut garde de résister; il fit aussitôt battre monnaie au coin de Timour, ordonna que la khotbah ne fût plus prononcée qu'au nom du conquérant, et fit promener et exposer publiquement la tête de Schah-Mansour.

Mansour avait pressé les princes ses oncles et ses cousins de se réunir à lui contre leur ennemi commun: tous refusèrent. Ils croyaient ainsi s'être mis à l'abri de la haine de Timour; il n'en fut rien. Aussitôt après la défaite de Schah-Mansour, ils se réunirent à la cour de Timour, s'y croyant parfaitement en sûreté; mais Timour avait résolu de se débarrasser de ces vassaux incommodes; il les fit donc arrêter le 23 de djoumady el-akher, et peu après il leur fit trancher la tête. Dix-sept princes Mozhafferides furent enveloppés dans cette sanglante exécution, qui s'étendit même sur tous leurs proches. La Perse se trouvant ainsi sans chefs après l'extinction de la dynastie des Mozhafferides, devint une des provinces du vaste empire de Timour.

Tels sont, je crois, les faits constants qu'il est possible de démêler au milieu des récits embrouillés et contradictoires des auteurs originaux, tels que Ben-Arabschah, Mirkhond et Scherf-ed-dyn, et de leurs compilateurs d'Herbelot et Deguignes.

Dans l'intervalle de temps écoulé entre les années 732 et 795 de l'hégire, c'est-à-dire pendant soixante-trois années, les Mozhafferides jouissant de tous les droits des souverains dans leurs états respectifs, durent naturellement frapper des monnaies à leur

nom. Aucune de ces monnaies n'avait encore été reconnue par les amis de la numismatique orientale, lorsqu'au mois de septembre dernier, j'ai eu le bonheur d'acquérir à Naples une série assez nombreuse de monnaies arabes, qu'au premier coup d'œil je supposai appartenir en masse à la dynastie des Houlagouides. En procédant à l'examen attentif de ces curieuses monnaies, je fus fort agréablement surpris d'en trouver cinq qui appartenaient incontestablement à la dynastie des Mozhafferides ; c'est de cette bonne fortune tout à fait inespérée que je viens aujourd'hui vous faire part. Voici donc la description de ces précieux petits monuments.

1. Argent ; dans le champ :

محمد
السلطان الاعظم
مظفر الدنيا والدين
خلد الله ملكه
ابدا

En légende circulaire : ضرب...... سنة سبع ثلاثين وسبعماية.

Le nom de la ville où la pièce fut frappée se trouve malheureusement rogné.

℞. dans le champ cerné par un contour de forme octogonale, on lit :

الله
لا اله الا
الله محمد
رسول الله

Quatre étoiles accompagnent cette légende, et

dans les angles rentrants, on lit les noms des quatre premiers khalifes ابوبكر, عمر, عثمان, على, avec quatre adjectifs dont un seul est lisible pour moi; c'est l'épithète صديق qui est accolée au nom d'Aboubekr.

Cette pièce fut probablement frappée à Schiraz dans la première année du règne de Mohammed-el-Mozhaffer.

2. Argent; dans le champ :

بالله
المعتضد والسلطان
ضرب
المطاع شاه شجاع
ابرقوة
خلد الله ملكه
وسبعماية

سنة — اثنين ستين

R/. dans le champ :

لا اله الا
الله محمد
رسول الله

On voit que cette belle monnaie de Schah-Chedjaâ fut frappée à Abercouh, ville du Farsistan, dans l'année 762, c'est-à-dire à l'avénement même de ce prince. Il est curieux de le voir prendre le titre d'*el-Mothaâ*, lorsqu'on pense au crime qui lui valut la couronne.

Quant au nom d'*el-Motadhed-billah*, précédant le titre et le nom du soulthan, c'est évidemment le nom du khalife abbaside de la deuxième dynastie

rétablie par les soulthans mamlouks d'Égypte. La suprématie religieuse de ces pontifes souverains fut donc reconnue en Perse par les soulthans Mozhafferides, comme elle le fut à Dehly par les soulthans Pataniens. Ce dernier fait a été mis hors de doute par certaines monnaies des anciens rois musulmans du Bengale que vous avez fait connaître dans le troisième volume de la première série du Journal asiatique, et a depuis été confirmé par la publication des monnaies des soulthans Iskender-et-Tâny, Taghlik-Schah et Mohammed-ben-Taghlik, décrites par M. de Fræhn (*Recensio, etc. etc.* pag. 176 et 177). El-Motadhed-billah-abou'l-Fetah-abou-Bekr-ben-el-Mostakfy exerça la suprématie religieuse de 753 à 763. La date de la fabrication de notre monnaie de Schah-Chedjaâ est donc parfaitement d'accord avec celle du règne de ce khalife.

3. Argent; dans le champ :

العلمين سلطان

فى سنة
بد رب
وما ينم
ع
ضرب و
ابو شجا

خلد الله ملكه ....

[illegible]

Voici comment je lis la légende de cette précieuse monnaie : ربّ العلمين سلطان زين العابدين ابو شجاع خلّد الله ملكه ضرب بدماويند فى سنة ثمان وثمانين (وسبعمايــــة)

Probablement les mots ربّ العلمين suivent le vœu خلّد الله ملكه, et doivent se lier au mot الله.

R'. dans le champ :

الله
لا اله الّا

رسول الله
عثمان

Quatre étoiles sont placées vis-à-vis les côtés d'un losange qui contient le mot محمد très-singulièrement contourné.

Cette charmante pièce a donc été frappée à Demaound, ville du Belad-el-Dgebel. Le nom de cette ville se trouve écrit دنباوند et دماوند dans la belle édition de la Géographie d'Abou'l-Féda dont vous venez, Monsieur, d'enrichir la science, avec la coopération de M. le baron Mac Guckin de Slane.

C'est en 788 que Zeyn-el-Aâbedyn monta sur le trône, qu'il perdit au bout de peu de mois ; aussi est-ce en 788 que la pièce que je viens de décrire a été frappée.

4. Argent ; dans le champ, autour d'un nœud en forme de cœur :

المتوكل

En légende marginale : ضرب.... تسعين وسبعمايه.

℞. dans le champ, entouré d'un contour formé d'arcs de cercle se recoupant :

الله
لا اله الا
عثمان محمد علي
رسول الله
....

Dans les angles extérieurs ....بكر.... c'est-à-dire les noms des quatre khalifes : Aboubekr, Omar, Otsmân, Aly.

5. Argent; dans le champ, autour d'un nœud semblable à celui de la pièce précédente :

ابو اسحق
المتوكل على الله
بن محمود شاه

Légende marginale illisible, parce que la pièce est rognée.

℞. dans le champ :

الله
لا اله الا
عثمان الله محمد علي
رسول الله

A la marge : .....ابوبكر عمر عثما.

On voit que ces deux jolies pièces appartiennent à Abou-Ishac, fils de Mahmoud-Schah, fils de Mohammed el-Mozhaffer. Quant à El-Motouakkel-âl'-Allah, c'est le premier khalife de ce nom appartenant à la dynastie abbaside d'Égypte. Ce khalife a régné par trois fois: d'abord de 763 à 779; puis, après

quinze jours d'exclusion, de 779 à 785, et enfin de 791 à 808. C'est évidemment pendant cette dernière période qu'ont été frappées les deux monnaies en question. Elles ont dû l'être, d'autre part, entre 788 et 795, limites du règne d'Abou-Ishac; c'est donc définitivement entre 791 et 795 que ces monnaies ont été fabriquées, et probablement à Sirdgian.

Quant à la seule pièce décrite par M. de Frœhn qui puisse se rapporter à l'un des princes Mozhafférides, je transcris le passage qui la concerne (*Recensio*, pag. 429, n° 23):

« Raris. notab. in A 1 superne evanida supersunt :

....

.... احمد (?)

خلد الله ملکه

امیر تیمور کورکان

« Marginis inscriptio præcisa et deleta.

« In A 2 symb. sunnit. in formam quadrati dis-
« positum, ita ut posterius الله medium locum occu-
« pet; ad M. ..... عمر عثمان علی fieri possit ut hic. n.
« ad sultanum Muszhafferidem Kermaniæ regem
« referendus sit. »

J'ai pensé devoir ajouter ici un tableau généalogique des princes dont je viens de parler.

Veuillez agréer, Monsieur, la nouvelle assurance de mon profond et inaltérable attachement.

F. DE SAULCY.

Metz, 5 décembre 1840.

DYNASTIE

DYNASTIE DES MOZHAFFÉRIDES.

MOBAREZ-ED-DIN-MOHAMMED-EL-MOZHAFFER.

Se déclare souverain de la Perse en 736, à la mort du sulthan Abou-Saïd-Behadur-khan. Son fils Schah-Chedjaâ le détrône et lui fait crever les yeux en 762.

SCHAH-MOZHAFFER.

Meurt du vivant de son père, et laissant deux fils.

- **SCHAH-MANSOUR.** Prince souverain d'Ispahan en 798. Souverain de Schiraz en 789. Défait et tué près de Calaât-Séfid en 795. (12 de djoumady el-aoual.)
- **SCHAH-YAHIA.** Prince souverain de Yezd en 788. Décapité en 795 par l'ordre de Timour.

ES-SOULTHAN DJELAL-ED-DIN-SCHAH-CHEDJAA-ABOU'L-FOUARIS.

Succède à son père en 782. Meurt en 788. Il a pour successeur son fils

- **ES-SOULTHAN ALY-ZEYN-EL-AABEDYN.** Détrôné et privé de la vue par l'ordre de Schah-Mansour en 789.

SOULTHAN-AHMED.

Prince souverain de Karman en 788. Décapité en 795 par l'ordre de Timour.

MAHMOUD-SCHAH.

La date de sa mort est inconnue. Il a pour successeur son fils

- **ABOU-ISHAC.** Prince souverain de Sirdgian. Décapité en 795 par l'ordre de Timour. La date de son avénement au trône est inconnue.

EXTRAITS
DU MODJMEL AL-TEWARIKH

Relatifs à l'histoire de la Perse, traduits par M. Jules Mohl.

(Suite.)

CHAPITRE IX.

SUITE DE LA SECTION II.

LA DYNASTIE DES KEÏANIDES D'APRÈS LE RÉCIT DU MOBED BAHRAM.

Keïkobad. — Son règne dura cent ans, ou, selon une autre tradition, cent vingt-six ans. Zal[1] envoya Rustem pour chercher Keïkobad et l'amener des montagnes de Hamadan à Reï, où il fut placé sur le trône. Il commença alors la guerre contre Afrasiab, et c'était à cette guerre que Rustem fit ses premières armes, et qu'il arracha Afrasiab du dos de son cheval; mais les Turcs se ruèrent sur lui, de sorte que la ceinture d'Afrasiab se rompit, qu'il tomba à terre et put se réfugier au milieu de ses cavaliers avec lesquels il s'enfuit. Ensuite Keïkobad

[1] Ce qui suit est tiré de Firdousi; voyez le Livre des Rois, vol. I, p. 452 et suiv.

fit la paix avec Pescheng, père d'Afrasiab. Plus tard [1] il guerroya contre Abd al-Schams, roi des Arabes et des Himyarites qui sont de la race de Kahtan, avec lequel il finit par faire la paix. Keïkobad alla plus tard dans le pays de Heyatheleh, de l'autre côté de Djihoun, où il combattit Wiseh; car Afrasiab était dans ce moment dans le pays de Roum, où il faisait la guerre. Keïkobad fut victorieux et fonda, sur le bord du Djihoun, une ville qu'il appela *Kobadian* [2] et qu'on appelle aujourd'hui *Kewadian*. Il peupla beaucoup de districts dans la province d'Isfahan et y bâtit des bourgs qu'on appelle en pehlewi *Istanber bounaret kewad;* ils existent encore et portent aussi le nom de *Kam roud*. Il mourut de mort naturelle dans le Farsistan.

Keï Kaous. — Son régne dura cent cinquante, ou, selon une autre tradition, cent soixante ans. Il résida d'abord à Balkh, parce que son père y avait demeuré longtemps; ensuite il établit sa résidence dans le Farsistan. Plus tard [3] il alla dans le Mazenderan où il fut retenu captif, lui et les grands de l'empire persan, jusqu'à ce que Rustem tout seul le ramena, après avoir eu beaucoup d'aventures et tué le div blanc et le roi du Mazenderan. Pendant ce temps, Afrasiab avait occupé l'Iran; selon les uns, il le quitta

[1] Je ne sais d'où Bahram a tiré le reste de ce qu'il dit sur Keï-Kobad.

[2] Voyez la Géographie d'Abou'lféda, texte arabe, p. 445.

[3] Tout ce qui suit, est tiré de Firdousi; voyez le Livre des Rois, vol. I, p. 486 et suiv.

(au retour de Keï Kaous); mais, selon une autre tradition, Rustem lui livra une bataille dans le district de Baghdad et le poursuivit jusque dans le Turkestan. Après cela [1] Keï Kaous fit le tour de son empire; le roi du Hamaveran lui offrit l'hospitalité ainsi qu'à ses grands, ensuite il les jeta dans les fers pendant qu'ils étaient ivres, et les envoya dans une forteresse. Soudabeh, la fille du roi de Hamaveran, servit Kaous dans sa prison. A la fin Rustem rassembla une armée, se mit en marche, délivra après beaucoup de combats Kaous et le ramena dans l'Iran. Ensuite arriva la célèbre aventure de Kaous, qui voulait monter au ciel par le moyen d'aigles attachés à une caisse, qui finirent par le laisser tomber du haut des airs dans l'eau, près de Sari. Quand les grands apprirent cela, ils lui firent des reproches sur son impiété, et il revint vers son trône, tout honteux de ce qui était arrivé.

Ensuite arriva l'aventure de la chasse de Rustem et des grands de l'empire persan, de l'attaque d'Afrasiab et de sa défaite; l'histoire de la perte de Raksch, de la naissance de Sohrab; la guerre de Kaous contre Sohrab et l'armée d'Afrasiab, et de la mort de Sohrab par la main de son père Rustem; ensuite vient la naissance de Siawusch, son éducation par Rustem, jusqu'à ce qu'Afrasiab vînt faire la guerre pour laquelle Siawusch se fit adjoindre Rustem par son père; la guerre contre les Turcs, qui fut occasionnée par les paroles de Soudabeh, la femme de

[1] Firdousi, *Livre des Rois*, t. II, p. 2 et suiv.

Kaous, après que Siawusch eut passé par le feu et y avait prouvé son innocence. Siawusch partit et fit ensuite la paix avec Afrasiab. Kaous ne l'approuva pas, et Siawusch s'enfuit dans le Turkestan, où Afrasiab le reçut bien et lui donna en mariage sa fille. Il y bâtit une ville; mais à la fin Afrasiab, que des envieux avaient indisposé contre lui, le fit mourir. Keï Khosrou naquit après l'assassinat de son père (Siawusch). Rustem, après avoir coupé en deux Soudabeh, se mit en marche vers le Turkestan pour venger la mort de Siawusch; il vainquit Afrasiab, tua son fils Surkheh et resta pendant sept ans dans le Turkestan, qu'il dévasta entièrement; ensuite il retourna dans l'Iran.

[1] Plus tard la splendeur de l'empire périt entre les mains de Kaous, et le monde devint inquiet. Kaous avait un jeune frère, Keï Bahman, qui avait un fils nommé Keï Scheken; ces deux princes s'emparèrent d'une partie de l'empire, mais à la fin Keï Scheken fut pris par les Turcs, qui le tuèrent quelque temps après.

[2] Gouderz eut un songe sur Keï Khosrou, en conséquence duquel il envoya dans le Turkestan son fils Guiv, qui découvrit Keï Khosrou, après avoir erré pendant sept ans dans ce pays. Ils repartirent ensemble, passèrent après beaucoup d'autres aven-

[1] Ce paragraphe parait tiré de l'Histoire de Keï-Scheken, ouvrage épique dont l'auteur du Modjmel parle dans la préface, et qui est perdu.

[2] Ici reprend l'extrait de Firdousi.

tures le Djihoun sans barque, et arrivèrent ainsi dans l'Iran en amenant avec eux Ferenguis, mère de Khosrou. Thous et Gouderz eurent alors une querelle, parce que Thous voulait assurer la succession du trône à Feribourz, fils de Kaous; mais Keï Khosrou l'emporta sur lui, parce qu'il parvint à s'emparer du château de Bahman, et succéda à son père Keï Kaous encore du vivant de celui-ci.

Salomon était (du temps de Keï Kaous) prophète et roi de Syrie, et l'on raconte que Kaous lui demanda d'ordonner aux divs de s'employer à ses bâtisses; et les magnifiques édifices qui se trouvent dans le Farsistan, le monument que l'on appelle le trône de Salomon, et d'autres bâtisses, ont été faits par eux pour Keï Kaous, selon le récit de Thabari. D'autres disent que Salomon vécut du temps de Keï Khosrou. Hamzah d'Isfahan réfute cette origine du trône de Salomon; car il raconte, dans son ouvrage, que l'image du sanglier [1] se trouve souvent répétée sur les sculptures de cet édifice; or il n'y a pas d'animal qui soit plus en horreur aux Juifs que le sanglier. On y voit aussi beaucoup d'inscriptions en pehlevi, et (Isfahani) dit qu'on y amena un jour un mobed qui savait les lire et qui indiqua qu'elles signifiaient que cet édifice avait été bâti par

[1] Hamzah veut probablement parler du grand bas-relief du Takhti-Bostan, qui représente une chasse au sanglier, et que Ker-Porter a fait graver, voyez *Travels*, vol. II, p. 175, pl. 63. Il est presque inutile de dire que ces sculptures et les inscriptions qui les entourent datent des temps des Sassanides, et que le mobed qui prétendait les expliquer, en imposait à ses auditeurs.

Djemschid dans telle année et tel mois. Ces paroles et beaucoup d'autres y sont écrites en pehlevi; mais je ne peux ici en indiquer le sens, car je ne connais pas ces caractères, et la forme des sculptures ne laisse pas deviner le sujet. On appelle ce monument *Hezar soutoun* (les Mille colonnes). On trouve d'autres monuments avec des inscriptions et des sculptures du temps de Thahmouras. Il aurait été difficile d'exécuter ces travaux par la force des hommes; mais Djemschid et Thahmouras avaient à leurs ordres les divs, à l'exception des oiseaux et du vent, qui n'ont jamais obéi qu'à Salomon parmi tous les êtres créés. Voici ce que j'ai trouvé dans des livres, mais Dieu sait la vérité.

Keï Kaous bâtit encore à Babylone un édifice qui s'élevait haut dans l'air, et l'on dit qu'on lui donnait le nom d'*Akarkoub*[1]. Quelques-uns disent qu'on appelle les ruines de cet édifice *Teli Nimroud* (la tour de Nimrod), mais communément on le désigne sous le nom de *Teli Karkoub*. Je l'ai vu, et quelques-uns lui donnent le nom de *Serh*, mot que les Arabes ont emprunté de la langue des Nabatéens de l'Irak, qui appellent un palais *Serha*. Keï Kaous mourut dans le Farsistan, après qu'Afrasiab eut été mis à mort.

[1] On trouve dans le voyage de *Ker-Porter*, vol. II, p. 177, la description et plusieurs représentations de ce monument, qui porte encore aujourd'hui les deux noms mentionnés par le mobed Bahram. C'est au reste par erreur que Bahram attribue ce monument à un roi Keïanide, car il est incontestablement de construction Babylonienne.

Keï Khosrou[1]. — Son règne dura soixante, ou, selon d'autres, quatre-vingts ans. Il commença par venger la mort de son père, et envoya Thous, fils de Newder, dans le Turkestan où la violence de Thous fit périr Firoud, frère de Keï Khosrou. Les Iraniens attaquèrent les Turcs, furent défaits et revinrent. Soixante et dix fils de Gouderz furent tués dans ce combat, que l'on appela le combat de Peschen. Keï Khosrou avait rappelé Thous avant que l'armée fût de retour, et l'avait jeté dans les fers[2]. Rustem intercéda pour lui et lui fit rendre la liberté. Alors Thous réorganisa l'armée et partit pour le Turkestan; mais les Iraniens furent battus de nouveau et se réfugièrent sur le mont Hemawend, d'où ils demandèrent secours au roi. Keï Khosrou envoya Rustem qui tua un grand nombre des principaux personnages parmi les Turcs : on appela cette bataille le combat de Kamous. C'est là que Rustem jeta par terre Pouladwend[3]. Afrasiab fut battu par Rustem et les Iraniens revinrent victorieux dans l'Iran. Ensuite vint l'histoire du div[4] Akwan, qui fut tué par Rustem,

[1] Cette vie de Keï-Khosrou est tirée de Firdousi, à peu d'exceptions près.

[2] Une glose marginale dit : « Parce que Thous avait tué Firoud, « qui était frère de Keï-Khosrou, et fils de Siawusch et de la fille de « Piran, que Siawusch avait épousée avant qu'Afrasiab lui eût donné « sa fille. »

[3] Voyez l'histoire du div Pouladwend et de ses combats contre Rustem, dans Firdousi (éd. de Calcutta, p. 737 et suiv.).

[4] Une glose marginale dit : « Akwan est le div qui surprit Rustem « pendant son sommeil, l'enleva avec la terre sur laquelle il était

et la défaite d'Afrasiab qui était venu avec un cortége voir ses troupeaux de chevaux.

Quelque temps après, Bischen[1] envoya Guiv et Gourguin, fils de Milad, pour tuer des sangliers. A cette occasion la fille d'Afrasiab devint amoureuse de Bischen, l'enleva par ruse et l'emmena dans le Turkestan. Lorsque sa présence y fut connue, on l'enchaîna dans une caverne après beaucoup d'aventures, et après que Piran, fils de Wiseh, eut intercédé pour lui. Keï Khosrou consulta là-dessus Rustem qui finit par partir pour le Turkestan avec quelques-uns des grands déguisés en marchands. Il ne fut pas reconnu, tira Bischen de la caverne, attaqua Afrasiab dans la nuit, et repartit le matin pour l'Iran. Ensuite Keï Khosrou se décida à en finir avec Afrasiab[2], et leva quatre grandes armées dont il confia la première à Lohrasp, le fils de son oncle, qu'il envoya avec les princes de la famille des Keïanides à Derbend, dans le pays des Alains, et dans les pays des Khazars, des Russes et des Bulghars ; il confia la seconde armée à Faramourz, fils de Rustem, qu'il envoya vers l'Hindoustan ; il donna la troisième à Aghousch Wehadan, roi de Ghilan, qu'il envoya avec Kustehem, fils de Newder, vers le Kharezm et les pays environnants; enfin il confia la quatrième

« couché, et l'emporta dans l'air. Rustem finit par le tuer. » (Voyez ce conte dans Firdousi, édit. de Calcutta, p. 754 et suiv.)

[1] Voyez Firdousi, édit. de Calcutta, p. 754 et suiv.

[2] Le mobed parait s'être servi ici des traditions sur Aghousch Wehadan, qui sont perdues aujourd'hui, mais dont l'auteur du Modjmel parle dans sa préface.

à Gouderz, fils de Keschwad, qu'il envoya avec d'autres généraux sur le bord du Djihoun. Lohrasp tua quelques-uns des rois (contre lesquels il avait été envoyé) et soumit le reste. Faramouz entama l'Hindoustan, tua des ennemis sans nombre et envoya le Raja à la cour de Khosrou. Schideh, fils d'Afrasiab, s'avança contre Aghousch, et Guersiwez, frère d'Afrasiab, battit Aghousch qui se retira de Bokhara, et qu'Afrasiab poursuivit jusqu'à Merv. Keï Khosrou arriva de Gourgan pour venir à l'aide d'Aghousch, qui était revenu de Bokhara; Rustem les suivit en toute hâte, et ils finirent, après mainte aventure, par battre Afrasiab. Gouderz [1] fut combattu par Piran, fils de Wiseh, et alors eut lieu la bataille qu'on appelle le combat des douze héros, dans laquelle Piran, ses frères, fils et parents, périrent tous. Keï Khosrou y arriva dans la même semaine, et l'on amena devant lui les morts attachés sur des chevaux. Il appela alors à Balkh toutes ces quatre armées qui avaient mis huit ans à vaincre leurs ennemis. Il fit à Balkh la revue de ses troupes, et se mit en marche contre Afrasiab avec une armée innombrable. On appela cette campagne la guerre de Bezkel (?). Afrasiab fut une fois mis en fuite dans le Kharezm, et Khosrou se battit en personne contre son oncle Schideh [2], qui portait aussi le nom

[1] Le récit de Firdousi reprend ici. (Voyez l'édit. de Calcutta, p. 870 et suiv.)

[2] La phrase de l'auteur est fort ambiguë, mais il ne peut y avoir de doute sur le sens, car Schideh était frère de Ferenguis, mère de

de Pescheng, et le tua. Une autre bataille fut livrée à Gulzerrioun, après laquelle Afrasiab se réfugia à Gueng Diz; et lorsque Khosrou se fut emparé de cette ville, il s'enfuit de nouveau et surprit quelque temps après (le camp iranien) pendant la nuit; mais Rustem était sur ses gardes et tua un grand nombre (de Touraniens). Afrasiab s'enfuit, traversa les mers de Zereh et de Kaïmal[1], et personne ne put indiquer ses traces. Keï Khosrou parcourut longtemps le monde sans trouver aucun indice d'Afrasiab, jusqu'à ce qu'à la fin un ermite, nommé Houm, le saisit dans une caverne sur les frontières de Djis et d'Aran. Afrasiab s'échappa de ses mains et se réfugia dans l'eau, où on le saisit de nouveau. Khosrou le tua sur la place; ensuite il remit l'empire à Lohrasp et partit, et personne ne le revit.

Il y a à Isfahan une montagne appelée Sourkh

Khosrou, et dans le Livre des Rois (éd. de Calcutta, pag. 924), il dit en s'adressant à Khosrou: « Si tu avais du sens, tu ne t'attaquerais pas à ton oncle. » C'est probablement ce vers que Bahram avait sous les yeux.

[1] Ce sont des mers orientales; mais je ne sais pas si la tradition attachait une idée précise à ces mots, et si elle distinguait ces deux mers. Firdousi en parle d'une manière assez obscure; par exemple (éd. de Calcutta, p. 966) il fait dire à Keï Khosrou : « Je couvrirai « de mes troupes toute la Chine et le Mekran, je traverserai la mer « de Kaimak (ou Kaimal, selon d'autres manuscrits), et quand la « Chine et le Madjin me seront soumis, je ne demanderai aucun « aide au pays de Mekran, je ferai traverser la mer de Zereh par « mon armée, si le ciel me le permet. » Au reste, ce n'est pas la plus grande des difficultés qui se rattachent, dans la tradition épique des Persans, au lac ou à la mer de Zereh, et je reviendrai plus tard sur ce sujet.

Kouschid ; Keï Khosrou y bâtit un grand temple de feu et y établit le feu *Kouschid;* il en établit encore d'autres, comme dans le Gourguin, où il bâtit Abad Kedjin[1], et en beaucoup d'autres endroits; il rétablit dans l'Aderbaïdjan le temple de feu *Diz Bahman*, qui avait été détruit[2].

Lohrasp. — Son règne dura cent vingt ans. Il suivit les formes et les principes du gouvernement, tels que Keï Khosrou les avait établis. Son fils Gustasp[3] le quitta en colère avec quelques-uns de ses affidés; son frère aîné Zerir le ramena par ses bons procédés. Il[4] envoya Bakhtinasr dans la Syrie, pour faire la guerre aux Juifs, et celui-ci détruisit Jérusalem et fit périr ou emmena toute la nation juive. Bakhtinasr était le même que Rehham, fils de Gouderz, ou, selon Hamzah Isfahani, le même que

[1] Je suis indécis sur le sens de ce passage; il y a peut-être une faute dans le manuscrit.

[2] Ce dernier paragraphe n'est pas tiré de Firdousi.

[3] Voyez Firdousi, éd. de Calcutta, pag. 1031.

[4] Ceci est encore un exemple de la confusion introduite dans l'histoire ancienne de l'Orient par les historiens musulmans. La tradition persane ne reconnaissait dans l'Asie moyenne d'autre dynastie que celle des rois de Perse; les Arabes acceptèrent cette base, mais étant obligés de parler de quelques-uns des rois de la Mésopotamie parce qu'ils les trouvaient dans l'histoire des Juifs, ils en firent des satrapes persans et les identifièrent avec des personnages de la tradition épique persane. Thabari est, je crois, le premier, qui ait identifié Naboukodonosor avec un des fils de Gouderz. La raison de ce choix était probablement la circonstance que, selon la tradition, Gouderz était satrape héréditaire d'Isfahan et de la frontière occidentale de l'empire et avait soixante et dix-huit fils, ce qui permettait de faire un choix plausible et que ne contredisait aucune tradition.

Nouscheh, fils de Wiwin, fils de Gouderz; selon d'autres encore, c'était Wiwin, fils de Gouderz lui-même. Dieu connaît la vérité.

Plus tard [1], Gustasp, mécontent de ce que son père ne voulait pas lui donner un gouvernement, se rendit de nouveau et seul dans le Roum, où il fit des actions merveilleuses et devint à la fin gendre du Kaïsar. Gustasp avait adopté le nom de Farroukhzad; il alla, pour rendre service au Kaïsar, faire contre Elias, roi des Khazars, une guerre dans laquelle il fut victorieux. Le pouvoir du Kaïsar s'en accrut tant qu'il finit par envoyer, sur la demande de Gustasp, des ambassadeurs à la cour de Lohrasp, pour exiger de lui un tribut. Lohrasp envoya une armée sous Zerir pour combattre le Kaïsar. Zerir apprit l'histoire de Gustasp et le ramena (en Perse). (Lohrasp) abandonna alors à Gustasp la couronne et le trône et se retira dans le Noubehar de Balkh, où il se livra à l'adoration de Dieu dans le temple de feu, jusqu'à ce que le Turc Ardjasp, petit-fils d'Afrasiab, amenât une armée à Balkh et livrât une bataille dans laquelle Lohrasp fut tué.

Lohrasp acheva les fortifications de la ville de Balkh que Keï Khosrou avait commencées, et fit de nouvelles constructions dans l'intérieur de la ville. Il bâtit dans le pays des Alains, pendant qu'il y séjournait, une grande muraille sur le haut de laquelle il fit construire mille maisons pour les mille hommes qui y étaient de garde chaque nuit. Je donnerai, si

[1] Ici reprend le récit de Firdousi.

Dieu le permet, les détails de cela en son lieu, car ceci n'est qu'un abrégé.

Gustasp. — Son règne dura cent vingt ans. Zerdouscht se présenta au commencement de son règne devant lui, le convia (à changer de religion), établit le culte du feu, fixa la règle de la foi et fit des miracles, jusqu'à ce que Gustasp se convertît. On dit[1] qu'il se coucha tout nu sur le dos, fit fondre dans quatre creusets dix *rotls* d'airain, les fit verser sur sa poitrine nue et réfroidir sur elle goutte à goutte sans que son corps et sans qu'un seul poil fût brûlé. Hamzah Isfahani dit que ce miracle fut fait par un homme nommé Aderbad, sous le règne des Sasanides. Dieu sait ce qui est vrai.

Gustasp avait un jeune fils, Isfendiar, qui soumit les hommes avec son épée, les força d'adopter la religion de Zerdouscht, et établit des temples de feu dans tous les pays. Ensuite il livra à Ardjasp une bataille dans laquelle Zerir fut tué; à la fin Isfendiar mit en fuite Ardjasp. Plus tard Gustasp chargea Isfendiar de fers et l'enferma dans la forteresse de Gounbedan qui est le même endroit que Guirdkouh, et il y resta jusqu'à ce qu'Ardjasp eût tué Lohrasp. Gustasp se trouvait alors dans le Seistan où il jouissait de l'hospitalité de Rustem, fils de Zal. Il partit pour la guerre contre Ardjasp, mais il y

[1] Ce passage est tiré d'une tradition des Guèbres que l'on retrouve dans plusieurs ouvrages, particulièrement dans le Zerdouscht Nameh. Le reste de la vie de Gustasp est emprunté à Firdousi, à l'exception du dernier paragraphe, qui traite des constructions faites par ce roi.

fut réduit à la plus grande détresse, perdit trente et quelques-uns de ses fils, et se réfugia sur une montagne, jusqu'à ce que son oncle Djamasp partît, brisât les fers d'Isfendiar et l'amenât après beaucoup de supplications. Isfendiar mit en fuite Ardjasp, se rendit par le chemin de Haft khaneh dans le Turkestan, et s'empara par ruse de Rouin Diz; il battit Ardjasp et ramena à son père sa sœur qu'Ardjasp avait emmenée de Balkh.

Isfendiar demanda ensuite à son père un gouvernement, et Gustasp finit par l'envoyer dans le Seistan pour faire prisonnier Rustem. Djamasp le sage dit qu'il trouverait la mort de la main de Rustem. Isfendiar se rendit contre son gré dans le Seistan, et Rustem offrit de céder son trône et sa couronne et de paraître devant le roi; mais il ne voulut pas être enchaîné. A la fin ils se combattirent; une flèche perça l'œil d'Isfendiar, et il en mourut après avoir confié à Rustem par ses dernières paroles son fils Bahman. Vers la fin de sa vie, Gustasp demanda à Rustem de lui envoyer Bahman, ce que Rustem fit en lui donnant un équipage royal. Gustasp le déclara son successeur, partit pour la frontière de Balkh et y mourut.

On compte parmi les constructions que Gustasp a fait élever une ville triangulaire à laquelle il donna le nom de Rameschasan, et que l'on appelle aujourd'hui Besa [1]. Cette ville triple fut ruinée du

[1] Dans le district de Darabdjerd, dans le Farsistan. (Voyez la Géographie d'Aboul'féda, texte arabe, p. 330.)

temps de Hedjadj, fils de Iousouf, et abandonnée à Azadmard Kamkar (?). Gustasp fonda le bourg de Nemiwer [1], dans le district d'Anar, et y construisit un grand temple de feu qu'il dota richement. Isfendiar bâtit une muraille contre les Turcs, à vingt farsangs au delà de Samarkand, et fit placer dans l'eau de fortes chaînes de fer, pour que les Turcs ne pussent la passer. Partout où ce prince trouva des temples d'idoles il les détruisit, et fit construire à leur place des temples de feu.

Bahmam [2]. — Son règne dura cent douze ans. Il épousa d'abord, sur la demande et l'ordre de Rustem, la fille de Sour, roi de Kaschmir, dont le nom était Kusaioun. Ensuite il livra, par amour pour elle, ses trésors et ses armées à un certain Loulou, qui était venu avec elle du Kaschmir. Loulou corrompit avec de l'argent et des présents tous les grands, et trama une conspiration pour s'emparer de la personne de Bahman. Celui-ci en eut nouvelle, s'enfuit avec Barin, un saint homme que Rustem lui avait envoyé, et se rendit en Égypte, où il épousa, après beaucoup d'aventures, la fille du roi. Il emmena de là une armée, arracha l'empire des mains de Loulou, mit à mort Kusaioun, pardonna à Loulou sur l'intervention des grands, et l'exila de l'empire. A cette époque Rustem et Zewareh furent tués par la ruse de Scheghad et du roi de Kaboul,

[1] J'ai des doutes sur le sens de cette phrase.

[2] Cette vie est entièrement tirée du Bahman Nameh. (Voyez man. de la Bibl. royale, fonds Anquetil, n° 68.)

qui avaient fait creuser un fossé. Bahman, lorsqu'il apprit cet événement, se livra à sa douleur; ensuite il entreprit de venger Isfendiar, mena une armée dans le Seistan, et livra plusieurs batailles. Il fut d'abord battu et obligé de revenir; mais à la fin il obtint la victoire, et Faramourz se réfugia dans l'Inde. Bahman s'empara de Zal : il fit construire en fer une espèce de cage dans laquelle il plaça Zal, et le traîna avec lui sur le dos d'un éléphant, jusqu'à ce que Faramourz fut tué dans le Kaschmir. On dit qu'un écart de son cheval fit tomber Faramourz dans un fossé où il fut noyé. Dans tous les cas, Bahman le fit attacher, après sa mort, au gibet. Le Livre des rois [1] dit qu'il le fit pendre vif : Dieu sait la vérité.

Ensuite Bahman résolut de détruire les tombeaux de Sam et de Rustem, et de faire brûler leurs cadavres pour les détruire entièrement. Il reçut alors la nouvelle qu'Aderberzin arrivait de Hamadan à l'aide de son père Faramourz; Bahman le surprit et le fit prisonnier au moment où il débarquait de la mer, prenant le camp de Bahman pour celui de son père : on le jeta dans les fers, et Bahman s'en retourna dans le Seistan, fit remettre les palais de Zal et de Rustem dans leur état primitif, et renvoya Zal dans son palais, avec ses filles Zerbanou et Gouschaspbanou, et les enfants de Zewareh. Il envoya Aderberzin dans une forteresse; mais Rustem fils de Tour du Ghilan, s'en empara sur la route.

[1] Voyez Firdousi, éd. de Calcutta, p. 1246.

Une armée se rassembla autour de Rustem, qui livra à Bahman des combats innombrables, assiégea Bahman dans le Gourgan et fit à la fin la paix avec lui. Aderberzin devint le Pehlewan (le connétable) de Bahman. Plus tard, Bahman fut mordu par un serpent à Dirkedjin[1], entre Rei et Isfahan. Il donna, par ses dernières volontés, la succession au trône à sa fille Tchehrazad, qui est connue sous le nom de Homaï. D'autres disent qu'il mourut de mort naturelle. On raconte aussi que Bahman tint pendant longtemps Zal enfermé dans une forteresse, où il composa quelques livres sur la vie des membres de sa famille, et sur les vices et les défauts de Gustasp et de cette famille.

Bahman bâtit, entre autres villes, celle d'Abadi Ardeschir, dans le Sewâd, à laquelle les Nabatéens donnent le nom de Hemianian; ensuite le Néran supérieur et Behestan dans (le district de) Bahman Ardeschir, que l'on appelle (maintenant) Forati Basrah. Il fit rebâtir Jérusalem, et en jeta un jour les fondements au moment du lever du soleil et de son passage par le pôle. Il jeta les fondements de trois autres villes au coucher du soleil; il y fit bâtir des édifices qu'il donna aux Hirbeds (prêtres). La première fut appelée Ardeschir; elle se trouve du côté du château de Marfanan (?); la seconde fut appelée Zerwari Ardeschir; elle est située dans le canton de Darek et dans le district de Berkhar; la troisième

[1] La lecture du nom de l'endroit est très-incertaine.

porte le nom de Mihri Ardeschir, dans le canton d'Ardestan.

Homaï Tchehrazad. — Son règne dura trente ans. Elle établit sa résidence à Balkh. On dit qu'ayant mis au monde un fils, elle le confia à un mobed; mais l'histoire, telle qu'on la raconte ordinairement, est qu'elle le plaça dans une caisse et le fit jeter dans l'eau, où un meunier finit par le trouver, et lui donna le nom de Darab.

Homaï envoya, dans le pays de Roum, une armée qui fut victorieuse et ramena beaucoup de captifs dont elle se servit pour ses constructions. Elle fonda, dans le Farsistan, trois villes: la première, du côté de Hezaran Oustoun, c'est-à-dire d'Istakher; la seconde, nommée Khehin, sur la route de Darabguird; enfin, la troisième sur la route du Khorasan, dans le district de Kimreh, et l'on dit que c'est l'endroit qu'on appelle aujourd'hui *Tcheh.* Cette dernière ville était une de celles qu'Afrasiab avait détruites: Alexander les dévasta toutes les trois. Homaï fit mettre sur les monnaies d'or et d'argent qui furent frappées pendant son règne: « Jouis, ô « reine du monde, pendant mille ans du printemps « et de l'automne. » Ayant retrouvé son fils, elle lui remit le gouvernement et mourut dans la province de Fars.

Darab. — Son règne dura douze ans, ou, selon d'autres, quatorze. Quelque temps après son avénement au trône, Filikous, roi de Roum, lui déclara la guerre; ils firent plus tard la paix, et Darab

épousa la fille de Filikous, mais la renvoya, quelque temps après, à Roum. Les Persans disent qu'elle était alors grosse d'Alexandre. Parmi les villes qu'il a fondées est *Darabguird*, dans le Farsistan : le district où cette ville est située en a pris son nom, qui, auparavant, était *Aspan Fergan*. Darab mourut dans le Farsistan.

Dara, fils de Darab. — Son règne dura quatorze ans, ou selon une autre tradition, seize. Il eut des guerres à soutenir contre Alexander le Grec (Iskender Roumi), et essuya quelques défaites. Les Grecs firent une invasion dans l'Iran, et (les Persans) demandèrent du secours à Four, roi des Indiens. On avait pensé, en Perse, à faire la paix avec Alexander et à se soumettre à lui; mais l'espoir de l'aide des Indiens fit rejeter ce plan, lorsque Djanousiar et Mahiar frappèrent inopinément, dans la nuit, Dara de quelques coups d'épée et le laissèrent gisant par terre. Ils étaient les gardes particuliers du roi, et, selon quelques-uns, ses ministres. Dans ce moment Alexander arriva, serra la tête de Dara contre sa poitrine et pleura. Dara lui recommanda, dans ses dernières volontés, d'épouser sa fille Rouscheng et de protéger les Iraniens; ensuite il mourut.

Dara avait, du temps de sa guerre contre Alexander, fait beaucoup de constructions dans le château de Hamadan, et y maintenait une garnison comme garde de ses trésors, de ses femmes et de ses enfants, comme je dirai en détail dans le livre[1] sur

[1] Ou peut-être seulement dans le «chapitre,» car l'auteur parle

Hamadan. Il fonda une ville au-dessus de Nisibin, que l'on appela, d'après son propre nom, Daran : elle existe encore sous le nom de Daria. Il peupla, dans le Farsistan, un nouveau canton, et fonda beaucoup de villages. Dieu connaît la vérité.

Sekander Roumi. — Son règne dura quatorze ans, ou, selon d'autres, vingt-deux : il est possible de concilier ces deux chiffres en comptant (les quatorze ans) pour le temps qu'il a régné sur l'Iran, de même que nous avons compté plus haut à Afrasiab douze ans de règne entre Minoutchehr et et Keï Khosrou. Or, Sekander est allé dans l'Occident et dans l'Orient, traversant le monde entier, soumettant les rois, et mettant sous ses pieds la terre et la mer, ce qui ne peut se faire que pendant une longue vie : Dieu sait ce qui est vrai. Sekander ayant placé Dara dans un tombeau, s'empara par une ruse de ses assassins et les fit pendre. Il demanda après cela la main de Rouscheng, ce qui le rendit très-aimé chez les Iraniens. De là, il partit pour le Hindoustan, où il tua de sa main Four. Le prince indien Keid demanda la paix, et lui envoya sa fille, un médecin, une coupe et un philosophe qu'il lui avait demandés, parce que personne dans le monde n'avait rien de semblable à ces quatre merveilles. Ensuite il quitta ce pays et marcha contre (la reine) Keidafeh, avec laquelle il conclut à la fin la paix. Tous les rois de l'Orient se soumirent à lui, après

effectivement en quelque détail de cette ville. (Voyez le manusc. fol. 344 et suiv.)

qu'il en eut tué quelques-uns. Tous ces évènements seront racontés en détail si Dieu le permet. Après la guerre contre Darab, Sekander parcourut l'Occident d'un bout à l'autre, jusqu'à ce qu'il arrivât à l'endroit où le soleil se couche, comme le prouve un verset du Koran. Ensuite il fit bâtir la muraille de Yadjoudj et de Madjoudj; on la fit en briques de fer, entre lesquelles on plaça du plomb, du cuivre et un mélange (d'autres métaux), de la manière que les architectes du Roum savent le faire; ensuite on y appliqua le feu, jusqu'à ce que tout fût fondu et formât une masse solide. Cet événement est attesté par la parole de Dieu, dans la sourate de *la Caverne*[1]. Alexander fit placer sur cette muraille, lorsqu'elle fut achevée, l'inscription suivante : « Au « nom de Dieu, le glorieux, le sublime! Cette mu« raille a été bâtie à l'aide de Dieu, et elle durera « ce que voudra Dieu. Mais lorsque huit cent et « soixante ans du dernier millier seront passés, cette « muraille se fendra dans le temps des grands pé« chés et crimes (du monde), et de la rupture des « liens du sang et de l'endurcissement des cœurs, et « il sortira de cette muraille une multitude d'hommes « de ce peuple, telle que Dieu seul en saura le « nombre. Ils atteindront le coucher du soleil, et « ils dévoreront tout ce qu'ils trouveront de nour« riture et de fruits, jusqu'à ce qu'ils se jettent « sur l'herbe sèche et les feuilles des arbres. Ils épui« seront toutes les rivières qu'ils traverseront, de

[1] Koran, sour. 18, v. 95 et suiv.

« manière à n'y pas laisser une seule bouchée d'eau. « Quand ils auront atteint le pays de Sabous, ils « périront tous, jusqu'au dernier, selon l'ordre de « Dieu. »

Sekander fonda douze villes : Iskanderieh, en Égypte, dont les bâtiments sont étonnants et où il construisit le phare dont Belinas, qui vivait de son temps, confectionna le talisman; ensuite Merv, dans le Khorasan, et la ville de Sedreh, sur le bord de la mer, et celle de Mekr, dans la Chine : on dit aussi que la ville d'Abher et le château d'Isfahan datent de lui. Il en fit bâtir d'autres dans les pays de Roum, de Misan, de Samarkand, de Babylone, et dans beaucoup d'autres pays. Les Persans nient ce qui regarde les villes (qu'il aurait fondées) dans l'Iran, et disent qu'il a détruit la ville de Merv au lieu de la bâtir; mais j'ai trouvé dans quelques livres ce que je viens de dire. Vers la fin de sa vie il établit, d'après le conseil d'Aristote le sage, dans toutes les provinces de l'Arabie et de l'Iran, des rois qui, tous, étaient indépendants l'un de l'autre, et à qui il donna le nom de rois des tribus (*molouki thewaïf*), et [1] que les Arabes appellent les tribus et les maîtres (*afya wa souna*). Le but d'Aristote en cela était de faire que personne ne fût en état de faire une invasion dans le pays de Roum pour se venger (de la conquête de l'Iran). Sekander mourut à Zouz (Suse), et son corps fut transporté à Iskanderieh : quelques-uns disent qu'il mourut dans cette dernière ville. Les

[1] Je soupçonne quelque erreur de copiste dans cette phrase.

philosophes grecs parlent beaucoup de la sagesse, des sentences et du cercueil d'Iskander; leurs récits ont été traduits en arabe, et Firdousi en a traduit une partie en vers, comme je le dirai en son lieu, si Dieu le permet.

Ainsi, la dynastie des Keïanides consistait en dix rois, Sekander Roumi compris : elle a régné pendant sept cent trente-deux ans. On dit qu'après Sekander tous ses ministres et ses grands officiers se rendirent indépendants pendant soixante et douze ans; mais je n'ai pas trouvé une histoire détaillée de ces princes, et qui aurait donné un récit de leurs règnes tel qu'on doit le désirer.

باب التّاسع

فصل دوم

طبقهٔ کیانیان هم از روایت بهرام موبد

پادشاهی کیقباد صد سال بود ودیگر روایت صد وبیست وشش سال گویند چون زال رستمرا بفرستاد واورا از کوه همدان بدر ری آورد بر تخت نشاندند وبا افراسیاب حرب کرد ونخستین حرب رستم سوار این بودست وافراسیابرا از پشت اسپ برداشت تا از غلبهٔ

ترکان کُرش کشته شد وبیفتاد ودر میان سواران
گریخت وبهزیمت رفت وازآن پس با پشنگ پدر
افراسیاب صلح کرد بعد ازین کیقبادرا با عبد الشمس
ملك عرب وحمیر آل قحطان حرب افتاد وبر آخر صلح
کردند وباز بزمین هیاطله رفت ازآن روی جیحون وبا
ویسه اورا حرب افتاد که درین وقت افراسیاب بروم
بود بحرب وکیقباد فیروزی یافت بر کنار جیحون شهری
بنا کرد فیادبان (1) خوانند واکنون قوادیان خوانند
واندر ناحیهٔ اصفهان بسیاری آبادانی کرد ودیهها ساخت
وآنرا استانبر بوبارت کواد نام کردند در زبان فهلوی
وهنوز بجایست وبدیگر نام قم رود خوانند وبزمین
فارس بمرد بمرگ

پادشاهی کیکاوس صد وپنجاه سال بود بروایتی صد
وشصت سال گویند وببلخ نشست اوّل زیرا که پدرش
آنجا بسیار بودی پس بپارس دار الملك ساخت وبمازندران
رفت وگرفتار شد آنجا با بزرگان عجم تا رستم تنها بعد
از حالهای بسیار وکشتن سپید دیو وشاه مازندران
واورا (2) باز آورد وافراسیاب ایران زمین گرفته بود بعضی

[1] Il faut lire قبادیان.

[2] Il faut lire اورا.

گویند بازگشت ودیگر روایت آنست که سواد بغداد رستم با وی حرب کرد وسوی ترکستان تاختش بعد ازین کیکاوس گرد پادشاهی بگشت وبزمین هاماوران شاه اورا مهمان برد با بزرگان ودر مستی همه را بند بر نهاد وبقلعه فرستاد ودختر شاه هاماوران سوداوه کاوس را خدمت همی کرد تا رستم سپاه ساخت وبرفت واز بعد کارزارها کاوسرا از بند بیرون آورد وبایران زمین باز آمدند ازین پس آن قصّه بود که بر آسمان خواست رفت وصندوق وعقاب بیاورد تا از بالا بزمین ساری فرو افتاد برآب وبزرگان چون خبر بر دانستند اورا بدآن تا سپاسی ملامت کردند وسوی تخت باز آمد شرمسار ازین پس حادثهٔ شکارگاه رستم بود با مهتران عجم وحرب با افراسیاب وهزیمت شدن وقصّهٔ زادن سهراب وکم شدن رخش (1) وحرب کاوس با سهراب وسپاه افراسیاب از آن پس تا کشته شدن سهراب بر دست پدرش رستم بعد ازین مولود سیاوش بود وپروردن رستم اورا تا افراسیاب آمد بحرب وسیاوش اورا از پدر اندر خواست (2) حرب

[1] Cette phrase est renversée; il faut lire : وقصّهٔ کم شدن رخش وزادن سهراب.

[2] Il paraît manquer quelque chose à cet endroit.

ترکان. از گفتار سودابه زن پدرش بعد از آن که در آتش
رفته بود وبا کنیزگی پیدا شده چون برفت صلح افتاد
میان سیاوش وافراسیاب کاوس بدآن رضا نداد وسیاوش
بترکستان اندر رفت واورا افراسیاب بنواخت ودختر
بوی داد وآنجا شهری بنا کرد تا افراسیابرا از حسد بر
آن اغالیدند وسیاوش کشته شد وپس از کشتن او
کیخسرو بزاد درین عهد رستم با سپاه سوی ترکستان
رفت بکین سیاوش بعد از آن که سوداوه‌را دو نیم زد تا
افراسیاب بشکست وپسرش سرخه کشته شد وهفت
سال رستم بترکستان بایستاد وهمه کشور خراب کرد پس
بایران باز آمد ازین پس فرّه پادشاهی از کاوس گشته شد
وشکوه برخاست وبرادر نو خاسته بود اورا کی بهمن نام
وپسری کی شکن طرفی از پادشاهی ایشان داشتند تا بر
آخر کی شکن بدست ترکان گرفتار شد وبعد مدّتی
بکشتندش وگودرز خواب دید در کار کیخسرو تا گیورا
پسرش بفرستاد تا بعد از هفت سال که در ترکستان
بگشت خسرورا بیافت وبیآمدند تا بعد حالها بی
کشتی بجیحون بگذشتند گیو وخسرو وفرنگیس
مادرش بایران آمدند ومیان گودرز وطوس سخن رفت که
طوس پادشاهی فریبرزرا خواست پسر کاوس چون دژ بهمن

کیخسرو توانست ستدن قرار بروی افتاد وبزندگانی کیکاوس پادشاهی بکیخسرو رسید

وسلیمان پیغمبر عم بزمین شام پیغمبر و پادشاه بود چنین گویند که کاوس ازوی بخواست تا دیوانرا بفرماید تا از بهر او عمارت کنند وآن بناها که به پارس است بدآن عظیمی وانک کرسی سلیمان خوانند ودیگر جایگاه کرده اند کیکاوسرا واین در تاریخ طبریست وبروایتی گویند سلیمان بعهد کیخسرو بود وحمزه الاصفهانی منکرست اندر حال کرسی در کتاب الاصفهانی هم شرح دهد که برآن سنگها بر صورت خوك بسیار کردست وهیچ جانور بر بنی اسرائیل دشمن تر از خوك نیست وبرآنجا نبشتها هست بپهلوی وهی گوید در روزگاری موبدیرا بیاوردند که آنرا بخواند در جمله این لفظ بود که کردش این زمان جم بفلان ماه وفلان روز وبپهلوی نبشتست این کلمتها وبسیاری دیگر ومن از جهت نا دانستن حرف آن ننوشتم که از صورت غرضی بر نخیزد وآنرا هزارستون خوانده اند ودیگر بناها هم نبشتها برآن از طهمورث نشان هی دهد امّا چنان ساختن در قوّت آدمی دشخوار باشد ودیوان در فرمان جمشید وطهمورث بوده اند مگر مرغ وباد که جز مسخّر

سلیمان نبوده است هیچ مخلوق‌را آنچ خواندیم بدین سان است وخدای تعالی علم تر بدآن وکیکاوس در بابل نبای بلند بهوا بر شده برآورد وچنین گویند که آنرا عقرقوب خوانند اثر آن بعضی تل نمرود گویند وعوام تل قرقوب خوانند ومن آن دیده ام وبهری صرح خوانند معرّب کرده از زبان نبط عراق که کوشك‌را صرحا خوانند واز پس کشتن افراسیاب بپارس بمرد

پادشاهی کیخسرو شصت سال بود دیگر روایت هشتاد سال گویند نخستین کینهٔ پدر طلبید وطوس نوذررا بترکستان فرستاد وبرادر کیخسرو فرود کشته شد از تیزکاری طوس وچون با ترکان حرب کردند ایرانیان بهزیمت باز آمدند وهفتاد پسر گودرز کشته شد واین کارزار رزم پشن خوانند وکیخسرو پیش از باز گردیدن لشکر طوس‌را خوانده بود وبند کرده [1] چون رستم شفاعت کرده یله کردش وطوس باز سپاه بیاراست وسوی ترکستان رفت ودیگر بار شکن بر ایرانیان بود وکوه هاون پناه گرفتند واز شاه مدّت خواستند کیخسرو

[1] Une glose marginale ajoute : زیرا که فرودرا کشته بود فرود برادر کیخسرو باشد پسر سیاوش از دختر پیران که پیش از افراسیاب پیران برو دخترش داده بود

رستم‌را بفرستاد تا بزرگان ترکان‌را بسیاری بکشت واین رزم‌را رزم کاموس خوانند وباز فولادوند‌را بیفگند وافراسیاب از رستم هزیمت یافت وپیروز سوی ایران باز گشتند بعد ازآن قصّهٔ اکوان (1) دیو بود تا کشته شد بر دست رستم وافراسیاب‌را که بدیدار کلهٔ اسپ آمده بود با سپاه هزیمت کرد

بعد مدّتی بیژن گیورا با گرگین میلاد بکشتی گرازان فرستاد ودختر افراسیاب بر او عاشق شد وحلیت کرد تا بیژن‌را بترکستان برد چون دانسته شد بعد حالها وشفاعت کرد[2] پیران ویسه بیژن‌را باهن درچاه ببستند وکیخسرو رستم‌را گفت چه سازیم درین کارتا رستم با چندین مهتر بساختند برسان بازارگانان وبترکستان رفت با شناس تا بیژن‌را از چاه برآورد وشبیخون کرد بر افراسیاب وهمان شب سوی ایران باز گشت بامداد از بعد آن کیخسرو دل برآن نهاد که یکبارگی کار افراسیاب سپری کند وچهار لشکر بزرگ

[1] Glose : اکوان انست که رستم‌را درخواب یافت جای خفتنش‌را از زمین بر کند ورستم‌را بر بلای بود رستم باز وی‌را بکشت

[2] Il faut lire کردن.

بساخت اوّل سپاه لهراسفرا داد پسر عمّش وبا بزرگ
زادگان کیانیان اورا بدربند الانان وخزران وروس
وبلغار وآن حدود فرستاد دوم سپاه فرامرز پسر رستمرا
داد وسوی هندوستان فرستادش وسوم سپاه ملك
گیلان آغش وهادانرا داد وبا کستهم نوذر سوی خوارزم
وآن زمینها فرستاد وچهارم سپاه بگودرز کشواد سپرد
وبا سپهداران سوی کنار جیحون فرستاد برابر پس
لهراسف همه پادشاهانرا بطاعت اندر آورد وبهری بکشت
وفرامرز هندوستان بکشاد وبی اندازه بکشت ورایرا
بدرگاه خسرو فرستاد وآغشرا شیده پسر افراسیاب
برابر آمد وگرسیوز برادرش پیروزی آغشرا بود وبر آخر
افراسیاب بمرو آمد از پس آغش که از بخارا بازگشته
بود وکیخسرو از گرگان بمدد رفت ورستم از پس شاه
بتعجیل برفت تا بعد حالها افراسیابرا بشکستند
وگودرزرا پیران ویسه برابر آمد وآنرا رزم دوازده رخ
گویند وپیران با برادران وپسران وخویشان جمله کشته
شدند وهم درآن هفته کیخسرو آنجا رسید وکشتگان
بر اسپان بسته پیش شاه آوردند واین همه سپاهها را
ببلخ خواند وهشت سال روزگار رفته بود تا این هر
چهار لشکر پیروزی یافتند وچون ببلخ عرض داد با

سپاهی بی کرانه روی بحرب افراسیاب نهاد وایفرا رزم بزکل خوانند ویکبار بخوارزم افراسیاب‌را هزیمت کرد وخالش شیده که اورا پشنگ نام بود بدست خویش بحرب ببرد وبکشت ودیگر بار بگل زرّیون کارزار افتاد وافراسیاب سوی گنگ دژ رفت چون خسرو دژ بستد باز گریخت واز بعد مدّتی شبیخون آورد رستم بیدار بود بسیاری بسیار از ایشان بکشت وافراسیاب بجست واز آب وره (1) دریای کیمال بگذشت ونیز کسی اورا نشان نداد وکیخسرو بسیار جهان بگردید وازوی اثر نیافت تا از پس روزگاری هوم زاهد اندر غاری بگرفتش بر حدود جیس واران واز دست او در آب جست باز بگرفتندش وخسرو هانجا بکشتش بعد ازین پادشاهی بلهراسف سپرد وبرفت وکس اورا باز ندید

باصفهان کوهی است سرخ کوشید خوانند آنجا آتشگاهی بلند برآورد وآتش کوشید بنهاد وبگرگان که آباد کجین کرد وبسیار جایها وآتشگاه دژ بهمن اندرآذربایگان بعد از بیران کردن

پادشاهی لهراسپ صد وبیست سال بود پادشاهی

(1) Il faut, je crois, lire از آب زره ودریای کیمال.

بر سان وهيئة (1) كيخسرو كرد وپسرش گشتاسپ
از پدرش بخشم برفت با خاصگان زرير برادر مهترش
اورا بنيكوئي باز آورد وبخت نصررا بزمين شام فرستاد
بحرب جهودان تا بيت المقدّس خراب كرد وهمه را برده
كرد وديگرانرا بكشت واو رهّام گودرز بود ودر
كتاب الاصفهاني نوشته بن ويوين گودرز گويد وديگر
روايت ووين گودرز والله اعلم باز گشتاسپ تنها سوى
روم رفت هم از خشم پدر كى پادشاهى نمى خواست (2) وآنجا
ويرا كارها عظيم بر دست وى بر آمد تا داماد قيصر گشت
وخودرا فرّخ زاد نام كرده بود وبياورى گشتاسپ بر
الياس پادشاه حزر (3) بيرون رفت وفيروزى يافت وكار
قيصر بزرگتر گشت تا بفرمان گشتاسپ رسول فرستاد
بباژ خواستن از لهراسف وزايررا با سپاه بحرب فرستاد
ودانسته شد كار گشتاسپ زرير اورا باز آورد وتاج وتخت
بوى داد وخود بنو بهار بلخ رفت بآتشگاه بيزدان پرستى
تا ارجاسپ ترك نبيرهٔ افراسياب سپاه آورد ببلخ ولهراسف

[1] Le manuscrit écrit وهيّت, mais le *teschdid* est d'une main moderne qui a placé presque arbitrairement une foule de points dont on ne doit tenir aucun compte.

[2] Il faut suppléer دادن.

[3] Il faut lire خزر.

درکارزار کشته شد از عمارت ربض شهر بلخ که کیخسرو بنا نهاد تمام کرد وعمارت بیفزود اندر بلخ وبالانان اندر بدآن وقت کی آنجا بود دربندی ساخت عظیم وهزارخانه بر بالای دیوار کی هر شب هزار مرد حرس دارند وبجایگاه خویش گفته شود این شرحها که مختصرست اگر خدای توفیق دهد

پادشاهی گشتاسپ صد وبیست سال بود اندر اوّل عهد او زردشت پیش وی آمد ودعوت کرد وآتش پرستیدن فریضه کرد ودین معیّن بنهاد وشعبدها نمود تا گشتاسپ اورا بپذرفت وگویند برهنه بر قفا خفت وبفرمود تا ده رطل روی درچهار بوته بگداختند وبر سینهٔ وی ریختند خوار وآنجایگاه بر دانه بیفسرد که هیچ موی واندامش نسوخت حمزهٔ اصفهانی این مردرا آذرباد همیخواند درعهد ساسانیان وخدای داناتر بدآن پسر گشتاسپ اسفندیار نو خواست بود جهانرا بتیغ سپری کرد تا دین زرتشت گرفتند وآتشگاهها بنهانی (1) بهرکشوری پس با ارجاسف حرب افتادش وزریر کشته شد وبر آخر اسفندیار ارجاسفرا هزیمت کرد از بعد این گشتاسپ اسفندیاررا بند بر

[1] Il faut probablement lire بنهادی.

نهاد وبدژ گنبدان باز داشتش وآن گرد کوهست تا
ارجاسف لهراسف‌را بکشت وبدین وقت گشتاسف
بسیستان بود بمهمان رستم زال پش بازگشت بحرب
ارجاسف وستوه گشت ازوی وسی وانه فرزندش گشته
شدند وبر کوهی گریخت تا جاماسپ عمّش برفت وبه
بسیار شفاعت اسفندیار بیآمد وبند بکسست وارجاسف‌را
هزیمت کرد وباز از راه هفت خوان بترکستان رفت
وروئین دژ بحیلت بستد وارجاسف‌را بکشت
وخواهرشرا که ارجاسف از بلخ برده بود باز آورد پیش
پدر ووعده خواست بپادشاهی دادن تا گشتاسپ
بفرستادش بسیستان تا رستم‌را بندد وجاماسپ حکم
گفته بود که اورا زمانه بر دست رستم باشد بناکام
اسفندیار بسیستان رفت وهرچند رستم اورا تاج وتخت
پذیرفت وپیش آمدن پسندید جز بند بر نهادن تا
حرب افتاد وتیری بر چشمش رسید وبمرد وبهمن
پسرشرا برستم سپرد بوصیت بر آخر عهد گشتاسپ
بهمن‌را از رستم باز خواست ورستم اورا با همه سازهای
شاهانه پیش گشتاسپ فرستاد واورا ولی عهد کرد
وبحدود بلخ از جهان رفت واز عمارتهای شهرستانی بنا
کرد سه سو ورامشاسان نام نهاد واکنون بسا خوانند

واندر عهد حجاج یوسف آن مثلث باطل کردند اندر آوردند بر دست آزاد مرد کامکار وبروستای انار باز دیهی کرد تمیور وآتشگاهی بلند برآورد وبرآنجا وقفها کرد واسفندیار سدّی کرد برابر ترکان از پس بیست فرسنگی سمرقند ودر آب سلسلهٔ عظیم آهنین ساخت تا گذار ترکان نیفتند وهرکجا بتخانها یافت همه خراب کرد وبجای آن گاهها برآورد والله اعلم

پادشاهی بهمن صد ودو از ده سال بود نخستین دختر ملك کشمیر صورزن کرد نام او کسایون (1) بخواهندگی وفرمان رستم پس با لولو نامی که با وی از کشمیر آمده بود سر داشت وبگفتار این زن بهمن همه گنج وسپاه بعشق کسایون در دست لولو نهاد تا همه بزرگانرا بدینار وبخش بنده کرد وقصد گرفتن بهمن کردند تا دانسته شد وبهمن با بارین پرهیزگار که رستم فرستاده بودش بگریختند وبمصر افتادند وبعد حالها داماد ملك مصر گشت وسپاه آورد تا پادشاهی از دست لولو بیرون کرد کسایون بکشت ولولورا بشفاعت بزرگان بخشید واز پادشاهی بفرستاد ودرین وقت رستم وزواره بحیلت شغاد وشاه کابل وچاه کندن کشته شدند چون بهمن

[1] کتایون, selon le *Bahman-nameh*.

خبر یافت تعزیت بداشت وپس بکین اسفندیار بر خاست وسپاه برد بسیستان وکارها رفت تا انك باز بهزیمت باز آمد وبعد روزگاری پیروزی یافت وفرامرز بهندوستان رفت وزالرا اسیر گرفت وخانه فرمود ساختن چون قفص از آهن وزالرا در آنجا باز داشت وبر پیل همی گردانید با خود تا بکشمیر فرامرز کشته شد آخر کار وگویند در خندق افتاد از خطا کردن اسپ ودر آب بمرد وبهمه حال مرده اورا بدار فرمود کردن واندر شاهنامه زنده میگوید والله اعلم

پس قصد کرد که دخمهٔ سام ورستم خراب کند وتنها وکالبد ایشان بسوزاند تا باز باطل کرد وآنرا خبرها است تا آذربرزین از هندوان بیاری پدرش همی آمد فرامرز ناگاه بهمن اورا بگرفت چون از دریا بر آمد ولشکرگاه بهمن آن پدر پنداشت وبند کردند وباز گشت وبسیستان (1) وخانهٔ دستان ورستم همچنانك اوّل بود باز فرمود کردن وزالرا بخانه باز فرستاد با دخترانش زربانو وگشسپ بانو وفرزندان زواره وآذربرزین‌را بقلعه فرستاد تا رستم تور گیلی اورا بستد اندر راه وسپاه بروی جمع گشت وکارزارها رفت میان او وبهمن بی

[1] Il faut probablement lire وبسیستان رفت.

اندازه وبهمن‌را حصار گرفت بگرگان اندر وآندر آخر کار صلح کردند وآذربرزین پهلوان گشت بهمن‌را پس بدیر کجین میان ری واصفهان بهمن‌را اژدها بیوبارید ووصیت پادشاهی بدخترش کرد چهرازادکی همای اورا لقب بود وبروایتی گویند بمرگ بمرد وزال‌را همچنین گویند که بهمن مدّتی دراز بقلعه باز داشت وزال چند کتاب بساخت اندر سیر خاندان ایشان ومثالب ونکوهش گشتاسف وآن تخمه

واز اعمارت بناحیت سواد اندر شهر کرد آباد اردشیر نام ونبطیان همیانیان خوانند نران الاعلی وبهستان اندر بهمان اردشیر کرد وآنرا فرات بصره همی خوانند وبیت المقدّس‌را آباد فرمود کردن وبیکی روز نصب کرد بوقت آفتاب بر آمدن وبقطب رسیدن وسه دیگر بوقت غروب وآنرا بناها بر آورد وهربدانرا بدآن کماشت اوّل‌را نام اردشیر اندر جانب قلعهٔ مارفنان دوم‌را نام زروار اردشیر اندر دیهٔ دارك از روستای برخوار سوم نام مهر اردشیر اندر دیهی (1) اردستان

پادشاهی همای چهرازاد سی سال بود دار الملك ببلخ ساخت وچون بزاد گویند پسررا بموبد سغرد ومعروفتر

[1] Lisez دیه.

آنست که در صندوق نهاد ودر آب انداختند تا گازری
بیافتش وداراب نام نهاد وسپاه فرستاد بملك روم
پیروزی یافتند وبسیاری اسیران آوردند وهای ایشانرا
بر عمارت گماشت وبپارس اندر سه بنا کرد یکی بجانب
هزاران استون که اصطخرست دوم خهین نام بود بر راه
دارابگرد سه دیگر بر راه خراسان شهرستانی کرد در
روستای کیمره وگویند آنست که مدینه چه خوانند
وآن از خرابهای افراسیاب بود واین همه سکندر بیران
کرد واندر عهد خویش بفرمود که بر نقش زر ودرم
نوشتند بخور بانوی جهان هزار سال نوروز و مهرگان
وچون پسررا باز یافت بوی (1) سغرد وهم بزمین پارس بمرد

پادشاهی داراب دو از ده سال بود بدیگر روایتی چهار
ده سال اورا بعد مدّتها فلیقوس ملك روم حرب افتاد
تا آخر صلح کردند ودختر فلیقوس‌را بزن کرد وباز
بعد مدّتی بروم باز فرستاد آنست که پارسیان گویند
بسکندر آبستن بود واز عمارت بپارس اندر داراب گرد
بنا نهاد وناحیت اکنون بدآن باز خوانند وپیش از
آن اسپان فرکان خواندندی وبپارس بمرد

پادشاهی داراء بن داراب چهار ده سال بود بدیگر

[1] Ajoutez پادشاهی.

روایت شانزده سال گویند که با اسکندر رومی اورا حربها افتاد وچند بار شکسته شد وروميان بر ایران غلبه کردند تا از فور شاه هندوان یاوری خواستند وبزمین پارس اندر رای کرد صلح کردن با اسکندر وطاعت پذرفتش (1) باومید مدد هندوان باز افگند تا ناگاه جانوسیار وماهیار ویرا بشب اندر چندی شمشیر زدند وبیفتاد وایشان جاندار خاص بودند وبهری گویند دستوران بودند وهمان ساعت سکندر فراز رسید وسر دارارا بر کنار گرفت وبگریست ودارا اورا وصیت کرد بخواستن دخترش روشنک ونگاه داشت (2) ایرانیان وبمرد وقلعهٔ همدان‌را بوقت حرب اسکندر آبادان کرده بود بسیاری وسپاه نشانده بنگاه داشت خزینها وزنان وفرزندان ودر کتاب الهمدان آنرا شرح تمام شود وبر بالای نصیبین شهری کرد بنام خویش داران خوانند وهنوز بجایست وآنرا داریا خوانند وبزمین پارس ناحیتی دیگر آباد کرد ودیهای بسیار والله اعلم

پادشاهی اسکندر رومی چهار ده سال بود بروایتی دو از ده سال گویند امّا توان بود که حساب آنست که در

[1] Il faut lire پذرفتنش.

[2] Il faut probablement lire داشتن.

زمین ایران چندین سال پادشاهی کرد بر آن سان که
افراسیاب نوشته ایم دو از ده سال واو از عهد منوچهر
بود تا کیخسرو واسکندر بمغرب ومشرق رسید وعالم را
همه بگردید وپادشاهانرا قهر کرد وبر وبحر زیر پای آورد
واین کار جز بعمر دراز نتوان کرد والله اعلم چون دارارا
بدخه نهاد کشندگان اورا بحیلت بدست آورد بفرمود
شان آویختن وروشنکرا بخواست واز این سبب ایرانیان
هوا جوی اسکندر شدند واز آنجا بهندوستان رفت
وفور بر دست وی کشته شد وکید هندی صلح خواست
دختر وطبیب وجام وفیلسوفرا بفرستاد که بر آن
دعوی کرده بود که مانند این چهار چیز کسرا در
دنیا نیست واز آنجا بگشت وسوی قیدافه شد وبا وی
آخر کار صلح افتاد وهمه پادشاهان حدود مشرق بطاعت
آمدند وبهریرا بکشت وآنرا شرحهاست اگر خدای
خواهد گفته شود وپیشتر از حرب دارا مغرب سر تا
سر گردیده بود وبمغرب الشمس رسیده چنانک آیت
قرآن مجید بدآن ناطقست وبعد از آن سدّ یاجوج
وماجوج بست از خشتهای آهنین ساخته واز ارزیز
ومس واخلاطها در میانه تعبیه کرده بر آن سان که
مهندسان روم توانند ساخت وبآتش بتافتند تا

بگداخت وبیکی پاره گشت سخت واین ذکررا تصدیق قول ایزدیست در سورت الکهف وبر آن جایگاه بفرمود نبشتن چون تمام گشت بسم الله الاعز الاکرم بنی هذا السّدّ بقوّة الله وسیلبث ما شاء الله فاذا مضی ثمان مایة وستون سنة من الالف الاخیر یَنْفَجّ (1) هذا السّدّ وذلك عند کثیرة الخطایا والذّنوب وتقطّع الارحام قساوة (2) القلوب فیَخرجُ من هذا السّدّ من هذی الاُمَم ما لا یُحْصِیه الا الله فیَبْلُغون مَغارِبَ الشّمس ویأکلون جمیع ما یَصلون الیه من الطعام والثمر حتّی یُفیضون الی الحَشِیش وَوَرقِ الشجرِ ویَشْربون جمیع ما یمرّون به من المیاه حتی لا یَدَّعون مِنه حَسْوةً فاذا بلغوا ارض السابوس یَهلِکون عن آخرهم باذن الله وامره

وسکندر دو از ده پاره شهر بنا کرد اسکندریه اندر مصر که عجایب تر بنیاد ومناره بست وطلسم آن بلیناس کرد در عهد خویش وشهر مرو بخراسان وشهر صدره بر ساحل بحر وشهر مکر بر زمین چین اندر وشهر ابهر وشهرستان اسپاهان همچنین گویند از بنای اسکندرست ودیگر بروم ومیسان وسمرقند وبابل وهر جایگاه واین

[1] Il faut probablement lire ینفجّ.

[2] Il faut, je crois, lire وقساوة.

شهرها زمین ایرانرا پارستان منکر اند گویند مرو بیرانی کرده نه آبادانی امّا اندر چند کتاب چنین یافتم که ذکر رفت پس بآخر عهد بفرمان ارسطاطالیس حکیم بهر جایگاهی پادشاهی بنشاند اندر ایران وعرب چنانك بر فرمان یکدیگر نباشند وایشانرا ملوك طوایف لقب نهاد وجماعت عربرا افیا وذوون وارسطاطالیس این بحکمت ساخت تا کس بروميان نپردازد بکینه خواستن وسکندر بشهر زوز بمرد واورا باسکندریه بردند وبهری گویند همان تجایگاه مرد وفلاسفه یونانرا کلمتهاست اندر حکمت وسخن گفتن با تابوت اسکندر که آنرا بالفاظ تازی ترجمه کرده اند وبعضی حکیم فردوسی منظوم کردست بجایگاه خود نوشته شود ان شا الله الحکیم وبه العصمة والتوفیق

جملة این طبقهٔ کیانیان ده تن بودند با اسکندر رومی ومدّت ملك ایشان هفت صد وسی ودو سال است واز بعد اسکندر گویند جماعتی از وزیران وکسان او پادشاهی کردند هفتاد ودو سال وایشانرا ذکر زیادت نخوانده ایم که از آن شرح شایسته داد والله اعلم به

(La suite à un prochain numéro.)

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Géographie d'Édrîsi, traduite de l'arabe en français d'après deux manuscrits de la Bibliothèque du Roi, et accompagnée de notes, par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut, etc. — Paris, Imprimerie royale, 1836-1840; 2 v. in-4°, pp. 576-504, et 3 cartes.

L'ouvrage de l'Édrîsi est un de ces monuments de la civilisation arabe qui devaient, à juste titre, attirer de bonne heure l'attention des savants de l'Europe. Les conquêtes étendues de la nation musulmane, ce goût pour les voyages et les entreprises commerciales que le texte du Koran, ainsi que l'exemple de Mahomet lui-même, encouragea chez les sectateurs de l'islamisme; cet esprit d'aventure, qui semble inné au peuple arabe; le devoir imposé aux vrais croyants de faire, au moins une fois dans leur vie, le pèlerinage de la Mecque, tout contribua puissamment au progrès de la géographie. Ce fut ainsi que la position relative des pays et des grandes villes leur devint bientôt assez généralement connue; et la fondation de chaque nouvelle mosquée donna plus de précision à ces notions topographiques : il fallait alors entreprendre une série d'observations astronomiques pour déterminer la latitude et la longitude de l'emplacement où l'édifice devait s'élever, afin de l'orienter par rapport au

temple de la Mecque. Les bureaux de la contribution foncière, établis par le khalife Omer dans les pays conquis, firent connaître en détail la nature et les ressources de chaque localité; et la poste aux chevaux, organisée par Moawia à l'instar de celle qui existait dans l'empire grec, était un excellent moyen pour apprécier avec exactitude les distances qui séparaient les villes principales, et la situation des unes par rapport aux autres. Grâces à tous ces secours, les connaissances géographiques firent de grands progrès, et elles se répandirent promptement sous la forme d'itinéraires d'armée et de caravane, routes de poste, cadastres et descriptions générales des pays. De cette masse énorme de faits, les plus importants finirent par être consignés dans les ouvrages d'el-Mesoudi, el-Istakhri, Ibn Khordadbé, Ibn Haucal, el-Djîhani, el-Hasen Ibn Ahmed el-Mohallebi, etc. Mais c'est à l'Édrîsi que devait revenir l'honneur de s'emparer, le premier, de tous ces renseignements, de les combiner avec ceux qui étaient fournis par Ptolémée et par les autres anciens géographes, d'y ajouter le résultat de ses propres recherches et observations, et de donner ainsi au monde sa description générale des régions de la terre.

La publication, en l'an 1592, d'un abrégé de cet ouvrage, ne pouvait guère répondre aux souhaits de ceux qui désiraient prendre connaissance du travail de l'Édrîsi [1]; et la traduction de ce texte mu-

[1] Hadjji Khalifa connaissait l'existence de cet abrégé; il dit, dans

tilé, qui parut à Paris sous le titre absurde de *Geographia nubiensis*, laissait, non-seulement beaucoup à désirer sous le rapport de l'exactitude, mais faisait à chaque page sentir au lecteur qu'il ne tenait là que des fragments d'un traité qui devait être bien plus considérable. Le travail remarquable de Hartmann, publié à Gottingue en 1796, sous le titre d'*Edrisii Africa*, confirma tous les doutes qui s'étaient élevés à ce sujet, et établit de la manière la plus complète que la *Geographia nubiensis* n'était composée que d'extraits, extraits provenant tous de la géographie de l'Édrîsi; et les deux manuscrits de ce dernier ouvrage qui se trouvent, depuis quelques années, à la Bibliothèque du Roi, confirment en tous points les déductions de Hartmann. Mais le public ne possédait pas encore une édition complète de l'ouvrage. Depuis longtemps on espérait que quelque personne versée dans la langue arabe et maîtresse du sujet voudrait se charger de ce travail; mais ce souhait ne s'accomplit qu'après une longue attente. C'est au digne et savant président de la Société asiatique que nous devons enfin une publication si utile au géographe, à l'historien et à l'orientaliste.

Avant d'entreprendre l'examen des matières renfermées dans ces deux volumes, nous eussions voulu dépeindre l'état de la Sicile à l'époque où l'Édrîsi

son Dictionnaire bibliographique, en parlant de l'ouvrage de l'Édrîsi : ثم اختصره بعضهم *on en a ensuite fait un abrégé*. Le manuscrit d'après lequel l'édition imprimée de l'abrégé a été faite se trouve à la Bibliothèque du roi.

écrivait, et tracer le progrès de cet empire normand qui s'éleva sur les débris d'un empire arabe, établi lui-même, plus de deux cents ans auparavant, sur les ruines de la domination grecque. Quel singulier spectacle présenté par la cour de Roger II, le patron de notre géographe; tout dans cette cour, les *Hadjibs*, ou chambellans, la foule de pages, les eunuques blancs et noirs, les esclaves, les musiciens, la gynécée[1] et le cérémonial même, rappelaient les mœurs de l'Orient. La langue arabe y fut non-seulement parlée, mais cultivée; des poëtes musulmans célébrèrent dans cette langue les louanges du prince, et des officiers arabes exercèrent des commandements dans la flotte et dans l'armée. Et ce beau port de la ville de Palerme, comment l'oublier! Ce port, sujet constant des éloges, célébré à l'envi par les écrivains chrétiens et arabes. Et ces châteaux qui le bordaient, ces palais, ces églises, ces jardins délicieux, qui inspiraient à Falcand une de ses plus belles pages[2], et à Ibn Beschroun et Abd er-Rahman de Trapani les plus charmants morceaux de leurs poësies[3].

Mais un tel tableau aurait été trop vaste pour le cadre étroit d'une notice comme celle-ci; d'ailleurs l'excellent travail de M. Desnoyers, sur l'histoire

[1] « Variæ mansiones *matronis, puellisque* et *eunuchis*, qui regi reginæque serviunt. » (Falcandus apud Muratori.)

[2] Voy. Muratori, *Scriptores rerum italicarum*, t. VII, p. 257.

[3] On sait que ce port finit par se combler, et que son emplacement est occupé par une portion considérable de la ville actuelle.

de la Sicile pendant la domination arabe et celle des Normands ne laissera plus rien à désirer sur une époque si intéressante. Cependant, comme les pages de ce journal sont ouvertes à toutes les parties de la littérature orientale, nous y déposerons quelques fragments de vers, débris de monuments littéraires que le temps n'a pas respectés; on y reconnaîtra que la muse de la Sicile n'avait rien perdu de ses grâces en échangeant la lyre grecque contre le luth arabe.

Le premier morceau fut composé par Abd er-Rahman Ibn Mohammed Ibn Omer, surnommé el-Bothîri es-Sakalli[1]. « Il savait par cœur le Koran, « dit Imâd ed-Dîn dans son *Kherîda*[2]; et par ses ta« lents il rivalisa avec tous ses contemporains. Il « existe de lui un poëme en honneur de Roger, « رجار le Franc, seigneur صاحب de la Sicile; ce « poëme renferme la description des édifices su« perbes (de Palerme). » En voici le commencement :

ادرِ العقيقَ العسجديّةْ   وصِلِ اصطباحَك بالعشيةْ
واشرب على وقع المثا   نى والاغانى المعبديه

[1] البثيرى الصقلى, *natif de Batera, en Sicile.*

[2] La Bibliothèque du Roi possède six ou sept volumes dépareillés du *Kharîda*, immense composition où on trouve des notices sur les poëtes musulmans, et des extraits de leurs poëmes. L'auteur, Imad ed-Din, un des secrétaires de Saladin, fit son ouvrage sur le plan de l'*Yetîma*, de Thâlibi, recueil auquel il sert de continuation. C'est du manuscrit n° 1375 que nous avons pris les extraits qui suivent.

ما عِلْية تصفوا سوى   تذرى صقلّية هنيه

في دولة اربت على   دول الملوك القيصريه

Fais circuler la cornaline dorée (*le vin*), et qu'aucun intervalle ne s'écoule entre la coupe matinale et celle du soir.

Bois au son de la lyre et des chants harmonieux comme ceux de Mabed [1].

C'est en versant le (*vin*) délicieux de la Sicile que les princes éloignent leurs soucis,

Dans ce royaume qui surpasse l'empire des Césars.

On y lit aussi le passage suivant :

وقصورُ منصوريه   حط السرور بها المطيه

اعجب بمنزلها الذى   قد اكمل الرحمان زينه

والملعب الزاهى على   كل المبانى الهندسيه

ورياضه الانف التى   عادت بها الدنيا زاهيه

واسود شادروانه   تمهى مياهها كوثريه

وكسا الربيع ربوعها   من حسنه حُللًا بهيه

رغدا وكلل وجهها   بمصبغات جوهريه

عطّر انفاس الصبا   عند الصبيحة والعشيه

Voici les tours de la Mansouriya (*la victorieuse*) [2], où la joie a fixé son séjour.

[1] Mabed Ibn-Wehb, un des plus célèbres chanteurs arabes, vivait sous le khalifat de Yezid Ibn-el-Welid. On trouve son histoire dans le *Kitab el-Aghani*. (Voy. *Alii Ispahanensis liber Cantilenarum*, éd. de M. Kosegarten, t. I, p. 29 et suiv.)

[2] Peut-être le *Martis castellum in plano maris* de Falcand. (Voy. Muratori, *Scriptores rerum italicarum*, t. VII, p. 255.)

Admire cette habitation dont la beauté est rendue parfaite par les charmes dont Dieu l'a revêtue.

Et ce théâtre [1] qui l'emporte sur tous les édifices que l'art a érigés, et ces frais bocages, l'ornement du monde.

Là sont les lions de la fontaine, qui versent une eau pure et comparable à celle du paradis;

Des demeures que le printemps a revêtues de robes resplendissantes; il leur a prodigué les délices, et les a couronnées d'un diadème à couleurs éclatantes comme celles des pierreries.

Au lever de l'aurore et à l'heure du soir le zéphyr y répand le parfum de ses soupirs.

Un autre poëte, Ibn Beschroun, ابن بشرون, composa le morceau suivant sur le même sujet et dans les mêmes rime et mètre :

لله منصورية   آنقت ببهجتها البهيّة
وبقصرها الحسن البنا   والشكل والغرف العليه
وبوحشها ومياهها   الغزر العيون الكوثريه
فقد اكتست جناتها   بمدبّجات سندسيه
يهدى اليك نسيمها   افواه طيب عنبريه
واستوسقت اشجارها   باطائب الثمر الجنيه
وتجاوبت اطيارها   فى الصبح دابا والعشيه
وبها رجار سما العلى   ملك الملوك القيصريه
فى طيب عيش دائم   ومشاهد فيها شهيه

Avec quelle majesté la Mansouriya (*la victorieuse*) se dresse dans sa splendeur!

[1] Probablement l'ancien amphithéâtre romain.

Comme ce château est beau de forme et de construction, avec ses étages élevés[1] !

Regarde ces animaux farouches, et ces eaux abondantes versées par des sources semblables à celles du paradis[2].

Ces jardins ont revêtu la robe soyeuse de printemps, et le zéphyr qui les traverse nous apporte des parfums délicieux.

Les meilleurs arbres à fruit[3] abondent dans les bocages, et les oiseaux se répondent par leurs chants le matin et le soir.

C'est là où Roger se tient au faîte de la gloire, Roger, le roi des rois parmi les Césars.

Il est là, toujours entouré des délices de la vie, au milieu de ces admirables monuments.

Le poëte et *katib*[4] Abd er-Rahman Ibn Abi-'l-Abbas, natif de Traïna[5], est l'auteur des vers suivants sur le *Fawara*[6] :

[1] « Palatium novum miro labore constructum. — Muro circumclusum. » (Falcand, *Script. rer. ital.*)

[2] « Quis vero præclara hujus urbis miranda ædificia, quis fontes! « — Quis semper virentem arborum æmenitatem satis mirari sufficiat! » (*Ibid.*)

[3] « Illic hortos aspicias mirabili fructuum varietate laudandos, « turresque ad hortorum custodiam et voluptatis opera preparatas. » (*Ibid.*)

[4] *Katib* (écrivain), titre donné aux personnes employées dans les bureaux du gouvernement.

[5] Le manuscrit porte *el-atranischi* الاطرانيـــشي ; mais on est tenté de lire الاطرابنشي « natif de Trapani. »

[6] *El-Fawara* (la jaillissante). Cet édifice est situé à environ une demi-lieue à l'est de Palerme ; il est encore assez bien conservé, et on y reconnaît l'emplacement d'un vaste lac artificiel qui ornait les jardins du palais : ce lac se nommait *la mer*, البحر, et c'est à lui que la Fawara doit son nom moderne de *Mar Dolche.* Benjamin de Tudèle en parle dans son voyage : « Ce lac, dit-il, est « orné de bateaux magnifiques, dont la peinture et la dorure re- « haussent l'éclat. Le roi s'en sert pour faire des promenades avec « *ses femmes...* »

فوّارة البحرين جمّعت المنى
عيش يطيب ومنظر يستعظمُ
قسمت مياهك فى جداول تسعة
يا حبّذا جريانها المنقسم
فى ملتقى بحريك معترك الهوى
وعلى خليجك للغرام مخيّم .
لله بحر النخلتين وما حوى
البحر المشيد به المقام الاعظم
وكانّ ماء المفرغين وصفوه
در مذاب والنشيطة عدرم
وكانّ اغصان الرياض تطاولت
ترنوا الى سمك المياه وتبسم
والحوت تسبح فى صفاء مياهها
والطير بين رياضها يترنم
وكانّ نارنج الجزيرة اذ زها
نار على قصب الزبرجد تضرم
وكانما الليمون صفرة عاشق
قد بات من الم النوى يتالم
والنخلتان كعاشقين استخلصا
حذر العدى حصنا منيعا منهم

او ريبة علقتهما فتطاولا

يستحنان ظنون من يتوهم

يا نخلتى بحرى بلرم سقيتما

صوب الحيا بتواصل لا يصرم

هنيتما امر الزمان ونلتما

كل الامانى والحوادث نوّم

بالله [طيبا] واسترا اهل الهوى

فبامن ظلكما الهوى يتحرم

هذا العيان بلا امتراء انما

سمع الكباء زخارف تتوهم

En toi, Fawara des deux mers [1], l'âme trouve réunis tous ses souhaits : vie heureuse et vue superbe.

Les eaux se partagent en neuf ruisseaux pour t'arroser; et leur course reçoit une nouvelle beauté de cette distribution.

L'amour folâtre là où tes deux mers se rencontrent, et les désirs passionnés ont érigé leur pavillon sur le bord de ton canal:

Elle est belle, la mer des deux palmiers; comme il est admirable, ce kiosque qui s'élève au milieu du lac!

Des deux fontaines l'eau découle comme des diamants liquides, tant elle est transparente; et le vin généreux (*qu'on y mêle*) est comme un rubis [2].

[1] Par les deux mers, le poëte veut désigner la Méditerranée et le lac artificiel devant le palais.

[2] Le texte arabe est altéré en cet endroit; عندم, *sanguis draconis*, paraît être la vraie leçon.

Les arbres penchent leurs branches en souriant; ils semblent vouloir contempler les poissons dans l'eau.

Dans des eaux transparentes nage le poisson énorme; dans ce bocage les oiseaux font résonner leurs chants.

Dans l'île on voit les oranges briller avec éclat; elles reluisent comme du feu sur leurs tiges d'émeraude.

Le citron rappelle le teint pâle de l'amant qui a passé la nuit dans la douleur, loin de sa bien-aimée.

Les deux palmiers s'élèvent dans la forteresse; ils semblent être deux amants qui ont choisi cet asyle contre leurs ennemis,

Ou plutôt qui se redressent avec fierté pour confondre d'injustes soupçons.

Palmiers des deux mers de Palerme, puisse la rosée du ciel descendre et vous abreuver sans cesse!

Jouissez des faveurs de la fortune! Que tous vos souhaits s'accomplissent pendant que l'adversité sommeille!

Florissez en répandant sur les amants votre ombre protectrice; que l'amour trouve un asyle sacré sous votre abri!

Voilà la réalité de ce qui frappe les regards; mais c'est à l'imagination seule de concevoir les charmes que le luth mélodieux répand sur ces lieux.

Avant de passer à l'ouvrage de l'Édrîsi, il nous aurait fallu raconter la vie de l'auteur. On avait lieu de penser que les historiens et les biographes arabes avaient fourni des renseignements sur ce sujet, et que l'on parviendrait à découvrir dans quelque manuscrit de la Bibliothèque du roi une notice sur l'un des premiers géographes arabes. Dans cet espoir, nous nous sommes livré à de nombreuses recherches pour obtenir les notions qui nous manquaient, et, malgré notre insuccès, nous croyons convenable d'indiquer ici les ouvrages que nous avons parcou-

rus, ne fût-ce que pour constater le silence complet des meilleurs historiens arabes à l'égard de l'Édrisi.

L'histoire de l'Égypte par Abou'l-Mehasin, ouvrage formant plusieurs grands volumes, donne des détails étendus sur l'histoire de ce pays depuis la conquête musulmane jusqu'au temps de l'auteur. Elle est rédigée en forme d'annales, et offre de plus la nomenclature (d'après ed-Dehebi), de *tous les personnages célèbres de l'islamisme morts en chaque année;* souvent même ces indications sont accompagnées d'une courte notice biographique. La mort de l'Édrîsi a dû tomber entre les années 548 et 600 de l'hégire; il dit lui-même dans la préface de son ouvrage qu'il l'acheva dans cette première année, et, en lui supposant quarante ans à cette époque, on doit croire qu'il n'a pas vécu jusqu'au commencement du VIIe siècle. Nous avons donc parcouru cet intervalle dans le livre d'Abou'l-Mehâsin, mais nous n'y avons trouvé aucune mention de l'Édrîsi. Un volume dépareillé des Annales de l'Islamisme, par ed-Dhehebi (man. ancien fonds, n° 753), embrasse une période de trente-neuf ans, à partir de l'an 581; mais l'examen que nous en avons fait a été sans résultat. On pourrait cependant croire qu'Ed-Dehebi, auteur si bien au fait de la biographie, n'aurait pas négligé de parler de l'Édrîsi, surtout dans ses Annales qui renferment un obituaire si complet des hommes marquants de l'islamisme, et que, s'il n'a pas fait mention de lui dans le

volume que nous venons d'indiquer, ce serait parce que la mort de notre géographe aurait eu lieu antérieurement à l'année 581. Cependant, quand on considère avec quel soin Abou'l-Mehasin a enregistré dans son histoire, année par année, les notices nécrologiques fournies par Ed-Dehebi, on sera porté à croire que ce dernier, dans son *Târikh el-Islam*, n'a rien dit de l'Édrîsi. Le *Mesalik el-Absar*, man. n° 642, renferme l'histoire du temps écoulé depuis l'an 541 jusqu'à l'an 774. On n'y trouve rien non plus sur l'Édrîsi; il en est de même des annales d'El-Yafì, de la chronique d'Ibn el-Athîr et de celle de son épitomiste Abou'l-Fédâ. L'*Omdet et-Talib* fournit l'histoire de la postérité d'Ali, et parle des Édrîsites, mais ne nomme pas notre auteur. Le n° 853, ouvrage sur le même sujet, n'en parle pas non plus, ni le manuscrit n° 703, qui renferme une histoire des Édrîsites, ni le *Minhel es-Safi*, ce dictionnaire biographique si rare et si plein de précieux renseignements.

Les autres ouvrages que nous avons compulsés sont : 1° le *Hollet es-Siara* d'Ibn el-Abbar el-Kodaï, où l'on trouve de curieux détails sur les personnages marquants de l'empire arabe de l'Occident, à commencer du Ier siècle de l'hégire jusqu'à la fin du VIIIe; 2° le *Silet* d'Ibn-Beschkowal, espèce de biographie générale de tous les hommes de lettres qui ont vécu en Espagne ou visité ce pays; 3° le *Tekmila* d'Ibn el-Abbâr, formant un supplément au précédent; 4° le *Boghiet el-Multamis*, ou biographie générale des

hommes illustres de l'Espagne, par Ahmed ibn Yahya ed-Dobbi الضبى ; 5° l'histoire des savants qui ont visité l'Espagne, par El-Makkari; 6° le *Tarikh el-Hokama*, dictionnaire biographique des philosophes, médecins, astronomes, mathématiciens, etc. Schihab ed-dîn Abou Schama Abd er-Rahaman parle, il est vrai, d'un shérîf el-Édrîsi dans son histoire de Nour ed-dîn et de Saladin (man. ancien fonds n° 707 A). Il y rapporte un récit de ce qui se passa entre l'armée des croisés et celle des musulmans en l'an 562 de l'hégire; il tenait ce récit du shérîf el-Édrîsi, qui se trouvait à Alexandrie pendant ces événements. Ce renseignement pourrait faire croire que le protégé de Roger II l'avait quitté après avoir composé sa géographie, et s'était rendu en Orient. Mais on voit dans le même ouvrage, sous l'année 561, fol. 74, que le nom de cet Édrîsi était, non pas Mohammed, mais Édrîs, et Imâd ed-dîn, le secrétaire et historiographe de Saladîn, affirme l'avoir connu personnellement, et dit qu'il se nommait le shérîf Édrîs, fils de El-Hasen, fils d'Ali, fils de Yahya el-Hoseini el-Édrîsi el-Misri (*natif de l'Égypte*)[1]. Ce n'était donc pas la même personne que l'Édrîsi de Sicile; car celui-ci s'appelait Mohammed, fils de Mohammed, fils d'Abd Allah.

A défaut de renseignements plus positifs, nous serons donc obligés de réunir ici et de discuter, pièce par pièce, les notes éparpillées qu'on trouve encore sur le sujet qui nous occupe.

[1] Voy. *Kherida*, man. n° 1414, fol. 159, *verso*.

On lit dans le Dictionnaire bibliographique de Haddji Khalifa :

نزهة المشتاق فى اختراق الافاق للشريف محمد بن محمد الادريسى الصقلى صنفه لرجار الفرنجى صاحب صقلية وهو من اصحابه

« *Distractions pour celui qui soupire après ce qu'il* « *aime, touchant la manière de parcourir les pays*, par le « shérîf Mohammed ibn-Mohammed el-Édrîsi, natif « de Sicile (ou Sicilien); ouvrage qu'il composa pour « Roger, seigneur de la Sicile, dont il fut un des « compagnons. »

Dans la courte notice qu'il donne sur l'auteur de chaque ouvrage, Hadjji Khalifa ne néglige jamais d'indiquer la date de sa mort quand il la sait; ici il l'omet; l'aurait-il cherchée et avec aussi peu de succès que nous ?

Le manuscrit de l'Édrîsi qui se trouve à la bibliothèque Bodleyenne d'Oxford (voyez le catalogue d'Uri, n° 887) donne ainsi les noms de l'auteur :

ابو عبد الله محمد بن محمد بن عبد الله بن ادريس امير المومنين

Traduisons : « Abu abd Allah Mohammed, filius « Mohammedi, filii Abd Allahi, filii Edrîs, *impera-* « *toris fidelium.* » Ici nous nous trouvons d'accord avec Pocock (voy. *Specimen hist. ar.* p. 358 de la seconde édition), et nous repoussons comme inexacte la traduction d'Uri dans laquelle on lit *imperator fidelium*:

Comment, en effet, le *shérîf* el-Édrîsi aurait-il pu être proclamé *émir des croyants* sans qu'aucun historien n'en ait fait mention? D'ailleurs, nous savons que ce titre fut porté par son ancêtre Édrîs, roi de Fez, et, plus tard, par un descendant de ce dernier, Édrîs ibn Ali el-Hamoudi, souverain du royaume de Malaga en Espagne. Celui-ci mourut en l'an 431 de l'hégire; il ne laissa que des enfants en bas-âge, et on reconnaîtra, à l'inspection des dates, la possibilité qu'un de ces enfants fût l'Abd Allah, fils d'Êdrîs, qui figure dans la généalogie de l'Édrîsi. Cette conjecture est confirmée par Ibn Khaldoun qui dit, vers le commencement de ses célèbres prolégomènes, que le livre نزهة المشتاق a pour auteur El-Édrîsi, descendant d'Ali et membre de la famile de Hamoud. Il composa, ajoute-t-il, cet ouvrage pour le roi de Sicile, Roger le Franc, lorsqu'il s'arrêta chez ce prince en Sicile, après l'expulsion de sa famille du gouvernement de Malaga [1]. Ceci suffit pour démontrer l'erreur d'Uri, erreur dans laquelle est tombé Hartmann, malgré sa critique ordinaire, et avec lui plusieurs autres écrivains.

Nous avons donc le nom et le prénom de l'Édrîsi, ainsi que les noms de son père, de son grand-père et du père de celui-ci, qui était, en effet,

[1] كتاب نزهة المشتاق الذى الفه العلوى الادريسى الحمودى لملك صقلية من الافرنج وهو رجار عند ما كان نازلا عليه بصقلية بعد خروج سلفه من امارة مالقة

prince des croyants. Nous savons aussi qu'une branche des Édrîsites de Malaga continua à régner sur Tanger, Ceuta et les lieux environnants, longtemps après la chute de la dynastie espagnole.

Cette remarque nous paraît nécessaire afin de confirmer ce que Casiri dit de l'Édrîsi dans le passage suivant, où par une inadvertance assez ordinaire de sa part, il a négligé de citer l'ouvrage qui lui avait fourni un renseignement si important.

« ALDRISIO (dit-il), quem Arabes scriptores hoc no-« mine insignem Abu Abdalla Mohamed ben Moha-« med ben Abdalla ben Edris, ex regiani mirum *Edri-« sitarum* familia genus ducentem, *Septæ* anno egiræ « 493 natum, Cordubæ disciplinis operam dedisse; « geographiam vero anno egiræ 548 ut ipse in præ-« fatione testatur, conscripsisse tradunt [1]. »

Il résulterait de ces paroles de Casiri que l'Édrisi naquit à Ceuta en l'an 493, et rien ne nous empêche d'admettre l'exactitude de ce fait. Passons maintenant à un autre document :

Dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius, t. XIII, pag. 278, 279, éd. de Hamburg, on trouve une notice en latin sur les médecins et philosophes arabes, par Léon l'Africain ; cette notice décèle un auteur très-versé dans les lettres arabes, mais dépourvu de critique et peu habile dans le maniement de la langue dans laquelle il écrit. Parmi d'autres personnages remarquables, il nomme un *shérif, géographe et natif de Sicile*, et lui consacre un article d'environ deux

[1] Voy. *Bibliotheca arabica*, t. II, p. 13.

pages. Nous en donnerons les passages les plus saillants :

« Eseriph essachali, e progenie Maumedis, natus « est in civitate Massara in Cicilia nobili quidem pro- « genie et stirpe.— Homo singularis et disertus, tum « in philosophia et medicina, cum in astrologia et cos- « mographia, adeo ut parem non habuerit nec forsi- « tan habebit. — Fecit librum Nuzhat al Absar, h. e. « *Spatiatorium locorum* (leg. *oculorum*) et quem divisit « in septem partes secundum septem mundi climata, « et recensere incepit de civitatibus existentibus in eo « climate tum antiquis tum etiam modernis, et de « earum ædificatoribus et de dirutis earumque cau- « sas recensuit; sic etiam meminit de viis inter unam « civitatem et aliam, et de mirabilibus earumdem, et « de natura et moribus, et de animalibus uniuscum- « que climatis. Postquam narravit de omnibus in- « sulis ab Occidente usque ad Orientem existentibus, « deinde de montibus excelsis et de fluminibus me- « morandis, de lacubus, et de origine et ortu eorum, « de metallorum mineris et de omnibus de quibus « natura exornatur. Quando vero perfecit opus, rex « Roger in Ciciliam advenit, nunc unam, modo ci- « vitatem aliam debellans, ad eo quod populus Ma- « sara, volens eorum civitatem tradere prædicto regi, « hunc Essariph ad eum in oratorem legarunt, per- « fectaque oratione communitatis suæ præfatum li- « brum regi dicatum dono dedit eidem. — Mortuus « est Essariph ætatis suæ anno [1] . . . . de el hegira vero

[1] La date manque.

« quingentesimo sextodecimo in civitate Civitat, et « reliquit multos filios et usque nunc reperiuntur « in civitate Fez et Thunis. »

Si nous admettons l'exactitude de ces renseignements, nous devons reconnaître qu'il existait en Sicile, sous le roi Roger Ier, un shérîf d'une illustre famille, le premier homme de son temps dans les sciences de médecine, astronomie et cosmographie, et qu'il présenta au roi une description des sept climats de la terre. Et cependant ce n'est pas là notre Édrîsi, comme le prouve la date assignée à sa mort; il mourut en 516, et celui que nous connaissons acheva son ouvrage en 548. Mais comment le shérîf de Léon l'africain est-il resté inconnu ainsi que son ouvrage[1]? Pourquoi l'Édrîsi ne s'est-il pas servi de cet ouvrage? et comment a-t-il pu passer sous silence un travail qui plaisait tant à Roger Ier, le père du prince pour lequel il composa le sien? L'Édrîsi donne dans sa préface la liste des ouvrages qu'il a consultés; cependant, il omet celui dont l'existence devrait être le mieux connue de son patron. Enfin, comment Léon a-t-il ignoré qu'il y avait un autre shérîf, habitant de

[1] Il est vrai que Hartmann pense que ce peut être la même personne que Mazeri, un commentateur de l'ouvrage de l'imam Malik, intitulé le *Mowatta*, ou *Mautha*, comme il l'écrit, mais incorrectement. Cette conjecture est insoutenable, car el-Mazeri n'était pas shérîf, puisqu'il tirait son origine de la tribu de Tamîm; d'ailleurs il mourut en 536, à el-Mahdiya, et Ibn-Khallikan, qui lui consacre une notice biographique, ne dit rien qui puisse faire supposer qu'il ait composé un traité sur la géographie. (Voyez notre édition d'Ibn Khallikan, tom. Ier, pag. 68: du texte arabe.)

la Sicile, homme d'un talent éminent, et auteur d'un traité géographique connu du monde entier? Il n'y a qu'une seule réponse à faire; Léon a composé son article de mémoire; il savait qu'il existait un célèbre traité géographique composé par un shérîf de Sicile pour un roi Roger; il se rappelait que le titre commençait par le mot *nazhat*. Quant au reste, il faut l'attribuer à son imagination, à l'exception des dernières lignes, qui sont évidemment la traduction d'un texte arabe. *Civitat* c'est *Sibta*, nom arabe de la ville de Ceuta[1], et *sextodecimo* est une faute de Léon pour *sexagesimo*.

Voilà la seule manière de lever la difficulté; et il s'ensuit alors de la réunion des passages précédents que le shérîf Abou Abd Allah Mohammed ibn Mohammed, arrière-petit-fils du prince des croyants Édrîs ibn Ali el-Hamoudi, roi de Malaga, naquit à Ceuta, en l'an de l'hégire 493 (1099-1100 de J. C.); qu'il fut admis dans l'intimité du roi Roger II, pour lequel il composa son ouvrage en 548 (1154 de J. C.); qu'il passa plus tard en Afrique et mourut à Ceuta en 560 (1164-1165 de J. C.), laissant une nombreuse postérité. Tels sont les seuls renseignements que nous avons pu réunir sur l'Édrîsi; mais il faut espérer que des recherches mieux dirigées que les nôtres jetteront enfin un jour complet sur un sujet si intéressant, et malheureusement si obscur.

[1] Léon dit lui-même dans son *Africa*: «Septa, quæ latinis Ci-«vitas appellata (est).» Ed. de 1632, p. 409.

Nous allons maintenant indiquer les motifs qui portèrent l'Édrîsi à composer son traité cosmographique, ainsi que les sources où il a puisé, et nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ses propres paroles. Après un grand éloge [1] sur « le plus célèbre « et le meilleur de tous les monarques, l'illustre « Roger, roi de Sicile, d'Italie, de Lombardie et de « Calabre, » il ajoute : « Ce prince, par suite de l'in-« térêt qu'il portait aux études nobles et curieuses, « s'occupa de la statistique de ses vastes états. Il « voulut, non-seulement connaître d'une manière po-« sitive les limites dans lesquelles ils étaient circons-« crits, les routes de terre et de mer qui les traver-« saient, les climats dans lesquels ils se trouvaient « situés, les mers qui baignaient leurs rivages, les « canaux et les fleuves qui les arrosent; mais encore « ajouter à cette connaissance celle des pays autres « que ceux qui dépendaient de son autorité, dans « tout l'espace qu'on s'est accordé à diviser en sept « climats, en s'appuyant sur l'autorité des écrivains « qui avaient traité de la géographie et qui avaient « cherché à déterminer l'étendue, les subdivisions « et les dépendances de chaque climat; à cet effet, « il fit consulter les ouvrages suivants :

« Le livre des merveilles de Mas'oudi [2];

« Le livre d'Abou-Nasser Saïd-el-Djihani;

[1] Géographie, t. Ier, p. XVI et suiv.

[2] Une traduction anglaise de ce livre curieux s'imprime actuellement à Londres, par le Dr Sprenger. C'est encore à la commission des traductions orientales que nous devrons cette importante publication.

« Le livre d'Abou'l-Casem Âbdallah-ben-Khor-« dadbèh;

« Le livre d'Ahmed ben-el-A'dri;

« Le livre d'Abou'l-Casem Mohammed el-Haukali « el-Baghdadi;

« Le livre de Djanakh ben-Khacan el-Kimaki;

« Le livre de Mousa ben-Casem el-Kardi;

« Le livre d'Ahmed ben-Ia'coub, connu sous le « nom de Iacfouli;

« Le livre d'Ishak ben-el-Hasan, l'astronome;

« Le livre de Kedamah el-Bassri;

« Le livre de Ptolémée de Claudias;

« Le livre d'Érésios d'Antioche.

« Au lieu de trouver dans ces ouvrages des ren-« seignements clairs, précis et détaillés, n'y ayant « rencontré que des obscurités et des motifs de doute, « il fit venir auprès de lui des personnes spéciale-« ment au fait de ces matières, et leur proposa des « questions qu'il discuta avec elles; mais il n'en ob-« tint pas plus de lumière. Voyant qu'il en était « ainsi, il prit la détermination de faire rechercher « dans tous ses états des voyageurs instruits; il les « fit appeler en sa présence, et les interrogea par le « moyen d'interprètes, soit ensemble, soit séparé-« ment. Toutes les fois qu'ils tombaient d'accord et « que leur rapport était unanime sur un point, ce « point était admis et considéré comme certain. « Quand il en était autrement, leur avis était rejeté « et mis de côté.

« Il s'occupa de ce travail pendant plus de quinze

« ans, sans relâche, sans cesser d'examiner par lui-« même toutes les questions géographiques, d'en « chercher la solution et de vérifier l'exactitude des « faits, afin d'obtenir complétement les connaissances « qu'il désirait.

« Ensuite il voulut savoir d'une manière positive « les longitudes, les latitudes des lieux et les distances « respectives des points sur lesquels les personnes « susdites étaient tombées d'accord. A cet effet, il « fit préparer une planche à dessiner لوح الترسم ; il « y fit tracer un à un, au moyen de compas en fer, « les points indiqués dans les ouvrages consultés, et « ceux sur lesquels on s'était fixé d'après les asser-« tions diverses de leurs auteurs, et dont la confron-« tation générale avait prouvé la parfaite exactitude; « enfin, il ordonna qu'on coulât en argent pur et « sans alliage un planisphère دايرة [1] d'une grandeur « énorme, et du poids de quatre cent cinquante livres « romaines, chaque livre pesant cent douze drachmes. « Il y fit graver, par des ouvriers habiles, la confi-« guration des sept climats avec celle des régions, « des pays, des rivages voisins ou éloignés de la « mer, des bras de mer, des mers et des cours d'eau; « l'indication des pays déserts et des pays cultivés,

[1] « Le mot دايرة signifie *cercle* ou *table ronde*, mais non pas « *globe*, ainsi que l'ont cru les premiers traducteurs de l'Édrisi. » — Cette observation du savant éditeur est très-juste, et suffit pour renverser l'opinion si généralement reçue que ce fut un *globe* d'argent que Roger fit construire. Si cela avait été vrai, l'Édrisi se serait servi, non pas du mot دايرة, mais de كُرَة.

« de leurs distances respectives par les routes fré-
« quentées, soit en milles déterminés, soit en (autres)
« mesures connues, et la désignation des ports, en
« prescrivant à ces ouvriers de se conformer scru-
« puleusement au modèle tracé sur la planche à
« dessiner, sans s'écarter en aucune manière des con-
« figurations qui s'y trouvaient indiquées.

« Il fit composer, pour l'intelligence de ce planis-
« phère, un livre contenant la description complète
« des villes et des territoires, de la nature des cul-
« tures et des habitations, de l'étendue des mers,
« des montagnes, des fleuves, des plaines et des
« bas-fonds. Ce livre devait traiter, en outre, des es-
« pèces de grains, de fruits, de plantes, que produit
« chaque pays; des propriétés de ces plantes; des
« arts et des métiers dans lesquels excellent les ha-
« bitants, de leur commerce d'exportation et d'im-
« portation, des objets curieux qu'on remarque ou
« qui ont de la célébrité dans les sept climats, de
« l'état des populations, de leur formes extérieures,
« de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs reli-
« gions, de leurs habillements et de leurs idiomes. »

Telle fut la vaste tâche que l'Édrîsi entreprit de remplir, et il s'en acquitta avec un talent remarquable. Il n'est, sur le même sujet, aucun ouvrage antérieur qui puisse soutenir la comparaison avec le sien, et encore aujourd'hui, malgré la grande étendue que les connaissances géographiques ont acquise, il y a encore des portions de la terre où l'historien et le géographe resteraient sans guide si

le patronage éclairé de Roger avait manqué aux travaux de l'Édrîsi.

Mais c'est surtout pour l'étude des historiens arabes et persans que l'utilité de cet ouvrage est incontestable; l'énumération des lieux dont il y est fait mention, la description que l'auteur en donne, leurs positions par rapport des uns aux autres et les distances qui les séparent, offrent une collection de renseignements aussi utiles qu'abondants. La géographie de l'Europe au moyen âge y trouve aussi des éclaircissements inattendus, et plusieurs observations importantes jettent un nouveau jour sur l'histoire du commerce. C'est encore dans la quatrième et la cinquième section du cinquième climat qu'on reconnaît l'importance des renseignements fournis par l'Édrîsi. La description de l'Épire, de la Thessalie, de la Macédoine et de l'Asie mineure, décèle une parfaite connaissance de ces pays, et les éclaircissements donnés par M. Hase sur les noms de la plupart des lieux dont il y est fait mention, démontrent le haut degré d'exactitude que la science de la géographie avait alors atteint en Sicile [1].

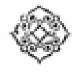
La traduction française de l'Édrisi est un service signalé rendu par M. Jaubert à la littérature orientale, et les soins que le savant éditeur y a portés méritent tous nos éloges; en indiquant les variantes les plus remarquables offertes par les ma-

[1] Nous sera-t-il permis d'espérer que ce savant helléniste communiquera bientôt au public ses précieuses notes sur cette partie de l'ouvrage de l'Édrisi ?

nuscrits, il a, non-seulement rempli le devoir d'un traducteur consciencieux, mais ajouté à la valeur de son ouvrage; et la simplicité du système qu'il a suivi pour la transcription des noms arabes en caractères européens a droit à notre entière approbation.

Il ne nous reste qu'à le féliciter d'avoir si heureusement mené à terme une entreprise si vaste, et qu'à appeler la reconnaissance sur la Société géographique de Paris, qui s'est chargée de la publication d'un travail si utile à tous les orientalistes.

M. G. de Slane.



NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 13 mars 1841.

On donne lecture d'une lettre de MM. Balguerie, de Bordeaux, par laquelle ils annoncent qu'ils donneront tous leurs soins à l'envoi que fait la Société asiatique d'une caisse de livres adressée à la Société asiatique de Calcutta.

M. de Dumast écrit au président du conseil pour lui annoncer l'envoi d'une brochure qu'il vient de publier sous ce titre : *Ce que la France avait raison de vouloir dans la question d'Orient.* On rappelle que cette brochure est parvenue à la Société et que les remercîments du conseil ont été adressés à M. Guerrier de Dumast.

M. Bazin communique au conseil la traduction d'un dialogue entre un lettré et un libraire chinois sur un célèbre drame intitulé *Pi-pa-ki;* les remercîments du conseil sont adressés à M. Bazin pour cette communication.

LETTRE DE M. D'ABBADIE A M. J. MOHL

SUR LA LANGUE HAMṬÕÑGA.

Monsieur,

Les circonstances fâcheuses qui m'ont forcé à renoncer à mon voyage d'Abyssinie m'ayant probablement mis dans l'impossibilité de jamais reprendre l'étude de la langue hamṭõñga, je saisis la première occasion de vous transmettre tout ce que j'ai pu recueillir sur cet idiome singulier. De-

puis longtemps on connaît les Agăou : Bruce, qui les appelle Agow, les divise en Damot Agow et Tcheratz Agow. On sait peu de chose des premiers qui habitèrent cette partie de la péninsule de l'Abāy, au nord-ouest des Godjam : c'est une peuplade d'ouvriers habiles, de voleurs adroits et audacieux. Leurs chevaux sont à juste titre recherchés par les chefs guerriers qui les avoisinent ; et par leurs relations avec les tribus noires de la rive occidentale du fleuve, ils amènent l'or d'alluvion sur les marchés de Derita et Gŏndăr. Je me suis assuré que leur dialecte, d'ailleurs peu compris des habitants du Lasta, a néanmoins les noms de nombres identiques avec ceux des Agăou orientaux ; circonstance qui permet, jusqu'à un certain point, d'assigner aux uns et aux autres une communauté d'origine. Les Agăou ne quittent guère leur pays et n'apprennent pas la langue arabe, ce qui a empêché la presque totalité des voyageurs européens, depuis Bruce, d'étudier leurs mœurs et leur origine.

Je pus profiter d'une heureuse occasion sans sortir d'Adwa. Zŏliko, le guide si traîtreusement envoyé par Oubi pour nous conduire auprès de lui, était natif du village de Mă-raou, dans l'Agăou Mŏdŏr. Il venait de quitter son pays et parlait bien l'amharña. Cette langue a, comme on le sait, un présent et un futur dans le verbe *être*, et ses conjugaisons, où s'enchevêtrent les régimes, comme dans l'eskuara, permettent des combinaisons fort variées, avantages que n'offre pas la langue arabe vulgaire. Mes conversations avec Zŏliko se passaient en amharña; mais l'alphabet gŏŏz modifié, qui est employé dans le pays d'Amhara, était loin de suffire à ma langue nouvelle. Je dus y ajouter des signes nouveaux pour exprimer les voyelles nasales, l'*e* muet français et le *ng* connu aussi chez les Gallas, et dont vous pourrez suppléer ici le (ङ) caractère analogue en sanscrit. Comme je crois d'ailleurs, d'après les assertions réitérées de mon maître, que sa langue *est écrite* dans le Lasta, je n'ai pas cru devoir prendre sur moi de vous transmettre le *specimen* suivant, écrit en caractères éthiopiens, quelque avantage

qu'on y trouve d'ailleurs; et, malgré la juste répugnance qu'éprouveront mes savants confrères de la Société asiatique à voir un échantillon de langue abyssine écrit en lettres romaines, j'ai dû craindre de forger des signes nouveaux français avant d'avoir obtenu leur assentiment.

Les Agăou du Lasta, que les gens d'Amhara appellent *Agaoutch* au pluriel, nomment leur pays *Hamra* et *Hamṭa*, avec un nom substantif. Ils appellent leur langue *hamṭõñga*, et, par un phénomène très-fréquent dans toute l'Éthiopie, ils donnent des noms différents aux peuples qui les avoisinent. Ainsi ils nomment un homme de l'Amhara *Pala*, du Tõgrăy *Tsõlea*, du Lasta *Akodjera*; ils appellent un Falacha *Chifelcha*, un Kõmant (peuplade demi-chrétienne près Gõndăr) *Wakõnt*, les Gallas *Gaoilead*.

La déclinaison hamṭõñga[1] est fort curieuse, en ce qu'elle offre une grande analogie avec celle de la langue eskuara ou basque. J'ai eu beaucoup de peine à me procurer le singulier en faisant traduire des phrases ménagées exprès. Quant au pluriel, le peu d'usage qu'on en fait en amharña rendait mes phrases tellement insolites, que Zõliko riait toujours au lieu de me répondre. Dans le paradigme suivant,

[1] Dans cet essai, j'ai désigné par *ṭ* le ጠ éthiopien, qui est un peu plus emphatique que le ط arabe; *k'* est le ቀ, qu'on fait claquer contre le palais beaucoup plus que le ق du Hedjaz; *ṭch* est le ጨ amharña, son très-âpre; une ligne au-dessus d'un *m* ou *n* indique un son nasal; *õ* est le son que Ludolf exprimait par l'*epsilon*, et qu'il prenait à tort pour l'analogue de l'e muet français. Cette voyelle obscure, très-fréquente dans les langues abyssines, est entre un *e* muet et *i* fort bref, mais se rapproche un peu plus de ce dernier. C'est ainsi que plusieurs voyageurs ont écrit *Dixa* au lieu de *Dõgsa* (nom d'un bourg près de Halay); *ĩe* est la quatrième voyelle éthiopienne, et se prononce tantôt *e*, tantôt *ie*. J'ai cru devoir suppléer l'*i* chaque fois que j'entendais clairement cette voyelle. *P̣* est un *p* très-emphatique; *k'h* est une aspirée singulièrement rude. Le hamṭõñga est jusqu'ici la seule langue éthiopienne qui ait le *v* européen.

j'ai cru que vous auriez plaisir à voir en regard les cas analogues de la déclinaison en eskuara.

K'ōrñga (pierre),	*harria* (en eskuara), la pierre.
K'ōrñgad,	*harriac*, nominatif actif.
K'ōrñgayz,	*harriaren*, génitif.
K'ōrñgayzōra,	*harriari*, datif.
K'ōrñgayzwa,	*harriarenzat*, pour la pierre.
K'ōrñgayzfich,	*harriatic* (*ex petra*), de la pierre.
K'ōrñgayzk'ay,	*harriaz*, par la pierre.
K'ōrñgaydjōg,	*harriaregkin*, avec la pierre.
K'ōrñgaylas,	*harrialat*, jusqu'à la pierre.
K'ōrñgaylatch,	*harrian*, dans la pierre.
K'ōrñgaydjaw,	*harriagabe*, sans la pierre.
K'ōrñgad,	*harriac*, les pierres.

Vous aurez déjà remarqué plus d'une analogie entre les deux déclinaisons. Dans l'une comme dans l'autre, l'*a* enclitique joue le rôle d'article; ainsi on dit *k'ōrñg,* pierre, tout comme *harri,* qui a la même signification. Dans les deux langues, le nominatif actif singulier est identique avec le nominatif passif du pluriel. La forme *k'ōrñgayzwa* est composée du génitif, plus un suffixe, absolument comme le cas correspondant en basque. On retrouve presque la même finale dans *k'ōrñgaylas* et *harrialat.* Quant à la forme *kōrñgaydjaw,* on ne doit pas, strictement parlant, la regarder comme un cas, puisque *djaw* tout seul a une signification propre analogue au የለም። (il n'y a pas) de l'amharña. *Gabe,* en eskuara, a aussi son sens à lui [1].

[1] Le génitif paraît être employé quelquefois dans un autre sens qu'en latin, ainsi qu'on peut le voir par le proverbe suivant, que je traduis mot à mot :

ñgintayz k'ōmta sikala,	chaumière, la bonne maison
houriz ṭchak'a dōkala,	enfant mauvais, l'*enfantâtre* (par rapport à sa marâtre
ariz ṭchak'a gwaya,	blé mauvais, le gwaya.

Le gwaya, *ongwaya* en amharña, est un grain qui attaque les ar-

L'article hamṭõñga a un autre usage très-remarquable, sur lequel j'avais insisté dans mes études sur la langue eskuara : il marque l'interrogation. Ainsi on dit *ye*, oui, et *yea*, oui interrogatif, absolument de même qu'en basque on dit *bai* et *baia*.

J'eus d'abord tant de plaisir à retrouver les mêmes allures de l'esprit humain dans deux langues dont les sites actuels sont si éloignés l'un de l'autre, que j'espérai trouver une analogie pareille dans la conjugaison du verbe. Il ne paraît pas en être ainsi, et la langue hamṭõñga n'intercale même pas ses régimes personnels dans le verbe, bien que les formes de la conjugaison soient analogues à celles de l'amharña. Je transcris ici quelques temps de *hwoṭchŏr*, je mange, ce mot étant celui que tous les Éthiopiens conjuguent avec le plus de facilité et de plaisir.

PRÉSENT.

Ana hwoṭchŏr,	Je mange.
Kōta hwōṭăr,	tu manges.
Yănga hwoṭo,	il mange.
Yna hwonăk',	nous mangeons.
Kŏtōna hwounakwou,	vous mangez.
Nga hwongokō,	ils mangent.

IMPARFAIT.

Hwagwa winoun,	je mangeais.
Hworag windou,	tu mangeais.
Hwag winou,	il mangeait.
Hworag winōṭch,	elle mangeait.
Hwonag winoun,	nous mangions.
Hwonag windōnou,	vous mangiez.
Hwognag winou,	ils mangeaient.

Le futur est identique avec le présent.

ticulations, à peu près comme notre seigle ergoté, mais jamais avec tant de violence. Les gens qui s'en nourrissent habituellement deviennent boîteux.

PRÉTÉRIT.

Hwon,	j'ai mangé.
Hwourou,	tu as mangé.
Hwou,	il a mangé.
Hwounoun,	nous avons mangé.
Hwounou,	vous avez mañgé.
Hwounga,	ils ont mangé.

PRÉTÉRIT PASSÉ.

Hwag winonn,	j'avais mangé.
Hwor windou,	tu avais mangé.
Hwo winou,	il avait mangé.
Hwōnag winoun,	nous avions mangé.
Hwōna windōnou,	vous aviez mangé.
Hwouñga winou,	ils avaient mangé.

Le hamṭōñga distingue la troisième personne féminine : *ñgra hwotay,* elle mange ; *ñgra hwourōwa,* elle a mangé ; *hwor winōṭch,* elle avait mangé. Il n'y a pas de *ta* féminin comme en amharña. L'impératif est ainsi qu'il suit :

Hway,	mange.
Hwaṭōn,	manger.
Hwōna,	qu'il mange.
Hwonna,	mangeons.
Hwōñga,	qu'ils mangent.
Hwora,	mangé.
Hwokayañg,	mangeant.

L'enclitique *ma,* ajouté au verbe, interroge : *žiekou,* il boit ; *žiekouma,* boit-il ? *winoun,* j'étais ; *winouna,* étais-je ? comme en basque *nincen* et *nincena.*

En hamṭōñga, comme dans la plupart des autres langues, le verbe *être* a sa conjugaison à lui, ou est-ce ce qu'on appelle généralement irrégulier.

[1] *Hw* est le même son que le *wh* dans le mot anglais *which.* Les Éthiopiens font dériver le son du *h* et non du *w.*

ñgõn,	je suis.
ñgõn,	tu es.
ñgõn,	il est.
ñgõn,	elle est.

De même qu'en ilmorma, toutes les personnes du présent s'expriment par un même mot, *da*.

FUTUR.

Ak'hṭchŏr.	je serai.
Atăr.	tu seras.
Aṭaw,	il sera.
Atõy,	elle sera.
Anak',	nous serons.
Atnŭk,	vous serez.
Aṭăk'w,	Ils seront.

PRÉTÉRIT DÉFINI.

Ak'wŏn,	je fus.
Arou,	tu fus.
Aou.	il fut.
Arwa,	elle fut.
Anou.	nous fûmes.
Anwa.	vous fûtes.
Ngwa,	ils furent.

Je n'ai guère pu étudier la syntaxe hamṭõñga. Je crois néanmoins devoir faire les remarques suivantes, basées sur un petit recueil de phrases.

Les pronoms possessifs sont préfixés au nom : *ymi*, mon pain; *kõmi*, ton pain; *kimi*, ton pain, parlant à une femme; *kötõmi*, notre pain; *yami*, leur pain. Cette construction est la même dans la langue chahay ou dankaly.

Le Hamra fait un grand usage de l'adjectif verbal combiné avec une forme particulière du verbe *être;* ainsi *kwokayañg kou* veut dire : il est mangeant, ou mieux, en anglais, *he is eating*. Cette phrase peut se traduire aussi mot à mot dans les langues bichary, chahay et amharña.

Il n'existe pas de féminin dans un grand nombre d'adjec-

tifs, qui ne se modifient même pas pour exprimer la comparaison, ainsi qu'on le voit, entre autres, dans le proverbe suivant :

Ariz k'ömta tava, le *teff* (poa abyss.) est bon parmi le blé.
Aukiz kisakömta sara, le miel est meilleur que tout.

Un verbe régit un autre verbe au nom verbal dit participe; exemple : *hwora ṭchalṭchöl*, je puis manger.

J'ai noté assez de mots isolés pour en former un vocabulaire intéressant; mais, craignant que cette lettre ne soit déjà trop longue, je me bornerai à transcrire ici les noms de nombre, sur lesquels je me suis appuyé pour arguer de l'origine commune des Hamra du Damot :

Law,	1.	*Tsöṭchlinga*,	12.
Liñga,	2.	*Lärn*,	20.
Chak'hwa,	3.	*Lärnlaw*,	21.
Siza,	4.	*Säwärönġön*,	30.
Akwa,	5.	*Arba*,	40.
Walṭa,	6.	*Akorñġön*,	50.
Lañġṭa,	7.	*Waltörngön*,	60.
Söṭa,	8.	*Lañgtörñġön*,	70.
Tsaṭcha,	9.	*Soṭörñġön*,	80.
Tsök'a,	10.	*Tsaṭchörñġön*.	90.
Tsöṭchlaw.	11.	*La*,	100.

En général, la langue hamṭöñga est d'une dureté étrange : la fréquence des *ṭch* et des *k'*, et les fines distinctions de voyelles, en rendent la prononciation fort difficile, comme on peut juger par la phrase suivante, qui signifie : « Prends « le sabre et le bouclier, » *Aṭchnäyzmä gäsäṭch tzadj*.

Les Abyssins, qui apprennent au besoin les langues voisines de leur pays, n'entament que bien rarement celle des Hamra, ce qui seul tendrait à faire croire que cette dernière n'appartient pas à la famille des idiomes éthiopiens. Quelques mots hamṭöñga ressemblent beaucoup à des expressions analogues en Europe; mais je n'en ai pas recueilli

assez pour qu'on ose tirer aucune conclusion de ces singularités. Je terminerai par vous en faire part.

Hamtonga.	Français.
Akwa,	eau.
Ager,	terre, pays.
Ye,	oui (*yea*, en anglais).
Louk,	jambe (*leg*, en anglais).
Watch,	écoute (*watch*, veiller, en anglais).
Lak',	langue.
Nitchör,	noir (*niger*).
Ombörl,	nombril (*umbo*, en latin).
Mi,	pain (mie); le pain est sans croûte.
Kil,	brise (*kill*, tuer, en anglais).
Mayl,	maïs.

A. d'Abbadie.

Le Caire, 2 octobre 1840.

LETTRE A M. LE RÉDACTEUR DU JOURNAL ASIATIQUE.

Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt dans le nº 49 du Journal asiatique, ou soit celui du mois de janvier dernier, l'élégant sermon d'Ibn-Nobatha sur la mort, et l'excellente traduction qu'en a faite M. de Slane. Ayant jeté les yeux sur la note par laquelle ce savant avertit qu'il n'a pas trouvé dans les lexiques le mot خَلَوَاتٌ, et qu'il craint qu'il n'y ait quelque erreur de copiste dans le passage où il est employé, je me hasarde à présenter quelques considérations qui pourront servir à fixer le sens de cette expression, et prouver que ce passage, loin d'être incorrect et altéré, a été très-probablement reproduit tel qu'il avait été écrit par l'auteur.

Il n'est pas étonnant que le mot خَلَوَاتٌ ne se trouve pas

dans les dictionnaires, parce qu'il est un pluriel, et que les pluriels régulièrement formés y sont rarement mentionnés. خَلَوَاتٌ est en effet le pluriel du substantif féminin خَلْوَةٌ, indiqué dans le Camous et dans Golius, qui signifie, comme il est facile de s'en convaincre, l'action d'être seul ou en tête-à-tête avec une personne, et par suite isolement, solitude, retraite, etc. Quant à son pluriel, outre les mêmes significations, il en a encore une particulière, admise surtout par les auteurs mystiques, qui désignent par lui les moments du silence et de la retraite, pendant lesquels l'âme entre en rapport avec la divinité, et s'unit à elle par la méditation et la prière.

Je pourrais citer beaucoup d'exemples de l'emploi du pluriel خلوات dans le sens que j'indique; mais je me bornerai à rapporter les passages suivants, extraits des allégories morales d'Azzeddin el-Mocadessi, dont M. Garcin de Tassy a donné une édition et une traduction, ce livre pouvant être plus facilement consulté et l'exactitude de mes citations vérifiée. Je lis page 61 du texte arabe :

ويجب عليك كما جنيت على آدم فى تلك الدار ان تشتغل هاهنا بالاعتذار وتشاركه فى الاستغفار وتزاحمه فى خلوات الاذكار

Il convient que, ainsi que tu t'es rendu coupable envers Adam dans cet autre séjour (le paradis terrestre), tu t'occupes dans celui-ci de la réparation, que tu t'associes à sa personne pour demander pardon, et que tu t'associes à lui dans les moments consacrés à la prière.

Page 64 :

ولكن عليك باوقات الخلوات والقيام فى الليالى المظلمات

Mais tu es dans l'obligation d'observer les moments du jour consacrés à la retraite, et de veiller pendant les nuits obscures.

Et page 68 :

قال فقلت تالله لقد فاز اهل الخلوات وامتاز اهل الصلوات

Je me suis dit : par Dieu, les personnes qui se vouent à la retraite ob-

tiennent des avantages, et celles qui se consacrent à la prière méritent des distinctions.

Il suit de là que le passage suivant du sermon d'Ibn Nobatha :

جعلنا الله واياكم ممن قدر قدره فقبل امره وادام في الخلوات ذكره

devrait être ainsi traduit :

Que Dieu nous mette, ainsi que vous, au nombre de ceux qui, prédestinés par les décrets de son destin, acceptent ses commandements, continuent de le prier dans les moments de la retraite, et mettent en réserve, comme un trésor, la crainte de celui qui connaît les choses les plus secrètes [1].

Je profiterai de cette occasion pour relever une erreur de traduction échappée au savant orientaliste M. de Hammer-Purgstall, dans la note qu'il a fait insérer dans le n° 44 du Journal asiatique. L'auteur arabe cité textuellement dans cet article dit, page 174 du Journal, qu'Alexandre le Grand fut le premier qui se fit faire des contes pendant la nuit; puis il ajoute وكان له قوم يضحكونه ويخرفونه passage que M. Hammer traduit ainsi : *Il y avait des hommes qui s'en moquèrent.* Je pense qu'il serait plus exact de traduire par : *Il avait une troupe de personnes chargées de le faire rire et de lui conter des contes,* car le verbe ضَحِكَ, à la première forme, signifiant *rire*, est un verbe neutre qui n'a pas de régime. Lorsqu'il

[1] Dans le texte arabe du sermon d'Ibn-Nobatha, j'ai imprimé خُلوات avec un *dhomma*, en me conformant à la leçon du manuscrit; et ce mot, comme on peut s'en assurer, ne se trouve dans aucun de nos lexiques. Les passages d'Izz-eddîn cités par M. Varsy confirment le soupçon que j'avais énoncé dans ma note sur l'exactitude de cette leçon, et me portent à croire avec lui qu'il faut lire خَلوات avec un *fatha*. En admettant cette correction comme certaine, je rendrais ainsi ce passage :

Que Dieu nous mette, ainsi que vous, au nombre de ceux qui comprennent le haut degré du respect qui lui est dû, qui obéissent à ses commandements et qui passent de longues heures en retraite pour méditer sur lui. (M. G. de S.)

doit avoir le sens de *se moquer,* il en a un nécessairement, mais ce régime est indirect, et doit être précédé d'une des prépositions من ou على. Il suit de là que, lorsque le régime est direct, comme dans la phrase citée ci-dessus, il est impossible d'admettre que le verbe soit à la première forme et puisse signifier se moquer; mais il faut le lire avec les inflexions de la deuxième ou de la quatrième forme, et le traduire alors par *faire rire.*

VARSY.

NOTE RELATIVE A UN PASSAGE D'EL-BAKOUI.

M. de Paravey ayant entretenu le célèbre orientaliste baron de Hammer du passage d'*El-Bakoui*, sur le peuple القليب *al-Calib,* d'origine arabe, et voisin de la Chine, et M. de Hammer lui ayant appris que dans Aïni se trouvaient cités aussi des Arabes voisins de la Chine, voici ce qu'il lui écrit de Vienne, à la date du 16 novembre 1840, relativement à ces antiques colonies arabes dans l'est de l'Asie :

« Quant au passage de la traduction turque de l'histoire « arabe d'Aïni, en voici le texte et la traduction.

« Il est question du second Tobaa (ou roi des Arabes hé- « myarites); le premier étant Kaïche, contemporain, à ce « que dit Aïni, de Kiouschtasp, et le second étant Zeid, fils « d'Amrou. Voici ce que dit le texte turc :

مزبور تبع عظيم الشان وكثير القوّة اولوب بر وقتده
كندويه تورك مملكتنه هجوم وغارت ايده جكدر ديو
اخبار ايلدكلرنده جبل طى اوزرندن سالك اولدى
وطريق مزبوردن مقدّما رايش دخى سالك اولمشيدى
پس حدّ ادزربيجانده لشكر تركه ملاقى اولوب محاربه
وملك توركى قتل ولشكرينى سبى واسترقاق ايدوب هند

وصين طرفلرينه توغل وهجوم وتبت نام محله واصل
وانده جيش كثير خلف وضع وابقا ووظايف وعلوفهلر
تعيين ايلديكه جيش معهودك اعقاب واولادى الآن
موجوده وباقيه در

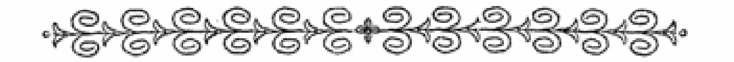
Le susdit Tobaa, c'est-à-dire le second, doué d'un grand pouvoir, ayant été averti que les Turcs menaçaient son pays d'invasion et de pillage, marcha contre eux par les montagnes Thaï : c'est la même route qu'avait prise autrefois Kaïche, le premier Tobaa. Son armée rencontra celle des Turcs sur les frontières de l'Azerbeïdjan, les battit, tua leur roi et fit leur armée prisonnière. Il marcha alors vers l'Inde et la Chine, arriva au Thibet, où il laissa quantité de troupes (ou de soldats) auxquelles il assigna une solde fixée, et dont les descendants existent encore aujourd'hui.

« Je suis bien aise si ce passage peut vous servir à quelque « illustration de vos savantes recherches chinoises. Je joins « ici une feuille d'épreuve des types chinois, et d'une carte « imprimée à types mobiles, dont s'occupe un employé de « la poste à Vienne, M. Raffelsperger[1]. »

Pendant que ce curieux passage d'Aïni s'imprimait, M. de Paravey a reçu une seconde lettre du célèbre orientaliste de Vienne, lettre où il lui mande :

« Je viens de retrouver les passages que je vous ai extraits « d'Aïni, dans la source où il les a puisés, c'est-à-dire dans « l'histoire universelle d'Ibn-Kotaïba, mort en 270 de l'hé- « gire, ou en 833 de notre ère. Si vous désirez ces passages, « ils sont à votre service, aussi bien que le texte arabe; mais « je suppose que déjà le fragment d'Aïni aura paru dans le « Journal asiatique. »

[1] Nous avons soumis au Conseil de la Société asiatique la page de chinois imprimée à Vienne par M. Raffelsperger, et on s'est accordé à y trouver les caractères (qui paraissent avoir été taillés sur bois) très-bien exécutés.



JOURNAL ASIATIQUE.

MAI 1841.

EXAMEN CRITIQUE

De quelques pages de chinois relatives à l'Inde, traduites par M. G. Pauthier, accompagné de discussions grammaticales sur certaines *règles de position*, qui, en chinois, jouent le même rôle que les inflexions dans les autres langues; par M. Stanislas Julien, de l'Institut.

Nous sommes heureusement loin de l'époque où l'on croyait généralement, en Europe, que l'étude de la langue chinoise exigeait, en Chine même, la vie entière d'un lettré. M. Rémusat a puissamment contribué, par ses ouvrages et son enseignement, à dissiper ce préjugé, et s'il est partagé encore par quelques personnes instruites, c'est qu'elles n'ont pas pris la peine d'examiner la question. Cette opinion serait fondée si, pour parler, lire et écrire le chinois, il était nécessaire d'apprendre les quarante-deux mille caractères dont se compose le grand dictionnaire publié, en trente-deux volumes in-8°, par ordre de l'empereur *Khang-hi*. Or on ne trouverait certainement pas en Chine un seul lettré qui fût capable d'un si prodigieux effort de mémoire. Mais il est aussi inutile à un Chinois ou à un Européen de connaître et de pouvoir écrire tous les caractères du *Khang-hi-tseu-tien* (dictionnaire de *Khang-hi*), qu'à un étranger qui étudie

notre langue, de posséder tous les mots du dictionnaire français de Boiste, dont la nomenclature est trois fois plus riche. Si le plus complet de nos dictionnaires renferme, dit-on, cent vingt-quatre mille mots, on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'un étranger qui en connaîtra seulement trois ou quatre mille sera en état de lire la majeure partie des auteurs français. Plus de cent mille mots sont des termes relatifs aux sciences, arts et métiers, qui ne se présentent que rarement dans les ouvrages littéraires. Celui qui en rencontre dans ses lectures se contente de les chercher dans un bon dictionnaire, et passe outre, sans qu'il lui vienne jamais à l'esprit qu'il ne sait pas encore la langue française, parce qu'il ignore, par hasard, quelques mots de science ou de technologie.

Il en est absolument de même des dictionnaires chinois. Celui de l'empereur *Khang-hi* serait réduit de quarante-deux mille mots à six ou huit mille, si l'on faisait abstraction d'environ dix mille variantes d'anciens caractères inusités, des noms d'hommes, de lieux, de montagnes et de rivières, et des termes qui se rattachent aux sciences et aux arts.

Sous la dynastie des *Han*, dit l'auteur du vocabulaire des *King*, on exigeait que celui qui se destinait à devenir l'un des historiens de l'empire sût au moins neuf mille caractères différents. Or, comme le corps d'annales d'une époque embrasse, par ordre méthodique, presque tous les sujets qui se rattachent à la littérature et aux sciences, on voit que le nombre des caractères que doivent connaître les hommes les plus savants, diffère énormément de celui que beaucoup de personnes, en Europe, jugent nécessaire à de simples lettrés.

Il est permis de penser que ces derniers n'ont guère besoin que de cinq ou six mille mots pour parler, lire et écrire le chinois. En effet, les quatre livres classiques ne contiennent pas plus de deux mille quatre cent caractères, et cependant une personne qui les a étudiés avec soin, et qui possède en outre les principes de la construction chinoise, peut entendre,

sans secours, presque tous les livres d'histoire, de géographie et de philosophie. En Chine, les étudiants qui concourent pour obtenir le grade de *kiu-jin* (la licence), n'ont besoin que d'avoir étudié à fond les quatre livres classiques et un *king* (livre canonique) à leur choix.

D'après ce qui vient d'être dit plus haut, l'étude de la langue chinoise n'exigerait, sous le rapport des mots nécessaires, pas plus de travail que celle d'une langue étrangère, par exemple de l'allemand, qu'on aborde sans crainte et avec la presque certitude de réussir. Mais ce n'est pas dans le nombre des mots, ainsi que beaucoup de personnes se l'imaginent, que consiste la difficulté de la langue dont nous nous occupons. On sait que la langue chinoise est monosyllabique, que tous les mots dont elle se compose ne sont point susceptibles d'inflexions qui en indiquent, dans les substantifs et les adjectifs, les genres, les nombres et les cas; dans les verbes, les voix, les temps et les personnes. De plus, le même mot peut changer de valeur en changeant de position et devenir substantif, adjectif, verbe actif, verbe passif, verbe neutre ou adverbe. Par exemple, le mot 善 *chen*, peut signifier *le bien*, *bon*, *estimer-bon* (approuver) et *bien*, adverbe. Lorsqu'on connaît suffisamment le mécanisme de la langue chinoise, ce mot est aussi clair, dans ses différentes positions, que les mots latins *bonum*, *bonus*, *bonum-judicare*, *bene*.

D'où il suit que, pour entendre le chinois, il ne suffit pas de savoir un nombre considérable de mots. Quand on aurait gravé dans sa mémoire les neuf mille mots exigés autrefois pour devenir l'un des historiens de l'empire, on ne serait pas en état de comprendre, avec ce seul secours, une demi-page du texte chinois le plus facile. Pour donner à chaque mot la valeur qui résulte de sa position et saisir le rôle varié des prépositions et des particules qui déterminent les rapports réciproques des mots, il faut avoir étudié la langue rationnellement, avoir analysé et pour ainsi dire disséqué, d'une manière philosophique, les textes les mieux traduits par les

missionnaires ou par les savants d'Europe qui les ont pris pour guides. On arrivera alors à saisir avec certitude les valeurs de position d'où dépend en grande partie la connaissance de la langue chinoise. Envisagée sous ce point de vue, elle présente des difficultés d'un genre particulier, mais qui ne sont ni plus graves ni plus nombreuses que celles des autres langues de l'Orient ou de l'Asie. Nous avons vu plusieurs personnes qui, après quelques années d'études sérieuses, se sont mises en état de lire, de traduire ou d'analyser avec toute l'exactitude désirable les textes chinois, anciens et modernes, qui se rapportaient à leurs études. Qu'il me suffise de citer M. Bazin aîné, qui a donné au monde savant un premier volume de drames chinois traduits en entier, *prose et vers*, et qui se dispose à publier la traduction complète d'un drame célèbre en vingt-quatre actes; M. Théodore Pavie, qui a su mener de front l'étude du sanscrit et du chinois et acquérir en peu d'années une connaissance très-remarquable de ces deux langues, et à qui la littérature est redevable d'un volume de nouvelles chinoises qui se distinguent autant par l'élégance du style que par une fidélité rigoureuse; et M. Biot fils, que ses études précédentes et une connaissance solide de la langue chinoise mettent en état d'exploiter, au profit de la science, les textes écrits en style ancien et relatifs à l'histoire, à la géographie, à la statistique ou aux arts de la Chine. Les lecteurs du Journal asiatique ont eu maintes fois l'occasion d'apprécier les mémoires dont il a enrichi ce recueil. Il se prépare à imprimer la Concordance alphabétique des noms de villes chinoises du premier, deuxième et troisième ordre, qui ont changé sous les différentes dynasties. Ce sera à la fois un nouveau titre pour l'auteur, et un service rendu à l'érudition.

Je pourrais ajouter à ces noms celui de M. Léon Pagès, avocat, qui vient de terminer une traduction française des quatre livres classiques, suivie d'un commentaire perpétuel, et celui de son cousin, M. Edme Méchain (petit-fils de l'astronome du même nom), qu'une mort prématurée a en-

levé à la science au milieu de ses fonctions de vice-consul à Smyrne. M. Méchain avait étudié le chinois tout en faisant son droit et n'y consacrait que ses moments de loisir, et cependant, au bout de trois ans, il était parvenu à lire aisément les auteurs. Fils d'un consul général, et voué à la même carrière, il nourrissait l'espoir de devenir un jour consul de France en Chine, et de pouvoir faire servir ses connaissances acquises dans la langue du céleste empire, au profit du commerce, de l'industrie et des lettres. On ignorerait encore son nom, comme sinologue, sans la mention que je regarde comme un devoir de faire ici de son zèle et de ses remarquables progrès dans le chinois.

Il est donc bien établi, et par les exemples que je viens de citer et par une sorte de notoriété publique, qu'on peut, en général, acquérir en quelques années une connaissance suffisante de la langue chinoise. Mais il est *une condition indispensable,* c'est qu'on étudiera avec soin les lois de la construction, les principes constants qui déterminent les fonctions grammaticales des mots et qui en modifient la valeur suivant la place qu'ils occupent dans la phrase, le rôle des prépositions, qui tantôt sont significatives comme celles des autres langues, tantôt perdent leur sens usuel pour devenir des marques purement phonétiques des régimes, ainsi que je crois l'avoir démontré dans la dissertation qui termine mon édition chinoise-latine du philosophe Meng-tseu.

Si l'on s'affranchissait de ces règles, qui remplacent, aux yeux des sinologues, les inflexions des mots dans les autres langues, et qui sont leur meilleur guide dans l'interprétation des textes, on pourrait s'occuper du chinois pendant de longues années, sans jamais être en état de les traduire fidèlement.

Pour démontrer cette vérité sur laquelle on ne saurait trop insister, j'ai cru devoir soumettre à une analyse grammaticale douze pages de chinois dont la traduction fait partie de quatre articles du Nouveau Journal asiatique, intitulés *Examen méthodique des faits concernant l'Inde*, et répondant à soixante-

quatre pages in-8° du *Pien-i-tien*, c'est-à-dire de l'Histoire des peuples étrangers connus des Chinois.

Lorsque les deux premiers fragments eurent paru dans les n[os] d'octobre et de novembre 1839, je ne pus, faute d'avoir le texte original à ma disposition, m'assurer si le traducteur (M. Pauthier) était parvenu à reproduire fidèlement les documents historiques que lui fournissaient les auteurs chinois. Cependant, beaucoup de passages cités en note, et qu'il est presque impossible de faire concorder pour la plupart avec la version française, m'inspirèrent des doutes sérieux. Ces doutes se changèrent en certitude lorsque j'eus lu, dans les numéros de décembre 1839 et de mars 1840, la traduction incomplète d'une notice sur l'Inde (en vingt et une pages), par le voyageur *Hiouen-tsang*, dont je possède la Relation entière, formant cinq cent quatre-vingt-cinq pages in-8°.

Je rédigeai immédiatement l'article suivant, qui est terminé depuis le 20 avril 1840, afin de préserver des erreurs que j'y signale les personnes qui se tiendraient trop peu sur leurs gardes, ou qui seraient tentées de traduire des textes difficiles, avant d'avoir approfondi les règles fondamentales à l'aide desquelles on peut les éviter. Mais, pour imprimer les citations en caractères originaux, il fallait clicher, frapper, fondre et poinçonner plus de huit cents types différents. Divers travaux longs et difficiles relatifs à l'impression du catalogue général des quatre-vingt-cinq mille signes que j'ai fait graver en Chine, à mon édition chinoise-française de *Lao-tseu*, qui va paraître incessamment, et à la Concordance géographique, en chinois et en français, que prépare M. Biot fils, n'ont pas permis à l'Imprimerie royale de terminer avant le 15 mars 1841 les types chinois dont j'avais besoin.

On se méprendrait étrangement sur mon caractère si l'on pouvait me supposer un seul instant la plus légère intention de blesser M. Pauthier dont j'estime le zèle et dont j'apprécie les efforts. Le but que je me propose ici est plus digne et plus élevé. J'ai voulu uniquement donner des conseils à toutes les personnes qui étudient le chinois, afin de leur inspirer une

juste défiance d'elles-mêmes et de les forcer, dans leur intérêt, à réfléchir mûrement sur les principes essentiels dont l'oubli a égaré plus d'un sinologue, et sans lesquels il est impossible d'acquérir une connaissance solide de la langue.

Je m'estimerais heureux si ceux à qui je m'adresse trouvaient dans cet article de nouveaux motifs et aussi de nouveaux moyens d'étudier à fond les lois de la syntaxe et surtout les règles de position, qui sont presque l'unique boussole du sinologue, avant de s'aventurer à publier la traduction du texte chinois le plus facile, en style antique ou en style moderne.

1.

(Journal asiatique, décembre 1839, pages 445 et suiv.)

詳夫天竺之稱異議糾紛。

« Je vais expliquer la confusion qui règne dans les « diverses opinions relatives aux noms de l'Inde. »

M. Pauthier traduit : « Si l'on veut déterminer « avec précision et exactitude le sens du terme *thien-« tchou*, on éprouve beaucoup d'embarras. »

Il ne s'agit point ici du sens étymologique du mot 天竺 *thien-tchou* (l'Inde), mais des synonymes nombreux par lesquels on désigne l'Inde, synonymes qui sont différents dans chaque pays, ainsi qu'on le verra tout à l'heure.

J'ajouterai que M. Pauthier a pris le génitif pluriel 稱 *tching* (*nominum*) pour le régime direct du verbe 詳 *tsiang* (expliquer), et qu'en traduisant *on éprouve beaucoup d'embarras*, il a fait un membre de phrase isolé des mots 異議糾紛 *i-i-kieou-fen* (la confusion des opinions différentes), qui sont régis par le verbe 詳 *tsiang* (expliquer).

2.

舊云身毒。或曰賢豆。
今從正音。宜云印度。

« Anciennement on disait *Chin-tou*, quelques au-« teurs disent *Hien-teou*. Aujourd'hui, pour se con-« former à la prononciation exacte, il convient de « dire *In-tou*. »

M. Pauthier : « . . . Maintenant, d'après une pro-« nonciation exacte *et qui lui convient*, on le nomme « *In-tou*. »

Il rattache le verbe 宜 *i* (il convient) au substantif précédent 音 *in* (son), en lui donnant le sens de l'adjectif *convenable*, quoique la syntaxe s'oppose à ce qu'un mot qui suit un substantif lui serve de qualificatif. Puis il rend le verbe neutre 云 *yun* (dire, prononcer) par le verbe actif *nommer*.

3.

印度之人。隨地
稱國。殊方異俗。

« Les Indiens, suivant la région qu'ils habitent, « donnent à leur royaume un nom particulier. Chaque « pays a des usages différents. »

M. Pauthier traduit : « Les habitants de l'Inde, « pour *se conformer aux conditions* de leur pays, nom-« ment leur royaume *région humiliée*, *subjuguée*, *dé-*

« *truite*, terme qui exprime des coutumes différentes « et une grandeur déchue. »

1° Il rend les mots 隨地稱國 *souï-ti-tching-koue* (littéralement : « suivant le pays, ils donnent un nom à leur royaume, » c'est-à-dire ils donnent à leur royaume un nom qui varie suivant chaque pays) par « pour se conformer aux conditions de leur pays. »

2° Il traduit l'expression 殊方 *tchou-fang* « les différents « pays, » par « région humiliée, subjuguée, détruite » (!), et fait de ces mots, qui sont au nominatif, un second régime du verbe 稱 *tching* (nommer), quoique les mots 稱國 *tching-koué* (ils donnent un nom à leur pays) forment un sens complet.

3° Il m'est impossible de découvrir où il a pu trouver dans 異俗 *i-sou* (usages différents) le sens de « *terme qui exprime* des coutumes « différentes *et une grandeur déchue!* » Les quatre mots *tchou-fang-i-sou* répondent tout simplement à la locution vulgaire, *chaque pays, chaque mode*.

4° Il ajoute, en note 殊方 *tchou-fang*, विनाशितदेश *vinâsitadésa*, pour appuyer, à l'aide du sanskrit, le sens étrange de *région humiliée*, etc. qu'il donne à 殊方 *tchou-fang*, expression qui, ici et partout ailleurs, ne signifie jamais que *variæ regiones*.

4.

遙舉總名。語其所美。謂之印度。印度者。唐言月。

« Je me contenterai de citer celui qui est le plus « général, et qu'ils regardent comme le plus beau. « Ils l'appellent *In-tou*, nom qui répond au mot chi- « nois *youeï* (lune). »

M. Pauthier traduit : « *En général,* dans leur langue, « ce qui est *beau et digne de louanges*, ils le nomment « *in-tou* (lune). »

On voit que, faute d'avoir saisi la construction de ce passage, M. Pauthier applique le nom de *lune* (donné ici par emphase à l'Inde) « à tous les objets beaux et dignes de louanges. » De plus, il a rendu par l'adverbe *en général* les mots 總名 *tsong-ming*. « nom général. »

5.

月有多名。斯其一稱。

« La lune a beaucoup de noms : celui-ci (celui de « *In-tou*) en est un. »

M. Pauthier : « La lune a beaucoup de noms, « *mais ces noms sont compris sous cette dénomination* (!). »

6.

言諸群生輪回不息。

« Ils disent que tous les êtres reviennent sur eux- « mêmes comme une roue, sans jamais se reposer « (c'est-à-dire meurent et renaissent sans interrup- « tion). »

Il est regrettable que M. Pauthier n'ait pas conservé la métaphore qu'emploie ici l'auteur, et qui est la seule adoptée en chinois pour rendre cette idée.

M. Pauthier : « Ils disent que tous les êtres vivants « tournent sans fin dans un cercle d'existences suc- « cessives. »

7.

無明長夜。莫有司
晨。其猶白日既隱。

« Au milieu d'une longue nuit obscure, »

M. Pauthier : « Ceux qui ne sont pas éclairés par « les lumières de l'intelligence subissent un long cré- « puscule. »

« En l'absence (de l'oiseau — du coq) qui pré- « side au matin, »

M. Pauthier : « Ceux qui n'ont pas, pour les gui- « der dans la vie, la lumière directrice de l'astre qui « brille dans le ciel. »

« Ils (les hommes) se trouvent comme lorsque « l'éclat du soleil a disparu. »

M. Pauthier : « (Ils) ressemblent à ceux qui sont « plongés dans les ténèbres *d'un jour brillant* qui « s'est obscurci. »

On voit que M. Pauthier n'a rien entendu à ce passage.

8.

宵燭斯繼。雖有星光
之照。豈如朗月之明。

« Alors les vers luisants lui succèdent. Mais, quoi- « qu'ils scintillent comme des étoiles, pourrait-on « comparer leur éclat à la brillante lumière de la « lune ? »

M. Pauthier traduit : « Que l'on s'éclaire par une « succession de lumières artificielles (*siao-tcho*) 宵 « 燭. Quand même elles (les lumières artificielles) « auraient l'éclat des étoiles qui brillent au firma- « ment, etc. »

D'après l'ouvrage intitulé *Kou-kin-tchu* (cf. dictionnaire *Peï-wen-yun-fou*, liv. XCI, fol. 71 *v.*), le *ver luisant* s'appelle poétiquement *la chandelle des nuits* (宵 燭 *siao-tcho*).

Il y a en chinois : « Les vers luisants alors (lui) succèdent. »

1° M. Pauthier a suppléé sans nécessité le verbe *s'éclairer*.

2° Il a pris le verbe neutre 繼 *ki* (continuer, succéder) pour le substantif *succession*.

3° Il a traduit ce substantif au cas instrumental (*par une succession*), quoiqu'il ne soit pas suivi d'un verbe actif.

4° Il a fait un génitif du nominatif 宵 燭 *siao-tcho* (vers luisants), sans faire attention à l'adverbe 斯 *sse* (alors), qui lui indiquait clairement que le mot 繼 *ki* était ici un verbe neutre dont le sujet est 宵 燭 *siao-tcho* (vers luisants).

5° Il a pris les mots 宵 燭 *siao-tcho* au sens propre et s'est imaginé qu'ils signifiaient *chandelles de nuit*, c'est-à-dire chandelles avec lesquelles on s'éclaire pendant la nuit ; mais, pour ennoblir cette expression, il a écrit *des lumières artificielles*.

9.

苟 緣 斯 致。因 而 譬 月。
良 以 其 土。聖 賢 繼 軌。

« Si, partant de ce point, ils ont comparé (leur « pays) à la lune, c'est surtout parce que, dans cette

« contrée, les saints et les sages se sont succédé les « uns aux autres. . . . . . »

M. Pauthier n'a rien compris à ce passage; il traduit : « Si, dominés par ces considérations de « causes et d'effets, et après avoir comparé l'excel- « lence de la lune avec leur pays, les saints hommes « et les sages ont successivement saisi ces rapports... »

10.

導凡御物。如月照臨。

« Qu'ils ont dirigé le siècle et gouverné les êtres, « semblables à la lune lorsqu'elle abaisse son éclat « (sur le monde). »

M. Pauthier : « Ils ont été amenés à en faire une « application spéciale aux choses qui, comme l'éclat « de la lune, s'étendent au loin (!). »

Il y a ici autant de fautes que de mots.

11.

由是義故。謂之印度。

« C'est par suite de cette idée qu'ils l'ont appelé « *In-tou* (Inde). »

M. Pauthier : « C'est de là que vient le sens de « l'expression (sanskrite) *In-tou* « indou, » qui a été « donnée à ce pays. »

Le sens de *lune* que présente le mot sanskrit इन्दु *Indou* ne peut venir de la comparaison rapportée par le voyageur, puisque c'est sa

signification propre. L'auteur veut dire que c'est de l'idée exprimée dans le passage précédent qu'est dérivé l'emploi du mot 印度 *In-tou* (lune) pour désigner avec emphase le pays dont il s'agit.

Voici le passage en entier :

« Au milieu d'une longue nuit obscure, en l'absence de (l'oiseau) « qui préside au matin, ils se trouvent comme lorsque l'éclat du « soleil a disparu. Alors les vers luisants continuent d'éclairer; mais, « quoiqu'ils scintillent comme des étoiles, pourrait-on comparer « leur éclat à la brillante lumière de la lune ?

« Si, partant de ce point, ils ont comparé leur pays à la lune, « c'est surtout parce que, dans cette contrée, les sages et les saints « qui se sont succédé, ont dirigé le siècle et gouverné les êtres, « semblables à la lune lorsqu'elle abaisse son éclat (sur le monde). « C'est par suite de cette idée qu'ils l'ont appelé *In-tou* (l'Inde). »

12.

從其雅稱。傳以成
俗。無云經界之別。
總謂婆羅門國焉。

« D'après leur nom éminent que la tradition con- « serve et que l'usage a consacré, (lorsqu'on n'indique « pas les divisions des différentes contrées) on donne « à l'Inde le nom général de *Royaume des Brahmanes*. »

Comme si l'on disait : royaume *des hommes dont la conduite est pure*. Tel est le sens que Hiouen-tsang donne au mot indien *Po-lo-men;* liv. II, fol. 7 *r*.

M. Pauthier : « C'est de cette caste que *sortent* les « *instructions* destinées à former et à perfectionner les « mœurs. Nous ne parlerons pas ici en détail de l'éten- « due et des limites de ce pays auquel on donne, en

« général, la dénomination générale de royaume des « *Po-lo-men.* »

Il y a ici un grand nombre de fautes.

1° M. Pauthier rend le mot 從 *tsong*, « suivant, d'après, » par *sortir.*

2° Il a oublié qu'un verbe neutre ne doit jamais être construit avant son sujet. C'est ce qui arriverait si l'on disait *SORTENT les instructions*, au lieu de *les instructions sortent*, si par impossible c'était là le sens des quatre premiers mots.

3° Il traduit le mot 雅稱 *ya-tching*, « appellation distin« guée, nom éminent, » par *les instructions.*

4° Il passe les mots 傳以 *tchouen-i* (pour 以傳 *i-tchouen*), *traditione*, « par tradition, » et rend les mots 成俗 *tchhing-sou*, « passer en usage, » par *former et perfectionner les mœurs.*

5° Il dit : « Nous ne parlerons pas ici des limites, » et ne fait pas attention qu'il les énonce quelques lignes plus bas. L'auteur veut dire que quelquefois, par respect pour les Brahmanes, on donne à l'Inde un nom général qui est *dérivé* du leur (royaume des Brahmanes); alors on n'indique pas les limites et la position du pays, comme lorsqu'on dit, par exemple, l'Inde du nord, l'Inde du centre, l'Inde du midi.

13.

若其封疆之域。可得而言。
五印度之境。周九萬餘里。

« Quant aux frontières de ce royaume, je puis « les faire connaître. Les limites des cinq Indes em« brassent une étendue d'environ quatre-vingt-dix « mille lis. »

L'expression 封疆 *fong-kiang* désigne les grandes limites

d'un royaume; les mots 經界 *king-kiaï* employés plus haut s'appliquent aux limites des différents territoires entre lesquels un royaume est partagé. Dans les livres classiques, ces mots désignent souvent les divisions des propriétés, des terres, entourées d'un petit canal. (Cf. dictionnaire *Pin-tseu-tsien.*)

M. Pauthier : « *Si l'on y comprend* toutes les *con-* « *trées* dont *les frontières se communiquent*, et *que l'on* « *peut appeler* les cinq *In-tou*, ce pays a quatre-vingt- « dix mille lis environ de circonférence. »

1° Il a rendu par *si* le mot 若 *jo*, « quant à, pour ce qui regarde. »

2° Il a rendu les mots 封疆之域 *fong-kiang-tchi-in*, littéral. « les limites des frontières, » par « les contrées dont les « frontières se communiquent. »

3° Il a ajouté les mots *y comprendre* qui ne se trouvent pas dans le texte.

4° Les mots 可得而言 *kho-te-eul-yen* signifient : « je puis *les dire*, les énoncer (les frontières). » M. P. a confondu ce membre de phrase avec le suivant. Il en a construit le dernier mot 言 *yen*, qui est le verbe actif *dire*, avec les cinq premiers mots de la seconde ligne, et lui donne pour régime direct le nominatif 境 *king*, « les limites, » (des cinq Indes); il traduit : « que l'on « peut APPELER LES LIMITES DES cinq *In-tou*. » etc.

14.

北廣南狹。形如半月

« Il est large au nord et étroit au midi; sa forme « ressemble à une demi-lune. »

M. Pauthier : « Du nord *en s'étendant au sud*, sa « forme étroite et *allongée* ressemble à une demi- « lune. »

1° Il est aisé de voir que l'adjectif 廣 *kouang*, «large» (au nord), a pour corrélatif l'adjectif 狹 *hia*, «étroit» (au midi).

M. Pauthier a fait disparaître cette opposition en rendant l'adjectif 廣 *kouang*, «large,» par *s'étendre*. Il n'a vu qu'une chose dans cette phrase : la *forme étroite* (d'une partie de l'Inde).

2° Il s'est gravement trompé sur la règle de position qui détermine la place des mots qui indiquent une direction, une localité. Ces mots se mettent constamment avant un adjectif ou un verbe, comme on le voit deux fois dans ce passage. 北廣 *pé-kouang*, «au nord, il est large ou il s'élargit;» 南狹 *nan-hia*, «au «midi, il est étroit ou se rétrécit.» D'après la règle énoncée plus haut, pour dire, en chinois, *s'agrandir, s'élargir au sud*, on écrirait nécessairement 南廣 *nan-kouang*, et non 廣南 *kouang-nan*, ainsi que l'a cru M. Pauthier. J'ajouterai qu'il a rapporté à la direction du sud le mot 廣 *kouang*, qui se rapporte à la direction du nord.

15.

畫野區分。七十餘國。

«Les différentes parties de l'Inde se divisent en «soixante et dix états.»

Littéralement : «Si delinees (ejus) campos, si «dividas (ejus) partes, septuaginta circiter regna «*sunt*.»

M. Pauthier : «On y a tracé les divisions d'environ «soixante et dix royaumes.»

1° Le parallélisme des deux expressions 畫野 *hoa-ye*, *delineare campos*, 區分 *kiu-fen*, *dividere partes*, veut un repos (o) après le mot 分 *fen*, *pars*, *partes*. M. Pauthier a construit le

mot 分 *fen* avec les quatre mots suivants, et il a traduit : « les divisions d'environ soixante et dix royaumes. » Il paraît avoir oublié la règle du génitif qui, lorsque deux noms sont en construction, exige absolument que le terme antécédent se place après le terme conséquent (cf. Rémusat, *Grammaire chinoise*, § 79). Pour dire, en chinois, les divisions de soixante et dix royaumes, il faudrait écrire : 七十國之分 et non 分七十國. Ainsi, dans cette phrase, la position des mots ne permettait pas de considérer le mot 國 *koué*, « royaume, » comme un génitif, ni de le construire avec le mot 分 *fen*, « parties. »

2° M. Pauthier a passé le mot 野 *yé*, « plaines, » et le verbe 區 *kiu*, « séparer. » Il n'a conservé que le verbe 畫 *hoa* (delineare), en lui faisant gouverner le mot 分 *fen* (partes), régime du verbe 區 *kiu*, « séparer, » qu'il a supprimé.

16.

時特暑熱。

« En tout temps, le climat est extrêmement « chaud. »

Le mot 時 *chi*, « temps, » est ici adverbe par sa position et signifie *en tout temps*. M. Pauthier rend ce mot par *les saisons* : « Les « *saisons* y sont très-chaudes. » L'adjectif 暑熱 *chou-je*, « chaud, » se rapporte à *l'Inde*, et non *aux saisons*. Toutes les fois que Hiouen-tsang parle des saisons, il ne manque jamais d'employer les mots 四時 *sse-chi*, *quatuor (anni) tempora*.

17.

北乃山阜隱軫。丘陵潟滷。

« Au nord, les montagnes forment une chaîne « immense; les collines et les tertres sont imprégnés « de sel. »

M. Pauthier : « Au nord, c'est-à-dire dans les mon« tagnes qui *cachent dans leur sein* de nombreuses « collines *transversales*, il y a beaucoup de mines « de sel. »

Les six premiers mots de la phrase désignent évidemment la chaîne des monts Himâlaya. Faute de les avoir compris, M. Pauthier a fait disparaître cette importante observation du voyageur chinois.

1° Il a confondu les deux mots 隱軫 *in-tchin*, « former « une chaîne immense, » qui complètent le sens de la première partie de la phrase, avec les nominatifs 丘陵 *khieou-ling*, « les col« lines et les tertres, » qui commencent le membre de phrase suivant.

2° Il a divisé en deux l'expression 隱軫 *in-tchin*, « former « une chaîne immense. » Il a traduit alors la première syllabe 隱 *in* par « cacher dans son sein, » et la seconde 軫 *tchin*, par l'adjectif *transversales*.

3° Il a empiété sur la phrase suivante, en faisant de cette seconde syllabe 軫 *tchin*, un attribut des mots 丘陵 *khieou-ling*, « collines et tertres, » qui sont qualifiés par l'expression 潟滷 *sy-lou*, « être imprégné de sel. »

4° Il prend le nominatif 丘陵 *khieou-ling*, « les collines et les « tertres, » pour le régime direct d'un verbe actif, *cacher*, qui n'existe pas dans le texte, et nous montre des montagnes *qui cachent dans leur sein* DES COLLINES TRANSVERSALES! Outre les fautes graves que je signale, on pourrait faire observer que cette version est inintelligible en français.

18.

東則川野沃潤。疇隴膏腴。

« A l'est, les vallées et les plaines sont abondam-« ment arrosées, et les champs sont gras et fer-« tiles. »

M. Pauthier : « A l'orient, *des courants d'eau*, qui « traversent les plaines désertes, *viennent arroser* les « campagnes cultivées, et en former un sol riche et « fertile. »

1° Le mot 川 *tchouen* veut dire ici *une vallée* (cf. le *Fo-koué-ki* de Rémusat, pag. 282, note de Klaproth). M. Pauthier l'a rendu par *des courants d'eau*, et cette faute l'a forcé d'ajouter les mots *qui traversent.*

2° Les quatre mots 川野沃潤 *tchouen-ye-wo-jun* forment un sens complet (les vallées et les plaines sont abondamment arrosées). M. Pauthier a confondu les mots 沃潤 *wo-jun*, « être abondamment arrosé, » avec les deux premiers mots du membre de phrase suivant. Il a rendu par le verbe actif *arroser* les deux mots 沃潤 *wo-jun*, qui deviennent passifs *par position*, et leur a donné pour régime direct les deux nominatifs 疇隴 *tcheou-long*, champs. Il traduit : « viennent *arroser les campagnes!* »

3° M. Pauthier, ayant fait gouverner les deux nominatifs 疇隴 *tcheou-long*, « les champs, » par le verbe 沃潤 *wo-jun*, qui complète le membre précédent, s'est vu forcé d'ajouter le verbe *former* et le mot *sol* pour tirer parti de l'expression 膏腴 *kao-iu*, qui, par sa position, veut dire *ils* (les champs) *sont gras et fertiles*. Il traduit « (les courants d'eau viennent) EN FORMER *un sol* « *riche et fertile!* »

19.

斯大槩也可略言焉。

« Dans la partie occidentale, le terrain est maigre

« et stérile. *Tel est l'aperçu sommaire que je puis don-*
« *ner* (*de l'Inde*). »

M. Pauthier : « Dans la région occidentale, le sol « est pierreux et pauvre. Il y forme *une grande plaine* « *sablonneuse.* »

Il est curieux de rechercher comment M. Pauthier a pu trouver le sens des mots soulignés. Il a divisé en deux l'expression 大槩 *ta-kaï*, qui est très-usitée en chinois et signifie *un résumé, un abrégé, un aperçu sommaire.* Suivant Morrison (*Dictionnaire chinois*, part. II, n° 4927), elle a le même sens que 大率 *ta-so* (dictionnaire de Basile, n° 6054, 大率 *ta-so*, epitome). M. Pauthier a adopté le sens que nous blâmons (grande plaine sablonneuse) faute d'avoir compris la définition anglaise de Morrison (*loc. cit.*) : 大槩 *ta-kaï, or* 大率 *ta-so, a large rough levelling*, définition qui n'a pas d'autre sens que *rei summa, rei compendium*, un aperçu, un résumé fait en gros, l'opposé de *description détaillée*. Il résulte de ce qui précède, que M. Pauthier s'est expliqué ainsi la définition anglaise de Morrison : *a large*, une large, *levelling*, plaine, *rough*, sablonneuse! De telles fautes ne devraient pas, ce semble, échapper à une personne qui a traduit une partie de Colebrooke et de lord Byron.

20.

若乃陰陽曆運。日月次舍。稱謂雖殊。時候無異。隨其星建以標月名。時極短者謂剎那。

« Quoiqu'on donne aux deux principes *in* (femelle) « et *yang* (mâle), aux mouvements des corps célestes

« (littéralement « du calendrier »), aux mansions so-« laires et lunaires, des noms différents (de ceux « qu'ils ont en Chine), cependant les saisons sont les « mêmes. Les lunes tirent leurs noms des constella-« tions où elles se trouvent. Le plus court espace de « temps s'appelle *thsa-na*. »

M. Pauthier traduit : « Si l'on veut déterminer les « révolutions du principe de la lumière et de celui « des ténèbres, les demeures successives du soleil « et de la lune, *quoique le temps qui n'est plus* (!) *ou* « *qui n'est pas encore* (!) *ne présente aucune différence*, « mais en se conformant à la position des astres, en « prenant pour régulateur la lune, on nomme les « périodes de temps saisons. »

Cette traduction de M. P. n'est qu'un tissu de fautes, dont plusieurs sont inexplicables.

1° 若 *jo* veut dire *quant à*, et il le rend par *si l'on veut déterminer*.

2° L'expression 陰 陽 *in-yang* (les deux principes femelle et mâle) forment un sens à part; il les construit au génitif et les met dans la dépendance de 曆 運 *li-yun*, « les mouvements « des astres » (littéralement « du calendrier »), qu'il rend par *les révolutions* du principe, etc.

3° L'expression 次 舍 *thse-che* répond au terme astronomique *mansions*; il divise ce mot en deux et traduit la première syllabe par l'adjectif *successives*.

4° Il y a, en chinois, « quoique les dénominations (des deux « principes, des mouvements des astres, des mansions solaires et lu-« naires) soient différentes, cependant les saisons sont les mêmes » (littéralement « ne diffèrent pas »); M. Pauthier donne ici cette version inintelligible : « quoique le temps qui n'est plus ou qui n'est pas en-« core ne présente aucune différence. » Il est probable qu'après avoir

supprimé les mots 稱 謂 *tching-weï*, « les dénominations, » il aura construit le mot 殊 *tchou*, « différer, » qui termine un membre de phrase, avec 時 *chi*, « temps, » qui commence le suivant, et qu'il aura compris que 殊 時 *tchou-chi* signifiait *temps détruit*, c. à d. « temps qui n'est plus. » Le lecteur n'a pas oublié que plus haut (voyez § 3, 2°) il a expliqué l'expression 殊 方 *tchou-fang*, « différents pays, » par *région détruite*.

5° Le mot 候 *heou* forme, avec 時 *chi* (*vulgo*, temps) qui précède, le mot composé 時 候 *chi-heou*, « temps, divisions du « temps, saisons. » (Cf. Dict. *Peï-wen-yun-fou*, liv. 85, *passim*.) Mais comme 候 *heou* seul signifie ordinairement *attendre*, c'est peut-être pour cette raison que M. Pauthier aura rendu l'expression 候 時 *chi-heou* par *temps qui n'est pas encore*. Si M. Pauthier n'est pas satisfait de la manière dont je tâche d'expliquer sa traduction, il me rendra service en m'indiquant d'après quels principes il a adopté le sens de tout ce passage que je blâme ici sans restriction.

Quant aux fautes de la dernière partie de ce passage, *mais en se conformant*, etc. il m'est impossible de les analyser et de signaler les mots chinois qui y correspondent dans l'esprit du traducteur. Je vois seulement qu'il a fait le verbe *nommer* du substantif 名 *ming*, « les noms » (des lunes), régime du verbe 標 *piao*, et que, confondant ce membre de phrase avec le suivant, 時 極 短 者 謂 刹 那 *chi-khi-toen-tche-weï-tsa-na* (*temporis brevissimum spacium dicitur* thsa-na), il a pris le mot 時 *chi*, « temps, » qu'il rend par *saisons*, pour le régime de son verbe *nommer* : « ON « NOMME ces périodes de temps SAISONS! » Il a ensuite commencé une autre phrase par les mots 極 短 者 *khi-toen-tche* (le plus court), qui ne peuvent faire un sens si on les sépare, comme il l'a fait, du substantif 候 *chi*, « temps, espace de temps. »

21.

春三月。謂制呾羅月。吠舍佉月。逝瑟吒月。當此從正月十六日至四月十五日。

« Les trois lunes du printemps s'appellent la lune « *tchi-ta-lo*, la lune *feï-che-kiu*, la lune *tche-se-tcha*. Elles « *correspondent* ici (en Chine) au temps qui s'écoule « depuis le 16ᵉ jour de la première lune jusqu'au 15ᵉ « jour de la quatrième lune. »

M. P. traduit : « Les trois mois du printemps « sont... etc. *Il faut compter cette saison* depuis... etc. »

Le voyageur cite six fois, dans ce morceau, la correspondance du calendrier chinois avec le calendrier indien, et chaque fois il s'est servi du mot 當 *tang*, cela est *équivalent*, cela *correspond*. Mais, comme le mot 當 *tang* signifie aussi *il faut*, M. P. écrit chaque fois IL FAUT COMPTER, ON DOIT COMPTER, ce qui empêche le lecteur de saisir la correspondance que l'auteur veut établir.

22.

故印度僧徒。依佛聖教。坐兩安居。或前三月。或後三月。

« C'est pourquoi, conformément aux saints pré- « ceptes de Fo, les religieux de l'Inde se mettent en

« retraite à deux époques différentes, tantôt pendant « les trois lunes antérieures, tantôt pendant les trois « lunes postérieures. »

M. Pauthier traduit : « C'est par suite de cette « dernière division que les prêtres bouddhiques du « *In-tou*, se conformant aux saintes instructions de « Fo, *se retirent*, *les jambes croisées*, *dans la demeure « de la grande tranquillité* (ou monastère bouddhi-« que), les uns *avant trois lunes*, les autres *après trois « lunes*. »

1° Je n'ai pas besoin de relever l'expression *se retirer les jambes croisées*. M. Pauthier a passé le mot 兩 *liang*, « deux (retraites). »

2° Il rend par *monastère bouddhique* l'expression 安居 *ngan-kiu*, qui signifie ici *une retraite* (c'est-à-dire, l'état d'une personne qui s'est éloignée du monde pour vaquer, pendant un temps déterminé, à des exercices de piété).

3° Il rend les adj. 前 *thsien*, *anterior*, et 後 *heou*, *posterior*, par les adverbes *avant* et *après*. S'ils avaient ce sens, ils seraient placés après le mot *lunes*. L'auteur explique plus bas la correspondance de ces lunes suivant le calendrier chinois.

23.

前三月當此從五月十六日至八月十五日。後三月。當此從六月十六日至九月十五日。

« *Les trois lunes antérieures correspondent* ici (en

« Chine) au temps qui s'écoule depuis le 16ᵉ jour « du cinquième mois jusqu'au 15ᵉ jour du huitième « mois; *les trois lunes postérieures* correspondent ici « au temps qui s'écoule depuis le 15ᵉ jour de la « sixième lune jusqu'au 15ᵉ jour de la neuvième « lune. »

M. Pauthier : « Si c'est *avant trois lunes*, ils *doivent « les faire compter* du 16ᵉ jour de la cinquième lune « jusqu'au 15ᵉ jour de la huitième lune; si c'est *après « trois lunes*, ils *doivent les faire compter* de la sixième « lune jusqu'au 15ᵉ jour de la neuvième. »

1° On voit que M. Pauthier, faute de comprendre le mot 當 *tang*, cela *équivaut*, cela *correspond*, a fait disparaître la coïncidence que l'auteur établit ici entre le calendrier indien et le calendrier chinois (cf. § 21).

2° Il rend encore les adjectifs « antérieures, postérieures, » par les adverbes « avant, après, » contrairement à la règle de position.

24.

前代譯經律者。或
云坐夏。或云坐臘。

« Les hommes des générations précédentes, qui « ont traduit les livres sacrés et les règlements, ont « dit (c'est-à-dire ont appelé cette retraite) tantôt « *Tso-hia*, tantôt *Tso-la*. »

M. Pauthier : « *Avant* l'époque où les livres sacrés « (bouddhiques) et les autres ouvrages réglemen- « taires furent traduits, les uns disaient qu'il fallait

« se mettre en retraite *les jambes croisées* (!), les autres « qu'il fallait le faire quelque temps *avant le solstice* « *d'hiver*. »

Les mots 前代 *thien-taï* s'appliquent *aux siècles précédents* dans lesquels on a traduit les livres, et ne peuvent signifier AVANT l'époque où on les a traduits, ce qui serait en opposition avec le texte. On verra tout à l'heure qu'il faut conserver en français les sons 坐夏 *tso-hia* et 坐臘 *tso-la* sans les traduire, pour montrer, comme le veut l'auteur, à quoi tient cette différence de prononciation. Il ne dit pas un mot qui puisse s'appliquer au solstice d'hiver.

On lit dans l'ouvrage bouddhique intitulé *Mi-to-king-sou-tchao*, liv. II, fol. 23 *r*. « Les religieux appellent une année (vulgo 一歲 « *i-souï*) 一臘 *i-la*, parce que, dans tout le cours de l'année, « il n'y a qu'une seule époque appelée 臘 *la*. Ils disent aussi *un été* « 一夏 *i-hia* pour *une année*. Ces deux mots expriment la même « idée. »

Si cette observation était juste, elle expliquerait d'une manière plus satisfaisante la synonymie de ces deux locutions sous le rapport du sens, et en même temps la différence de prononciation.

25.

斯皆邊裔殊俗。不達中國正音。或方言未融。而傳譯有謬。

« Cela (c'est-à-dire cette double prononciation) « vient de ce que les peuples situés au delà des fron- « tières ont des usages différents, et *ne possèdent pas* « *la vraie prononciation de la langue chinoise* (littéra-

« lement *de la Chine*), ou bien de ce qu'alors les « mots des pays étrangers n'étant pas encore bien « compris, ceux qui les ont transmis ou traduits ont « pu commettre une erreur. »

M. Pauthier : « Toutes ces coutumes et habitudes « étrangères, si différentes des nôtres, *n'avaient pas « encore pénétré dans le royaume du milieu. Quant à la « prononciation exacte* (des termes sanscrits), le lan- « gage, *dans certaines provinces, n'est jamais en parfaite « harmonie* (avec celui d'autres provinces), et les tra- « ductions ou transcriptions qu'on en a faites sont « pleines d'incorrections. »

M. Pauthier n'a saisi ni la construction ni le sens de la première partie de la phrase : « cela vient de ce que les peuples situés au delà « des frontières (c'est-à-dire les peuples étrangers) ont des usages « différents. » Mais les erreurs de la suivante sont infiniment plus graves. Il y a en chinois : 不 達 中 國 正 音 *pou-ta-tchong-koue-tching-in, non penetrant* (i. e. *non callent*) *Chinæ rectam pronuntiationem.*

1° M. Pauthier a mis un point après 中 國 *Tchong-koué*, « la Chine, » et il a traduit : « n'avaient pas encore pénétré en « Chine! »

2° Il construit les mots 正 音 *tching-in*, « la prononciation « exacte, » qui sont le régime direct du verbe 達 *ta*, « posséder « parfaitement » (M. Pauthier le traduit par *pénétrer dans un pays*), avec les mots de la phrase suivante, et il écrit : *quant à la prononciation exacte* (des termes sanskrits).

3° Le mot 融 *young* a le sens de *clair* (Dictionnaire de Basile, *clarum*); d'après sa position, il signifie ici *être compris clairement* (voyez le dictionnaire de Khang-hi); M. Pauthier le rend par *être en parfaite harmonie avec*.

4° Les mots 方 言 *fang-yen* signifient ici *expressions locales*

(cf. Morrison, *Engl. and Chin. Dict.* part. III, 259, au mot *local*); M. Pauthier l'a traduit par *le langage* (言 *yen*) *dans certaines provinces* (方 *fang*). Dans cette locution, le mot 方 *fang, regio*, s'applique ici aux pays étrangers. Il a le sens de 别國 *pie-koué*, « royaumes différents. » (Cf. dictionnaire *Peï-wen-yun-fou*, liv. XIII, fol. 85 *v.*)

26.

又推如來八胎。初生。
出家。成佛。涅槃。日月
皆有參差。語在後記。

« Les calculs (des auteurs) relativement à la con« ception de *Jou-laï* et à sa naissance, à l'époque où « il sortit de la famille (c'est-à-dire où il embrassa « la vie religieuse), où il devint Bouddha, où il entra « dans le *nirvanà*, ces calculs, dis-je, offrent des dif« férences de jours et de mois. C'est ce que j'expo« serai dans la suite de mon récit. »

M. Pauthier traduit : « En outre, pour ce qui con« cerne la conception de *Jou-laï* (*Bouddha*), sa nais« sance, la sortie de sa famille, son absorption dans « le *Nie-pan* (*Nirvanà*), LE SOLEIL ET LA LUNE (!), *tout « cela ne peut être exposé (en chinois) que dans des termes « irréguliers, par la nécessité où l'on se trouve de n'en « parler que de seconde main.* »

J'ai besoin de prévenir le lecteur,

1° Que les mots LE SOLEIL ET LA LUNE (!), employés par M. P.

correspondent aux mots de ma traduction (différences de) *jours et de mois.*

2° Que les mots «tout cela ne peut être rendu en chinois que «dans des termes irréguliers,» répondent aux mots chinois 皆有參差 *kiaï-yeou-tsan-tcha,* (*dies et menses*) *habent differentias.* Cf. § 124, 5° au mot *kiaï,* et Rémusat, *Gr. chin.* § 75.

3° Que la phrase «par la nécessité où l'on se trouve de n'en parler «que de seconde main» répond aux mots chinois 語在後記 *iu-tsaï-heou-ki,* mot à mot 語 *iu,* le discours, c'est-à-dire les détails (relatifs à ces différences chronologiques), 在 *tsaï,* se trouve ou trouveront, 後記 *heou-ki,* dans les récits qui vont suivre (littéralement *in posteriori narratione*).

Je m'abstiens d'examiner la traduction de M. Pauthier qui occupe les pages 456, 457 et une partie de la page 458. Ce morceau est rendu d'une manière si fautive, qu'il me faudrait le retraduire en entier et consacrer une quinzaine de pages pour signaler les principales erreurs qu'il renferme.

Pag. 458, lig. 16, M. Pauthier prend le coton 氎布 pour de la *laine;* la soie brune des vers à soie sauvages 野蠶絲 (qui vivent sur les arbres) pour de la *soie écrue;* le lin pour le *chanvre,* 麻. Mais passons : ces sortes de fautes sont trop nombreuses pour être enregistrées ici.

27.

細耎可得緝績。故
以見珍而充服用。

« Ces poils (d'animaux sauvages) sont fins, souples « et susceptibles d'être filés. C'est pourquoi on les

« estime beaucoup, et on les emploie à faire des « habits. »

M. Pauthier traduit : « Toutes ces *étoffes* sont *tis-* « *sues à la main;* c'est pourquoi (parce qu'elles sont « tissues à la main!) elles ont beaucoup de va- « leur. »

1° Il rend les adjectifs 細耎 *si-juen*, « fins et souples, » par *étoffes*, et l'expression 緝績 *tsi-tsi*, « filer, » par *tisser à la main*.

2° Il passe les mots 充服用 *tchong-fo-yong*, c'est-à-dire *servir à faire des habits* (littéralement *implere vestium usum*).

28.

其北印度。風土寒烈。短製褊衣。

« Dans l'Inde du nord, le climat est froid et le « vent souffle avec violence ; on porte des vêtements « courts et étroits. »

M. Pauthier : Dans le *In-tou* du nord, où le climat « est froid et où *les chaleurs durent peu*, les vêtements « sont courts et étroits.... »

En chinois, lorsque deux substantifs sont suivis de deux épithètes, elles deviennent des verbes neutres dont le premier se rapporte au second substantif, et le suivant au premier. Ainsi, dans cette phrase, le mot 寒 *han*, « être froid, » se rapporte au climat 土, et le mot 烈 *lie*, « être violent » (*Luntiu*, cap. x, § 39), au vent, 風.

1° M. Pauthier a rendu le mot 烈 *lie*, « être violent, impé-« tueux, » par le substantif *chaleurs*.

2° Il a confondu le premier membre de phrase avec le suivant, et il a construit le mot 烈 *lie*, « être violent, » qu'il prend pour le substantif *chaleurs*, avec l'adjectif 短 *toen*, « court, » qui commence un autre membre de phrase et se rapporte aux vêtements. Il traduit : les CHALEURS *durent peu*.

3° Les quatre mots 短 製 編 衣 *toen-tchi-pien-i* signifient littéralement (*les*) *étroits vêtements, à courte façon*, (ressemblent beaucoup à ceux des barbares). M. Pauthier, ayant construit l'adjectif 短 *toen*, « court, » avec le mot 烈 *lie*, « être violent, » a rendu par *court et étroit* l'adjectif 編 *pien*, qui signifie seulement *étroit*.

Ainsi, quoiqu'il ait écrit comme moi « des vêtements *courts* et *étroits*, » on ne peut pas dire que sa traduction soit exacte, puisqu'elle ne répond qu'aux mots 編 衣 *pien-i*, « vêtements étroits, » ainsi que je viens de le montrer. En effet, il a rendu par *durent peu* le mot 短 *toen*, « court, » et l'a rapporté au mot *chaleurs* qui n'existe pas ici.

Le mot *courts* de ma traduction répond à l'expression 短 製 *toen-tchi*, « courte façon. »

29.

頗同胡服。外道

服飾。紛雜異製。

« (Ces vêtements) ressemblent beaucoup à ceux « des peuples barbares. Le costume des hérétiques « offre un mélange bizarre et une façon étrange. »

M. Pauthier a mis un point après 頗 同 *po-thong*, « ils « ressemblent beaucoup ; » il traduit : « pour le reste, c'est comme

« dans les autres provinces. » Puis il fait entrer, dans la phrase suivante, les mots 胡服 *hou-fo*, « vêtements des peuples barbares, » qui sont régis par le verbe 同 *thong*, « ils ressemblent. »

« *Quant aux vêtements des peuples barbares, aux habillements de ceux qui professent des doctrines étrangères aux croyances communes*, ces vêtements sont « très-variés d'espèces et de formes très-différentes. »

1° M. P. n'a pas vu que les mots 紛雜 *fen-tsa*, « mélangé, » et 異製 *i-tchi*, « façon étrange, » ne s'appliquaient ici qu'aux vêtements des hérétiques.

2° Il emploie neuf mots pour rendre les mots 外道 *waï-tao*. Il fallait dire simplement les *hérétiques*.

30.

或衣孔雀羽尾。

« Les uns se parent d'une queue de paon. »

M. Pauthier : « Les *uns portent des vêtements faits* « *avec des ailes* et des queues de paons. »

Les mots 衣 *i* et 服 *fo* (vulgo *se vêtir de*) ont quelquefois la même extension que le mot français *porter*, en parlant des parties de l'habillement ou des parures : ainsi l'on dit : 衣冠 *i-kouan*, « porter un bonnet » (littéralem. : « revêtir un bonnet »); 衣履 *i-kiu*, « revêtir, c'est-à-dire, porter des souliers; » 衣玉 *fo-iu*, « revêtir du jade » (*Fen-loui-tseu-kin*, liv. XVIII, fol. 68), c'est-à-dire porter sur soi des ornements de jade. Si l'on voulait traduire ici comme le fait M. P. l'on arriverait à ce sens étrange : *porter des vêtements faits avec du jade!*

31.

或無服露形。

« Quelques-uns ne portent pas de vêtements et « vont nus. »

M. Pauthier : « D'autres n'ont de vêtements que « LA FORME DE LA ROSÉE (!). »

M. P. a vu que le mot 露 *lou* signifiait quelquefois *rosée*, et que 形 *hing*, « corps, » avait encore le sens de *forme*, et vite il a écrit *des vêtements de forme de rosée*, sans s'embarrasser si cela avait un sens!

En supposant, *par impossible*, que l'expression 露形 *lou-hing* eût ici le sens de *roris formam habens*, il faudrait, d'après la règle de position, que cet étrange adjectif fût placé avant 服 *fo*, « vêtement, » de cette manière : 或無露形之服 *hoe-wou-lou-hing-tchi-fo*, et encore la phrase signifierait-elle : « quel- « ques-uns *n'ont pas* de vêtements ayant la forme de la rosée! »

32.

刹帝利。婆羅門。清素居簡。潔白儉約。

« Les Kchattriyâs et les Brahmanes ont des habi- « tudes simples et modestes; ils sont propres et éco- « nomes (dans leurs habits). »

M. Pauthier traduit : « Ils portent la pure soie « blanche sans aucune teinte; mais, dans leurs de-

« meures, ils retranchent ces pures étoffes blanches « avec une louable économie. »

1° L'expression 淸素 *thsing-sou*, qu'il traduit par *pure soie*, se dit uniquement au moral d'un homme *simple* et ennemi du luxe. On lit dans la biographie de Li-yen (Histoire de la Chine septentrionale) : « Li-yen était simple et modeste (淸素 « *thsing-sou*); il ne cherchait pas à faire valoir ses propriétés; il « ne prenait de ses appointements que ce qui lui était nécessaire « pour vivre et se vêtir : le surplus, ainsi que les pièces de soie et les « provisions de grains, il en gratifiait les barbares; mais, avant tout, « il s'en servait pour subvenir aux besoins de ses soldats. »

2° L'expression 居簡 *kiu-kien* est de Confucius (*Lun-yu*); elle signifie « s'attacher à ce qui est strictement nécessaire » (littéralement, 居 *kiu*, s'établir dans, c'est-à-dire, s'attacher à (conf. Morris. *Dictionn. chin.* part. II, 6063) 簡 *kien*, la modération). M. Pauthier, faute de comprendre cette locution, a mis un point après 居 *kiu*, s'attacher à (*to dwell in*, au figuré), et l'a traduit par « dans leurs demeures. »

3° Formant le verbe *retrancher* du mot 簡 « la modération, » qui est le régime direct du mot 居 *kiu*, « s'attacher à, » il a écrit « ils RETRANCHENT *ces pures étoffes blanches* avec une louable éco- « nomie. »

4° En écrivant *retrancher ces étoffes*, il a empiété sur la phrase suivante et a pris les mots 潔白 *kie-pe*, qui en sont le nominatif, pour le régime direct de 簡 *kien*, substantif gouverné par 居 *kiu*, « s'attacher à, » et dont il a fait le verbe actif *retrancher*.

5° L'épithète dissyllabique 潔白 *kie-pe* ne peut signifier seule *pure étoffe blanche*. Elle se dit également de la pureté du cœur et de la propreté extérieure. C'est ce que confirme une foule de passages qu'il serait superflu de rapporter ici.

6° Il donne à l'épithète dissyllabique 儉約 *kien-yo*, « mé-

« nager, économe, » le rôle d'un adverbe (avec une louable économie). Tout le monde sait, cependant, que, d'après un usage invariable, les adverbes chinois se mettent avant les verbes auxquels ils se rapportent. Je me contenterai de citer cet exemple du livre des vers (livre *Ta-ya*, od. *Wen-wang*) : 永言配命。自求多福。 *Yong-yen-peï, ming-tseu-khieou-to-fou*; c'est-à-dire : « Si l'homme songe « *constamment* à s'unir aux vues du ciel, il s'attirera naturellement « beaucoup de bonheur. » (Cf. Rémusat, *Grammaire chinoise*, § 177.)

L'adverbe 永 *yong*, « constamment, » précède le mot *yen*, qui signifie ici *penser* (*yong-yen*, etc.).

33.

其有富商大賈。惟釧而已。

« Les riches colporteurs et les grands marchands « des villes ne portent d'autre ornement que des « bracelets. »

M. P. traduit : « Les marchands qui sont riches « et *qui font un grand commerce* ne vendent *que ces* « *objets de luxe*. »

1° M. Pauthier divise en deux l'expression 大賈 *ta-kou*, « grands marchands-établis » (l'opposé de 商 *chang*, « marchands- « ambulants »), et il les traduit par *faire un grand* (大 *ta*) *commerce* (賈 *kou*). Il n'a pas vu que ces deux expressions étaient employées ici pour former un de ces parallélismes que recherchent les écrivains chinois. Du reste, ces deux mots sont toujours associés ensemble. *Meng-tseu*, chap. 1, pag. 17, l. 7 : « Les colporteurs (商 « *chang*) et les marchands établis (賈 *kou*) désireront de déposer « (les objets de leur commerce) dans les marchés du roi. »

2° Il s'agit ici des habillements et des parures, et non des objets de commerce. Il y a en chinois : « les marchands (portent) seulement

« des bracelets, et c'est tout. » M. P. traduit : « ne vendent que ces « objets de luxe. » Il oublie le mot *bracelets* et rapporte les mots *objets de luxe* aux ornements qu'il a énumérés plus haut.

34.

人多徒跣。

« Il y a beaucoup d'hommes qui marchent nu-« pieds. »

M. P. traduit : « Les hommes sont *très-adonnés* « *à ces futilités !* »

Il est difficile d'imaginer comment l'on peut rendre 徒跣 *tou-sien*, « aller nu-pieds, » par *être adonné à des futilités*. Voici, je crois, la cause de cette grave erreur. Le mot 徒 *tou*, « aller à « pied, » signifie quelquefois *en vain* : mais il semble que M. P. aurait dû être averti du sens qu'il a ici, par le mot 跣 *sien*, qui signifie *marcher-nu-pieds*. Ainsi l'analogie des mots 徒 *tou*, « aller à pied, » et 跣 *sien*, « marcher nu-pieds, » ne laissait pas le plus léger doute sur le sens. (Voy. § 38, 1°, lig. 7. Cf. Rém. *Gram. chin.* § 285.)

35.

修鼻大眼。

« Ils ont un long nez et de grands yeux. »

M. P. « Ils ornent leur nez de *grandes boucles* « *pendantes*. »

Le mot 修 *sieou*, dont M. Pauthier fait le verbe *orner*, a ici le sens de *long* (voyez Morrison, *Dictionnaire chinois*, 1re part. clef 9, pag. 120, col. 1 : 修竹 *sieou-tchou*, « de longs bambous. » On

peut aussi consulter le dictionnaire de Khang-hi : 四牡修廣 *sse-meou-sicou-kouang*, « ces quatre taureaux sont larges et *allongés* (修 *sicou*). Quant au mot 眼 *yen*, « les yeux, » M. Pauthier l'a pris pour ces larges anneaux de métal que certains peuples sauvages suspendent à leur nez! J'ajouterai que la construction des mots s'oppose au sens adopté par M. Pauthier. Les verbes qui signifient *orner de* veulent toujours la préposition 以 *i*, « avec, de, » avant l'objet qui sert d'ornement. Si, par impossible, 修 *sicou*, « long, » et 眼 *yen*, « yeux, » signifiaient ici *orner* et *anneaux de métal*, il faudrait qu'il y eût dans le texte 修鼻以大眼, mais l'expression 修以 *sicou-i*, « orner de, » n'existe pas en chinois ; on dit 飾以 *chi-i*. Cf. *Hiouen-tsang*, liv. I, fol. 15, *r.* ligne 3 et *passim*.

36.

金銀銅鐵。每加摩瑩。

« Ils frottent et polissent tous les ustensiles d'or, « d'argent, de cuivre et de fer. »

M. P. « L'or, l'argent, le cuivre, l'acier, chacun « de ces métaux *ajoute son éclat aux festins*. »

Les mots 加摩瑩 *kia-mo-yong* signifient simplement *frotter et faire reluire*. Le mot 加 *kia* a l'extension du verbe latin *addere* (dans les locutions *addere nitorem*, donner de l'éclat, *addere animos*, donner du courage). Il a pour nominatif le mot 凡 *fan*, « quiconque (de la ligne précédente), » et non *l'or, l'argent, le cuivre et le fer*.

37.

饌食既訖。嚼楊枝而爲淨。澡漱未終。無相執觸。

« Lorsqu'ils ont terminé leur repas, ils mâchent « une branche de saule pour se purifier, puis ils se « lavent les mains et la bouche. Tant qu'ils n'ont pas « fini, ils ne se touchent pas les uns les autres. »

M. P. « Le repas étant fini, on mâche des bou-« tures de l'arbre nommé *yang* ou figuier d'Inde; « on fait ensuite ses purifications et ablutions, *qui ne « sont pas considérées comme terminées tant que l'on ne « s'est pas bien frotté et essuyé les mains.* »

Ce paragraphe renferme beaucoup de fautes.

1° L'arbre 楊 *yang* est le saule et non le figuier de l'Inde, *ficus indica*, ou bananier, arbre qui s'appelle, en chinois, 芭蕉 *pa-tsiao* (voyez le Dictionnaire de Basile, n° 8841; Gonçalvez, *Dictionnaire chinois-portugais*, pag. 725).

2° L'expression 澡漱 *tsao-seou* veut dire *se laver les mains et la bouche*. C'est traduire d'une manière trop vague, que de remplacer ces mots par : *faire des purifications et ablutions*.

3° M. Pauthier traduit les mots 澡漱未終 *tsao-seou, oueï-tchong*, « ils se lavent les mains et la bouche; tant qu'ils « n'ont pas fini, ... » par « ces ablutions ne sont pas considérées « comme terminées. »

4° Il rend les mots 無相執觸 *wou-siang-tche-tcho*, « ils ne se touchent pas les uns les autres, » par ceux-ci : « tant qu'ils « ne se sont pas bien frotté et essuyé les mains ! »

38.

每有溲溺。必事澡濯。
身塗諸香。所謂旃檀
鬱金也。君王將趨。。

« Après avoir uriné, ils sont obligés de se baigner « et de se frotter le corps avec divers parfums qu'on « appelle *tchen-tan* (santal) et *yo-kin*.

« Quand le roi est sur le point de sortir, etc. »

M. P. traduit : « Chacun doit aller se plonger « et se laver dans l'eau ; le devoir est de faire cette « action en s'enduisant le corps avec *de la terre glaise* « *délayée*.

« Tous ces parfums que l'on nomme *tchen-tan* et « *yo-kin*, les rois et les princes en font usage dans « leurs bains. »

1° Il rend les mots 每有溲溺 *mei-yeou-seou-niao*, « chaque fois qu'ils ont uriné, » par « chacun doit aller se plonger et « se laver dans l'eau. » Il s'est laissé tromper par le mot 溺 *niao*, « uriner, » qui signifie *se plonger dans l'eau* lorsqu'on le prononce *ni*; mais le mot précédent, 溲 *seou*, qui signifie toujours *urina* ou *mingere*, suffisait pour l'éclairer sur le sens et le son du mot suivant. En chinois, lorsque les deux parties d'un mot dissyllabique se rapprochent par une analogie de signification, cette analogie en détermine le sens, quelles que soient d'ailleurs leurs autres acceptions. Par exemple, 徒 *tou* veut dire *en vain*, *disciple* et *marcher à pied*. Si on le joint au mot 跣 *sien*, qui veut toujours dire *marcher nu-pieds*, en prenant les deux sens analogues qui rapprochent

ces deux mots, on conclura avec certitude que 徒跣 *tou-sien* veut dire *marcher nu-pieds* (voyez plus haut § 34).

2° M. Pauthier n'a pas compris le rôle et le sens du verbe 塗 *thou*, qui veut dire ici *enduire*, *appliquer* en enduisant, en frottant (les deux parfums cités). Il a terminé la phrase au mot 塗 *thou*, et, comme ce mot 塗 *thou* signifie quelquefois *boue*, *vase*, il a traduit : « le devoir est de faire cette action *en s'enduisant* le corps « AVEC DE LA TERRE GLAISE DÉLAYÉE ! » Puis, prenant les mots 栴檀 *tchen-tan* et 鬱金 *yo-kin*, « sortes de parfums, » qui sont le régime direct du verbe 塗 *thou*, « appliquer en frot- « tant, » il en a fait le nominatif de la phrase suivante. « Tous ces « parfums, dit-il, que l'on nomme *tchen-tan* et *yo-kin*, les rois et « les princes en font usage dans leurs bains ! »

3° Il a encore mêlé deux phrases ensemble, en faisant rapporter les mots *princes et rois* de la phrase suivante au passage dont nous nous occupons, et qui s'applique uniquement : *iis qui, post urinam redditam, se abluunt, et unguentis liniunt.*

4° Voici l'analyse grammaticale des mots 身塗諸香 *chin-thou-tchou-hiang* : le premier mot est au cas locatif (*sur le corps*) ; le second veut dire *appliquer en frottant* ; les deux suivants (divers parfums) sont le régime direct de ce verbe actif. M. P. ayant rejeté l'accusatif 諸香 *tchou-hiang* (des parfums) dans la phrase suivante, où il les construit au nominatif, a considéré le locatif 身 *chin* (*sur le corps*) comme le régime direct de 塗 *thou*, « enduire. » Il a oublié qu'en chinois, un substantif placé avant un verbe actif ne peut en être le régime, à moins qu'il ne soit précédé d'une marque d'accusatif ; le régime direct se place après le verbe.

39.

君王將趨。奏鼓弦歌。

« Quand le prince est sur le point de sortir, les

« musiciens battent le tambour, et chantent aux sons « des instruments à cordes. »

M. P. traduit : « En fait de musique, leurs instru-« ments sont de *gros tambours* et *des instruments à « cordes.* »

Il y a une transposition dans le texte : au lieu de *kou-tseou*, il faut lire *tseou-kou* (cf. *Chou-king*, chap. *In-tching* : « L'aveugle (c'est-« à-dire le musicien) a battu le tambour (*tseou-kou*). »

1° M. Pauthier, ayant fait entrer les mots 君王 *kiun-wang*, « prince, roi, » dans la phrase précédente (voyez plus haut, § 38, n° 3), n'a su que faire des deux mots 將趨 *tsiang-tseou*, « lorsqu'il est sur le point de sortir, » et les a passés. Les deux mots 弦歌 *hien-ko* ont chacun un sens verbal. En tartare-mandchou, *fitkheme outchoulere* (*chordas pulsare et canere*), Li-ki, Mémoire sur la musique, fol. 35.

2° M. Pauthier n'a pas aperçu la transposition des mots 鼓奏 *kou-tseou* au lieu de 奏鼓 *tseou-kou*, et a rendu les deux mots 鼓 *kou*, « tambour, » et 奏 *tseou*, « battre, » par *de gros tambours*. Il est probable qu'il a confondu le verbe 奏 *tseou* avec l'adjectif 泰 *thaï*, qui veut dire *grand*.

3° Il n'a point vu le rôle verbal de 弦 *hien* (*fides pulsare*), et a rendu ce mot par *instruments à cordes*.

4° Il a passé le mot 歌 *ko*, « chanter. »

40.

祭祀拜詞。沐浴盥洒。

« (Avant) d'offrir un sacrifice, de saluer (les dieux) « ou de leur adresser une prière, ils se baignent et « se lavent (tout le corps). »

M. P. traduit : « Lorsqu'ils font des *sacrifices aux* « *êtres invisibles*, et qu'ils *rendent hommage aux mânes* « *de leurs ancêtres*, ils s'oignent le corps, se baignent, « se lavent les mains, et ils font toutes sortes d'ablu- « tions prescrites. »

1° M. P. a paraphrasé inutilement et d'une manière inéxacte les deux mots 祭 祀 *tsi-sse*, qui signifient en général *offrir un sacrifice* (voyez le Dictionnaire de Basile, n° 6996, et Morrison, *Dictionnaire chinois*, part. II, n° 10581).

2° Il a passé les deux mots 拜 *paï*, « saluer, » et 詞 *thse*, « adresser une prière. »

3° Il a divisé en deux l'expression 沐 浴 *mo-yo* (Morrison, part. II, n° 12561, *to bathe*, se baigner) et a rendu la première syllabe, 沐 *mo*, par *ils s'oignent le corps!*

4° Il a divisé également l'expression 盥 洒 *kouan-si* (Morrison, part. II, n° 6657, *to wash, to clean*, laver, nettoyer), et il a rendu la première syllabe, 盥 *kouan*, par *se laver les mains*.

Enfin M. P. donne à entendre que c'est en offrant le sacrifice qu'ils se baignent ainsi, tandis qu'il est évident que ces ablutions doivent précéder le sacrifice.

41.

Le morceau qui traite de la langue et de la littérature a été rendu d'une manière si inexacte par M. P. (*Journal asiatique*, décembre 1839, pag. 463 et suiv.), qu'il aurait besoin d'être retraduit phrase à phrase et presque mot à mot; mais la place et le temps me manquent. Je me bornerai à en citer quelques passages.

其源浸廣。因地
隨人。微有改變。

« Leur source (la source des caractères de l'écri-« ture) s'est agrandie peu à peu; ils se sont pliés aux « exigences du pays et aux besoins des hommes, et « n'ont subi que de légères modifications. »

M. P. « Leur source *s'est perdue* sur *la large* « *surface de la terre*, et en s'accommodant *à la science* « *subtile des hommes*, elles ont subi plusieurs modifi-« cations. »

1° Il a traduit l'adverbe 浸 *tsin*, « peu à peu, » par *s'est perdue*.

2° Il a rendu par l'adjectif *large*, le verbe 廣 *kouang*, « s'élar-« gir, s'agrandir, » et, le confondant avec les deux premiers mots du membre de phrase suivant, 因 地 *in-ti*, qui signifient *se conformer au pays*, il a traduit *la large* (廣 *kouang*) *surface de la terre* (因 地 *in-ti*). J'ajouterai que si, par impossible, le mot 因 *in*, « se conformer, » signifiait ici SURFACE, le mot 地 *ti*, « pays, » ne pourrait être construit avec lui au génitif, puisque, suivant une règle invariable, le terme conséquent se met alors avant le terme antécédent, c'est-à-dire que le mot qui serait au génitif en latin se place en chinois avant le nominatif. Par exemple, les mots 人 善 *jin-chen* signifient *hominis virtus*, la vertu de l'homme; mais si le mot 善 *chen* était placé avant le mot 人 *jin*, cette transposition changerait leur rôle grammatical, et ils signifieraient *vertueux-homme*, c'est-à-dire homme vertueux (cf. Rémusat, *Gram. chin.* § 79).

3° Il a en outre rattaché les mots 隨 人 *souï-jin*, « se plier « aux besoins des hommes, » à l'adverbe 微 *weï*, « légèrement, » qui commence le membre de phrase suivant, et il traduit : « en s'accom-« modant (隨 *souï*) aux connaissances subtiles (微 *weï*) des « hommes (人 *jin*). Les mots 微 有 改 變 WEÏ-*yeou-kaï-pien* signifient *légèrement — avoir ou éprouver — des changements*.

Le lecteur remarquera qu'outre les fautes signalées ici, M. Pauthier a construit ensemble deux mots qui appartiennent à deux membres différents, 人 *jin*, « hommes, » et 微 *weï*, « légèrement, » qu'il rend par *connaissances subtiles des hommes !*

42.

致于記言書事。各有司存。史誥總稱尼羅蔽荼。

« Il y a des magistrats particuliers qui sont chargés « de noter les paroles et d'écrire les actions *des sages*. « Les annales et les décrets royaux sont compris sous « le nom collectif de *Ni-lo-pi-tcha*. »

M. P. traduit : « Arrivons maintenant aux *livres « de préceptes traditionnels. Chaque* action de la vie a « *ses règles prescrites*, qui sont *consignées* dans des « livres de lois dont le titre général est *Ni-lo-pi-tcha*. »

Il y a ici un grand nombre d'erreurs.

1° M. Pauthier a rendu les mots 致于 *tchi-iu*, « quant à » (noter les paroles et écrire les actions), par *arrivons à*.

2° Il a réuni l'expression 記言 *ki-yen*, « noter les paroles, » au verbe actif 書 *chou*, « écrire (les actions), » de l'expression suivante, et il en a fait le mot composé 記言書 *ki-yen-chou*, « les livres (書 *chou*) de préceptes traditionnels (記言 *ki-yen*) ! »

3° Il a joint le mot 事 *sse*, « actions, » régime du verbe 書 *chou*, « écrire, » au mot 各 *ko*, « chaque, » qui commence un autre membre de phrase, et en a fait le nominatif du membre de phrase suivant.

4° Il a divisé en deux l'expression 有司 *yeou-sse*, « magis-« trat. » Il a rendu la première syllabe, 有 *yeou*, par *avoir*, et la seconde, 司 *sse*, par *les règles prescrites!*

5° Il explique par « être consigné dans » le mot 存 *thsun*, « exister » (c'est-à-dire des magistrats se trouvent). Conf. *Lun-yu*, ch. VIII, § 4; en tartare mandchou : ᠠᡶᠠᡥᠠ ᡠᡵᠰᡝ ᠪᡳ *afa-kha-oursé-bi*.

6° Il a, en outre, confondu le mot 存 *thsun*, « existent, se « trouvent, » avec les mots 史誥 *chi-kao*, « les annales et les « décrets royaux, » qui sont le nominatif de la phrase suivante, et il a écrit : « les règles prescrites (司 *sse!*) sont consignées (存 *thsun*) dans les livres de lois (史誥 *chi-kao!*), » contrairement à la règle du locatif et du génitif.

43.

善惡具舉。災祥備著。

« On y rapporte à la fois les bonnes et les mau-« vaises actions ; on y expose toutes les calamités et « tous les événements heureux. »

M. P. traduit : « La vertu et le vice y sont pré-« sentés sous le point de vue *des récompenses*. »

Il n'a pas compris : 1° 祥 *tsaï* et 災 *tsiang*, « calamités et « événements heureux ; » 2° 具舉 *kiu-kiu*, « sont cités ensemble ; » 3° 備著 *pi-tchou*, « sont exposés complétement. »

44.

而開蒙誘進。先導十二章。

« Mais, pour ouvrir l'esprit aux commençants et « les initier (à l'étude), on leur fait d'abord étudier « (l'ouvrage intitulé) *Chi-eul-tchang*, c'est-à-dire les « douze chapitres. »

M. P. « *On en explique les obscurités* en vous « faisant avancer pas à pas, et comme en vous me- « nant par la main. On enseigne d'abord à observer « et à respecter les douze chapitres. »

Le mot 蒙 *meng* (littéralement, « stupide, bouché ») est consacré pour dire *un commençant* (Morrison, *a stupid school boy*). On le trouve dans le titre d'une foule d'ouvrages élémentaires. C'est ainsi qu'a été formé celui de la grammaire mandchoue 清文啓蒙 *Thsing-wen-khi-meng* (littéralement, « mandchou — littérature — instruire — commençants »).

1° Il rend le mot 開 *kaï*, « ouvrir » (l'esprit à quelqu'un) par *expliquer*.

2° Il traduit le mot 蒙 *meng*, « un commençant, » par *les obscurités*. Sa version des mots 誘進 *yeou-tsin* manque de justesse et de précision. Ils signifient littéralement *attirer* et *faire avancer*. On lit dans le *Sse-ki* (chap. *Li-chou*) : 誘進以仁義 etc. « Attirez les hommes par l'humanité et la justice, « contenez-les par les châtiments. »

45.

七歲之後。漸授五明大論。

« Au bout de sept ans, on leur donne successive- « ment à étudier les grands traités des *Cinq lumières*. »

M. P. « On communique les cinq lumières qui « sont *de grands entretiens*. »

Il n'a pas vu que, d'après la position, les mots 五明 *ou-ming*, « cinq lumières, » sont au génitif, et que les mots 大論 *ta-lun*, « grands traités, » sont le régime direct du verbe 授 *cheou*, « donner. »

46.

陰陽曆數。

« (Ce livre traite) du principe femelle et du prin-« cipe mâle (d'où sont formées toutes choses), et de « la science du calendrier. »

M. P. : « (Il contient) la doctrine des *deux prin-« cipes* DE *l'astronomie* et *des mathématiques.* »

M. P. a rendu l'expression 曆數 *li-sou* (littéralement : « les nombres du calendrier ») par l'*astronomie* et les *mathématiques*. L'expression 曆數 *li-sou* ne désigne point deux sciences distinctes, comme le pense M. Pauthier : elle s'applique uniquement aux calculs astronomiques qui sont nécessaires pour la composition du calendrier. On voit que M. Pauthier a considéré ces deux mots comme étant au même cas ; tandis que, par sa position, le mot 曆 *li*, « calendrier, » se trouve au génitif. (Conf. *Chou-king*, chap. *Ta-iu-mo*, § 14 : en mandchou : [illegible] *Forgon i ton* ; voy. aussi la traduction de Gaubil, pag. 27, lign. 5 : « *les nombres* écrits « *dans le calendrier.* »)

47.

研覈眞僞。

« (Dans ce traité) l'on scrute et l'on examine avec « soin ce qui est vrai ou faux. »

M. P. « *Il fait connaître les épreuves judiciaires* « *auxquelles on doit soumettre les prévenus. Il enseigne* « *les moyens d'acquérir la certitude des faits en démêlant* « *le vrai du faux.* »

L'expression 研覈 *yen-he* signifie simplement *scruter et examiner*. Elle a pour régime les mots 眞僞 *tchin-weï*, « le « vrai et le faux » (des doctrines). Il ne s'agit ici ni d'*épreuves judiciaires* ni de *prévenus*. Je ne puis découvrir dans quelle partie du texte M. Pauthier a pris les mots « il enseigne les moyens d'acquérir « la certitude des faits en démêlant. » Ainsi il a employé vingt-sept mots français pour rendre quatre monosyllabes chinois; encore s'est-il gravement trompé dans la première partie de sa paraphrase.

48.

究暢五乘。

« On approfondit et l'on pénètre la loi des cinq « chars. »

M. P. traduit : « Ce livre porte ses investigations « *sur le bien dont on peut jouir* dans ce monde, sur « les cinq systèmes. »

Le mot *char* est pris ici au figuré. Il indique les moyens employés par cinq classes d'êtres éminents pour parvenir à la perfection. Selon le dictionnaire bouddhique *San-tsang-fa-sou*, liv. XXII, fol. 16 et suivants, il y a *cinq sortes de chars* : 1° le char de Fo; 2° le char des *Boddhisatwâs*; 3° le char des *Youen-khio* ou des *Pratyêkâs*; 4° le char des *Ching-wen* ou des sages qui ont acquis l'intelligence après avoir entendu la voix de Fo; 5° le char des *hommes purs*. « Le mot « *char*, dit le même ouvrage, renferme l'idée de *transporter*. *Jou-laï*, « au moyen de la loi du premier char de la vraie image, transporte « tous les êtres, les conduit tous ensemble dans le *nirvana* et les fait « parvenir à *l'autre rive*. Les Boddhisatwâs, au moyen de l'aumône,

« de la patience à supporter les outrages, de l'ardeur dans l'étude « de la perfection, de la méditation, de la prudence et de la pé- « nétration, transportent tous les êtres et les délivrent des trois « mondes, qui sont le monde des désirs, le monde des formes et le « monde sans formes, » etc. etc.

1° Il divise en deux l'expression double 究暢 *khieou-tchang*, « pénétrer à fond. » Il traduit la première syllabe par *porter ses investigations sur*, et prend un nom de chose (le mot *livre*), au lieu d'un nom de personne, pour sujet de ce premier verbe.

2° Il explique la seconde syllabe, 暢 *tchang*, « pénétrer, » par *le bien dont on peut jouir dans ce monde!*

3° En rendant 乘 *ching*, « char, » par *système*, il méconnait et fait disparaître le sens figuré du mot *char*, dont nous avons donné plus haut l'explication, d'après le dictionnaire bouddhique *San-tsang-fa-sou*.

49.

因果妙理

(Suite.)

« (On approfondit et l'on pénètre) la doctrine « subtile des causes et des effets (c'est-à-dire des ac- « tions et de leur rétribution). »

M. P. traduit : « (Il porte ses investigations) sur « les motifs et les fruits des œuvres, sur les causes « les plus extraordinaires et les plus merveilleuses. »

1° Il n'a pas vu que les mots 妙理 *miao-li*, « doctrine subtile, » sont le régime direct des verbes *approfondir*, *pénétrer*, et que l'expression 因果 *in-ko*, « causes et effets, » est au génitif. Il traduit comme si ces deux expressions, dont la relation lui échappe, étaient deux régimes directs du verbe actif 究 *khieou*, « approfondir. »

2° Le mot 因 *in*, « causes, » désigne ici les actions bonnes ou mauvaises (de la vie antérieure et de la vie actuelle), qui sont les *causes* des récompenses ou des châtiments. Il ne peut signifier *les motifs des œuvres*. Je n'ai pas besoin de montrer combien est inexacte la traduction des mots 妙 理 *miao-li*, « causes les plus mer« veilleuses et les plus extraordinaires, » au lieu de *doctrine subtile*.

3° Le mot 果 *ko*, « fruits, » s'applique, dans ce passage, aux récompenses ou aux châtiments qui sont les *effets*, les *résultats* des actions bonnes ou mauvaises.

50.

Nota. Avant le passage qui suit, M. P. a passé deux pages et demie du texte.

一曰婆羅門。淨行也。
守道居貞。潔白其操。

« La première caste s'appelle celle des *Po-lo-men* « (Brahmanes); ce mot veut dire : *celui qui agit avec* « *pureté*. Ils gardent la loi, s'attachent à la droiture, « et persévèrent dans la pureté. »

M. P. « La première est celle des *Po-lo-men*; « c'est la caste *aux actions pures*, *ou qui purifie les ac*« *tions*. Elle conserve les saines doctrines, *et habite* « *des lieux sans souillures; le blanc est la couleur qu'elle* « *porte*. »

Le mot 居 *kiu* (vulgo *habiter*) se prend ici au figuré, comme le mot anglais *to dwell in* dans un passage analogue que cite Morrison (*Dictionnaire chinois*, part. II, n° 6063) : *to dwell in benevolence*, « demeurer dans, » c'est-à-dire *s'attacher* à l'humanité (居 仁 *kiu-jin*).

1° Il a pris le mot 居 *kiu* (vulgo *habiter*) au sens propre.

2° Il a confondu le mot 貞 *tching*, «rectitude,» qui termine le sens, avec l'adjectif 潔 *kie*, qui commence le membre de phrase suivant; et, faisant un substantif de ces deux syllabes, qui ont chacune un rôle différent, il prend 貞潔 *tching-kie* pour *des lieux sans souillures!*

3° Il prend au sens propre le mot 白 *pe* (vulgo *blanc*), qui, avec 潔 *kie*, forme l'adjectif *pur* (au moral), et le rend par *couleur blanche des habits.*

4° Le mot 操 *tsao* signifie ici *firmum animi propositum*. Il n'est pas permis, comme le fait M. Pauthier, d'en faire un verbe actif, et de le traduire par *porter* (des habits).

51.

三曰吠奢。商賈也。貿遷有無。逐利遠近。

«La troisième caste est celle des *feï-che* ou des «marchands; ils échangent (les marchandises) qu'ils «ont contre *celles* qu'ils n'ont pas, et vont en tous «lieux pour courir après le gain.»

M. P. «La troisième est celle des *feï-tche*, c'est la «classe des marchands ou négociants, *lesquels, dans «leurs transactions commerciales*, ne *repoussent aucune «sorte de gain proche ou éloigné.*»

1° Il a fait l'expression *transactions commerciales* du verbe composé 貿遷 *meou-tsien*, «échanger.»

2° Il a retranché le mot 有 de l'expression 有無 *yeou-wou*,

« ce qu'on a et ce qu'on a pas, » régime direct du verbe 貿遷 *meou-tsien*, « échanger. »

3° Il a fait une négation du mot 無 *wou*, « ce qu'on n'a pas, » et l'a construit avec le mot 逐 *tcho*, qui commence le membre suivant.

4° Il a traduit 逐 *tcho*, « courir après, » par *repousser*.

5° Il a fait les adjectifs *proche* ou *éloigné* (qu'il rapporte au *gain*) des mots 遠近 *youen-kin*, « les marchands s'éloignent ou se rapprochent, » c'est-à-dire : vont dans leur voisinage ou loin de leur pays. Je dois ajouter que, contrairement à la règle constante qui veut que l'adjectif soit placé avant le substantif, il a considéré les verbes 遠 *youen* et 近 *kin* comme des qualificatifs du mot 利 *li*, « gain. »

Les lignes suivantes offrent un bon nombre d'omissions et de fautes graves.

52.

四曰戍陀羅。農人也。
肆力疇隴。勤身稼穡。
凡茲四姓。清濁殊流。
娶婚通親。飛伏異路。
內外宗枝。姻媾不雜。
婦人一嫁。終不再醮。
自餘雜姓。寔繁種族。
各隨類聚。難以詳載。

« La quatrième caste est celle des soûdrâs (labou- « reurs); ils emploient leurs forces à cultiver les « champs, et s'occupent du soin de semer et de mois- « sonner. Ces quatre familles se distinguent en pures « et impures. Lorsqu'il s'agit de se marier ou de « former des liens de parenté, les personnes d'un « rang élevé et celles d'une basse extraction suivent « une route différente. Les parents du côté du mari « et ceux du côté de la femme ne se mêlent pas en- « semble par des mariages. Dès qu'une femme s'est « une fois mariée, jusqu'à la fin de sa vie elle ne « contracte pas une seconde union.

« Les autres familles se divisent en un nombre in- « fini d'espèces, dont chacune ne fraye qu'avec les « personnes de la même classe, et qu'il serait fort « difficile de faire connaître en détail. »

M. P. « La quatrième est celle des *Seou-to-lo;* « c'est la caste des agriculteurs; ils doivent con- « sacrer toutes leurs forces corporelles, *de génération* « *en génération*, à cultiver les champs, à semer et à « moissonner.

« Chacune de ces différentes castes pures et im- « pures ne contracte pas de mariages avec une autre. « Une femme, une fois mariée, l'est jusqu'à la fin de « ses jours; elle ne se marie pas une seconde fois. « Le restant de la population *est composé de classes* « *mêlées, qui suivent les lois qui leur sont propres.* »

1° Il ne s'est pas aperçu que le mot 疇 *tcheou* formait, avec le mot 隴 *long*, un mot composé qui signifie *champs*, et il l'a

traduit par *de génération en génération*, d'après cette définition de Morrison (*Dictionnaire chinois*, part. II, n° 1414) : *to be handed down through successive ages*. Si le mot *tcheou* eût rempli ici le rôle d'un adverbe, il aurait été nécessairement placé avant le verbe 肆 *sse* (cf. Rémusat, *Grammaire chinoise*, n° 177).

2° Il a passé les mots 勤身 *kin-chin*, mot à mot : *appliquent leur personne*, c'est-à-dire : donnent tous les soins à.

3° Il n'a pas compris les mots 殊流 *tchu-licou*, « suivent « un cours différent, » c'est-à-dire se séparent, s'éloignent mutuellement.

4° Il a passé les mots 通親 *thong-thsin*, « contracter des « alliances, former des liens de parenté. »

5° Il a passé les quatre mots 飛伏異路 *fei-fo-i-lou*, « les personnes des classes supérieures et des classes inférieures (lit- « téralement : celles qui *volent* et celles qui *rampent*) suivent une voie « différente, » c'est-à-dire ne se marient pas ensemble.

6° Il a passé les mots 內外宗枝 *neï-waï-tsong-tchi*, « les parents du côté du mari et ceux du côté de la femme » (littéralement : « les parents *intérieurs* et *extérieurs* »). Cf. Morrison, *Dictionnaire chinois*, part. II, n°s 8075 et 863.

7° Il a passé les mots 寔繁種族 *chi-min-tchong-tso*, « se compose de familles d'espèces nombreuses. »

8° Les quatre mots 各隨類聚 *ko-soui-loui-tsiu* signifient *singuli* (*homines*) *secundum speciem congregantur*, c'est-à-dire que les individus de chaque famille ne fréquentent que les personnes de la même classe qu'eux. M. Pauthier traduit : (elles) *suivent les lois qui leur sont propres !*

9° Il a passé les quatre derniers mots, 難以詳載 *nan-i-tsiang-tsaï*, « il est difficile de rapporter tout cela en détail. »

53.

君王奕世惟刹帝利。
簒弑時起。異姓稱尊。
國之戰士。驍雄畢選。

« La succession des rois ne se compose que de « *Kchâttriyâs*, qui ont commencé à s'élever par l'u- « surpation et le meurtre (du souverain légitime). « On les regarde comme les plus honorables des dif- « férentes familles (ou castes).

« Les soldats du royaume sont tous choisis parmi « les hommes les plus intrépides et les plus braves. »

M. P. « Les rois et les princes, de générations « en générations, sont pris dans la classe des *Kchât-* « *triyâs*, et, dans le cours des siècles, des races « royales ayant été anéanties, il s'est élevé des fa- « milles différentes au pouvoir souverain, lesquelles, « quoique honorées et dignes de l'être, ont suscité « des guerres dans le royaume. »

1° M. Pauthier a passé le mot 簒 *tsouan* « usurper le trône. »

2° Il a rendu le verbe 弑 *chi*, « tuer un supérieur, un roi, » dont le nominatif est les Kchâttriyâs, par (*des familles royales*) *ayant été anéanties*.

3° Il traduit l'adverbe 時 *chi*, « quand, lorsque, » par *dans le cours des siècles*.

4° Il a confondu le verbe 起 *khi*, « s'élevèrent, » dont le nominatif est 刹帝利 *Tsa-ti-li*, « les Kchâttriyâs, » avec les

deux premiers mots de la phrase suivante, 異姓 *i-sing*, « fa-« milles différentes, » et, contrairement à la règle qui veut que le nominatif précède toujours le verbe, il a supposé que ce verbe avait pour nominatif les mots suivants 異姓 *i-sing*, « familles diffé-« rentes, » et il a traduit : *il s'est* ÉLEVÉ *des familles différentes !*

5° Ensuite il a rapporte aux *familles différentes* les mots 稱尊 *tching-tsun*, « on les appelle honorables, » qui se rapportent aux Kchâttriyâs ; « lesquelles, dit-il, quoique honorées et dignes de l'être. »

6° Il rend les mots 國之戰士 *houe-tchi-tchen-sse*, « les soldats du royaume, » qui commencent une autre phrase, par : (les familles différentes) *ont suscité des guerres dans le royaume !*

7° Il a omis les quatre mots 驍雄畢選 *kiao-hiong-pi-siouen*, « ils sont tous choisis parmi les plus intrépides et les plus « braves. »

54.

子父傳業。遂窮兵術。

« Les pères transmettent cette profession à leurs « fils, qui bientôt deviennent profondément versés « dans l'art militaire. »

M. P. « Les *grades militaires* se transmettent « de père en fils, *lorsque* ces derniers sont suffi-« samment instruits et consommés dans l'art de la « guerre. »

1° Il a rendu le mot 業 *nie*, « profession, » par *grades militaires*.

2° Le sens inexact de *lorsque*, qu'il a attaché au mot 遂 *souï*, « aussitôt, bientôt après, » l'a empêché de saisir la pensée de l'auteur.

55.

居。則宮廬周衛。

«En temps de paix, ils occupent les postes qui «entourent le palais, et font des rondes pour le «garder.»

M. P. «Dans les temps de paix, lorsque les «troupes *sont à demeure*, elles vont tenir garnison «dans *les forts*, *les casernes*, et autres lieux destinés «à cet usage.»

M. P. n'a pas compris le sens de 宮廬 *kong-liu*, «corps «de garde du palais» (cf. *Tchao-ming-wen-siouen*, *Si-tou-fou*, fol. 22), ni celui de 周衛 *tcheou-weï*, «garder tout autour.» Le texte ne parle ni de *garnison*, ni de *forts*, ni de *casernes*.

56.

征。則奮旅前鋒。

«Quand ils vont au combat, les troupes légères «forment l'avant-garde.»

M. P. «Quand elles vont à la guerre, elles *mar-«chent en corps*, *précédées par* une avant-garde.»

1° Il na pas vu que les mots 奮旅 *fen-liu* désignent ici un corps particulier (les troupes légères); il a rendu par un verbe le mot 奮 *fen* (qui remplit ici le rôle d'un adjectif), et, au lieu de *troupes légères*, il a écrit: *elles marchent en corps*.

2° En rendant l'expression 前鋒 *thsien-fong*, «forment

« l'avant-garde, » par *précédés par une avant-garde*, il l'a construite au cas instrumental, ce qui est inadmissible, parce que les mots qui se trouvent à ce cas, par leur position, se mettent constamment devant un verbe, dont ils sont alors le complément indirect.

57.

象則被以堅甲。牙施利距。

« Les éléphants sont couverts de cuirasses épaisses, « et leurs défenses sont munies d'éperons tranchants. »

M. P. a fait ici une faute des plus étranges : il s'est imaginé que les sons 牙施利距 *ya-chi-li-kiu* (mot à mot : aux dents — mettre — de tranchants — éperons) étaient la transcription du mot sanscrit याष्टीक *yâcht'îka*, armé du yâcht'i » (ou de la forte massue), et il a traduit : « ceux qui combattent montés sur des élé- « phants sont les *ya-chi-li-kiu*, *protégés par des armes ou massues* « *solides*. »

On voit qu'indépendamment de l'erreur que je viens de signaler, il prend *les cuirasses* (des éléphants) pour les *armes* ou *massues* de ces guerriers de nouvelle espèce, dont le texte ne dit pas un mot. C'est à eux qu'il fait rapporter le verbe passif 被 *pi* : *ils* (les éléphants) *sont couverts*, et il le rend par (les guerriers) *sont protégés* !

58.

一將安乘。受其節度。

« Un général assis sur un char, est chargé de les « commander (c'est-à-dire de les diriger). »

M. P. traduit : « *Les uns, se plaçant en repos* ou « immobiles sur un char de guerre, *se tiennent à une* « *certaine distance*. »

1° Il rend les mots 一將 *i-tsiang*, « un général, » par *les uns se plaçant*, et il fait l'adverbe « *en repos* » du verbe 安 *ngan*, « s'asseoir. » Peut-être aussi qu'il a cru trouver le sens de *se placer en repos* dans les mots 將安 *tsiang-ngan*, « le général est assis » (littéralement : « se repose sur »).

2° Il rend les mots 受 *cheou*, « recevoir, » par *se tenir*, et 節度 *tsie-tou*, « le commandement, » par *une certaine distance*.

59.

列卒周衛。扶輪挾轂。

« Des soldats sont rangés (près de lui), et le pro-« tégent de tous côtés. Ils poussent les roues et main-« tiennent le moyeu. »

M. P. « Les troupes rangées *en ordre de bataille* « *s'étendent au loin dans les positions qui leur sont assi-« gnées, en s'appuyant sur les chars dont la masse est* « *cachée autant que possible à l'ennemi.* »

1° Il ne s'agit pas ici de soldats rangés *en ordre de bataille*. M. P. rend le mot 周 *tcheou*, « autour, » par *au loin*, et le mot 衛 *weï*, « protéger, » par *s'étendre dans les positions assignées!*

2° Il rend les mots 扶輪 *fou-lun* (littéralement : « soutenir, aider les roues », c'est-à-dire les pousser en les tenant) par *s'appuyer sur les chars!*

3° Il m'est impossible de découvrir, dans les mots 挾轂 *hie-ko*, « maintenir le moyeu, » l'origine de sa paraphrase, « dont la « masse est cachée, autant que possible, à l'ennemi. »

60.

馬軍散禦。逐北奔命。步軍輕捍。敢勇充選。負大楯。。

« Des cavaliers épars écartent de lui (l'ennemi). « S'il est vaincu et s'échappe pour sauver sa vie, des « fantassins agiles le défendent; les plus braves ob- « tiennent seuls cet emploi. Ils portent un grand bou- « clier, etc. »

M. P. « La cavalerie se développe à l'opposé « pour forcer l'ennemi à battre en retraite, et pour « porter les ordres avec la plus grande célérité. « L'infanterie, manœuvrant avec agilité, remplit ses « devoirs avec audace et énergie; un grand et large « bouclier protège *les plus timorés.* »

Les mots 輕 捍 *kin-kan* signifient littéralement *agiliter defendant.*

1° M. P. a confondu ensemble les deux premiers membres de ce passage, dont le sens lui est échappé. Il rend les mots 散 禦 *san-iu* (*equites*) *sparsi repellant* (*hostes*), par *se développe* (散 *san*) *à l'opposé* (禦 *iu!*). Ainsi il fait un adverbe du verbe actif 禦 *iu* (*repellere*), et encore il construit cet adverbe à contre-sens; car on sait que l'adverbe doit toujours se placer avant le verbe dont il dépend (Rémusat, *Grammaire chinoise,* § 177).

2° Il a traduit les mots 逐 北 *tcho-pe,* « être vaincu, » et 奔 命 *pen-ming,* « fuir pour sauver sa vie, » par *forcer* l'ennemi à battre *en retraite.*

3° Il a traduit 捍 *kan*, « défendre quelqu'un, » par *porter les ordres*.

4° Il a rendu adverbialement (*avec audace et énergie*) les mots 敢勇 *kan-yong*, qui signifient *les plus audacieux* et *les plus braves*.

5° Il a rendu 充選 *tchong-siouen*, « remplir un choix, » c'est-à-dire obtenir un emploi, par *remplir ses devoirs*.

6° Il paraît avoir tiré du mot 負 *fou*, « ils portent, » le sens de *protége!* Ainsi, tout en faussant le sens, il fait un nominatif du régime du verbe 負 *fou*, qui serait à l'accusatif en latin (gerunt, *fou*, magnum, *ta*, clypeum, *lou*), et il oublie qu'en chinois le verbe ne peut jamais précéder le nominatif dont il dépend. Il n'y a aucun inconvénient à dire, en latin, *protegit clypeus*, parce que la terminaison *us* indique suffisamment que le mot *bouclier* est au nominatif; mais, si un verbe actif chinois était placé avant son nominatif, dont aucune terminaison n'indique le cas, on serait exposé à prendre ce nominatif pour le régime direct du verbe.

Je ne puis découvrir où M. P. a vu le sens de « *les plus timorés*. »

61.

或持刀劍前奔行陳。

« D'autres, armés d'un sabre ou d'une épée, s'é-« lancent à l'avant-garde ou marchent en rangs. »

M. P. traduit : « Quelques-uns tiennent aussi un « glaive ou un sabre à deux tranchants *qu'ils étendent* « *devant eux*, en marchant en ordre de bataille. »

Le texte chinois parle de deux actions différentes, savoir : *s'élancer* à l'avant-garde et *marcher* en corps avec le gros de l'armée. M. P. n'en a vu qu'une, et s'est imaginé que les mots 前奔 *thsien-fen*, « s'élancer en avant de l'armée, » signifiaient *étendre en avant un sabre*.

62.

凡諸戎器。莫不鋒銳。所謂
矛盾弓矢。刀劍鉞斧。戈殳
長矟輪索之屬。皆世習矣。

« En général, leurs armes (de guerre) ont une « pointe ou un tranchant aigus. Les armes appelées « hallebardes, boucliers, arcs, flèches, sabres, épées, « haches, lances de différentes sortes (telles que le « *ko*, le *chou*, le long *so*), *les frondes*, leur sont « familières depuis des siècles. »

M. P. « Chaque arme offensive est *aiguisée en* « *pointe;* c'est ce qu'on appelle généralement lance, « hallebarde. Le bouclier, l'arc, les flèches, les glaives, « les sabres à deux tranchants, les haches d'armes « de toute espèce, les lances, les bâtons, les longues « hallebardes, *les chars et tout ce qui en dépend*, sont « *dans les usages du siècle.* »

1° Il rend les mots 鋒銳 *fong-joui*, « pointu et tranchant » (le second s'applique aux sabres et aux haches), par *aiguisé en pointe*.

2° Il met un point après 矛 *meou*, « lance » (所謂矛 (*so-weï-meou*) et rapporte les mots 所謂 *so-weï*, « ce qu'on « appelle, » aux huit mots qui les précèdent, tandis qu'ils se rapportent aux seize mots suivants.

3° L'expression 輪索 *lun-so* signifie littéralement *cordes qu'on fait tourner comme une roue* (*rotabiles funes*), c'est-à-dire les frondes. M. P. rend la première syllabe, 輪 *lun*, qui a le sens de

l'adjectif verbal *rotabilis*, par le substantif *chars*, et la seconde, 索 *so* (*funis*), par *tout ce qui en dépend*!

4° Il ne s'est pas aperçu que les trois mots 皆世習 *kiaï-chi-si* signifiaient littéralement : « (à) toutes ces choses, de gé« nération en génération, ils sont accoutumés. »

Il a rendu l'adverbe 世 *chi*, « de génération en génération, » par le génitif *du siècle*, et le verbe 習 *si*, « être accoutumé, » par le substantif *usages*.

63.

夫其俗也。

« Passons à leurs mœurs. »

M. P. termine son article du cahier de décembre 1839 par cette phrase : « Voilà les coutumes des Indiens relatives à l'art de la « guerre. »

Les quatre mots que je viens de traduire plus haut n'appartiennent pas, ainsi que l'indique leur sens, au morceau précédent, qui traite de l'art militaire : ils servent de transition à la suite du récit inséré dans le cahier de mars 1840, page 161.

64.

性雖狷急。志甚貞質。

« Quoiqu'ils soient naturellement légers et em« portés, leurs intentions sont très-droites et très« sincères. »

M. Pauthier : « Quoique le naturel des Indiens « soit *ennemi de l'action, qu'ils soient timorés*, leur vo« lonté est cependant fortement attachée aux prin« cipes de sincérité et de droiture. »

Il est difficile de concevoir comment il a pu rendre le mot 狷 *kiouen*, « léger, » par *ennemi de l'action*, et le mot 急 *ki*, « prompt, « emporté, » par *timoré*.

65.

于財無苟得。于義有餘讓。

« Ils n'acquièrent point des richesses par des voies « illicites ; dans les choses justes, ils font toutes sortes « de concessions. »

Littéralement : « Quoad divitias, contra fas non « acquirunt (illas) ; quoad justitiam, effuse cedunt. »

M. P. a divisé ce passage en trois parties : « Ils ne « se livrent pas à la poursuite des richesses par des « moyens illicites ; — *quand ils en acquièrent, c'est « par des moyens conformes à la justice ; — ils ont de la « déférence et de la soumission plus qu'il ne leur convien- « drait d'en avoir.* »

1° M. P. emploie huit mots pour rendre les deux syllabes 于義 *iu-i*, « quant à la justice, » dont il n'a saisi ni le rôle ni le sens. Dans les deux membres de phrase du texte, la préposition 于 *iu*, « quant à, » n'a pas d'autre objet que d'appeler l'attention du lecteur sur les mots 財 *thsaï*, « richesses, » et 義 *i*, « jus- « tice. »

2° Il rapporte le mot 義 *i*, « justice, » au premier membre de phrase, où se trouve le mot 得 *te*, « acquérir, » tandis qu'il appartient au suivant, où se trouve le mot 讓 *jang*, « céder. »

3° Voici, je crois, la cause des erreurs que M. P. a commises dans ce passage. Il paraît qu'il a mis un point après l'adverbe 苟

keou, «illicitement» (于財無苟。*iu-thsaï-wou-keou*), et qu'il a commencé le second membre de phrase par le mot 得 *te*, «acquérir,» qui termine le précédent, et il a lu 得于義。*te-iu-i*. C'est ce qui résulte de sa traduction : «Quand ils en «acquièrent (得 *te*), c'est par (于 *iu*) des moyens conformes «à la justice (義 *i*).» Pour traduire ainsi, il a supposé que les mots 于義 *i-iu* (quant à la justice) signifiaient *par la justice*, *par le moyen de la justice*. La construction de la phrase s'oppose absolument à ce sens, et d'ailleurs jamais le mot 于 *iu* n'a remplacé le mot 以 *i* pour indiquer le moyen par lequel on fait quelque chose.

4° Enfin, après avoir mis un point après 義 *i*, «justice,» il a traduit 有餘讓 *yeou-yu-jang* par «ils ont de la soumis«sion, de la déférence plus qu'il ne leur convient d'en avoir.» Il ne s'agit ici ni de *soumission*, ni de *déférence*, mais de *concessions* qu'on fait à une personne qui réclame une chose juste.

66.

懼冥運之罪。輕生事之業。詭譎不行。盟誓爲信。

«Ils craignent les châtiments de la vie future, «et s'abstiennent des actes qui peuvent leur attirer «des malheurs; ils n'emploient ni la ruse, ni la fraude, «et confirment leur parole par des serments so«lennels.»

M. Pauthier n'a rien compris à tout ce passage; il traduit : «Ils craignent les châtiments d'une *trans«migration enveloppée* de ténèbres; ils font assez peu «de cas des *occupations mondaines de la vie*, qu'ils re-

« gardent *comme de fausses et insidieuses déceptions. Ils*
« *ne font point* de déclarations publiques en prenant les
« dieux à témoin, et cependant ils gardent religieu-
« sement leur foi promise. »

1° Les mots 冥 運 signifient *destin* de la vie future; il les rend par *transmigration enveloppée de ténèbres.*

2° Les mots 生 事 之 業 *sing-sse-tchi-nie* signifient les actes (業 *nie*) produisant (生 *sing*) des embarras ou des malheurs (事 *sse*). 之 *tchi* est une particule relative. M. P. rend ces quatre mots par *occupations* MONDAINES *de la* VIE. On voit qu'il a traduit 生 *sing*, « produisant, » par le génitif *de la vie*, et qu'il n'a tenu aucun compte du mot 事 *sse*, « embarras, malheurs, » régime direct du verbe 生 *sing*, « produire. »

3° Il a regardé comme une apposition les mots 詭 譎 *koueï-kiu*, « la ruse et la fraude, » nominatif du membre de phrase suivant, et les a mis dans la dépendance du verbe 輕 *king*, littéralement : « mépriser. »

4° Il met un point après les mots 詭 譎 *koueï-kiu*, « ruse et « fraude, » et empiète sur le membre de phrase suivant, qu'il commence par 不 行 *pou-hing*, derniers mots de la phrase se rapportant à *koueï-kiu* : « la ruse et la fraude (詭 譎 *koueï-kiu*) ne « sont pas pratiquées par eux (不 行。 *pou-hing*). » Alors il rend les mots 不 行 *pou-hing* par « ils ne font pas, » et leur donne pour régime direct les mots 盟 誓 *ming-chi*, « serments so- « lennels, » qui commencent le membre de phrase suivant, et qui, par leur position, sont au cas instrumental : « par des serments so- « lennels (盟 誓 *ming-chi*), ils confirment leur foi ou leur « parole (爲 信 *weï-sin*). »

5° Il a supposé que les mots 爲 信 *weï-sin*, « faire, établir, »

c'est-à-dire, confirmer sa parole donnée, signifiaient *être* (爲 *wei*) *fidèles* (信 *sin*). Il traduit : «Ils gardent religieusement la foi «promise.»

6° En déplaçant les mots 不行 *pou-hing*, «ils ne prati-«quent point (la ruse et la fraude), M. P. a avancé un fait qui est contraire au texte, savoir, *que les Indiens* NE FONT POINT *de serments!*

67.

政教尙質。

«Les instructions administratives se distinguent «par un caractère de sincérité.»

Littéralement : «(Dans) les instructions adminis-«tratives, ils estiment la sincérité.»

M. Pauthier : «Leurs *principes politiques* et *d'éduca-«tion* sont fixés et déterminés *dès une haute antiquité*.»

Il y a ici plusieurs fautes graves.

1° Les mots 政教 *tching-kiao* forment un mot composé qui veut dire exactement : «les instructions de l'administration, les «instructions administratives.» Le mot 政 *tching* se trouve ainsi au génitif. M. P. en a fait un nominatif, «les principes politiques.»

2° Il a donné le sens de *éducation* au mot 教 *kiao*, «instructions, «ordres,» qui est construit avec le génitif 政 *tching*, «de l'admi-«nistration,» et se trouve au cas locatif, (*dans* les instructions de l'administration, c'est-à-dire, *dans* les règlements administratifs).

3° Le mot 尙 *chang* signifie ici *estimer* (Morrison : *to esteem, to value*). M. Pauthier en a fait l'adverbe *en haut, dès l'antiquité*.

4° Il a rendu 質 *tchi*, «sincérité,» régime direct de 尙 *chang*, «estimer,» par les verbes passifs *être fixé*, *être déterminé*.

68.

風俗猶和

« Leurs mœurs respirent la douceur et la con-
« corde. »

M. Pauthier : « Leurs usages et coutumes sont « COMME la concorde et l'harmonie elles-mêmes. »

Les mots 猶和 *yeou-ho* forment un verbe composé qui veut dire « être doux et sociable. » M. P. a fait l'adverbe *comme* du mot 猶 *yeou*, et a rendu par deux substantifs, « la concorde et l'harmonie, » le mot 和 *ho*, seconde partie du verbe 猶和 *yeou-ho*.

69.

凶悖群小。時虧國憲。謀危君上。事迹彰明。則常幽囹圄。無所刑戮。任其生死。不齒人倫。

« Quant aux hommes féroces ou rebelles qui *violent « constamment* les lois du royaume et ourdissent des « complots contre la vie du roi, lorsque leur conduite « a été mise au grand jour, on les enferme *à perpé- « tuité* dans une prison obscure, mais on ne leur fait « subir ni châtiments, ni mort violente. On les laisse « vivre ou mourir, et on ne les compte plus au nombre « des hommes. »

M. Pauthier traduit : « Les actions perverses com-« mises dans le but de nuire à la société, par un « nombre quelconque de personnes, *sont jugées par « les magistrats du royaume aux époques où la lune est « dans son plein, etc.* »

Il n'y a pas un mot de traduit exactement dans tout ceci, mais la phrase soulignée renferme des fautes extrêmement graves.

1° Le mot 凶 *kiong*, « cruel, » est rendu par « actions perverses ; »

2° 悖 *peï*, « rebelles, » par « commises dans le but de nuire ; »

3° 群小 *kiun-siao* (expression empruntée au *Chi-king*), qui veut dire « la multitude des méchants, » est rendu par « la société. »

4° Les mots 時 *chi*, « en tout temps, » et 虧 *koueï*, « trans-« gressent, » sont traduits par « aux époques (時 *chi*) où LA LUNE EST DANS SON PLEIN (虧 *kouaï*) ! »

Tâchons de trouver l'origine de cette faute étrange.

Le verbe 虧 *kouaï*, qui est ici actif, « violer, transgresser, » et a pour régime « les lois du royaume (國憲 *koue-hien*), » veut dire, au neutre, « manquer, diminuer, être dans son décours, » en parlant de la lune; mais alors il est toujours précédé du mot 月 *youeï*, la lune.

M. P. trompé par un souvenir vague de ce dernier sens de 虧 *kouaï*, « *decrescere*, » lui a donné un sens opposé à celui de *decrescere* (sens qui exige toujours la présence de 月 *youeï*, la lune), et il a traduit : « la lune est DANS SON PLEIN (!) » au lieu de « violent, trans-« gressent (les lois). »

5° Ne sachant que faire des mots 國憲 *koue-hien*, « *regni « leges*, » qui sont le régime du mot 虧 *koueï*, « ils transgressent, » il a traduit : « (les actions perverses) sont jugées par les magistrats « (憲 *hien* !) du royaume (國 *koue*). »

Continuons.

M. P. « Si des complots sont tramés contre le « prince, *on en recherche avec soin les traces* (lisez : « quand leur conduite a été mise au grand jour, « c'est-à-dire quand leur crime est avéré); alors « les conspirateurs sont *communément* enfermés (li- « sez : sont renfermés à perpétuité) dansune prison « sûre (lisez obscure), SANS SUPPORTER (!) la peine de « mort. »

6° Les quatre mots 無所刑戮 *wou-so-hing-lou* forment un sens complet (on ne leur fait subir ni châtiments ni mort violente). M. P. prend le mot 任 *jin*, qui commence le membre suivant (on *les laisse*), et, contrairement à la règle de position, lui fait régir les mots précédents *hing-lou* : il rend ces trois mots par « supporter (*jin*) la peine de mort (*hing-lou*) ! »

7° Il s'est trompé en rendant les mots 刑戮 par *peine de mort*, au lieu de « châtiments corporels (刑 *hing*) ou *peine de « mort* (戮 *lou*). »

La syntaxe chinoise s'oppose à ce que l'on mette au second rang le mot qui est au génitif : pour traduire ainsi, il faudrait qu'il y eût 戮刑 *lou-hing*, ou plutôt 死刑 *sse-hing* (de mort la peine). De plus, en traduisant 任 *jin*, « permettre, laisser, » par *supporter*, il l'a rapporté aux coupables qu'on punit, tandis qu'il se rapporte aux magistrats qui punissent.

M. P. « Ils y passent leur vie; mais la mort *ne « leur arrive pas dans un âge avancé*. »

Il n'y a pas un mot de cela dans le texte : 任其生死。不齒人倫 *Jin-khi-sing-sse*. *pou-tchi-jin-lun*. Ces mots si-

gnifient littéralement : « On les y laisse vivre ou mourir, et ils ne sont « plus comptés parmi les hommes. »

Pour arriver à ce sens étrange, M. P. paraît avoir lu ainsi le texte : 無所刑戮任。其生。死不齒。人倫犯 *wou-so-hing-lou-jin, khi-sing, sse-pou-tchi, jin-lun-fan*, mais la syntaxe chinoise s'oppose absolument à ce qu'on ponctue ainsi pour en tirer ce mot à mot : « Ils ne supportent pas la peine de mort « – ils vivent – ils ne meurent pas dans un âge avancé – les hommes « violent les lois ! » De cette manière il a confondu le premier mot *jin* du second membre de phrase avec les deux derniers *king-lou* du précédent ; le dernier mot *sse* du second avec les deux premiers *pou-tchi* du troisième ; les deux derniers mots *jin-lun* du troisième avec le premier *fan* du quatrième ! J'ajouterai quelques observations.

8° Le mot 齒 *tchi* (*vulgo* âge) a ici, d'après sa position, le sens de « être rangé, être classé ; » il le rend par *âge avancé*.

9° M. P. a rejeté dans la phrase suivante les mots 人倫 *jin-lun*, « dans la classe des hommes, » qui sont le complément indirect du verbe 齒 *tchi*, « être rangé, » et les rend par *ceux qui — les lois*. (Voyez § 70, n° 1.)

10° Il a construit le génitif 人 *jin*, « des hommes, » au nominatif.

11° Il a fait gouverner le mot 倫 *lun*, « dans la classe, » qui est au locatif, et dépend de 齒 *tchi*, « être rangé, » par le mot 犯 *fan*, « violer, » de la phrase suivante, et le prend pour *les lois*. (Voy. § 70, n° 1.)

70.

犯傷禮義。悖逆忠孝。

« Ceux qui violent les rites et la justice, et qui « manquent à la droiture ou à la piété filiale... »

M. Pauthier : « Ceux *qui violent les lois*, qui trans-

« gressent les *rites* de *la justice*, dont la *perversité* les « fait agir contrairement à la droiture et à la piété « filiale. »

1° M. P. a divisé l'expression composée 犯 傷 *fan-chang*, « violer et blesser. » Il a rattaché le mot 犯 *fan*, « violer, » au substantif 倫 *lun*, « classe, » qui appartient à la phrase précédente : « Ils ne sont plus rangés dans *la classe* des hommes. » Il a oublié que le régime d'un verbe actif doit toujours être placé après ce verbe, à moins qu'il ne soit précédé du mot 以 *i* (*vulgo* se servir), qui, en style antique, est souvent une marque d'accusatif, comme les mots 把 *pa* et 將 *tsiang*, en style moderne. (Voyez la dissertation latine qui termine mon *Mencius*.)

Ajoutons que le mot 倫 *lun* signifie ici *classe, ordre*, et non pas *les lois*.

2° Le verbe composé 犯 傷 *fan-chang*, « violer, blesser, » gouverne les mots 禮 義 *li-i*. M. P. n'a pris que le mot 傷 *chang*, afin de faire régir le mot 倫 *lun* par le mot 犯 *fan*, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

En traduisant *les rites de la justice*, M. P. a méconnu la règle invariable qui veut que le génitif soit placé au premier rang, et le nominatif ou l'accusatif dont il dépend, au second. Pour traduire comme lui, il faudrait qu'il y eût dans le texte 義 禮 *i-li*, et non 禮 義 *li-i*. Mais cette locution, *les rites de la justice* (義 禮 *i-li*), n'existe pas en chinois. Dans les livres classiques et dans tous les auteurs anciens, les mots 禮 義 *li-i* se traduisent toujours séparément, au même cas, et signifient *les rites* et *la justice*. Cf. *Meng-tseu*, 2e partie du texte chinois, pag. 10, lig. 3 : 言 非 禮 義 *yen-feï-li-i*, « en parlant, blesser *les rites* et *la justice* (et non *les rites de la justice !*). »

3° Les mots 悖 逆 *peï-ni* forment un verbe composé qui

signifie « se révolter contre, désobéir à, manquer à. » M. P. rend le premier mot 悖 *peï*, « *rebellare*, » par *perversité*, et le second 逆 *ni*, « *resistere*, » par le verbe causatif *faire agir contrairement*.

71.

或放荒裔。

« Ou bien on les exile dans le pays des barbares. »

M. Pauthier : « On les *envoie* dans des contrées « *désertes* et *malsaines*. »

Le mot 放 *fang* veut dire ici *exiler*, et non *envoyer*.

Les mots 荒裔 *hoang-i* signifient littéralement *deserta confinia*, comme si l'on disait « pays déserts qui touchent aux frontières « de la Chine. Les historiens se servent de cette expression pour désigner le pays des barbares 蠻夷猾夏 *Man*, *I*, *Hoa* et *Hia*, qui habitent au delà des quatre frontières, et qui (suivant l'Histoire des *Weï*, biogr. de *Kong-sun-tou*), n'ayant pas encore ressenti l'influence des instructions de l'empereur, se cachent dans leurs pays sauvages comme des troupes d'oiseaux (cf. *Peï-wen-yun-fou*, liv. 67 *Hia*, fol. 34). On ne voit pas où M. P. a pu trouver le sens de *contrées* MALSAINES.

72.

理獄占辭。不加荆朴。

« Lorsqu'on juge une cause criminelle, et que l'on « veut connaître la vérité, on ne frappe pas l'accusé « avec des verges ou un bâton. »

M. Pauthier : « La raison de cette coutume est que « la détention dans une prison n'ajouterait rien au « châtiment. »

1° Il a rendu le verbe actif 理 *li*, «juger,» par *la raison de cette coutume*, et le mot 獄 *yo*, «cause criminelle,» régime du verbe *juger*, par *la détention dans une prison*.

2° Il a passé les mots 占辭 *tchen-thse*, «obtenir l'aveu du «crime.

3° Il a rendu les mots : «ne pas infliger (不加 *pou-kia*) «la peine des verges ou du bâton (荊朴 *khing-pou*),» par «ne «rien ajouter (不加 *pou-kia*) au châtiment (荊朴 *khing-* «*pou*) !»

73.

隨問款對。據事平科。

« S'il répond sincèrement aux questions qu'on lui « adresse, on rend une sentence juste, basée sur les « faits. »

M. Pauthier : « Dans les interrogatoires qu'on fait « subir aux prévenus, et *pour trouver des preuves à leur* « *charge*, on emploie *une pièce de bois plate, unie et* « *creuse dans le milieu !* »

1° Il passe les mots 款對 *kouan-toui*, «répondre sincère- «ment.»

2° Il rend les mots 據事 *kiu-sse*, «en s'appuyant sur les «les faits, suivant les faits,» par «trouver des preuves à leur charge !»

Le reste de sa phrase est destiné à traduire les deux mots 平科 *p'ing-kho*, littéralement : «ajuster la sentence,» c'est-à-dire rendre une sentence juste.

M. P. a supposé que le verbe 平 *p'ing* (littéral. «ajuster») signifiait «plat et uni,» et que le mot 科 *kho*, «sentence, décision» (voyez le Dictionnaire de *Khang-hi*), était UN INSTRUMENT DE TORTURE sur lequel on plaçait les accusés !

74.

拒違所犯。恥過飾非。欲究情實。事須案者凡有四條。

« Mais si l'accusé s'obstine à nier son crime, s'il en « rougit et cherche à le pallier, (le juge,) pour dé- « couvrir la vérité des faits sur lesquels il doit pro- « noncer, emploie en général quatre moyens. »

M. Pauthier : « S'il y a *opposition* de la part des « prévenus, et que leur honte se manifeste *à un haut « degré*, ils se reconnaissent coupables, et ils ne dé- « sirent pas que l'on pousse plus loin les investiga- « tions sur leurs intentions et les circonstances qui « ont accompagné le crime, en pratiquant sur eux « les épreuves prescrites. »

1° Les quatre premiers mots signifient littéralement : « si en ré- « sistant ils contredisent (拒違 *kiu-wei*) *le crime qu'ils ont com- « mis* (所犯 *so-fan*), c'est-à-dire, *s'ils nient leur crime avec « obstination.* » M. P. s'est imaginé que ces mots signifiaient : « si les « prévenus s'opposent à ce qu'on les place sur LA PIÈCE DE BOIS PLATE « ET CREUSE AU MILIEU ! » J'ajouterai qu'il rend les mots 所犯 *so-fan*, « le crime qu'ils ont commis, » par *les prévenus*.

2° Dans le reste de la phrase, M. P. commet une faute des plus graves contre la syntaxe chinoise. Il y a dans le texte : 恥過 *tchi-kouo*, « s'ils rougissent (*tchi*) de leurs fautes (*kouo*). » M. P. a rendu adverbialement le substantif 過 *kouo*, « à un haut degré. » Il oublie qu'en chinois l'adverbe doit se placer avant le verbe qui l'accompagne. Pour traduire : « rougir extrêmement, » il faudrait qu'il

y eût en chinois 過恥 *kouo-tchi* (et non 恥過 *tchi-kouo*) ; mais cette idée se rend par 深恥 *tchin-tchi*, « profon-« dément-rougir. » Le mot 過 *kouo* étant placé après le verbe 恥 *tchi*, « rougir de, » doit se rendre substantivement par le mot *faute*.

3° Il rend le mot 飾 *chi*, « embellir, pallier, » dont le régime est 非 *feï*, « faute, délit, crime, » (s'ils pallient leur crime) par « ils se reconnaissent coupables ! »

4° Il fait la négation *ne pas* du substantif 非 *feï*, « faute, crime, » (qui est le régime du verbe 飾 *chi*, « pallier, ») et le construit avec le mot 欲 *yo*, « désirer, » qui commence le membre de phrase suivant. Il traduit alors « ils ne désirent pas, » rapportant aux prévenus le verbe *désirer*, qui se rapporte au juge, comme on va le voir plus bas.

J'ai dit plus haut que M. P. avait pris le substantif 非 *feï*, « faute, crime, » dans le membre de phrase précédent, pour en faire ici la négation *ne pas*. Voici le mot à mot des douze caractères suivants : « 欲 *yo*, (si le juge) désire, 究 *khieou*, scruter à fond, « 情實 *thsing-chi*, la réalité des faits, 事 *sse*, (dans les) af-« faires, 者 *tche*, qui, 須 *siu*, ont besoin, 案 *'an*, d'une « sentence (c'est-à-dire où il est nécessaire de prononcer une sen-« tence), 凡 *fan*, en général, 有 *yeou*, il y a, 四條 « *sse-thiao*, quatre articles (c'est-à-dire, quatre moyens indiqués dans « les articles du code pénal). »

5° M. P. a rapporté le verbe 欲 *yo*, « désirer, » aux prévenus, au lieu de le rapporter au juge.

6° Il a rendu les mots 情實 *thsing-chi*, « vérité, réalité des « faits, » par « les intentions (des prévenus). »

7° Il a fait régir par le verbe 究 *khieou*, « scruter à fond, » le substantif 事 *sse*, « affaire, » qui commence le membre de phrase suivant.

8° Il joint ce substantif au verbe 須 *siu*, « il faut, » et fait de ces deux caractères 事須 *sse-siu* un mot composé qu'il rend par *les circonstances!*

9° Il commence une phrase chinoise par les mots 案者 *'an-tche*, qui ne peuvent faire un sens. En effet, le mot 者 *tche*, « qui, » se rapporte au mot 事 *sse*, « affaire, » et le mot 案 *'an*, « sentence, » est le complément direct du verbe 須 *siu*, « avoir « besoin. » (Voyez sa note 2, pag. 163.)

75.

罪人與石盛以連囊。沉之深流。校其眞僞。

« On lie ensemble deux sacs : dans l'un on met « l'accusé et dans l'autre une grosse pierre; ensuite « on les plonge dans un courant profond, afin d'exa- « miner (c'est-à-dire de reconnaître) l'exactitude ou « la fausseté (de sa déclaration). »

Littéralement : « L'accusé et une pierre sont mis, « renfermés dans des sacs liés, etc. »

M. Pauthier : « L'homme accusé d'un crime doit, « *avec une pierre destinée à cet usage, aller immédiate-* « *ment* se plonger dans le fond d'une eau courante, « et y rester jusqu'à ce que la vérité ou la fausseté « *de l'accusation* soit reconnue. »

1° Il suppose que *l'accusé prend une pierre sous son bras et va se plonger ainsi dans l'eau*, et rend les mots 與石盛以 *iu-chi-ching-i*, « avec une pierre, il est mis dans, » par « il doit, avec « une pierre *destinée à cet usage* (!), aller, etc. »

2° Il rend le participe passif 連 *lien*, « liés, attachés ensemble, » par l'adverbe *immédiatement*, sens que ce mot n'a qu'en style moderne, et encore faut-il qu'il commence une phrase.

3° Il passe le mot 囊 *nang*, « sac, sacs, » qu'il n'a pas compris.

4° Il rend les mots 深之 *tchin-tchi*, « on les plonge, c'est-à-« dire on plonge l'homme et la pierre, » par « il doit aller se plonger. »

5° Il ajoute que l'accusé *doit rester dans l'eau*.

6° Il rapporte les mots le *vrai* ou le *faux*, à l'*accusation*, tandis qu'ils se rapportent à la *déclaration* de l'accusé. (Voyez plus haut, § 74 : si l'accusé s'obstine à nier son crime, ou cherche à le pallier).

76.

人浮石沉。則無隱

« Si l'homme surnage et que la pierre s'enfonce « dans l'eau, alors on reconnaît qu'il a dit la vérité « (littéral. qu'il n'a rien caché). » C'est-à-dire qu'il était fondé à nier le crime qu'on lui imputait, et que, par conséquent, il est innocent.

Le mot 隱 *in* veut dire ici « cacher, céler une chose. » M. P. ayant trouvé parmi les différentes significations du mot 隱 *in*, celle de « fixé, établi (fixed, settled. Morris. *Dict. chin.* part. II, n°. 12311), il a traduit : « alors la culpabilité n'est pas *démontrée*. »

77.

火乃燒鐵。罪人踞上。

« Pour l'épreuve du feu, on chauffe fortement un « morceau de fer; le prévenu s'assied dessus. »

M. Pauthier : « Quant à l'épreuve du feu, elle se

« fait avec une barre *d'acier rougie* au feu. L'homme « accusé d'un crime doit *marcher dessus à plusieurs* « *reprises.* »

1° L'auteur ne parle pas de *barre d'acier.*

2° M. P. a rendu le mot 踞 *kiu*, *s'asseoir*, par « marcher dessus. »

3° Il a commis une faute grave contre la syntaxe, en construisant avec le verbe 踞 *kiu*, « s'asseoir » l'adverbe 復 *feou*, qui commence le membre de phrase suivant, et qu'il traduit inexactement par « à « plusieurs reprises. » En chinois, l'adverbe se place toujours avant le verbe auquel il se rapporte. (Conf. *Meng-tseu*, liv. I, cap. 1, § 15 : « fir- « mo-animo (*ngan*) accipere præcepta tua.) Cf. Rémusat, *Gram.* § 177. Il résulte de cette règle invariable, que le mot 復 *feou* eût été placé avant le verbe *kiu*, s'il eût dû être construit avec lui.

78.

復使足蹈

« En outre, on l'oblige à y appliquer ses pieds. »

Si c'est ce membre de phrase que M. P. a rendu par « marcher « dessus à plusieurs reprises, » nous lui reprocherons :

1° D'avoir passé les mots 踞上 *kiu-chang*, « s'asseoir dessus. »

2° D'avoir traduit le mot 復 *fo* ou *feou*, « encore, de nouveau, (c'est-à-dire en recommençant une autre épreuve), » par « à plusieurs reprises. »

3° De s'être trompé sur la place que l'adverbe doit occuper en chinois. (Voyez plus haut, § 77, n° 3.) S'il se fût rapporté ici au verbe 蹈 *tao*, « pedibus-calcare, » l'auteur l'eût placé avant 蹈 *tao* ; mais 復蹈 *fo* ou *feou-tao* eût signifié « iterum pedibus calcare, y appliquer *une seconde fois* les pieds. »

79.

懦弱之人。不堪炎熾。
捧未開花。散之向焰。

« Les hommes faibles et pusillanimes ne peuvent « endurer la chaleur brûlante (du fer). Ils prennent « dans leurs mains des fleurs qui ne sont pas encore « écloses, et les sèment *devant un feu ardent.* »

M. Pauthier : « L'accusé *ayant été jugé* trop faible « pour, etc.... les disperse *sur l'acier ardent;* s'il est « innocent, alors les fleurs s'épanouissent. »

Les mots 向焰 *hiang-yen*, signifient « devant la flamme. » et non « sur l'acier ardent. » Du reste, il serait difficile d'imaginer comment des fleurs peuvent s'épanouir sur *une barre d'acier ardent ;* elles seraient brûlées à l'instant même.

80.

稱。則人石平衡。輕重取驗。

« Pour l'épreuve de *la balance*, on pèse l'homme « avec une pierre, et l'on prononce suivant qu'il est « plus léger ou plus lourd (littéralement : de la lé- « gèreté ou de la pesanteur, on tire la preuve). »

M. Pauthier : « Dans l'épreuve par *la pesée*, le pré- « venu est mis en équilibre dans une balance avec « une pierre, pour *savoir, par cette expérience*, lequel « de l'accusé ou de la pierre est le plus pesant ou « le plus léger. »

1° Les mots 取驗 *thsiu-nien*, que M. Pauthier traduit : « savoir par une expérience, » signifient : « tirer une preuve judiciaire. »

En traduisant ainsi, M. P. commet une faute grave contre la syntaxe chinoise; il oublie la règle de position qui veut que le mot qui est au cas instrumental (cas qui indique l'instrument, le moyen par lequel on fait quelque chose), se place constamment avant le verbe, comme lorsqu'on dit en latin *experientia scire* (savoir par expérience), *ense ferire* (frapper avec une épée). Si par impossible le mot 取 *thsiu*, signifiait ici *savoir*, et le mot 驗 *nien*, *expérience*, l'auteur chinois aurait écrit nécessairement 驗取 *nien-thsiu*, et non 取驗 *thsiu-nien*. Voici un exemple où le verbe 取 *prendre*, est construit avec un substantif placé par sa position, au cas instrumental; suivant l'usage constant, ce substantif précède le verbe : 羅取 *lo thsiu*, « prendre les oiseaux avec un filet (retibus capere *aves*). » Si 羅 *lo*, *filet*, était placé après 取 *thsiu*, ces deux mots signifieraient nécessairement « prendre un filet (conf. *Peï-wen-yun-fou*, liv. XXXVII, part. 2, fol. 101 r.), » et non « prendre avec un filet. » De même, dans le cas qui nous occupe, 取驗 *thsiu-nien*, signifie « prendre, tirer la preuve judiciaire, » littéralement « le témoignage, » et non « savoir *par expérience*. »

2° « On pèse l'homme avec une pierre *pour savoir*, d'après sa légèreté ou sa pesanteur relatives, *s'il est innocent ou coupable* (c'est ce qu'indiquent les mots 取驗 *thsiu-nien*, tirer la preuve), » et non « pour s'assurer s'il est plus léger ou plus pesant que la pierre. »

81.

毒。則以一羖羊。剖其右髀。

隨被訟人所食之分。雜諸

毒藥。置剖髀中。實。則毒發而死。虛。則毒歇而穌。

« Pour l'épreuve par le poison, on prend un « bélier; on lui ouvre la cuisse droite, et l'on y in- « sère une portion des aliments du prévenu, après « l'avoir mêlée de poison. Si l'accusation est vraie, « le poison agit et (l'animal) meurt; si elle est fausse, « le poison reste sans effet, et l'animal se rétablit « (littéralement : ressuscite). »

M. Pauthier n'a rien compris à ce passage : « Dans « *l'épreuve par le poison, on se sert d'un mouton à laine* « *blanche et noire que l'on divise par le milieu; la cuisse* « *droite est donnée à l'accusé* qui doit *manger immédia-* « *tement cette portion*, dans laquelle on a fait entrer « toute sorte de poisons. Si l'accusé est réellement « coupable, alors le poison se manifeste et *il meurt;* « s'il est innocent, alors le poison n'agit pas et *il se* « *dissipe*. »

1° 羖羊 *Kou-yang* veut dire « un bélier. »

2° Les mots 剖其右髀 *peou-khi-yeou-pi*, signifient « fendre sa cuisse droite, » et non « diviser l'animal par le milieu. »

3° La phrase suivante parle « d'une portion des aliments que mange « le prévenu; » le texte ne dit pas « qu'il doit manger immédiatement « la cuisse droite ! »

4° M. P. a omis les quatre mots : 置剖髀中 *tchi-peou-pi-tchong*, « on place, on introduit cela au milieu de la cuisse qu'on a fendue. »

5° Les mots 死 *ssé* « il meurt, » et 穌 *sou* « il ressuscite, il « guérit, » s'appliquent à l'animal et non au prévenu.

6° Le mot 穌 *sou* «revenir à la vie,» n'a jamais signifié «se «dissiper» (en parlant du poison.)

82.

舉四條之例。防百非之路。

«On emploie la loi des quatre épreuves pour «fermer la voie de tous les crimes.»

M. Pauthier : «Les *règles* de ces quatre sortes «d'épreuves judiciaires *défendent tout autre moyen* «*que ceux qui sont prescrits.*»

Les mots «fermer la voie de tous les crimes» (littéralement : «des «cent crimes») signifient «empêcher qu'on ne commette toute sorte «de crimes.»

M. P. a compris qu'on ne devait pas employer d'autres moyens (c'est-à-dire d'autres épreuves judiciaires que les quatre qui ont été décrites plus haut, pour connaître la culpabilité ou l'innocence des accusés. J'ajouterai, 1° que le mot 路 *lou* (*via*) ne signifie jamais *moyen*. Il a constamment le sens de *voie* au propre et au figuré.

2° Le mot 防 *fang*. «mettre obstacle,» s'applique ici à l'action d'arrêter, de réprimer les crimes. M. P. croit qu'il signifie «défendre «(d'employer) toute autre épreuve judiciaire.»

83.

致敬之式。

Ces quatre mots signifient «manières de témoigner le respect.» Dans cette locution le mot 致 *tchi* (*vulgo* parvenir), a ici le sens du verbe causatif «faire parvenir;» faire parvenir le respect 致敬 *tchi-king*. c'est-à-dire «témoigner son respect.»

M. P. traduit le mot *tchi* (致), comme verbe neutre, dans son acception ordinaire d'*arriver, parvenir;* et il prend pour un verbe le le substantif 敬 *king* « respect, » qui est le régime direct du verbe causatif 致 *tchi*, « faire parvenir, témoigner. » Il écrit : « NOUS AR-« RIVONS aux règles prescrites pour *témoigner le respect.* »

84.

三。舉手高揖。

« La troisième consiste à élever les mains, et à « saluer en restant droit (c'est-à-dire à saluer de la « tête sans se courber). »

M. Pauthier : « La troisième consiste à élever les « mains jointes *jusqu'à la hauteur du front*, et à s'in-« cliner ensuite. »

On lit dans l'Histoire de la Chine septentrionale, biographie de Li-yeou-lien : « Ho-sse-k'aï jouissait de la plus grande autorité. Tous « les magistrats lui donnaient des marques du plus profond respect. « Mais Yeou-lien se contentait *de les saluer en restant droit* (高揖 *kao-i*).

Pour traduire ainsi, M. P. lit 舉手高。揖 *kiu-cheou-kao, i*, au lieu de 舉手。高揖 *kiu-cheou, kao-i*.

M. P. a oublié la place que doit occuper l'adverbe dans la phrase chinoise, et il a rapporté l'adverbe 高 *kao* (*ex alto*) au verbe 舉 *kiu*, « elever » qui précède, tandis que, par sa position, il se rapporte nécessairement à 揖 *i*, « saluer, » 高揖 *kao-i*, « saluer de « haut, saluer de sa hauteur, » c'est-à-dire « saluer sans se courber. »

Pour exprimer l'idée d'élever en haut, les Chinois disent 高舉 *kao-kiu*, « in-altum erigere » (cf. *Pei-wen-yun-fou*, l. XXXVI, f. 138 :

高舉兩手 *Kao-kiu-liang-cheou*, « *in-altum* tollere « ambas manus »); et non 舉高 *kiu kao*; car, d'après la règle de position, les mots 舉高 *kiu-kao*, signifieraient « erigere *altam* « domum, » et cela, par la raison que le régime direct d'un verbe se place après lui. On lit dans Mencius, l. II, ch. 1, § 6: 爲高 *wei-KAO*, « lorsqu'on fait, ou construit quelque chose d'élevé, c'est-à- « dire un bâtiment élevé (高 *kao*). » D'un autre côté, la règle générale de l'adverbe le place toujours avant le verbe auquel il se rapporte (voyez plus haut, § 74, n° 2); cette règle trouve son application dans ce passage même: 高揖 *kao-i*, littéral. « ex alto salutare. »

85.

四。合掌平拱。

« La quatrième consiste à joindre les mains, et à « incliner la tête au niveau de la ceinture. »

M. Pauthier : « La quatrième consiste à joindre « les paumes des mains, et *à les porter en avant hori-* « *zontalement.* »

L'expression 平拱 *p'ing-kong*, a ici le même sens que 平衡 *p'ing-heng* (incliner la tête au niveau de la ceinture), dans le dictionnaire *Pin-tseu-tsien*. (Conf. *Ping-tseu-louï-pien*, liv. CCXXXIX.)

Au lieu de « incliner la tête au niveau de la ceinture, » M. P. traduit : « porter en avant horizontalement les paumes des mains. »

86.

五。屈膝。

« La cinquième consiste à fléchir les genoux. »

M. Pauthier traduit : « S'incliner sur ses genoux. »

Cette expression est synonyme de 跪 *koueï,* « s'agenouiller en « tenant les hanches et la ceinture dans une position droite, position « qui a quelque chose de périlleux » (dit le dictionnaire de Khang-hi à qui j'emprunte toute cette définition), parce qu'on est exposé à tomber en avant et en arrière. C'est ce que semble indiquer la composition du mot 跪 *koueï,* « s'agenouiller, » formé des mots 足 « pied, » et 危 *weï,* « péril. » (Voyez la seconde définition que donne Khang-hi. Cf. *Fa-youen-tchu-lin,* liv. XXVIII, fol. 29.)

En traduisant « s'incliner sur les genoux, » M. P. fait une faute grave contre la règle de position. En effet, il paraît considérer le mot 膝 *tsi,* « genoux » (régime direct du verbe actif *fléchir*), comme étant au cas instrumental. Or, en chinois, les mots placés à ce cas par leur rôle grammatical se mettent toujours avant le verbe avec lequel ils se construisent. (Voyez § 80, 1°, et § 87.)

87.

六。長跪

« La sixième consiste à rester longtemps à genoux. »

M. Pauthier : « La sixième consiste à s'agenouiller « *en faisant une profonde révérence.* »

J'ai traduit 長跪 *tchang-koueï,* suivant la définition que le Dictionnaire de Khang-hi donne du mot 跽 *khi.* (Dict. de Basile, n° 10,699 : « diutius genu flectere; » Morrison, part. II, n° 5,187 : « to kneel for a long time. »)

88.

七。手膝踞地

« La septième consiste à s'appuyer sur la terre à « l'aide des mains et des genoux. »

M. Pauthier : « Avoir les mains et les genoux « *abaissés jusqu'à terre.* »

M. P. s'est trompé encore ici sur la règle de position. Les mots 手 膝 *cheou-tsi*, « mains et genoux » sont au cas instrumental, et signifient ici : « PAR les mains et les genoux, AU MOYEN des mains « et des genoux (*manibus et genibus*), s'appuyer sur la terre (*inniti* « *terræ*). »

La traduction de M. P. montre clairement qu'il a construit les mots 手 膝 *cheou-tsi*, « mains et genoux » comme étant au nominatif. J'ajouterai que le mot 踞 *kiu*, littéral. « s'accroupir, » ne peut signifier « être abaissé jusqu'à .... »

89.

八。五 輪 俱 屈

« La huitième consiste à fléchir en même temps « les cinq parties arrondies. »

Mot à mot : Les cinq parties arrondies sont fléchies ensemble.

M. Pauthier : « La huitième consiste à avoir les « *cinq roues* inclinées ensemble. »

Il ajoute en note : « nous ignorons ce que c'est que *les cinq roues.* »

Suivant l'encyclopédie bouddhique *Fa-yonen-tchu-lin*, liv. XXVIII, fol. 18, il s'agit ici des deux coudes, des deux genoux, et du sommet de la tête. (*Ibid.*) Le mot 輪 *lun*, veut dire dans ce passage « une « chose arrondie (圓 *youen*). »

90.

九。五 體 投 地。

« La neuvième consiste à jeter à terre ses cinq « membres; c'est-à-dire les genoux, les bras et la « tête. »

Cf. *Fa-youen-tchu-lin*, liv. XXVIII, fol 18 *r*.

M. P. dit en note que les cinq membres dont il s'agit ici sont le front, les deux joues et les deux mains. Il pense que cette cérémonie répond à celle qu'on appelle en sanscrit पञ्चाङ्ग *pantchânga*, mot composé de *pantcha*, cinq, et de *anga*, membre.

Si M. P. eût consulté le Dictionnaire sanscrit de Wilson (nouvelle édition, p. 494), au mot पञ्चाङ्ग *pantchânga*, il aurait donné une définition des « cinq membres, » conforme à celle de l'encyclopédie bouddhique, *Fa-youen-tchu-lin*. Wilson : « Reverence by extending « *the hands*, bending *the knees* and *the head*; salut respectueux qui « consiste à étendre *les mains* et à fléchir les *genoux* et *la tête*. »

91.

遠。稽顙拜手。

« De loin, on frappe la terre de son front, ou bien « on incline sa tête en l'appuyant sur ses mains. »

M. Pauthier : « Lorsqu'on se trouve éloigné de la « personne qu'on veut saluer, *alors on incline la tête* « vers la terre *en saluant avec la main*. »

Je traduis ici les expressions 稽顙 *ki-sang*, et 拜手 *paï-cheou*, d'après la définition de l'encyclopédie bouddhique, *Fa-youen-tchu-lin*, livre XXVIII.

1° 顙 *sang*, veut dire « le front » et non « la tête. »

2° 拜手 *paï-cheou*, ne signifie pas « saluer de la main. » Pour dire : « saluer de la main, avec la main, » il faudrait écrire 手拜 *cheou-paï*, par la raison qu'en chinois un substantif au cas instrumental se place constamment avant le verbe avec lequel il est construit.

Le dictionnaire *Pin-tseu-tsien* définit ainsi l'expression 拜手 *paï-cheou* : « Abaisser les mains de manière que la tête n'arrive pas « jusqu'à terre, et se lever immédiatement. » Suivant le *Fa-youen-tchu-lin*, c'est incliner sa tête en l'appuyant sur ses deux mains. J'ai dû préférer l'explication des commentateurs bouddhistes.

3° L'auteur parle ici de deux sortes de salutations, M. P. les a réduites à une seule.

92.

近。則舐足摩踵

« Lorsqu'on est près (de la personne), on lui lèche « les pieds et l'on caresse ses talons avec la main. »

M. Pauthier : « Lorsqu'on se trouve à proximité, « alors on *embrasse les genoux que l'on baise*, et *l'on* « *presse* les talons. »

93.

凡其致詞。受命。褰裳長跪。

« Tout indien qui veut adresser la parole (à un « sage), ou recevoir ses instructions, relève la partie « inférieure de ses vêtements, s'agenouille et reste « longtemps dans cette position. »

M. Pauthier : « Tout Indien à qui il *arrive de sol-* « *liciter un emploi* ou de recevoir *une mission*, doit *se* « *prosterner aux pieds* de son supérieur, et lui *relever* « *un peu son vêtement en signe de respect.* »

1° M. P. a décomposé l'expression 致詞 *tchi-thse*, litt. « faire « parvenir des paroles, » c'est-à-dire adresser la parole à quelqu'un ; et il a rendu la première syllabe 致 *tchi*, « faire parvenir, » par « il

« arrive de, » et la seconde, 詞 *thse*, « paroles, » régime direct du verbe 致 *tchi*, « faire parvenir, adresser ; » par « solliciter un em« ploi. » (!)

2° L'expression 受命 *cheou-ming*, litt. « recevoir des ordres, » ne signifie pas ici « recevoir une mission, » mais « recevoir les ins« tructions » d'un sage, instructions qui sont comme des ordres (命 *ming*), pour celui à qui elles s'adressent.

3° M. P. a supposé que celui qui témoigne son respect à un sage *LUI relève son vêtement* (c'est-à-dire le vêtement du sage) ; le texte dit au contraire qu'il relève la partie inférieure *de son propre vêtement*. Il prend cette précaution pour poser ses genoux *nus* à terre par excès d'humilité, et afin de ne point s'embarasser dans ses vêtements en se relevant. (Cf. *Fa-youen-tchu-lin*, liv. XXVIII, f. 18.)

4° Il traduit l'expression 長跪 *tchang-kouei*, « rester long« temps à genoux » (voyez plus haut, § 87), par « se prosterner aux « pieds de. »

5° Il construit les mots 褰裳 *kien-tchang*, « relever son vê« tement inférieur, » avec l'adjectif 尊 *thsun*, « honorable » qui commence le membre de phrase suivant, et il termine le sens au mot 尊 *thsun*. Il traduit : « En LUI relevant un peu son vêtement EN SIGNE DE RESPECT. » De cette manière, il fait une sorte d'adverbe de l'adjectif 尊 *thsun*, « honorable, » et oublie qu'en chinois un mot ne peut être traduit adverbialement, s'il ne précède le verbe avec lequel on le construit. (Voyez § 74, n° 2.)

Le mot 尊 qu'il rend par « en signe de respect, » doit être joint au mot suivant 賢 *hien*, « sage, » et fait partie du mot composé 尊賢 *thsun-hien*, « homme honorable et sage, ou homme sage « et digne d'honneurs. »

94.

尊賢受拜。必有慰詞。或摩

其頂。或拊其背。善言誨導。以示親厚。出家沙門。etc.

« L'honorable sage qui a reçu cette salutation (d'un « Indien) doit lui adresser des paroles bienveillantes; « tantôt il lui touche le sommet de la tête, tantôt il « lui caresse le dos avec la main; il l'instruit et le « dirige par de salutaires avis pour lui témoigner une « tendre affection.

« Le prêtre samanéen, etc. »

M. Pauthier : « Le sage qui reçoit cette marque « de déférence doit faire à celui qui la lui donne *des* « *compliments de congratulation*. *Quelques-uns* lui posent « les mains sur le sommet de la tête, *d'autres* lui « frappent légèrement de la main sur le dos, en lui « donnant de salutaires *instructions pour se conduire* « *convenablement dans toutes les circonstances de la vie*, « *lorsqu'il sera sorti de sa famille*. »

1° M. P. traduit les mots 慰詞 *weï-thse*, « paroles consolantes, « c'est-à-dire bienveillantes, » par « compliments de congratulations. »

2° Il rend les mots 或○或 *hoe, hoe*, « tantôt, tantôt, » par « quel- « ques-uns, d'autres. » Il est cependant évident que les verbes 摩 *mo*, « caresser, » et 拊 *fou*, « flatter de la main, » ont pour nominatif l'adjectif composé 尊賢 *thsun-hien*, « le sage honorable, » que l'Indien vient de saluer.

3° Les quatre mots 善言誨導 *chen-yen-hoeï-tao*, signifient littéral. « par de bonnes paroles, il l'instruit et le dirige. »

M. P. a rendu le verbe 誨 *hoeï*, « instruire, » par le mot « ins- « tructions ; »

4° Il a rejeté au commencement du membre de phrase suivant le mot 導 *tao*, « il le dirige, » qui ne peut être séparé de 誨 *hoeï*, « instruire, » et l'a rapporté à la *conduite* que l'Indien, qui reçoit ces bons avis, doit tenir dans le monde. Il traduit : « Pour *se conduire* (導 *TAO!*) *convenablement dans toutes les circonstances de la vie*. Je dois ajouter que le mot 導 *tao*, « diriger quelqu'un, » ne signifie jamais « se conduire. »

5° Il rend les mots 以示親厚 *i-chi-thsin-heou*, « pour « lui montrer sa sincère affection, » par « convenablement dans toutes « les circonstances de la vie! »

6° Il termine cette phrase par les mots : « lorsqu'il sera sorti de sa « famille, » tandis que les quatre caractères 出家沙門 *tchhou-kia-cha-men*, « le samanéen qui est sorti de sa famille, » sont le commencement et le nominatif de la phrase suivante.

95.

不止跪拜。隨其所宗事。多有旋繞。或惟一周。或復三帀。宿心別請。數則從欲。

« (Les Indiens) ne se bornent pas à saluer en s'a- « genouillant. Suivant le degré de respect qu'ils ont « pour quelqu'un, il en est beaucoup qui tournent « autour de lui, tantôt une fois, tantôt deux ou trois « fois ; et si leur profonde vénération exige davan- « tage, ils tournent autant de fois qu'ils veulent. »

M. Pauthier : « Et sans s'arrêter à faire toutes ces « génuflexions, ces actes de politesse, ceux qui « prennent ainsi congé de leurs supérieurs vont où

« leur devoir religieux les appelle : un grand nombre « d'entre eux ayant des tournées à faire dans l'intérêt « de leur ordre. Il en est qui ne font qu'une tournée, « d'autres répètent trois fois la même tournée. Si, « au premier stage, leur cœur défaille, ou s'ils de- « mandent à n'en faire qu'un certain nombre, alors « on les laisse faire ce qu'ils désirent. »

M. P. n'a rien compris à tout ce passage. Il s'agit ici d'une sorte de salutation respectueuse bien connue, qu'on appelle en sanskrit *pradakchina* प्रदक्षिणा. Wilson (*Dictionnaire sanskrit*, 2ᵉ éd. pag. 571) : « *Reverential salutation, by circumambulating a person or object.* Salut « respectueux qui consiste à marcher autour d'une personne ou d'un « objet. » (Conf. *Lois de Manou*, liv. II, § 48.)

Avant d'examiner ce passage mot à mot, je dois faire observer que M. P. l'a fait rapporter en entier au sage, au religieux samanéen, qui, suivant lui, se trouve en présence de son supérieur, tandis qu'il doit se rapporter, en général, aux Indiens qui veulent témoigner leur respect.

1° Les quatre mots 不止跪拜 signifient : « les In- « diens ne se bornent pas à saluer en fléchissant le genou, » ainsi qu'on l'a dit plus haut; ces mots servent de transition au salut circumambulatoire appelé *pradakchina* प्रदक्षिणा.

M. P. traduit : « Sans s'arrêter à faire toutes ces génuflexions, toutes « ces politesses, les religieux bouddhistes qui prennent, etc. »

2° Les mots 隨其所宗事 *souï-khi-so-tsong-sse*, signifient « suivant le degré de leur respect. » M. P. « (Les religieux « bouddhistes) qui prennent ainsi congé de leurs supérieurs, se « rendent où leurs devoirs religieux les appellent ! »

M. P. se trouverait sans doute fort embarrassé de faire grammaticalement le mot-à-mot des cinq caractères 隨其所宗事 *souï-khi-so-tsong-sse*, de manière à justifier sa traduction. Pour moi, je ne vois pas un mot du texte, qui se rapporte, de près ou de loin, au sens qu'il a adopté.

3° Au lieu de : « Il y en a beaucoup qui marchent autour (de la

« personne révérée, » M. P. traduit : « un grand nombre d'entre eux « (c'est-à-dire d'entre ces religieux), ayant *des tournées à faire dans « l'intérêt de leur ordre!* »

4° M. P. a passé le mot 復 *feou*, une seconde fois; de plus, il a traduit les mots 周 *tcheou*, et 帀 *tsa*, « action de tourner, » c'est-à-dire ici « salutation circulaire, » par « tournée faite dans l'in« térêt d'un couvent! »

5° M. P. a commis, dans la dernière partie de ce passage, une erreur aussi grave qu'inexplicable. Il y a en chinois 宿心 *so-sin*, « si sa vénération profonde (littéral. « si ses *sentiments anciens*..... » (Cf. Morris. *Dict. chin.* part. I, pag 847, col. 2, lig. 9 : 宿怨 « *so-youan*, an old ressentiment), 別請 *pie-thsing*, demande « (quelque chose) en outre (conf. *Dict. Peï-wen-yun-fou*, liv. 53, fol. « 80 *v.*), » c'est-à-dire « demande qu'il tourne un plus grand nombre « de fois; 數 *sou*, quant au nombre, 從欲 *tsong-yo*, il suit « son désir. » Sur 宿心, voyez le dictionnaire *Pin-tseu-tsien*.

M. P. a cru que le mot 心 *sin*, (sentiments), avait ici le sens de *cœur*, que le mot 宿 *so*, « anciens, formés de bonne heure, » signifiait un CARAVANSÉRAI, et que le mot 別 *pie*, « autre, » ici adverbe « *en outre* » (voy. 6 lignes plus haut, n° 5), voulait dire DÉFAILLIR! « Si « leur cœur, dit-il, *défaille* au premier *stage* (c'est-à-dire, suivant lui, « au premier caravansérai). » Il ajoute en note : 宿 *so*, « c'est un « endroit où les pèlerins font halte en passant la nuit; on le nomme « ordinairement caravansérai. Les caravansérais se trouvent à une « distance l'un de l'autre d'environ trente lis. » Il est évident que M. P. n'a fait que traduire cette définition de Morrison (part. II, n° 9,556), qui n'a aucune application ici : « A halting-place at the distance of « every thirty le etc. A *stage* to rest at during the night, etc. » Je ferai observer, en passant, que le mot anglais *stage* ne conserve pas en français le sens de « lieu de repos en voyage, lieu où l'on prend des « relais; » il signifie : « l'espace de temps pendant lequel les avocats « sont obligés de fréquenter le barreau, avant d'être inscrits sur le ta« bleau. » (*Dict.* de l'Acad. franç.) Je relève cette faute qui paraît étran-

gère à mon sujet, pour montrer la légèreté avec laquelle M. P. traduit, même lorsqu'il s'agit de l'anglais.

6° On a vu plus haut que l'auteur parle, dans tout ce passage, de l'espèce de cérémonie qui consiste à tourner autour de quelqu'un. M. P. a cru qu'il s'agissait encore de *tournées* (que font les religieux dans l'intérêt de leur couvent); il traduit : « S'ils demandent à n'en « faire qu'un certain nombre, on les laisse faire ce qu'ils désirent; » *au lieu de :* « Si leur profonde vénération exige qu'ils tournent un plus « grand nombre de fois, ils contentent leur désir. »

7° Il a regardé le mot *nombre* (voy. n° 5, lig. 8) comme le régime direct du verbe *demander*.

96.

必未瘳差。方乃餌藥。
藥之性類。名種不同。

« Toutes les fois qu'un homme tombe malade, il « s'abstient de manger pendant sept jours. Dans cet « intervalle, il y en a beaucoup qui guérissent. « S'ils ne se rétablissent pas, alors ils prennent des « médicaments. Ces médicaments sont différents d'es- « pèces et de noms. »

M. Pauthier : « .....Ils doivent, s'ils ne se trouvent « pas mieux après ce laps de temps, *envoyer un exprès* « dans *le pays* pour chercher *un ingrédient*, *espèce de* « *gâteau* dont la nature et l'espèce se nomment TCHONG, « différent des médicaments, etc. »

1° M. P. a traduit le mot 差 *tch'aï*, « se rétablir, guérir » (cf. Morrison, part. I, rad. 48. « to put away disease, » et *Khang-hi*, clef 48, fol. 45 *r*. lig. 4), par « envoyer un exprès. »

2° Il a rendu l'adverbe 方 *fang*, (alors) par le substantif *pays*. Je dois faire observer qu'il a mal ponctué tout ce passage. Il a con-

struit le dernier mot 差 *tch'aï* (guérir) avec 方 *fang* (alors), qui commence la phrase suivante, et il traduit « envoyer un exprès (差 « *tch'aï*) dans le pays (方 *fang*) ! »

3° Il rend les mots 餌 藥 *eul-yo*, « avaler (餌 *eul*), c'est-à-« dire prendre, des médicaments (藥 *yo*), » par « un ingrédient (藥 *yo*), espèce de gâteau (餌 *eul*) ! »

Il ne s'est pas aperçu que d'après sa position, le mot 餌 *eul*, remplit le rôle d'un verbe actif, dont 藥 *yo* (médicaments) est le régime direct.

4° Ce qui suit est bien plus grave encore. Il a confondu deux parties de phrase qui signifient littéralement : « les espèces de natures « et les sortes de noms des médicaments ne sont pas semblables. » Il a traduit : « gâteau (餌 *eul*) dont la nature et l'espèce se *nomment* « *tchong*, différent des médicaments, etc. »

M. P. a rendu le génitif 名 *ming* (*nominum*), par le verbe *se nommer*, et il a pris le mot 種 *tchong*, « sortes, espèces, (名 種 « *ming-tchong*, sortes de noms), » pour *un nom propre*. Espèce de gâ-« teau, dit-il, dont la nature et l'espèce se nomment 種 TCHONG ! »

5° Dans les mots 性 類 *sing-louï*, le premier est au génitif par sa position ; ils signifient : « espèces de natures, de propriétés. » M. P. les regarde tous les deux comme au nominatif, et il écrit : « dont la « nature et l'espèce. »

6° Enfin, il cite en note, à propos de 種 *tchong*, l'expression cochinchinoise : *disciputi bonziorum*, qui ne se rapporte pas le moins du monde à sa traduction fautive, ni au sens exact des mots du texte chinois.

97.

醫之工伎。占候有異。

« Les médecins diffèrent entre eux par leur savoir,

« et la manière d'observer les symptômes (des ma-« ladies). »

Littéralement : « Des médecins — l'habileté — et « la manière d'observer — ont, c'est-à-dire offrent, des « différences. »

M. Pauthier n'a pas compris un mot de ce passage; il traduit : « *Gâteau différent* des *médicaments* « préparés par *les gens de l'art*, et sur lequel ils comptent « beaucoup ; mais le *résultat* est souvent bien diffé-« rent de celui qu'ils espéraient. »

1° M. P. a commencé cette phrase par les mots 不同 *pou-thong*, littéralement « ne ressemblent pas, » qui appartiennent au membre de phrase précédent, et le rapporte au mot 餌 *eul*, (avaler) dont il a fait le mot *gâteau* : « (gâteau) différent des médicaments ! »

2° Il rend le mot 醫 *i*, (médecin) par *médicaments*, et le mot 工伎 *kong-tchi*, « art, habileté, » par « les gens de l'art. » Ainsi au lieu de « l'habileté des médecins, » il traduit : « *médicaments* pré-« parés par *les gens de l'art*. »

3° Il rend l'expression 占候 *tchen-heou*, « l'action d'obser-« ver » (les symptômes des maladies), par *espérer*.

4° Il traduit les mots 有異 *yeou-i*, « présenter des diffé-« rences, différer, » par « le résultat » (c'est-à-dire, selon M. P. « l'effet « médical (du GÂTEAU !) est bien différent. »

Je ne puis découvrir quels sont les caractères du texte chinois qu'il a cru traduire par les mots : « sur lequel cependant ils comptent « beaucoup. »

98.

終沒臨喪。哀號相泣。

« Lorsqu'un homme est mort et (que les parents)

« sont près de faire les funérailles, ils se lamentent « et le pleurent en poussant de grands cris. »

M. Pauthier : « Quand leur fin *arrive*, alors com« *mencent* les cérémonies des funérailles et *du deuil*, « qu'ils *surnomment état de pleurs mutuels* et *silen*« *cieux*. »

1° M. P. a rendu le mot composé 終沒 *tchong-mo*, « être « mort, par « leur fin arrive. »

2° En construisant 喪 *sang* avant 臨 *lin*, (suivant lui « les fu« nérailles commencent »), il a oublié qu'en chinois, le verbe ne doit jamais précéder son nominatif. Mais le mot 臨 *lin*, veut dire ici : « être près de, » et non « commencer. »

3° Il réunit le mot 喪 *sang*, « funérailles, » qui complète le sens du premier membre de phrase, au verbe 哀 *ngaï*, premier mot du membre de phrase suivant, et il a traduit ce verbe 哀 *ngaï*, « ils « se lamentent, » par le substantif *deuil!*

4° Il a rendu le mot 號 *hao*, « pousser de grands cris, » par « SURNOMMER » (état *qu'ils surnomment*).

5° Le mot 相 *siang* (vulgo *réciproquement*), se dit souvent de l'action d'une personne sur une autre. (Voy. le *Dict.* de Basile, n° 6597.) En cet endroit 相泣 *siang-peï* veut dire « ils le pleu« rent, » c'est-à-dire « ils pleurent le mort, » et non « état de pleurs « mutuels et silencieux. »

99.

服制不聞。

« Je n'ai pas entendu parler des règlements rela« tifs au deuil. »

M. Pauthier : « On assiste à la cérémonie sans « rien entendre. »

L'expression 服制 *fo-tchi*, « règles du deuil, » se trouve avec le même sens, dans le traité du philosophe *Tchou-hi*, sur les *Rites domestiques*, et a été traduit en mandchou par *sinakhi i kemoun*, expression qui a le même sens. Ces règlements se rapportent tant à la forme qu'à l'étoffe des vêtements de deuil.

1° Il rend le génitif 服 *fo*, « du deuil, des vêtements de deuil, » par le verbe *assister*, et le mot 制 *tchi*, (règlements) par *la cérémonie !*

2° En traduisant les mots 服制 *fo-tchi*, « les règlements du « deuil, » par « on *assiste* à la cérémonie, » il a rapporté aux parents du défunt, les mots 無聞 *wou-wen*, « je n'en ai rien appris, » que le voyageur *Hiouen-tsang* s'applique à lui-même.

3° Il rend les mots 無聞 *wou-wen* par « sans rien entendre, » c'est-à-dire, suivant lui, « sans entendre les cris funèbres, » au lieu de « quant aux règlements du deuil (dit le voyageur), je n'en ai pas « entendu parler. »

100.

喪期無數。

« La durée du deuil n'est pas limitée. »

M. Pauthier : « Le temps de ces démonstrations « est indéterminé. »

En Chine, le deuil dure tantôt cinq ou neuf mois, tantôt un ou trois ans, suivant le rang du défunt ou les degrés de parenté.

M. P. rend le mot 喪 *sang*, (deuil) par « démonstrations (de dou- « leur). » Il a compris qu'il s'agissait ici « du temps pendant lequel « on déchire ses vêtements, on s'arrache les cheveux, etc. » L'auteur parle au contraire du temps pendant lequel on porte le deuil.

101.

送終殯葬。其儀有三。

« Il y a trois manières de rendre les derniers de-
« voirs aux morts. »

M. Pauthier : « On *observe* ces démonstrations jus-
« qu'à ce que les funérailles soient *achevées*. Le céré-
« monial pour les funérailles est de trois sortes. »

Il a rendu le mot 送 *song*, (accompagner) par *observer* (des démonstrations), et le mot 終 *tchong*, (le mort) par *être achevées*, (en parlant des funérailles). Le sens que je donne à 送 終 *song-tchong*, est justifié par la version tartare-mandchoue du *Thong-kien-kang-mou* (part. II, liv. 38, fol. 97 *r*. lig. 3), *akô okho be sindara*, c'est-à-dire « rendre les derniers devoirs aux morts. »

L'expression 殯 葬 *pin-tsang*, signifie *enterrer* (Morris. *Dict. chin.* part. II), mais l'*enterrement* proprement dit (*humatio*), n'étant pas en usage chez les Indiens, je me suis contenté de la traduire avec l'expression précédente (qui veut dire « conduire en terre »), par « rendre les derniers devoirs. »

On voit clairement qu'ici l'auteur ne dit pas un mot du temps que durent les pleurs et les démonstrations de douleur, et de plus, que M. P. a fait deux phrases d'une seule; car le sens littéral est : « quoad « obsequias et sepulturam, ejus modi sunt tres. »

102.

積薪焚燎。

« On les brûle sur un bûcher. »

M. Pauthier traduit : « *On entasse du bois* pour cet « usage, et on y met le feu *en différents endroits*. »

1° On voit, par la position des mots, que l'expression 積薪 *tsi-sin*, est ici au cas instrumental, et signifie « avec du bois accu-« mulé, au moyen de bois accumulé; elle se construit avec 焚燎 *fen-liao*, *brûler* (*congestis lignis* cremare, comburere). M. P. s'est donc trompé en traduisant le verbe 積 *tsi*, à l'indicatif présent, « on en-« tasse du bois pour cet usage. »

2° Il est encore tombé dans l'erreur en traduisant le verbe 燎 *liao*, *brûler*, par « mettre le feu *en différents endroits*. » Il a été conduit à ce sens par cette définition que Morrison donne du mot 燎 *liao*, lorsqu'il est pris comme substantif: « fire lit up in various places « as a sign of national concerns, etc. » Mais il s'agit, dans cette définition, de feux qu'on allume de distance en distance sur des lieux élevés, pour transmettre des signaux et annoncer quelque grave événement.

Dans notre passage, le mot 燎 *liao*, doit se prononcer *liâo*, et non *liào*, et dans ce cas, il signifie: « injecto igne comburere » (conf. *Khang-hi*, au mot 燎 *liao*), « brûler quelque chose en y mettant le « feu. »

103.

三曰野葬。棄林飼獸。

« La troisième s'appelle *yé-tsang*, c'est-à-dire faire « les funérailles (de quelqu'un) dans un lieu désert. « On abandonne le mort dans une forêt, afin qu'il « serve de pâture aux animaux. »

M. Pauthier : « La troisième espèce s'appelle *funé-« railles des lieux infréquentés*. On abandonne le corps « du défunt dans une forêt, où *il est dévoré par* les « bêtes sauvages. »

1° Ici comme dans les passages cités plus haut, le mot qui précède

葬 *tsang*, (littéral. « enterrer »), est au cas locatif « dans un désert, » comme les mots 火 *ho* (*feu*), et 水 *choui* (*eau*), dans les locutions 火葬 *ho-tsang*, 水葬 *choui-tsang*, littéralement : « en-« terrer *dans le feu*, enterrer *dans l'eau*. » M. P. a regardé le mot 野 *yé* comme étant au génitif : « funérailles *des* lieux infréquentés. »

2° Il a pris le mot 飼 *sse*, « nourrir » (les animaux), pour un verbe passif. Il a oublié qu'un substantif non précédé de 於 *iu*, « par, » ne peut être regardé comme complément d'un verbe passif, que lorsqu'il est placé avant ce verbe; alors il se trouve au cas instrumental. Ex. 烏食 *ou-chi*, « être mangé par les corbeaux. » (Cf. *Peï-wen-yun-fou*, livre CII A, fol 73 *r*.)

Si le mot 烏 *ou*, « corbeaux, » était placé après le verbe 食 *chi*, « manger, » (comme 獸 *cheou*, « animaux, » est placé ici après 飼 *sse*, « nourrir »), il deviendrait son régime direct, et les mots 食烏 *chi-ou*, signifieraient « manger des corbeaux. » D'où il résulte que, dans le passage qui nous occupe, les mots 飼獸 *sse-tcheou*, signifient « nourrir les animaux, et non « être mangé PAR « les animaux. »

Il arrive ordinairement que le verbe passif est placé avant son complément, mais dans ce cas le nom est toujours précédé de la préposition 於 *iu*, « par, » comme dans cette phrase de Mencius : 治人者。食於人 *tchi-jin-tche*, *ssé-iu-jin*, « ceux qui gou-« vernent les hommes sont nourris PAR les (autres) hommes. » (Cf. Rémusat, *Gramm. chin.* § 172.)

J'ajouterai en terminant que le mot 飼 *ssé*, « nourrir, » ne peut être pris au passif dans le sens de « être mangé *par*, être dévoré *par*. » Lorsqu'il est passif, on doit le traduire par « être alimenté, être « nourri. » C'est ce que prouve l'exemple de Meng-tseu cité plus haut, où le mot 食 (vulgo *chi*, « manger ») ici « être nourri, » se prononce *sse*, parce qu'il se prend pour 飼 *sse*. (Cf. Dictionnaire de Khang-hi, clef 184, fol. 40 *v*. lig. 13 et 15.)

104.

生立德號。死無議諡。

« Pendant la vie de l'homme, on lui donne un « titre qui rappelle ses vertus; après sa mort, on ne « lui décerne pas de nom posthume. »

M. Pauthier a cru que ce passage, qui a un sens général, s'appliquait uniquement au roi; il a traduit : « Il (l'héritier du trône) *établit les qualités du défunt* « en *proclamant* tout haut ses vertus, sans lui donner « de titres honorifiques posthumes. »

Il y a ici plus d'une erreur. 1° M. P. a supprimé le mot 生 *sing*, « vivant, » faute d'avoir vu le parallélisme des deux membres de phrase : « quand un homme est vivant, ... quand un homme est « mort, ... »

2° Il n'a pas vu que les mots 德 號 *te-haó*, litt. « de vertu- « un titre, » étaient en construction et inséparables. Il a pris le génitif 德 *te*, « virtutis ou virtutum, » pour le régime direct du verbe 立 *li*, et il a traduit : « il établit les vertus. »

3° Il a fait le verbe actif *proclamer* du substantif 號 *hào*, « titre « honorifique, » qui est le régime direct du verbe 立 *li*, « établir » (立 德 號 *li-te-hao*, « composer, donner un titre qui rappelle « les vertus de quelqu'un »), et il a traduit : « *en proclamant* tout haut « ses vertus. »

4° Cette faute grave nous fournit l'occasion de faire une observation importante. Les règles de la syntaxe chinoise s'opposent absolument à ce que le régime de deux verbes monosyllabiques qui se suivent, ou *d'un verbe dissyllabique, soit intercalé au milieu.* C'est ce qui arriverait cependant si, par impossible, dans 立 德 號

li-TE-*hao* (que M. P. explique par « établir les vertus, les proclamer), le mot 德 *te*, « vertus » était à la fois régime de 立 *li*, et de 號 *hao*. Pour que ces trois mots signifiassent, comme le veut M. P. « établir et proclamer les vertus, » il faudrait qu'il y eût dans le texte 立號德 *li-hâo-te*, « établir-proclamer-les vertus. » Mais l'expression 立號 *li-hâo*, n'existe pas en chinois avec le sens d'établir et de proclamer. De plus, le mot 號 *hao*, lu au premier ton (*hâo*) signifie « clameur » et « crier à haute voix ; » il n'a jamais, étant seul, le sens du verbe actif *proclamer*.

Il résulte des principes que je viens d'exposer que le mot 號 *hao*, est nécessairement un substantif, régime direct du verbe 立 *li*, « établir, » et que le mot 德 *te*, « vertus » se trouve au génitif en vertu de sa position. (Cf. Rémusat, *Gramm. chin.* § 79.)

5° Et ceci est bien plus grave, M. P. oubliant que le génitif doit toujours précéder le mot avec lequel il est en construction (cf. Rémusat, *Gramm. chin.* § 79), a été chercher le mot 死 *sse*, « mourir, » qui commence le membre de phrase suivant, et en a fait le génitif « du défunt » (les vertus du défunt). Pour traduire : « les « vertus du défunt, » il faudrait qu'il y eût en chinois : 死者之德 *sse-tche-tchi-te*, mot à mot : « du défunt-les vertus. »

105.

喪禍之家。人莫就食。

« Dans une maison où quelqu'un vient de mourir, « personne ne goûte de nourriture. »

M. Pauthier : « *Le chef de la famille qui a présidé « aux funérailles* ne prend aucune nourriture. »

1° Il a réuni ensemble le dernier mot 家 *kia*, « maison » (qui est au cas locatif, « *dans* la maison ») du premier membre de phrase

et le premier mot du second 人 *jin*, « hommes » (qui est au nominatif), et il en a formé le mot 家人 *kia-jin*, expression qu'il traduit par « le chef de famille, » quoiqu'elle ne signifie que « domestique » (famulus), et cela en style moderne.

2° Les mots 喪禍 *sang-ho*, signifient : « malheur qui résulte « de la mort; » M. P. les rend par le mot « funérailles, » auquel il ajoute le verbe « présider à » dont le texte n'offre aucune trace.

3° En réunissant le nominatif 人 *jin*, « hommes » au mot 家 *kia*, « dans la maison » qui précède, il a fait disparaître cette idée que *personne* de la maison où quelqu'un est mort ne prend de la nourriture, littéralement : « homines non adeunt, *id est* non tangunt « cibos, » et s'est imaginé que le chef de la famille (le père) seul s'imposait cette privation.

106.

殯葬之後。復常無諱。

« Après les funérailles, ils reprennent leurs habi-« tudes; ils ne célèbrent point l'anniversaire de la « mort (de leurs parents). »

M. Pauthier : « . . . . . *Il est d'un usage constant de « ne pas renvoyer* ceux qui ont accompagné, etc. »

Reprendre ses habitudes, c'est recommencer à prendre de la nourriture.

1° M. P. traduit les mots 復常 *fo-tchang*, « reprendre ses habitudes, c'est-à-dire recommencer à manger, » par : « il est d'un usage « constant. »

2° Suivant le dictionnaire bouddhique *Tseng-tsie-tchi-in* (fol. 17 *v.*), le mot 諱 *hoeï*, a quelquefois le sens de 忌辰 *ki-chin*, « jour « anniversaire de la mort (des parents). » (Voyez *Khang-hi*, au mot synonyme 忌日 *ki-ji*, et Gonçalvez, *Dict. port. chin.* au mot *aniversario*.)

Il rend les mots 無諱 *wou-hoeï*, «ne pas avoir de jour «anniversaire de la mort,» par «ne pas (無 *wou*) renvoyer (諱 «*hoeï!*) ceux qui ont accompagné,» etc.

107.

諸有送死。以爲不潔。
咸于郭外浴而後入。

« Ceux qui ont assisté aux funérailles sont regardés « comme impurs. On ne les reçoit qu'après qu'ils se « sont tous baignés hors des murs de la ville. »

Mot à mot : « Après qu'ils se sont tous baignés, « ils entrent. »

M. Pauthier : « *Il est d'un usage constant de ne pas* « *renvoyer* (voyez plus haut, § 106) ceux qui ont ac- « compagné le mort dans ses funérailles, et qui, par « cela même, sont considérés comme impurs, sans « *leur faire* à tous *prendre un bain* hors de *l'endroit où* « *le mort a été enterré*; après quoi ils *rentrent chacun* « *chez eux.* »

1° M. P. a confondu les quatre derniers mots de la phrase précédente, qu'il n'a pas entendus, avec les premiers mots de celle-ci.

2° Le verbe 浴 *yo*, étant précédé de *hien*, «tous,» signifie ici «se baigner, «et non «baigner quelqu'un.» Pour le traduire activement ou lui donner le rôle du verbe causatif «faire prendre un bain «à, c'est-à-dire faire baigner quelqu'un,» il faudrait qu'il fût suivi du pronom relatif 之 *illam, illos.* Cette règle de syntaxe ne souffre point d'exception.

3° L'expression 郭外 *kouo-waï*, signifie : «en dehors des murs «extérieurs,» et non «hors de l'endroit où le mort a été enterré.»

4° Le mot 入 *ji*, « entrer » ne veut pas dire ici « entrer chez soi, » mais « entrer, » c'est-à-dire être admis, reçus dans la maison des autres habitants, qui les regardaient comme impurs avant qu'ils eussent pris un bain.

108.

至于年耆壽耄。死期將致。嬰累沉痾。生崖恐極。猒離塵俗。願棄人間。

« Quant aux vieillards accablés d'années dont la « fin approche, lorsqu'ils se sentent réduits à une « faiblesse extrême ou atteints d'une maladie grave, « et craignent d'être arrivés à la dernière limite de « la vie, ils se dégoûtent et s'éloignent du monde, « et désirent de quitter la société des hommes. »

M. Pauthier : « Quand les Indiens *arrivent à* l'âge « de *soixante ans* ou à *soixante et dix et quatre-vingts*, et « que la mort est attendue à chaque instant, le temps « fixé de la vie paraissant écoulé, l'homme *retombe* « *en enfance* et s'affaisse sous le poids des infirmités. « Arrivé sur *le bord de la vie*, à une époque *où les* « *craintes sont portées à l'extrême*, il se résigne à « quitter le monde, à se séparer de sa poussière. *Il* « *est d'usage* qu'il désire être rejeté du milieu des « hommes.... »

1° Les mots 至于 *tchi-iu*, signifient ici « quant à, pour ce « qui regarde (*quoad*, *quod attinet*), » et non « arriver à (l'âge, etc.). »

2° Les quatre mots 年耆壽耄 *nien-khi-cheou-mao*,

désignent d'une manière générale des vieillards très-avancés en âge, sans indiquer trois âges déterminés, comme l'a cru M. P.

C'est ce que montre clairement le membre de phrase suivant: «lorsque l'époque, le moment de la mort va bientôt arriver.» Ces expressions ne pourraient que dans un cas exceptionnel s'appliquer à un homme de soixante ans.

Les mots 至于年耆壽耄 *tchi-iu-nien-khi-cheou-mao*, me paraissent signifier: «quoad homines annis graves et «longa ætate vel senio confectos.» Je regarde les mots 年 *nien*, et 壽 *cheou*, «années et longévité,» comme placés ici au cas instrumental, et les mots 耆 *khi*, 耄 *mao*, comme des adjectifs avec lesquels ils sont en construction, et dont ils sont le complément.

3° M. P. a séparé les deux mots 死期 *sse-khi*, littéral. «de «la mort-l'époque précise;» il a traduit le premier par «la mort,» et le second par «le temps fixé de la vie.» Il a ajouté les mots «parais-«sant écoulé,» qui ne se trouvent point dans le texte.

4° Le mot 嬰 *ing* seul veut dire ordinairement «enfant;» mais lorsqu'il est joint au mot 累 *loui*, ce composé signifie «faiblesse, «affaiblissement physique, faible, affaibli.» (Voy. le Dict. de Khang-hi, au mot 嬰 *ing*, clef 38, fol. 65 *v.* ligne 14.)

M. P. traduit: «l'homme *retombe en enfance.*»

5° Les mots 沉痾 *tchin-'o*, signifient «être gravement malade.» M. P. a rendu comme verbe, l'adverbe *tchin*, «profondément,» et comme substantif le verbe *'o*, «être malade:» «il s'affaisse sous le «poids des infirmités.»

6° M. P. a traduit les mots 生崖 *sing-yaï*, «les limites, les «bornes de la vie, par «le bord de la vie,» expression qui signifie au contraire «le commencement de la vie.» Dans cette locution, le mot 崖 *yaï* (Dict. de Basile, 2,325) se prend pour 涯 *yaï* (Basile, 5,016) dans le sens de «terminus,» comme dans les mots 天涯 *thien-haï*, «cœli terminus,» que cite le même dictionnaire. Le mot 涯 *yaï*, *vulgo* «rivage» (Basile, 5,016), se dit au figuré, suivant le Dict. de Khang-hi, de la dernière limite d'une chose; puis on y

cite à l'appui de cette définition, cette belle pensée du philosophe Tchoang-tseu : « Notre vie a des limites (*yaï*), mais notre faculté de « connaître n'en a pas. » Sur 生涯 *sing-yaï*, « limites de la vie, » on peut consulter aussi le Dict. *Peï-wen-yun-fou*, liv. IX, fol. 25 *r*.

7° Il traduit les mots 恐極 *kong-khi*, par « les terreurs sont « portées à l'extrême. » Cependant le mot 恐 *kong*, est ici un verbe neutre et signifie « craindre que ; » le mot 極 *khi*, « être arrivé au « faîte, au comble, » se rapporte uniquement aux mots 生崖 *sing-yaï*, « limites de la vie ; » littéral. « il craint que les bornes de sa « vie ne soient arrivées à leur dernier point. »

8° Il rend passivement le verbe actif 棄 *khi*, « abandonner, » et lui donne le sens de « être rejeté de. » Dans l'expression 人閒 *jin-kien*, le second mot n'est pas ici un adverbe signifiant « au milieu « de. » Les mots 人閒 *jin-kien* désignent ici « le monde ; » ils sont le régime du verbe 棄 *khi*, « abandonner. » (Cf. *Ssé-ki*, histoire de *Lieou-heou*.) Ce sens est confirmé par cette définition d'un dictionnaire chinois-espagnol, « *este mundo* » (ce monde).

9° Il rend *sou*, seconde syllabe de *tchin-sou*, le siècle, par *il est d'usage !*

109.

稀遠世路。于是親
故知友。奏樂餞會。

« Il s'éloigne des voies du monde. Alors ses parents « et ses amis se réunissent et lui offrent un repas « d'adieu, aux sons des instruments de musique. »

M. Pauthier : « Il fuit *autant qu'il est possible* les « voies du monde, *même avec ses proches*. *C'est pour-* « *quoi il fait savoir* à ses amis qu'il désire *les réunir* « pour se réjouir avec eux *dans un festin*. »

M. P. a commis plusieurs fautes graves qui tiennent surtout à ce qu'il a mal ponctué ce passage.

1° Il a rendu par « autant que possible, » le mot 稀 *hi*, qui, joint à *youen*, forme le verbe composé 稀遠 *hi-youen*, « s'éloigner. » (Cf. Morrison, *Dict. chin.* part. II, n° 3,289.)

2° Les six mots 于是親故知友 *iu-chi-thsin-kou-tchi-yeou*, signifient mot à mot : *iu-chi*, « sur cela, » c'est-à-dire « là-dessus, alors, » *thsin-kou*, « ses parents et ses anciens amis, » *tchi, yeou*, « ses connaissances et ses compagnons. » M. P. divise l'expression 親故 *thsin-kou*, il rattache les mots *iu-chi-thsin*, à la phrase précédente, et les traduit : « *même* avec (于 *iu*) ses (是 *chi*) proches (親 *thsin*). »

Jamais 于 *iu*, n'a eu le sens de la préposition *avec*, dans la locution *avec* quelqu'un ; jamais, non plus, le pronom démonstratif 是 *chi*, n'a été employé pour le possessif *son, sa, ses*.

3° Il commence un autre membre de phrase par le mot 故 *kou*, « anciens amis, » qu'il rend par « c'est pourquoi. »

4° Il change le mot 知 *tchi*, « ses connaissances, » en un verbe causatif, « il fait savoir à, » et lui donne pour régime direct le nominatif 友 *yeou*, « compagnons, » qui forme avec 知 *tchi*, le mot composé 知友 *tchi-yeou*, « les connaissances et les camarades » (*noti et socii*).

Sur 親故 *thsin-kou*, « parents et anciens amis, » voyez le Dict. *Peï-wen-yun-fou*, liv. 66 *Hia*, fol 41 *v*. Sur 知友 *tchi-yeou*, *noti et socii*, voyez *ibid.* liv. 55, fol. 106 *r*.

5° Il rejette dans la phrase suivante les mots 奏樂 *tseou-yo* (*canere fistulis*).

6° Il rend les mots 餞會 *tsien-hoeï*, « se réunir pour donner « un repas d'adieu à une personne qui s'éloigne, » par « les réunir « pour se réjouir avec eux dans un festin. » Le lecteur remarquera que M. P. a regardé « l'homme qui veut quitter la vie, » comme le

nominatif des verbes 餞會 *tsien-hoei*, suivant lui : « il désire les « réunir, etc. » tandis que ces verbes, ainsi que 奏樂 *tseou-yo* (*canunt fistulis*), ont pour sujet les mots *thsin-kou*, *tchi-yeou*, « les « parents et les anciens amis, les connaissances et les compagnons. »

110.

泛舟鼓棹。濟兢伽河。
中流自溺。謂得生天。

« Il monte sur une barque que dirigent des ra- « meurs, traverse (en partie) le Gange et se noie « au milieu du courant. Par là, il croit devenir un « dieu.

« Sur dix, on en voit un qui, etc. »

M. Pauthier : « A la suite duquel (festin), il se rend, « *accompagné par des instruments de musique*, au milieu « du fleuve *King-kia* (le Gange), et là, s'abandonnant « à son courant, il se noie dans ses flots. On dit alors « qu'il a conquis le *dixième ciel*. Il en est qui, etc. »

Il y a dans cette traduction une multitude de fautes graves.

1° Il a fait entrer dans cette phrase les mots 奏樂 *tseou-yo* (*canere fistulis*), qui appartiennent à la phrase précédente.

2° Il a construit l'adjectif 中 *tchong* (*medius*), avec le mot 河 *ho*, « fleuve, » qui termine le membre de phrase précédent, et en a fait l'adverbe « au milieu. »

3° Il a rendu le mot 濟 *tsi*, « traverser une rivière, » par « se « rendre dans. »

4° Par suite du déplacement de l'adjectif 中 *tchong* (*medius*), il a rendu le substantif 流 *lieou*, « le courant, » par « s'abandonner à

un courant. » L'expression 中流 *tchong-lieou*, est, par sa posi-
on, au cas locatif, et doit être traduite par « *in medio flumine.* »

5° Il a construit le mot 十 *chi* (dix), avec le mot 天 *thien* ciel), qui termine le membre de phrase précédent, et a traduit les 10ots 天十 *thien-chi*, par « le dixième ciel. » Cette faute contre es règles de position, est extrêmement grave, car les nombres carinaux (1, 2, 3, etc.) et les nombres ordinaux (1er, 2e, 3e, etc.) se iettent constamment devant les substantifs auxquels ils se rapportent.

En style ancien comme en style moderne, les nombres ordinaux ont toujours précédés de la particule 第 *ti*, qui a le même rôle que s dans prim*us*, secund*us*, etc. C'est ainsi qu'on trouve dans notre uteur, liv. XI, fol. 7 *r.* 第一百年 *Ti-i-pe-nien*, « la centième année. » Pour traduire : « le dixième ciel, » il faudrait deux hoses : 1° que le mot *dix* fût placé avant *ciel ;* 2° que le mot *dix* fût récédé de la particule ordinale 第 *ti*, et qu'il y eût : 第十天 *ti-chi-thien*. (Cf. Rémusat, *Gramm. chin.* § 117.) Enfin l'auteur it employé un autre mot que 生 *sing* (naître), s'il eût voulu primer la pensée que donne M. P. Mais il ne s'agit nullement du *xième ciel.* L'expression 生天 *sing-thien*, est employée par lipse, pour 生天上 « naître dans le ciel, obtenir la vie des dieux. » (Conf. *San-tsang-fa-sou*, liv. 22, fol. 18 *v.*) « Lorsqu'un homme (*ibid.* fol. 19 *r.*) commence à *naître au ciel* (c'est-à-dire à devenir un dieu), une lumière brillante voile son corps comme un vêtement, etc. »

III.

十有其一。未盡鄙見。
出家僧衆。制無號哭。

父母亡喪。誦念酬恩。
愼終追遠。寔資冥福。

« Sur dix, il s'en trouve un qui, n'ayant pas en« tièrement renoncé à la vie, quitte sa famille, et se « met au nombre des religieux bouddhistes dont la « règle exclut les cris et les lamentations.

« Si son père ou sa mère viennent à mourir, il « récite des prières pour les remercier de leurs bien« faits, il leur rend les derniers devoirs et leur offre « des sacrifices funèbres. Par là il leur procure sû« rement le bonheur de l'autre vie. »

M. Pauthier : « Il en est qui, ne paraissant pas « *avoir épuisé toutes les humiliations, toutes les conditions* « *méprisées de la vie*, sortent de leurs familles, se font « admettre dans la foule des religieux bouddhiques, « *sans titres honorifiques*, pour y *déplorer hautement* la « perte d'un père ou d'une mère, en récitant, *à haute* « *voix et avec mesure, les louanges de celui qui leur a ac*« *cordé un tel bienfait, en éloignant de leur esprit tous* « *les soucis du monde, jusqu'à ce qu'ils trouvent, à la fin,* « *les biens réels dans une félicité obscure.* »

Cette traduction est encore plus inexacte que celle des § 108, 109.

1° M. P. a inséré le mot 十 *chi* (dix), dans la phrase précédente, comme nous l'avons vu plus haut, et en a fait l'adjectif *dixième*, contrairement aux règles de position. Voyez § 110, 5°.

2° Il a passé le mot 一 *i* (un), dans la phrase : « sur *dix*, il s'en « trouve *un*. »

3° Les mots 未盡鄙見 *weï-tsin-pi-kien*, signifient :

qui n'ont pas encore entièrement dépouillé les vues terrestres, » littéralement « les vues grossières, » c'est-à-dire « qui n'ont pas encore entièrement renoncé à la vie. » Il traduit : « ne pas avoir épuisé toutes les humiliations, toutes les conditions méprisées de la vie. »

4° Il a passé le mot 制 *tchi*, « la règle. »

5° Il a divisé en deux parties le mot composé 號 哭 *hao-kho*, crier et se lamenter, » et il a traduit la première syllabe 號 *hao* crier), par « titres honorifiques. »

6° Puis, empiétant sur la phrase suivante, il rend le verbe neutre 哭 *kho*, « pleurer, se lamenter, » qui forme la seconde syllabe de *ao-kho*, « crier et se lamenter, » par le verbe actif *déplorer*.

7° De cette façon, il prend les nominatifs 父 母 *fou-mou*, « le ère et la mère, » pour deux génitifs, et le verbe neutre composé 亡 喪 *wang-sang*, « mourir, » pour le substantif « mort. »

8° Ensuite il fait régir ce substantif par le verbe neutre 哭 *ko*, u'il a rendu activement : « déplorer la mort ! » L'expression 號 哭 *háo-kho* se retrouve, avec le sens que nous lui donnons, dans le *se-ki*, Biogr. de *Sun-tchi* : « Tseu-sang étant mort, le peuple de Tching : livra aux cris et aux lamentations. » 號 哭 *háo-kho*.

Nous avons vu plus haut (conf. § 98), que les séculiers qui iennent de perdre un parent, poussent des cris et des lamentaons. Ces bruyantes démonstrations de douleur sont interdites aux eligieux.

9° Sous ce rapport, M. P. s'est encore trompé, puisqu'il s'imagine ue les hommes dont parle l'auteur, embrassent la vie religieuse our « déplorer la perte de leur père et de leur mère. »

10° Les mots 誦 念 *song-nien* signifient « réciter des prières » conf. Dict. de Basile, n° 10,090), il traduit : « réciter, à haute voix et avec mesure, les louanges. »

11° Il traduit les mots 酬 恩 *tcheou-ngen*, « remercier quelqu'un de ses bienfaits, » par « (Les louanges) de celui qui leur a accordé un pareil bienfait. »

Il est évident qu'il s'agit ici des bontés que le père et la mère du religieux ont eues pour lui pendant leur vie.

M. P. serait sans doute fort embarrassé de dire où il a trouvé l'idée de *louanges*, et ce qu'il entend par « celui qui leur a accordé un pa-« reil bienfait. »

12° Il passe le mot 追 *tchouï*, « poursuivre, remonter à, » et fait le verbe actif « éloigner, » de l'adjectif 遠 *youen*, « éloigné, » régime direct du verbe 追 *tchouï*.

Les mots du *Lun-yu* (liv. I, § 15) 追 遠 *tchouï-youen*, « remon-« ter à ceux qui sont éloignés, » signifient, suivant les commentateurs, « offrir des sacrifices à ceux qui sont morts depuis longtemps. » Ces deux mots et les deux suivants : 慎 終 *chin-tchong*, sont tirés du *Lun-yu* de Confucius (*ibid.*), mais ils se trouvaient transposés dans le texte de *Hiouen-tsang*. Il faut lire : 慎 終。追 遠 *chin-tchong, tchouï-youen* (au lieu de *chouï-youen*, *chin-tchong*), « donner « tous ses soins aux funérailles, » littéralement : « à ceux qui sont « morts, et leur offrir, longtemps après, des sacrifices funèbres. »

13° Il a divisé en deux la locution 慎 終 *chin-tchong* (*Lun-iu*, liv. I, § 15), « donner tous ses soins aux morts » (c'est-à-dire, suivant le commentaire de *Tchou-hi*, « rendre les derniers devoirs à « ses parents, avec tout le soin convenable »), et il a traduit le verbe neutre 慎 *chin*, « donner toute son attention à, » par « les soucis du « monde! »

14° Il a fait régir ce substantif *soucis*, par l'adjectif 遠 *youen*, « éloigné » (voyez 12°), dont il a fait le verbe actif « éloigner. »

15° Il a fait un adverbe du substantif 終 *tchong*, « morts (les pa-« rents), » qui est le régime du verbe 慎 *chin*, « *diligenter attendere* « *rei*, » et il traduit : « jusqu'à ce qu'ils trouvent *à la fin*. »

16° Il a suppléé sans motif les mots « jusqu'à ce qu'ils trouvent, » dont le texte n'offre aucune trace.

17° Il a pris l'adverbe 寔 *chi*, « en réalité, » qui commence le dernier membre de phrase, pour l'adjectif « véritable. »

18° Il a rendu le verbe 資 *tse*, « donner, procurer » (conf. Dict. *Tseu-wei*) par le mot « richesses. »

19° Il a fait régir les mots « les véritables richesses, » par le verbe actif « trouver, » qui n'existe pas dans le texte. Il n'a pas vu que le mot 資 *tse*, est, par sa position, un verbe actif qui a pour régime les mots 冥 福 *ming-fo*, mot à mot : 寔 *chi*, « véritablement, » 資 *tse*, « ils procurent à leurs parents » (par ces prières et ces sacrifices funèbres), 冥 福 *ming-fo*, « le bonheur de l'autre monde. »

20° Le mot 冥 *ming*, n'est point ici comme l'a cru M. P. l'adjectif du mot 福 *fo*, « félicité ; » c'est un substantif signifiant : *the invisible state of departed spirits, Hades*. Morr. *Dict. chin.* part. II, n° 7,723. Conf. Gonçalvez, *Dict. port. chin.* au mot *mundo* (*outro*).

21° M. P. traduit 冥 福 *ming-fo*, par « dans une félicité obscure. » Sans m'arrêter de nouveau à la manière dont il a traduit 寔 福 *ming-fo*, je ferai observer que si ces deux mots eussent été par leur position au cas locatif, et qu'ils eussent signifié par impossible : « dans une félicité obscure, » ils auraient été placés devant un verbe, le verbe *trouver*, par exemple, s'il eût existé dans le texte. En chinois, les mots qui expriment le temps, le lieu, se mettent toujours devant un verbe, lorsqu'on les emploie sans prépositions. Pour les placer après un verbe dont ils sont le complément indirect, on les fait précéder d'une des prépositions 於 *iu*, 于 *iu*, 乎 *hou*, qui signifient : « dans. »

112.

政教既寬。機務亦簡。
戶不籍書。人無徭課。

« Les règlements administratifs étant très-bien« veillants, les affaires de l'état sont peu compliquées.

« Les familles ne sont point portées sur des registres « civils, et les hommes ne font point de corvées et « ne payent point d'impôts. »

M. Pauthier n'a rien compris à tout ce passage : « Quant à la direction de l'enseignement, il y a de « grands établissements d'instruction publique, et « cependant, même dans les plus grands de ces éta- « blissements, on ne fait point usage de *livres*. Les « habitants ne payent point d'impôts *pour les écoles*. »

1° L'expression 政教 *tching-kiao*, « de l'administration- « les instructions, » signifient litt. « les instructions administratives, » c'est-à-dire les règlements que publie le gouvernement pour maintenir le peuple dans le devoir ou le ramener au bien. M. P. n'a pas *compris* le sens de ces deux mots, qu'il rend par « direction de l'en- « seignement. »

2° Il a encore oublié la règle invariable qui veut que, lorsque deux noms sont en construction, le terme antécédent (le nominatif) se place après le terme conséquent (le génitif) (cf. Rémusat, *Gramm. chin.* § 79), et il traduit : « la direction (政 *tching*) de l'enseigne- « ment (教 *kiao*), » au lieu de : « les instructions (教 *kiao*) de « l'administration (政 *tching*). »

3° Il rend le mot 寬 *kouan*, « être indulgent, être bienveillant, » par « de grands établissements ! »

4° Il traduit les mots 機務 *ki-we*, « affaires du conseil « d'état » (Morrison, *Dict. chin.* part. II, n° 5272) par : « on s'efforce « de donner de l'instruction à la jeunesse ! »

5° Il construit le mot 簡 *kien*, « être abrégé, être peu compli- « qué, » qui finit un membre de phrase, avec le mot 戶 *hou*, « famille, » qui commence le suivant, et il traduit : « dans les plus « grands (簡 *kien!*) de ces établissements (戶 *hou*) ! »

6° Il rend les mots 籍書 *tsi-chou*, « être inscrit (書

«chou) sur un registre (籍 *tsi*),» par «faire usage de livres d'é-«tude!» On voit qu'il a pris le mot 籍 *tsi*, «registre,» pour le mot 藉 *thsie* (Basile, n° 9262), «se servir pour un temps.» De cette manière, il a pris les mots 籍書 *tsi-chou*, «sur un registre-«être inscrit,» pour les mots 藉書 *thsie-chou*, selon lui «se «servir de livres,» locution qui n'existe pas en chinois. On dirait 用書 *yong-chou*, *uti libris*. D'après sa position, le mot 書 *chou* est ici verbe passif et signifie «être écrit, être inscrit.» Le mot 籍 *tsi*, étant placé avant 書 *chou*, «être inscrit,» se trouve au cas locatif, «*sur* un registre, *dans* un registre.» Le sens que je donne ici au mot 籍 *tsi* se trouve dans tous les dictionnaires. Basile, n° 7634 : «*registrum in quo plebis nomina scribuntur*;» Gonçalvez (*Dict. port. chinois*) : «liste de la population.»

De plus, M. P. suppose, sans le moindre scrupule, que *dans les grands colléges de l'Inde on ne faisait point usage de livres d'étude!* Il oublie qu'il a cité (voyez le cahier de décembre 1839, pag. 465 et suiv.) les ouvrages que les Indiens étudient.

7° Il passe le mot 傜 *yao*, «corvées» (travail gratuit et forcé, dû au roi par les hommes du peuple), et rend le mot 課 *ko*, «impôt en argent ou en grains» (*Thong-kien-kang-mou*, part. II, liv. XXXVIII, fol. 96), par «taxes pour les écoles.» Voici l'origine de cette erreur étrange. Le mot 課 *ko* signifie aussi «le «devoir, la tâche que le maître donne en classe à ses écoliers;» Morrison (*Dict. chin.* part. II, n° 6442) : «*a duty or* TASK *imposed at* «*school.*» C'est évidemment dans cette définition anglaise du mot 課 *ko* que M. P. a découvert le sens de TAXES *pour les écoles*. Il a pris le mot TASK, «tâche» (en latin, *pensum*), pour le mot anglais TAX, «taxe.» Les mots *imposed at school*, «(devoir) imposé en classe, «à l'école,» aurait dû l'avertir, ce semble, qu'il ne s'agit point ici d'*impôts pour l'entretien des écoles*. Cette idée s'exprimerait tout autrement en anglais, soit par *school-tax*, soit par *a tax for the support* ou *for the maintenance of schools*.

113.

二以封建輔佐宰臣。

« La seconde partie (des revenus des domaines « royaux) sert à constituer des fiefs aux ministres et « aux membres du conseil d'état. »

M. Pauthier : « La seconde est *assignée en jouissance* « aux ministres et aux autres grands fonctionnaires « de l'état, pour *les aider* (à occuper dignement leur « emploi). »

1° Il n'a pas compris l'expression 封 建 *fong-kien*, « établir « un fief en faveur de quelqu'un. »

2° Il a rendu le substantif composé 輔 佐 *fou-tso*, « mi- « nistre » (Gonçalvez, *Dic. port. chin.* « ministro de estado »), par le verbe « aider. »

114.

三賞聰睿碩學高才。

« La troisième partie (de ces revenus) *sert à ré-* « *compenser* les hommes doués d'une rare intelli- « gence, d'un savoir solide ou de talents élevés. »

Il traduit : « La troisième est *donnée en jouissance* « aux hommes qui ont des lumières supérieures, qui « sont doués d'une intelligence profonde, et qui, « par leurs études et leur savoir, ont acquis des ta- « lents sublimes. »

M. P. ayant trouvé le sens de « *oblectari, to take pleasure in,* » parmi es différentes significations de 賞 *chang,* « récompenser, » l'a rendu par « être donné en jouissance. » Il paraît ignorer que ce mot signifie toujours « récompenser, » lorsque, comme ici, il a pour régime un nom de personne, et qu'il ne signifie « jouir de, prendre plaisir à une chose, » que lorsqu'il est suivi d'un nom de chose. Ainsi l'on dit 賞花 *chang-hoa,* « jouir de la vue des fleurs » (conf. Dict. de Basile, n° 10,478), et 賞月 *chang-youeï,* « jouir de la vue de la lune » (Dict. *Peï-wen-yun-fou,* liv. XCV, fol. 28).

Sa traduction n'est qu'une paraphrase dont plusieurs parties manquent d'exactitude.

1° Il emploie deux lignes pour rendre le mot composé 聰睿 *tsong-joui,* « intelligent, perspicace, » c'est-à-dire doué de grandes lumières.

2° Il fait dépendre la troisième expression 高才 *kao-thsaï,* littéralement « talents élevés, » de la seconde 碩學 *chi-hio,* « savoir solide, » qui s'applique à un genre de mérite particulier.

3° Il prend le mot 才 *thsaï* pour les *talents* qui sont le fruit de l'étude. Ce mot chinois désigne les talents naturels de l'homme, *innatæ ingenii dotes.* Ici l'expression 高才 *kao-thsaï* signifie « les « hommes doués de talents élevés, distingués, » et non « des talents « distingués. » C'est le mot 賞 *chang,* « récompenser, » qui détermine ici cette nuance. De même l'expression 碩學 *chi-hio* doit se prendre adjectivement. Elle signifie : « doué d'un savoir « solide. »

115.

四樹福田。給諸異道。所以賦斂輕薄。傜稅儉省。

« La quatrième partie (de ces revenus) sert à cul-

« tiver le champ du bonheur, et à donner des au-« mônes aux hérétiques. C'est pourquoi les impôts « sont légers ; les corvées et les taxes sont très-mo-« dérées. »

M. Pauthier n'a pas compris un mot de tout ce passage, dont il a coupé en deux la dernière phrase pour commencer son paragraphe XV. Il traduit : « La quatrième est destinée à *procurer du bien-être à* « *la foule de ceux* qui ont reçu ces mêmes propriétés « pour les faire valoir ; *manière d'agir bien différente* de « celle de ces hommes qui se livrent à toutes sortes « d'exactions. »

XV. DES IMPÔTS ET CHARGES PUBLIQUES.

« Les charges publiques, les impôts fonciers que « les habitants sont obligés de payer, sont très-mo-« dérés dans *les provinces*. »

Suivant le dictionnaire bouddhique *San-thsang-fa-sou* (liv. VII, fol. 22 à 24), l'expression « planter ou cultiver le champ du bon-« heur » signifie faire de bonnes œuvres, par exemple, offrir aux dieux toutes sortes de parfums, parer richement leurs statues, faire résonner en leur honneur une musique harmonieuse : voilà pour les riches. Les pauvres peuvent se contenter de témoigner du respect à Fo, aux trois précieux, aux religieux, à leurs père et mère. Par là on obtient le bonheur, de même qu'en cultivant un champ avec ardeur, on obtient une abondante récolte. (Cf. *ibid.* liv. XI, fol. 20 v.)

1° M. P. divise en deux l'expression 福田 *fo-thien*, « champ « du bonheur ; » il met un repos après 福 *fo*, « bonheur, » et traduit : 樹福 *chou-fo*, « procurer du bien-être ! »

2° Contrairement à la règle qui veut que le verbe actif précède son régime, il considère le mot 田 *thien*, « champ, » seconde syl-

labe du mot 福田 *fo-thien*, « champ du bonheur, » comme le régime du verbe 給 *ki*, « faire des aumônes, » qui commence le membre de phrase suivant, et traduit : « (procurer du bien-être) À « LA FOULE de ceux qui ont REÇU ces mêmes *propriétés territoriales* « pour les faire valoir. »

3° Il isole le mot 諸 *tchou*, qui correspond ici à l'article *les*, et qui est toujours suivi d'un substantif (comme en cet endroit, les *hérétiques*), et le rend par « la foule de ceux qui. »

4° Il rend le mot 給 *ki*, « faire des dons, des aumônes, » par « qui ONT REÇU ! »

5° Il ajoute les mots : « pour les faire valoir, » dont le texte n'offre aucune trace.

6° Il rend les mots 異道 *i-tao*, « les hérétiques, » par ma« nière d'agir bien différente de celle de ! »

7° Il ne tient aucun compte des mots 所以 *so-i*, « c'est « pourquoi. »

8° Il rend les mots 賦歛輕薄 *fou-lien-king-po*, « les « impôts sont légers, » par : « ces hommes qui se livrent à toutes « sortes d'exactions ! »

9° Il divise en deux l'expression double 儉省 *kien-sing*, « modéré, » qui se compose de 儉 *kien*, « ménager (adj.), » et de 省 *sing*, « économe, » et traduit : « (les impôts) sont modérés « (儉 *kien*) dans les PROVINCES (省 *sing*). » Le mot 省 *sing* veut dire quelquefois « province, » mais il faut qu'il soit précédé d'un nom de pays. Ainsi l'on dit : 廣東省 *kouang-tong-sing*, « la province de Canton. »

M. P. commet encore une faute grave contre la règle de position. Si, par impossible, le mot 省 *sing* eût signifié ici « DANS les pro« vinces, » il eût été au cas locatif, et l'auteur l'aurait placé, en conséquence, au commencement de la phrase, avant les mots 賦歛 *fou-lien*, « les impôts. »

116.

各安世業。俱佃口分。

« Chacun conserve l'héritage de ses pères ; tous « cultivent la terre pour se nourrir. »

M. Pauthier : « Chacun, *dans les temps de paix et « de tranquillité*, est suffisamment pourvu dans ses « besoins par la culture des terres. »

M. P. n'a pas vu que le mot 安 *ngan* est ici le verbe neutre « rester dans » (*to remain in*, Morrison, *Chin. Dict.* n° 2834) ; il en a fait le substantif « paix, tranquillité, » et a rendu l'adjectif 世 *chi*, « héréditaire, » par le mot « temps. »

2° Il a rendu le mot 業 *nie*, « propriété, » par suffisamment. »

3° Il a traduit 俱 *kiu*, « tous, » par « pourvu (dans ses besoins). »

4° Il a laissé de côté les quarante mots suivants :

假種王田。六稅其一。
商賈逐利。來往貿遷。
津路關防。輕稅後過。
國家營建。不虛勞役。
據其成功。酬之價直。

« Ils empruntent des semailles aux champs du roi et payent en « tribut la sixième partie de leur récolte. Les marchands, qui pour« suivent le gain, vont et viennent pour leur négoce. Aux gués des « rivières, aux barrières des chemins, on passe après avoir payé une « légère taxe. Lorsque le roi construit un édifice, il n'oblige pas ses « sujets à travailler gratuitement. Il leur donne un juste salaire, pro« portionné au travail qu'ils ont fait. »

117.

鎮戍征行。宮廬宿衛。

« (Les soldats sont chargés de) défendre les frontières ou d'aller combattre les ennemis; d'autres « montent la garde, pendant la nuit, dans les postes « qui entourent le palais. »

M. Pauthier traduit : « Lorsqu'on entreprend une « campagne pour marcher contre *les barbares*, les « palais, les chaumières, tous les lieux de stations sont « employés à loger les troupes, *s'ils sont reconnus « propres à cet usage.* »

1° Il a pris le mot 戍 *chou*, « garder les frontières, » pour le mot 戎 *jong*, « barbares, » et il a traduit les mots 鎮戍 *tching-chou*, « fines tueri, » par « entreprendre une campagne contre « les barbares ! »

2° Il fait des mots 宮廬 *kong-liu* les deux nominatifs « pa- « lais » et « chaumières. » Cependant le premier est au génitif et le second au locatif. Ils signifient littéralement : « dans les postes ou « corps de garde du palais. »

3° Il rend le verbe 宿 *so*, « passer la nuit, » par les mots « lieux de stations, » et le verbe 衛 *wei*, « protéger, monter la « garde, » par « loger des troupes. »

4° Il déplace les deux mots 量事 *liang-sse*, littéralement « mesurer les choses, » qui appartiennent à la phrase suivante, et les rend par : « s'ils sont reconnus propres à cet usage. »

118.

量事招募。縣償待入。

« On lève des soldats suivant les besoins du ser-« vice; on leur promet des récompenses et l'on attend « qu'ils viennent d'eux-mêmes. »

M. Pauthier : « *S'ils* (les lieux de stations) *sont re-« connus propres à cet usage* (c'est-à-dire à loger des « troupes), on appelle aux armes les divers *districts*, « ou bien on leur permet *d'attendre l'issue de la cam-« pagne* et *de rentrer dans l'intérieur*. »

Le mot 縣 *hiouen*, littéralement « suspendre en haut, » veut dire ici « montrer de loin, promettre. »

1° M. P. n'a pas entendu un mot de ce passage. J'ai signalé plus haut (§ 117, n° 4) son étrange version des mots 量事 *liang-sse*, qui veulent dire ici : « suivant les besoins DU SERVICE. » Ce qui suit est encore plus grave. Il a confondu deux membres de phrase séparés, et a pris le verbe 縣 *hiouen*, « suspendre en haut, » c'est-à-dire promettre, pour le substantif 縣 *hien*, « district » (qui s'écrit de même). Il en a fait le régime direct des verbes 招募 *tchao-mou*, « lever des troupes, » qui forment un sens complet, et a traduit : « appeler aux armes LES DISTRICTS ! »

2° Il a passé le mot 償 *tchang*, « récompenses, » régime direct du verbe 縣 *hiouen*, « suspendre en haut, promettre, » dont il a fait le mot « district. »

3° Le mot 待 *taï* veut dire que le roi *attend* que les soldats s'enrôlent d'eux-mêmes (littéralement « entrent » 入 *ji*) et ne les prend point de force. M. P. a supposé que ce mot se disait des soldats qui ATTENDENT *l'issue de la campagne*.

4° Il rend le mot 入 *ji*, « entrer, » c'est-à-dire s'enrôler, par : « rentrer dans l'intérieur. »

119.

宰牧輔臣。庶官僚佐。
各有分地。自食封邑。

« Les gouverneurs, les ministres, les magistrats et « les employés reçoivent chacun une certaine quan- « tité de terres. Ils consomment seuls les revenus « de leurs domaines. »

M. Pauthier divise ce passage en deux, et commence son paragraphe XVII par la seconde phrase; il traduit : « (Rentrer dans l'intérieur) pour *aider* les « ministres et la foule des magistrats, ainsi que ceux « qui *les assistent* dans l'accomplissement de leurs « devoirs. »

XVII. PROPRIÉTÉS TERRITORIALES, ETC.

« Chaque Indien a une portion de terre avec la- « quelle il pourvoit à sa nourriture et à son entretien. « On donne des cités en apanages. »

1° M. P. passe les mots 宰牧 *tsaï-mou*, « les gouverneurs. »

2° Il rattache le nominatif 輔臣 *fou-tchin*, « les ministres, » à la phrase précédente où il parle *de soldats qui rentrent dans l'intérieur*; puis, divisant le mot composé 輔臣 *fou-tchin*, « ministres, » il traduit la première syllabe, 輔 *fou*, par « aider, » et la seconde 臣 *tchin* par « les ministres. »

3° Il prend le nominatif 庶官 *chou-kouan*, « les magis« trats, » pour des accusatifs qu'il fait régir par son verbe 輔 *fou*, « aider, » lequel mot est simplement la première syllabe du nominatif 輔臣 *fou-tchin*, « ministres. »

4° Il a divisé en deux l'expression composée 僚佐 *liao-tso*, « les employés ; » il traduit la première syllabe 僚 *liao* par le mot « devoirs, » et le mot 佐 *tso* (seconde partie du mot 僚佐 *liao-tso*, « un employé »), par le verbe « assister. » M. P. « ceux qui « les *assistent* dans leurs *devoirs*. »

5° Il coupe en deux la phrase : « Les gouverneurs, les ministres, « les magistrats, les employés, *ont chacun une certaine quantité de* « *terres*. »

6° Il finit un paragraphe au mot « les employés » (mot composé qu'il traduit par « ceux qui les assistent dans leurs devoirs »).

7° Ensuite il commence son § XVII aux mots : « chacun a ou re« çoit une certaine portion de terres, » qui font partie de la phrase précédente.

8° Il confond ensemble deux membres de phrase séparés, et rattache les mots 自食 *tseu-chi*, « ils mangent, ils consomment « eux-mêmes, » aux mots 分地 *fen-ti*, « terres réparties. » « *Unusquisque*, dit-il en note, *habet partitam terram* AD SEIPSUM NUTRIENDUM. Les mots 自食 *tseu-chi*, « ipsi comedunt, » commencent le membre de phrase suivant, et ont pour régime les mots 封邑 *fong-i*, que j'explique plus bas.

9° Il a commencé une phrase par les mots 封邑 *fong-i*, « terres données en fief, » qui sont le régime direct des deux mots précédents 自食 *tseu-chi*, « ils consomment eux-mêmes, c'est« à-dire seuls, les revenus des terres qui leur sont données en fiefs. » Littér. « *ipsi comedunt terras jure beneficiario mancipatas*. » Il traduit : « On donne *des cités* en apanage. »

10° Le mot 邑 *i* ne veut pas dire ici « des cités, » mais « terres « données aux magistrats. » (Cf. *Khang-hi*, clef 163, fol. 67 *r*. l. 5 ; et Morrison, part. II, n° 10,411.)

120.

風壤既別。地利亦殊。
花艸果木。雜種異名。

« Comme les climats et les qualités du sol sont « fort différents, les productions de la terre offrent « aussi une grande variété. Les plantes à fleurs et « les arbres à fruits diffèrent autant par leurs espèces « que par leurs noms. »

M. Pauthier n'a presque rien compris à ce passage qui est cependant d'une clarté extrême; il traduit : « On *distribue* des *terres, à condition* de *partager* les « produits du sol, *y compris même* les fleurs, les herbes, « les fruits et les arbres de toute nature. *Les produits* « *du sol* sont très-variés; ils portent différents noms, « *tels que, etc.* »

1° Il passe le mot 風 *fong*, « vent, » qui veut dire ici « climat. »

2° Il rend les mots 壤別 *jang-pie*, « les sols (*jang*) sont « différents (*pie*), » par « distribuer (別 *pie*) des terres (壤 « *jang*). » Il ne fait pas attention que la position des mots s'oppose absolument à ce que le mot 別 *pie*, « être différent, » soit pris ici pour le verbe actif « distribuer, » gouvernant le mot 壤 *jang*, « sol » (le verbe doit précéder son régime). Du reste, jamais le mot 別 *pie* n'a signifié « distribuer. »

3° Dans le passage : « Les produits de la terre sont également « différents, » il rend le mot 殊 *tchou*, « différent, » par « partager » (à condition de partager, etc.). C'est ici le lieu de répéter l'observa-

tion que nous avons faite plus haut, à l'occasion du mot 別 *pie*. La position du mot 殊 *tchou*, «être différent,» ne permet pas d'en faire un verbe actif et de lui donner pour régime direct le mot 利 *li*, «profit,» c'est-à-dire produits du sol. J'ajouterai encore que le mot 殊 *tchou* n'a jamais en chinois le sens de «partager.»

4° Il ajoute «y compris même,» et fait régir les nominatifs 花艸 *hoa-tsao*, «plantes à fleurs,» 果木 *kouo-mo*, «arbres à «fruits,» par le verbe actif *partager*, qui n'existe pas dans le texte.

5° Il n'a pas vu que, dans les mots 花艸 *hoa-tsao* et 果木 *kouo-mo*, les mots 花 *hoa*, «fleurs,» et 果 *kouo*, «fruits,» étaient pour ainsi dire des qualificatifs des mots *plantes* et *arbres*, et qu'il fallait traduire «plantes à fleurs,» c'est-à-dire plantes qu'on recherche pour leurs fleurs, et non «fleurs et herbes;» «arbres à «fruits,» et non «fruits et arbres.»

6° Il a commencé une nouvelle phrase par les mots 雜種 *tsa-tchong*, «espèces variées,» 異名 *i-ming*, «noms différents,» qui se rapportent aux quatre syllabes précédentes : «Les plantes à «fleurs, les arbres à fruits, sont d'espèces variées et ont des noms «différents.» Aussi, pour faire un sens, a-t-il été obligé d'ajouter : *les produits du sol*.

121.

凡厥此類。難以備載。見珍人世者。略舉言焉。

«Il serait difficile de donner l'énumération com-«plète de toutes ces espèces de fruits; mais j'ai cité «sommairement ceux que les hommes estiment le «plus.»

M. Pauthier traduit : «Fruits dont il serait difficile

« *de déterminer* l'espèce et la nature, mais *qui paraissent*
« *précieux et excellents* dans leur genre. Les hommes
« de notre siècle en parlent avec beaucoup d'éloges. »

1° Il a cru que les mots 備載 *pi-tsaï*, « rapporter, énumé-
« rer complétement, » signifiaient ici *déterminer* d'une manière scientifique à quelles espèces se rapportent ces fruits.

2° Il y a en chinois 見珍人世者。略舉言焉。mot à mot : « ceux qui — sont prisés — dans la généra-
« tion des hommes, c'est-à-dire parmi les hommes, sommairement-
« ont été cités (plus haut). »

M. P. a coupé cette phrase en deux, et a mis un point après 見珍 *kien-tchin*, « sont estimés. » Le mot 見 *kien* (*vulgo* voir) est ici une marque du passif. (Conf. Rémusat, *Gramm. chin.* § 173.) M. P. le rend par « paraître, » et il fait l'adjectif *précieux* du mot 珍 *tchin*, qui, par l'addition du mot 見 *kien*, est devenu le verbe passif « être estimé. »

3° Il a recommencé une phrase par les mots 人世者 *jin-chi-tche*, et, oubliant, comme à l'ordinaire, la règle du génitif, il prend le génitif 人 *jin*, « hominum, » pour un nominatif, et le mot 世 *chi*, « generatione » (qui est ici au cas locatif par position), pour un génitif, et il traduit : « les hommes du siècle, » au lieu de *in hominum generatione*, id est *ab hominibus*.

4° Il rapporte aux hommes le mot 者 *tche*, « ceux qui, » qui se rapporte aux *fruits* et sert à rattacher le premier membre de phrase au second.

5° Il rend les mots 略舉言 *lio-kiu-yen*, « en abrégé ils
« ont été cités et énoncés, » par : « (les hommes du siècle) en parlent
« avec beaucoup d'éloges ! »

122.

至于棗栗椑柹。印度無聞。

« Quant aux fruits du jujubier, du châtaignier, du « kaki, ils sont inconnus dans l'Inde. »

M. Pauthier : « Quant aux fruits du *tsao* (espèce de « *cannarium*), à la châtaigne, aux fruits *pi* et *chi*, *l'Inde* « *n'en a jamais entendu parler.* »

1° M. P. s'est trompé en prenant le fruit de l'arbre 棗 *tsao* (le jujubier) pour la datte. (Voyez les dictionnaires chinois de Basile et de Gonçalvez.)

2° Il fait deux arbres des mots 椑 柹 *pi-chi*. Ces deux syllabes désignent une seule espèce d'arbre. (Voyez l'*Encyclop. japon.* liv. LXXXVII, fol. 12.)

2° En chinois, jamais on ne personnifie les noms de pays. Les mots 印 度 *in-tou*, « l'Inde, » qu'il met au nominatif, sont à l'ablatif, ou plutôt au locatif (*in India*); et les mots 無 聞 *wou-wen*, « ne pas entendre parler, » se rapportent, soit aux habitants de l'Inde, soit au voyageur Hiouen-tsang, et non à l'Inde *personnifiée*.

123.

梨柰桃杏蒲萄等果。迦溼彌羅國已來。往往間植。

« Quant aux deux espèces de poires *li* et *naï*, aux pê-« ches, aux amandes, aux raisins et autres fruits, depuis « qu'ils ont été apportés du royaume de Cachemire, « on les voit croître (littér. « plantés ») en tous lieux. »

M. Pauthier : « La poire, la *prune*, la pêche, la « *prune acide*, les raisins et autres fruits, viennent du « royaume de Cachemire, *où ils croissent en abon-* « *dance.* »

1° Il rend 柰 *naï*, sorte de *poire*, par le mot *prune*.

2° Il a pris le mot 杏 *heng*, « l'amande, » pour la *prune acide*.

3° Il a rendu au présent (ils viennent) les mots 已 來 *i-laï*, « depuis qu'ils sont venus, » et s'est trompé principalement sur l'époque antérieure dont parle Hiouen-tsang.

4° Il a cru que les mots 往 往 間 植 *wang-wang-kien-tchi*, « ils sont plantés partout, » se rapportaient au pays de Cachemire.

4° Enfin il a lu *kia* 經 KING-*mi-lo*, au lieu de *kia* 溼 CHI-*mi-lo*, que porte le texte, et fait une note de huit lignes pour corriger une faute qui n'existe pas. Si l'on se donne la peine de comparer le mot 溼 *chi*, « humide » (Basile, n° 5150), avec le mot 涇 *king*, nom de rivière (Basile, n° 5001), on reconnaîtra pourquoi il a pris le son *chi* pour le son *king*. Dans le premier, le groupe phonétique *chi* se compose, 1° de la clef 1 一, 2° de la clef 52 幺 répétée, 3° de la clef 32 土. Dans le second mot, le groupe phonétique *king* se compose, 1° de la clef 1 一, 2° de la clef 47 巛, 3° de la clef 48 工.

124.

石榴甘橘。諸國皆樹。

« Tous les royaumes (de l'Inde) produisent des « grenades et des oranges douces. »

Littéralement : « Le grenadier, — l'oranger à fruits « doux, — *dans* tous les royaumes — l'un et l'autre « — sont plantés, c'est-à-dire cultivés. »

M. Pauthier : « La grenade, les oranges *viennent* « *d'autres royaumes.*

« *Toutes les plantes et les arbres*, etc. »

1° Il a mis un point après les mots 諸國, qui sont au cas locatif (*dans* les royaumes), et sépare ainsi les substantifs *grenadier, oranger*, du verbe 樹 *chou*, « être planté, » dont ils sont le sujet.

2° Il rend les mots *grenadier, oranger*, par *grenades* et *oranges*, mots qui ne peuvent cadrer avec le verbe passif 樹 *chou*, « être « planté. »

3° Pour faire un sens, il ajoute les mots *viennent de*, qui ne se trouvent pas dans le texte.

4° Il traduit le mot 諸 *tchou*, « les, » par le mot « autres, » et a compris que ces deux fruits venaient *d'autres royaumes* que celui de Cachemire.

5° Il rejette dans la phrase suivante les mots 皆樹 *kiaï-chou*, « l'un et l'autre » (皆 *kiaï*, vulgo *tous*, se rend ainsi quand il ne se rapporte qu'à deux noms), c'est-à-dire le grenadier et l'oranger sont plantés, cultivés, et les rend par TOUTES *les plantes et arbres*. Il oublie que 皆 *kiaï*, « tous, l'un et l'autre, » se met toujours, comme dans ce passage, après les nominatifs auxquels il se rapporte. (Conf. Rémusat, *Grammaire chinoise*, § 75.) C'est la position de ce mot qui indique ici que 樹 *chou*, vulgo *arbre*, remplit le rôle d'un verbe passif et signifie *être planté*, *cultivé*.

125.

墾田務農。稼穡
耕耘。播植隨時。

« Ils cultivent les champs et se livrent aux travaux

« agricoles ; ils sèment, récoltent, labourent, sarclent « et plantent suivant les saisons. »

M. Pauthier n'a presque rien compris à ce passage ; il traduit : « *Toutes les plantes et les arbres à fruits qui « produisent ceux dont on vient de parler, sont cultivés « dans les champs*. Les agriculteurs les plantent, et en « recueillent les fruits avec soin. Ils commencent par « bien nettoyer la terre des mauvaises herbes qui la « couvrent ; ils sèment et plantent ensuite quand la « saison est propice. »

1° Il fait précéder ce passage chinois des mots 皆樹 *kiaï-chou*, « ils sont plantés, » qui font partie de la phrase précédente et en complètent le sens. Il les a traduits par TOUTES *les plantes et arbres*. En chinois (Rémusat, *Grammaire chinoise*, § 75), le mot 皆 *kiaï*, « tous, » ne peut être placé avant le substantif ; il le suit toujours. Ainsi, pour dire « tous les arbres, on doit écrire 樹皆 *chou-kiaï*, et non 皆樹 *kiaï-chou* ; car, dans cette dernière position, le mot 樹 *chou*, vulgo *arbre*, remplit le rôle d'un verbe passif et signifie *être planté, cultivé*. (Voyez § 124, n° 5.)

2° Il rend par *plantes et arbres* le mot 樹 *chou*, qui signifie proprement *arbre* quand la position des mots ne lui donne pas le rôle d'un verbe. L'idée de *plante* s'exprime par 草 *thsao*.

3° Il rend les mots 墾田 *ken-thien*, « (les Indiens) cultivent « les champs, » par « (ces arbres) sont cultivés (墾 *ken*) dans les « champs (田 *thien*). » Si le mot 田 *thien*, « champs, » était au cas locatif, « *dans* les champs, » il serait placé avant un verbe. De plus, le mot 墾 *ken*, « cultiver, » se dit des *terres*, et non des *arbres*.

4° Il rend les mots 務農 *wou-nong*, « (ils se livrent à l'agri-« culture) sèment et récoltent (les céréales), » par : « les *agriculteurs* « (務農 *wou-nong*) les plantent (ces arbres) et en récoltent les

« *fruits.* » Il ne s'est pas aperçu que les verbes 稼穡 *kia-se*, « semer et récolter, » se disent uniquement des *céréales*, à la culture desquelles s'appliquent les mots *labourer* et *sarcler*.

5° Il rapporte aux seuls mots « semer, planter, » les mots 隨時 *soui-chi*, suivant les saisons qui s'appliquent aux travaux agricoles énoncés plus haut.

6° Il a fait des mots 務農 *wou-nong*, « ils s'appliquent à « l'agriculture, » qu'il traduit à tort par « les agriculteurs, » le nominatif de la phrase suivante, 稼穡耕耘 *kia-se-keng-yun*, « ils sèment, récoltent, labourent et sarclent, » tandis qu'ils complètent le sens du premier membre de phrase.

126.

各從勞逸。

« Chacun se repose après avoir travaillé. »

Littéral. « En venant de travailler se repose. »

M. Pauthier : Chacun *retire* de son travail le *bon-« heur et l'aisance.* »

1° Il traduit le mot 從 *tsong*, « en sortant de, » par le verbe actif « retirer. »

2° Il rend le verbe 勞 *lao*, « travailler, » par le substantif « tra-« vail, » et le verbe 逸 *i*, « se reposer, » par « bonheur, aisance. »

127.

葱蒜寡少。啖食亦稀。
家有食者。驅令出郭。

« Les ciboules et les aulx ne sont pas communs ;

« aussi en mange-t-on rarement. Si quelqu'un en « mange dans sa maison, on l'expulse et on l'oblige « de sortir hors des murs de la ville. »

M. Pauthier a divisé ce passage en deux parties, et, faute de le comprendre, il a commencé son § XVIII par le mot 有 *yeou*, « s'il y en a, » qui appartient à la première moitié de la seconde phrase.

Il lit ainsi le texte : 啖食亦稀家。有食者 *tan-chi-i-hi-*KIA. YEOU*-chi-tche*, etc. au lieu de *tan-chi-i-hi.* KIA*-yeou-chi-tche*, etc.

Il traduit : « Quoique les oignons et les *poireaux* « soient rares, on *en mange* cependant jusqu'à *satiété* « (*tan-chi* 啖食), mais dans *un petit nombre de* « *familles* (*hi-kia* 稀家). »

§ XVIII. DES ALIMENTS, ETC.

« *Il est une espèce d'aliment* qu'il est ordonné de *ne* « *préparer* qu'en dehors des faubourgs des villes *par* « *la pression.* »

On voit que M. P. n'a rien compris à tout ce passage.

1° Les mots 啖食 *tan-chi* signifient simplement « manger. » Il les rend par « manger jusqu'à SATIÉTÉ. »

2° Le mot 蒜 *souan* veut dire *ail, aulx*; il le traduit par *poireaux*.

3° Il rattache le mot 稀 *hi*, « rare, » qui se rapporte à l'action de manger « τό comedere (cæpas) *rarum est*, » au mot 家 *kia*, « dans la maison, » qui commence le membre de phrase suivant, et traduit : « mais *dans un petit nombre de familles!* »

4° M. P. se trompe encore sur les règles de position; car si, par impossible, les mots 稀家 *hi-kia* signifiaient «dans un petit «nombre de familles,» ils seraient nécessairement placés avant le verbe 啖食 *tan-tchi*, «manger.» En effet, la syntaxe veut que les mots, qui par leur position sont au cas locatif, soient placés invariablement avant les verbes dont ils sont le complément indirect.

5° Il commence son § XVIII par les mots 有食者 *yeou-chi-tche*, «s'il y a des personnes qui en mangent,» et les traduit par «il est (有 *yeou*) un aliment (食者 *chi-tche*),» comme si les mots 食者 *chi-tche*, «qui comedit» (celui qui mange) pouvaient signifier un *aliment!*

6° Il rend le mot 令 *ling*, «on leur ordonne (de sortir),» par «il est ordonné (de préparer cet aliment).»

7° Il suppose que le mot 驅 *kiu*, «chasser, expulser violem-«ment,» signifie ici «pressurer» (comme lorsqu'on presse le fromage), et traduit : «par LA PRESSION!»

128.

至于乳酪膏酥。沙糖石蜜。芥子油諸餅麨。常所膳也。

«Ils se nourrissent ordinairement de gâteaux de «farine de grains torréfiés, dans laquelle ils mêlent «de la crème, du beurre, de la cassonade, du sucre «solide ou de l'huile de graine de moutarde.»

M. Pauthier traduit : «(*Par la pression*) *jusqu'à ce* «*que l'on en ait extrait une matière sucrée, douce et* «*onctueuse, que l'on mélange avec sa boisson. Le miel en* «*pierre, l'huile ou le beurre clarifié, sont des substances*

onctueuses, qui servent habituellement à la préparation des aliments.»

1° Il a mis un point entre les signes 7, 8 (cassonade) et 9, 10 sucre solide), qui sont inséparables.

2° Il rend les mots 至于 *tchi-yu*, «quant à,» par «jusqu'à ce que (on en ait extrait).»

3° Il traduit les mots 乳酪 *jeou-lo*, «crème,» 膏酥 *ao-sou*, «beurre,» et 沙糖 *cha-tang*, «cassonade,» par «matière sucrée et onctueuse, très-agréable au goût, que l'on mélange avec sa boisson.» Il m'est impossible d'imaginer comment M. P. a u trouver ce sens dont le texte chinois n'offre pas la moindre trace.

4° Les mots 石蜜 *chi-mi*, qu'il traduit par «miel en pierre,» ignifient «du sucre dur et solide,» par opposition avec le sucre apelé 沙糖 *cha-tang*, littéralement «sucre semblable au sable,» 'est-à-dire cassonade jaune en poudre.

5° Il rend les mots 芥子油 *kiaï-yeou*, «huile de graines de moutarde,» par «sont des substances onctueuses.»

6° Il a passé l'expression 餅麨 *ping-tchao*, «gâteaux faits avec la farine de grains torréfiés,» qui est le mot le plus important le la phrase.

7° Il rend les mots 常所膳 *tchang-so-chen*, «c'est ce «qu'ils mangent constamment,» par «servent habituellement à la «préparation des aliments.»

129.

魚羊麋鹿。時薦肴胾。

«Le poisson, le mouton, le daim, le cerf, se servent en tout temps, soit en pièces, soit découpés «en tranches.»

M. Pauthier traduit : « Le poisson, le mouton, « les daims et les cerfs, *sont préparés en aliments dans « les saisons convenables, et forment des provisions.* »

1° Il rend le mot 時 *chi*, « en tout temps, constamment, » par « dans les saisons convenables. »

2° Il rend le mot 薦 *tsien*, « être servi sur la table, » par « être « préparé en aliment. »

3° Il traduit les mots 肴 *hiao*, « viande avec ses os, » et 胾 *tse*, « viande désossée et découpée, » par « former des provisions. »

130.

牛 驢 象 馬。豕 犬 狐 狼。師 子 猴 猿。凡 此 毛 群。例 無 味 啖。

« Quant aux quadrupèdes appelés bœufs, ânes, « éléphants, chevaux, porcs, chiens, renards, loups, « lions, singes, la loi défend de les manger. »

M. Pauthier : « Le bœuf, le *mulet*, etc. tous ces « animaux *à poils et à crinière, classés ensemble dans la « même catégorie, sont sans saveur ou n'en ont qu'une « très-fade.* »

Je ne m'arrêterai pas à relever l'expression « animaux à poils et à « crinière, » au lieu de « quadrupèdes; » les fautes qui suivent sont d'une gravité extrême.

1° Le mot 驢 *liu* signifie *âne*, et non *mulet*.

2° 例 *li* veut dire « loi » (mot à mot : « d'après la loi, en vertu de « la loi, on ne les mange pas »). Il rend ce mot par « être classé dans « la même catégorie, » en parlant des animaux qu'on vient d'énumérer.

2° Il ne s'est pas aperçu que le mot 味 weï (vulgo saveur) ient, par sa position, le verbe « savourer, » et qu'il forme avec 啖 , qui suit, le verbe « manger. » Ainsi les mots 無 味 啖 :-weï-tan, signifient « ne pas manger, » et non « sont sans saveur! »

3° Il a lu 淡 tan, « fade, insipide » (Basile, n° 5,048), pour ⻍ tan, « manger, » et au lieu de dire « qu'on ne mange pas la iair de ces animaux, » il a écrit « qu'ils ont une saveur fade! »

131.

啖者鄙恥。衆所穢惡。
屏居郭外。稀迹人閒。

« Ceux qui *en mangent* sont couverts de mépris et le honte, et ils deviennent pour tout le monde un objet de haine et de dégoût. Repoussés de la sotiété, ils vivent en dehors des murs de la ville, et ne paraissent que rarement parmi les hommes. »

M. Pauthier traduit : « Ils sont *insipides* et *nauséabonds*. La *lie du peuple*, qui est regardée, par les classes supérieures, comme souillée et dégradée par toutes sortes de vices, qui habite en dehors des faubourgs, et paraît très-rarement au milieu de l'autre population.... »

1° M. P. n'a rien compris à cette phrase. Persévérant dans l'erreur nalée plus haut, il rend les mots 啖 者 tan-tche (qui comedunt), eux qui en mangent, » par : « ils (ces animaux) sont insipides et auséabonds ! »

2° Il suppose que les mots 鄙 pi, « mépriser, » et 恥 tchi,

«avoir honte,» qui terminent le second membre de phrase et deviennent passifs par position (être méprisé, être honni), signifient: «la lie du peuple!»

3° Il rend le mot 衆 *tchong*, «la foule, la multitude,» par «les «classes supérieures.»

4° Il n'a pas compris l'expression 屏 居 *ping-kiu*, littéralement: «étant expulsé, demeurer,» il traduit: «qui habite.»

132.

若其酒醴之差。滋味流別。蒲萄甘蔗。刹帝利飲也。

«Passons aux différentes sortes de vins et de li-«queurs. Le jus des raisins ou de la canne à sucre «est le breuvage des Kchâttriyâs....»

M. Pauthier: «Si elle (la lie du peuple — voyez «131, 2°) *boit* des liqueurs fermentées, elle les *dis-«tille* pendant une nuit, *à la dérobée*, et *la saveur la «plus succulente se perd et se dissipe. On distingue* ce-«pendant le vin fait de grappes de raisin et la li-«queur produite par la canne à sucre, que boivent «les Kchâttriyâs.»

M. P. n'a presque rien compris à ce passage.

1° Le texte chinois signifie littéralement: «quant aux différences «des vins et aux sortes variées des liqueurs douces, etc.» On voit que l'auteur passe à un autre sujet. M. P. a rattaché les dix premiers mots de cette phrase à la précédente, et les rapporte à «LA LIE DU PEUPLE,» dont l'auteur ne dit pas un mot.

2° Il divise l'expression 酒 醴 *thsieou-li*, «vin distillé» (voy. le *Chou-king*, chap. *Youei-ming*, 3° part.); il fait de la première syllabe, un substantif, et de la seconde, un verbe actif, et traduit: 酒

cou, « les liqueurs fermentées, » 醴 *li*, « elle les distille pendant la
uit; » puis il rend le mot 差 *tch'a*, « différence, » par « à la déro-
ée. » Je ferai observer que si le mot 差 *tch'a* avait ici le rôle
verbial que M. P. lui prête, il faudrait que, suivant l'usage cons-
ut, il fût placé devant un verbe (Cf. Rémusat, *Gram. chin.* § 177.)

3° Il rend le génitif 滋味 *tse-weï*, « des liqueurs » (littéra-
ment : « des choses douces »), par un nominatif : « la saveur la plus
ucculente. »

4° Il divise en deux l'expression 流別 *lieou-pie*, « différentes
ortes, » et traduit : « (La saveur succulente) se perd et se dissipe
流 *lieou!*). » Puis commençant la phrase suivante par la seconde
llabe du mot composé 流別 *lieou-pie* « différentes sortes, » il
aduit : « on distingue (別 *pie*) cependant le vin. »

133.

然其資用之哭。功質有殊。

« Cependant les vases dont elles (les basses classes) se servent diffèrent par la façon ou la matière. »

M. Pauthier : « Ceux qui ont *de l'aisance se servent* de vases et d'ustensiles de ménage formés *d'une substance travaillée avec art;* lorsque ces ustensiles *sont endommagés...* »

1° Il a divisé en deux, l'expression 資用 *tse-yong*, « se servir
de. » Il rend la première syllabe 資 *tse*, par « avoir de l'aisance, »
t la seconde, 用 *yong*, par « employer. »

2° Il confond le membre de phrase terminé par 哭 *khi*, « vases, »
vec le suivant, dont il prend seulement les deux premiers mots 功
質 *kong-tchi* « la façon et la matière ; » il considère 功 *kong*, « fa-

« çon, » comme un participe passif, et traduit : « (vases) formés d'une « substance (質 *tchi*) travaillée avec art (功 *kong*). »

Si les mots 功質 *kong-tchi* avaient ici cette signification, ce seraient de véritables qualificatifs, et ils devraient par conséquent être placés avant 器 *khi*, « vases. » (Conf. Rémusat, *Gram. Chin.* § 95.)

3° Il détache les deux derniers mots du second membre de phrase 有殊 *yeou-tchu* « avoir, offrir de la différence, » et les construisant avec les mots 什物 *chi-we*, « ustensiles, » qui commencent le troisième membre de phrase, il les traduit par « ÊTRE ENDOMMAGÉ. »

Le lecteur n'a pas oublié que M. P. a déjà rendu plusieurs fois le mot 殊 *tchu*, « différent, différence, » par « être détruit. » (Conf. § 3, 2°, et § 20, 3°.)

134.

什物之具。隨時無闕。

« Les Indiens sont abondamment pourvus d'us- « tensiles appropriés aux besoins de chaque saison. »

Littéralement : « L'appareil des ustensiles de mé- « nage suivant les temps ne manque pas. »

M. Pauthier : « Lorsque ces ustensiles de ménage « *sont endommagés*, ils ne s'en laissent pas manquer « suivant les circonstances. »

J'ai expliqué plus haut (§ 133, 3°), l'origine de la faute qu'il a commise en rendant les mots 有殊 *yeou-tchou*, « être différent, » par « être endommagé. »

135.

雖釜鏤斯用。而炊
甑莫知。多器坯土。

se servent même de chaudrons en métal, ils ne connaissent pas les marmites en terre pour préparer les aliments. Ils ont beaucoup ıses en argile séchée.»

Pauthier : «*Quoique* ce soient des vases de l, sans pieds, dont ils se servent, et qu'ils pré- ıt leurs aliments dans des vases de terre cuite, connaissent pas ces nombreux vases en po- »

mot 雖 *soui* veut dire ici «même,» et non «quoique.»

P. a confondu deux phrases ensemble. Il a pris deux mots d membre de phrase 炊 甑 *tchoui-tseng*, littéralement : les aliments — les marmites en terre,» et il a traduit : «ils nt leurs aliments dans des vases en terre cuite.» L'auteur ontraire «qu'ils ne connaissent pas ces marmites en terre

is, construisant les deux derniers mots 莫 知 *mo-* rsonne ne connaît» (ces marmites en terre cuite), il les cons- e les quatre mots dont se compose le troisième membre, et «Ils ne connaissent pas (莫 知 *mo-tchi*) ces *nombreux* ı poteries.»

a fait du nominatif 多 器 *to-khi*, «nombreux vases,» e direct du verbe 知 *tchi*, «connaître,» qui termine le de phrase précédent, et a pour régime les mots 炊 甑

tchouï-tseng, « quant aux *marmites en terre cuite* pour préparer les ali- « ments, personne ne *les connaît.* »

5° Il rend le mot 坯土 *peï-thou*, « argile séchée au soleil et « non cuite au four, » par « poterie. » Le mot *poterie*, qui peut s'appliquer à des pots de métal (on dit, par exemple, « poterie d'étain ») ou de terre cuite au four, ne peut donner l'idée « d'argile séchée au so- « leil, » que présentent les mots 坯土 *peï-thou*.

136.

少用赤銅。食以一器。

« Ils font rarement usage du cuivre rouge; ils « mangent dans un seul vase. »

M. Pauthier n'a pas compris le second membre de phrase; il le confond avec le premier, et traduit : « Ils se servent rarement de *vases* en cuivre rouge « pour *prendre leurs aliments.* »

1° M. P. a confondu le mot 銅 *tong*, « cuivre, » qui termine la première moitié de cette phrase, avec le mot 食 *chi*, « manger, » qui commence la seconde.

2° Il a passé les mots 以一器 *i-i-khi*, « ils se servent « d'un seul vase, » et a fait disparaître cette observation que les Indiens ne font pas usage de plusieurs plats, de plusieurs vases, pour manger les différents mets dont se compose leur repas.

137.

衆味相調。手指
斟酌。略無匕箸。

ls apprêtent leurs mets avec divers assaisonne-
ıts, et les prennent avec les doigts. Ils n'ont
ıais de cuillers ni de bâtonnets.»

. Pauthier : « Ils goûtent de *tous les mets* avec les
gts de la main; ils prennent ou distribuent les
ıents sans cuillers ou bâtonnets.»

ıuatre premiers mots 衆味相調 *tchong-wei-siang-*
ırment un sens complet. M. P. a pris les deux mots 手指
chi, «avec les doigts de la main,» qui commencent la phrase
:e, et en a fait le complément indirect des mots 相調
·, combiner ensemble,» expression qu'il traduit par «goûter.»
l a rendu les mots 衆味 *tchong-wei*, «assaisonnements
ıeux,» par «tous les mets.»

ıprès avoir confondu les mots 手指 *cheou-tchi*, «doigts
main,» (qui se construisent avec 斟酌 *tchin-tcho*, «pui-
rendre»), avec 相調 *siang-thiao*, «mêler, combiner en-
e,» il s'est vu dans la nécessité de construire les mots 斟
hin-tcho, «puiser, prendre,» avec les quatre mots suivants,
無匕箸 *lio-wou-pi-tchou*, «ils n'ont ni cuillers ni bâ-
,» qui forment seuls un sens complet.

l a divisé en deux les mots 斟酌 qui forment le verbe
ıé «puiser,» et les a rendus par «prendre *ou* distribuer.»

138.

皆其金銀鍮石。白玉火
株。風土所產。彌復盈積。

)uant à l'or, l'argent, le laiton, le jade blanc,

« les perles de feu, ce sont des produits indigènes;
« on les voit entassés avec profusion. »

M. Pauthier : « Si nous arrivons *aux métaux*, l'or, « l'argent, la pierre de *iu* ou le jade, le jaspe, les « perles de feu ou la nacre, sont produits par le sol « (de l'Inde); on en rencontre partout où l'on se « trouve, et en grande abondance. »

1° Il n'est pas exact de ranger parmi les métaux les cinq produits énumérés plus haut, parmi lesquels se trouvent une sorte de pierre (le jade) et du cristal.

2° M. P. prend pour du *jade* le laiton, 鍮石 *theou-chi* (mots qu'il prononce *iu-chi*). (Conf. *Encyclopédie japonaise*, liv. LIX, fol. 13; Rémusat, *Notices des manuscrits*, tom. XI, pag. 232; *ibid.* n° 23.) Suivant le Dictionnaire de *Khang-hi*, on fait du 鍮石 *theou-chi* artificiel en combinant, par parties égales, le cuivre et la calamine.

3° Il prend *le jaspe* pour *le jade*.

4° Il prend pour *la nacre* les lentilles de cristal ou de verre appelées *perles de feu*, dont on se sert pour allumer, aux rayons du soleil, l'armoise sèche destinée à brûler la peau dans l'opération du *moxa*. (Voyez l'*Encycl. jap.* liv. LX, fol. 5.)

5° M. P. a divisé en deux la phrase 彌復盈積 *mi-fo – ing-tsi*. « (ces cinq produits) sont entassés en abondance; » il n'a pris ici que les deux premiers adverbes 彌復 *mi-fo*, « en « abondance, » qu'il a rendus par : « on en rencontre partout où l'on « se trouve et en grande abondance. »

6° Il a commencé la phrase suivante par l'expression 盈積 *ing-tsi*, « être entassé, » qui termine celle-ci. De cette manière, il a été obligé de rendre ces deux verbes activement, et de leur donner pour régime direct les nominatifs 珍奇雜寶 *tchin-ki-tsa-pao*, « les différents joyaux, précieux et rares » qui commencent la phrase suivante.

139.

珍奇雜寶。異類殊名。
出自海隅。易以求貨。

Une foule de choses rares et précieuses, diffé-
ıtes d'espèces et de noms, viennent des îles. Il
r est facile de s'enrichir. »

I. Pauthier : « C'est comme si l'on y avait entassé
choses les plus précieuses et les plus extraordi-
res, les plus variées et les plus rares; mais tous
noms m'échappent. Ces objets rares viennent
: golfes de la mer; on *s'en sert* dans les relations
nmerciales *pour se procurer des objets d'échange.* »

M. P. ainsi que je l'ai dit plus haut (6°), a commencé cette
e par les deux derniers mots du membre de phrase précédent,
ıar leur position, sont à la voie passive (ils sont entassés); il
ıd par « entasser, » et leur donne pour régime direct les quatre
ıers mots de cette phrase-ci, qui sont au nominatif.

Il ne s'est pas aperçu que, dans l'expression 雜寶 *tsa-*
le mot 寶 *p'ao* est un substantif, « joyaux, » dont les trois
précédents sont les qualificatifs; mot à mot : 寶 *p'ao*, « les
ux, » 珍 *tchin*, « précieux, » 奇 *khi*, « rares, » 雜 *tsa*,
:s, » et il rend ces quatre mots 珍奇雜寶 *tchin-khi-*
:o par « choses précieuses (珍 *tchin*), choses extraordinaires
(奇 *khi*), choses variées (雜 *tsa*), choses rares (寶 *p'ao*). »

Les quatre mots suivants 異類殊名 *i-louï-tchou-*
signifient « dont les espèces et les noms sont différents (variæ
ies, varia nomina). »

Il a passé les trois premiers mots 異類殊 *i-louï-tchou*, « variæ species, varia...... » puis, construisant le mot 名 *ming*, « nomina, » de l'expression 殊名 *tchou-ming*, « varia nomina, » avec le mot 出 *tch'ou*, « sortir » (ces produits *sortent*, c'est-à-dire *viennent de*), il traduit : « mais *les noms* (名 *ming*) M'ÉCHAPPENT « (出 *tchou!*). »

4° Il a rendu l'expression 海隅 *haï-iu* par « golfes de la « mer ; » ici elle veut dire « les îles. » Ce sens est confirmé par ce passage du *Chou-king* (chap. *I-tsi*) : 帝光天之下。至于海隅蒼生。 *ti-kouang-tien-tchi-hia-tchi-iu-haï-iu-tsang-sing*, « Que l'empereur illumine (par sa vertu) le des- « sous du ciel (c'est-à-dire de l'empire) ; qu'elle parvienne jusqu'aux « peuples nombreux des îles de la mer. » La version tartare-mandchoue rend les mots 海隅 *haï-yu* par ᠮᡝᡩᡝᡵᡳ ᡨᡠᠨ *mederi toun*, expression que tous les dictionnaires mandchou-chinois rendent par 海島 *haï-tao*, « îles des mers. » Le dictionnaire tartare-mandchou *Thsing-wen-loui-chou* l'explique de même : « terre située « au milieu de la mer, d'un fleuve ou d'un lac, entièrement entourée « d'eau et qui n'a aucune communication avec la terre ferme. » On peut comparer le Miroir impérial de la langue tartare-mandchoue, liv. II, fol. 40 *r*.

5° 易以 *i-i*, « il leur est facile » (de se procurer des richesses). Suivant le dictionnaire *Pin-tseu-tsien*, le mot 貨 *ho*, « richesses, » comprend l'or, l'argent, le jade et les étoffes de soie et de toile.

De même que 難以 *nan-i* signifie *il est difficile de* (conf. § 52, 9° : *il est difficile de* rapporter cela en détail), l'expression 易以 *i-i* signifie ici *il* (leur) *est facile de*. On lit encore dans notre voyageur (liv. IX, fol 16 *v.* lin. 9) : 易以成業 *i-i-tch'ing-nie*, « il leur était *facile de* réussir dans leurs études. » Pour que le mot 易 *i* puisse se traduire par *échanger* une chose contre une autre, il faut qu'il soit précédé de 以 *i* et de la chose qui sert

en d'échange, et suivi du nom de la chose que l'on échange
a particule relative 之 *tchi*, «cela,» qui tient lieu de ce
direct. Meng-tseu, liv. I, cap. v, § 26 : «Quel bonnet porte
maître ?— Un bonnet de soie unie.— Le tisse-t-il lui-même?
n; il l'échange contre du millet,» 以粟易之
chi. M. P. a cru que le mot 易 *i* signifiait ici *relations*
ciales. Il paraît ignorer la règle de position exposée plus haut,
rès laquelle on reconnaît infailliblement si le mot 易
ire *facile* ou *échanger*.

a traduit le mot 貨 *ho*, «richesses,» par *objets d'échange*.
plus haut, 5°.)

140.

然其貨用。交遷有無。
金錢銀錢。貝珠小珠。
印度之境。疆界具舉。
風壤之差。大略斯在。
同條共貫。粗陳梗槩。
異政殊俗。據國而敍。

insi donc j'ai fait connaître d'une manière
plète l'emploi (varié) de leurs richesses, les
nges du commerce, les monnaies d'or et d'ar-
, les coquilles à perles et les petites perles, les
tières de l'Inde et ses limites territoriales.
ai noté sommairement les différences du climat
u sol; j'ai groupé ensemble les détails qui se

« rattachent au même sujet, et j'en ai présenté un « résumé succinct; enfin, en traitant de chaque « royaume, j'ai eu soin de décrire les différents « modes d'administration, et les mœurs diverses des « habitants. »

M. Pauthier : « Ces objets sont employés dans le « commerce *au lieu de monnaies d'or et d'argent dont « ils ne font pas usage*. Les perles grandes et petites « *se récoltent sur les rivages et les frontières de l'Inde, « dans des contrées particulières où des hommes sont en- « voyés exprès pour les chercher. Le plus souvent ces « perles sont enfilées ensemble, et par ordre, dans un « même fil. Généralement parlant, une administration « différente et des mœurs également différentes (de celles « des Chinois) appartiennent à ce royaume dont nous « venons de nous entretenir.* »

1° M. P. a cru que les choses précieuses dont on vient de parler plus haut étaient généralement employées par les Indiens dans leurs transactions commerciales, *au lieu de monnaies*, etc.

Notre voyageur dit, au contraire, de la manière la plus formelle, que les habitants de l'Inde *faisaient usage de monnaies d'or et d'argent*.

Je vais expliquer, n° 7, comment M. P. a été conduit à dire le contraire, savoir, qu'ils ne faisaient pas usage de monnaies d'or et d'argent.

2° Il a mal ponctué la première ligne, et c'est peut-être là la cause des erreurs qu'il a commises au commencement de ce passage. Il a regardé le mot 然 *jen* comme une particule finale appartenant au membre de phrase précédent.

3° Il a placé un point (o) après le génitif 貨 *ho*, « richesses » (*divitiarum*), et en a fait le nominatif *objets* (d'échange). (Voyez § 139, 6°.)

4° Il a construit le mot 用 *yong*, « l'usage, l'emploi, » dernier

du premier membre de phrase, avec les deux premiers mots du ant, 交遷 *kiao-thsien*. Il a traduit : « *ces objets* SONT EMOYÉS dans le commerce. » Il a fait ainsi le verbe passif *être em-é* du substantif *emploi* (*l'emploi* de leurs richesses).

° Si les mots 交遷 *kiao-thsien* (voyez leur sens 7°) signi-ent *dans le commerce* et étaient dans la dépendance du mot 用 *g* (dans le cas où ce mot signifierait *être employé*), ils devraient essairement le précéder.

5° Il a passé le mot 有 *yeou*, « ce qu'on a. »

7° L'expression 交遷有無 *kiao-thsien-yeou-wou* si-fie l'action d'échanger mutuellement (交遷 *kiao-tsien*) ce on a (有 *yeou*) contre ce qu'on n'a pas (無 *wou*). Il a construit égime direct 無 *wou*, « ce qu'on n'a pas, » avec les mots 金錢銀錢 *kin-tsien-yn-tsien*, « monnaies d'or, monnaies d'ar-ent, » qui commencent le second membre de phrase, et, le ren-t par « ne pas avoir, » il a entendu qu'ils « N'AVAIENT PAS (無 ou) DE MONNAIES D'OR ET D'ARGENT ! »

8° Il a construit les quatre mots 珠貝小珠 *tchou-peï-o-tchu*, « les coquilles à perles et les petites perles, » avec la rase suivante (les frontières de l'Inde et ses limites territoriales), i est tout à fait distincte, et il a traduit : « les perles grandes et etites *se récoltent sur les rivages et les frontières du In-tou* (l'Inde). » us allons voir que, depuis cet endroit jusqu'à la fin du récit, P. n'a rien entendu au texte chinois.

9° Il y a en chinois 貝珠 *peï-tchou*. D'après le philosophe uan-tseu, liv. XII, fol. 26, et le dictionnaire *Peï-wen-yun-fou*, . LXVII, fol. 7, il faut lire 珠貝 *tchou-peï*, « coquilles à erles, coquilles portant des perles. » M. P. a cru que le mot 貝, « perles, » signifiait *grand*, et il a traduit « les *grandes* perles. »

10° M. P. n'a pas vu que les mots 珠貝 *tchou-peï*, « les oquilles à perles, » et 小珠 *siao-tchou*, « les petites perles, »

étaient, ainsi que les mots précédents (l'emploi des richesses, les échanges du commerce, les monnaies d'or et d'argent) et les mots suivants (les frontières de l'Inde et ses limites territoriales), que ces mots, dis-je, étaient le sujet du verbe passif 舉 *kiu*, «être «cités ensemble.» Il n'a rapporté qu'aux perles ce verbe 舉 *kiu*, «être cité,» et il a traduit «les perles SE RÉCOLTENT!»

11° Pour expliquer l'origine de *ces perles*, origine dont l'auteur ne parle pas, il rend les mots 印度之境 *in-tou-tchi-king*, «les frontières de l'Inde,» par «*les rivages* et les frontières de l'Inde.»

12° Il a cru que le mot 差 *tch'a*, «différences» (cf. § 96, 2°), signifiait «envoyer un exprès,» et que les mots 風壤 *fong-jang*, «climat et sol,» avaient le sens de «contrées particulières;» et au lieu de : «les différences des climats et des sols,» il a traduit : «des hommes sont envoyés exprès (差 *tch'a*) dans des contrées «particulières (風壤 *fong-jang*) pour les chercher» (les perles).

13° M. P. a passé les mots 大略斯在 *ta-lio-sse-tsaï* «(les différences du climat et du sol) sont indiquées ici (c'est-à-dire «dans cet ouvrage) d'une manière abrégée.»

14° Les mots 同條共貫 *thong-thiao-kong-kouan* signifient : «les articles semblables ont été liés ensemble.» M. P. qui veut voir des perles dans les deux phrases précédentes et dans celle-ci, n'hésite pas à traduire : «Le plus souvent ces perles SONT ENFI-«LÉES ENSEMBLE ET PAR ORDRE DANS UN MÊME FIL!»

15° Les quatre mots 粗陳梗槩 *tsou-tchin-keng-kaï* signifient littéralement : «en gros, j'ai exposé le résumé.» M. P. traduit : «généralement parlant.»

16° L'auteur parle des administrations et des mœurs qui diffèrent entre elles dans les diverses contrées de l'Inde qu'il a décrites. Il ne veut pas dire que ces modes d'administration et ces mœurs diffèrent de ce qu'on remarque en Chine. M. P. traduit : «des mœurs diffé-«rentes de celles des Chinois.»

17° Les mots 據國而敍 *kiu-koue-eul-siu* signifient :

ɪppuyant sur chaque royaume (c'est-à-dire à mesure que je trai-le chaque royaume), ces choses ont été exposées.» M. P. tra-«Ces mœurs *appartiennent* à ce royaume dont nous venons de *entretenir.*» Il y a ici trois fautes.

En effet le mot 據 *kiu* ne signifie jamais «appartenir à.»

Le mot 國 *koue*, «royaume,» doit être traduit au pluriel, oyaumes, ou chaque royaume,» à cause des mots «différentes inistrations, mœurs différentes.»

Ce n'est qu'en style moderne que le mot 敍 *siu* veut dire erser sur;» en style ancien, il signifie «disposer, ranger, expo-et au passif «être rangé, exposé.»

CONCLUSION [1].

Pauthier m'informe qu'il se propose de répondre de en point à l'article qu'on vient de lire. Il aura raison; se doit à lui-même, il doit aux sinologues dont il re-

'*Asiatic Journal* de Londres donne dans le numéro de ce mois (mai , pag. 62-63, une notice littéraire sur l'Examen méthodique des oncernant l'Inde (traduit du chinois par M. Pauthier, et extrait urnal asiatique de Paris, octobre, novembre, décembre 1839, s 1840), dont je viens d'examiner environ la cinquième partie. remarque le passage suivant : «This is a work for which the ents of the history and antiquities of China and India, *will not* *ıte to confess deep obligations to the learned author.* It is a care-translation *from chinese authorities* of the historical records ıeir intercourse with India and the regions beyond the Indus, trated (*we may truly say*) by copious notes, containing original , where necessary, and *evincing great learning, research and in-ity*;» c'est-à-dire : «Voici un ouvrage pour lequel les personnes étudient l'histoire et les antiquités de la Chine et de l'Inde, *iteront pas à témoigner leur profonde reconnaissance au savant ır. C'est une* traduction fidèle (!) des documents historiques relations des Chinois avec l'Inde et les régions au delà de ıus, rédigée d'après les écrivains originaux, et enrichie (*nous ons le dire avec vérité*) de notes étendues, accompagnées du

cherche les suffrages depuis quinze ans, de reprendre l'une après l'autre mes observations critiques, et de les réfuter, autant qu'il est en lui, par la force de la logique et le témoignage des auteurs, de manière à ne pas laisser planer le plus léger doute sur l'exactitude de sa traduction.

Mais, pour y réussir, il lui sera nécessaire de formuler, si cela est possible, une nouvelle grammaire chinoise, et de renverser, par des exemples et des principes contradictoires, des lois rigoureuses de syntaxe qui découlent de la nature même de la langue. Une telle polémique se rattache aux points les plus importants de la grammaire générale, et ne peut manquer, par conséquent, d'intéresser les philologues, quel que soit le genre ou la direction de leurs études.

Je n'ai pas besoin de dire que si M. Pauthier s'égarait dans des généralités vagues, au lieu de lutter corps à corps contre chaque critique, au lieu de renverser péremptoirement chaque point de grammaire que j'ai voulu établir ou constater, cette manière de répondre donnerait un nouveau poids à mes observations, et autoriserait le lecteur à penser que toutes ses autres traductions de textes chinois ne sont peut-être pas exemptes d'erreurs semblables à celles que j'ai signalées dans le présent mémoire, et dont j'ai tâché de présenter l'analyse et la rectification.

Stanislas JULIEN,
Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,
Professeur au Collége de France.

« texte chinois lorsque cela est nécessaire, et où *brillent à un haut « degré le savoir, l'esprit de recherches et la sagacité.* »

Le même journal annonce un dictionnaire chinois-français-latin que prépare M. Pauthier, accompagné de définitions tirées des lexicographes de la Chine. Dès que la première livraison aura paru, j'aurai soin de l'examiner d'après les dictionnaires originaux, et d'en dire sincèrement mon avis aux lecteurs du Journal asiatique.

HISTOIRE

ı province d'Afrique et du Maghrib, traduite de l'arabe l'En-Noweïri, par M. le baron MAC GUCKIN DE SLANE.

(Suite.)

UERRE DE HASSAN AVEC LA KAHINA, DÉVASTATION DE LA PROVINCE D'AFRIQUE, ET MORT DE LA KAHINA.

L'historien dit : Hassan demanda alors quel était ɔrince le plus puissant qui restait encore dans la ·vince d'Afrique? On lui désigna une femme qui ıvernait les Berbers et qui était généralement ınue sous le nom d'*el-Kahina* الكاهنة (*la devi-esse*). « Elle demeure, dirent-ils, à Mont Au-ıs[1]; elle est d'origine berbère, et depuis la mort e Koseila les Berbers se sont ralliés à elle. » Cette ıme prédisait l'avenir, et tout ce qu'elle annon-t s'accomplissait. On lui parlait encore de la puis-ıce qu'elle exerçait, en l'assurant que la mort de tte femme mettrait un terme aux révoltes des rbers.

Hassan se mit aussitôt en marche pour aller la ›uver; mais à la nouvelle de son approche, la ıhina fit démolir le château de Baghaiya حصن

[1] Mont Auras جبل اوراس, l'*Aurasius* de Corippus et l'Αὐράσιον Procope.

باغايه, dans la pensée que c'était à la possession des forteresses que le général musulman visait. Hassan s'avança pourtant contre elle sans se soucier de ce qu'elle venait de faire, et il lui livra bataille sur le bord de la rivière Nînî نيني[1]. Après un combat acharné, les musulmans furent mis en déroute; un grand nombre d'entre eux perdit la vie, et plusieurs des compagnons de Hassan furent faits prisonniers. La Kahina les traita honorablement, et les renvoya tous, à l'exception de Khalid Ibn Yezîd de la tribu de Keis القيسى, homme éminent par son rang et par sa bravoure, qu'elle adopta pour fils. Dans sa retraite, Hassan évacua la province d'Afrique, et écrivit à Abd el-Melik pour l'informer de sa position. Le khalife répondit à sa lettre en lui enjoignant de rester où il était jusqu'à nouvel ordre, et Hassan demeura dans la province de Barka عمل برقه pendant cinq ans, et l'endroit où il s'était établi reçut le nom de *Kosour Hassan* قصور حسان (*les châteaux de Hassan*). La Kahina, devenue maîtresse de toute la province d'Afrique, tyrannisa les habitants de ce pays. A la fin, Abd el-Melik envoya à Hassan des troupes et de l'argent, avec ordre de rentrer dans la province d'Afrique. A son approche, la Kahina dit à son peuple : « Les Arabes

[1] Es-Soyouti fait mention de cette rivière dans son dictionnaire géographique, le *Merasid el-ittila*; il dit seulement que c'est une rivière du Maghrib. On voit sur la carte de l'Algérie par le lieutenant général Pelet, que le lieu nommé Niny est situé à environ deux lieues au sud-est de Beghaiya. C'est le *Neeny* de Shaw.

:ulent s'emparer des villes, de l'or et de l'argent, nous ne désirons posséder que des champs pour culture et le pâturage. Je pense donc qu'il n'y qu'un seul plan à suivre : c'est de dévaster le ıys afin de les décourager. » Elle envoya alors ses tisans de tous côtés pour détruire les villes, délir les châteaux, couper les arbres et enlever les ns des habitants. Abd er-Rahman Ibn Zîad Ibn Anam الانعم rapporte que tout le pays, depuis .poli jusqu'à Tanger, n'était qu'un seul bocage et une succession continuelle de villages ; mais .t fut détruit par cette femme. Quand Hassan ›procha de la province, il eut le plaisir de voir Grecs venir à sa rencontre et implorer son ours contre la Kahina. Il se dirigea alors sur bes, dont les habitants vinrent au-devant de lui ır lui présenter une somme d'argent et faire leur ımission. Dans un autre temps, ils avaient résisté :es généraux arabes, et pour cette raison Hassan r donna pour gouverneur un esclave [1]. De là il rendit à Cafsa قفصة qui se soumit à son autorité, .si que Castîliya قسطيلية[2] et Nifzawa نفزاوه [3]. Quand son avant-garde fut arrivée près de la Ka-

Le mot غلام signifie «garçon, domestique, jeune esclave ınc ou *memlouk*»; pour désigner un esclave noir, on dit عبد, u pluriel عبيد.

Castîliya est la province dont Touzer est la capitale. Cette ville placée sur la carte du lieut. général Pelet en lat. 33° 21′, et en g. 6° 15′.

Voyez El-Bekri, *Notices et Extraits*, p. 503, et l'Édrîsi, t. I, :54.

hina, elle fit venir ses deux fils ainsi que Khalid Ibn Yezîd, et leur dit qu'elle-même serait tuée[1], et que, pour eux, ils devaient se rendre auprès de Hassan et solliciter de lui leur grâce. Ils suivirent ce conseil, et le général musulman mit les fils de la Kahina sous la sauve-garde d'un (*de ses officiers*) et ordonna à Khalid de se porter en avant au galop على اعنة الخيل. Ayant rejoint la Kahina, Hassan lui livra bataille; on se battit avec acharnement, et le carnage fut si grand que tous s'attendaient à être exterminés; mais Dieu vint au secours des musulmans, et les Berbers furent mis en déroute, après avoir éprouvé des pertes énormes. La Kahina fut atteinte et tuée pendant qu'elle s'enfuyait. Les Berbers demandèrent grâce à Hassan, et obtinrent leur pardon à la condition de fournir aux musulmans un corps auxiliaire de douze mille hommes, qui furent aussitôt mis, par Hassan, sous les ordres des deux fils de la Kahina. Dès cette époque, l'islamisme se propagea parmi les Berbers, et, la guerre étant ainsi terminée, Hassan revint à Kairewan, après avoir rétabli heureusement les affaires de la province. Il fut déposé de son commandement par Abd el-Azîz Ibn Merwan, gouverneur de l'Égypte et de l'Afrique, lequel le rappela lors de la mort d'Abd el-Melik et de l'avénement d'el-Welîd, fils de ce khalife. Abd el-Aziz envoya en même temps quarante de ses principaux officiers pour avoir soin

[1] اى مقتولة. Le participe passif renferme souvent l'idée d'un temps futur, ou plutôt il indique que l'action exprimée par le verbe doit être faite ou mérite d'être faite.

ut ce qui se trouvait en la possession de Has-
mais celui-ci, ayant deviné leur commission,
dans des outres à eau les pierreries, les perles
: qu'il avait entre les mains, et laissa ces outres
ées dans le camp; quant au reste du butin,
nit sous leurs yeux. Étant arrivé en Égypte, il
oir Abd el-Azîz, et le pria de choisir deux cents
lus beaux esclaves, tant filles que garçons, qu'il
amenés avec lui. On dit que le nombre de
ıptifs montait à trente-cinq mille [1]. Abd el-
en prit tout ce qui lui convenait, ainsi que
urs chevaux appartenant au général. Hassan
avec ce qui lui restait, et alla se plaindre à El-
Ibn Abd el-Melik, lequel se montra fort in-
sé contre son oncle Abd el-Azîz, déclarant qu'il
ıgi sans autorisation. Hassan ordonna alors à ses
e lui apporter les outres, et il les vida en pré-
du khalife qui resta muet d'étonnement à
ct de tant de pierreries, de perles et d'or. « Com-
leur des croyants, lui dit-il, je suis parti
l'unique intention de combattre dans la voie
ieu, et je n'ai trahi mon devoir ni envers lui, ni
rs le khalife. — Retourne dans ton gouverne-
:, lui répondit El-Welîd, et sois assuré de ma
veillance. — Je jure, reprit Hassan, que jamais
ıccepterai un commandement sous la dynastie

:abe dit: « Il avait avec lui, en fait de prisonniers, trente-cinq
ites. » (وكان معه من السبى خمسة وثلاثين (ثلاثون .l)
ll. Ce passage établit le sens du mot راس, qui se trouve
employé dans des expressions analogues. (Voy. ci-après.)

« des Omeiyides ! » Par sa fidélité et sa probité, Hassan s'était acquis (*parmi le public*) le titre d'*Es-Scheikh el-Amîn* (*le vieillard intègre*). Il eut pour successeur Mousa Ibn Noseir[1].

GOUVERNEMENT DE MOUSA IBN NOSEIR.
A. H. 89 (708 DE J. C.).

Sur le refus de Hassan, El-Welîd écrivit à son oncle Abd el-Melik d'envoyer en Afrique Mousa Ibn Noseir, et il lui signifia que cette province serait indépendante de celle d'Égypte, et qu'elle relèverait immédiatement du khalife. A son arrivée, Mousa déposa Salih, lieutenant de Hassan, et, ayant appris qu'il se trouvait sur les frontières des gens qui s'étaient soustraits à l'obéissance, il envoya contre eux son fils Abd Allah, qui les défit dans une bataille, et en ramena à son père cent mille prisonniers راس. Son second fils, Merwan, qu'il avait envoyé d'un autre côté, rentra également avec cent mille prisonniers راس. Moussa lui-même marcha dans une autre direction, et revint avec le même nombre de captifs. « Ce jour-là, » dit El-Leith Ibn Saad[2], « le quint légal montait à soixante mille

[1] Telle est l'orthographe *ponctuée* des manuscrits d'En-Noweiri, d'Ibn el-Goutiya, de l'Histoire d'Espagne par Ibn el-Abbâr el-Kodaï, du *Silat* d'Ibn Beschkowal, du *Nujoum ez-Zahira* d'Abou'l-Mehasin, etc.

[2] Abou'l-Harith el-Leith Ibn Saad, célèbre docteur de la loi, naquit en Égypte l'an 92 de l'hégire; il mourut en 175. Il possédait de grandes richesses dont il faisait un noble emploi; il maria une

isonniers راس; chose inouïe depuis l'établisse-
ent de l'islamisme. » Mousa fit ensuite une expé-
on vers Tanger, pour attaquer les Berbers qui
trouvaient encore. Ils prirent la fuite à son ap-
che, et Mousa les poursuivit, en les massa-
it, jusqu'à ce qu'il parvînt à Es-Sous el-Adna.
Berbers n'osaient plus alors lui résister, et ils
oumirent pour éviter la mort. Mousa fit périr le
ice طاغيتهم qui les commandait, et il leur
na un nouveau chef. Tarik Ibn Zîad reçut de lui
ommandement de Tanger et des environs; il eut
ses ordres dix-neuf mille cavaliers berbers et
etit nombre d'Arabes que Mousa lui avait lais-
pour leur apprendre le Koran et les devoirs de
misme. A son retour vers la province d'A-
ie, Mousa passa près du château de Meddjana
[1], dont la garnison fit quelque résistance, et il
issa Bischr, fils de . . . .[2] avec quelques
pes pour en faire le siége. Bischr emporta la
e, qui fut nommée dans la suite *Kalât Bischr*
hâteau de Bischr). Il ne se trouvait plus alors en
que ni Berbers, ni Grecs disposés à résister.

s filles à Ibrahim Ibn el-Aghleb, le premier prince de cette
tie. Sa vie se trouve dans le dictionnaire biographique d'Ibn
ikan. (Voyez t. I, p. 613 de mon édition du texte arabe de cet
ge.)

'oyez El-Bekri, p. 596, et l'Édrîsi, t. I, p. 269.

e man. n° 638 porte بشر بن أرطاة *Bischr ibn Artá*; si cette
est admise, il faut prononcer ce nom *Bosr* بُسر, et non pas
. Abou'l-Mehasin le dit positivement dans son *El-Bahr ez-Zakhir*,
de la Bibl. du roi, n° 659 A, sous l'année 41.

INVASION DE L'ESPAGNE.

Cette invasion eut lieu l'an 92 de l'hégire (710-711 de J. C.) sous la conduite de Tarik Ibn Zîad طارق بن زياد, *mewla*[1] de Mousa Ibn Noseir. Dans la chronique intitulée *le Kamil* (complet), Ibn el-Athîr a donné des détails sur les événements qui se sont passés en Espagne et sur l'ancienne histoire de ce pays : nous reproduirons ici les renseignements qu'il en a fournis, attendu que cette conquête fut un des plus brillants triomphes des armes musulmanes. Après quelques notions préliminaires sur l'ancienne histoire d'Espagne[2], cet auteur donne une no-

[1] Le terme *mewla* مولى désigne également l'esclave et le maître, l'affranchi et le patron; mais Tarik était encore esclave.

[2] Je supprime ici la matière d'environ deux pages d'impression, ne voulant pas reproduire un ramas de fables et d'erreurs qu'Ibn el-Athir donne comme une esquisse de l'ancienne histoire d'Espagne ou *Andalos*, comme les Arabes l'appellent. Il y a cependant un passage qui mérite attention; il dit que ce pays tire son nom, soit d'Andalos fils de Japhet, soit d'un peuple nommé Andalos (*Vandales*) qui s'y établit. Cette dernière dérivation est plus raisonnable que celle donnée par Casiri, qui veut que ce nom vienne du mot arabe حندلس *handalos*, signifiant, selon lui, *regio vespertina et tenebrosa, atque etiam occidentis finis*. En cela il se trompe singulièrement; car, selon le lexique arabe intitulé le *Kamous*, ce mot حندلس, qui doit se prononcer *handalis* et non pas *handalos*, signifie « une femelle de chameau qui marche lourdement et dont « la chair est lâche et pendante, » ou bien aussi « une femelle de « chameau de bonne race. » Il y aurait bien des passages semblables à relever dans la *Bibliotheca Arabica*. Pour en revenir à Ibn el-Athîr, je dois dire que les renseignements donnés par lui et beaucoup d'autres historiens musulmans, sur les événements *antérieurs*

nclature des souverains, les uns idolâtres et les
res chrétiens, qui régnèrent sur cette contrée.
ici ce qu'il dit de la famille de Witiza[1]. Ce prince
na jusqu'à l'an 77 de l'hégire (696-7 de J. C.).
laissa, en mourant, deux fils ولدين[2], mais le
ple, ne voulant pas vivre sous leur autorité,
donna pour souverain un nommé Roderic[3], qui
tait distingué par sa bravoure, mais qui n'appar-
ait pas à la maison royale. Les princes d'Espa-
avaient coutume d'envoyer leurs enfants des
x sexes à Tolède طليطلة, où ils entraient au
vice du roi, qui ne prenait pas d'autres servi-
rs. Quand ils avaient reçu une éducation conve-
le et atteint l'âge de puberté, le prince les
riait entre eux et se chargeait de la dot. A l'avé-
nent de Roderic, Julien, seigneur d'El-Djeziret
Khadrâ[4], Ceuta et autres lieux, plaça sa fille à

islamisme, ne méritent que peu de confiance. Dans leur igno-
e de la matière, les Arabes acceptèrent aveuglément toutes les
es que les Guèbres, les juifs et les chrétiens leur débitaient;
uand on trouve un écrivain de cette nation se montrer bien ins-
t de l'histoire des anciens, on peut être presque assuré qu'il a
ses connaissances de l'ouvrage d'Orose ou de la Bible.

Le man. n° 702 porte عمطشه; on lit غطيشه dans le n° 638.
vraie leçon est غيطشة.

Ibn el-Koutiya parle de trois fils qu'il nomme المنذر *Alamond*,
رملو *Romlo*, et ارطباس *Artobas*. (Man., n° 706, fol 1.)

Ce nom est estropié dans les manuscrits; l'un porte ودزيف,
autre ودريق; il faut lire رذريق ou لذريق.

El-djeziret el-khadra الجزيرة الخضراء, l'ile verte. Ce lieu est
elé à présent Algésiras.

la cour, et le roi, frappé de sa beauté, lui fit violence; elle écrivit à son père pour l'en informer, et celui-ci, pénétré d'indignation, adressa à Mousa Ibn Noseir, le gouverneur d'Afrique, une lettre dans laquelle il se déclara prêt à reconnaître son autorité. Sur l'invitation de Mousa, il se rendit auprès de lui et l'introduisit dans les villes dont il était le maître; il prit aussi l'engagement d'obéir aux volontés du chef musulman et des siens. Il lui dépeignit l'état de l'Espagne et le pressa de s'y rendre : ces choses se passaient vers la fin de l'an 90 (mois d'octobre 709 de J. C.). Mousa écrivit en conséquence à El-Welîd pour obtenir de lui l'autorisation d'y faire une descente, et ce khalife donna son consentement à cette entreprise avec d'autant plus de facilité, qu'il n'y avait qu'une mer étroite à traverser. Mousa fit alors partir un de ses *mewlas*, nommé *Tarîf* طريف, accompagné de quatre cents fantassins et de cent cavaliers; quatre navires les transportèrent dans l'île nommée depuis l'île de Tarîf (*Tarifa*). De là il fit une incursion dans Algéziras et revint sain et sauf avec un riche butin. Ce fait avait lieu au mois de ramadan de l'an 91 (juillet, 710 de J. C.). Témoins de la suite heureuse de cette incursion, les autres musulmans se hâtèrent de prendre part à une nouvelle expédition. Mousa fit alors venir son *mewla* Tarik Ibn Zîad, طارق بن زياد, qui commandait son avant-garde, et il l'envoya en Espagne, à la tête de sept mille musulmans, pour la plupart berbers et *mewlas*. S'étant embar-

és, ils se dirigèrent vers une montagne qui s'é-
e dans la mer et touche d'un côté au continent. Ce
. là qu'ils abordèrent, et cette montagne fut nom-
ée *Djebel Tarik* (la montagne de Tarik, Gibraltar).
rs des conquêtes d'Abd el-Moumîn, ce prince y
bâtir une ville, et changea le nom de la monta-
e en *Djebel el-Feth* (Mont-Victoire ou Montagne
l'Entrée); mais cette nouvelle dénomination ne se
aintint pas, et on a continué à l'appeler par son
emier nom. Le débarquement de Tarik s'effectua
mois de redjeb de l'an 92 (avril-mai, 711 de J. C.).
n e-lAthîr rapporte que, durant la traversée, Tarik,
tant abandonné au sommeil[1], vit le Prophète
ni, accompagné de ceux qui avaient émigré de la
ecque pendant la persécution, et des Médinois qui
i avaient accordé leur appui (el-Mohadjerîn w'el-
nsar). Ils portaient l'épée au côté et l'arc sur l'é-
ule. Le prophète lui adressa ces paroles : « O
Tarik! avance et accomplis ton entreprise; sois
humain envers les musulmans et fidèle à tes en-
gagements. » Tarik regarda alors et il vit le Pro-
hète béni, et ceux qui l'accompagnaient, entrer en
spagne devant lui. A son réveil il annonça cette
onne nouvelle à ses compagnons; il sentit son cou-
ge se ranimer et, dès lors, il ne douta plus de la
ictoire. Quand tout son monde fut débarqué à la
ontagne, il descendit dans la plaine et pénétra dans
lgésiras où une vieille femme vint à sa rencontre
t lui parla en ces termes : « J'avais un mari qui

[1] A la lettre : « son œil le vainquit, » غلبته عينه.

« prévoyait l'avenir; il annonça au peuple qu'un « émir entrerait dans leur ville بلد et en prendrait « possession; il leur décrivit la figure du conqué- « rant, qui devait avoir, selon lui, une grosse tête « et une tache velue sur l'épaule gauche. » Tarik se dépouilla aussitôt de ses vêtements et eut le plaisir de voir qu'il s'y trouvait, en effet, une tache telle qu'elle l'avait décrite. Le même historien dit encore : Lorsque Tarik eut quitté la forteresse حصن de la Montagne et subjugué Algésiras, la nouvelle en fut portée à Roderic, qui était alors engagé dans une expédition militaire; ce dernier trouva cette circonstance si grave, qu'il renonça à son entreprise et rassembla une armée de cent mille hommes pour l'opposer à Tarik, qui venait de pénétrer dans son pays. Tarik écrivit alors à Mousa pour l'instruire de son succès et lui demander des renforts; il obtint un secours de cinq mille hommes, et le nombre des musulmans se trouva ainsi porté à douze mille. Julien les accompagna, pour les diriger vers les endroits faibles du pays et leur procurer des renseignements. Sur ces entrefaites, Roderic vint avec son armée leur livrer bataille; le choc eut lieu sur le bord de la rivière Léka[1], dans le gouvernement de Sidonia, le vingt-huitième jour du mois de ramadan de l'an 92 (18 juillet, 711 de J. C.). Huit jours se passèrent en

[1] *Nahr Leka*; peut-être *Wadi Leka* وادى لكّة (*Guadalete*). Ibn el-Koutiya l'appelle *Wadi Bekka* بكّة, et l'auteur anonyme de la Conquête de l'Espagne dit que le combat eut lieu près *du lac* البحيرة. (Man. n° 706, fol. 3 et 52.)

ombats successifs. Les deux fils de l'ancien roi com-
andaient chacun une aile de l'armée de Roderic,
, comme ils le détestaient, ils résolurent, d'accord
ec d'autres princes, de prendre la fuite; «car,
lisaient-ils, quand les musulmans auront la main
emplie de butin, ils s'en retourneront dans leur
pays, et le royaume nous restera.» Ils se retirèrent
ors en désordre, et, Dieu ayant mis Roderic et
s siens en fuite, ce prince se noya dans le fleuve.
arik les poursuivit jusqu'à la ville d'Ecija اسيجه [1]
ont les habitants, ainsi qu'un grand nombre de
yards qui s'étaient ralliés à eux, vinrent lui livrer
itaille. Après un combat acharné, les Espagnols
rent défaits, et Tarik s'arrêta à quatre milles d'E-
ja près d'une source qui a été appelée depuis *la
urce de Tarik.*

Plus loin, l'historien dit: La nouvelle de cette
ouble défaite jeta la terreur parmi les Goths القوط,
: ils abandonnèrent leurs villes pour se réfugier à
olède. Julien conseilla alors à Tarik de partager son
mée en plusieurs corps, vu qu'il n'y avait plus
en à craindre de la part des peuples espagnols, et
lui recommanda de marcher en personne sur To-
de. Tarik accueillit cette proposition, et, d'Ecija
ù il était), il fit partir un corps de troupes pour
ordoue, un autre pour Grenade, un troisième
our Malaga, un quatrième pour *Tadmîr* تدمير
Murcie?) et il marcha lui-même sur Tolède avec

[1] Le man. 702 porte اسبجه *esbeja;* dans Ibn el-Koutiya et dans
uteur anonyme, on lit استجه *estidja.*

le corps le plus considérable. En y arrivant, il la trouva déserte; les habitants l'ayant abandonnée pour se retirer dans une autre ville nommée *Maiya* ماية, qui était située derrière la montagne. L'historien ajoute que les autres détachements prirent les villes contre lesquelles ils avaient été envoyés, et que Tarik établit dans Tolède les juifs avec quelques-uns de ses compagnons et se dirigea vers Wadi 'l-Hidjara (*Guadalaxara*). Il traversa la montagne en suivant un défilé qui porte, depuis, le nom de défilé de Tarik فج طارق (*Fedj Tarik*). De là il arriva à une ville située derrière la montagne et appelée *Medinet el-Maïda* (la ville de la Table). Dans cette ville se trouvait la table de Salomon, fils de David; c'était une seule émeraude verte dont les bords et les pieds étaient garnis de perles, de corail, de rubis et d'autres pierres précieuses: trois cent soixante pieds soutenaient cette table magnifique. De là, Tarik passa à Maiya ماية où il enleva quelque butin et d'où il revint à Tolède, en l'an 93 (711-12 de J. C.). D'autres disent qu'il fit une incursion en Galice, et pénétra jusqu'à Astorga استرقـــه, après avoir tout livré aux flammes sur son passage, et, qu'ensuite il rentra à Tolède, où les détachements qu'il avait fait partir d'Ecija vinrent le rejoindre, après s'être rendus maîtres de toutes les villes dont il les avait chargés de faire la conquête.

Au mois de ramadan de l'an 93 (juin-juillet, 712 de J. C.), Mousa Ibn Noseir arriva en Espagne avec des troupes nombreuses, et il éprouva un vif senti-

nt de jalousie en apprenant les hauts faits de Ta-
. En débarquant à Algésiras, il rejeta le conseil
qu lui donnait de suivre la route que Tarik avait
se. Alors ses guides lui dirent : « Nous vous mène-
ons par un chemin où il y aura plus d'honneur à
querir[1] que dans celui que votre devancier avait
hoisi, et vous y trouverez des villes qui n'ont pas
ncore été subjuguées. » Julien lui prédisait aussi
e grande victoire, ce qui le combla de joie ; et ils
tirent tous pour la ville d'Ibn es-Selîm (ou *es-*
eim ابن السليم) qu'ils emportèrent d'assaut. De
il se rendit à Carmona قرمونـــة, la ville la plus
te d'Espagne, et Julien s'y fit recevoir avec ses of-
iers, en se donnant pour des vaincus qui fuyaient
musulmans. Mousa envoya alors de la cavalerie
ntre la ville, et, les affidés de Julien leur en
ant ouvert les portes pendant la nuit, les musul-
ns en prirent possession.

Mousa se dirigea ensuite vers Séville, l'une des
les les plus grandes et les plus célèbres d'Espa-
e, et s'en empara, après un siége de quelques
ois. Comme les habitants s'étaient enfuis, Mousa
établit des juifs, et il en partit pour aller assiéger
érida ماردة. Les habitants de cette place ayant fait
usieurs sorties vigoureuses, Mousa plaça des troupes
embuscade parmi des débris de rochers où les in-
lèles ne purent les apercevoir, et, dès le point du
ur, il s'avança pour les attaquer; les assiégés étant

[1] Le man. n° 638 porte أشرق ; telle était aussi, sans doute, la
on du n° 702, leçon qu'on a changée en أيسر (*plus facile*).

sortis, comme de coutume, pour combattre les musulmans, ils furent enveloppés soudain par les soldats embusqués qui prirent position entre eux et la ville : le combat fut long et sanglant, et ceux qui parvinrent à se soustraire à la mort rentrèrent dans la ville, qui était très-forte, et qui, déjà, soutenait un siége de plusieurs mois. Lorsque Mousa s'avança pour faire pratiquer une brèche à ses murailles, le peuple fit une sortie vigoureuse et tailla en pièces un nombre considérable de musulmans au pied de la tour nommée depuis *la tour des Martyrs*. Mérida se rendit enfin, le dernier jour du mois de ramadan de l'an 94 (29 juin, 713 de J. C.). La base de la capitulation portait que les musulmans seraient mis en possession des biens de ceux qui périrent lors de l'embuscade, de ceux qui avaient abandonné la ville pour fuir en Galice, et des propriétés des églises, ainsi que des églises principales.

Le peuple de Séville s'étant alors assemblé courut sur les musulmans et il extermina tous ceux qui se trouvaient dans la ville. Mousa y envoya son fils, Abd el-Azîz, à la tête d'une armée, pour en faire le siége, et celui-ci en fit périr tous les habitants. Puis, il alla s'emparer de Lebla لبلة (*Niebla*) et Badja باجة, et retourna ensuite à Séville. Le même historien dit plus loin : Mousa ayant quitté Mérida, au mois de schewal, pour se rendre à Tolède, Tarik vint au-devant de lui et descendit de cheval sitôt qu'il le vit; mais Mousa le blessa à la tête d'un coup de fouet, parce qu'il avait transgressé les ordres qu'il lui

ait donnés. Arrivé à Tolède, Mousa exigea de Ta-
‹ la remise du butin et de la *table*. Un des pieds
: cette table avait été enlevé par Tarik, et, Mousa
.yant interrogé à ce sujet, il lui répondit qu'il
.vait trouvée ainsi. Alors Mousa y fit mettre un
ouveau pied en or, et il marcha contre Sara-
›sse, dont il s'empara ainsi que des villes environ-
ıntes. Il pénétra ensuite dans le pays des Francs
: arriva dans un vaste désert et une plaine où
:aient des puits; il trouva là une idole (*représentant*
ı *homme*) debout et portant cette inscription : « En-
fants d'Ismaïl! c'est ici le terme de votre marche;
ainsi, rebroussez chemin. Désirez-vous savoir ce
que vous trouverez à votre retour? je vous le di-
rai : *des dissensions intestines, dans lesquelles vous
vous couperez la tête les uns aux autres.* » Alors
Iousa revint sur ses pas, et, chemin faisant, il ren-
ontra un messager qui lui portait l'ordre de quit-
er l'Espagne et de se rendre auprès d'El-Welîd.
:et ordre le contraria beaucoup, et il dupa l'envoyé
lu khalife par différents prétextes, tout en faisant
les expéditions dans d'autres endroits que celui où
e trouvait l'idole, s'occupant à tuer, à faire des
:aptifs, à détruire les églises et à en briser les
:loches النواقيس. Arrivé au rocher de Belaî بلاى
Pélage), situé sur les bords de la mer Verte (*le golfe
le Gascogne*), il avait toujours eu pour lui la force
:t la victoire, lorsqu'un autre messager lui arriva,
le la part d'El-Welîd, pour lui enjoindre de presser
son retour. Cet envoyé saisit par la bride la mule

qui portait Mousa, et il l'emmena ainsi. Ce fut dans la ville de Lok لك (*Lugo?*) en Galice que cette rencontre eut lieu. Mousa traversa, en s'en revenant, un défilé appelé depuis *le défilé de Mousa,* et il fut rejoint par Tarik, qui revenait de la frontière supérieure الثغر الاعلى (*Aragon*). Il obligea Tarik à partir avec lui, et laissa, en qualité de lieutenant, son fils, Abd el-Azîz Ibn-Mousa. Ayant passé le détroit, il confia à son autre fils, Abd el-Melik, le commandement de Ceuta, Tanger et des lieux voisins; et nomma Abd Allah, son fils aîné, gouverneur de la province d'Afrique et des pays qui en dépendaient. Il partit ensuite pour la Syrie emmenant avec lui trente mille jeunes vierges, filles des princes des Goths et de leurs chefs, et emportant les dépouilles de l'Espagne, la table de Salomon ainsi qu'une quantité immense de pierreries et de toutes sortes d'objets précieux. A son arrivée en Syrie, il apprit la mort d'El-Welîd et l'élévation de Soleïman ibn Abd-el-Melik. Le nouveau khalife, qui n'aimait pas Mousa ibn-Noseir, lui ôta toutes ses charges, le bannit de sa présence et lui imposa une amende si considérable, que pour l'acquitter Mousa fut obligé de faire des emprunts aux Arabes du désert العرب. Selon une autre relation, El-Welîd vivait encore lors du retour de Mousa, qui lui avait écrit pour s'attribuer la conquête de l'Espagne, et pour lui annoncer la prise de la table. Quand il parut devant le khalife, il lui présenta ce qu'il avait apporté, sans oublier la table; mais Tarik, qui l'accompagnait, revendiquant lui seul

ıonneur de l'avoir prise, il en reçut de la part de ousa un démenti formel. Sur cela, il pria El-Welîd ; demander à Mousa ce qu'était devenu le pied qui manquait, et, comme celui-ci n'en avait aucune ›nnaissance, Tarik fit voir ce pied au khalife en ıi disant que c'était pour cette raison qu'il l'avait ıché. El-Welîd reconnut alors la véracité de Tarik ui, en agissant ainsi, voulait se venger de Mousa ui l'avait fait battre et emprisonner jusqu'au jour ù El-Welîd lui fit rendre la liberté. Quelques-uns isent cependant que Mousa ne l'emprisonna pas.

On rapporte qu'il y avait en Espagne, sous la doıination romaine, une maison à laquelle chaque ıouveau gouverneur ajoutait une serrure; leurs uccesseurs, les Goths, en firent de même; mais, ors de l'avénement de Rodéric, ce prince ouvrit es serrures et trouva dans la maison des images re›résentant des Arabes portant des turbans rouges ›t montés sur des chevaux gris; on y voyait aussi l'inscription suivante: « Lors de l'ouverture de cette « maison, le peuple que voici pénétrera dans ce « pays. » Et l'invasion de l'Espagne eut lieu dans cette même année.

EXPÉDITION EN SARDAIGNE.

Après son entrée en Espagne, dit le même historien, Mousa envoya un détachement de troupes contre cette île, située dans la mer Romaine, et qui abonde en fruits. Elles y arrivèrent en l'an 92 (710-11

de J. C.), et les chrétiens jetèrent dans une pièce d'eau tous leurs vases d'or et d'argent, et cachèrent (*le reste de*) leurs richesses entre les deux toits de l'église principale. Les musulmans firent un immense butin, mais ils en détournèrent la majeure partie. L'un d'eux, en se baignant, trouva son pied engagé dans quelque chose qu'il ramassa aussitôt; c'était un plat d'argent. Les musulmans retirèrent alors de l'eau tout ce qui s'y trouvait; et un autre musulman étant entré dans l'église, décocha une flèche contre un pigeon qu'il n'atteignit pas; mais le trait, ayant pratiqué une ouverture dans le plancher, en fit tomber quelques pièces d'or, et les musulmans prirent tout ce qui était caché dans cet endroit, et de nombreuses soustractions frauduleuses eurent lieu en cette circonstance. L'un des soldats, ayant tué un chat, le farcit de pièces de monnaie, le jeta sur la route, et le reprit en se retirant : un autre remplit d'or le fourreau de son épée dont il avait enlevé la lame et remis la poignée à sa place. Lorsqu'ils se furent embarqués, une voix leur fit entendre ces paroles : « O mon Dieu, noyez-les ! » et ils périrent tous dans les flots.

GOUVERNEMENT DE MOHAMMED IBN YEZÎD ; MORT D'ABD EL-AZÎZ, FILS DE MOUSA IBN NOSEIR.

L'historien dit : Soliman ibn Abd el-Melik confia le gouvernement de la province d'Afrique à Mohammed ibn Yezîd, un *mewla* de la tribu de Koreisch,

au moment de sa nomination, il lui adressa les
roles suivantes : « O Mohammed! crains le Dieu
nique et fais fleurir la vérité et la justice dans les
ays que je te confie. O mon Dieu! sois témoin
de cette recommandation).» Alors Mohammed se
ira, en disant qu'il serait sans excuse s'il ne gou-
:nait pas avec équité. Sa nomination eut lieu l'an
(717-18 de J. C.). Pendant son administration,
i dura deux ans et quelques mois, il reçut une
tre de Soleiman ibn Abd el-Melik qui lui in-
ıait l'ordre de faire arrêter la famille et tous les
ɔtégés de Mousa ibn Noseir, de les garder jusqu'à
qu'ils eussent acquitté l'amende imposée à Mousa,
lont le restant s'élevait à trois cent mille dinars :
e devait pas même leur épargner les tortures. En
cution de cet ordre, Mohammed ibn Yezîd fit ar-
er et emprisonner Abd Allah, gouverneur de
irewan; et quelque temps après, il reçut par un
ırrier l'ordre de lui trancher la tête. Quant à Abd
Azîz, l'autre fils que Mousa avait laissé en Espa-
comme gouverneur, il réduisit le pays en ser-
ıde, en fortifia les frontières et prit plusieurs
es dont son père ne s'était pas rendu maître. Ce
un homme de bien et de talent. Il épousa la
ve du roi Roderic et la traita avec tant de pré-
ances et d'égards, qu'elle parvint à exercer une
te influence sur son esprit. Elle chercha même
mener à exiger de ses compagnons qu'ils se pros-
ıassent en se présentant devant lui, selon ce qui
ıratiquait envers son premier mari; et, bien qu'il

lui fît observer qu'une telle cérémonie n'était pas dans les mœurs des Arabes, elle insista et eut enfin la satisfaction d'obtenir de lui qu'on pratiquât une porte basse dans la salle où il donnait audience, de sorte que ceux qui entraient fussent obligés d'incliner la tête comme pour se prosterner. Encouragée par ce succès, elle lui dit ensuite : « Tu es maintenant au nombre des rois, il ne me reste plus « qu'à faire pour toi un diadème avec l'or et les « perles que je possède. » Malgré la résistance d'Abd el-Azîz, elle réussit à lui faire porter le diadème; mais les soupçons des musulmans s'en étant éveillés, ils disaient ouvertement qu'il s'était fait chrétien, et, pénétrant enfin l'intention qu'il avait eue en faisant pratiquer la *porte basse*, ils se jetèrent sur lui et le tuèrent, vers la fin de l'an 99 (juillet 718 de J. C.). Ceci se passa dans les derniers temps du khalife Soleiman ibn Abd el-Melik. Pendant l'année suivante ils demeurèrent sans imâm pour les présider à la prière du vendredi[1]. L'historien El-Wakidi nous a transmis la tradition suivante : quand Abd el-Azîz apprit les malheurs qui avaient frappé son père, son frère et les gens de sa maison, il renonça à l'obéissance et leva l'étendard de la révolte. Soleiman lui dépêcha un envoyé pour le ramener à la soumission; mais, comme cette démarche n'eut

[1] Dans l'absence du khalife, son lieutenant présidait à la prière du vendredi. Ce devoir fut donc une attribution spéciale aux gouverneurs de province, à moins que le kadi ne fût chargé de la remplir ; mais cela n'était qu'un cas exceptionnel.

cun succès, il écrivit secrètement à Habîb ibn i Obeida, petit-fils d'Okba ibn Nafî, ainsi qu'aux incipaux parmi les Arabes, leur donnant l'ordre le faire périr. Abd el-Azîz sortit (*quelque temps rès,*) pour présider à la prière; il récita le *fati-* (ou première sourate du Koran), et il lisait la *ffa* (*le coup inévitable*, la soixante-neuvième sou- te du même livre), quand Habîb lui dit: « Ce coup st arrivé pour toi, fils d'une prostituée! » et au ème instant sa tête tombait sous son cimeterre. tte tête, ainsi que celle d'Abd Allah, furent por- s à Mousa, leur père, et déposées devant lui. ousa fut alors mis à la torture [1] jusqu'à ce qu'il ourût. Le gouvernement d'Espagne fut alors réuni nouveau à celui de la province d'Afrique, et Mo- mmed nomma pour son lieutenant, dans ce pre- er pays, El-Horr الحر ibn abd er-Rahmân de la bu de Keis. Mohammed continua de gouverner frique jusqu'à la mort de Soleiman et l'avénement trône d'Omar ibn Abd el-Azîz : il fut déposé par nouveau khalife et remplacé par Ismaîl ibn Abd lah.

IVERNEMENT D'ISMAÎL IBN ABD ALLAH IBN ABI'L-MOHADJIR, *MEWLA* DE LA TRIBU DE MAKHZOUM.

L'historien dit : Quand Omar ibn Abd el-Azîz de- it khalife, il nomma Ismaîl administrateur de la

[1] La leçon des manuscrits n'admet aucun doute; le n° 702 porte وعذب حتى م, et le n° 638 وعذّب حتى مات.

province d'Afrique. Ce fut un excellent gouverneur; il fit un appel à ces Berbers qui n'avaient pas encore embrassé l'islamisme, et ils se convertirent, de sorte que cette religion prévalut dans tout le Maghrib. Il gouvernait encore l'Afrique en l'an 101 (720 de J. C.), époque à laquelle il fut destitué par Yezîd ibn Abd el-Melik, successeur d'Omer ibn Abd el-Azîz. Il fut remplacé par Yezîd ibn Abi Moslim.

GOUVERNEMENT DE YEZÎD IBN ABI MOSLIM, *MEWLA* D'EL-HEDJJADJ.

Yezîd arriva dans la province d'Afrique l'an 102, et il voulait y tenir la même conduite qu'el-Hedjjadj avait tenue envers ces habitants du Sewâd (*la Babylonie*) qui descendaient d'ancêtres tributaires[1]. El-Hedjjadj l'envoyait dans leurs villages pour les obliger à payer la capitation (*djezya*) comme ils le faisaient avant leur conversion à l'islamisme. Yezîd voulait suivre le même système dans la province d'Afrique, mais les habitants, d'un commun accord, le firent périr et se mirent de nouveau sous la conduite de leur ancien gouverneur, Mohammed ibn Yezîd.

MOHAMMED IBN YEZÎD GOUVERNEUR POUR LA SECONDE FOIS.

Ils écrivirent alors au khalife Yezîd ibn el-Melik, pour lui déclarer qu'ils n'avaient pas renoncé à leur

[1] *Ahl ez-zimma*. Les juifs, les chrétiens et les sabéens rentrent sous cette dénomination.

lélité, mais que Yezîd ibn Abi Moslim les avait
uités d'une manière outrageante devant Dieu et les
usulmans, et qu'ils venaient de se remettre sous
utorité de leur ancien gouverneur. Le khalife leur
une réponse par laquelle il désapprouvait la con-
uite d'Ibn Abi Moslim et confirmait le choix qu'ils
aient fait de Mohammed ibn Yezîd.

GOUVERNEMENT DE BISCHR IBN SAFWAN AL-KELBI.

Dans la suite, Bischr ibn Safwan صفوان, de la
ibu de Kelb, fut chargé d'administrer la province
Afrique. Il y arriva en l'an 103 (721-22 de J. C.),
destitua Al-Horr ibn Abd er-Rahman, gouver-
eur d'Espagne, qu'il remplaca par Anbesa el-
elbi. Il fit alors une expédition en Sicile, d'où il
en retourna avec un riche butin. Sa mort eut lieu
Kairewan, l'an 109 (727-28 de J. C.), pendant le
alifat de Hischam ibn Abd el-Melik, qui le rem-
açа par Obeida ibn Abd er-Rahman de la tribu de
oleim.

GOUVERNEMENT D'OBEIDA IBN ABD ER-RAHMÂN ES-SOLÉMI (MEMBRE DE LA TRIBU DE SOLEIM.)

Obeida ibn Abd er-Rahman était le fils du frère
Abou'l-Aawer, qui avait commandé la cavalerie
صاحب خيل de Moawia [1]. En arrivant il fit em-

[1] Ce fut à la bataille de Siffin qu'Abou'l-Aawer commandait la
valerie de Moawia. (Voy. Price, *Retrospect of muhammedan history*,
I, p. 263 et suiv.)

prisonner les agents[1] de Bischr et leur arracha de l'argent par toutes sortes de mauvais traitements et de tortures. L'un d'entre eux, Abou'l-Khattab ibn Safwan as-Solémi, chef d'un rang élevé, composa à ce sujet les vers suivants et les envoya au kalife Hischam :

[2] Les enfants de Merwân (*les Omeiyides*) nous ont lésés dans nos personnes et nos biens; mais la justice de Dieu est là, s'ils n'agissent pas avec équité.

On dirait, vraiment, qu'ils ne m'ont jamais vu au combat, ni vu, jusqu'à présent, un homme de mérite!

C'est cependant vous que nous avons protégés contre les lances en leur présentant nos poitrines, dans ce temps où vous ne possédiez d'autres guerriers que nous!

Mais vous atteignîtes depuis le but de vos souhaits (*l'empire*), et, avec lui, toutes les délices de la vie;

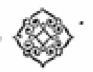
[1] *Agent*, en arabe عامل *aamil*. Ce terme désigne les gouverneurs des villes et des cantons, et les collecteurs du revenu.

[2] اثارت بنو مروان فينا ومالنا
وفى الله ان لم يعدلوا حكم عدلُ
كانهم لم يشهدوا لِيَ وقعة
ولم يعلموا من كان قبل له الفضل
وقيناكمُ حرّ القنا بصدورنا
وليس لكم خيل سوانا ولا رَجْل
فلما بلغتم نيل ما قد اردتمُ
وطاب لكم فيها المشارب والاكل
تغافلتمُ عنّا كانّ لم نكن لكم
صديقا وانتم ما علمتم لنا وصل

Ainsi, vous tâchez de nous oublier, comme si vous n'aviez nais eu en nous des amis dévoués, comme si vous n'aviez mais recherché notre alliance! mais cela, vous ne sauriez ublier.

A la lecture de ces vers, Hischam entra en cour- ux et prononça la déposition d'Obeida. Celui-ci, quittant la province d'Afrique, y laissa pour lieu- nant gouverneur, Okba ibn Kodama قدامة et-Tod- bi التجيبى, et pour kadi Abd Allah ibn el-Mo- ieira ibn Berda بردة de la tribu de Koreich. Ceci passait au mois de schewal de l'an 114 (commen- ment de décembre 732 de J. C.).

(La suite à un prochain numéro.)



NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 7 mai 1841.

Il est donné lecture d'une lettre de M. le ministre de l'instruction publique, qui annonce au conseil que le ministre a souscrit à vingt exemplaires de la Géographie d'Abou'lféda publiée aux frais de la Société. On arrête que les remercîments du conseil seront adressés à M. le ministre de l'instruction publique.

On lit une lettre de MM. Allen, qui transmettent au conseil, de la part de M. Wilson, un exemplaire de l'ouvrage intitulé : *Travels in the Himalayan provinces of Hindustan and the Pendjab*, by the W. Moorcroft and G. Trebeck, publié par les soins de M. Wilson ; 2 vol. in-8°, Londres, 1841. Les remercîments du conseil seront adressés à M. Wilson, et l'ouvrage est renvoyé à l'examen de M. Eyriès.

On lit une lettre de M. Deschaux, qui sollicite du conseil la nomination d'une commission qui serait invitée à visiter, au nom de la Société, le Musée chinois et japonais dont il est un des directeurs. Le conseil charge de visiter le Musée chinois-japonais, MM. Eyriès, Bazin et Bailleul.

Le secrétaire appelle l'attention du conseil sur la nécessité de compléter le bureau par la nomination d'un secrétaire-adjoint, qui remplirait ces fonctions provisoirement jusqu'à la séance générale. Le conseil, adoptant ces observations, nomme M. Mohl secrétaire-adjoint, et le charge de faire le rapport sur les travaux du conseil pendant l'année 1840-1841.

M. Eug. Burnouf présente un volume intitulé : *Institutiones rammaticæ linguæ Ghez*, dont M. Dussieux, membre de la ociété, fait hommage au conseil, pour être déposé dans la ibliothèque de la Société.

Par autorisation de M. le ministre de l'instruction publi-ue, M. Ed. Dulaurier a ouvert, près la Bibliothèque royale, e 21 avril dernier, à quatre heures, un cours de malay lit-éral et vulgaire, et le continue les vendredis et mercredis le chaque semaine, à la même heure.

M. Ed. Dulaurier explique, comme texte élémentaire, les ragments de la version malaye du *Ramayana* qui se trou-ent à la suite de la Grammaire de Marsden; et, comme extes propres à des études plus avancées, *la Couronne des ultans*, par Bokhary de Djohor (édition de M. Roorda van Eysinga), la *Grande chronique des rois des Java*, et le poëme le *Kéni Tanibouhan*.

LETTRE DE M. A. D'ABBADIE A M. GARCIN DE TASSY,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

SUR LES TERMES DE MARINE EN ARABE.

Monsieur,

Les termes de marine usités sur la côte septentrionale de l'Égypte sont fort différents de ceux qu'on emploie dans la mer Rouge. Les premiers font de larges emprunts aux langues d'Europe, principalement à l'italien. Il n'en est pas de même des autres : ils paraissent appartenir en propre aux naviga-teurs arabes. Même dans le vocabulaire hindoustani de ma-rine que vous voulûtes bien me prêter, à Paris, je n'ai trouvé

de synonymie avec les noms arabes que dans les mots *gos* (amure), *damun* (écoute), et peut-être *pirman* (vergue). Le copieux dictionnaire de M. Freytag n'explique pas, le plus souvent, les appellations nautiques, fort difficiles d'ailleurs à bien rendre en latin. Cette raison et l'invitation qu'en fait M. Freytag dans sa préface, m'ont engagé à vous transmettre une petite liste de mots que j'étendrai si vous agréez un travail de ce genre.

Les bâtiments en usage dans la mer Rouge ressemblent beaucoup aux chebecs de la Méditerranée, avec cette différence que, dans ceux-là, l'arrière s'élève davantage, avec un saillant bien plus prononcé en arrière du gouvernail. Les Arabes, d'ailleurs, montent rarement sur la vergue pour carguer leur voile, mais amènent le tout sur le pont. L'usage des ris leur est inconnu, et, si le vent fraîchit, ils n'ont d'autre moyen que de remplacer la grande voile par une autre plus petite; manœuvre lente, pénible et dangereuse même, puisqu'alors le bâtiment, privé de toile, ne gouverne plus. L'avant de leurs bâtiments, très-fin et allongé, ne vaut rien dans une mer houleuse, sur laquelle il s'élève peu; mais, d'un autre côté, il sert admirablement en dedans des récifs, sur une eau plate et par de petits vents. On sait que la voilure propre au chebec permet, plus que toute autre, de serrer le vent de près, et, si les marins arabes savaient manœuvrer avec promptitude, ils lutteraient avec avantage contre les vents debout; mais le peu d'ensemble de leurs mouvements leur permet rarement de virer vent devant dans la crainte d'être engagés, et, dans le virement sous le vent, ils perdent toujours plus d'une longueur de navire. L'une des barques sur lesquelles je naviguai en 1838 passa douze heures à gagner au vent cinq milles seulement, par un vent petit frais; et le meilleur voilier de Souays a mis dernièrement cinquante-cinq jours à venir de Djiddah, tandis qu'un sloop anglais ferait le même trajet en quinze.

La manière de naviguer dans la mer Rouge n'a probablement pas changé depuis les temps antiques. On se lève au

tit jour : une heure au moins se passe avant qu'on ait ssé la voile et levé l'ancre ; le pilote prend son poste près la barre, et c'est un apprenti qui lui rend compte de l'é- t et de la situation des brisants. Vers midi on mange du in de dourah cuit dans un petit four construit dans l'in- rieur d'une vieille barrique. Si le vent est en poupe, on ne tte l'ancre qu'au coucher du soleil; dans le cas contraire, arrive souvent qu'on entre au port à l'a'sr, et le bâtiment t toujours immobile lorsqu'on se réunit pour faire la prière pour manger un souper de dattes, d'*a'syda* ou de riz. omme dans le sein de la tribu, le patron n'a sur son équi- ige d'autre autorité que celle de la persuasion. Dans une rte bourrasque qui nous atteignit près le Ras Mohhammed, capitaine, sans se lever ni s'émouvoir, dit : « Frères, il me semble que nous devrions amener la voile. » L'équipage ne ougea ni ne répondit, et quand, un quart d'heure après, vent eut déchiré et emporté la voile, le pilote se contenta e dire : « Notre capitaine avait raison ; Dieu est miséricor- dieux ! »

La plupart des bâtiments sont construits en bois de tek durent longtemps, quoiqu'ils soient fort légers. Ils vien- ent principalement des ports occidentaux de l'Inde, car on 'en construit pas sur les chantiers de la mer Rouge. On me- ıre leur contenance par le nombre d'ardebs (300 rotls) de lé qu'ils peuvent contenir. D'après mes mesures, et en ad- ıettant que nos règles de jaugeage puissent convenir à des âtiments d'une forme si différente, cinq ardebs équivau- raient à un tonneau de marine. La plus grande barque que aie vue avec le gréement de chebec portait 2,000 ardebs ou oo tonneaux.

Les mots qui suivent ont été recueillis dans mes nom- reuses navigations sur la mer Rouge. Ils ont été tous écrits, our la seconde fois, sous la dictée de M. Nicolas Ckodsi, omme d'une rare intelligence et qui est, depuis son en- ance, établi comme négociant à Souays. Comme, néan- noins, il ne connaissait pas plusieurs mots spécialement

usités sur les côtes de l'Yémen, j'ai cru bien faire de les omettre, vu mon incertitude sur quelques points-voyelles.

قَلْمِى, petite voile hissée au second mât, à l'arrière du bâtiment; on l'emploie seulement lorsqu'on navigue au plus près.

تَعْلِيق, corde amarrée au رَوَاجِع, et servant à lever le bas de la voile pour lui donner plus de prise au vent.

حِيلَكْ, terme correspondant à « amarrez ».

إِنْقَامِر ou عَلَى أُولَكْ, viens au vent.

بُوقِ, arrive, ou va sous le vent.

دَابِر, sous le vent.

مَاخِر, au vent.

رَوَاسِي, poulie; elle est faite du bois nommé سِمْر.

بروسي, pluriel بروسيّات, ancre.

طَيَّارِى, fausse écoute employée dans les virements de bord.

عَيَّار, galhauban; on s'en sert aussi pour charger et décharger.

جَوش, amure.

دَيَّمَان, écoute.

بَرًّا, étai ou bras de la vergue amarrée à l'arrière du bâtiment.

فَرَّمَان, vergue.

رَوَاجِع, palan stationnaire qui sert à hisser la vergue.

دَوَاسِي, corde amarrée aux deux bouts et servant à recevoir le *ta'lyck*.

شَرْت, collier de blocs servant à serrer la vergue près du mât.

أَلْمِيم, espace vide en avant du gaillard d'arrière.

فَرَّاد, timonier.

كانَة السُّكَّا, barre du gouvernail.

دَور بالجَوْ, vire au vent.

دَور بالدّيما, vire sous le vent.

دَوِرَة الحَبِل, retour pris avec une corde pour l'empêcher de filer.

إِطْلَعْ, gagne au large.

إِنْزِ, serre la côte.

رَخّ, largue (la corde ou l'amarre).

هراب, quille.

La boussole arabe, appelée دَيرَه, a, comme la nôtre, la irconférence divisée en trente-deux parties. Le rhumb s'ap-elle خَنّ; mais la nomenclature de ces aires de vent repose ur une idée fort différente de la nôtre et dont je dois la con-aissance à M. Fresnel, lors de mon premier voyage à Djid-lah. Les Arabes, ayant divisé la circonférence en deux par 'axe des pôles, ont probablement observé les étoiles ou les onstellations qui, à leur lever, se trouvaient dans le prolon-gement de chaque aire de vent. Les noms étant ainsi donnés ux vingt-huit points de la boussole du côté de l'orient, il a suffi le prendre le méridien pour charnière afin d'avoir les déno-minations correspondantes à l'occident. Par cette méthode ngénieuse, on a évité la nomenclature un peu confuse de notre boussole, où chaque rhumb prend son nom de ceux qui l'avoisinent. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour avoir la tra-duction française des noms des constellations employées; mais, comme vous le verrez par la liste suivante, il ne m'a pas encore été permis de combler toutes les lacunes.

N.	جاه	étoile polaire.
N. ¼ N. E.	مطلع الفرقد	lever de l'un des gardes (α ou β) de la Petite-Ourse.
N. N. E.	—— النعش	lever de l'un des gardes (α ou β) de la Grande-Ourse.
N. E. ¼ N.	—— الناقة	lever de Cassiopée (probablement).
N. E.	—— العيوق	lever de la Chèvre.
N. E. ¼ E.	—— الواقع	lever de Vega (constellation de la Lyre).
E. N. E.	—— السماك	lever d'Arcturus.
E. ¼ N. E.	—— الثريا	lever des Pléiades.
E.	مطلع	point central du lever.
E. ¼ S. E.	—— الجوزاء	lever du baudrier d'Orion.
E. S. E.	—— التيره	......
S. E. ¼ E.	—— الاكليل	......
S. E.	—— العقرب	lever du Scorpion.
S. E. ¼ S.	—— الحمارين	......
S. S. E.	—— السهيل	lever de Canopus.
S. ¼ S. E.	—— السنحبار	lever de la croix du sud.
S.	قطب	pôle.

Les points analogues, à l'ouest du méridien, ont les mêmes noms avec la substitution du mot générique مغيب au lieu de مطلع.

En supposant que la position des étoiles solitaires, comme Arcturus et Canopus, ait été déduite primitivement de l'observation, et en tenant compte de la précession, on pourrait peut-être déterminer la latitude du lieu où l'invention de

boussole arabe a été faite, et trouver ainsi si elle a pris
origine dans la péninsule arabique ou dans l'un des
nptoirs de l'Inde. On pourrait aussi alors savoir *où les*
abes ont observé la déclinaison de l'aiguille aimantée. Ils pos-
lent, en effet, deux boussoles : l'une, appelée ديرة جاهيه,
nblable à la nôtre, où l'aiguille aimantée coïncide avec
points N. et S. Dans l'autre, appelée ديرة فرقديه, on a
rigé approximativement la variation en attachant l'ai-
ille aux points appelés فرقد et سندبار, méthode analo-
e à celle des pilotes de la Méditerranée et qui a reçu
pprobation de M. le capitaine Berard, dans son beau tra-
il sur les côtes de l'Algérie. En 1832, la déclinaison de
iguille était de 9° 48' ouest, aux environs du Ras Mohham-
ed, et de 6° 30' à Mokha; d'où l'on voit qu'elle diminue
land on va au sud-est. Aussi les pilotes arabes emploient-
s exclusivement la boussole فرقديه dans la mer Rouge, et
جاهيه lorsqu'ils ont passé le détroit pour aller à Bombay.
ette déclinaison a dû être plus grande dans les temps an-
ques, et l'on pourra aussi déterminer l'époque et peut-être
endroit où elle était égale à un خن ou rumb de 11° 15'
1 jour où les théories, encore imparfaites, du magnétisme
rrestre permettront de remonter avec certitude dans le
assé.

Agréez, Monsieur, etc.

Antoine d'Abbadie.

Le Kaire, 12 octobre 1840.

ANECDOTE HINDOUSTANI.

LES INCONVÉNIENTS D'UNE ÉCRITURE ILLISIBLE.

ایک سپاهی کسی نویسندی کی پاس گیا کہ ایک خط
مجهی لکهہ دی وہ بولا میری پاؤں دکهتی هیں اس نی کہا
سنو میں تمهیں کہیں بهیجا نهیں چاهتا جو تم ایسا
عذر نا معقول لاتی هو جواب دیا کہ تمهاری بات درست
لیکن جب کسی کی لئی میں خط لکهتا هوں اس کی
پڑهنی کی واسطی بهی بلایا جاتا هوں ۞

Un soldat alla prier un écrivain public de lui faire une lettre. « Je ne le puis, lui dit celui-ci, car j'ai mal aux pieds. « — Écoutez-moi, répliqua le soldat, je ne veux vous envoyer « nulle part ; pourquoi donner une excuse aussi déraison- « nable ? — J'entends bien ce que vous dites, répondit à son « tour l'écrivain ; mais, lorsque j'écris une lettre pour quel- « qu'un, je suis aussi appelé pour la lire. »

G. DE T.

ERRATA.

Page 407, avant-dernière ligne. Au lieu de : *la confusion des opinions différentes*, lisez : *la confusion des*, c'est-à-dire qui règne dans les *discussions différentes* (des noms de l'Inde). — Page 423, dernière ligne. Au lieu de 候, lisez 時. — Page 430, 3°, ligne 3. Effacez les mots : *le discours, c'est-à-dire.* — *Ibid.* ligne 5. Effacez les mots : *trouve ou.* — Page 478, ligne 1. Au lieu de : *il faut*, lisez *exiger.* — Page 479, 4°. Au lieu de 深之, lisez 沉之.

ADDITION. — Page 434, ligne 4. Après : « et vont nus, » ajoutez : littéralement, « découvrent leur corps. »



JOURNAL ASIATIQUE.

JUIN 1841.

TRADUCTION ET EXAMEN

ancien ouvrage chinois intitulé : *Tcheou-pei*, littéra-
nent : « Style ou signal dans une circonférence ; » par
Édouard Biot.

e *Tcheou-pei* ou *Tcheou-pei-souan-king*, « Livre
é du calcul, dit *Tcheou-pei*, » est l'ouvrage le
célèbre en Chine comme dépôt des anciennes
naissances de mathématiques et d'astronomie. Il
ivise en deux parties : la première, d'après la
ance générale, remonte au temps de *Tcheou-*
ou au moins à celui de ses successeurs immé-
s, qui ont recueilli les instructions de ce grand
lateur. Dans cette première partie, *Tcheou-kong*
nême s'entretient avec un savant de son époque
mmé *Chang-kao*, et s'instruit auprès de lui dans
anciennes connaissances possédées par les fa-
x empereurs *Fo-hi* et *Yu*. Là se trouve la men-
irrécusable de la propriété fondamentale du
ngle rectangle, connue parmi nous sous le nom

de théorème du carré de l'hypothénuse; et, bien que cette mention ne soit pas accompagnée d'une démonstration régulière, elle est tout à fait remarquable par son antériorité de six siècles à la découverte de Pythagore. On trouve en outre, dans cette première partie, des traces de l'emploi du nivellement dans la construction du gnomon; des indications sur le cercle, sur le carré et la manière dont ils s'inscrivent l'un dans l'autre; enfin la citation d'instruments destinés à mesurer les hauteurs et les distances.

Après cette première partie, qui est fort courte, commence une autre conversation entre deux nouveaux personnages nommés *Tchin-tseu* et *Young-fang*. *Tchin-tseu* est le maître, et *Young-fang* le disciple. *Tchin-tseu* explique à *Young-fang* l'usage du gnomon ou style pour connaître le mouvement du soleil. Il donne la valeur de la variation de l'ombre pour des latitudes différentes, et cite en termes exprès le gnomon à trou, qui jusqu'ici passait pour avoir été introduit en Chine par les Arabes, vers le XIIIe siècle de notre ère. D'après tous les commentateurs, ces deux nouveaux interlocuteurs sont postérieurs à *Tcheou-kong*, mais leur date n'est pas fixée d'une manière précise. Dans la suite du texte, ils disparaissent au milieu de calculs et d'hypothèses d'une naïveté grossière destinés à expliquer les phénomènes du mouvement annuel du soleil. Ceci est suivi de documents plus curieux. Je citerai, entre autres, l'établissement du gnomon ou style, *pei*, dans la circonférence, *tcheou*, en employant le niveau

.; la détermination de la méridienne par les rvations des coucher et lever du soleil, et par longations, et les passages au méridien de la re. On y voit encore des remarques sur l'ordre ingt-huit divisions stellaires, sur la forme de la , sur la période de dix-neuf ans, et enfin le calcul : de l'âge de la lune pour les diverses sortes d'an- Ici on retrouve dans le texte quelques passages rages connus, tels qu'une citation du *Lu-chi- -tsieou*, ouvrage de *Lu-pou-oei*, célèbre ministre *hsin-chi-hoang-ti*, au IIIe siècle avant notre ère.

our avoir la date approximative de cette seconde e, on doit chercher celle des commentateurs *'cheou-pei*. Le premier, *Tchao-kun-hiang*, vivait, l'opinion générale, sous les *Han* orientaux. ques-uns le croient plutôt contemporain des et le font vivre ainsi au IVe siècle de notre ère. econd commentateur, *Tchin-tchin-loaan*, vivait les *Tcheou* du nord, et le troisième, *Tchin-li- ng*, sous les *Thang*. Ainsi, puisque cette seconde e doit être au moins antérieure d'une centaine iées à son premier commentateur, sa date is moderne doit remonter au temps des *Han* taux, vers la fin du IIe siècle avant notre ère. la fin de la citation de *Lu-pou-oei* on trouve, le texte, l'indication du lieu du solstice d'hiver livision stellaire *Nieou*, ce qui se rapporte au s des *Tcheou*. Un passage, placé tout à la fin uvrage, dans une partie ajoutée, paraît mettre stice d'hiver dans la division *Teou*, ce qui a eu

lieu du temps des *Han*. Si, d'ailleurs, l'on prend les données fournies dans le texte par les élongations de la polaire et la hauteur du pôle, et que l'on calcule, au moyen de ces données, la déclinaison de la polaire, cette déclinaison, d'après nos tables actuelles, correspondra à l'an 247 de notre ère. Il est vrai que le moyen d'observation cité dans le texte est très-grossier, et que la hauteur qui y est donnée pour le pôle, par l'observation de la polaire, diffère de deux degrés avec celle que l'on déduit par le calcul des longueurs d'ombres indiquées pour les deux solstices. Toutefois cette date de l'an 247 est encore de très-peu postérieure aux *Han* orientaux, qui ont fini en l'an 220 de notre ère.

La préface mise en tête du *Tcheou-pei*, dans la collection *Tsin-tai-pi-chou* (Fourmont, 304), nous apprend que le *Tcheou-pei* était d'abord composé d'un seul livre ou *kiven*. Ensuite il en comprit deux, et tel il paraît dans la bibliographie des *Thang*. On lit dans cette préface, datée de la sixième année *kia-ting* (1213), sous les *Soung* : « Le Livre sacré du cal-« cul, dit *Tcheou-pei*, se compose de deux *kiven*. C'est « l'étude du ciel ancien. Par la mesure du *keou-kou* « (équerre ou triangle rectangle), il mesure la hau-« teur et l'étendue du ciel et de la terre ; il recherche « les conjonctions de la marche du soleil et de la « lune, et obtient leur valeur numérique. Cet ou-« vrage date d'une époque moyenne entre les *Chang* « et les *Tcheou*. Après que *Tcheou-kong* eut reçu les « instructions de *Chang-kao*, les hommes du temps

Tcheou en ont conservé le souvenir et en ont
lé la réunion *Tcheou-pei* (signal ou style dans
circonférence, pour désigner le gnomon).
x qui vinrent après s'éloignèrent des premiers
cipes. »

tte préface dénomme ensuite les divers com-
ateurs et leur date, et cite les mentions faites
t ouvrage dans les bibliographies précédentes
ioui et des *Thang*. Une grande bibliographie
rne, que possède M. Julien, parle de la révi-
lu *Tcheou-pei* faite sous les *Thang*, et plus tard
les *Soung*. Cent vingt caractères furent changés
ixante supprimés.

es morceaux nombreux du *Tcheou-pei* sont in-
dans la collection dite *Ou-li-thoung-khao* et dans
ses compilations astronomiques, telles que le
n-yuen-li-li et autres. Je n'en connais pas d'autre
on complète que celle du *Tsin-tai-pi-chou*, que
nté de traduire.

e *Tcheou-pei*, tel qu'il est après les diverses
ifications ou révisions qu'il a subies, est regardé
les Chinois comme la base fondamentale des
aissances mathématiques et astronomiques de
les peuples. Ils prétendent même que l'astro-
ie des occidentaux n'est qu'un simple dévelop-
ent des principes consignés dans cet ouvrage,
principes ayant été, selon eux, transmis à l'oc-
nt, par les relations commerciales, au temps
Han, ou même des *Tcheou*. Cette croyance est
portée par l'auteur du *Thien-yuen-li-li*, compila-

tion astronomique faite sous *Khang-hi*[1], et par l'auteur de la bibliographie générale que j'ai déjà citée. Celui-ci rappelle, il est vrai, comme compensation, l'opinion d'un Chinois, disciple d'Adam Schall, qui regarde le *Tcheou-pei* comme rempli d'erreurs; et il s'en trouve en effet beaucoup dans cet ouvrage. Mais le bibliographe n'en reste pas moins admirateur profond des principes primitifs qui y sont déposés et de leur haute importance scientifique.

En considérant l'antiquité du *Tcheou-pei*, la rareté des documents de ce genre en Orient, puisque ceux de l'Inde paraissent postérieurs au VIe siècle de notre ère, et les notions exactes qu'il renferme au milieu de conséquences erronées, j'ai pensé qu'il méritait d'être traduit dans son entier, et qu'il pourrait présenter quelque intérêt aux lecteurs du Journal asiatique.

Le célèbre et savant Gaubil a traduit, dans les Lettres édifiantes[2], la première partie du *Tcheou-pei*, celle qui se rapporte à *Tcheou-kong* et se compose d'une quarantaine de lignes : il y a joint des notes explicatives. J'aurais pu renvoyer à sa traduction pour cette première partie; mais il m'a paru plus convenable de donner ici le *Tcheou-pei* tout entier, tel qu'il se trouve dans les collections chinoises. J'ai cru même remarquer quelques légères inexactitudes dans la traduction de Gaubil, inexactitudes dues pour la plupart à la négligence extrême des éditeurs. On pourra comparer, et si je ne me

[1] Fourmont, 156.
[2] Tome XIV, édition de Lyon.

s trompé ici dans mon interprétation, d'autres ont peut-être qui trouveront à leur tour des et des incorrections dans mon travail, quel-in que j'aie pu apporter à sa préparation.

TCHEOU-PEI.

PREMIER LIVRE.

commentateur, sous les *Han* : *Tchao-kun-hiang*. — Second commen-, sous les *Tcheou* du nord : *Tchin-tchin-louan*. — Derniers commen-, sous les *Thang* : *Tchin-li-cho-fong* et autres.

efois, *Tcheou-kong* interrogea *Chang-kao* et lui dit : ntendu dire que le grand préfet (*Chang-kao*) est savant les nombres[1]. Je désire lui demander *comment*, autre-*Pao-hi* constitua la graduation du contour du ciel[2]. » iel, on ne peut y monter par des degrés. La terre, on t la mesurer avec le pied et le dixième de pied. ésire lui demander quelle est l'origine de la science mbres.

ng-kao dit : La science des nombres provient du rond le (*yuen*), et du carré ou rectangle (*fang*).

ercle provient du carré, et le carré provient du cercle[3]. *uu* (Bas. 6806. Littéral. *la règle, l'instrument à faire des*

heou-kong était frère de l'empereur *Wou-wang*, et vivait au le avant notre ère. *Chang-kao* était un *ta-fou* ou grand préfe ne temps.

o-hi est un nom de l'empereur *Fo-hy*, que la tradition fait au XXVIIIe siècle avant notre ère. Les Chinois, comme l'on sait, ent à *Fo-hy* l'invention de toutes les connaissances humaines. ci paraît se rapporter aux figures du carré inscrit dans le et du cercle inscrit dans le carré.

lignes droites et des carrés) provient de 9 fois 9 qui valent 81 [1].

Divisez le *kuu* :

Vous ferez le *keou* ou largeur égal à 3;

Le *kou* ou longueur égal à 4;

La ligne qui unit les angles (*king-yu*) égale à 5 [2].

En dehors de la figure rectangulaire (*fang*), prenez la moitié : ce sera un *kun* [3].

Englobez *ou* réunissez, et ensemble calculez [4], vous obtenez parfaitement 3, 4, 5.

Les deux *kuu* ensemble font une longueur de 25. C'est ce que l'on appelle la somme des *kuu* [5].

[1] Le nombre 9 fois 9 est présenté par le premier commentateur comme l'origine de la multiplication et de la division. Le nombre 9, dit Gaubil, est le dernier et le plus grand des nombres célestes impairs. On prend son carré 81 comme exemple du carré.

[2] Les trois nombres 3, 4, 5 représentent évidemment les côtés d'un triangle rectangle. *Kuu* signifie « règle, instrument à faire des « carrés, » et aussi « équerre. » *Keou* et *kou* sont ici employés comme deux termes spéciaux. Dans le style ordinaire, *keou* 勾, dans le sens de 鉤, « crochet, » veut dire « courbe, » et *kou* 股 signifie « la hanche. » *Keou* désigne ici la base, et *kou* la hauteur du triangle rectangle. En chinois, ces deux caractères accolés, *keou-kou*, signifient « une équerre. » *King* veut dire « longueur, chemin. » *Yu* signifie « angles. » Le *king-yu* est la ligne qui joint les angles, la diagonale du carré, l'hypothénuse du triangle rectangle.

[3] Le *kuu* que l'on fait en prenant la moitié du carré ou rectangle (*fang*) est un triangle rectangle.

[4] Littéralement, entourez et ensemble *traitez par le pân* (*bassin à calculs*). Le commentaire explique le caractère *hoan* (B. 5995) par « entourer, réunir, » et le caractère *pân* (6570) par le sens de « ré- « duire ou calculer. » Il dit que le texte indique l'extraction de la racine carrée. *Souan-pân* désigne actuellement la caisse à calculs dont on se sert pour compter avec des boules.

[5] Ceci désigne évidemment la somme des deux carrés de 3 et de 4, 9 et 12, qui est égale à 25, carré de l'hypothénuse. Remarquons qu'en ceci et dans ce qui suit il n'y a point de démonstration mathématique du théorème du carré de l'hypothénuse, pour tout triangle

a science dont s'est servi autrefois *Yu* pour régulariser essous du ciel (l'empire chinois, la terre), cette science é produite par ces nombres.

'cheou-kong dit : C'est une grande chose que les nombres [1]. e désire vous interroger sur la manière d'employer le *kuu* [2]. *'hang-kao* dit : Le *kuu* aplani sert à dresser, rendre droit [3]. e *yen-kuu* sert à mesurer la hauteur. Le *fo-kuu* sert à mer la profondeur. Le *ngo-kuu* sert à mesurer l'éloignement [4]. e *hoan-kuu* (*kuu* circulaire) sert à faire les cercles. Le *ho-* (*kuu* réuni) sert à faire les carrés [5].

angle. Il n'y a que l'indication des nombres simples qui vérifient héorème pour un cas particulier. Il en est toujours ainsi des ons mathématiques que renferment les livres chinois. On trouve règles exprimées par des nombres; jamais on ne trouve de déistration.

Avant cette phrase on trouve, dans le texte, trois figures suivies longs commentaires. Ces figures sont destinées à expliquer la orie du triangle rectangle. La première se nomme *tableau de la le ou de l'hypothénuse;* la seconde, *tableau de droite;* la troisième, *eau de gauche.* Dans toutes les trois, on voit un grand carré divisé quarante-neuf parties, dans lequel est inscrit un autre carré divisé vingt-cinq parties. Ce second carré est divisé, dans la première ıre, en quatre triangles rectangles, plus un carré intérieur; dans econde, il contient un carré de neuf parties; dans la troisième, ontient un carré de seize parties.

C'est-à-dire, suivant le commentaire, sur l'emploi du gnomon, nanière de l'établir, et d'observer avec le gnomon.

[3] Littéralement : *pour dresser* la corde ou le niveau. *Kuu* est un me générique qui désigne successivement « une règle, une équerre, compas, » en général tout instrument de précision. Le sens *dres-. rendre droit*, pour *tching-ching*, est indiqué par le premier comntateur, qui explique qu'il s'agit du nivellement du terrain.

[4] *Yen* signifie « renversé. » *Fo* a le même sens. *Ngo* signifie « se poser. » D'après le sens de ces caractères, on ne peut se faire une e précise des instruments cités dans le texte.

[5] Le *kuu circulaire* désigne le compas. Le *kuu réuni* indique la ınion de deux équerres par les hypothénuses. On forme ainsi un ré ou un rectangle.

La figure carrée correspond à la terre. La figure ronde, ou le cercle, correspond au ciel. Le ciel est le cercle : la terre est le carré[1].

Les calculs de la figure carrée sont la base fondamentale. Du carré provient le cercle[2].

La figure *li* (parasol) sert à représenter le ciel.

Le ciel est bleu-noir; la terre est jaune-rouge. Pour calculer le ciel, employez la figure *li* (parasol). Le bleu-noir est le *piao* (vêtement extérieur); le jaune-rouge est le *li* (vêtement intérieur). Par là on représente la disposition du ciel et de la terre[3].

Ainsi celui qui connaît la terre a la science; celui qui connaît le ciel possède la suprême science.

Le savoir provient du *keou*[4].

Le *keou* provient du *kuu*.

Le *kuu* étant combiné avec les nombres, c'est ce qui règle et dirige toutes choses.

Tcheou-kong dit : Ceci est admirable[5].

Autrefois, *Young-fang* interrogea *Tchin-tseu*[6], et lui dit :

[1] Gaubil dit, conformément à la glose d'une phrase précédente, que le cercle répond chez les Chinois au nombre 3, multiplicateur du diamètre, que le carré répond au nombre 4, et que ces deux nombres représentent, chez les Chinois, le ciel et la terre.

[2] Ceci semble indiquer que l'on conçoit le cercle comme un polygone d'un grand nombre de côtés.

[3] La figure *li* paraît indiquer l'emploi d'un globe ou demi-globe sur lequel se représentait le ciel. Le second caractère *li* signifie «intérieur»; il se rapporte à la terre. Y avait-il deux demi-globes, dont l'un représentait le ciel, et l'autre la terre?

[4] *Keou* est ici pour *keou-kou*, «l'équerre ou triangle rectangle.» Gaubil a confondu ensemble, dans sa traduction, les phrases qui suivent, et les éditeurs des Lettres édifiantes y ont joint plusieurs fautes d'impression.

[5] Ici se termine la première partie du *Tcheou-pei*, attribué à *Tcheou-kong*. C'est la seule que Gaubil ait traduite.

[6] Le premier commentateur avertit que *Young-fang* et *Tchin-tseu* sont des individus postérieurs à *Tcheou-kong*. Il ajoute que leurs

ellement, j'ai entendu parler de la science du Grand-
ıme (*Tchin-tseu*). J'ai entendu dire qu'il connaît la hau-
et la grandeur du soleil, l'étendue qu'illumine sa clarté,
ıantité dont il se meut en un jour, la quantité dont il s'é-
ıe et s'approche, l'étendue que l'œil de l'homme décou-
la position des quatre points extrêmes (*des quatre points
inaux*), les divisions (*siu*) des étoiles rangées par ordre,
rgeur et la longueur du ciel et de la terre. Cette science
rand-Homme, tous peuvent-ils la connaître et posséder
érité?

'chin-tseu répondit : Oui (*ils le peuvent*).

'oung-fang dit ensuite : Quoique je sois peu intelligent, je
re que le maître (*Tchin-tseu*) me favorise et m'explique :
s, tel que je suis, peut-il m'enseigner cette science?

'chin-tseu répondit : Oui, *je le puis.*

'oute cette science dépend de l'art du calcul. Le calcul,
s êtes capable de le connaître. Si vous l'étudiez à fond et
verses reprises, *vous réussirez à le savoir.*

ılors, *Young-fang* s'en retourna et étudia plusieurs jours.
e put obtenir (*la solution de ses premières questions*).

)e nouveau, il visita *Tchin-tseu*, et dit : J'ai étudié : je n'ai
obtenir la *solution*; j'ose vous la demander. *Tchin-tseu* dit :
réflexions ne sont pas encore mûres (*vos exercices ne sont
assez forts*). Cette science (*que je vous ai annoncée*) est aussi
t de découvrir les choses éloignées et de mesurer les hau-
rs. Si vous ne pouvez obtenir de solution, alors vous ne
ıvez pas encore pénétrer les divers degrés des nombres.

l y a des points que votre attention ne peut atteindre et
votre esprit s'arrête.

Dans cette méthode scientifique, les termes sont concis, et
ı servir pour les développer, c'est éclairer la science.

Celui qui, interrogé sur un point particulier, en déduit

ɔours ne sont pas le texte primitif du *Tcheou-pei* (de *Tcheou-
g*). D'après ce que j'ai dit dans l'introduction, et d'après la date
me de ce premier commentateur, les deux interlocuteurs *Young-
g* et *Tchin-tseu* paraissent antérieurs aux premiers *Han*.

toutes les conséquences, on dit de celui-là qu'il connaît la science.

Maintenant ce que vous étudiez, cette science du calcul et des nombres demande de l'attention *ou* de la sagacité. Si vous y trouvez encore de la difficulté, c'est que votre attention est épuisée.

Ce qui rend cette science, extrêmement difficile, c'est que, quand on l'a étudiée, on a le malheur de ne pas la développer :

C'est que, quand on l'a développée, on a le malheur de ne pas bien la pratiquer (s'y accoutumer) ;

C'est que, quand on l'a pratiquée, on a le malheur de ne pas la savoir (*en savoir les différentes parties*).

Ainsi les sciences semblables ont des études correspondantes. Les occupations analogues ont des rapports mutuels.

Par là on reconnaît, parmi les étudiants, celui qui sait et celui qui ignore ;

Par là on distingue l'homme éclairé et celui qui ne l'est pas.

Ainsi, pouvoir réunir les espèces avec les espèces, c'est le caractère qui démontre que l'homme instruit a la pratique et la connaissance parfaite.

Cette étude (que vous devez faire) est un travail de même nature. Mais si vous ne pouvez la faire entrer dans votre esprit, vous resterez ignorant, vous ne pourrez savoir, et votre travail spécial ne pourra pas être parfaitement accompli.

Donc, en fait de calcul, vous ne pouvez pratiquer parfaitement : est-ce moi qui vous cache la science ? Persévérez, et de nouveau étudiez à maturité (*à fond*) l'art du calcul.

Young-fang s'en retourna. Il étudia le calcul pendant plusieurs jours. Il ne put obtenir *la solution*. De nouveau il visita *Tchin-tseu* et dit : J'ai étudié à fond. Il y a des difficultés que mon attention ne peut atteindre et où mon esprit s'arrête.— Puisque mon attention ne peut pas obtenir la solution, je vous prie de me l'expliquer [1].

[1] Ce long préambule, rempli d'expressions assez obscures et métaphysiques, semble avoir été ajouté pour donner une haute idée des notions exposées dans la suite du texte.

'chin-tseu dit : Asseyez-vous de nouveau, et je vais vous etenir sur ce sujet. *Young-fang* s'assit de nouveau, et pria *in-tseu* de lui donner l'explication. *Tchin-tseu* dit : Au tice d'été, au midi, 16,000 *li;* au solstice d'hiver, au li, 135,000 *li*[1]. Au milieu du jour, élevez une perche ou ıal; mesurez l'ombre.

Ce seul point est le nombre fondamental de la théorie du ciel.

Le *Tcheou-pei* étant long de 8 pieds, au jour du solstice té, l'ombre est longue de 1 pied $\frac{6}{10}$.

Le *pei* est le *kou* (*la hauteur*). — L'ombre directe est le *keou* *base* du triangle rectangle). (Voyez la note p. 600.)

Droit au midi, 1000 *li;* — la base (*keou*) est de 1 pied $\frac{5}{10}$.

Droit au nord, 1000 *li;* — la base (*keou*) est de 1 pied $\frac{7}{10}$[2].

Les jours s'ajoutant, l'ombre du midi du signal, chaque ır, augmente et s'allonge *jusqu'à* former une base de 6 pieds.

Maintenant, prenez un bambou. Percez-y un trou dont diamètre soit $\frac{1}{10}$ de pied, à la longueur de 8 pieds. Cherez l'ombre et observez-la. Le trou en droite ligne couvrira soleil, et le soleil correspondra à l'ouverture du trou[3].

Sur ce principe, observez-le : le signal a $\frac{80}{10}$ de pied, et ous avez pour diamètre (du trou) $\frac{1}{10}$ de pied.

Ainsi, prenez le *keou* (la base) pour l'origine. Prenez le *pei* our la hauteur du triangle (*kou*).

Du *pei* jusqu'au-dessous du soleil 60,000 *li*, et le *pei* est ıns ombre. De ce point en haut, jusqu'au soleil, alors *on ompte* 80,000 *li*[4].

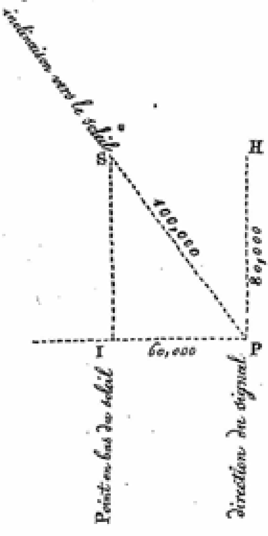
[1] Les *li* désignent ici une fraction décimale du pied, des $\frac{10}{1000}$ de ied, comme on le voit par la seconde phrase suivante. Plus loin ls désignent des mesures en pieds, d'après cette règle que 1000 *li* le distance nord et sud sur la terre correspondent à une différence le $\frac{1}{10}$ de pied dans la longueur de l'ombre au solstice d'été.

[2] Ainsi, comme dit le commentateur, 1000 *li* de distance sur la erre, au nord ou au sud, correspondent à une différence de $\frac{1}{10}$ de pied dans la longueur de l'ombre au solstice d'été.

[3] On voit ici le principe irrécusable du gnomon à trou.

[4] Pour le *kou-keou* exact, il faut, d'après le commentateur, avoir

Si vous cherchez l'inclinaison jusqu'au soleil, prenez pour *keou* (*base*) le dessous du soleil (*la distance de* P *en* I). Prenez pour *kou* (*hauteur*) la hauteur du soleil (P H). Multipliez chacune de ces quantités et ajoutez-les; et, ouvrant le carré, extrayez-le (*extrayez la racine carrée de la somme des carrés*). Vous obtiendrez l'inclinaison (*la ligne oblique*) jusqu'au soleil. Du *pei*, latéralement, jusqu'au soleil, il y a 100,000 *li*[1].



Comme règle, pour un signal de 80 *li*, on a : diamètre 1 *li*. Pour 100,000 *li*, on a : diamètre 1250[2].

Ainsi on dit : le diamètre de la projection du soleil est 1250 *li*.

La règle dit : le *tcheou-pei* étant long de 8 pieds, quant à l'augmentation et diminution du *keou* (de l'ombre, d'après le commentateur), $\frac{1}{10}$ de pied correspond à 1,000 *li*.

Ainsi, on dit : le pôle (*ki*), c'est la largeur et la longueur du ciel.

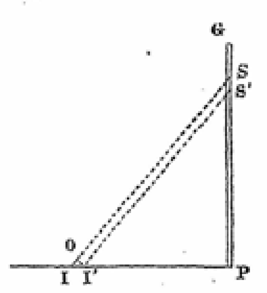
les trois nombres, base 2, hauteur 3, corde ou hypothénuse 5, ou bien base 6, hauteur 8, corde 10; alors la somme des carrés des deux côtés est exactement égale au carré de l'hypothénuse. Ici la hauteur étant de 8 pieds, la base régulière devrait être de 6 pieds.

[1] Pour calculer la distance du soleil, on part de l'époque où l'ombre est égale à six pieds, pour une hauteur de gnomon de huit pieds. Alors on a les deux nombres réguliers pour les côtés du triangle rectangle. En les carrant, ajoutant les carrés et extrayant la racine carrée de la somme, on a l'hypothénuse en nombres entiers 100,000.

[2] Ce nombre s'obtient évidemment par la proportion 80 : 1 : : 100,000 : x, et d'après la phrase suivante, il doit présenter le diamètre de la projection du soleil. Mais ceci est inexact, parce que les rayons lumineux passant par le trou forment un cône et non un cylindre, ce qui n'a lieu qu'au cas où le centre lumineux est infi-

ablissez un signal de 8 pieds, et avec lui, observez le pôle. *keou* (la base, *la distance de la projection de la polaire au du signal*) est de 10 pieds $\frac{3}{10}$.—D'après cela, réglez-le [1]. s du nord du *tcheou* (du pied du *tcheou-pei* ou signal) otez 103,000 *li*, et on atteint le dessous du pôle.

nt éloigné, comme pour une étoile. Le calcul du texte chinois mprendra par la figure suivante :



P représente le gnomon, et le trou circulaire SS' représente le de $\frac{1}{10}$ de pied percé dans le bambou à 8 pieds du sol. En supnt comme on vient de le faire, IP = 6 pieds, IS ou I'S' = 10 ls. Alors si on abaisse I'O perpendiculaire sur IS, I'O sera le aètre du cylindre lumineux passant par SS', et par la similitude deux triangles IOI', ISP, on aura SP : IS :: I'O : II'.
'O est supposé égal à SS, diamètre du trou, et l'on a alors en nplaçant par les nombres, $8 : 10 :: 1 :: x$, ou $x = 1{,}250$; le nbre de *li* introduits dans le texte porte la valeur d'x à 1,250 *li*.

Ceci se rapporte aux observations des élongations de la polaire l'époque faites au solstice d'hiver, observations desquelles on désait la hauteur du pôle, comme on le voit dans le *Tcheou-li*, are du *tsiang-jin*, et plus loin dans le *Tcheou-pei* lui-même. construisant le triangle d'après les données du texte, ngle en o, mesure de la hauteur du pôle, se trouve e de 37° 50', ce qui correspond à la latitude de *Thai-yuen-fou*, ° 53'. Celle que l'on déduirait des ombres données pour le gnon est 35° 18'. Pour obtenir ici un nombre peu différent de 35°, faudrait que la base *keou* fût de 11 pieds, et non de 10,3; mais ce me nombre de 10,3 se trouve répété plus loin, dans l'explication procédé suivi pour obtenir la hauteur du pôle. Le sens que je

Young-fang dit : *Tcheou-pei*, que signifie cette expression ?

Tchin-tseu dit : Dans les anciens temps, l'empereur établit le *tcheou* (la circonférence)[1].

Ces nombres, on les observe par rapport à une circonférence (*tcheou*). Ainsi on dit : *tcheou-pei* (style ou signal dans une circonférence). *Pei*, c'est le signal ou style.

Le soleil, au solstice d'été, est au midi à 16,000 *li*. Le soleil, au solstice d'hiver, est au midi à 135,000 *li*. Au centre du soleil, *il n'y a* point d'ombre *au-dessous*. D'après cela, examinez-le. Au midi, jusqu'au milieu du solstice d'été, il y a 119,000 *li*[2].

Au nord, jusqu'à la moitié de la nuit, il en est de même.

Longueur ou diamètre total, 238,000 *li*.

Ceci est le diamètre de la route du soleil au solstice d'été.

donne au mot *tcheou*, dans la phrase suivante, *du tcheou au nord*, est vérifié par toute la suite du texte.

Après la figure que j'ai rapportée page 606, on trouve une longue paraphrase du commentateur *Tchin-cho-fong*. En comparant les valeurs des ombres aux solstices donnés par le *Tcheou-pei* avec celles du *Tcheou-li*, il dit que *Tcheou-kong* a observé soit à *Lo-yang*, soit à *Yang-tching*. Il rapporte ensuite les ombres des solstices d'hiver pour diverses époques, depuis les *Han* jusqu'aux *Thang*. Ces ombres ont été publiées, d'après Gaubil, dans la Connaissance des temps. — Plus loin, le lieu d'observation où est érigé le signal *Tcheou-pei*, est appelé par le commentateur, *Wang-tching*, résidence du souverain.

[1] D'après le commentaire, cet empereur est *Tching-wang*, fils et successeur immédiat de *Wou-wang*, dans la dynastie des *Tcheou*. Le même caractère désigne cette dynastie et la *circonférence*.

[2] Pour entendre ceci et ce qui suit, consultez la figure des sept cercles concentriques donnée dans le texte et reproduite page 615. Les révolutions du soleil y sont représentées autour du pôle, et la position du gnomon y est fixée à 103 unités du pôle, chaque unité étant de 1000 *li*. D'après cette figure, le soleil, au solstice d'été, est à 119 du pôle, et au solstice d'hiver, à 238. La distance moyenne 178,5, est celle des équinoxes. Au solstice d'été, le soleil est à 16,000 *li* du gnomon, et au solstice d'hiver, à 135,000. Le texte calcule les circonférences en multipliant le diamètre par trois.

:irconférence est de 714,000 *li*.
ɪuis le milieu du jour du solstice d'été, jusqu'au milieu ɪr du solstice d'hiver, il y a 119,000 *li*.
nord, jusqu'au-dessous du pôle, il en est de même. du midi du pôle jusqu'au milieu du jour du solstice r, 238,000 *li*. Au nord du pôle jusqu'à la moitié de sa l en est de même. Longueur ou diamètre total, 476,000 i est le diamètre de la route du soleil au solstice d'hiver. :onférence est de 1,428,000 *li*. Depuis le milieu du jour ilieux du printemps et d'automne, au nord, jusqu'au-ɪs du pôle, 178,500 *li*.
ɔuis le dessous du pôle, au nord, jusqu'à la moitié de la ɪux mêmes époques, il en est de même. Diamètre total, oo *li*. Circonférence, 1,071,000 *li*. Donc la route du so- de la lune parcourt constamment les divisions stellai- *u*. La route de chaque jour concorde aussi avec les di- s stellaires.
midi, jusqu'au milieu du jour du solstice d'été; au jusqu'à la moitié de la nuit du solstice d'hiver; au midi, 'au milieu du jour du solstice d'hiver; au nord, jusqu'à itié de la nuit du solstice d'été, on trouve: diamètre ɜn), 357,000 *li*, circonférence, 1,071,000 *li*.
'après le commentaire, ces nombres sont ceux de la jaune (de l'écliptique) qui concordent avec ceux du moyen (de la révolution moyenne, parcourue aux équi-).
puis le partage égal du jour et de la nuit, à la moitié du ɜmps, jusqu'au partage égal du jour et de la nuit, à la ɜ de l'automne, au-dessous du pôle, constamment, on ɪmière du soleil.
puis le partage égal du jour et de la nuit, à la moitié de mne, jusqu'au partage égal du jour et de la nuit, à la é du printemps, au-dessous du pôle, constamment, point mière du soleil.
ɪsi, aux époques du partage égal des jours et des nuits, ɪoitiés du printemps et de l'automne, ce que le soleil

éclaire jusqu'au pôle est analogue au partage égal des deux principes, du mouvement et du repos. Au solstice d'été, au solstice d'hiver, dans la route du soleil, alors l'éloignement et la réunion commencent : aux jours et nuits des solstices, la longueur et la brièveté des jours et des nuits sont extrêmes.

Aux partages égaux du printemps et de l'automne, l'étendue du domaine des principes du mouvement et du repos est représentée par le jour et la nuit.

Le jour, c'est le principe du mouvement. — La nuit, c'est le principe du repos.

De la moitié du printemps à la moitié de l'automne, c'est l'image du jour. De la moitié de l'automne jusqu'à la moitié du printemps, c'est l'image de la nuit.

Donc, au milieu du jour du partage égal du printemps et d'automne, ce que le soleil éclaire, c'est le dessous du pôle nord. — Dans la moitié de la nuit (de la même époque), ce que la lumière du soleil éclaire, aussi au midi, atteint le pôle. C'est l'époque du partage égal du jour et de la nuit. Ainsi l'on dit : le soleil éclaire les quatre côtés, chacun 167,000 *li*[1].

Quant à ce que voient les hommes, la proximité et l'éloignement (du soleil) sont conformément comme ce que la lumière du soleil éclaire.

Du *tcheou* (du pied du signal à circonférence, *tcheou-pei*), ce que l'on voit dépasse, au nord, le pôle de 64,000 *li*[2].

[1] Le commentateur explique que le pôle nord désigne ici la limite du *suen-ki* ou du cercle décrit par la polaire de cette époque, terme des principes du mouvement et du repos. Au temps du jour polaire, ce point n'est pas atteint par la lumière du soleil. Ainsi l'on sait que le soleil éclaire par chaque côté 167,000 *li*. Il s'en manque de 11,500 *li* qu'il n'atteigne le milieu du ciel (le pôle réel). La figure, p. 615, montre que ces 11,500 *li* représentent la distance au pôle de la polaire de cette époque. En les ajoutant aux 167,000 *li*, on a 178,500, valeur précédemment donnée pour le rayon du cercle équinoxial.

[2] Ce que voit l'œil de l'homme concordant avec ce qu'éclaire le soleil, ce que voit l'œil de l'homme est 167,000 *li*. Retranchons

e que l'on voit) dépasse, au midi, le *lieu du* soleil au
ce d'hiver de 32,000 *li*[1].

lumière du milieu du jour du solstice d'été dépasse au
la lumière du milieu du jour du solstice d'hiver, de
o *li*. (Elle dépasse de cette quantité le lieu du soleil,
ilieu du jour du solstice d'hiver.)

e dépasse, au midi, ce que voient les hommes de
o *li*[2].

nord, elle dépasse le *tcheou* (le signal à circonférence),
1,000 *li*[3].

nord, elle dépasse le pôle de 48,000[4].

milieu de la nuit du solstice d'hiver, il s'en faut de
li que la lumière du soleil au midi atteigne ce que
t les hommes[5].

3,000 *li*, projection du pôle, ou distance au pôle du lieu de
rvation, précédemment désigné, reste 64,000 *li* pour la quan-
ont l'œil de l'homme dépasse le pôle. Je donne l'explication de
nbre et des suivants d'après les deux commentaires.

'ar un calcul analogue, on retranche la distance 135,000 *li* du
u soleil au solstice d'hiver, à la résidence impériale, lieu de
rvation, c'est-à-dire au pied du gnomon. Des 167,000 *li*, il reste
o *li*.

la résidence impériale, la distance du soleil, au milieu du
lu solstice d'été, est 16,000 *li*; ajoutez-y l'espace embrassé par
nière solaire, 167,000 *li*, vous avez 183,000 *li*. Retranchez-en
e découvre l'œil de l'homme, 167,000 *li*; reste 16,000 *li*.

'espace embrassé par la lumière du soleil étant 167,000 *li*,
ichez de là la distance de la résidence impériale au milieu du
lu solstice d'été, 16,000 *li*; reste 151,000 *li*.

'espace embrassé par la lumière du soleil étant 167,000 *li*,
ichez-en la distance du pôle nord au milieu du jour du solstice
119,000 *li*, reste 48,000 *li*.

'espace embrassé par la lumière solaire étant 167,000 *li*, dou-
e nombre, vous avez 334,000; retranchez-le du diamètre de
ite du soleil au solstice d'hiver, 476,000 *li*, reste 142,000; re-
hez encore de là la distance du solstice d'hiver au *Tcheou*,
000 *li*, reste 7,000.

Il s'en faut de 71,000 *li* qu'elle n'atteigne le dessous du pôle[1].

Au solstice d'été, la lumière du milieu du jour et celle de la moitié de la nuit font ensemble 96,000 *li*. C'est la somme totale des quantités dont elles dépassent le pôle[2].

La lumière du milieu du jour et celle de la moitié de la nuit, au solstice d'hiver, ne peuvent pas ensemble faire 142,000 *li*. Il s'en faut de 71,000 *li* qu'elles n'atteignent le dessous du pôle[3].

Au jour du solstice d'été, observez directement l'orient et l'occident, et établissez la circonférence (du signal). A l'orient et à l'occident, du dessous du soleil, jusqu'à la circonférence (du signal), on compte 59,598 $\frac{1}{2}$ *li*[4].

Au jour du solstice d'hiver, dans la direction précise de l'orient et de l'occident, on ne voit pas le soleil.

[1] Le soleil, au milieu de la nuit du solstice d'hiver, est distant du pôle nord de 238,000 *li*; de là retranchez ce qu'embrasse la lumière du soleil, 167,000 *li*, reste 71,000.

[2] Doublez ce que la lumière du soleil éclaire, vous avez 334,000 *li*; retranchez-en le diamètre de la route du soleil au solstice d'été, 238,000, reste 96,000 *li*. C'est l'excédant total produit par la somme des lumières du jour et de la nuit.

[3] Au solstice d'hiver, le diamètre de la route du soleil est de 476,000 *li*; doublez ce que la lumière du soleil éclaire, vous avez 334,000 *li*; retranchez ce nombre du précédent, reste en moins, pour la lumière du soleil, 142,000; divisez par deux, vous avez 71,000. C'est la quantité dont il s'en manque pour qu'elle atteigne le dessous du pôle.

[4] Au solstice d'été, le diamètre de la route du soleil D est 238,000 *li*; multipliez ce nombre par lui-même, vous avez 56,644,000,000 *li*. Faites-en la corde (l'hypothénuse). La distance du pôle au signal P est 103,000 *li*; doublez ce nombre, vous avez 206,000 *li*; faites-en la hauteur et carrez-le, vous avez 42,436,000,000 *li*; retranchez ce nombre du précédent, reste 14,208,000,000 *li*; extrayez-en la racine carrée, vous avez la distance totale, orient et occident, à la circonférence, 119,197 *li* $\frac{75191}{238394}$ parties de *li*, dont la moitié est 59,598 $\frac{1}{2}$ *li* pour chaque distance à l'orient et à l'occident.

vous le cherchez par le calcul, du dessous du soleil au ı (signal dans la circonférence), il y a 214,557 ½ li[1].
général, ces nombres sont les éléments fondamentaux route du soleil.
ı solstice d'hiver, au solstice d'été, observez le nombre ılendrier. Écoutez le son de la cloche[2].
ı solstice d'hiver, le jour; au solstice d'été, la nuit.
ı prenant la différence des nombres, ainsi que l'étendue nbrasse la lumière du soleil, on le reconnaît.
: diamètre des quatre sommets (des quatre points cardi-) est 810,000 *li*[3].—La circonférence est 2,430,000 *li*.
ı *tcheou* (signal dans la circonférence) au midi, jusqu'au : extrême que le soleil éclaire, il y a 302,000 *li*[4].
ı *tcheou* (signal dans la circonférence) au nord, jus-ı point extrême que le soleil éclaire, il y a 508,000 *li*[5].

Prenez au solstice d'hiver le diamètre de la route du soleil, ›00 *li;* faites-en la corde (l'hypothénuse); doublez la distance ›le au *Tcheou*, 103,000 *li*, vous aurez 206,000 *li;* faites-en la ›ur; élevez au carré ces deux nombres; retranchez-les l'un de ›e et extrayez la racine carrée du reste, vous avez 429,115 *li* et ›ue chose de plus. Prenez-en la moitié.

Le nombre du calendrier est pour le jour du cycle. Le son de ›che ou le nombre des coups de cloche indique l'heure.

Le commentaire explique ce nombre comme il suit : au midi ›ôle jusqu'au milieu du jour du solstice d'hiver, on compte ›000 *li*; en outre, l'espace qu'embrasse la lumière du soleil est ›000 *li*. La somme est 405,000 *li*. Au nord du pôle jusqu'au ›eu de la nuit du solstice d'hiver, il y a une même quantité : ›le diamètre total est 810,000 *li*.

Prenez la moitié du diamètre total, 405,000 *li*; retranchez-en ›istance de la résidence impériale au pôle, 103,000 *li*, vous avez *Tcheou* au midi, jusqu'au point extrême que le soleil éclaire, ›000 *li*.

Prenez la moitié du diamètre total, 405,000 *li;* ajoutez la dis-›e du *Tcheou* jusqu'au pôle, 103,000 ; vous avez au milieu de la ›t du solstice d'hiver la distance de la lumière la plus boréale au ›eou. 508,000 *li*.

Orient et occident, chaque distance, 391,683 $\frac{1}{2}$ *li*[1].

Le *tcheou* est au midi du milieu du ciel de 103,000 *li*. Donc, la dimension de l'intervalle circulaire, orient et occident, est 26,632 *li* et quelque chose en sus[2].

Du *tcheou* au nord, 508,000 *li*. Au solstice d'hiver, le soleil est à 135,000 *li* (du *tcheou*). Au solstice d'hiver, le diamètre de la route du soleil est 476,000 *li*. La circonférence est 1,428,000 *li*. Le soleil éclairant les quatre points cardinaux du *tcheou*, orient et occident, chaque distance est de 391,683 *li* et quelque chose en sus.

Ceci est la règle du carré et du cercle.

Ici sont deux figures qui représentent, l'une un carré inscrit dans un cercle, l'autre un cercle inscrit dans un carré.

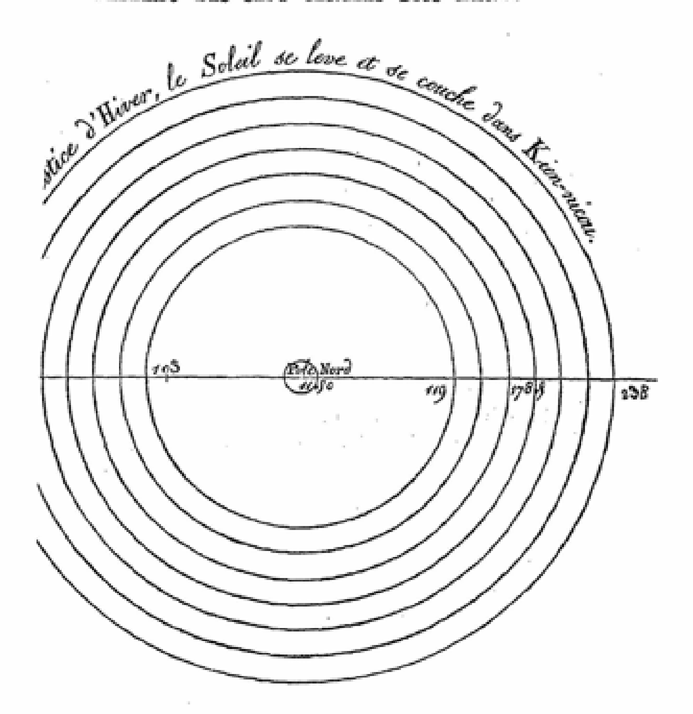
Pour toutes choses, la circonférence (*tcheou*) est en usage, et les figures circulaire et carrée sont employées. L'officier dit *ta-tsiang* (grand charpentier, titre du *Tcheou-li*) prend ses mesures. Le compas et la règle sont apprêtés. Tantôt on rompt le carré et on fait un cercle. Tantôt on brise le cercle et on fait un carré. Au milieu d'un carré, quand on fait un cercle, on appelle cette figure cercle-carré.—Au milieu d'un cercle, quand on fait un carré, on appelle cette figure carré-cercle.

[1] Prenez le diamètre total, 810,000 *li*; multipliez-le par lui-même, vous obtenez 656,100,000,000. Posez le double de la distance du *Tcheou* au pôle nord, 206,000 *li*; faites-en la base, et multipliez ce nombre par lui-même; vous obtenez 4,243,600,000. Retranchez ce nombre du premier et extrayez la racine carrée, vous obtenez 783,367 et une fraction. Divisez par deux, vous obtenez 391,683 et une fraction. (Il est évident qu'on peut prendre le rayon 405,000 et la simple distance 103,000.)

[2] Prenez le diamètre total, 810,000 *li*. Les distances du *Tcheou*, orient et occident, font un total de 783,367 et une fraction. Retranchez ce nombre du précédent, il restera 26,632 et une fraction.

Je me suis contenté de rapporter tous ces nombres du texte avec le calcul explicatif des commentateurs. Je les ai longtemps examinés, et je ne crois pas qu'on puisse tirer un résultat utile des hypothèses sur lesquelles ils sont basés.

TABLEAU DES SEPT CERCLES DITS *HENG*.



ı général, en dressant ce tableau[1], pour 10 pieds, on
1 pied; pour 1 pied, on met $\frac{1}{10}$ de pied (*tsun*) : pour $\frac{1}{10}$
ied, on met $\frac{1}{100}$ (*fen*). $\frac{1}{100}$ de pied y vaut alors 1,000 *li*.
;énéral on se sert d'un carré d'étoffe de soie ayant, sur
ue côté, 8 pieds et $\frac{1}{10}$ de pied. Maintenant, *si l'*on se sert
carré d'étoffe de soie ayant, sur chaque côté 4 pieds
$\frac{1}{10}$ de pied, alors, $\frac{1}{100}$ de pied y vaut 2,000 *li*.

Ce tableau est extrait du texte même. Les six intervalles des
cercles qu'il présente correspondent, d'un côté et de l'autre du
re polaire, aux six mois pendant lesquels les jours croissent et

Lu-chi dit : En somme, à l'intérieur des quatre mers, on compte de l'orient à l'occident 28,000 *li*, du midi au nord 26,000 *li*[1].

En général, la marche révolutive du soleil et de la lune est représentée par des cercles ou circonférences.

Il y a sept circonférences dites *tsi-heng*, et six intervalles pour correspondre aux six lunes. Six lunes (*tsie*)[2] font 182 jours et $\frac{5}{8}$ de jour.

Donc, le soleil, au solstice d'été, est dans le cercle intérieur, à la division stellaire *Tsing* ou *Tsing* oriental (déterminée par μ Gémeaux) ; le soleil, au solstice d'hiver, est dans le cercle extérieur, à la division stellaire *kien-nieou* (déterminée par β Capricorne).

De tous ces cercles, le renouvellement et l'accomplissement a lieu au solstice d'hiver.

Ainsi l'on dit : une année a 365 jours et $\frac{1}{4}$ de jour. Une année a un terme ou faîte intérieur et un terme ou faîte extérieur.

30 jours et $\frac{7}{16}$ de jour font pour la lune un terme extérieur, un terme intérieur[3].

aux six mois pendant lesquels ils décroissent. Ceci est expliqué, quelques lignes plus bas, dans le texte.

[1] *Lu-chi* désigne *Lu-pou-oei*, ministre de *Thsin-chi-houng-ti*, et auteur du *Lu-chi-tchun-tsieou*. Ceci, dit le premier commentateur, n'est pas le texte primitif du *Tcheou-pei*. Ce passage de *Lu-pou-oei* paraît avoir été intercalé dans le texte. Les deux mesures en *li* de l'orient à l'occident et du nord au sud, que l'on y retrouve, sont évidemment formées de nombres arbitraires, qui sont tout au plus proportionnés à l'étendue de la terre alors connue des Chinois. Ces nombres ne peuvent indiquer la moindre idée de l'aplatissement $\frac{1}{309}$ du globe terrestre aux pôles. Le P. Cibot, en présentant, le premier, cette conjecture dans les Mémoires des missionnaires, a trop voulu vanter les connaissances anciennes des Chinois.

[2] D'après le premier commentateur, le caractère *tsie* désigne ici le *tchong-ki* ou milieu des mois de l'année solaire.

[3] L'intervalle de deux *tchong-ki* ou le mois solaire moyen $= \frac{365,25}{15} = 30,4375$ ou $\frac{365\frac{1}{4}}{12} = \frac{360}{12} + 5 + \frac{1}{48} = 30 + \frac{21}{48} = 30 + \frac{7}{16}$.

)onc l'intervalle d'un cercle est 19,833 *li* et $\frac{1}{3}$ de *li*, : 100 *pou*[1].

Si vous désirez savoir le diamètre du second cercle, dou-z cette quantité, et ajoutez le diamètre du cercle inté-ur.

Pour chaque cercle suivant, procédez de même.

Le diamètre du premier cercle intérieur est 238,000 *li*. circonférence est 714,000 *li*. Divisez et faites 365 degrés $\frac{1}{4}$ de degré, vous avez par degré 1954 *li*, 247 *pou* $\frac{933}{1461}$.

Le diamètre du second cercle est 267,666 *li*, 200 *pou*. circonférence est 833,000 *li*. Divisez les *li* en degrés, us avez par degré 2,280 *li*, 188 *pou* $\frac{1332}{1461}$ de *pou*.

Le diamètre du troisième cercle est 317,333 *li*, 100 *pou*. circonférence est 952,000 *li*. Divisez les *li* en degrés, us avez par degré 2,606 *li*, 113 *pou* et $\frac{270}{1461}$ de *pou*.

Le diamètre du quatrième cercle est 357,000 *li*. Sa cir-nférence est 1,071,000 *li*. Divisez-la en degrés. Vous avez ır degré 2,932 *li*, 71 *pou* $\frac{669}{1461}$ de *pou*.

Le diamètre du cinquième cercle est 396,666 *li*, 200 *u*. Sa circonférence est 1,190,000 *li*. Divisez-la en de-'és. Vous avez par degré 3258 *li*, 12 *pou* et $\frac{1066}{1461}$ de *pou*.

Le diamètre du sixième cercle est 436,333 *li*, 100 *pou*. ı circonférence est 1,309,000 *li*. Divisez-la en degrés. ous avez par degré 3583 *li*, 254 *pou* $\frac{6}{1461}$ de *pou*.

Le diamètre du septième cercle est 476,000 *li*. Sa cir-onférence est 1,428,000 *li*. Divisez-la en degrés. Vous avez ar degré 3,999 *li*, 195 *pou* $\frac{405}{1461}$ de *pou*.

Après, on dit : Au solstice d'hiver, la quantité dont la lu-ıière du nord excède le cercle du nord (le septième cercle) st 167,000 *li*.

Le diamètre de ce cercle extrême est 810,000 *li*. Sa cir-onférence est 2,430,000 *li*. Divisez-la en degrés, vous ob-enez par degré 6,652 *li*, 293 *pou* $\frac{327}{1461}$ de *pou*.

[1] $6 \times 19{,}833\ \frac{1}{3} = 119{,}000$. On divise en six parties égales la listance du solstice d'été au solstice d'hiver.

Ainsi, au solstice d'hiver, l'ombre du soleil est 13 pieds $\frac{5}{10}$ de pied; au solstice d'été, l'ombre du soleil est de 1 pied et $\frac{6}{10}$ de pied. Au jour du solstice d'hiver, l'ombre est longue; au jour du solstice d'été, l'ombre est courte. L'ombre du soleil, en plus et en moins, diffère de $\frac{1}{10}$ de pied par 1,000 *li*. Donc, du solstice d'hiver au solstice d'été, du midi au nord, il y a un intervalle de 119,000 *li*. Le diamètre *du cercle* des quatre points cardinaux est 810,000 *li*, et sa circonférence est 2,430,000 *li*. Divisez-la en degrés. Vous avez par degré 6,652 *li*, 293 *pou* $\frac{327}{1461}$ de *pou*. Ceci est la distance réciproque des degrés entre eux.

Le mouvement du soleil vers le sud et vers le nord, est, par jour, de 651 *li*, 182 *pou* $\frac{798}{1461}$ de *pou*[1].

La règle dit : Posez 119,000 *li*. Faites-en le nombre plein (*le dividende*). Prenez la demi-année, 182 jours et $\frac{5}{8}$ de jour. Faites-en le nombre opérateur (*le diviseur*), et réduisez-les (*au même dénominateur*)[2].

Vous obtenez (pour le premier nombre) 952,000. — Faites-en le nombre plein (*le dividende*);

Vous obtenez (pour le second nombre) 1,461. — Faites-en le nombre opérateur (*le diviseur*) et extrayez-le.

En opérant avec ces deux nombres, vous avez (*pour quotient*) un nombre de *li*.

Pour ce qui ne remplit pas le nombre opérateur (*s'il y a un reste*), multipliez par 3, vous aurez des centaines de *pou*.

Pour ce qui ne remplit pas le nombre opérateur, multipliez par 10, vous avez des dizaines de *pou*.

Pour ce qui ne remplit pas le nombre opérateur, réglez-le par le nombre opérateur (*divisez-le par le diviseur, et vous aurez une fraction*).

[1] La distance des deux solstices étant de 119,000 *li*, le soleil fait par jour $\frac{119000}{182\frac{5}{8}}$ ou 641 *li* 182 *pou* $\frac{798}{1461}$, comme on le trouve en effectuant la division expliquée dans le texte.

[2] Voyez pour ces termes spéciaux, la table que j'ai donnée du *Souan-fa-toung-tsoung*. (*Journal asiatique*, nouvelle série, tom. VII.)

SECOND LIVRE.

:ation des mêmes commentateurs : sous les Han, *Tchao-kun-hiang*; sous *Tcheou* du nord, *Tchin-tchin-louan*; sous les *Thang*, *Tchin-li-cho-fong*.

:n général, le soleil et la lune parcourent circulairement oute des quatre points extrêmes (*des quatre points cardi-x*).

.e dessous du pôle est la partie élevée de la terre, ce que hommes habitent, sur une étendue de 60,000 li. — Une e humide, un précipice des quatre côtés, voilà ce qui est s la partie basse [1].

.e centre du ciel est aussi, des quatre côtés, élevé de 000 li [2]. Ainsi, l'espace que la lumière du soleil éclaire à térieur, a pour diamètre 810,000 *li*. Sa circonférence est 2,400,000 li.

Ainsi, lorsque dans sa révolution le soleil est au point rême du nord, dans le côté *ou la région* nord, le jour est au ieu : dans le côté du midi, la nuit est à moitié. Quand le eil est au point extrême de l'orient, dans le côté orient, our est au milieu : dans le côté de l'occident, la nuit est à itié. Quand le soleil est au point extrême du midi, dans le é du midi, le jour est au milieu : dans le côté du nord, nuit est à moitié. Quand le soleil est au point extrême de ccident, dans le côté de l'occident, le jour est au milieu :

[1] Ceci est très-obscur. S'il n'y a pas d'altération dans le texte et commentaire, le dessous du pôle indique l'espace depuis le pôle rd jusqu'au septième cercle, dit cercle extérieur; et cet espace est que les hommes habitent. Au cercle extérieur on trouve de l'hudité, un précipice. Le dessous de ce cercle est comme le dessous in bassin renversé.

[2] D'après le commentaire, les quatre côtés désignent les quatre ints cardinaux. La terre est une voûte creuse, et sa partie élevée . comme un parasol ou un couvercle. (Voyez le texte, quelques nes plus loin.) Le cercle des quatre points cardinaux semble désier ici l'équateur.

dans le côté de l'orient, la nuit est à moitié. En général, dans ces quatre côtés ou régions existent les quatre points extrêmes, les quatre points de réunion du ciel et de la terre.

Le jour et la nuit y séjournent alternativement.

Les quatre époques ou saisons s'y succèdent tour à tour.

Le point extrême où aboutissent les principes du mouvement et du repos, et celui où se trouve le solstice d'hiver, ne sont qu'un même point.

L'image du ciel est un parasol qui enveloppe ; le type de la terre est un bassin renversé.

Le ciel est éloigné de la terre d'une distance égale à 80,000 *li*[1].

Au solstice d'hiver, quoique le soleil soit dans le cercle extérieur, constamment il s'élève au-dessous du pôle, et au-dessus de la terre, d'une quantité égale à 20,000 *li*[2].

Le soleil fait poindre la lune[3].

La lumière de la lune paraît : alors elle complète son éclat (littéralement *elle fait la lune brillante*)[4].

Les étoiles et les planètes ont leur marche distincte.

D'après cela, au partage égal de l'automne, par le mouvement vers le solstice d'hiver, l'essence des trois lumières diminue pour accomplir la partie de sa route la plus éloignée.

Telle est la nature du ciel et de la terre, des deux grands principes du mouvement et du repos.

Maintenant on désire connaître les quatre positions ex-

[1] C'est la hauteur assignée au pôle par le premier livre. La phrase précédente rappelle ce qu'a dit *Chang-kao* première partie.

[2] Cette quantité est représentée par la longueur comprise entre le pied de la verticale PP′ et l'intersection de la ligne S′S′ du solstice d'hiver.

[3] *Tchao*, Basile, 578. Suivant le premier commentateur, ceci signifie que la lumière de la lune est produite par la lumière du soleil.

[4] Le premier commentateur explique cette expression en disant que la lune attend le soleil, qu'alors elle peut développer son éclat.

nes, successivement occupées par la pierre précieuse *toile principale*) du pôle du nord.

;onstamment, à l'époque du milieu de la nuit du solstice *é*, l'élongation au midi du pôle nord est à son point ex-ne.

\ l'époque du milieu de la nuit du solstice d'hiver, l'élon-ion au nord est à son point extrême.

Au jour du solstice d'hiver, à l'heure *yeou* [1], l'élongation à :cident est à son point extrême.

Au même jour, à l'heure *mao*, l'élongation à l'orient est à ı point extrême.

Telles sont les quatre élongations de la Pierre précieuse *étoile principale*) du pôle nord [2].

Le pôle exact du nord est au milieu du *Suen-ki* (la pierre écieuse, pour le cercle que parcourt *l'étoile polaire*). Le rd exact est au milieu du ciel, où sont les élongations du le exact (de l'étoile polaire).

Au jour du solstice d'hiver, à l'heure *yeou*, dressez un si-ıal de 8 pieds. Prenez une corde et attachez-la au haut du gnal. Attendez et observez la grande étoile au milieu du ìle nord. Tendez la corde jusqu'à terre, et déterminez (*le ıint où elle la touche*).

Encore à l'approche du matin, quand le jour est à l'heure *ao*, de nouveau tendez la corde; attendez et observez étoile, le sommet (du signal), et la corde jusqu'à terre, t déterminez (*le point de rencontre*). L'écart réciproque des eux points principaux (*fixés sur le sol*) est de 2 pieds et dixièmes de pied.

[1] L'heure *yeou* représente pour nous de six à huit heures du soir. *lao* représente de six à huit heures du matin.

[2] J'ai toujours employé le terme *élongation* pour traduire le terme 游 *yeou* (Basile, 5095), « extravasion, écartement, » du texte. Il st évident que les deux premières élongations sont les passages aux néridiens supérieur et inférieur.

Donc, de l'orient à l'occident, le pôle *parcourt* 23,000 li [1].

La distance réciproque des deux points, c'est ce qui détermine l'orient et l'occident.

Au milieu, fendez cette distance, et de ce point alignez au signal; *vous avez* la direction précise du midi au nord (la ligne méridienne).

Toutes les heures qui s'ajoutent à ces heures, avec l'horloge à eau (*leou*) examinez et graduez-les. Ce sont les heures de l'orient, de l'occident, du midi et du nord.

Le point où cette corde (*dont on vient de parler*) arrive à terre, et que vous déterminez, est distant du signal de 10 pieds et 3 dixièmes de pied. Donc le milieu du ciel est distant du *tcheou* (signal à circonférence) de 103,000 li.

Comment connaître l'époque des positions extrêmes, au nord et au midi? Au milieu de la nuit du solstice d'hiver, l'élongation au nord est à son point extrême: au nord, elle dépasse le centre du ciel de 115,000 *li*. Au solstice d'été, l'élongation au midi est à son point extrême. Il s'en faut qu'elle atteigne le centre du ciel de 115,000 *li*. Pour obtenir tous ces résultats, prenez une corde, attachez-la au haut du signal, et attendez, observez l'étoile. (*Pour*) la position extrême nord, (*la corde*) atteint la terre en un point que vous reconnaissez à 11 pieds 4 dixièmes et demi: donc ce point est éloigné du *tcheou* (signal de la circonférence) de 114,500 *li*. Il dépasse le centre du ciel de 115,000 *li*. (*Pour*) la position extrême au midi (*la corde*) arrive à terre en un point que vous reconnaissez à 9 pieds et un dixième et demi : donc il est éloigné du *tcheou* de 91,500 *li*. Il s'en faut de 115,000 *li* qu'il n'atteigne le centre du ciel. Telle est la règle des quatre positions extrêmes du *Suen-ki* (*la pierre précieuse*,

[1] Ceci se calcule en prenant toujours un $\frac{1}{10}$ de pied pour la variation de la longueur de l'ombre solaire par distance de 1,000 *li*. On trouve dans le *Tcheou-li*, article *tsiang-jin*, une mention de l'observation du passage de l'étoile polaire au méridien; mais ce n'est qu'une mention extrêmement abrégée, tandis que le texte du *Tcheou-pei* donne ici toute l'explication du procédé chinois.

oile principale), des quantités dont elle s'éloigne en plus en moins, au sud et au nord; telles sont les *bases* (*keou*) écises, pour l'orient, de l'occident, le midi et le nord[1].

Le *tcheou* (*signal dans la circonférence*) est distant du pôle 103,000 *li*. Le soleil est distant des hommes de 167,000 Au solstice d'été, il est distant du *tcheou* de 16,000 *li*. Au stice d'été, la route décrite par le soleil a pour diamètre 8,000 *li*, pour circonférence 714,000 *li*. — Aux moitiés printemps et de l'automne, la route du soleil a pour diaètre 357,000 *li*, pour circonférence 1,071,000 *li*. — Au lstice d'hiver, la route du soleil a pour diamètre 476,000 pour circonférence 1,428,000 *li*. Le cercle des quatre ints cardinaux que le soleil éclaire a pour diamètre 816,000 pour circonférence 2,430,000 *li*. Du *tcheou* au midi, il y 32,000 *li* (*ce dernier nombre indique l'excès de l'espace déuvert par l'œil de l'homme sur le lieu du soleil, au solstice hiver*).

Le diamètre du *Suen-ki* (du cercle de la polaire) est 3,000 *li*. Sa circonférence est 69,000 *li*. Là, le principe du

[1] D'après les données du texte, savoir 10 pieds $\frac{3}{10}$ pour la distance la corde au pied du signal, 8 pieds pour la hauteur de celui-ci, 2 pieds $\frac{3}{10}$ pour la distance des deux points extrêmes des traces la corde aux deux élongations, on calcule aisément le demi-angle i sommet du triangle formé par les deux points extrêmes et le aut du signal. Ce demi-angle, reporté sur le ciel, représente la istance de l'étoile observée au pôle, laquelle se trouve de 10° 9′ 2″ 5. La déclinaison de l'étoile est donc 79° 50′ 27″ 5. En prenant, ans la Connaissance des temps, la déclinaison de la polaire en 840, et retranchant sa variation annuelle, qui est croissante, on ouve que la polaire a eu la déclinaison 79° 50′ 27″ 5 vers l'an 240 e l'ère chrétienne.

Le texte nommant l'étoile observée la grande étoile du pôle, on e peut présumer qu'il s'agisse de β Petite-Ourse. D'ailleurs β Petite-Ourse n'a eu la déclinaison précédente que vers le VII[e] siècle de notre re, et cette époque est évidemment une date trop tardive pour le *Tcheou-pei*, d'après les diverses données réunies dans l'avant-propos.

mouvement est détruit, le principe du repos est en évidence. Donc cette région ne produit pas les dix mille choses.

La règle (*fondamentale*) dit : Dressez, alignez la base, et déterminez.

Pour le soleil commençant à paraître, *dressez* un signal, et observez son ombre. Pour le soleil se couchant, de nouveau observez son ombre. Les deux points principaux des ombres, par leur correspondance, déterminent l'orient et l'occident. Au milieu fendez la distance, et en alignant sur le signal, vous déterminez le midi et le nord. Le dessous du pôle ne produit pas la généralité des substances vivantes ; comment le savoir ?

Le soleil, au solstice d'hiver, est distant du solstice d'été de 119,000 *li*. Les dix mille choses s'épuisent et meurent. Au solstice d'été, le soleil est distant du pôle nord de 119,000 *li*. C'est au moyen de ceci que l'on sait que le dessous du pôle ne produit pas les dix mille choses. A droite et à gauche du pôle nord, pendant l'été, il y a des glaces qui ne se dissolvent pas.

Au partage égal du printemps, au partage égal de l'automne, le soleil est dans le cercle moyen. Au partage égal du printemps, suivant le mouvement du soleil, ajoutez au nord 59,500 *li*, et vous avez le solstice d'été. Au partage égal d'automne, suivant le mouvement du soleil, ajoutez au midi 59,500 *li*, et vous avez le solstice d'hiver.

Le cercle moyen est distant du *tcheou* de 75,500 *li* [1].

A gauche et à droite du cercle moyen, l'hiver, il y a des plantes qui ne meurent pas ; l'été, il y a des espèces qui grandissent.

Dans ce cercle, le principe du mouvement est en évidence : le principe du repos est faible : donc la généralité des subs-

[1] C'est la distance au signal du point intermédiaire entre les deux solstices. Le commentaire suppose, et le texte suppose également plus loin que l'ombre équinoxiale du gnomon est précisément la moyenne entre les deux ombres solsticiales.

s vivantes n'y meurt pas (*rapidement*). Les cinq espèces réales y mûrissent deux fois en une seule année.

général, à gauche et à droite du pôle, parmi les subs-s, il y en a qui naissent le matin et qui sont récoltées r.

ablissez les 28 divisions stellaires (*siu*); servez-vous de thode du contour du ciel et du calcul des temps.

règle dit: Au revers, alignez ou établissez le côté du

alignant ou établissant le *keou* (base), déterminez-le.

nsi, égalisez la terre (*sur un*) diamètre de 21 *pou*, dont conférence sera 63 *pou*. Réglez son nivellement avec la ude (*le niveau*) de l'eau.

nsi vous établissez un diamètre de 121,75 pieds. En pliant par 3, vous avez 365 pieds et un quart [1].

ur correspondre au contour du ciel, (*lequel est de*) 365 és et un quart, divisez soigneusement le (*contour tracé terre*). Qu'il n'y ait pas la plus petite différence (entre egrés).

uand vous aurez divisé en degrés et déterminé (*le con-*, alors tendez droit le fil (*nord et sud*) et le fil transversal *t et occident*, littéralement *la trame*). Chacune des quatre es (*de la circonférence*) embrassera 91 degrés et $\frac{5}{16}$ de é.

ur ce cercle, déterminez et alignez.

ors dressez un signal, droit au centre milieu du nord 1 midi: prenez une corde et attachez-la au haut du si-. Puis attendez et observez le milieu (*le passage au mé-n*) de l'étoile centrale au milieu de *kien-nieou* [2].

Le nivellement du terrain à l'aide de l'eau est indiqué ici, ne on le voit, en termes très-précis. Le *pou* étant supposé de six , le diamètre, exprimé en pieds, devrait être cent vingt-six.

Kien-nieou est la division stellaire que l'on appelle actuellement . Elle a pour déterminatrice β Capricorne. Le *Tcheou-chou*, au itre *Tcheou-yue-ling*, place le solstice d'hiver à l'origine du *kien* . (Voyez cet ouvrage dans la collection *Han-wei-tsoung-chou*.)

Alors, de nouveau observez l'étoile de *Su-nu*[1], qui vient en avant (*qui passe au méridien la première*).

Si de nouveau vous vous servez du signal et de la corde pour attendre et observer le milieu précis (*le passage au méridien*) de l'étoile de *Su-nu*, qui vient en avant.

Maintenant, avec un *yeou-y* (littéralement *figure d'extravasion, d'écart*), mesurez et observez de combien de degrés l'étoile centrale au milieu de *kien-nieou*, est distante à l'ouest de la ligne milieu, passant droit par le signal (*de la ligne méridienne*)[2].

Chaque pied qui est atteint (*dépassé*) par l'instrument *yeou-y* correspond en nombre à un degré.

L'*yeou* (*le signal de l'écart, la partie verticale de l'instrument yeou-y*) est au-dessus (*du point qui correspond à une distance*) de 8 pieds (*de la méridienne*). Donc on sait que le centre du *kien-nieou* est à 8 degrés (*du méridien et de l'étoile centrale de Nu.*)

Pour les étoiles successives, imitez ce procédé : de sorte qu'en passant complétement en revue les 28 divisions stellaires, vous les mesurez en degrés.

Achevez la graduation de la circonférence.

Pour chaque (*division stellaire*), prenez l'étoile qui vient en avant, l'instrument *yeou-y*, et le point au-dessus du nombre déterminé de degrés.

Comme rayon de roue, tendez la corde, et prenez la di-

[1] *Su-nu* est la division stellaire que l'on appelle actuellement *Nu*. Elle a pour déterminatrice ε Verseau. Le solstice d'hiver était, dans cette division, avant l'époque où il se trouva dans *Nieou*.

[2] Le premier commentateur dit : « L'*yeou-y* est aussi un *piao* (signal astronomique ou gnomon). Il change l'étoile observée et la « rend régulière (*comme si elle était au méridien*). Par lui on sait « de combien de degrés l'étoile est distante du milieu, à l'ouest du « signal droit. C'est pour cela que l'on appelle *yeou-y*, figure d'élongation, d'extravasion. » C'était une espèce de règle destinée à mesurer les azimuths.

on du centre (*du signal central*) pour le moyeu. Alors ; ou prenez l'alignement direct [1].

e point où (*la division stellaire dans laquelle*) le soleil se che se détermine aussi par la même circonférence.

ésire-t-on savoir le point où (*la division stellaire dans lale*) le soleil se couche et se lève ?

renez 365 degrés et un quart de degré, et répartissez-les e les 28 divisions stellaires.

uand le *Tsing* oriental (déterminé par μ Gémeaux), à la tié de la nuit, est au milieu (*au méridien*), le commenent de *Kien-nieou* (déterminé par β Capricorne) s'apche du milieu (*du méridien*) de l'heure *tseu* [2].

uand le *Tsing* oriental est sorti de 30 degrés et $\frac{7}{16}$ de degré uest du milieu (du méridien) du signal direct, il s'approdu milieu de l'heure *ouei*. Pareillement le commencement *Kien-nieou* doit s'approcher du milieu de l'heure *tcheou* [3].

ar là, le ciel s'accorde avec la terre, de manière à établir

Le premier commentateur dit : « La réunion des deux fils, longudinal et transversal, représente le moyeu : et le cercle divisé reésente la roue. Voulez-vous savoir combien une division stellaire constellation *siu* a de degrés ? Alors tendez la corde comme ;on, réunissez-la au point *moyeu*, et vous faites l'alignement. Vous servez l'étoile, et vous fixez le degré. »

La circonférence est ici supposée divisée en douze sections corondantes aux douze heures chinoises. Les deux divisions stellaires -*tsing* et *kien-nieou* sont directement opposées. *Tong-tsing* appront ou passant au méridien à l'heure *ou*, *kien-nieou* alors se trouve s l'alignement de la section correspondante à *tseu*, sixième heure ès *ou*. *Tseu* actuellement comprend, dans notre division du jour, onze heures du soir à une heure du matin. *Ou* comprend de onze ures du matin à une heure. Il y a eu changement pour l'origine heures : le jour chinois commençait autrefois au lever du soleil.

Ceci est la continuation de ce qui vient d'être dit. Chaque doune de circonférence correspondant à une heure chinoise est de $\frac{7}{16}$, et les deux divisions stellaires se trouvent dans l'alignement respondant à deux nouvelles heures, toujours distantes de six ures entre elles.

sur la circonférence les 28 divisions stellaires (*par la connaissance des heures où elles passent au méridien*).

En établissant, vous déterminez. De nouveau, vous établissez (*vous vérifiez*) le point central de la circonférence graduée. Vous consolidez le signal droit (*le signal du centre*).

Au jour du solstice d'hiver, au jour du solstice d'été, observez le soleil commençant à paraître. Dressez un instrument d'écart (*yeou-y*) au-dessus du degré (*où le soleil commence à paraître*), et observez l'ombre du signal central.

L'addition (la continuation) des ombres (du signal central et de l'*yeou-y*) indique en droite ligne le degré de la division stellaire où le soleil se lève.

Lorsque le soleil se couche, imitez ce même procédé[1].

Kien-nieou est distant du pôle nord de 115 degrés, 1695 *li*, 21 *pou* et $\frac{819}{1461}$ de *pou*.

La règle dit : Posez le cercle extérieur distant du pôle à 238,000 *li*.

Retranchez le rayon du *Suen-ki* (*du cercle de la polaire*) égal à 11,500 *li*.

Ce qui ne se retranche pas (*le reste*) est 226,500 *li*. Faites-en le *nombre plein* (*dividende*).

Sur le cercle intérieur (de 119,000 *li* de rayon) un degré comprend 1,954 *li*, 247 *pou* $\frac{933}{1461}$. Faites-en le nombre opérateur (diviseur).

Par le nombre plein et par le nombre opérateur, vous obtiendrez jusqu'à un degré[2].

Pour ce qui ne remplit pas le nombre opérateur, cherchez les *li*, les *pou* (*les nombres de li, de pou*).

[1] On voit que l'*yeou-y* est employé ici pour prolonger la direction de l'ombre portée du signal central vers le point de la circonférence qui est le plus près du soleil levant.

[2] On commence d'abord par faire disparaître le dénominateur 1461, en multipliant par ce nombre le dividende 226,500 et le diviseur entier 1,954 ; on réduit tout en *pou* en multipliant haut et bas par 300. Le reste de l'opération se fait comme précédemment. On prend pour diviseur le degré du cercle intérieur.

:n réduisant, réunissez 300 et prenez 1. Faites-en le nombre n (le dividende). Prenez 1,461 comme nombre opérateur iseur). Vous obtenez jusqu'à un *li* [1].

'our ce qui ne remplit pas le nombre opérateur, multiz par 3. Vous avez des centaines de *pou*.

'our ce qui ne remplit pas le nombre opérateur, multiz par 10, vous avez jusqu'à un *pou*.

'our ce qui ne remplit pas le nombre opérateur (le reste), lez-le par le nombre opérateur,

)pérez de même *pour les autres divisions stellaires*.

.eou (déterminé par β Bélier) et *Kio* (déterminé par α rge) sont éloignés du pôle nord de 91 degrés, 610 *li*, i *pou* $\frac{1326}{1461}$ parties de *pou* [2].

.a règle dit : Posez le cercle moyen, distant du pôle de 3,500 *li*. Faites-en le *nombre plein* (dividende).

'renez la valeur en *li* d'un degré du cercle intérieur : es-en le nombre opérateur. Par le nombre plein et par iombre opérateur, vous obtenez jusqu'à un degré. Pour qui ne remplit pas le nombre opérateur, cherchez les nbres de *li*, de *pou*. Pour ce qui ne remplit pas le nombre rateur (*pour le reste*), réglez-le par le nombre opérar.

Le *Tsing* oriental ou *Tong-tsing* est distant du pôle nord de degrés, 1,481 *li*, 155 *pou* et $\frac{1845}{1461}$ parties de *pou* [3].

La règle dit : Posez le cercle intérieur, distant du pôle de 9,000 *li*. Ajoutez le rayon du *Suen-ki* (du cercle de la po-:e) 11,500 *li*.

Le premier diviseur étant la valeur du degré en *li* multipliée 300 et par 1461, on divise le reste simplement par le produit ces deux derniers nombres pour avoir les *li*.

[2] Premier commentateur. *Leou* est la division stellaire où se ave le soleil au milieu du printemps. *Kio* est la division stellaire se trouve le soleil au milieu de l'automne.

[3] Premier commentateur. *Tong-tsing* est la division stellaire où trouve le soleil au solstice d'été. *Kien-nieou* est la division stellaire se trouve le soleil au solstice d'hiver.

Vous obtenez 130,500 *li*. Faites-en le nombre opérateur.

Prenez la valeur en *li* d'un degré du cercle intérieur : faites-en le nombre opérateur. Par le *nombre plein* et par le *nombre opérateur*, vous avez jusqu'à un degré. Pour ce qui ne remplit pas le nombre opérateur (*pour ce qui ne se divise pas exactement*), cherchez les *li* et les *pou*. Pour ce qui n'est pas plein, réglez-le par le nombre opérateur.

En tout, on compte 8 *tsie* et 24 *ki*. Par *ki*, l'augmentation ou la diminution de l'ombre est de 0,99 pied et $\frac{1}{600}$ de pied. Au solstice d'hiver, l'ombre est longue de 13,5 pieds. Au solstice d'été, l'ombre est longue de 1,6 pieds. On demande pour chaque *ki*, en plus ou en moins par pied et dixième de pied, la longueur et le raccourcissement (*de l'ombre*) [1].

Thoung-tchi, solstice d'hiver, longueur de l'ombre	13,5	pieds.
Siao-han (petit froid)	12,505	
Ta-han (grand froid)	11,514	
Li-tchun (commencement du printemps)	10,523	
Yu-choui (eaux de pluies)	9,522	
King-tchi (mouvement des insectes)	8,541	
Tchun-fen (milieu du printemps)	7,55	
Tsing-ming (pure clarté)	6,555	
Ko-yu (pluie pour les grains)	5,564	
Li-hia (commencement de l'été)	4,573	
Siao-man (petite plénitude)	3,581	
Mang-tchong (grains et épis)	2,591	
Hia-tchi (solstice d'été)	1,6	

[1] Tous les nombres du tableau suivant sont calculés en ajoutant ou retranchant 0,9916 pied par *tchong-ki*, de manière que l'ombre augmente et diminue régulièrement pour des intervalles égaux dans le mouvement du soleil, ce qui ne peut être, même approximativement, puisque cette ombre se projette sur un plan oblique à la ligne moyenne qui couperait en deux l'angle des directions des deux solstices. Ainsi les ombres des deux équinoxes sont en erreur de près de deux pieds. Une telle erreur indique que les Chinois n'observaient exactement que les ombres des solstices.

ıo-chou (petite chaleur)............	2,591	pieds.
-chou (grande chaleur)............	3,682	
tsieou (commencement de l'automne).	4,573	
-lou (rosée blanche)...............	6,555	
ieou-fen (milieu d'automne).........	7,55	
ın-lou (rosée froide)...............	8,541	
:oang-siang (chute de gelée blanche)..	9,53	
-thoung (commencement de l'hiver)...	10,523	
ao-sue (petite neige)...............	11,514	
ı-sue (grande neige)...............	12,505	

ı tout, on compte 8 *tsie* et 24 *ki*[1].

ɔur chaque *ki*, l'ombre augmente ou diminue de 0,99 et $\frac{1}{600}$ de pied.

ıtre le solstice d'hiver et le solstice d'été, il y a augtation et diminution.

ı règle dit : posez l'ombre du solstice d'hiver : retranchezombre du solstice d'été. Que la différence soit le *nombre* (*le dividende*), et prenez 12 pour nombre opérateur *r diviseur*).

ır le *nombre plein* et par le *nombre opérateur*, vous obtejusqu'à $\frac{1}{10}$ (*tsun*). Pour ce qui ne remplit pas le nombre 'ateur, multipliez par 10 et divisez par le nombre opéur. Vous obtenez jusqu'à un *fen* ($\frac{1}{100}$ de pied). Pour ce ne remplit pas le nombre opérateur, réglez-le (*divisez*-ɔar ce nombre.

.a lune suit le ciel (*retarde sur les étoiles*) de 13 degrés $\frac{7}{9}$ de degré[2].

D'après le premier commentateur, les deux époques des sols-:, les deux époques des équinoxes et les quatre époques dites *li* :ommencement des quatre saisons, forment les huit *tsie*. Les ;t-quatre *ki* se composent des douze *tsie-ki* et des douze *tchong*-ļui divisent l'année solaire du calendrier chinois.

365 $\frac{1}{4}$ degrés chinois valent 360 degrés européens. Donc 13 de-: chinois et $\frac{7}{19}$ de degré valent en degrés européens 13° 10′ 34″ 32, ļui est à $\frac{1}{2}$ seconde d'arc près la quantité exacte du retard quoti-ı de la lune sur les étoiles.

La règle dit : posez 235 lunes. Divisez ce nombre par 19 années. Ajoutez au quotient un degré, quantité que fait le soleil (*en un jour*), vous avez 13 degrés et $\frac{7}{19}$ de degré. C'est le nombre de la marche de la lune pour chaque jour. C'est la quantité dont elle suit le ciel, en degrés et fractions de degré.

Pour une petite année (de 12 lunes de 29 jours), la lune est en retard (il y a une circonférence incomplète).

Sa position (dans la circonférence céleste) est 354 degrés $\frac{6613}{17860}$.

La règle dit : posez la petite année de 354 jours et $\frac{348}{940}$ parties de jour.

Par la quantité dont la lune est en arrière du ciel, 13 degrés $\frac{7}{19}$, multipliez-la,

Vous aurez ainsi le *nombre plein* (*le multiplicande*).

Encore par les parties de degré, multipliez les parties de jour et faites-en le nombre opérateur. Par le *nombre plein* et par le *nombre opérateur* vous obtenez la quantité totale dont la lune retarde sur le ciel (*pendant une petite année de 12 lunes*), 4737 degrés et $\frac{6613}{17860}$.

Divisez ce nombre par la circonférence du ciel, 365 degrés et $\frac{4465}{17860}$ parties de degré ;

Ce qui n'est pas suffisant pour être divisé (le reste),

C'est la quantité dont la lune est en retard. Pour avoir le nombre de degrés et de parties de degrés de sa position, suivez cette opération [1].

Pour une grande année (de 13 lunes de 29,53 jours), la lune est en retard. La position est 18 degrés et $\frac{11638}{17860}$ parties de degré [2].

[1] On effectue l'opération : $\frac{29{,}53 \times 12 \times (13 + \frac{7}{19})}{365{,}25}$; et le reste est, comme on le voit, l'épacte ou l'âge de la lune pour une année de douze lunaisons de 29,53 jours.

[2] C'est l'âge de la lune pour une année de treize lunaisons. On a : $\frac{29{,}53 \times 13 \times (13 + \frac{7}{19})}{365{,}25}$. On sait que les Chinois comptent par année de 12 lunes, en ajoutant tous les trois ans une lune, ce qui fait alors une grande année de 13 lunes. (Voyez la note 3, page 637.)

La règle dit : posez la grande année de 383 jours et $\frac{847}{940}$ .rties de jour.

Par la quantité dont la lune est en arrière du ciel, 13 deés et $\frac{7}{19}$ de degré,

Multipliez ce nombre. Faites-en le *nombre plein.*

Encore par les parties de degré, multipliez les parties de ur. Faites-en le nombre opérateur. Par le *nombre plein* et .r le *nombre opérateur,* vous obtenez la quantité totale dont lune retarde sur le ciel (*pendant une année de 13 lunes*), 132 degrés et $\frac{2698}{17860}$.

Divisez ce nombre par la circonférence du ciel.

Ce qui n'est pas suffisant pour être divisé,

C'est la quantité dont la lune est en retard ; c'est le nom:e de degrés et de parties de degrés de sa position.

Pour une année régulière (de 365,25 jours ou de 12 .nes et $\frac{7}{19}$), la lune est en retard. Sa position est 134 de:és et $\frac{10100}{17860}$[1].

La règle dit : posez l'année régulière, 365 jours et $\frac{235}{940}$ .rties de jour.

Par la quantité dont la lune est en arrière du ciel, 13 de:és et $\frac{7}{19}$ de degré,

Multipliez ce nombre. Faites-en le *nombre plein.*

Encore : par les parties de degré, multipliez les parties de ur. Faites-en le nombre opérateur. Par le *nombre plein* et ar le *nombre opérateur*, vous obtenez la quantité totale dont lune retarde sur le ciel (*pendant une année de 12 lunes* $\frac{7}{19}$) 4882 degrés et $\frac{1457}{17860}$ parties de degré.

Divisez-le par la circonférence du ciel.

Ce qui n'est pas suffisant pour être divisé,

C'est la quantité dont la lune est en retard ; c'est le nomre de degrés et de parties de degré de sa position.

[1] C'est l'âge de la lune pour une année de trois cent soixante-cinq ›urs et un quart. L'opération est représentée ainsi :

$$\frac{29{,}53\,(12+\frac{7}{19})\,(13+\frac{7}{19})}{365{,}25}.$$

Pour une petite lune (de 29 jours) il y a retard. La position (de la lune) est alors 22 degrés et $\frac{7755}{17860}$ parties de degrés.

La règle dit : posez la petite lune de 29 jours.

Par la quantité dont la lune retarde sur le ciel, 13 degrés et $\frac{7}{19}$ de degré,

Multipliez ce nombre. Faites-en le *nombre plein*.

Encore : par les parties de degré, multipliez les parties de jour. Faites le *nombre opérateur*. Par le *nombre plein* et le *nombre opérateur*, vous obtenez la quantité totale dont la lune retarde sur le ciel, 387 degrés et $\frac{12220}{17860}$ parties de degré.

Par le contour du ciel, divisez ce nombre.

Ce qui n'est pas suffisant pour être divisé,

C'est la quantité dont la lune est en retard[1]. C'est le nombre de sa position en degrés et en parties de degré.

Pour une grande lune (de 30 jours), il y a retard. La position (de la lune) est à 35 degrés et $\frac{14335}{17860}$ parties de degré.

La règle dit : posez la grande lune de 30 jours.

Par la quantité dont la lune retarde sur le ciel, 13 degrés et $\frac{7}{19}$ de degré, multipliez ce nombre. Faites-en le *nombre plein*. Encore : par les parties de degré, multipliez les parties de jour. Faites-en le *nombre opérateur*. Par le *nombre plein* et le nombre opérateur, vous obtenez la quantité totale dont la lune est en retard sur le ciel, 401 degrés et $\frac{940}{17860}$ parties de degré.

Par la circonférence du ciel, divisez ce nombre.

Ce qui n'est pas suffisant pour être divisé,

C'est la quantité dont la lune est en retard[2]. C'est le nombre de sa position en degrés et en parties de degré.

Pour une lune régulière (de 29,53 jours ou 29 jours et $\frac{499}{940}$

[1] On a ainsi : $\frac{29\,(13 + \frac{7}{19})}{365,25}$. Le reste est 22,42.

[2] On a ainsi : $\frac{30\,(13 + \frac{7}{19})}{365,25}$. Le reste est 35,79.

ant le texte), il y a retard. La position de la lune est à degrés et $\frac{9480}{17860}$ parties de degré.

a règle dit : posez la lune régulière de 29 jours et $\frac{499}{940}$ ies de jour.

'ar la quantité dont la lune est en retard sur le ciel, 13 rés et $\frac{7}{19}$ parties de degré, multipliez ce nombre. Faites-e *nombre plein*. Encore : par les parties de degré, multiz les parties de jour. Faites-en le nombre opérateur. Par nombres *plein* et *opérateur*, vous obtenez la quantité to- dont la lune est en retard sur le ciel, 394 degrés et $\frac{46}{60}$ parties de degré.

'ar le contour du ciel, divisez ce nombre.

e qui n'est pas suffisant pour être divisé,

'est la quantité dont la lune est en retard[1]; c'est le nbre de sa position en degrés et parties de degré.

u solstice d'hiver sont les jours les plus courts. Le soleil ève à l'heure *tchín* (de sept à neuf heures du matin), et ouche à l'heure *chin* (de trois à cinq heures du soir).

e que le principe du mouvement (*le soleil*) éclaire 3, ce qu'il ne couvre pas (*n'enveloppe pas de ses rayons*) 9.

a correspondance mutuelle de l'orient et de l'occident *lever et du coucher*) est précisément du côté du midi.

u solstice d'été sont les jours les plus longs. Le soleil ève à l'heure *yn* (de trois à cinq heures du matin), et se che à l'heure *su* (de sept à neuf heures du soir).

e que le principe du mouvement (le soleil) éclaire est 9, ju'il ne couvre pas (*n'enveloppe pas de ses rayons*) est 3.

a correspondance mutuelle de l'orient et de l'occident *lever et du coucher*) est précisément du côté du nord.

e soleil se lève à gauche et se couche à droite. Sa route entre le midi et le nord.

insi, au solstice d'hiver, suivant *kan*, le principe du

[1] On a ainsi : $\frac{29,53\ (13 + \frac{7}{19})}{365,25}$. Le reste est 29,507.

mouvement est à la première heure (vers minuit). — Le soleil se lève dans *sun* et se couche dans *kouen* (la terre). — On voit que la lumière du soleil est courte. Alors on dit : c'est le froid[1].

Au solstice d'été, suivant *li*, le principe du repos est à la sixième heure (vers midi). Le soleil se lève dans *leang* et se couche dans *kien* (le ciel). On voit que la lumière du soleil est grande. Alors on dit : c'est la chaleur[2].

Quand le soleil et la lune ne sont pas réglés dans leur marche, le froid et la chaleur sont aussi déréglés (*arrivent hors de saison*).

Ce qui s'en va (*le soleil qui se meut vers le midi*) se réduit ou se contracte. — Ce qui vient (*le soleil qui se meut vers le nord*) se développe. Ainsi la réduction et le développement sont en mouvement tour à tour[3].

Du solstice d'hiver, le soleil se meut vers la droite. Du solstice d'été, le soleil se meut vers la gauche. A gauche, c'est s'en aller. A droite, c'est venir.

Quand le soleil et la lune se réunissent, cela fait une lune.

Quant le soleil renouvelle le soleil, cela fait un jour.

Quand le soleil se retrouve (aux mêmes) étoiles, cela fait une année.

Au cercle extérieur est le solstice d'hiver.

Au cercle intérieur, est le solstice d'été.

[1] D'après le premier commentateur, *kan* désigne le nord ; être à la première heure du jour (de onze heures du soir à une heure du matin) veut dire commencer ; *sun* est le sud-est ; *kouen* est le sud-ouest.

[2] D'après le premier commentateur, *leang* désigne le nord-est ; *kien* désigne le nord-ouest. Ces termes se rapportent en partie aux caractères des *Koua*, dont le sens est symbolique pour les Chinois.

[3] Ces trois phrases sont extraites de l'appendice du *Y-king* appelé *Hi-tse*, chap. xv. — Pour la phrase de l'alinéa précédent, voyez la fin du chapitre *Houng-fan*, dans le *Chou-king*.

.es six *ki* reviennent de nouveau[1]. Tous s'appellent des ng-*ki* (milieu des mois).

.es nombres des principes du mouvement et du repos nent la théorie (*des mouvements*) du soleil et de la lune.

9 années font un *tchang*[2].

Entre le nombre des) lunes *tchang*, et les lunes (*de l'année naire de 12 lunes*) la différence fait l'intercalation.

Quatre *tchang* font un *pou* de 76 années.

Vingt *pou* font un *soui*. Le *soui* est de 1520 années.

Trois *soui* font un *cheou*. Le *cheou* est de 4560 années.

Sept *cheou* font un *kie*. Le *kie* est de 31,920 années. Alors te la création finit, alors toutes choses recommencent de iveau.

Le ciel, par une nouvelle origine, dispose la révolution années.

Comment sait-on que le ciel a 365 $\frac{1}{4}$ degrés? que le soleil un degré (*par jour*), que la lune est en retard sur le l de 13 degrés $\frac{7}{19}$ de degré, que 29 jours et $\frac{499}{940}$ parties jour font une lune, que 12 lunes et $\frac{7}{19}$ parties de lune t une année[3]?

Par le contour du ciel, — divisez cela[4].

[1] Le commentateur n'explique pas ce que désigne ici le terme s six *ki*. Il se rapporte vraisemblablement au mouvement du so-l, qui se meut vers le nord pendant six mois, et vers le midi ndant six autres mois.

[2] C'est la période de dix-neuf ans citée dans l'astronomie des *Han* entaux. En dix-neuf ans, il y a deux cent trente-cinq lunaisons, conséquemment sept lunes intercalaires. C'est cette période qui gle l'intercalation chinoise.

[3] Le premier commentateur avertit que ceci n'est point dans le xte primitif du *Tcheou-pei*; ce sont, dit-il, les paroles d'un homme i interroge le maître.

[4] *Cela* représente ici le produit des trois nombres 13 $\frac{7}{19}$, 29 $\frac{499}{940}$, $\frac{7}{19}$ de la phrase précédente. Il semble donc qu'il y a une lacune ns le texte, ou bien on néglige ici de répéter le détail de l'opéra-n, tout à fait semblable à celle de la page 633.

Ce qui n'est pas suffisant pour être divisé (le reste), ce qui correspond à la réunion *du soleil et de la lune*, au premier jour de la nouvelle lune[1], a été pris anciennement par les premiers inventeurs, *Pao-hi* (*Fo-hi*) et *Chin-noung*, pour l'origine du calendrier. On a vu que les trois lumières (le soleil, la lune, les étoiles) ne concordaient pas encore avec leur système.

Les étoiles, le soleil et la lune n'avaient pas encore de graduation exacte.

Le soleil préside au jour, la lune préside à la nuit. Le jour et la nuit font un jour plein. Le soleil et la lune ensemble partent des étoiles *kien-sing*[2].

La marche du soleil est lente; celle de la lune est rapide.

Le soleil et la lune se poursuivent ensemble dans l'intervalle de 29 ou de 30 jours,

Alors le soleil a parcouru dans le ciel plus de 29 degrés.

On n'a pas encore ainsi précisé la fraction (*l'excédant sur 29 degrés*).

Or, en 365 jours, au point extrême du midi, l'ombre est longue. Dans les jours brillants, elle devient courte. Par ce fait que l'ombre du soleil redevient longue à la fin de l'année, on sait que (*sur quatre années, il y en a*) trois de 365 jours et une de 366 jours.

[1] Le reste est $134 \frac{1010}{1784}$, comme à la page 633. *Ho-so*, la réunion à la nouvelle lune, signifie la réunion du soleil et de la lune à cette époque, comme on le lit dans l'histoire de l'astronomie des *Han*. Le texte indique ici que l'ancienne année des Chinois était de douze lunes, et que l'on reconnut bientôt qu'elle ne concordait pas avec l'année solaire.

[2] Les étoiles *kien-sing* sont six étoiles au-dessus de l'astérisme *Teou*. (Ce sont ξ, π, ρ, et autres du Sagittaire.) Dans ces mots, le soleil et la lune partent des étoiles *kien-sing*, le premier commentateur voit l'indication du solstice d'hiver au premier jour de la onzième lune, le matin. Cette explication met le solstice d'hiver dans *Teou* (déterminé par φ Sagittaire), et recule ainsi la date de cette partie du texte à l'époque des *Han*.

Donc, on sait qu'une année moyenne est de 365 jours et le jour. A la fin de l'année, la lune a pour retard com- it 13 contours du ciel et, en sus, 134 degrés environ.

En somme, elle est en retard sur le ciel de 13 degrés et de degré. On n'a pas encore *ainsi* déterminé exactement *te quantité.*

Or, le soleil parcourt 76 contours du ciel et la lune par- urt 1010 contours du ciel, jusqu'à ce qu'ils se réunissent x étoiles *kien-sing*.

Posez le nombre des contours du ciel correspondants au tard de la lune sur le ciel. Divisez-le par le nombre des ntours du ciel parcourus par le soleil. Vous obtenez 13 de- és et $\frac{7}{19}$. C'est le nombre de degrés que la lune parcourt ır jour dans le ciel [1].

Posez la somme totale des lunes de 76 ans.

Divisez-la par 76 années. Vous obtenez 12 lunes et $\frac{7}{19}$.

C'est le nombre de lunes d'une année (moyenne).

Posez le nombre de degrés du contour du ciel (365 $\frac{1}{4}$).

Par 12 lunes et $\frac{7}{19}$ de lune, divisez-le. Vous obtenez 29 urs $\frac{499}{940}$. C'est le nombre de jours *compris dans* une lune *noyenne*).

[1] Premier commentateur. Dans une grande année *tchang* (19 an- ·es), il y a 235 lunes. Mutlipliez ce nombre par 4, vous avez 940.

CONSIDÉRATIONS

Sur les inscriptions pehlvies de Kirmanchâh traduites par M. le baron de Sacy.

A M. EUGÈNE BURNOUF,

Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Djoulfa, près Ispahan, 1[er] novembre 1840.

Il est un ordre d'hommes que leur mérite élève tellement au-dessus des autres, qu'ils déconcertent à la fois l'admiration et l'envie, et se tiennent immuables devant la louange et la critique. A cette hauteur sont placés surtout ceux qui, joignant au savoir la vertu, agirent aussi bien qu'ils pensèrent. Or tel était feu M. de Sacy, dont la perte est peut-être irréparable. Ce n'est donc point pour grossir les éloges qui de tous les points de l'Europe sont venus en cortége honorer sa tombe que nous écrivons ces lignes, de l'Asie et d'un pays de l'Orient à la langue et aux monuments duquel il a attaché une mémoire impérissable.

Tous connaissent ses quatre mémoires composés sur les antiquités de la Perse et lus à l'Académie aux jours les plus tumultueux de la révolution. Au milieu de l'agitation publique, il s'était retiré,

ne le sage, en lui-même, pour y trouver l'ex-
tion d'énigmes crues à jamais insolubles. L'in-
étation des caractères bilingues de Nakchi
tam avait produit la découverte de deux alpha-
pehlvis et de textes, confirmés par les témoi-
es de l'histoire et par les recherches antérieures
quetil. La forme des caractères était trop ana-
e à ceux des légendes de quelques médailles
iées dans les recueils de Pellerin, de Haym et
. Frœlich, pour ne pas attirer l'attention de
e Sacy. Il compara donc les lettres, et reconnut
nent que, non-seulement elles étaient sembla-
, à certaines abréviations cursives près, mais
l'époque était une, et qu'elles contenaient le
et les titres des mêmes monarques sassanides,
une formule identique. Ainsi une lumière nou-
était jetée sur la dynastie qui usurpa le trône
Arsacides et sur le symbole religieux du ma-
ie, dont le rétablissement fut la cause et le
en de sa domination.

estaient les inscriptions appartenant au même
ème graphique et tracées sur les rocs de Taki
tan, près Kirmanchâh. Nos voyageurs, Tavernier,
rdin et Thévenot, avaient mentionné ce monu-
it, sans s'arrêter aux détails. M. l'abbé de Beau-
mps, vicaire général de l'évêché de Babylone et
espondant de l'Académie des sciences, l'ayant
té avec soin, publia ses observations dans le
rnal des Savants, mois de décembre 1790. Il
it relevé les caractères inconnus qui le frappèrent,

et c'est au moyen de sa copie que M. de Sacy les a lus et expliqués. Toutefois cette copie, prise à la hâte, n'était pas sans défauts, et le mérite de l'illustre interprète en est d'autant plus surprenant. Il devait en effet deviner les lettres mal formées, rectifier leurs traits et suppléer aux lacunes qui, supprimant des mots entiers, avaient interrompu le sens. S'il eût eu entre les mains la copie que nous présentons ici, sa tâche eût été bien simplifiée. Nous la devons à l'obligeance de M. Coste, architecte, que l'Académie des beaux-arts a attaché à l'ambassade française de Perse. Sa main, habituée à dessiner les plans d'édifices et leurs ornements les plus délicats, a parfaitement saisi l'ensemble des caractères, qui se présentent, sur son dessin, distincts et avec un type régulier. Cette transcription, opposée à celle que nous avions, en fera mieux comprendre la différence. M. Coste, s'étant pourvu d'une échelle à Kirmanchâh, a pu considérer à loisir l'inscription, distinguer ses linéaments cachés dans les fissures du roc et rétablir ses lettres demi-effacées par la personne qui, selon l'ordre et l'expression de M. l'abbé de Beauchamps, en avait *raclé* le dedans pour les rendre plus lisibles.

Dans l'examen de ces inscriptions, dont la copie trouve place ici, nous suivrons l'ordre adopté par M. de Sacy. La première sera distinguée par la lettre A; la seconde par la lettre B.

D'abord il faut dire que la copie de M. de Beauchamps, dans l'inscription A, est fort inexacte pour

INSCRIPT[illegible]E TAKI-BOSTAN

d'après M. de Sacy.

d'après P. Coste, Architecte, relevées le 1er Juillet 1840.

A.

A.

B.



remière ligne. Par exemple, il a complétement gurė trois lettres, changeant le פ *phé* en מ *mim*, *thau* en ו *vau* et le כ *caf* en נ *noun*, ce qui a gé M. de Sacy a lire מון *mavan*, et comme le pe qui suit est faussement semblable à celui qui ine plus bas les mots אילאן ואנאילאן *ilan ve ani-* il a dû y reconnaître *an*, ce qui donne *mavan n*. *Mavan* devenait le מן *man* des langues sémi-s; *lou* était le mot رو *rou* persan, à cause de la utation fréquente qui existe, dans le pehlvi, le ל *lamed* et le ר *rech*, et *an* restait le pronom onstratif commun au pehlvi et au parsi; d'où ns toutefois plus ingénieux que naturel, *ille figura hæc*, « celui dont voici la représentation, » ule qui concorde avec le *τοῦτο τὸ πρόσωπον* des ments de Nakchi Roustam, et que M. de Sacy it pas osé aborder, tant ils sont incorrectement s. Toutefois n'allez pas croire qu'il fût arrêté impossibilité de trouver une explication plus isante aux mots grecs cités; non, il cédait nent à un scrupule de conscience qui lui dé-it toujours de hasarder des hypothèses. Il fit u'expliquer; il devina ce qui devait être à la de ce qu'il voyait, et page 106 de ses mémoires it : « Il me semble qu'il faut lire פתכלי זנג *pa-li zanatch*. Ce qui m'arrête, c'est que je ne ve ces mots dans aucune des langues de la ; mais, comme je ne connais le zend et le i que par les ouvrages de M. Anquetil, il peut ire que ces mots, quoique je l'ignore, s'ex-

« pliquent par l'une ou l'autre de ces langues. Au « lieu de *zanatch*, on pourrait lire זכד *zakedj*, en sup- « posant une petite inexactitude dans le dessin, et « alors on aurait le pronom démonstratif de la langue « pehlvie qui répondrait au grec τοῦτο. » Quelques années plus tard il revenait sur cette leçon dans un article communiqué au Journal des Savants (30 pluviose an v, n° IV), et regardait comme certaine sa conjecture. La copie de Ker Porter, encore pleine d'imperfections, ne l'a pas engagé, autant que nous sachions, à changer d'avis.

Il avait raison, du moins pour le premier mot, et notre copie ne permet plus de lire, en tête des deux inscriptions, autrement que *patheheli*. M. de Beauchamps, dans l'inscription n° B, n'a transcrit que les deux dernières lettres de ce mot, לו *lo*, variante de לי *li*, et que M. de Sacy supposait être le mot persan *rou*, « visage. »

Arrêtons-nous maintenant à l'examen de ce mot et des suivants. La philologie confirmera un fait historique important, à savoir que les Ariens et les Chaldéens, peuples voisins et rivaux, furent unis par la force attractive d'une religion commune. Lorsque la monarchie médo-persane eut renversé l'empire babylonien, la doctrine du magisme compléta l'œuvre de la conquête et rapprocha dans une même société spirituelle des nations que divisaient les antipathies de race, les superstitions du culte, la différence de langage et les intérêts politiques. Cette alliance fut exprimée par celle qui s'opéra

: les langues respectives de ces peuples, et de
elle naquit le pehlvi. Il est curieux de voir
me chaldéen, si absolu dans ses formes, si peu
ssible aux autres idiomes qui ne se meuvent
lans l'orbite des langues dites sémitiques, lui
ésista opiniâtrément à l'action des civilisations
que et romaine, transiger ici amicalement avec
langue sœur de celles des Grecs et des Ro-
s, consentir à revêtir ses insignes et à être régi
es lois. Toutefois le traité était synallagmatique
éciproquement obligatoire, et l'Iran devait aussi
pter les radicaux étrangers et soumettre nombre
siens à leurs procédés grammaticaux. Une in-
ice religieuse pouvait seule, nous le répétons,
nir un résultat aussi merveilleux et indépendant
oute autorité humaine. Le magisme effectua le
nge en raison de son énergie intrinsèque; et
me la cause était nécessairement fort bornée,
t aussi l'a été. Il n'appartenait qu'à la vertu
-puissante du christianisme d'imposer, au moyen
a liturgie, la langue romaine aux Gaules et aux
gnes, et d'absorber en elle les idiomes des
es et des Ibères.

atheketi est bien la lecture véritable de la pre-
e inscription; toutes les lettres sont nettement
ées et certaines, puisqu'elles se représentent
les autres mots. Le פ *phé*, par exemple, qui
un cercle parfait avec une queue tournée à
te, rappelle les traits des mêmes caractères
vi et zend cursifs. Le ת *thau*, qui reparaît dans

נתלי *gethli* ou *tchethli*, est la même lettre palmyréenne. Le כ *caf* est le redoublement de lui-même terminé par un trait horizontal qui le distingue du ד *daleth*. Le ל *lamed* n'a point d'altération, et l'on peut remarquer que dans les alphabets cursifs, il ne se distingue que par un prolongement supérieur du ר *rech*, avec lequel il se permute continuellement. Le י *iod* est allongé en demi-cercle et devient plus apparent sur ces masses de roc. Le *lamed*, substitué ici au *rech* et dans les autres mots *Iran* et *Aniran*, montre que ces deux sons étaient très-rapprochés l'un de l'autre. Effectivement, l'*r* n'étant pas grasseyé comme chez nous, ressemble tellement à l'*l* dans la prononciation actuelle des gens de l'Irak, qu'on est souvent tenté de les confondre. Quelquefois ils les changent ouvertement et disent *soulach* au lieu de سورخ *sourach*, « trou, » *selv* au lieu de سرو *serv*, « cyprès. » Les Chaldéens, au lieu de ܡܰܠܶܠ *malel*, « il a dit, » prononcent ܡܪ̈ܐ *merré*. Donc *patheḱeli* et *patheḱeri* sont un même mot, lequel est le terme chaldéen ܦܬܟܪܐ *pethakra*, « idole. » C'est ainsi que sont désignées les statues des faux dieux (*Jud.* VI, 25; *Sam.* XXXI, 9). Or cette expression convient à l'image ou à la *représentation* d'un roi que l'on déclare être de race divine. Les poëtes, voulant désigner une beauté digne du culte idolâtrique qu'on nomme l'amour, l'appellent بُتّ *bot*, c'est-à-dire *idole, belle statue*, idée que les Arabes

lent par le mot homonyme de صنم *sanem*. Saadi
: :

مکر ان دایه کاین صنم پرورد
شهد بوده است شیر پستانش

ut-être la nourrice qui éleva cette *beauté* (*sanem*) avait
ses mamelles du miel au lieu de lait.

بُ *bot* pourrait être identique à פת *pat*. Les Chal-
ıs d'Ourmi appellent le visage פתה *pathé*, ce qui
: justifier la traduction d'Assemani, ܡܚܝܐ
ܦ *o Colaphis dignum os* (Assem. t. I, p. 379;
haël. *Lexicon*, p. 743), tandis que ceux de la
ŝe supérieure de Salmas disent ܝܠܡܐ *ialma*.
Arméniens nous offrent, dans leur langue, le
pethakra adouci sous la forme de պատկեր, si-
ant *figure* et *tableau*. C'est le پیکر *peiker* persan,
me, apparence,» contractant le ת *thau* en י *iod*,
nême qu'il a réduit פתגם *pithegam*, «ordre, pa-
e,» à l'état de پیغم *peigham*. Le pehlvi, au con-
e, change le ת *thau* en ד *daleth* et dit *pedam*,
ant l'arménien dans պատկեր *badguer*.

Iaintenant comment concilier les leçons des
x inscriptions, *pathekeli* et *pathekelo*? La pre-
re, lue *pathekelé* et ramenée à l'hébreu, peut
le pluriel du thème, signe d'excellence et de
nction commun dans les langues sémitiques,
qu'il s'agit de Dieu. Il serait alors à l'état régu-
de construction. Que si nous prenons *pathekelo*,

le suffixe ܗ *o* précédera ce à quoi il se rapporte, pléonasme agréable aux Chaldéens, comme ܟܠܗ ܝܘܡܐ *coulé ioma*, « le jour entier. » Dans les deux cas le sens n'aurait pas été rendu scrupuleusement par *τὸ τοῦτο πρόσωπον*, puisqu'il serait *τὸ πρόσωπον τούτου*, « la représentation de cet adorateur est..... » Remarquons en outre que le י *ié* hébreu donne le son exact de l'*izafet* prononcé à Chiraz ou à Ispahan, et ayant bien plus de ressemblance avec le *tseré* qu'avec le *kesra* arabe, comme on l'enseigne faussement dans nos écoles.

Enfin nous osons allonger cette remarque en citant un autre mot chaldéen qui a une forme et un sens analogue à פתכלי *patheleli*, c'est היכל *heikel*. Primitivement il signifie la *maison de prière* et du *vrai Dieu* (II *Rois*, XXIV, 13; *Daniel*, V, 2); mais les Arabes, en le détournant de la signification religieuse qu'il a dans les autres dialectes, l'ont entaché de leurs superstitions, et désignent ainsi les images couvertes de talismans qu'ils s'attachent au bras ou suspendent sur la poitrine pour conjurer les effets du mauvais œil. Le poëme mystique dit *Mesnevi* l'emploie ainsi plusieurs fois dans le sens de حرز *hirz*, « amulette. » Toutefois, comme si l'on était parti de cette idée philosophiquement vraie, que le corps de l'homme est le temple de l'élément spirituel et divin qu'il enferme, on appelle encore هيكل *heikel* la *personne* extérieure, *πρόσωπον*, le ܦܪܨܘܦܐ *partsoupa*

:haldéens, qui, flottant entre la double signi-
on de *visage*, *image*, ou *personne* et *hypostase*,
lheureusement favorisé l'origine des deux hé-
; opposées de Nestorius et d'Euthychès. C'est
qu'il faut entendre la belle expression *heikel*
n, « fermer le corps, » c'est-à-dire mourir, selon
marque du *Borhan quâti*, كنايه از مردن ووفات
يافتن, parce que la mort ferme le temple d'où
celle qui a dû le sanctifier. Ferdousi a dit :

بميدان درآمد جوان يلى
بمانند پيلى قوى هيكلى

ıns l'arène entra un jeune héros tel qu'un éléphant à la
ılente *stature*.

e mot suivant est lu זכג *zakedj* par M. de Sacy,
ıre qu'il avait adoptée, parce que ce mot est,
l, un pronom démonstratif de la langue pehlvie
ondant au grec τοῦτο, sans pouvoir la justifier
la copie de M. de Beauchamps. Dans les ins-
tions de Nakchi Roustam, la terminaison de ce
est constamment effacée, comme par une sorte
atalité, si ce n'est dans celle du n° 1 C, où ap-
ıissent les traces d'une lettre semblable à celle
nous croyons devoir lire. Notre copie, au lieu
ı כ *caf*, a un נ *noun* bien visible et tel qu'il se
résente dans Iran et Aniran. La troisième lettre
ıelque similitude avec le groupe du *mim* et du
n que nous retrouvons plus bas dans le mot בומן
an; mais son premier trait est plus ouvert et le

second moins arrondi en cercle. Nous inclinons pour la lettre ה *hé*, qui, ne se trouvant pas ailleurs, manque de terme de comparaison. Cependant la même lettre, sur les médailles (*Mémoires sur les antiquités de la Perse*, p. 171), offre une figure à peu près analogue. Cette lecture, qui enrichit notre alphabet d'une lettre nouvelle, donne זנה *zanah*, ayant tout à fait le caractère pronominal des langues sémitiques. Si le נ *noun*, très-souvent épenthétique, en est retranché, il reste זה *zeh*, pronom hébreu; et dans les deux pronoms chaldéens ܗܢܐ *hana* et ܗܕܐ *hadé* sont tous les éléments de celui-ci : à דן *dan*, *hic*, « celui-« ci, » employé par Daniel (chap. III, vers. 9), il suffit d'ajouter un *hé* emphatique, addition fréquente et naturelle dans ces langues. Enfin l'une des inscriptions palmyréennes, du reste trop économes de pronoms, présente דנה *danah*, et il est inutile d'ajouter que le ד *daleth* et le ז *zaïn*, étant de même organe, se permutent souvent.

Le troisième mot est, suivant M. de Sacy, מזדיסן *masdiesn*, c'est-à-dire *adorateur d'Ormuzd*. Nous avons trop de foi en la science de ce savant, et d'un autre côté notre éloignement de la France nous laisse trop étranger aux études qui se continuent avec succès sur le pehlvi, pour attaquer cette étymologie. Néanmoins notre conscience nous contraint de soumettre ici une observation, au risque de paraître présomptueux. Comment *mazd* seul peut-il signifier Ormuzd, mot dont la première syllabe, qui nous semble avoir tant d'analogie avec אור *or*, *our*, « lu-

'e ou feu, » doit-être inséparable? Sur les tables
formes de l'Alvend et de Van, il est écrit
l *Aormuzdâ*, ailleurs هورمزد *Hormuzd*, et chez
ogols il devient, avec une aspirée, *Khurmuzda*
le de M. Müller sur le pehlvi, *Journal asiatique*,
1839, p. 336). De plus, comme le remarque
e M. de Sacy (mémoire précité, pag. 45),
; le système de Zoroastre, Ormuzd n'est point
ernier objet auquel doivent se rapporter les
ımages et les respects des mortels. » Il n'est
e chef des Amschapands ou bons génies du
ier ordre, et le ministre exécuteur des volontés
divinité, qui le charge de combattre l'influence
'iman, le chef des génies malfaisants. Que si
rance l'a confondu ensuite avec *Ized* ou Dieu
e, les sages devaient éviter cette erreur du
ire, et surtout des monarques qui prétendaient
lir dans sa pureté l'ancien culte. L'inscription
Alvend déclare Ormuzd un être *divin*, c'est-à-
émanant de l'être infini et son agent dans la
ion des mondes. Ceci peut être dit sans contre-
le symbole de Zoroastre, qui le représente créé
l'auteur et maître souverain des génies et des
. C'est ainsi que les monarques de ces inscrip-
sont appelés *fils des Iezdan* ou dieux inférieurs;
tte forme plurielle de *iezdan* indique assez que
ɔons génies sont distincts de l'Iezd ou Iezd su-
ıe.

ous insistons sur ce point, parce qu'il établit
différence essentielle dans la traduction. Ainsi,

dans *mazd*, nous reconnaîtrons le radical *iezd* ou *azd* tel qu'il s'est conservé dans la langue arménienne, laquelle a plus d'affinité avec les dialectes ariens qu'on ne le supposait antérieurement. Le radical *iesn*, gardant la signification d'*adorer*, nous aurons, avec le *mim* qui le précède, une forme régulière de participe chaldéen et le sens orthodoxe d'adorateur d'Iezd ou de Dieu. Quand nous disons que le thème *azd* subsiste dans l'arménien, c'est que le mot *Asdouvazd*, « Dieu, » nous semble équivaloir à *asdauts asd* ou *azd*, le ձ *dza* se dédoublant en ստ *sd*, composition qui donne *Deorum Deus* ou *Iezdan Iezd*, sens très-conforme au symbole du magisme dominant jadis en ces contrées[1]. Le mot *mazdiezants*, conservé dans l'historien Moyse de Chorène, et qui n'est que le *mazdiesn* arménisé, en prenant une terminaison de génitif pluriel, signifierait également adorateur de Dieu et disciple de la religion dite *bonne* et *excellente*, précisément parce qu'elle reposait sur le dogme vrai de l'unité, du moins à son origine. Le même historien cite une lettre de l'empereur Julien à Tigrane, roi d'Arménie, dans laquelle ce prince philosophe prend le titre de fils d'Ormuzd. Mais, comme M. de Sacy l'observe lui-même (mémoire précité, pag. 83), il ne se sert pas du mot susdit *mazdiesants*, et il emploie l'expression d'*Aramasdai vorti*, c'est-à-dire enfant d'Ormuzd. Donc le nom d'*Aramasd* était distinct de *mazd* et n'avait pas la même signification.

[1] On peut aussi rapprocher d'*asd*, *iezd*, « Dieu, » le mot աշտ *achd*, signifiant *sacrifice à la divinité*.

le répétons, les Sassanides devaient, par po-
:, éviter l'apparence d'une hérésie abaissant le
de Zoroastre à l'adoration d'Ormuzd et des
; génies, eux qui voulaient régénérer le dogme
sous les Arsacides, et dont le zèle religieux
le masque qui couvrait leur ambition. Leur
ait extérieurement pure, puisqu'une tradition
nise par les premiers écrivains musulmans af-
que plusieurs d'entre eux étaient attachés à la
on chrétienne. Les Grecs polythéistes, ne sa-
t comment traduire *masdiesn*, lui ont donné une
inaison hellénique et en ont fait *masdacnou*.
: quatrième mot est וחויא *vokhia*. Il remplace le
h, بِه, des médailles, plus court et mieux adapté
ırs exergues. Bien que différents au premier
d'œil, ces deux mots tiennent à un radical com-
, le ו *vav* du pehlvi, se changeant quelquefois
beth dans le persan moderne, comme le prouve
Muller au commencement de son beau travail
cette langue ancienne de la Perse (avril 1839,
293). La langue arménienne a parfaitement
servé le radical dans l'adjectif վեհ *veh*, signifiant
rieur, *grand*, *sublime*. Or les lettres gutturales א
h, ה *hé*, ח *kheth*, étant encore exposées, dans le
lvi, à des permutations plus extraordinaires que
s les dialectes sémitiques (*id. ibid.* pag. 336), il
t pas étonnant que le ה *hé* devienne plus aspiré
transigeant avec le chaldéen, qui aime les guttu-
s. Les mots *Chapour*, *Ormuzd* et *Nersi* nous offrent
uite le même exemple. Il est digne de remarque

que les Arméniens transplantés dans l'Irak persan, pays où furent parlés, écrits et sculptés les mots de nos inscriptions, se plaisent, dans leur langage, à rendre plus dur et plus fort leur Հ *houe*, en l'élevant au son du Խ *khé*. Ainsi Համ *ham*, « goût, saveur, » devient Խամ; Հոտ *hod*, « parfum, » est changé en Խոտ, et ainsi d'une foule d'autres mots. Donc la lecture ווח *vokh* n'a rien d'embarrassant. M. de Sacy semble arrêté (mém. précité, p. 246) par la terminaison יא *ia*, qu'il dit pouvoir être aussi bien lue וא *oua*, ce qui donne *vokhoua*, plus conforme au zend *vohoa*, « pur, excellent. » Mais, outre que notre copie a, dans les deux inscriptions, un *iod* nettement dessiné, la terminaison יא *ia* est tout à fait dans le génie de la langue chaldéenne, dont elle est, on le sait, la forme emphatique; et il ne faut pas oublier que le pehlvi, du moins le dialecte de ces inscriptions, peut être défini du *zend chaldaïsé*.

Le cinquième mot de l'inscription A est שהפוהרי *chahpouhri*, ce qui semble fort éloigné du grec Σαπόρου et du persan شاهپور. Néanmoins l'identité est indubitable et confirme seulement le penchant des Chaldéens pour les gutturales. Non contents de changer le ה *hé* en ח *keth*, ils ajoutent encore cette dernière lettre avec le *vav* de פוהרי *pouhri*. Aujourd'hui les Chaldéens des plaines voisines du lac d'Ourmi ont le même goût pour les aspirations, et ils en donnent gratuitement à certains mots. Ainsi ܣܘܣܝܐ *sousia*, le סוס *sous* des Hébreux, « cheval, » se dit ܣܘܟܣܐ *soukhsa*. Le כ *caf* des pronoms de seconde

nne, dans les suffixes des noms ou des verbes,
gulièrement changé en ח *kheth* : ܐܟܠܬܘܢ *akh-*
remplace ܐܟܠܬܘܢ; ܐܟܠܬ, « tu as mangé, »
nt dans leur bouche ܒܦܘܡܗܘܢ.

ahpouhri correspond au mot moderne شاهزاده
ldé, « fils de roi, » *pour* étant aussi le پسر *peser*
l, le *pout* de l'Inde et le *pothré* du zend. C'est
lieu de faire observer une analogie avec l'ar-
en որդի, prononcé *vorti*, qui est certainement
me mot, le *v* ayant été élevé, dans les dialectes
s, à la puissance du *p*, de même que վատ *vad*,
ıvais, » devient بد *bad* en persan. De plus, l'*i*
rti peut rendre, jusqu'à un certain point, raison
l qui termine *chahpouhri*. Dans cette inscription,
e Sacy a ingénieusement deviné que le מ *mim*
en tête du mot était une erreur du copiste et
rtenait à la ligne précédente. Mais, dans l'ins-
ion B, il a été totalement induit en erreur par
actitude de la copie. Bien qu'il eût un ש *chin*, un
th et un פ *phé* assez reconnaissables, il a préféré
dre l'espèce de variante mise en regard sous la
e de ורחפ *varhp*, et il s'est décidé pour *Vara-*
, que les historiens persans nomment Bahram.
s avons cependant, dans l'une et l'autre inscrip-
, un Sapor. Le premier est Sapor II, fils d'Hor-
, fils de Narsi, que l'on a surnommé *Dhou'lactaf*.
t un roi célèbre, fondateur de Madain, et heu-
dans ses guerres contre les Grecs et les Arabes.
t à lui qu'on prête cette parole digne d'un sage,

« Le malheur épure la vertu. » Selon le récit de Tabari, Sapor était monté sur le trône au préjudice d'Ardéchir, son frère et son aîné, de sorte qu'à sa mort celui-ci voulut reprendre la couronne. En effet, quelque temps il eut l'empire; mais une révolution le renversa et mit à sa place Sapor, fils de Sapor Dhou'lactaf. C'est ce second Sapor que mentionne l'inscription B, et non point son frère Bahram, qui lui succéda après un règne assez court. Comme il bâtit Kirmanchâh, ville qui avoisine le monument de nos inscriptions, M. de Sacy devait incliner pour la leçon *Varahran*, et l'on peut dire qu'il n'y a pas d'erreur à se tromper, d'après une copie fautive, aussi savamment.

Les sixième et septième mots sont מלכאן מלכא *malcan malca*, exprimant le titre de roi des rois pris de tout temps par les monarques de Perse (*Daniel*, II, 36; *Esdras*, VII, 12), et que l'on retrouve sur les médailles de la dynastie des Parthes. Il correspond exactement au *Saansaa* d'Ammien Marcellin, le prononçant à la grecque, et il n'est que le شاهينشاه *Châhinchâh* que le souverain actuel, Mohammed, fait graver sur les monnaies au-dessus de son nom. On l'a expliqué en disant que les maîtres de l'Iran, possesseurs d'une couronne aussi vieille que le monde, et qui à certains âges a brillé d'un majestueux éclat, pouvaient complaisamment penser, dans leur orgueil, qu'ils étaient les rois par excellence de la terre. D'autres, considérant la division féodale du royaume en satrapies, dont les chefs avaient et ont

, en miniature, le train, le luxe et l'ambition
ɔyauté, ont conjecturé, avec plus de justesse,
hinchâh était simplement le titre distinctif du
n à qui ils devaient hommage lige et des im-
es Chaldéens appellent toujours le roi *malca*
ıef de leur village *mélik*, mot qui tient à la
racine, bien qu'il ait reçu une modification
Cette remarque peut mieux nous faire com-
e la vraie signification de tous ces מֶלֶךְ *meleks*
cités dans les livres bibliques comme faisant
re au peuple élu, et lesquels n'étaient sou-
ue des chefs de tribu, de cité ou même de
ıde. Chez les Arméniens voisins du Curdistan
ریش سفید *richséfid* des Persans ou اق صقاللو
alla des Turcs, c'est-à-dire l'homme à barbe
ıe du village, son doyen, son *maire* (étymo-
ui peut avoir pour nous une utilité politique),
pareillement le titre chaldéen ou arabe de

huitième et neuvième mots sont *Ilan ve Ani*-
ıriante d'*Iran ve Aniran*, puisque, comme nous
s dit, l'*l* et l'*r* se confondent fréquemment
es anciennes langues de la Perse, et que même
a plupart des manuscrits pehlvis, il n'y a qu'une
figure pour exprimer ces deux lettres. Iran,
ına du zend, est proprement l'ancienne Mé-
t la race des Aris, sans cesse mentionnée par
remiers auteurs arméniens, n'est autre que
des Mèdes, remarque qui n'avait pas échappé
eux Hérodote (lib. VII, cap. LXII). Les Aris

furent les premiers dominateurs d'un pays qui n'était point resserré dans les limites trop étroites de l'Atropatène. Leur *valeur*, dont la mémoire est consignée dans le nom même d'*ari*, qui en langue arménienne signifie *brave* et se traduit souvent par քաջ *quatch*, avait étendu au loin les frontières du royaume. Au midi était Hamadan, qui devint la capitale et avait alors le nom d'Ecbatanes. Moyse de Chorène dit positivement qu'elle est située dans la provine d'Ari. Puis venait la province appelée aujourd'hui عراق *Irak adjémi*, ce qui n'est qu'une transcription arabe du mot ايران *Iran*. M. Muller (article précité, avril 1839, p. 299) le démontre en s'appuyant sur des exemples de mots arabes où les lettres faibles se permutent en gutturales. Ainsi le ه *hé* de ايراه *Irah*, ancienne prononciation d'Iran, s'est changé en ق *quaf*, et l'on a عراق *Irak*. De même les Arméniens substituent le ք *ké*, correspondant au ق *quaf*, dans leurs pluriels, imitant la terminaison *an* chaldéenne, zende et pehlvi et le ها *ha* du persan moderne. Ce qui semblait une anomalie pour Iraq est ici une règle générale. Plus au sud de l'Iraq est le Khousistan, le עילם *Elam* de l'Écriture sainte; et encore ici on a le droit d'y voir le nom d'Iran, d'après le אילאן *Ilan* des inscriptions de Kirmanchâh.

Que si nous remontons au nord de la Médie, nous trouvons, entre l'Aderbidjan, la Géorgie et la mer Caspienne, un pays qu'habitait un peuple peu connu, dont l'histoire est intimement mêlée à celle d'Arménie. Converti à la foi chrétienne en même

que les Arméniens, il ne consentit pas à se
ettre à leurs chefs temporel et spirituel. Il avait
ıtriarche et sa dynastie de rois, dont quelques-
renaient hardiment encore, au milieu du
le, le titre de *Châh*, tandis que le royaume
iénie, beaucoup plus vaste, gémissait déjà sous
g musulman. Sa population, retranchée dans
ontagnes et des gorges inaccessibles, défendait
ıdépendance contre tout envahissement. Les
et les Persans confondent actuellement le
le ces chrétiens avec ceux de l'Arménie; mais
distinguent bien quant à l'énergie et à la bra-
; ils redoutent même d'en venir aux mains
ux, et l'on raconte que la Russie, ayant réuni
contrée à son empire, craignit l'humeur bel-
ise de ces hommes et les contraignit de rendre
armes. La frontière fut mise alors sous la garde
s soldats; mais ceux-ci, peu habitués au genre
erre des tribus turques, fondant à l'improviste
Perse sur le Karadagh, s'acquittaient impar-
ıent de leur service. On chargea donc de nou-
les indigènes de veiller à leur propre sûreté,
prouvent qu'ils en sont capables.

s Grecs et les Romains donnent à cette race
m d'Albains (Strabon, liv. XI, pag. 782, 775,
n de 1707; Pline, *Histoire naturelle*, lib. VI,
XVII); les Arméniens les appellent [illegible]
ans, dénomination qu'ils se donnent aussi eux-
es. Si l'on retranche la terminaison appellative
tronymique *vank*, si de plus on se rappelle

que le *gh* ou ղ remplace l'*l* ou *r* des autres langues, on arrive au thème *alo* ou *aro*, qui ressemble beaucoup à Ari. Qu'on ne se raille point de ce rapprochement comme d'une étymologie forcée, puisqu'il est conforme aux procédés réglant dans ces langues la permutation de certaines lettres d'un même organe. D'ailleurs la géographie et l'histoire paraissent confirmer la conjecture. En effet, les auteurs orientaux donnent à cette contrée le nom d'Arran (M. de Sacy, mémoire précité, p. 48), et Étienne de Byzance l'avait justement appelée Ἀριάνια *Ariana* (*id. ib.* p. 50); mais les auteurs arméniens nous en fournissent des preuves plus positives. L'Arran ne doit point être borné à la province d'Oudi; il comprenait l'autre qui l'avoisinait au sud et qu'on nomme Artsakh ou Ardsakh. Le savant M. Saint-Martin oublie de remarquer (*Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 148) que l'Artsakh est dit aussi pays des Aghovans ou d'Arana, աղուանից և աղուանք et աղուանից աշխարհայ, et qu'un de ses cantons était nommé Մեծ իրանք *Medz iranq*, « grand Iran » (*Géographie ancienne de l'Arménie*, Venise, 1823, p. 301, 305)[1].

[1] M. Jacquet, dans une critique savante que la mort ne lui a pas laissé achever, distingue trois contrées tirant leur nom du mot Iran. La première est l'Arie, séparée de la Médie par la Parthyène; la seconde, l'Arianie du nord, qui est sans doute le pays des Aghovans ici mentionné; la troisième, l'Ariane, s'étendait sur le littoral de la mer Érythrée, depuis les bouches de l'Indus, et ses limites se confondaient avec celles de la Gédrosie. (Examen de l'ouvrage de M. Lassen, *Die Altpersischen Keilinschriften von Persepolis*; juin 1838; page 552.)

ıitale était Kandsag, aujourd'hui Kendjé, qui
ssi le lieu de la résidence des patriarches.
distinguer cette ville de Tauris, appelée éga-
t Kandsag, on ajoutait *Kandsag des Aghovans.*
mot *kandsag*, ramené à գանձ *kandz*, qui est
کنج *kendjé* persan, signifie *trésor*. Probable-
lorsque les rois des Perses, vainqueurs des
ɔu Mèdes, transférèrent leur cour et leur tré-
Hamadan, l'Ecbatanes de la Bible, il y eut
ouvement de résistance dans l'Atropatène ou
ɔidjan, et les vaincus essayèrent d'y conserver
ɛe leur nationalité. C'est peut-être alors que
is fut appelée *seconde Ecbatane* (Mémoires sur
ıénie précité, t. I, p. 129). Mais les Aris, ne
ant lutter contre la force prépondérante des
ɛs, auront pris le parti de passer l'Araxe et de
tirer, avec leur *trésor* et leur liberté, dans le
montagneux dont Kendjé devint la nouvelle
ale. La traduction de l'histoire des Aghovans
e par Moyse Galcantuatsi, auteur du VIIe siècle
ıotre ère, pourra vérifier cette opinion. Nous
ossédons une copie, que nous devons à l'obli-
ce du bibliothécaire du couvent d'Echtmiazin.
ıièrement, sur notre prière, il a encore eu la
té de nous envoyer un petit recueil de mots
ɔvans ramassés dans les montagnes où vivent
ı qui s'honorent d'être leurs descendants. Notre
r est de soumettre aux orientalistes un travail
cette matière. Jusqu'à présent nous en avons été
ɔurné par des occupations qui, sans être scien-

tifiques, sont néanmoins de l'ordre spirituel; car l'homme ne doit pas satisfaire seulement sa curiosité de connaître, ni surtout s'y complaire solitairement; son devoir premier est de communiquer les connaissances religieuses et nécessaires là principalement où l'ignorance est grossière, et d'engager, malgré sa faiblesse, les autres à cheminer dans la voie qui conduit au culte du vrai Dieu.

Anilan renferme bien, comme le démontre M. de Sacy, la particule négative *an*, commune à toutes les langues sorties de cette famille; mais sa signification, moins générale qu'il ne le pensait, ne s'étend pas au Touran ou à l'ensemble des peuples situés au delà du Gihon. M. Quatremère, dans sa traduction de l'histoire persane des Mongols par Raschid-eddin (*ibid.* p. 243), a clairement précisé le sens de ce mot. Il doit le mérite de son interprétation aux premiers écrivains de l'Arménie, encore contemporains de la dynastie des Sassanides. *Anari*, dénomination antithétique d'*Ari*, désigne la race des Perses rivale de la race médique et qui recueillit sa succession à l'empire d'Orient. Les traducteurs de Moyse de Chorène et de la Chronique d'Eusèbe n'ont point compris cette distinction. Le roi Sapor, écrivant aux habitants de Tigranocerte, leur dit : « Vous qui n'avez pas encore de nom parmi les Aris « et les Anaris. » Si, d'après l'opinion de M. de Sacy, l'Iran comprenait l'étendue de pays renfermée entre l'Euphrate et l'Indus, de même que le Touran aurait désigné les contrées de la Transoxiane, les paroles

narque seraient alors dénuées de sens, puis-
igranocerte est dans l'Iran et très-opposée
ontières du Touran. Un autre historien, La-
e Parbe, nous en offre une preuve plus con-
nte, en disant d'un homme qu'il est *Ari* et
c'est-à-dire sujet de l'empire des Aris et Ana-
Médo-Perses; et, d'après la première hypo-
nous aurions un sens contradictoire. La Perse
ujours nommée Iran par les Persans; ils ne
:ennent pas le nom que nos langues leur
:nt, puisqu'il est restreint à la province de
'ars. Ce vieux mot national a survécu aux in-
ıs, aux mélanges de races et aux révolutions
:uses et politiques qui ont renouvelé tant de
surface du pays. Les tribus turques, qui de-
:ant de siècles dominent sur les aborigènes,
diquent le titre d'*Irâni* que les habitants des
ıces méridionales leur refusent, en les quali-
de l'épithète antipathique de *Turki*, laquelle
spond, dans leur bouche, aux *barbares* des
; et des Romains. Dans le langage vulgaire, les
ınts de l'Iraq et du Fars emploient toujours la
:ule آری *âri*, « oui, » au lieu du بلی *beli* arabe,
ıe nuance de son idée d'excellence exprimée
nnement se conserve dans ce signe affirmatif
vérité.

: dixième mot est מנוגתלי *minogethli* ou *mino-*
ıli, selon qu'on donne à la quatrième lettre le
lu *ghimmel* hébreu ou du چ *tché* persan accom-
é des trois points. M. de Sacy le décompose

en deux racines, dont la première, *meno*, s'est conservée dans le persan actuel مینو *mino*, signifiant *paradis*, بهشت *behecht* et مینا *mina*, « couleur céleste. » En zend, il a le sens d'*absorbé*, de *céleste* (Mémoires de M. de Sacy, p. 192). Ailleurs, M. de Sacy a revendiqué pour ce mot le sens d'*élément* (*Journal des Savants*, février 1832). L'adjectif pehlvi מינויאני *minviann*, formé de ce thème, est le mot *céleste* (M. Muller, article précité, *Journal asiatique*, p. 322). *Gethli* ou *tchethli* est le persan moderne چهر *tcheher*, « visage, » attendu que le ת *thau* se change souvent, dans le pehlvi, en une aspiration (*id. ibid.* p. 93). *Tchethrao*, en zend, a le sens plus étendu de *germe*, *race*. Ainsi nous avons le nom mythologique et épique de Minotchehr et Manoutchehr, c'est-à-dire homme de race céleste. *Tchehr* peut être rapproché sans effort du ջուր *tchour* arménien, « eau, » lequel correspond à آب *âb* persan, ajoutant au même sens celui de *semence*, d'où آبستة *âbesté*, « femme enceinte. » La langue arménienne nous offre encore ici un rapprochement trop singulier pour l'omettre. מנוגתלי *menogethli* renferme toutes les lettres des deux mots մանուկ դղայ *manoug dghai*, vu que le ղ *gh* répond continuellement au *lamed* ou à l'*l*, et ces deux mots réunis signifient *enfant*, *petit-fils*. Dans le Curdistan inférieur, un enfant s'appelle *mindal*, et chez les Bulbassis, tribu du Curdistan supérieur, il se contracte en *mina*.

יזדאן *iesdan*, douzième mot, est le pluriel de *iezd*, *Deus*, et il signifiait *les Dieux*, sans doute selon ce

orthodoxe avec lequel il apparaît dans les tes Écritures, appliqué, soit aux anges (ps. 137), conspectu angelorum (en hébreu *elohim*) psal- ı tibi;» (ps. 96), «adorate eum omnes angeli ıim) ejus;» soit aux juges, image de la divinité la terre, en tant qu'ils protégent la faiblesse et ıstice contre la violence; d'où (ps. 81) «Deus tit in synagoga Deorum (*elohim*),» c'est-à-dire juges. On trouve même les rois et les grands elés *fils des dieux*, בני אלהים *benè elohim* (ps. 82), : qu'ils réclament dans cette inscription. Dans la ɔlogie de Zoroastre, nous devons entendre par *an* tous les génies secondaires créés par Dieu et ıplissant, comme nous l'avons dit, la fonction ministres de ses ordres dans la création. Ces ːs sont nos anges, dont la signification grecque *woyé* n'exprime qu'un côté des attributs que leur onnaît le radical sémitique ou chaldéen. Il ré- lle en effet les idées de *royauté*, lieutenance ou e-royauté, de promesse, de conseil et de bonnes pirations.

Le treizième mot a été lu par M. de Sacy בומן *ıan*, avec le sens de *fils*. M. Muller pense qu'on ıt lire *banman*, et il cite à cette occasion le glos- re *Farhangui Djihangirî* au mot بهمن *banman* (ar- le précité, pag. 330). Sans doute cette lecture a vantage de donner le radical sémitique בן *ben*, ls;» mais on ne peut changer le signe du *vav*, ici iblement tracé. Donc M. de Sacy a bien lu *boman*, Anquetil, sans être répréhensible, a pu l'écrire

de la sorte dans son vocabulaire. Doit-il toujours être rapporté au thème de בן *ben?* C'est ce que nous n'osons prétendre, bien que les éléments s'y conservent et que la forme פוצל *phoual* convienne, en chaldéen, aux noms exprimant un effet ou un produit passif.

Les mots suivants des deux inscriptions ont déjà passé sous notre examen. Ils accordent aux pères des deux personnages les titres et les qualités généalogiques qu'ils leur reconnaissent d'abord à eux-mêmes. Ainsi, dans l'inscription A, Ormuzd, père de Chapour Dhou'lactaf, est déclaré comme son fils *adorateur du vrai Dieu, masdiesn*, excellent, *vokhia*, roi des rois de l'Iran et de l'Aniran, *malcan malca Ilan ve Anilan*, race céleste des Dieux ou génies, *minotchethli men iesdan*. Le nom d'Ormuzd seul est nouveau, et la manière dont il s'écrit mérite d'être remarquée, אוחרמזדי *Aoukhrmasdi*. L'insertion du ח *kheth* prouve que, dans la langue qui précéda le persan moderne, un même mot passait par les divers degrés des sons gutturaux, selon le goût ou la localité du peuple qui l'employait. M. de Sacy avait remarqué que, dans l'inscription B, le même mot est écrit d'une manière différente, et il préfère la première leçon, où le *kheth* est entre l'*aleph* et le *vav*. Néanmoins cette irrégularité était, comme beaucoup d'autres, un défaut de la copie de M. de Beauchamps; car dans la nôtre il n'y a aucune dissemblance, et il faut lire *Aoukhrmasdi* ou *Aouhrmasdi*, si l'on suppose le *kheth* adouci. Dans la même copie B, il y avait, après le

ı, une lettre dont la valeur était peu certaine,
. de Sacy avait conjecturé avec justesse qu'elle
n *iod*. Ce *iod*, répété après les noms propres
leux inscriptions, nous semble être un signe
'et ou d'annexion, exprimant que ces mêmes
communs à d'autres rois, et sans doute à beau-
de leurs sujets, étaient néanmoins dans un
ort particulier d'union avec les qualifications
ı leur attribue. Le *iod* du premier mot *pathe-*
ıutoriserait la conjecture.

es inscriptions ne font pas connaître seulement
iation simple du personnage; elles remontent
econd degré de sa descendance. Ce degré est
imé par le mot נפי *nepi*, dont M. de Sacy in-
e les rapports avec le curde *nevi* et le persan
erne *nebireh*, ayant la même signification que
:. Il est bon d'ajouter que les Chaldéens le con-
ent sous la forme *neviou*. Le grand-père de Cha-
', dans l'inscription A, est Narsi, fils de Bah-
II, qui disait : « La libéralité est le meilleur des
'enus; » il est aussi appelé excellent, *vokhia*, et
les rois. Narsi est écrit *Narskhi* ou *Narshi*, aspi-
ın que les Grecs ont supprimée, mais qui re-
ît dans Ներսեհ *Nerseh*, en arménien.

ette généalogie est conforme au témoignage de
toire. Le récit de Mirkhond en fait foi (*Histoire
Sassanides*, traduite par M. de Sacy, *ibid.* p. 301-
). Comme nous l'avons remarqué précédem-
ıt, l'inscription B a rapport à Chapour III, fils
Chapour II, et non point à Bahram, son frère.

au Iod ... nefi : voy. Olshausen p...

Nous y trouvons une formule analogue à la première et sur laquelle il est inutile de répéter nos observations. Il suffit de dire que Chapour II étant le père de Chapour III, celui-ci devient le petit-fils d'Ormuzd, père et prédécesseur de Chapour II; en conséquence la qualité de *nepi* ou *nepos* lui convient. Nous présumons que le même mot *nepi* doit être lu, dans les inscriptions de Nakchi Roustam, à la place de כרו *kura* ou ככו *cacou*, selon la conjecture de M. de Sacy. M. Coste, qui est en ce moment à dessiner le plan de Persépolis et à relever ses inscriptions, mettra sans doute dans ses nouvelles copies la même exactitude, et toutes les incertitudes seront levées.

Nous traduisons l'inscription A :

« La représentation de ce *personnage* est l'adorateur du vrai Dieu, l'excellent Chapour, roi des rois de l'Iran et de l'Aniran, germe céleste de la race des génies, fils de l'adorateur du vrai Dieu l'excellent Ormuzd, roi des rois de l'Iran et de l'Aniran, germe céleste de la race des génies, petit-fils de l'excellent Narsi ou Narsès, roi des rois. »

Et l'inscription B :

« La représentation de ce *personnage* est l'adorateur du vrai Dieu, l'excellent Chapour, roi des rois de l'Iran et de l'Aniran, germe céleste de la race des génies, fils de l'adorateur du vrai Dieu, l'excellent Chapour, roi des rois de l'Iran et de l'Aniran, germe céleste de la race des génies, petit-fils de l'excellent Ormuzd, roi des rois. »

ous osons encore ajouter des remarques sur cer-
passages de l'Histoire des Sassanides annexée
suite des Mémoires sur les antiquités de la
e. Ce n'est pas pour critiquer cette traduction,
e et savante comme toutes celles sorties de la
ie plume; seulement, ayant eu à notre disposi-
un autre exemplaire et pouvant consulter des
ans sur les difficultés qui ont arrêté M. de Sacy,
s reproduirons leur sentiment.

'remièrement, page 329. Quand Mondar, fils de
ian, rassemble une armée d'Arabes pour sou-
r les droits de Bahram, fils de Yezdgerd Alat-
ı, l'historien dit que ces braves, armés pour sa
ense, semblaient lui adresser ces vers : « Ris-toi
: tous les rois; car c'est toi qui as raison de rire;
os *lances* et nos *arcs* n'attendent pour agir que le
oindre signe de tes sourcils. » Le sens du dernier
s avait paru fort obscur à M. de Sacy, comme
e dit dans une note. Les mots traduits par *lances*
arcs signifient, dans le texte, *droit* et *courbé*. Or,
docteur ou molla, interrogé sur ce point, a ré-
ndu que cette expression, répétée par d'autres
ètes, signifie l'*univers*, parce que chacun des êtres
'il renferme a l'une de ces deux formes ou pro-
iétés. Donc le sens serait, « l'univers entier est à
es ordres, » et la flatterie serait plus hyperbolique,
est-à-dire plus orientale. En effet, le mouvement
es sourcils de Jupiter ne pouvait ébranler que
Olympe.

Page 329. L'historien applique à une nuit obscure

les vers d'un poëte qui dit : « Cette nuit ressemblait à « un *manteau* trempé dans la poix ; on n'y distinguait « ni l'astre de Saturne, ni celui de Mars, ni l'étoile « de Mercure. » Au lieu du manteau trempé dans la poix, nous avons dans notre exemplaire un *visage barbouillé de poix*, ce qui donne un sens, ce nous semble, plus convenable.

Page 373. Le roi Nouschirvan, étant à une revue où tous les hommes de guerre étaient assemblés, fut congédié par l'inspecteur parce que son armure n'était pas complète. Il n'avait pas apporté دوزه کمان *douzeh keman*, dit le texte ; et M. de Sacy, qui ne trouve pas le premier mot dans les lexiques, conjecture qu'il signifie *l'étui* d'un arc. Il est peu probable que les guerriers de ce temps enfermassent leur arc dans un *étui*, ce qui n'aurait fait que les surcharger inutilement. Il convient de lire en deux mots دو زه *dou zeh* et de traduire les *deux cordes* de l'arc : car il n'était pas inutile d'avoir une corde de rechange pendant le combat. Peut-être même était-il ordonné au guerrier de se munir de *deux arcs*, et le mot *zeh*, signifiant *corde*, serait apposé comme un énumératif approprié à la chose énumérée ; c'est ainsi qu'on dit : دو رشته تسبیح *dou richté tesbih*, « deux *rangées* de chapelets, » pour deux chapelets. Les langues turque et chinoise en offrent une multitude d'exemples.

P. 377. Azad-Sérou, étant à la recherche d'Abouzurdjmihir, rencontre un savant à qui il demande s'il est versé dans l'art d'interpréter les songes.

nt M. le baron de Sacy, il répond : « J'ai lu les :s du Zendavesta *que vous voyez devant moi.* » ès mon exemplaire, il dit : « J'ai lu les livres Zendavesta devant un maître, » كتاب زنداستا پيش استاد خواند, sens que nous préférons à e, et qui a pu être changé facilement par un te qui aura lu *istad*, « se tenir en présence, » au l'*ostad*, « maître, professeur. » Néanmoins cette :ssion de *se tenir* ne convient qu'aux personnes x choses animées, et, dans le langage, elle ne rait se dire d'un livre.

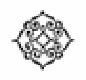
ıfin nous terminerons en donnant la forme de :e lettres trouvées récemment sur des briques loniennes et dont deux, étant nouvelles, peu- servir à augmenter l'alphabet dont M. Ker er nous a donné un specimen unique et mal- ·eusement très-incomplet. Comme, d'après des idérations exposées dans un autre écrit (*De la 'dée et des Chaldéens*, rapport envoyé de Perse .cadémie des inscriptions et belles-lettres), nous rdons le dialecte babylonien comme le plus an- et probablement le plus pur de la langue chal- ıne parlée dans la Babylonie, l'Assyrie, la Syrie, ays d'Elam; dans la chaîne des monts Cardou lans beaucoup d'autres localités de l'Asie occi- tale, il n'est pas hors de propos de dire un mot ;on alphabet, type probable de l'alphabet pehlvi inscriptions qui nous ont occupé. Voici les ca- .ères :

La première et la troisième lettre ont la forme de celles du spécimen de Ker Porter ramenées au ו *vav* et au נ *noun* phéniciens, si ce n'est que la tête du *vav* est plus arrondie dans son modèle. La seconde doit être le פ *phé*, peu différent dans le phénicien, et dont le pehlvi a retourné la queue en sens inverse. La quatrième doit être l'*aleph*, dont le trait perpendiculaire est resté dans les systèmes graphiques syriens et arabes, et qui dans le phénicien présente l'. ⋗ transversal ainsi opposé ⋖ .

Pour compléter nos notions sur la langue et l'alphabet babyloniens, il serait à désirer qu'un voyageur examinât à loisir les ruines de Suze, dont les briques offrent une analogie frappante avec celles de la capitale primitive de la Chaldée. Que s'il pouvait pénétrer au delà de Dizful et de Chuster, jusqu'à la rive droite du Kouran, où le major Rawlinson place par conjecture les ruines curieuses de Sousan, la fameuse Susa, il est probable que des découvertes plus importantes enrichiraient la science. Les deux artistes, MM. Flandin et Coste, envoyés par l'Académie pour explorer cette contrée, ont dû y renoncer, à cause de l'état d'insubordination des Loures et des Baktiaris. Nous autre, domicilié pour le moment à Djoulfa, nous ne perdons point de vue ce théâtre de la haute civilisation asiatique. Dès que l'occasion favorable se présentera, nous prendrons nos mesures pour tirer de l'oubli les inscriptions de monuments bien dignes d'intérêt. Au motif déjà si pressant de la science, s'en joint un autre plus im-

ıx et plus sacré, c'est-à-dire que nous vou-
·épondre à l'appel d'une population de Sa-
habitant, dit-on, les montagnes voisines
ıuster, et qui ont demandé à la mission de
ſa un prêtre pour leur enseigner le dogme
lique. Ce nous serait un grand bonheur d'ac-
agner celui qui ira évangéliser ces aborigènes
ılam, dont la langue et les traditions doivent
ınfondre avec celles de la race pure chal-
ıe.

Eugène Boré.



CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Réponse à une observation relative à la traduction de Tabari, et remarques sur quelques extraits du *Modjmel-altewarikh* traduits par M. Jules Mohl.

Monsieur le rédacteur,

En lisant la préface du *Schah-nameh* de M. Mohl, j'ai remarqué un passage extrait de la version persane de Tabari par Bélami, passage qui est accompagné d'une note conçue en ces termes : « J'emprunte le texte de ce passage à la traduction de « Thabari par M. Dubeux. » Il est impossible, j'en conviens, de mettre plus de modération dans une critique ; mais, quoique implicitement exprimée, la critique existe et m'oblige à me justifier. Je profiterai de l'occasion que j'ai de vous écrire pour vous soumettre quelques observations relatives à des extraits du *Modjmel al-Tewarikh* insérés dans le numéro de mars du Journal asiatique.

Voici d'abord le passage de Tabari cité par M. Mohl (p. IX de sa préface) : وگفتار دهقانان یاد کنم که گرد آمدند که ما یاد خواهیم کردن واین گزارش که کنم از گفتار دهقانان کنم

M. Mohl traduit : « Nous ferons mention des ré-

des dihkans, qui sont unanimes sur les [tra-
ons] que nous rapporterons; et la solution [de
question chronologique sur Kaïoumors], que
s donnerons, est tirée des paroles des dih-
s.» J'ai traduit : « Nous rapporterons les paroles
servées par les dehkans; la digression que nous
ns faite sur la royauté de Caïoumors, premier
verain qui ait existé, repose sur l'autorité de
magistrats.»

ı différence qui existe entre les deux versions
ès-grande; je vais tâcher de l'expliquer. M. Mohl
duit, en y ajoutant quelques mots nécessaires
compléter le sens, le membre de phrase كه
گرد آمدند كه ما ياد خواهيم, que j'ai cru de-
omettre. J'ai fait cette suppression, parce que
ırase incomplète dont il s'agit ne se trouve que
un seul manuscrit, celui que je désigne par la
e c, et que le man. B et deux autres manuscrits
rtenant à sir William Ouseley ne la donnent
D'ailleurs, la lacune qu'on remarque après
آمد, très-facile à remplir s'il n'est question que
:enir un sens plausible, devient embarrassante
n veut être sûr de reproduire exactement l'idée
ıuteur. Reprenons la phrase de M. Mohl : « Nous
ons mention des récits des dihkans, qui sont
ınimes sur les [traditions] que nous rapporte-
s.» Les mots *sur les traditions*, ajoutés par le
ıcteur, complètent le sens; mais est-il certain
s rendent la pensée de l'historien? C'est ce que
onne ne pourrait affirmer. La Chronique de

Tabari contient, sans aucun doute, des traditions empruntées aux dehkans; toutefois ces traditions sont beaucoup moins nombreuses que celles d'origine musulmane. Bélami n'a donc pas dû écrire «les dehkans sont unanimes sur *les traditions* que «nous rapporterons»; mais il a dû restreindre l'idée et dire : «les dehkans sont unanimes sur les traditions, ou sur les faits, ou sur les renseignements «nouveaux, ou bien encore sur les indications chro-«nologiques que nous rapporterons touchant tel «roi, tel personnage, telle dynastie ou telle époque «de l'histoire». L'impossibilité de choisir entre toutes les idées qu'on peut raisonnablement prêter à l'auteur m'ont fait renoncer à traduire la phrase. M. Mohl continue : «et la solution [de la question «chronologique sur Kaïoumors] est tirée des paroles «des dihkans.» Ma traduction porte : «La digression «que nous avons faite sur la royauté de Caïoumors, «premier roi qui ait existé, repose sur l'autorité de «ces magistrats (les dehkans).» Le texte dit littéralement : «Et ce *discours* que nous faisons, nous le «faisons d'après les récits des dehkans.» J'ai cherché quel pouvait être le discours que l'auteur avait en vue, et, comme dans le reste de sa préface il ne cite plus les dehkans et qu'il s'appuie sur d'autres autorités [1], j'ai pensé qu'il voulait désigner le commencement du § III (page III de ma traduction),

[1] Il cite les Guèbres, Abd-Allah, fils d'Abbas, Wahab, fils de Monabbih, et quelquefois aussi il se contente de dire *on rapporte* (گويند), sans donner aucune autre indication.

lequel il nous apprend que Caïoumors régna oute la terre, et que, pendant les trente pre-es années de cette époque, le soleil et Jupiter ıt dans le signe des Poissons. J'ai ajouté au : et employé le passé au lieu du présent, pour ıx faire comprendre de quelle tradition, selon , l'auteur avait l'intention de parler. Au reste, ésire qu'il soit bien entendu que je ne blâme ement M. Mohl de n'avoir pas adopté mes idées ıes conjectures. Je cherche seulement à établir j'ai rempli consciencieusement mes devoirs de ucteur, et que, s'il m'est arrivé de m'abstenir s cette occasion, ce n'a point été par négligence.

e passe maintenant aux observations que j'ai à s adresser sur les extraits du *Modjmel al-tewarikh* rés dans le cahier de mars du Journal asiatique.)n lit, à la page 264 de ce numéro : « Son sur-m, pendant la vie de son père, était Fedesch-ıarker Schah, parce qu'il était gouverneur du ıaberistan. Fedeschkhar est le nom d'une mon-gne et d'une plaine..... »

.e texte porte (page 274) : واورا بلــــقــــب
فدشخوارکرشاه گفتندی بروزگار پدرش زیرا که
پادشاه طبرستان بود وفدشخوار نام کوه ودشت باش
دکرنام بــشــتــهــا

Une note placée au bas de la page dit : « Je sup-ose qu'il faut lire وکر, *et Ker est le nom de*...... Je e sais comment expliquer بشتها. »

Il me semble que, si au lieu de بشتها, on lit پشتهها, le sens devient parfaitement clair. پشته signifie, entre autres choses, *colliculus*. کر, ou plutôt گر, ne se trouve pas dans nos dictionnaires, qui en donnent cependant la forme گری ; mais on lit, dans la chronique persane de Tabari, un passage qui fixe de la manière la plus incontestable le sens de ce mot, qui veut dire *montagne*[1]; c'est le zend *gaïri* et le sanscrit गिरि. La signification de گر et de پشته bien établie, nous traduisons : « Et Guer est le nom « de quelques montagnes. » Il faut, je le sais, pour obtenir ce sens, écrire پشتهای au lieu de پشتهها ; mais cette petite irrégularité ne saurait être l'objet d'un doute. En effet, le copiste du *Modjmel* ne se conformait pas toujours aux règles de l'orthographe, et il a écrit, pages 277 et 294 : کتابهها فارس, کتفها ضحاک.

Plus loin (page 280), je remarque le passage suivant : « Il (Djemschid) bâtit sur le Tigre un pont « qu'Alexandre le Grand fit détruire. On en voit en- « core les traces sur le côté occidental du gué. Plus « tard on bâtit un (nouveau) pont. Thabari dit, dans « sa chronique, qu'on avait fait un pont d'une côte « d'Aoudsch, fils d'Onk; mais que, quelques années « après, on le détruisit, parce que tous les rois du « monde s'en plaignaient et en faisaient des reproches « aux Persans, et qu'on construisit alors un pont « (régulier). »

[1] Voyez page 5 de ma traduction.

texte (page 293) porte : وبر دجله پولی ساخت
وآنرا سکندر رومی خراب کرد واثر آن بمعبر
پیداست واز آن پس جسر ساختند ودر تاریخ
گوید استخوان از پهلوی عوج عنق پول ساخته بد
اند سال پس از گفت وگوی شاهان عالم بر سر
عجم باطل کردند وجسر ساختند

Mohl traduit واثر آن بمعبر غربی پیداست par
en voit encore les traces sur le côté occidental
gué. » معبر signifie ordinairement *ripa trajectui*
, trajectus, et le sens de *gué* est ici inadmis-
La traduction, il est vrai, porte « sur le côté
idental du gué; » mais les mots *sur le côté* n'ont
l'équivalent dans l'original. Reste donc *gué oc-*
tal, pour معبر غربی. Or, comme dans cet en-
le Tigre coule du nord-ouest au sud-est, on
rait bien dire le gué du nord, le gué du sud,
les désignations d'*oriental* et d'*occidental* ne
ent s'appliquer qu'aux bords du fleuve. Il est
ent, d'après cela, qu'il ne s'agit pas ici d'un
mais d'une espèce d'embarcadère ou d'endroit
on se rendait pour passer le Tigre d'une manière
conque.

me semble difficile de rendre عوج عنق par
lsch, fils d'Onk. Si l'on veut donner à *ebn* sous-
ndu le sens de *fils*, il faut dire *Og* ou *Aoudj, fils*
ak ou *d'Enac*, comme porte la Vulgate, c'est-à-
Og de la race des géants; mais si on lit *Onk*, le

mot *ebn* ne peut plus avoir d'autre signification que *doué de*. Og ben-Onk signifie *Og au cou, Og doué d'un cou extraordinaire*.

M. Mohl coupe la dernière phrase tout autrement que moi et l'entend par conséquent d'une manière différente. Voici la traduction que je propose : « On « rapporte ce qui suit dans la Chronique de Ta-« bari : On avait fait, avec une côte d'Og ben-Onk, « un pont qui subsista pendant plusieurs années. « Après que ce pont extraordinaire eut beaucoup « donné à parler, les rois de Perse (littéralement « *les rois de l'univers*), sur la plainte de leurs sujets « (littéralement *des Persans*), le détruisirent et firent « un autre pont. »

Mon interprétation tirera peut-être quelque force du texte de Bélami. Je le joins ici avec la traduction.

پس ازین چندین سال عوج بن عنق افتاده بود تا سالیان بر آمد پس بایام اکاسره و این اکاسره از ملوك عجم بودندی می خواستند که بر روی آب فرات پلی نهند چوب نیافتند چنانکه آنرا شایسته بودی پس برفتند وپنجاه گردون بساختند وببردند با گاوان محکم وقوی چنکلیان وبدان استخوان ازپهلوهای عوج بن عنق اندر بستند وبکشیدند وببغداد آوردند وجسر کردند وچون بمقدار پانصاد سال مردمان بر آن همیرفتند وهیچ پل وکشتی بکار نمی بایست تا آن پهلوی وی بکار بود وبجای بود پس همه مردمان ملوك

عجم را سرزنش کردند که استخوان مردم جسر است پس آنگاه آنرا بر داشتند واین جسر لبنی اکنون هست بر آن گونه ببستند

De longues années s'écoulèrent ainsi après la ›rt d'Og ben-Onk. Plus tard, sous les Chosroës, i étaient des rois de Perse, on voulut construire . pont sur l'Euphrate. On ne trouva point de ›is convenable à cet usage. On fabriqua alors ıquante chariots, et on transporta, au moyen : taureaux forts et robustes, des crocs que l'on tacha aux côtes d'Og ben-Onk; on les transporta Bagdad et on en fit un pont. Lorsqu'on eut passé ır ce pont pendant un espace de cinq cents ans ıns que l'on eût éprouvé le besoin de pont ou e bateau, tant que la côte d'Og servit à cet usage : resta à la même place, on se plaignit aux rois e Perse de ce qu'un os humain servait de pont : ı l'enleva alors et l'on construisit le pont de riques qui existe maintenant.

Ce passage me paraît justifier le sens de *rois de rse* que j'ai donné aux mots شاهان عالم. D'ailleurs titre de *monarques de l'univers*, donné aux souvrains de la Perse par un écrivain de ce pays, n'a ›n qui doive nous étonner.

Page 284, je lis : « Ilia est, selon Firdousi, la ıême ville que Beit al-Mokaddes (Jérusalem). Voici ce qu'il dit : Sache qu'en arabe ce nom veut lire *la ville sainte;* appelle-la le palais élevé de Zohak. Quelques auteurs persans donnent à Zo-

« hak le nom de Schelim, et la ville sainte est Jé-« rusalem. »

Après le mot *Schelim* vient l'indication d'une note que nous allons transcrire :

« Je ne sais pas à quels auteurs l'écrivain fait « allusion; car Schelim, ou plutôt Schellim, est, « dans la tradition épique, un personnage différent « de Zohak, et postérieur à lui. On le trouve, par « exemple, comme antagoniste de Sam dans le *Sam-« Nameh*, fol. 359 et suiv. de mon manuscrit. Le « mètre prouve qu'il faut lire Schellim, par exemple :

بپا خاست شلّم دربیش دیو
که شاد آمدی ای جهاندار نیو

« Schellim se leva devant le div en disant : Sois le bienvenu, « ô vaillant maître du monde ! »

Avant de proposer notre traduction, nous citerons le texte (page 295) : وایلیا بیت المقدّس است چنانك فردوسی گوید

بتازی ورا خانهٔ پاك دان
برآورده ایوان ضحّاك خوان

وبعضی از پارسیان اورا شلم خوانند وخانهٔ پاك بیت المقدّس که خوانند

Pour entendre ce passage, les personnes qui ne savent pas le persan doivent observer que l'expression *khaneï pac* (maison pure) a le même sens que *beit al-mokaddès* (maison sanctifiée), en arabe, et désigne la ville de Jérusalem.

: traduis : « Ilia est *la maison sanctifiée* (Jérusa-ı), comme nous l'apprend Ferdousi en ces mes :

ache qu'on l'appelle en arabe *la maison pure;* appelle-la alais élevé de Dhohac.

Quelques-uns d'entre les Persans l'appellent *Jé-lem. La maison pure* est la ville que l'on nomme *ït-almokaddès*. »

'our arriver au sens qu'exprime ma traduction, s اوراشلم en un seul mot, au lieu de اورا شلم.

'age 285 on lit : « Il (Feridoun) envoya Neriman re la guerre au roi de Roum, et lui ordonna de vaster le pays et de détruire l'idolâtrie dans le ys. »

/oici maintenant le texte (page 296) : نريمانرا بحرب ملك روم فرستاد تا ويران گشت وبت پرستى روم بر داشت

Après ويران گشت, on trouve l'indication de la e suivante, qui est rejetée au bas de la page : e manuscrit porte وينى انكشت; mais, comme ni s points ni les voyelles qu'on a ajoutés ne mé-tent confiance, je n'ai aucun doute que ma cor-ection ne soit exacte. »

Je suis persuadé que, d'après le texte du manus-t, il faut lire ويرا بكشت, d'autant plus qu'on uve ces mots employés, à la page suivante (297), ns une circonstance analogue.

Le sens est donc : « Il envoya Neriman pour com-

« battre le roi de Roum, le tuer et faire disparaître « l'idolâtrie du pays de Roum. »

Page 286, je remarque la phrase suivante dans laquelle il s'agit du roi Féridoun : « Sa première ré« sidence était à Babel, plus tard il établit sa de« meure royale à Temmischeh et dans le Thaberis« tan. »

Le texte porte (page 297) : اوّل بزمین بابل بنشستست پس دار الملك تمّیشه ساخت وطبرستان

Je traduis : « Il fixa d'abord sa résidence dans le « pays de Babylone; ensuite il établit sa capitale à « Témischeh[1] et à Amol.

Amol portait le nom de *Tabaristan*, comme le pays dont elle était la capitale. Tout me porte à croire que c'est de la ville et non de la province que l'auteur du *Modjmel* a voulu parler.

La remarque précédente s'applique encore à ce passage (page 287) : « Cependant une fois Afrasiab « amena, pendant l'absence de Sam et de Zal, une « armée innombrable, et tint pendant quelques an« nées Minoutchehr assiégé dans le Thaberistan. »

Page 298 : پس یك راه افراسیاب با سپاهی بی اندازه بیامد وچند سال منوچهر را حصار داد اندر طبرستان وسام وزال غایب بودند

Je traduis : « Ensuite une fois Afrasiab, avec « une armée innombrable, vint et tint Minotschehr

[1] Aboul-féda écrit طمیشه (voy. pag. 437 de l'édit. de MM. Reinaud et de Slane); on lit تمیشه dans l'*Oriental Geography* publié par Sir William Ouseley, pag. 175.

.égé pendant quelques années dans *la ville de* *ɔaristan*. Sam et Zal étaient absents. »

es mots حصار دادن, *assiéger*, ne s'appliquent pas .e province et ne peuvent s'entendre que d'une

.

age 288, on trouve la phrase suivante : « Les les de l'Iran avaient été détruites tant par Afra-b que par d'autres rois; on employa ces dé-mbres, pendant son règne, à de nouvelles cons-ıctions. »

.e texte porte (page 299) : وبدآن وقت كه حصار بود افراسياب كاسه رود ببست وپوست گاوان بسيار از ريگ كرد تا آب غلبه كرفت وبگرديد وشهره زمين ايران خراب گشت ازآن وديگر پادشاهان از خرابها بوقت خويش عمارت كردند

Je traduirais : « Les villes de l'Iran devinrent, par .nondation, des monceaux de ruines; avec ces ıines, les autres rois (c'est-à-dire les rois qui suc-édèrent à la puissance d'Afrasiab) élevèrent, cha-un dans leur temps, de nouvelles constructions. »

Agréez, etc.

L. Dubeux.

Paris, le 12 mai 1841.

ERRATUM POUR LE CAHIER DE MAI.

Page 411, § 8, au lieu de 宵燭 *siao-tcho*, « vers luisants, » lisez 夜燭 *ye-tcho*, littéralement « flambeaux de nuit, » et supprimez l'observation 5. D'après cette correction, qu'autorisent plusieurs passages de l'encyclopédie *Fen-loui-tsen-kin*, liv. XXVI, au mot 燭 *tcho* (où l'éclat des *flambeaux* est comparé, presque dans les mêmes termes, à la lueur des étoiles), la traduction française devra être ainsi modifiée : « Alors les flambeaux succèdent (au jour); « mais, quoiqu'ils brillent comme les étoiles, pourrait-on comparer « leur éclat à la splendeur de la lune ? »

Stanislas JULIEN.

M. Pauthier nous prie d'annoncer qu'il insérera dans le cahier de juillet du Journal asiatique une réponse à l'article de M. Stanislas Julien.

FIN DU TOME XI.

TABLE

IÈRES CONTENUES DANS LE XIe VOLUME.

ÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

Pages.

a ville de Tlemcen, adressée à M. Garcin de
ARGÈS.) 5
les poëtes Tarafah et Al-Moutalammis. (Aug.
.... 46
te et fin.) 215
rva, épisode du Mahâbhârata. (Th. PAVIE.) 70
la province d'Afrique et du Magreb, traduite de
En-Noweïri. (MAC GUCKIN DE SLANE.) 97
.... 557
Modjmel al-Tewarikh, relatifs à l'histoire de la
duits du persan. (Jules MOHL.) 136
.... 258
.... 320
servations sur le gouzerati et le maharatti. (Th.
.... 193
I. Reinaud sur quelques points de la numisma-
e. (Fr. DE SAULCY.) — Cinquième lettre 385
et examen d'un ancien ouvrage chinois intitulé
i, littéralement : Style ou signal dans une circon-
Éd. BIOT.) 593
ns sur les inscriptions pehlvies de Kirmanschâh,
par M. le baron Silvestre de Sacy. (Eug. BORÉ.) 640

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

d'Édrisi, etc. traduite de l'arabe par M. Amédée
M. G. DE SLANE.) 362
ique de quelques pages de chinois relatives à
aduites par M. Pauthier, etc. (Stanislas JULIEN.) 401

Pages.

Réponse à une observation relative à la traduction de Tabari et remarques sur quelques extraits du Modjmel al-Tewarikh traduits par M. Jules Mohl. (L. Dubeux.) 674

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Note sur la guerre entre l'Angleterre et la Chine. (Édouard Biot.) 92
Notice sur la cathédrale d'Alger en 1839. (Bargès.) 181
Note additionnelle au second article sur le Mémoire de Fr. Bopp : *Die Celtischen Sprachen, etc.* inséré dans le cahier de novembre 1840, pag. 399 189
Lettre à M. J. Mohl sur la langue d'Amhara. (A. d'Abbadie.) 388
Lettre à M. le rédacteur du Journal asiatique. (Varsy.) ... 396
Note relative à un passage d'El-Bakoui. (de Paravey.) 399
Lettre à M. Garcin de Tassy sur des termes de marine en arabe. (A. d'Abbadie.) 585
Anecdote hindoustani. (G. de T.) 594